
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04341 7336


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

LE PALMIER SÉRAPHIQUE

TOME SEPTIÈME







LE PALMIER SÉRAPHIQUE

OU

VIE DES SAINTS

ET DES HOMMES ET FEMMES ILLUSTRES

DES ORDRES DE SAINT FRANÇOIS

SOUS LA DIRECTION DE Mgr PAUL GUÉRIN

CONTINUATEUR DE LA VIE DES SAINTS DU P. GIRY (PETITS BOLLANDISTES)

TOME SEPTIÈME

MOIS DE JUILLET



BAR-LE-DUC

LOUIS GUÉRIN, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

1872



LE PALMIER SÉRAPHIQUE

PREMIER JOUR DE JUILLET

MARTYRE DU P. THÉODORIC LOET

ET VIE DU B. P. PIERRE, DE MALINES

1571. — Pape : Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le Père Théodoric Loet était, en 1571, supérieur du couvent d'Emmerich, qu'il administrait avec une rare intelligence. Souvent il se rendait à Zutphen, où il trouvait le meilleur accueil non-seulement auprès des habitants, mais encore auprès du gouverneur, le comte de Mœn.

Lorsque l'hérésie qui avait envahi la Hollande commença à gagner les provinces voisines, le Père Théodoric Loet, avec sa science profonde et sa pénétrante parole, se mit en devoir de lui opposer une barrière ; aussi amassa-t-il bientôt sur sa tête toutes les colères des hérétiques qui ne reculèrent devant aucune calomnie pour le perdre aux yeux du gouverneur. Ils l'accusèrent d'être allé à Rome pour soutenir l'antechrist, d'avoir fait ce voyage clandestinement sous un habit d'emprunt, et d'en être revenu avec le dessein de faire périr le gouverneur.

Il était en effet allé à Rome cette année même, au chapitre général de son Ordre ; il en avait rapporté des chapelets, des médailles bénies par le pape, et, en passant par des pays peu sûrs, il avait eu recours à des vêtements laïques pour se soustraire aux injures d'une soldatesque hérétique mal intentionnée, qui infestait les chemins.

Les Gueux, à force de calomnies, surprirent la bonne foi du gouverneur, qui abandonna le saint homme aux mains du stathouder, un hérétique forcené. Celui-ci soumit le Père Théodoric à la torture, pour lui faire avouer la vérité sur son voyage à Rome. On lui brûla la plante des pieds avec de la poix bouillante, puis on l'attacha sur une claie, les membres écartés, et on lui coupa toutes les jointures ; enfin son corps ainsi mutilé fut coupé en quatre quartiers et exposé aux quatre coins de la ville. Ces cruautés l'avaient trouvé impassible ; il n'avait cessé de glorifier le Sauveur, pour toute réponse à leurs tortures. Son corps, ainsi que celui du Père Jean Brugmau, fut longtemps conservé au couvent de Nimègue, jusqu'à ce que les Gueux, ayant aussi envahi cette ville, anéantirent le couvent et avec lui les restes de ces martyrs.

Le même jour de la même année, le même couvent de Zutphen comptait six autres martyrs ; les Gueux, dans leur sauvage cruauté, suspendirent leurs cadavres à la potence.

Au couvent de Malines vivait, en 1231, un des premiers compagnons de saint François, le bienheureux Pierre, de Malines. La sainteté de sa vie et la pureté de sa foi lui

méritèrent de voir quelquefois distinctement dans la sainte hostie le Sauveur sous la forme d'un jeune enfant. Un jour qu'il approchait la sainte hostie de sa bouche, un enfant s'écria qu'il voyait un petit enfant sur les lèvres du saint homme.

Rien de précis sur sa vie et sur l'époque de sa mort, on sait seulement que Dieu l'a honoré de nombreux miracles. La pierre de son tombeau, devant le tabernacle même de l'autel, était visitée par une telle affluence de monde que les saints offices en souffraient; un jour le supérieur lui ordonna de s'abstenir de faire des miracles pendant le temps des offices, et le bienheureux dans sa tombe obéit aussitôt, donnant même après sa mort cette dernière preuve d'obéissance. Ses restes disparurent aussi après l'invasion des Gueux.

DEUXIÈME JOUR DE JUILLET

LE P. JEAN DE GONGORA & P. ANT. FONS

1578. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le Père Jean de Gongora, né à Carmona, en Espagne, de parents nobles, étudia le droit à l'Université de Salamanque et ensuite à Séville, où il devint professeur, puis recteur d'un collége. Dans son ardente piété, il entreprit un voyage à Jérusalem et en Terre Sainte, et à son retour prit l'habit des Frères Mineurs. Il revint en Espagne, dans la province des Saints-Anges, où

son instruction et sa haute vertu lui firent confier plusieurs postes importants, et bientôt celui de provincial. Après une vie remplie par la pratique de toutes les vertus, il s'éteignit l'an 1578, le jour de la Visitation de la très-sainte Vierge, comme il l'avait demandé au Seigneur. Son corps fut enseveli dans le couvent de Gualdacanal, d'où on l'exhuma longtemps après, aussi pur de toute souillure que le jour même de sa mort.

Le Père Antoine Fons, né à Xativa, en Espagne, enseigna dans la province de Saint-Jean-Baptiste la sévère réforme de Pierre d'Alcantara ; le soin qu'il apportait à faire goûter ses leçons à tous, bien plutôt que la facilité naturelle de sa parole, faisait dire à ceux qui l'entendaient que ses enseignements étaient d'un grand saint, plus encore que d'un grand prédicateur. Un amour profond de la solitude lui faisait fuir toutes les distractions de la vie; cependant, il chassait loin de lui toute pensée d'égoïsme, et se trouvait toujours là dès qu'il y avait un service à rendre ou une infortune à soulager ; on ne le quittait jamais sans un grand apaisement de ses douleurs. Sous le rapport de la pauvreté, il était le digne successeur de saint François. Dans les premières années de son noviciat, il avait soumis son corps à tant d'austérités que sa vie se trouva gravement compromise ; il avait appris à supporter toutes les privations avec une admirable patience, et le supplice même de la faim le trouvait insensible ; quoique à la longue tant de macérations eussent rapproché le terme de sa vie, il ne cessa pas un seul instant d'assister à tous les exercices du couvent, de nuit et de jour.

Enfin, après avoir reçu les derniers sacrements avec

une piété qui édifia tous ses compagnons, il mourut le 2 juillet 1642, au couvent de Carcagente. Aussitôt que le bruit de sa mort se fut répandu dans la ville, une foule d'hommes et de religieux accoururent pour contempler une dernière fois ses restes. Ses funérailles furent suivies par toutes les notabilités de la ville, et les hommes les plus considérables embrassaient ses pieds et ses mains, emportant quelque lambeau de ses vêtements ou quelque objet de sa cellule. On y trouva, entre autres choses, des fragments de papiers contenant son testament : il faisait don aux âmes du purgatoire des mérites qu'il avait eus par la grâce de Dieu pendant sa vie, et des prières dont les couvents et les âmes pieuses accompagneraient son âme après sa mort. Le Seigneur récompensa par d'éclatants miracles ce dernier acte d'une vie sainte. Une servante avait à la jambe droite une varice que les médecins désespéraient de guérir ; elle n'avait plus de repos ni jour ni nuit, et le mal empirait toujours, lorsque la dame qu'elle servait l'engagea à mettre toute sa foi dans le Père Antoine Fons, et à appliquer sur sa varice une lettre qu'elle possédait écrite de sa main. A peine l'eut-elle fait qu'elle céda aussitôt au sommeil, dormit toute la nuit et se leva le lendemain vaillante comme si elle n'eût jamais rien eu. La maîtresse de cette servante obtint, par la vertu de la même lettre, la guérison d'une plaie au flanc, que jusque-là rien n'avait pu guérir.

JEANNE GUILLENA

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1646. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

Cette servante du Seigneur naquit à Callosa, en Espagne, et embrassa la règle du Tiers Ordre après quelques années de mariage. Les maladies les plus cruelles l'éprouvèrent toute sa vie, sans qu'elle renonçât jamais à ses jeûnes austères, à son cilice et à sa discipline. Au milieu des plus grandes douleurs elle savait garder la sérénité habituelle de son visage et de son cœur.

Sa dévotion était édifiante ; elle aimait surtout le grand mystère de la naissance de Notre-Seigneur, et quand revenait cet anniversaire, Dieu l'honorait de ses grâces divines : Un jour, par exemple, elle vit apparaître à ses yeux la très-sainte Vierge avec l'enfant Jésus souriant dans ses bras. La sainte communion lui apportait aussi une joie infinie ; elle s'y préparait dès le milieu de la nuit par la pénitence et la prière et demeurait en actions de grâces jusqu'au milieu de la nuit suivante. Cette piété admirable lui valut du Seigneur la grâce de recevoir la sainte communion de la main des Anges. Un jour qu'elle était gravement malade, elle demanda à communier comme tous les malades en danger ; elle s'y prépara avec ardeur et fit aussi apprêter sa cellule ; c'est à ce moment que le prêtre passa après avoir donné la communion à d'autres malades, et, trouvant sa porte fermée, il retourna à son église. Son étonnement fut grand de voir qu'il

manquait une hostie dans le saint ciboire, et il se demandait avec confusion comment il avait pu en laisser tomber une à terre. A quelque temps de là, ayant demandé à Jeanne pourquoi il avait trouvé sa porte fermée, elle lui rapporta qu'elle s'était plaint au Seigneur que la sainte Eucharistie fût passée devant sa porte sans qu'elle eût pu y participer, et au même moment une main invisible avait déposé une hostie sur ses lèvres.

Elle s'était placée sous la protection de saint Bonaventure, dont la fête était pour elle comme un jour de Pâques. Ce saint lui apparut plusieurs fois, avec une auréole de gloire et de vertu. Elle mourut, à la suite d'une dernière maladie plus cruelle encore que toutes les autres, le 2 juillet 1646.

TROISIÈME JOUR DE JUILLET

LA BIENHEUREUSE MARIE DE SUAREZ

CLARISSE

1507. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Cette sainte femme, de l'illustre souche des ducs d'Albe et des comtes d'Oropesa, est née à Tolède, de Pierre Suarez et de Maria Gusman, aussi riches par leurs vertus que par leur fortune. Dès son enfance elle apprit la pratique de la vertu et le mépris des biens de ce monde ; surtout elle

se distingua par sa charité infatigable et par son zèle pour le soulagement de toutes les infortunes ; de bonne heure elle cherchait à faire partager à ses jeunes compagnes sa foi et sa piété ; elles se rassemblaient dans une chapelle particulière du château où elles unissaient leurs prières et leurs bonnes résolutions. Sur l'ordre de son père, Marie dut épouser Garcias Mendez Solo Major, seigneur de Carpio, en Andalousie, avec lequel elle vécut sept années dans le chagrin et dans le malheur ; en disgrâce auprès de son mari, parce qu'elle ne lui avait pas donné d'enfants, elle revint à Tolède auprès de ses parents ; ce fut là que, peu de temps après, elle apprit sa mort. Elle remercia Dieu qui l'avait affranchie de ce lien terrestre et résolut de ne plus s'attacher qu'à lui. Aussitôt elle échangea ses vêtements somptueux contre l'habit sévère du Tiers Ordre, la corde à la ceinture et les pieds nus ; elle dit sans regret adieu au monde et se consacra tout entière à l'amour de Dieu et de son prochain, à la pratique de la bienfaisance, à l'exercice de cette charité admirable qui ne cessa toute sa vie de remplir son cœur.

Elle visitait les prisonniers dans leurs cellules, les malades dans les salles d'hôpitaux ou dans les chaumières ; elle leur prodiguait les secours et pansait elle-même leurs blessures ; souvent aussi elle leur enseignait les bienfaits de Dieu et la prière, et si quelqu'un de ces malheureux venait à mourir, elle était à son chevet, le suivait à l'église et jusqu'au tombeau. Les petits enfants étaient l'objet de sa constante prévoyance, elle leur donnait des vêtements, leur apprenait à lire et à prier et leur donnait discrètement des secours pour leurs

familles : aussi était-elle bénie des pauvres, des veuves et des orphelins.

Elle remplissait avec exactitude tous ses devoirs de piété, communiait régulièrement tous les trois jours et s'abstenait ce jour-là de toute autre nourriture que du pain et de l'eau. Dirigée dans sa foi par le Père Pierre Pérez, homme d'un profond savoir et d'une vie austère, elle était un éclatant modèle de toutes les grandes vertus ; elle lui faisait écrire les révélations qu'elle recevait de Dieu dans ses extases : c'est ainsi qu'elle prédit que l'Espagne enlèverait un jour aux Maures le royaume de Grenade et que tous les couvents de son sol seraient alors affranchis : ce qui eut lieu, grâce au zèle du cardinal-archevêque de Tolède, François Ximénès. Elle prédit aussi les complots que devaient former contre la sainte Eglise quelques hauts personnages d'Espagne mêlés aux intrigues des Maures et des Juifs des campagnes ; elle en avertit le roi Ferdinand et son épouse la reine Isabelle ; plus tard, à Ségovie, ce fut grâce à son zèle éloquent que furent institués les tribunaux de l'Inquisition et cette sainte ligue pour la défense de l'Eglise et la gloire de Dieu.

Revenue ensuite à Tolède, elle congédia tous les domestiques de sa maison et fit don de tous ses biens au grand hospice de la Miséricorde. Elle-même s'établit dans une petite maison touchant à l'hôpital ; dès le milieu de la nuit elle entrait en prières jusqu'au matin ; puis elle se rendait auprès des malades, qu'elle soignait de ses mains. Enfin, par ses bonnes œuvres, par son zèle infatigable, elle méritait ce nom qu'on lui donna plus tard : Marie, sœur des pauvres.

Pendant que sa charité intarissable apportait à chacun

sa part de soulagement, elle gardait pour elle les privations et la vie austère. Ses vêtements d'étoffe grossière, sa nourriture plus que modeste, les heures de son sommeil qu'elle diminuait toujours, son lit composé d'une planche, son oreiller fait d'un bloc de pierre, tout chez elle annonçait l'humilité et le mépris de la vie commode. Le démon, qui n'avait aucune prise sur elle, essaya alors de la tenter par ses parents et ses amis ; plusieurs vinrent lui rappeler le rang qu'elle avait abandonné dans le monde et les regrets qu'elle y avait laissés. Sa mère, qui était cependant une sainte femme, vint la voir pendant une maladie et, tout attristée de la voir dans une si profonde misère, la pressa de venir passer quelques jours sous le toit paternel ; mais Marie, insensible à toutes ces remontrances, ne voyait dans sa pensée que les souffrances et les mérites de Jésus-Christ ; devant ce divin Maître elle se sentait encore trop bien traitée et désirait des douleurs et des sacrifices plus grands encore. Pourtant la maladie devenait plus grave, elle fut même quelque temps en danger de mort ; c'est alors qu'après avoir reçu les sacrements elle finit par céder aux supplications de sa mère et consentit à se laisser transporter chez elle. Dieu permit qu'elle prît ce repos, parce qu'il la préparait à une œuvre bien plus grande encore. Revenue à la santé, elle conçut le projet d'aller fonder en Terre Sainte un couvent de Clarisses, avec l'aide de sa compagne Jeanne Rodriguez. Dieu lui donna de fonder ce couvent, mais ce ne fut point à Jérusalem ; ce fut aux environs de Tolède.

Profitant de la présence en cette ville du roi et de la reine, Marie leur communiqua son dessein. Elle obtint

d'eux le don de plusieurs maisons qui, grâce aux libéralités de Jeanne de Tolède, sœur du roi, se convertirent bientôt en un riche couvent, l'année 1477 ; plusieurs riches seigneurs l'aidèrent aussi de leur fortune ; le roi lui-même lui fit don d'une église voisine où étaient enterrées sa grand'mère et sa fille aînée. Ce couvent fut placé sous la protection de sainte Elisabeth de Hongrie ; le pape Innocent VIII en affranchit plus tard les religieuses de la règle étroite de sainte Claire.

Dans la charge de première abbesse, Marie donna à toutes ses sœurs et compagnes l'exemple de la plus profonde piété ; quarante jours avant la fête de saint Michel elle s'abstenait de viande et de fruits, ne mangeant plus que le pain et l'eau; souvent encore elle se nourrissait des débris du repas de ses compagnes ; aux exercices de piété elle était toujours la première et la dernière, et la plus fervente dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

Dieu la récompensa souvent de son zèle par d'éclatantes faveurs. Le jour de la Transfiguration de Notre-Seigneur, elle le vit dans une auréole de gloire, tel qu'il apparut sur la montagne à ses trois Apôtres. Dans son amour pour le Fils de Dieu, elle lui demandait souvent de souffrir comme il avait souffert pour nous racheter de nos fautes. Elle obtint aussi cette dernière faveur ; au moment de terminer sa sainte carrière, elle fut éprouvée par une terrible maladie ; mais les souffrances les plus aiguës ne lui arrachaient que des paroles d'amour pour Celui qui distribue toutes les épreuves. Elle répétait souvent ces paroles d'un psaume de David : « Je veux m'en-
« dormir et reposer en paix ; Seigneur, montrez-moi le
« chemin où je dois reposer en paix pendant les siècles

« des siècles ; Seigneur, je remets mon âme entre vos « mains ». Au moment de mourir elle répétait encore : « Je veux m'endormir et reposer éternellement dans le « Seigneur », et en s'adressant à ses compagnes : « Mes « sœurs, demeurez en paix avec le Seigneur ». Elle s'éteignit le 3 juillet de l'année 1507, dans la soixante-dixième année de son âge.

Au moment de sa mort, sa chambre s'illumina tout à coup d'une clarté céleste, et trois fois une musique divine se fit entendre ; son corps, amaigri par les privations, usé par la souffrance, prit tout à coup une expression de calme et de béatitude infinie : elle semblait dormir.

D'éclatants miracles signalèrent encore sa mort : un prêtre et une pauvre femme paralysés complètement des deux jambes se mirent à marcher tout à coup ; un aveugle recouvra la vue et plusieurs autres malades revinrent à la santé. Une femme d'une haute naissance, qui depuis longtemps n'avait plus l'usage de sa raison, la retrouva aussitôt en touchant les vêtements de la bienheureuse Marie. C'est ainsi que par ces miracles Dieu récompensait en ce monde les bienfaits qu'elle n'avait cessé de répandre autour d'elle, et son inépuisable charité.

MARIE FERNANDEZ CORONEL

1065. — Pape : Alexandre II. — Roi de France : Philippe Ier.

Cette femme remarquable par sa naissance et sa piété, restée seule à la mort de son mari, Jean de Zerda, sans enfants appelés à lui succéder, pensa n'avoir pas de devoir plus pressant que de consacrer au service de Notre-Seigneur Jésus-Christ le bien qui devait retourner à sa famille. Elle avait élevé la très-illustre Marie, reine de Castille, épouse du roi Sanche dit le Fier, ainsi que leur fille Elisabeth. Quand celle-ci fut devenue princesse de Guadalajara, elle lui fit don dans cette ville d'un magnifique domaine sur lequel s'éleva bientôt le célèbre monastère de Clarisses Urbanistes, qu'elle enrichit de ses libéralités et qui fut dédié à sainte Claire.

Marie Fernandez consacra sa propre fortune à la fondation d'un couvent de Clarisses Urbanistes à Séville, et le plaça sous la protection de sainte Agnès. Entrée ensuite au couvent de Sainte-Claire, elle y prit l'habit religieux et y finit saintement une vie saintement remplie.

Les auteurs se sont plu à raconter que cette sainte femme, à cause de son étonnante beauté, avait été recherchée par le prince Pierre de Castille. Après avoir épuisé les représentations et les prières, elle ne craignit point de saisir un tison dans un foyer ardent et de le porter à son visage pour se défigurer ; et comme le roi persistait dans son dessein, elle alla trouver ses sœurs au monastère et les supplia de l'enterrer vivante, ne voyant plus

d'autre moyen d'échapper au sort malheureux qui l'attendait. O miracle! à peine eut-elle touché la fosse où elle cherchait un refuge, que la terre se couvrit tout à coup d'une végétation tellement épaisse, que le roi, qui la faisait chercher dans le couvent, et jusque dans le jardin où elle était, ne put la découvrir.

Par là elle annonçait déjà cette piété profonde et cet amour de Dieu qui devaient remplir toute sa vie. Quand elle mourut, elle voulut être enterrée dans le chœur même de l'église, et lorsque, plus de deux cents ans après, on exhuma son corps, on le trouva aussi bien conservé que si elle fût morte de la veille.

JÉROMÉE MONTEFELTRI

CLARISSE

1450. — Pape : Martin V. — Roi de France : Charles VII.

Jéromée Montefeltri, connue dans le monde sous le nom de Baptistine, était fille d'Antoine Montefeltri, prince d'Urbin et de Eugubio. Elle se distingua dès son enfance par son intelligence et ses connaissances en philosophie et dans les autres sciences. Mariée, en 1404, à Galéas de Malatesta, prince de Pesaro et de Rimini, elle en eut une fille qui épousa plus tard le prince de Camerino. Douée d'une grande beauté, elle y joignit une piété fervente et un zèle admirable pour le service de Dieu. Elle s'habillait toujours simplement, montrant par là que l'humilité chrétienne pouvait rehausser encore l'éclat

de la beauté des femmes. Les bijoux, les parures qu'elle tenait de sa haute naissance se convertissaient dans ses mains en bonnes œuvres, et elle y dépensait jusqu'aux meubles riches de son palais. Mais ce qu'on connaissait surtout d'elle dans toute l'Italie, c'était sa science profonde. Elle traitait, avec les hommes les plus compétents, les plus hautes questions de philosophie, et le faisait avec le plus grand éclat. Lorsque Martin V fut élevé à la papauté, elle lui adressa au milieu de l'assemblée des cardinaux une allocution en langue latine, qui excita la plus vive admiration, et quand l'empereur Sigismond vint à Rome en l'année 1433, pour recevoir des mains du pape la couronne impériale, elle lui adressa dans la même langue un admirable discours. Beaucoup de ses discours sont imprimés, ainsi qu'un grand nombre de poésies latines et italiennes ; on a d'elle aussi plusieurs ouvrages sur *les misères de l'humanité*, et un grand nombre de lettres en latin et en italien, que l'on ne peut lire sans émotion et sans admiration. L'année 1439, elle fonda à Pesaro un couvent de Clarisses, et appela à le diriger le bienheureux Félix Meda, de Milan, dont nous écrirons la vie à la date du 30 septembre. Le saint zèle de Jéromée lui valut de la part du Seigneur une preuve éclatante de bonté. Lorsque la ville de Pesaro tomba par trahison aux mains de l'ennemi, une panique complète l'assaillit si soudainement qu'il s'enfuit sans qu'on lui ait cependant opposé de résistance : telle fut la récompense des mérites de Jéromée et du Père Félix Meda.

Après la mort du prince, en l'année 1447, Jéromée résolut de se consacrer à Dieu tout entière. Elle fit choix du couvent des Clarisses de Foligno, placé sous la pro-

tection de sainte Lucie, et s'y retira avec la permission du pape : c'est alors qu'elle prit le nom de Jéromée, à cause de sa dévotion particulière à saint Jérôme. Par son testament elle avait fait de ses biens deux parts : l'une qu'elle laissait à sa fille, l'autre qu'elle donnait au couvent. Elle voulut alors oublier comme chose vaine cette science remarquable qu'elle avait acquise, pour ne plus penser qu'au bien et à Dieu ; sa vie devint plus sainte encore et plus sévère, partagée entre les bonnes œuvres, la prière et le jeûne. Sa fille Elisabeth, princesse de Camerino, vint la retrouver au même couvent, après la mort de son mari ; elle fut appelée plus tard à réformer le couvent de Pérouse et ensuite celui d'Urbin, où elle mourut saintement l'année 1477. Jéromée vit venir aussi à elle sa nièce, fille du prince de Fabriano, ainsi que d'autres nobles jeunes filles de différentes villes. Après les avoir édifiées pendant deux ans par ses conseils, qu'elle était la première à mettre en pratique, elle s'endormit dans le Seigneur, le 3 juillet 1450, dans la soixante-quatrième année de son âge.

QUATRIÈME JOUR DE JUILLET

LA B. CATHERINE VALENTINI

CLARISSE

1480. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le 4 juillet 1480 s'éteignit au couvent des Clarisses de Foligno, en Italie, la bienheureuse Catherine Valentini, née dans le royaume de Naples. Sa piété profonde, sa charité envers ses compagnes, son humilité et sa vie austère lui valurent les grâces particulières du Seigneur. Un jour qu'elle allait, suivant la coutume, chercher dans la ville le pain du jour, le Fils de Dieu lui apparut sous la forme d'un pauvre mendiant; au moment où elle s'approchait pour lui donner du pain, elle vit dans ses yeux une vive lumière qui illumina tout autour d'elle. Saint François lui apparut aussi et lui dit : « Soyez en « paix, Catherine, le Seigneur veille sur votre maison ; « sa sainte Mère, sainte Claire et sainte Lucie lui offrent « vos prières ». L'intercession de saint Antoine de Padoue et de saint Bernardin de Sienne la guérirent d'une blessure dont tous les médecins avaient désespéré. A l'heure de sa mort ses compagnes remarquèrent l'apparition d'une étoile brillant au ciel.

CINQUIÈME JOUR DE JUILLET

LE B. ARCHANGE DE CALATAFIMI

1460. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

Ce saint homme, de la famille illustre des Placentini, naquit à Calatafimi, dans le diocèse de Mazzara, en Sicile. Dès son enfance il montra un goût prononcé pour la solitude ; il se retira d'abord dans une grotte près d'une chapelle, où il passait les jours et les nuits en prières et où il eut une apparition de la très-sainte Vierge : puis, comme la sainteté de sa vie et le bruit de ses miracles lui amenaient de nombreux visiteurs, il se cacha aux environs d'Alcamo. C'est dans cette retraite qu'il éleva, sous la protection de saint Antoine, un petit ermitage connu seulement de quelques hommes ; lui-même vivait dans une grotte qu'on appela plus tard la grotte du bienheureux Archange. Lorsque les ermitages furent supprimés en Sicile par le pape Martin V, il se rendit à Palerme où il reçut l'habit des Franciscains de la main du bienheureux Matthieu d'Agrigente ; il retourna alors à Alcamo pour y faire son noviciat, et y convertit son ermitage en un couvent dont il fut nommé vicaire provincial.

Toute sa vie fut remplie par la plus ardente piété. Son humilité était telle qu'il eût voulu n'être connu de personne ; sa nourriture se composait de racines et d'eau.

Fidèle observateur de la règle de l'Ordre, il donnait à tous ceux qui l'approchaient le plus salutaire exemple. Réunissant tous les mérites, doué du don des miracles et du don de prophétie, il mourut en 1460, brisé par la fatigue et par le poids des années.

Les habitants d'Alcamo obtinrent qu'on leur donnât son corps ; ils l'ensevelirent dans un cercueil de marbre qu'ils placèrent au pied de l'autel de leur église ; ceux de Calatafimi et des villages voisins lui gardèrent aussi une dévotion toute particulière. En dernier lieu son corps reposa dans le couvent des Mineurs Observants, au pied de l'autel de la chapelle de saint François ; le pape Grégoire XVI fixa au 5 juillet le jour de sa fête, et ce jour une messe est célébrée en son honneur par les Mineurs Observants et dans tout le diocèse de Mazzara.

LE B. P. ÉLIE DE BOURDEILLES

CARDINAL-ARCHEVÊQUE DE TOURS

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Ce saint prélat eut pour père Arnold, comte de Bourdeilles, bailli dans une ville du Périgord, et pour mère Jeanne de Camberlac, qui l'éleva saintement jusqu'à l'âge de sept ans. L'intimité de ses parents avec le Père Bertrand de Cambort le porta dès cet âge à entrer dans l'Ordre des Frères Mineurs ; mais sa mère s'y refusa jusqu'à ce qu'il eut atteint sa dixième année, époque à laquelle elle ne mit plus d'obstacle à sa vocation. Il entra

au couvent de Toulouse, où il fit d'étonnants progrès dans l'étude des sciences et de la théologie ; à dix-neuf ans il devint professeur et fut proclamé « le premier théologien « de son temps ». En même temps il s'adonnait à la prédication avec ardeur ; l'éclat de sa parole et la sainteté de sa vie le firent rechercher comme évêque par le clergé de Périgueux, qui en fit la demande au pape Eugène IV. Mais le Père de Bourdeilles, qui méprisait les dignités, fit remarquer au clergé qu'il n'avait que vingt-quatre ans, et qu'il était trop jeune pour remplir un poste aussi élevé. Le pape, qui connaissait ses mérites, envoya une dispense d'âge et ordonna au bienheureux Nicolas Albergat, cardinal et archevêque de Bologne, de l'instituer évêque.

Le Père de Bourdeilles se rendit en Italie pour offrir ses remerciements au pape ; il en profita pour se rendre au Concile de Florence, qui se tenait alors à Ferrare, et y fit la connaissance de Bernardin de Sienne, de Jean Campistran, de Jacque de Martha et d'autres célèbres prélats de différents Ordres. C'est à son retour de ce voyage qu'il fut pris par les Anglais, alors en guerre avec la France ; il passa plusieurs années entre leurs mains, supportant avec résignation les ennuis de l'exil et de la prison. De retour à Périgueux, il y fut reçu avec des ovations, comme saint Athanase à Alexandrie et saint Jean Chrysostome à Constantinople. Il s'occupa alors de réformer son diocèse, donnant à tous l'exemple de l'humilité et de la sobriété, veillant avec soin à l'observation scrupuleuse de toutes les règles, fréquentant avec ardeur les sacrements, pardessus tout se signalant par sa charité inépuisable et ses immenses bienfaits. Il acquit bientôt un tel renom de sainteté et de science, que le roi Louis XI le fit venir au-

près de lui et le prit pour confesseur ; l'année 1468, sur la proposition du clergé du diocèse de Tours, il le fit archevêque de cette ville.

Le Père de Bourdeilles reçut avec humilité cette nouvelle faveur qu'il n'avait pas demandée ; quoiqu'il la dût aux bontés du roi, il garda son indépendance et employa toute l'autorité de ses nouvelles fonctions au service du Saint-Siége et du catholicisme. Lorsque parut l'édit connu sous le nom de *Pragmatique-Sanction*, qui réglait les rapports des évêchés avec le pouvoir royal, limitait les prérogatives du Saint-Siége, et reconnaissait les décisions d'un Concile comme supérieures à celles du pape, le Père de Bourdeilles, ainsi que l'archevêque de Bordeaux, s'éleva hautement contre ces prétentions, et dans plusieurs écrits hardis défendit avec énergie la cour de Rome contre le roi de France. Cet édit contre lequel protestèrent tour à tour les papes Eugène IV, Pie II, Paul III et Jules II, fut déclaré nul par le Concile de Latran, sous le règne du roi François Ier.

Dans une autre circonstance, le Père de Bourdeilles montra encore sa foi et son indépendance. Le cardinal d'Angers et l'évêque de Verdun avaient été jetés en prison par ordre du roi, ce qui ne s'était jamais vu en France : le Père de Bourdeilles représenta au roi qu'il aurait à répondre au jugement dernier des mauvais traitements qu'il faisait subir à ces deux prélats ; il lui représenta que son seul recours contre eux était de demander au pape d'instituer un tribunal pour juger les fautes des prétendus coupables. Ses remontrances furent mal reçues des conseillers du roi, qui l'accusèrent et le poursuivirent à son tour. Le parlement donna l'ordre qu'on le saisît et

qu'on le jugeât comme coupable de lèse-majesté. Mais le roi, qui malgré tout estimait son savoir et sa franchise, fit cesser les poursuites et rendit la liberté au prélat qu'il renvoya sur sa demande devant le tribunal du Saint-Siége.

L'année 1483, le pape Sixte IV récompensa ses hautes vertus par la dignité de cardinal; il reçut cette nouvelle dignité comme il avait reçu les premières, avec joie, mais sans orgueil; il redoubla de zèle dans l'accomplissement de ses devoirs, fréquenta plus souvent les sacrements et se livra avec plus d'ardeur aux jeûnes et aux austérités. La mort vint l'enlever dans sa retraite d'Artanes, baronie de son diocèse; il reçut les sacrements et mourut doucement le 5 juillet 1484. Il était âgé de soixante-dix-huit ans; on l'enterra pompeusement dans son église.

L'an 1526, l'évêque de Périgueux, plein d'admiration pour le zèle et les mérites de son prédécesseur, ordonna une enquête sur ses vertus et ses miracles, afin de proposer au pape sa canonisation. La vie du Père Elie de Bourdeilles a été écrite par Pierre de Bois-Morin, son secrétaire particulier et son confesseur.

MARGUERITE DE LA CROIX

ARCHIDUCHESSE D'AUTRICHE, CLARISSE

1633. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Sa jeunesse vertueuse et son passage d'Autriche en Espagne.

Cette princesse, qui avait droit par sa naissance à une des plus grandes couronnes de l'Europe, méprisa de bonne heure les grandeurs terrestres, et n'ambitionna d'autre couronne que celle que Dieu accorde à ceux qui se consacrent à lui. Fille de l'empereur Maximilien II et de l'impératrice Marie, fille de Charles-Quint, elle naquit à Vienne le 25 janvier 1567, l'avant-dernière de quinze enfants dont neuf archiducs et six archiduchesses. Sa mère, l'impératrice Marie, qui éleva et aima toujours tous ses enfants comme une pieuse mère, avait pour elle une sorte de prédilection à cause de sa nature maladive et de son zèle précoce pour le service de Dieu. Cette pieuse enfant fit voir avec les premières lueurs de l'intelligence une bonté et une piété profondes; elle se passionnait pour les mystères de la foi et pour la pratique des vertus catholiques, en même temps qu'elle se montrait envers tout le monde douce et obéissante. Dès le matin sa mère l'appelait dans sa chambre avec sa sœur

Léonore, d'un an moins âgée qu'elle, et leur enseignait les bontés de Dieu, ses œuvres admirables et sa puissance ; puis elles disaient le chapelet et les litanies de la très-sainte Vierge devant une grande image placée au-dessus du prie-dieu. Ensuite elles allaient entendre la sainte messe dans la chapelle du palais, et l'impératrice leur expliquait les mystères de ce grand sacrifice, l'offertoire, l'élévation et la communion.

Souvent elles entendaient la parole de quelque grand prédicateur, qui leur expliquait les plus beaux passages des saints Evangiles, et Marguerite en retenait avidement les enseignements pour les mettre ensuite en pratique. Après la messe, elles se rendaient au déjeuner, et Marguerite n'oubliait jamais d'en distribuer une partie aux pauvres. L'après-midi elle passait les heures, avec ses jeunes compagnes, à regarder des images saintes ou à écouter quelque récit des saintes Ecritures. Avant le repas du soir toute la famille se réunissait pour faire en commun la prière ; Marguerite se faisait toujours remarquer par sa tenue exemplaire et son attention soutenue dans cet entretien avec Dieu ; elle retenait avec facilité tout ce qu'on lui apprenait et savait ensuite le faire comprendre aux autres.

Lorsque sa mère lui demandait où elle voulait aller en promenade, Marguerite répondait toujours qu'elle voulait aller visiter les couvents, et quand les dames de sa suite se plaignaient qu'elle les menât toujours parcourir les cloîtres, elle leur répondait qu'elle ne savait pas de plus grand plaisir que de voir les religieuses, de s'inquiéter de leur genre de vie et de les aider dans leurs bonnes œuvres.

Elle était surtout d'une douceur et d'une obéissance exemplaires ; si une maîtresse lui faisait quelque remontrance à propos de son travail, elle gardait le silence ou répondait très-modestement, ce que sa sœur Léonore ne savait pas faire. Marguerite lui expliquait alors que c'était Dieu qui envoyait les maîtresses auprès d'elles pour les instruire et que celles-ci avaient droit à leur respect et à leur obéissance. Mais Léonore persistait à les regarder comme ses servantes et à ne pas les écouter.

Avec ses suivantes, Marguerite se montrait tout particulièrement douce et patiente; elle fermait les yeux sur leurs jalousies et leurs rivalités, les leur pardonnait volontiers et n'en parlait jamais à sa mère ; aussi était-elle chérie à la cour de son père, où tout le monde lui devait quelque chose. Quelques-unes des dames du palais étaient d'une piété exemplaire ; l'impératrice Marie avait su s'entourer de personnes vertueuses comme elle, qui donnaient à ses enfants le meilleur exemple. Marguerite observait leur vie avec attention et tâchait de les imiter. Lorsqu'elle s'aperçut que quelques-unes portaient un cilice sous leurs somptueux habits, elle voulut aussi porter le cilice sous les siens ; de même, lorsqu'elle vit que quelques-unes couchaient secrètement sur des planches, elle voulut à leur exemple coucher sur une planche qu'elle cachait furtivement sous son lit. Ces pieuses femmes embrassaient la terre au pied de l'autel de la chapelle ; Marguerite dès lors se prosterna aussi jusqu'à terre, et on la trouvait souvent au pied du tabernacle, le corps dans la poussière, prosternée sur le sol. Bientôt elle manifesta hautement le désir de devenir religieuse et de se retirer dans un couvent de Clarisses ; quelques-unes de ses sui-

vantes lui ayant déclaré qu'elles l'y suivraient avec bonheur, elle les fêtait et les embrassait comme ses sœurs, quoiqu'elles ne fussent que ses servantes. Son désir allait grandissant chaque jour ; elle comptait les mois et les jours qui la séparaient de l'âge nécessaire pour réaliser son projet, et se prenait quelquefois à désespérer, disant qu'elle ne pourrait jamais attendre si longtemps ; sa mère essayait de la consoler en lui promettant qu'elle ne mettrait jamais obstacle à ce qu'elle accomplît son dessein.

Ce qui était encore admirable en elle, c'était sa patience et sa résignation dans la douleur. Elle eut dans son enfance une tumeur au pied, qui la fit extrêmement souffrir et mit ses jours en danger. On essaya plusieurs remèdes pour la guérir, mais le mal n'y céda pas ; son père ordonna alors qu'on lui fît une opération grave, conseillée par le médecin, mais dont on redoutait la suite. Marguerite coupa court elle-même aux hésitations et déclara qu'elle voulait qu'on se conformât aux ordres de son père. On fit l'opération, qui fut si douloureuse qu'on fut obligé d'emmener sa mère ; son père, qui était présent, se détournait pour verser des larmes. Marguerite cependant ne laissa pas échapper un cri ni une plainte : elle demeura calme et résignée, priant Dieu, et donnant à tous l'exemple du courage.

Sa charité et sa compassion pour les misères du prochain augmentaient aussi chez elle avec les années ; le matin, dès qu'on lui servait à déjeuner ainsi qu'à ses sœurs, elle commençait par s'informer de ses pauvres : elle leur faisait porter à manger et distribuer des aumônes. Tous les samedis soir, après l'école, elle

réunissait les enfants dans la chapelle du palais: elle leur faisait chanter des cantiques, le *Salve Regina*, les litanies et autres prières ; elle ne les congédiait jamais sans leur donner quelques secours pour eux et pour leurs parents.

L'impératrice Marie avait l'habitude, pour fêter le jour de naissance de ses enfants, de réunir à leur table autant d'enfants pauvres qu'ils comptaient d'années ce jour-là, et de faire servir à table ces enfants par les siens. C'était pour Marguerite une occasion de montrer sa bonté et sa charité: elle surpassait tous ses frères et sœurs par les soins qu'elle prodiguait à ces enfants et l'amitié qu'elle leur témoignait. Aussi était-elle chérie, dans le palais, de tout ce qui souffrait, de tout ce qui avait besoin; elle répandait les aumônes autour d'elle avec une profusion qui faisait le bonheur et l'admiration de ses parents.

Lorsque l'impératrice sa mère se rendait à quelque maison de campagne, Marguerite saisissait avec joie cette occasion d'admirer Dieu dans sa plus belle œuvre, la nature. Elle s'échappait dans la campagne avec quelques jeunes filles ses compagnes, et leur expliquait la grandeur de Dieu se manifestant partout, dans l'insecte et dans la plante, dans le grand arbre et dans la petite fleur. Elle admirait ainsi le Seigneur, ne se doutant pas qu'on pût le méconnaître, ne sachant pas qu'il eût des ennemis.

Elle apprit cependant à la longue le terrible coup porté à la foi catholique par les hérésies luthériennes qui commençaient à grandir et à envahir l'Allemagne. Dès qu'elle l'eut compris, on la vit souvent triste à cette pensée, passant des journées entières dans les larmes sans qu'on

pût la consoler. Elle se promettait cependant de combattre l'hérésie autant qu'il était en elle. Si quelque grande dame de la foi luthérienne venait faire visite à l'impératrice, Marguerite accablait ses enfants d'amitiés et de caresses et se mettait à leur expliquer avec ferveur les grandeurs du catholicisme ; elle apportait sa bible et leur en faisait voir toutes les beautés ; et si un autre enfant lui répondait par le témoignage d'une bible réformée, elle prenait le livre et le jetait au feu, comme si les flammes devaient dévorer les erreurs de l'enfant avec le livre, et purifier son cœur.

La mort de l'empereur Maximilien II, survenue dans l'année 1576, devait apporter dans sa vie un grand changement. L'impératrice Marie songea alors à se retirer à Madrid, dans le couvent de Clarisses fondé par sa sœur la princesse Jeanne. Marguerite la supplia de l'emmener avec elle, affirmant plus que jamais son désir d'entrer dans un couvent. Mais ses frères et sœurs voyaient avec le plus profond chagrin le départ et la retraite de leur mère. De tous les côtés on la conjurait de différer son voyage : on avait besoin de son expérience pour affermir dans les mains de son fils Rodolphe les rênes de l'Empire. Elle demeura en effet à cause de la maladie de sa plus jeune fille Léonore, qui mourut à l'âge de onze ans. Mais ce nouveau coup ne fit que la rappeler davantage du côté du Seigneur; après avoir distribué aux pauvres et aux couvents d'abondantes aumônes, après avoir laissé un souvenir à tous ceux à qui elle était chère, elle partit pour l'Espagne avec sa fille Marguerite, remplissant ainsi le plus cher de ses vœux.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Fermeté de Marguerite dans son dessein d'entrer au couvent. — Son refus d'épouser le roi d'Espagne.

L'impératrice recevait partout sur son passage des marques d'honneur et de sympathie ; arrivée près de Milan, elle refusa d'entrer dans la ville, pour se soustraire aux ovations qu'on voulait lui faire et qui convenaient peu à une personne aussi détachée des choses de ce monde. Elle reçut à Lodi le cardinal-archevêque Charles Borromée, qui la confirma avec chaleur dans ses résolutions, ainsi que la princesse Marguerite, dont il ne put trop louer le zèle et l'humilité ; il admirait dans cette jeune fille de quatorze ans une piété ardente dont il trouvait peu d'exemples dans les personnes deux fois plus âgées.

Les princesses gagnèrent successivement Naples, Gênes et Marseille, d'où elles s'embarquèrent pour Barcelone ; c'est alors qu'elles furent assaillies en mer par une terrible tempête qui menaça cent fois de les engloutir : il était aisé de voir combien la protection divine s'attachait à elles, pour qu'elles échappassent à un si terrible danger. A peine débarquée sur le sol d'Espagne, l'impératrice prit congé des princes, ses fils, qui n'avaient voulu se séparer d'elle que la sachant hors de danger. Plusieurs dames d'honneur et suivantes, qui avaient aussi accompagné l'impératrice, reprirent la route de Vienne ; sur ces entrefaites l'impératrice demanda une dernière fois à sa fille si elle était toujours décidée à la suivre, lui représentant qu'au

moment où les princes ses frères allaient la quitter, il était encore temps pour elle de renoncer à son entreprise et de partir avec eux. Mais Marguerite se jeta aux pieds de sa mère, les yeux pleins de larmes, et affirma une fois de plus sa fermeté dans sa vocation et son dessein inébranlable de l'accompagner au couvent.

Nous avons déjà raconté dans la vie de l'impératrice Marie, à la date du 26 février, le voyage de ces deux princesses en Espagne ; nous n'insisterons que sur ce qui touche spécialement la princesse Marguerite. Toujours bonne et toujours charitable, elle était munie de morceaux de pain et de pièces de monnaie qu'elle distribuait sur sa route aux couvents et aux pauvres ; lorsqu'elle ne rencontrait pas de pauvres, elle distribuait ses provisions aux domestiques de sa suite ; si cependant quelqu'un s'adressait à elle sans être dans le besoin, elle répondait que ses aumônes étaient réservées aux malheureux, et non à ceux qui peuvent gagner leur vie par leur travail.

Dans leur visite à la statue de la Vierge, à Montserrat, Marguerite, après une fervente prière, annonça à la Mère de Dieu son dessein de n'avoir jamais d'autre époux que son Fils. Et lorsqu'elle lui demanda avec ardeur son intercession pour l'accomplissement de ce désir, il lui sembla voir la tête de la très-sainte Vierge s'incliner en signe d'assentiment, et lui promettre la réalisation de ses vœux.

Lorsqu'elles arrivèrent au palais de Pardo, les princes Didacus et Philippe, fils de Philippe II, vinrent à leur rencontre, ainsi que les princesses Marie, Isabelle-Eugénie et Catherine, leurs sœurs. Mais l'impératrice et sa

fille avaient hâte de se rendre au couvent des Clarisses de Madrid, but de leur voyage.

Elles y arrivèrent le 6 mars 1581. La supérieure du couvent, la princesse Jeanne de la Croix, fille de François Borgia, les attendait à leur arrivée ; elles entrèrent dans la chapelle du couvent au chant du *Te Deum,* et se prosternèrent en actions de grâces, remerciant le Seigneur qui les avait protégées au milieu des plus grands dangers, jusqu'au lieu de leur retraite. Les religieuses venaient en foule baiser les mains des princesses ; Marguerite les embrassait avec joie et s'entretenait avec celles de son âge des délices qu'elle allait goûter au milieu d'elles, dans la paix du Seigneur.

Cependant Marguerite et sa mère devaient encore revoir le monde avant de s'isoler pour toujours dans leur sainte retraite. Le roi Philippe II, qui était alors en Portugal, les pria de venir le joindre, et Marguerite dut suivre sa mère, malgré le désir qu'elle avait de ne plus quitter ses nouvelles compagnes et de ne plus revoir le monde. Il faut renoncer à décrire toutes les ovations qui les accueillirent sur leur passage jusqu'à leur arrivée à Lisbonne. A quelques lieues de la ville, l'archiduc Albert, fils de l'impératrice et frère de Marguerite, vint les recevoir et les conduisit à la cour du roi. Pendant son séjour, Marguerite vécut, comme elle faisait à Vienne, au château de son père. Son plus grand plaisir était de visiter, en compagnie de sa mère, les églises de la ville, et principalement les couvents, qui étaient les plus renommés de toute l'Europe. Elle s'entretenait souvent avec ses dames d'honneur de son cher couvent des Clarisses de Madrid, auxquelles elle écrivait sans cesse des

lettres pleines d'affection ; elle ne les appelait plus que « ses chères sœurs », et leur promettait pour leur chapelle tous les riches présents qu'elle avait reçus en Portugal. Elle ne cessait non plus de s'occuper des pauvres, auxquels elle distribuait de riches aumônes ; chaque jour, à une certaine heure, elle les rassemblait sous les fenêtres du palais et leur partageait elle-même du pain et des vêtements.

En ce moment, le roi Philippe II était dans une profonde inquiétude et dans un grand chagrin. Son fils Didacus, à peine âgé de quatorze ans, venait de mourir, et il ne lui restait qu'un fils, Philippe, âgé de six ans, d'une santé si chancelante qu'on n'avait guère d'espoir de le voir vivre longtemps. Pour assurer l'avenir de sa couronne, il songea à épouser sa nièce Marguerite. Il en parla alors à l'impératrice, lui représenta l'état de faiblesse du jeune prince son fils unique, le danger que courait sa couronne et le grand avantage qui résulterait d'un tel mariage pour la maison d'Autriche. L'impératrice fut vivement touchée de ces ouvertures : elle avait le roi son frère en grande estime, elle comprenait son chagrin de n'avoir pas d'héritier à qui transmettre le plus beau royaume du monde ; d'un autre côté, elle ne voulait point engager sa parole avant d'avoir sondé mûrement la volonté de sa fille. Elle remercia donc le roi avec effusion de l'honneur qu'il voulait faire à sa famille, et lui demanda seulement le temps de prier Dieu de l'éclairer dans une affaire de cette importance. Cette réponse plut au roi, qui promit d'attendre et de prier Dieu aussi dans son cœur. Cependant le bruit de ce mariage commençait à circuler dans l'entourage, et Marguerite elle-même ne

tarda pas à s'apercevoir qu'on s'entretenait autour d'elle d'une chose qu'elle ne savait pas : elle était plus entourée, plus fêtée, plus choyée que jamais, et les dames d'honneur de la cour du roi, qui s'étaient jusque-là montrées envers elle assez indifférentes, commençaient à s'empresser autour d'elle et même à la servir. L'impératrice vit bien qu'il fallait hâter le dénouement de cette affaire ; elle savait que ce mariage cadrerait mal avec les idées bien arrêtées de sa fille, mais, d'un autre côté, elle avait à ménager le roi son frère ; elle savait la jeune fille fiancée à Dieu et il lui répugnait de lui parler de mariage au moment où elle était si décidée à devenir religieuse ; une parole d'elle serait un ordre pour Marguerite, elle connaissait son obéissance aveugle. Enlever au Roi des rois sa fiancée pour la livrer à un roi de la terre ; faire violence à sa fille et la placer de force sur le trône ; d'un autre côté, refuser les avances d'un des plus puissants rois du monde, alors qu'il s'agissait de l'avenir même de son royaume, comme mère et comme sœur de rois son embarras était bien grand. Elle prit le parti de s'adresser au Père Jean Spinosa, frère mineur, homme d'un grand savoir et d'une grande prudence, qui était son confesseur et celui de l'infante, qu'il avait instruite depuis son enfance dans les choses de la religion ; elle eut recours également à Jean Borgia, duc de Gandie, fils de François Borgia, prince d'une grande vertu qui était son premier chambellan. Elle chargea ces deux hommes de sonder discrètement les desseins de sa fille bien-aimée.

Le Père Spinosa, dans cette grave affaire, représenta à Marguerite qu'elle pouvait porter une des plus grandes couronnes du monde et mener cependant une vie ver-

tueuse ; que la vertu ne se cache pas toujours au fond des couvents, mais brille aussi quelquefois sur le trône des rois, témoin sainte Elisabeth, reine de Portugal ; qu'il est plus méritoire de servir Dieu au milieu des plaisirs du monde, que dans le silence de la retraite. Marguerite l'écoutait en silence et, les yeux pleins de larmes, elle lui répondit à son tour qu'elle s'était fiancée à Dieu, que Dieu avait accepté son sacrifice, et qu'elle ne pouvait plus reprendre la parole qu'elle lui avait donnée, après les preuves éclatantes qu'elle avait reçues de sa grâce et de ses faveurs ; que la couronne d'Espagne était pour elle bien peu de chose auprès de celle qu'elle ambitionnait comme épouse de Jésus-Christ. Le Père Spinosa lui dit alors qu'il ne pensait pas que l'impératrice sa mère voulût lui faire violence ; il ramena ainsi un peu d'espérance dans son cœur. Mais Marguerite ne pouvait songer sans appréhension au jour où il lui faudrait s'en ouvrir sans détour avec sa mère : elle lui avait toujours montré tant d'amour, tant de soumission, qu'elle n'aurait pas le courage de répondre à ses arguments. Mais Dieu, qui a ses desseins, ne permit pas que l'impératrice parlât de ce mariage elle-même à sa fille.

Cependant Marguerite, quoiqu'elle essayât de renfermer ses anxiétés dans son cœur, dépérissait chaque jour. Retirée dans un coin du palais, elle perdait les couleurs de son frais visage et l'éclat de sa jeunesse. Sa seule consolation était de prier la Vierge Marie d'intercéder pour elle auprès de son divin Fils. Le duc de Gandie vint à son tour remplir auprès d'elle la mission qu'il avait reçue de l'impératrice ; il lui fit sentir que vouloir cacher sous le voile des Clarisses les trésors de vertu que Dieu

avait placés dans son cœur, c'était user dans l'ombre un flambeau que Dieu lui avait donné pour illuminer le monde ; il lui représenta qu'une grande reine sur un trône de la terre, c'était comme un nouveau soleil éclairant de sa lumière tous ceux qui l'entourent et les réchauffant de ses rayons ; que c'était donner en exemple à tous cette piété, cette humilité, cette charité qu'elle portait dans son cœur, au lieu de les cacher à tous les yeux ; que le bonheur d'un roi, de tout un peuple était peut-être entre ses mains, sans compter l'éclat qui rejaillirait de cette alliance sur la maison d'Autriche.

Mais la jeune infante resta inébranlable ; elle s'en rapporta aux raisons qu'elle avait données à son confesseur, ajoutant qu'elle espérait bien que sa mère n'irait pas à l'encontre de ses vœux. Car elle voyait bien que ces deux hommes étaient envoyés par sa mère ; elle avait lieu de croire chez elle une détermination bien arrêtée ; elle se jetait alors tout en larmes aux pieds du Christ, en disant : « Seigneur, est-il possible que vous me repoussiez quand « je m'offre à vous comme fiancée ; pourquoi refusez-« vous mon sacrifice ; en quoi ai-je démérité de votre « confiance et de votre protection ? Qu'ai-je à faire avec « les couronnes de ce monde ? ne les donnerais-je pas « toutes pour vous servir ? » Son frère, l'archiduc Albert, qui lui avait montré tant de sympathie, n'était plus auprès d'elle pour la soutenir : elle ne voyait plus que son confesseur, qui recevait chaque jour la confidence de ses peines et essayait de lui donner quelque espoir et quelques consolations.

L'impératrice s'émut aussi du chagrin de sa fille ; elle défendit à tout le monde autour de la princesse de re-

parler désormais de ce mariage, elle-même annonça au roi son frère les tentatives inutiles faites pour décider sa fille et son inébranlable résolution ; elle lui demanda d'attendre leur retour à Madrid pour résoudre définitivement cette question, ce que le roi accepta très-volontiers. Lorsque le roi eut installé son neveu, l'archiduc Albert, comme vice-roi du Portugal et mis ordre à ses affaires dans ce pays, il revint à Madrid avec sa sœur et sa nièce. L'impératrice et sa fille se rendirent immédiatement au couvent des Clarisses, où elles furent reçues avec joie par les religieuses ; l'infante surtout fut accueillie par ses jeunes compagnes avec la plus grande sympathie. Son premier mouvement fut de se jeter au pied d'un grand crucifix au-dessus du maître-autel ; elle y resta longtemps en prières, demandant au Seigneur de la garder toujours auprès de lui, et de la défendre contre les piéges du monde.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Marguerite devient Clarisse.

A peine Marguerite eut-elle retrouvé au couvent des Clarisses un peu de cette tranquillité après laquelle elle avait tant soupiré, qu'on agita de nouveau la question de son mariage. L'impératrice, qui ne voulait pas lui en parler elle-même, sentant bien que sa parole de mère aurait sur elle trop d'empire, chargea de nouveau son confesseur de faire auprès d'elle une dernière démarche, dans le but de sonder sa suprême résolution.

Le Père Spinosa vint donc encore parler à Marguerite

de ce qu'elle redoutait tant; il lui présenta avec plus d'insistance que jamais les raisons qu'il lui avait données la première fois. Marguerite, en le voyant si pressant, crut voir dans ses paroles les véritables intentions de son oncle et de sa mère ; elle se crut perdue pour le cloître et ne put répondre au saint homme que par un torrent de larmes.

Elle se voyait en ce moment suprême abandonnée à elle seule ; tout le monde autour d'elle la pressait d'accepter cette couronne qui lui faisait maintenant horreur ; et ses dames d'honneur n'étaient pas les dernières à la pousser vers une solution dont elles attendaient pour elles-mêmes de si grands avantages. La sainte Vierge et son divin Fils étaient toujours son seul refuge. Un jour qu'elle s'était jetée aux pieds de Jésus crucifié, plus triste, plus affligée que jamais, et qu'elle lui demandait prosternée quand elle aurait le bonheur de lui appartenir pour toujours, la tête du Fils de Dieu s'inclina deux fois sur sa croix, semblant lui promettre que ses vœux seraient exaucés. Alors Marguerite se releva forte et consolée. Dès le lendemain matin, après une fervente prière, elle alla trouver sa mère et se jeta à ses genoux en disant : « O ma « mère, vous m'avez permis de vous accompagner quand « vous avez quitté l'Autriche pour venir en ce couvent ; « veuillez fixer le jour où je pourrai prendre le voile et « me consacrer à Dieu pour toujours, le cœur libre des « tourments qui m'assiégent en ce monde ». Elle laissa échapper ces paroles avec tant de conviction, les yeux si pleins de larmes, que sa mère ne douta plus que Dieu l'appelât irrésistiblement à elle. « Dieu m'est témoin », lui répondit-elle, « que je vous laisserai suivre libre-

« ment votre vocation et que je n'ai voulu qu'éprouver « votre zèle ». Elle était aussi fière de sa fille Marguerite préférant l'humble habit des Clarisses à l'éclat du trône, que de ses filles Anna et Isabelle, reines d'Espagne et de France.

La jeune infante embrassa les mains de sa mère et la remercia avec effusion de ses bontés. Quant à l'impératrice, elle fit part au roi son frère de l'irrévocable résolution de sa fille et de la manière dont elle l'avait accueillie. Le roi ne put s'empêcher d'admirer sans réserve la fermeté de sa nièce et d'y reconnaître la volonté de Dieu qui se manifestait là d'une façon aussi éclatante ; il s'y soumit en roi très-chrétien, demandant seulement au Seigneur de conserver la santé à son fils Philippe, qui lui succéda en effet dans la suite et eut lui-même plusieurs enfants.

Partout où le bruit du mariage de Marguerite avec le roi d'Espagne avait déjà couru, il n'y eut qu'un cri d'admiration pour cette pieuse jeune fille qui, fille, sœur et nièce d'empereurs et de rois, méprisait à dix-huit ans les splendeurs d'un trône et n'hésitait pas à sacrifier la couronne royale au voile des Clarisses. Tout ce qu'il y avait en Espagne d'hommes et de femmes célèbres par leur foi catholique, ou par leur science des choses de la religion, vinrent à Madrid ou écrivirent à l'impératrice pour la complimenter et la remercier de l'honneur qu'elle faisait à l'Ordre Séraphique, par le sacrifice de sa fille.

Marguerite prit le voile le 25 janvier 1584, le jour de la Conversion de saint Paul, qui était aussi l'anniversaire de sa dix-huitième année. Le dimanche qui précéda ce

jour, trois autres jeunes filles de sa suite prirent le voile au même couvent : Ludovique de Pernestan, fille du chevalier Ladislas de Pernestan ; Anna Molar, fille de Pierre Molar, grand écuyer de l'impératrice, et Raphaëla Cardoua, fille du comte de Villasoris. Ces trois jeunes filles furent reçues au couvent par les princesses Isabelle-Eugénie et Catherine, filles de Philippe II, et par Marguerite, qui enviait leur bonheur et trouvait bien longs les trois jours qui la séparaient encore du moment qu'elle avait tant désiré.

Enfin ce moment arriva : le roi voulut qu'on célébrât ce grand jour avec pompe ; il se rendit lui-même avec son fils et ses filles au palais qui servait de résidence à l'impératrice et à sa fille, tout à côté du couvent. La messe fut dite par le Père Spinosa dans la chapelle du château. Marguerite était habillée comme une reine ; ses vêtements resplendissaient d'or et de pierreries ; elle avait au cou un collier de diamants que l'empereur Charles-Quint avait donné jadis à sa mère ; sur sa tête brillait une couronne enrichie de pierres précieuses qu'elle allait changer pour la couronne d'épines de son divin Fiancé. Son visage était redevenu calme et joyeux, sa démarche était fière et digne, et son cœur était rempli d'un bonheur infini qui s'épanouissait sur son visage.

Le roi, qui conduisait l'impératrice par la main, ouvrait le cortége : il était suivi de toute sa cour et des plus grands personnages de l'Espagne. Derrière eux venaient les suivantes de Marguerite, portant l'habit et la corde des Clarisses ; puis venait la princesse elle-même, conduite par la main par les princesses Catherine et Claire-Eugénie ; les dames d'honneur de l'impératrice marchaient à

sa suite, suivies elles-mêmes de toutes les religieuses du couvent, qui chantaient l'hymne: *Regnum mundi*, etc. « J'ai « quitté le royaume et les splendeurs de ce monde, pour « l'amour de mon Seigneur et Maître ». Et cette hymne était bien de circonstance, car personne ne pouvait parler avec plus de raison que Marguerite en cet instant, du monde qu'elle abandonnait et de l'amour qu'elle portait en son cœur pour le Fils de Dieu.

L'abbesse vint déposer aux pieds de Marguerite un magnifique crucifix d'ivoire, devant lequel elle se prosterna humblement; puis la jeune fille jeta un dernier regard sur le roi son oncle et sur l'impératrice sa mère, ainsi que sur toute l'assistance, comme pour leur dire un dernier adieu ; enfin l'abbesse la prit par la main et le cortége se dirigea du château vers la chapelle du couvent, qu'on avait magnifiquement ornée pour la circonstance. Les vases d'or et d'argent, les plus riches tentures, les parfums les plus suaves, rien n'avait été épargné pour que le sanctuaire fût digne du sacrifice. Toute cette pompe qui contrastait singulièrement avec le calme et la sérénité de la jeune fille, arrachait des larmes à tous les yeux. Marguerite, après une courte prière, s'avança aux genoux de l'abbesse pour recevoir de ses mains l'habit de l'Ordre. Celle-ci lui présenta d'abord une corbeille, où Marguerite déposa un à un tous ses joyaux; les jeunes princesses, filles du roi, étaient à ses côtés et l'aidaient à quitter toutes ses parures. Enfin elle revêtit l'habit des Clarisses, plaça le voile sur sa tête, et l'abbesse noua autour de sa taille la corde de Sainte-Claire ; puis elle la conduisit par la main au roi et à l'impératrice, qu'elle embrassa tendrement, ainsi que les princes et les princesses. Alors

toutes les religieuses du couvent s'approchèrent pour baiser les mains de leur nouvelle sœur ; mais Marguerite les recevait dans ses bras et pressait tendrement sur son cœur ses nouvelles compagnes. On entonna le *Te Deum laudamus ;* Marguerite se prosterna en actions de grâces devant le très-saint Sacrement, et toute l'assistance vint l'entourer pour prendre congé d'elle : il y avait là une foule innombrable, accourue de tous les points de l'Espagne pour apporter à la jeune princesse le témoignage de l'admiration universelle ; mais rien n'égalait la joie et le bonheur de Marguerite, qui se sentait au port après avoir traversé tant d'orages, après avoir vu de bien près le naufrage.

Et lorsque, le soir venu, elle se trouva enfin seule dans sa cellule, elle donna libre cours à ses larmes et à sa reconnaissance ; devant les murs nus de sa chambre, devant ce lit et ces meubles grossiers, loin de regretter le luxe et les splendeurs qu'elle venait de quitter, elle était heureuse de sa condition nouvelle. Prosternée aux pieds de Jésus sur sa croix, elle ne pouvait se lasser de lui dire son amour et sa reconnaissance.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Marguerite, après un pieux noviciat, prononce ses vœux définitifs.

Lorsque l'impératrice prit congé de sa fille Marguerite, sa dernière parole fut celle-ci . « Il vous faut oublier « maintenant votre rang et votre fortune ; vous n'êtes « plus que la fille de Sainte-Claire et de Saint-François ».

Cette parole, Marguerite la garda éternellement dans son cœur. Elle voulut aussitôt s'associer à tous les travaux des novices et remplir sa tâche comme la plus humble d'entre elles ; mais celles-ci avaient peine à oublier qu'elles avaient près d'elles la fille et la sœur d'empereurs et de rois. A la chapelle on lui fit prendre la place d'honneur réservée à l'abbesse. Marguerite se plaignait doucement de l'honneur qu'on voulait lui faire ; « Je ne suis « plus », disait-elle, « que la fille de Sainte-Claire et de « Saint-François ». Elle en fit part à l'impératrice sa mère, qui vint trouver l'abbesse et lui recommanda de traiter sa fille comme les autres novices, sans aucune distinction. Mais l'abbesse lui confia qu'elle agissait ainsi par ordre du roi. Pénétré d'admiration pour la vertu de sa nièce, il la regrettait d'autant plus comme épouse ; aussi avait-il recommandé à l'abbesse qu'on la traitât comme si elle eût été réellement reine d'Espagne et qu'on lui rendît tous les honneurs dus à sa haute naissance et à ses illustres parents. Marguerite dut se résigner et s'incliner devant la volonté formelle de son oncle ; d'ailleurs, cette soumission qu'elle avait toujours montrée envers sa mère pendant sa jeunesse, elle la faisait maintenant paraître envers l'abbesse ; aucune considération ne l'aurait empêchée de lui obéir aveuglément. Ainsi elle accepta comme sa première croix les honneurs qu'on continua à lui rendre, et elle rappelait souvent à ses sœurs ces paroles de sa mère : « Je ne suis plus que la fille de Sainte-Claire « et de Saint-François ». On lui conserva aussi malgré elle le titre d'infante, qu'elle eût bien voulu oublier. A part ces marques de distinction, elle trouva dans cette retraite toutes les joies qu'elle s'était promis d'y rencontrer. La

sainte abbesse, qui s'attachait beaucoup à elle, ne négligeait rien pour augmenter encore sa piété et ses vertus. Elle la soumettait à toutes sortes d'épreuves : elle la conduisait dans les chambres des malades, et la laissait servir ses compagnes ; elle lui faisait aussi préparer les repas et nettoyer partout dans le couvent ; Marguerite se montrait non-seulement soumise, mais encore contente de faire tous ces travaux ; alors l'abbesse lui ordonnait subitement de cesser de s'en occuper, ce qui était une grande peine pour Marguerite. L'impératrice voyait souvent avec plaisir sa fille laver le linge de ses sœurs et porter l'eau comme la dernière des novices, qu'elle assistait d'ailleurs dans tous leurs ouvrages.

Levée le matin dès l'aube du jour, elle allait embrasser sa mère après la sainte messe ; puis, après le repas de midi, elle la revoyait encore jusqu'à vêpres. Elles allaient ensemble s'agenouiller devant les saintes reliques qu'elles avaient rapportées d'Allemagne. L'impératrice ne quittait jamais sa fille sans être charmée des progrès qu'elle lui voyait faire dans les voies de Dieu et de la religion ; elle s'étonnait qu'une nature si frêle résistât si bien à la vie laborieuse qu'elle menait dans son noviciat ; aussi remerciait-elle Dieu, dans son cœur, en le voyant conduire comme par la main sa fille bien-aimée à une félicité qu'elle avait désirée si longtemps.

Marguerite touchait à la fin de son noviciat et demandait à toutes ses compagnes de prier pour elle le Seigneur, afin qu'il la jugeât digne de devenir enfin sœur professe. La sainte abbesse continuait à la mettre à l'épreuve, en lui rappelant sans cesse tout ce qu'elle avait quitté pour les rigueurs de la vie du cloître ; elle vou-

lait ainsi lui faire croire qu'on pouvait douter encore de ses résolutions irrévocables. Marguerite répondait doucement qu'elle était prête à tout faire, à tout souffrir, sans récompense ni consolation, pourvu qu'elle fût sans cesse avec Dieu, pourvu qu'elle pût mériter d'être parmi les élus dans son royaume.

Dieu lui réservait encore, avant ses derniers vœux, une assez rude épreuve: Son frère Rodolphe, empereur d'Allemagne, envoya à Madrid plusieurs hauts personnages de sa cour auprès de l'impératrice, pour la supplier de garder sa sœur auprès d'elle ; il voulait que Marguerite restât avec sa mère dans le château qui touche au couvent, se contentant d'y faire de fréquentes visites et de passer sa vie en bonnes œuvres sans prendre définitivement le voile ; de cette façon elle eût pu, après la mort de sa mère, lui servir d'intermédiaire dans ses relations avec la cour d'Espagne. Mais Marguerite répondit résolûment que personne n'avait plus le droit de l'empêcher de devenir sœur professe comme ses compagnes et de demeurer sous le voile jusqu'à sa mort ; devant sa fermeté l'impératrice défendit qu'on lui reparlât jamais de cette affaire.

Cependant la fête de la Purification de la très-sainte Vierge avait été fixée pour les derniers vœux de Marguerite. Quelques jours avant, l'impératrice lui fit faire son testament comme archiduchesse d'Autriche et infante de Hongrie et de Bohême. Marguerite légua aux pauvres tous ses vêtements et tout son linge, donna à divers couvents des aumônes considérables, et consacra le reste de sa fortune à la rançon des Slaves prisonniers des Turcs ; des hospices et d'autres maisons hospitalières reçurent

aussi d'elle de magnifiques dons : elle n'oublia pas le couvent des Clarisses où elle allait enfermer sa vie ; elle en para les chapelles et les autels de vases précieux, de lampes et de candélabres ; en outre elle destina au prêtre officiant, au diacre et au sous-diacre qui devaient servir la messe le jour de ses vœux, des ornements magnifiques ornés de pierres précieuses.

En ce moment vint au couvent, en revenant du Concile de Trente, le cardinal Gaspar de Quiroga, archevêque de Tolède, qui demanda à Marguerite si c'était bien librement qu'elle s'était destinée au couvent ; il ne put s'empêcher d'admirer ses réponses qui témoignaient d'un zèle si fervent et si rare dans une si jeune fille. L'impératrice envoya à Rome le Père François Gonzague, général de l'Ordre, pour demander au pape sa bénédiction pour les vœux de sa fille. Le pape Grégoire XIII entendit avec une grande satisfaction, de la bouche du Père Gonzague, les mérites de la jeune infante ; il remercia Dieu, qui permettait que sous son pontificat la sainte Eglise se glorifiât d'une si illustre servante, pour apprendre à toute l'humanité le mépris des grandeurs terrestres ; en même temps il écrivit à Marguerite une lettre où il l'assurait de son affection paternelle et lui envoyait sa bénédiction. Cette lettre, qui n'arriva que quelque temps après, retarda encore pour Marguerite le moment désiré. D'ailleurs le roi Philippe II était chez sa sœur mariée au duc de Savoie, où il devait arranger des affaires pressantes, et il tenait à assister à la cérémonie des vœux de sa nièce.

Tous ces retards affligeaient profondément le cœur de la jeune infante ; ses trois compagnes, qui étaient deve-

nues novices quelques jours avant elle, étaient maintenant professes ; elle enviait leur bonheur. On la voyait souvent prier et pleurer dans la chapelle, suppliant Dieu de mettre un terme à ses angoisses et de l'admettre enfin pour toujours auprès de lui.

Elle alla se jeter aux genoux de sa mère, la priant de fixer le jour définitif où elle prononcerait ses vœux, déclarant qu'elle ne se relèverait pas qu'elle ne l'eût obtenu d'elle. L'impératrice, touchée de sa ferveur et de son insistance, écrivit sur-le-champ au roi son frère qu'elle fixait le jour de l'Annonciation de la très-sainte Vierge pour la cérémonie des vœux de l'infante. Sur ces entrefaites arriva la lettre du pape, qui causa à Marguerite une grande joie, et enfin la réponse du roi à l'impératrice. Il lui exprimait tous ses regrets de ne pouvoir assister à la cérémonie et envoyait à sa nièce son consentement et sa bénédiction.

Marguerite fut alors au comble du bonheur ; elle embrassait et remerciait tour à tour, dans sa joie, sa mère, l'abbesse et ses sœurs.

Quand le jour fut arrivé, le couvent se para de nouveau comme au jour des premiers vœux de l'infante ; la chapelle, la cour et le vestibule se couvrirent de tapis et de tentures. Sur l'autel, des vases magnifiques et de riches candélabres ; sur les murs, des tableaux de piété des meilleurs peintres ; au fond du chœur, les châsses enrichies de pierreries contenant les reliques des saints ; rien ne fut épargné pour que ce jour fût dignement célébré.

L'impératrice vint prendre place au milieu du chœur, suivie de tous les grands de la cour d'Espagne ; cette

illustre assistance ne pouvait contempler sans pleurer cette jeune princesse qui, sous l'habit de Sainte-Claire, prononçait ses derniers vœux et prenait le nom de Marguerite de la Croix ; lorsqu'elle vint aux pieds de sa mère l'embrasser et la remercier à genoux, ce fut une explosion de larmes. La messe fut chantée par le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède ; le visage de Marguerite resplendissait de sérénité et de joie : elle était enfin l'épouse de Jésus-Christ, libre des liens du monde ; elle était pour toujours, dans ce refuge sacré, à l'abri de la tempête, à l'école de toutes les vertus.

Aussitôt qu'elle fut professe, elle écrivit pour elle la règle de Sainte-Claire, afin de l'avoir toujours sur elle et d'en suivre toujours les prescriptions. Elle en étudiait les moindres détails, afin de les mettre scrupuleusement en pratique. Au milieu de la nuit, elle se levait pour aller réciter devant l'autel les prières de la Nativité de Notre-Seigneur, à l'heure même où il vint au monde ; puis elle prenait un repos de deux heures et assistait, à cinq heures du matin, au saint sacrifice de la messe. Une seconde messe était chantée par les religieuses et une troisième par des prêtres et des chapelains qui avaient une fondation à perpétuité dans l'église du couvent. Après cette messe elle se livrait à un travail manuel jusqu'à neuf heures, où on chantait encore une grand'-messe. A onze heures, les religieuses se rendaient au chapitre, où elles lisaient le *Miserere* avec la prière *Respice, quæsumus*, et le *De profundis* pour les âmes du purgatoire. Après le repas, elles lisaient ensemble une partie des prières des morts et le psaume composé par saint Bonaventure en l'honneur de la très-sainte Vierge.

Elles avaient alors une heure de liberté, et reprenaient deux heures avant les vêpres leur travail manuel, qu'elles continuaient encore après les vêpres ; puis venait le repas du soir, et toute la communauté se rendait à complies : à huit heures, elles allaient prendre leur repos.

Leur habit était fait d'une étoffe grossière ; elles portaient sur la tête un grand voile très-épais qui leur cachait entièrement le visage, de telle sorte qu'aucun homme, pas même leur confesseur, ne pût apercevoir leur figure. Si quelque personne royale venait visiter le couvent, les religieuses n'avaient pas la permission de découvrir leur visage, à moins qu'elles ne fussent parentes des visiteurs. Elles portaient une corde de chanvre à la ceinture et des souliers sans semelle noués à la cheville avec des cordons de cuir. Même dans les plus grandes maladies, elles dormaient tout habillées comme elles étaient dans le jour. Leur lit était composé d'un peu d'herbe sèche, avec une botte de paille pour oreiller et une couverture d'étoffe grossière. Elles jeûnaient toute l'année, excepté le dimanche et le jour de Noël ; leur nourriture habituelle se composait de légumes et d'œufs, et, les jours de grand jeûne, elles s'abstenaient d'œufs. Elles s'occupaient chacune à leur tour des soins de la cuisine, et l'abbesse elle-même n'en était pas dispensée.

Jamais elles ne parlaient ni ne s'occupaient des choses de la terre ; et lorsque le roi, la reine ou leurs enfants, venaient faire visite au couvent, aucune des religieuses ne se montrait que celles que l'abbesse faisait appeler. Telle était à peu près la vie de ces saintes femmes. Marguerite, qui l'avait choisie, était heureuse de la partager ;

elle donna bientôt l'exemple de la plus scrupuleuse exactitude dans l'accomplissement de tous ses devoirs.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Rapports de Marguerite avec sa mère.

Des quinze enfants de l'impératrice Marie, l'aînée, l'archiduchesse Anna, avait été mariée au roi Philippe II, et était morte en 1580. Deux autres filles de l'impératrice Marie étaient mortes en bas âge, et Léonore, la dernière, était partie au ciel dans sa onzième année. Isabelle, mariée au roi de France, Charles IX, revint en Allemagne après la mort de son époux ; recherchée en mariage par Sébastien, roi de Portugal, et par Philippe II, veuf de sa sœur Anna, elle préféra se retirer dans le couvent de Clarisses qu'elle avait fondé à Vienne ; elle y mourut saintement dans l'année 1592.

Marguerite était maintenant l'unique fille de sa mère ; elle était aussi presque sa seule joie.

L'impératrice vivait dans un château proche du couvent, où son père Charles-Quint avait longtemps vécu ; elle y demeurait dans l'observance de la règle du Tiers Ordre : une grille seulement séparait le couvent du château, mais les religieuses n'avaient pas le droit de la franchir. L'impératrice venait entendre la messe dans une galerie qui faisait le tour de l'église : c'est là qu'elle s'unissait en prières avec sa fille bien-aimée ; quelquefois aussi elle descendait dans le chœur même, au pied de l'autel, au milieu des religieuses. Lorsqu'elle venait vi-

siter sa fille, c'était dans une galerie extérieure, ou bien dans une grande salle ornée de peintures où se tenaient toujours les rois et les reines lorsqu'ils venaient faire visite au couvent. Marguerite s'y rendait avec quelques compagnes et s'entretenait avec sa mère des grandes vérités de la religion. Et si l'heure de quelque exercice en commun venait à sonner, Marguerite baisait la main de sa mère et la quittait aussitôt. Souvent aussi elles faisaient en commun quelque lecture pieuse : tantôt c'était un passage des saints Evangélistes, tantôt les prières de sainte Brigitte, qui laissaient toujours dans le cœur de Marguerite une profonde impression ; elles interrompaient leur lecture pour prendre quelque travail manuel pendant lequel elles s'entretenaient de ce qu'elles venaient de lire, jusqu'au départ de l'impératrice.

D'ailleurs, jamais les visites de sa mère ne firent manquer à Marguerite un seul de ses exercices ; quoique sa santé fût toujours chancelante, elle trouvait des forces pour tous ses travaux, quelque fatiguants qu'ils fussent ; aussi en remerciait-elle sincèrement le Seigneur ; car c'était sa grâce qui la soutenait et lui permettait de suffire à la tâche sainte, mais difficile, qu'elle s'était volontairement imposée. Cependant le roi Philippe II invita l'impératrice sa sœur à venir passer auprès de lui, dans le palais de l'Escurial, le printemps de l'année qui allait commencer : l'impératrice ne demandait pas mieux que de se rendre à son désir, mais il lui en coûtait de se séparer de sa fille bien-aimée. On lui suggéra l'idée de s'adresser au nonce du pape, qui accorderait sans doute facilement une dispense à Marguerite afin qu'elle pût accompagne sa mère. Mais lorsqu'on en parla à Margue-

rite, elle se récria avec énergie : « Comment peut-on me « parler d'une pareille chose », disait-elle, « et penser « que j'y accéderai ! Je ne veux pas sortir de mon cou- « vent, quand même je ne devrais plus voir ma mère ! » Et quand l'impératrice vint elle-même lui dire qu'elle lui ferait un grand plaisir en l'accompagnant : « Votre « Majesté connaît mes vœux », répondit-elle ; « elle me « ferait le plus grand chagrin en me forçant, ne fût-ce « que pour un jour, à abandonner ma retraite ». L'impératrice, touchée de son zèle, n'insista pas davantage et s'éloigna sans elle pour quelques jours.

Cependant le moment approchait où Marguerite allait passer par une des plus cruelles épreuves de sa vie. Sa bonne et sainte mère, l'impératrice Marie, approchait de sa fin. Au mois de février de l'année 1603, elle tomba dangereusement malade. Elle recommanda alors Marguerite au roi Philippe II, son neveu, et à l'archiduc Albert, son fils. Marguerite, d'ailleurs, prouva bien pendant la dernière maladie de sa mère qu'elle était la meilleure des filles, comme elle s'était montrée la plus humble servante du Seigneur. On peut dire qu'elle fut admirable de soins, de prévenances et d'amour.

Comme elle ne pouvait et ne voulait pas sortir du couvent, elle ne voyait point sa mère et s'enquérait à chaque instant de ses nouvelles ; elle ne put d'ailleurs supporter longtemps ces angoisses ; on réunit par une galerie la chambre de la malade avec le couvent, de sorte que Marguerite put, sans manquer à ses vœux, aller visiter sa mère. Tous les soins qu'exigeait l'état de la malade, c'était Marguerite qui les lui donnait, fortifiant et apaisant son âme comme elle eût voulu guérir son corps. La grâce

du Seigneur s'étendait sur elle plus visiblement que jamais, et lui faisait supporter des fatigues bien au-dessus de ses faibles forces. Lorsque l'impératrice eut reçu le sacrement de l'Extrême-Onction, elle demanda à Marguerite de lui apporter ce crucifix d'ivoire qu'elle avait reçu des mains de l'abbesse le jour de son entrée au couvent; elle aurait plus de courage devant la mort, disait-elle, en attachant ses regards sur cette croix où le Fils de Dieu a tant souffert. Quand Marguerite apporta le crucifix, elle le remit à sa mère en disant : « O ma mère, pressez « sur votre cœur ce Dieu de miséricorde, et remettez votre « âme entre ses mains; donnez toute votre foi à Celui « qui, dans son immense amour, a versé son sang pour « le salut de votre âme, et s'est sacrifié lui-même pour « votre bonheur; le Dieu de bonté qui nous protége si « visiblement pendant la vie ne nous abandonne point « au moment de la mort; il connaît vos mérites, et vos « souffrances en cet instant suprême sont encore un droit « à sa miséricorde; le divin Jésus qui a tant souffert « vous prépare dans le ciel une récompense. La mort! « qu'est-ce autre chose que la fin des douleurs de ce monde « et le commencement des félicités éternelles? » L'impératrice écoutait ces exhortations avec de douces larmes; elle embrassait avec amour les pieds sanglants du Sauveur, elle méditait dans le recueillement les douces paroles de sa fille, jusqu'à ce que, dans une sainte extase, son âme s'envola vers le repos éternel, le 26 février de l'année 1603. Une femme de chambre de l'impératrice voulut lui fermer les yeux, mais Marguerite s'approcha et les lui ferma elle-même en disant : « Dieu veut que je « rende encore ce dernier devoir à ma mère ».

Puis elle dit avec les religieuses qui étaient là les prières accoutumées, s'agenouilla longtemps au chevet du lit et se releva forte pour se rendre à ses exercices de piété ordinaires. Tant de courage faisait l'admiration de tous ceux qui l'entouraient, et lorsqu'on s'en étonnait, elle répondait simplement : « Celui qui m'a frappée de ce « dernier coup est aussi celui dont la main prévoyante « m'a conduite en cette retraite ; s'il a permis cette der- « nière épreuve, c'est qu'il voulait fortifier encore mon « zèle et mon amour pour lui ». L'impératrice avait voulu être enterrée sans pompe, et reposer sous une simple pierre : on se conforma à son désir, et une simple pierre surmontée d'une croix, devant la cellule de sa fille, indiquait au monde où reposait l'impératrice Marie ; cette pierre et cette cellule rappelaient le plus bel exemple qu'on vit jamais d'humilité chrétienne.

Chaque jour, matin et soir, Marguerite allait prier sur la tombe de sa mère ; elle y conduisait quelquefois ses sœurs, lorsqu'elles avaient besoin d'être fortifiées dans leurs résolutions. Mère, disait Marguerite, envoyez-nous votre bénédiction et priez pour nous le Seigneur.

Marguerite, qui avait eu presque chaque jour pendant vingt ans la visite de sa mère, trouva après sa mort un grand vide dans son cœur. Elle chercha à s'en distraire par une ferveur plus grande dans ses exercices de piété ; comme la faiblesse de sa vue ne lui laissait pas supporter la lumière, elle se retirait de bonne heure le soir dans sa cellule et y restait longtemps en prières : elle y recevait souvent ses sœurs et s'entretenait avec elles des mystères et des vérités de la religion. L'abbesse la voyant plus malade ne lui permit bientôt plus d'aller à matines ;

Marguerite en eut d'abord un grand chagrin ; mais comme l'escalier qui menait au chœur passait au-dessus de sa cellule, les religieuses en s'y rendant l'éveillaient toujours au milieu de la nuit. On voulut lui faire changer de cellule, mais elle s'y refusa obstinément: « Puisque je « ne puis accompagner mes sœurs à matines », disait-elle, « je veux au moins m'unir à elles par la prière, et je suis « heureuse d'être réveillée à cette heure ». Aussi suppliait-elle son Ange gardien de l'éveiller toujours à l'heure de matines, ce qui arrivait selon son désir ; alors elle se mettait à genoux sur son lit et priait avec ferveur ; ou bien, si elle était trop souffrante pour pouvoir se mettre à genoux, elle plaçait ses bras en croix sur sa poitrine et demeurait ainsi en prières. Lorsqu'elle fut gravement malade, une sœur la gardait jour et nuit ; Marguerite lui obéissait comme une enfant ; mais si la sœur se laissait elle-même gagner par le sommeil, Marguerite en profitait pour se remettre à genoux et prier alors plus humblement. La sœur la surprenait souvent ainsi, et Marguerite disait pour s'excuser : « Je dois cette action de grâces au « Seigneur ; pourquoi ne la ferais-je pas puisque ma « santé ne m'en empêche pas ? » Lorsqu'elle n'était pas éveillée à trois heures, elle en avait un grand chagrin : elle se frappait la poitrine, se jetait violemment à terre et sanglotait comme si elle eût commis une grande faute. Elle en accusait son Ange gardien avec ingratitude, et, pour racheter sa prétendue faute, faisait dire à la messe des prières pour les âmes des trépassés et distribuait autour d'elle d'abondantes aumônes. Il lui était si pénible d'avoir manqué à cette première prière du matin qui donne des forces au cœur pour tout le jour, qu'elle ne

croyait jamais avoir assez prié pour compenser cet oubli ; ces jours-là, elle ne voulait recevoir personne au parloir et consacrait encore à la prière son heure de loisir.

Il arrivait quelquefois que, pour ménager sa santé, l'abbesse lui ordonnait, malgré elle, de rester au chœur après les saints offices, au lieu de se livrer aux mêmes travaux que ses compagnes. Toutes ces distinctions contrariaient fort Marguerite qui, d'ailleurs, y trouvait une occasion de s'entretenir avec Dieu et de prier encore davantage. Elle récitait lentement les litanies des Saints, demandant à chacun d'eux son intercession auprès du divin Jésus ; parfois aussi elle allait s'agenouiller devant les saintes reliques, ou suivait avec recueillement les stations du chemin de la Croix. Mais rien n'égalait son attention et sa ferveur pendant la sainte messe. Le Père Jean de Palma, son confesseur, qui lui donnait souvent la sainte Communion, était toujours ému de l'ardeur avec laquelle elle désirait s'unir par l'Eucharistie à son divin Maître. « Entendre la messe », disait-elle, « c'est « la plus sainte action que puisse faire un cœur chrétien.

Lorsqu'elle était bien portante, elle partageait toujours le repas de ses sœurs ; mais lorsqu'elle était souffrante, on la servait dans une autre salle, à une petite table où elle mangeait seule : elle avait fait placer sur cette table une statue de l'enfant Jésus ; elle le contemplait avec tant d'amour et s'entretenait si intimement avec lui, que souvent elle en oubliait son repas.

Après les vêpres, elle avait une heure de loisir pendant laquelle elle voyait les personnes du monde qui venaient la visiter. C'est ce qu'elle appelait son heure de croix ;

car rien ne lui était aussi pénible que de s'arracher, ne fût-ce que pour une heure, à ses pieuses occupations ; elle s'y soumettait cependant de bonne grâce, et dans ces courts entretiens essayait de faire le plus de bien possible. Si personne ne demandait à la voir, elle passait cette heure de liberté en compagnie de son confesseur ou de quelque autre personne de mérite, avec lesquels elle traitait des hautes questions de la religion ; elle gardait avec soin dans son cœur les enseignements qu'elle retirait de ces conversations et y trouvait toujours quelque profit.

A cinq heures précises, heure de la prière en commun, elle congédiait subitement ses visiteurs en leur disant : « Dieu m'appelle et je dois le suivre ». Elle connaissait à fond les saintes Ecritures et en appropriait certains passages à ses différentes actions de la journée. Si elle ouvrait un bréviaire ou quelque autre livre de piété, elle s'écriait : « Mon Dieu, donnez-moi l'intelligence et « je comprendrai vos œuvres ; votre parole instruit et « éclaire les pauvres d'esprit ». Et après avoir lu, elle disait : « Heureux celui qui a mis vos saints enseignements « en pratique ». Avant d'obéir aux ordres de l'abbesse, elle avait souvent un mouvement de révolte presque aussitôt comprimé ; elle s'écriait alors : « Jésus a poussé l'hu-« milité et l'obéissance à son Père jusqu'à mourir pour « nous ; comme Jésus de Nazareth je veux être humble et « obéissante ». Et dans ses maladies elle répétait avec le prophète Job : « J'ai reçu mon mal des mains du Sei-« gneur ; je le souffrirai avec patience et reconnaissance ». A ses heures de doute ou de défaillance elle s'écriait avec David : « Seigneur, vous avez été l'espérance de ma jeu-« nesse ; vous m'avez protégée depuis ma jeunesse et con-

« duite comme par la main : j'aurai foi en vous et vous « me donnerez la force et la persévérance ».

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Profonde humilité de Marguerite.

Plus les serviteurs de Dieu sont de rang ou de naissance illustre, plus la vertu d'humilité est chez eux rare et méritoire; cependant cette vertu brillait, dans Marguerite, de son plus vif éclat; non contente d'avoir méprisé le rang d'infante et d'archiduchesse, pour la modeste condition des religieuses de Sainte-Claire, elle voulut encore donner dans sa retraite des preuves constantes de son mépris du monde et d'elle-même.

Nous avons vu comment, par ordre du roi Philippe II, on lui avait conservé son titre d'infante, et combien elle en était profondément humiliée. « Pourquoi faut-il », ô mon « Dieu », disait-elle, « que je subisse chaque jour ce « tourment, et qu'on continue à me traiter en princesse, « moi qui ne suis plus qu'une religieuse ! Existe-t-il donc « une autre couronne que celle que donne la vertu ! »

Lorsqu'on pliait le genou devant elle ou qu'on lui baisait la main, elle en demandait humblement pardon à Dieu comme d'une faute. « Qui suis-je donc », disait-elle, « pour qu'on me décerne de tels honneurs ? Que suis-je « autre chose qu'une humble créature de Dieu, qui ne « vit que par un don de sa grâce, et que la faux de la « mort tranchera comme les autres, malgré son titre « d'infante et sa naissance illustre? » On lui parlait aussi

souvent de l'éclat qui rejaillissait sur tout l'Ordre de Saint-François de sa présence au couvent des Clarisses ; mais elle repoussait avec énergie ces allégations, disant que, loin d'honorer l'Ordre dont elle faisait partie, c'était elle qui en était honorée ; que les religieuses lui avaient fait une grande faveur en l'admettant parmi elles ; qu'elle leur en avait une grande reconnaissance, et qu'elle priait Dieu chaque jour de les en récompenser. Alors elle montrait avec fierté son habit et son voile, en disant : « Avec cet habit sainte Claire m'a donné bien plus que « je n'ai perdu ; et qu'ai-je laissé au monde, si ce n'est « des vanités et des chagrins ; qu'ai-je trouvé en retour, « sinon le calme et le bonheur de l'âme. J'ai fait bon « marché des dignités et des joies de ce monde, et je vis ; « mes frères et sœurs sont morts, qui étaient demeurés « dans leur rang et dans leur fortune ; c'est moi, la plus « faible, qui leur survis malgré mes épreuves et mes dou- « leurs ». Jamais on ne lui entendit donner un ordre, pas même aux sœurs qui étaient chargées de la servir ; elle les priait, pour l'amour du Seigneur, qu'elles lui rendissent tel ou tel service, et les en remerciait ensuite en disant : « Dieu récompensera votre complaisance ». Il en était de même avec tous les serviteurs de sa mère, que le roi avait mis à son service ; aussi leur entendait-on dire souvent : « Notre maîtresse est vraiment une « sainte ; elle a des paroles et des manières qui touchent « le cœur ». Une de ses sœurs lui représenta un jour qu'elle devait avoir à Dieu une bien grande reconnaissance pour toutes les faveurs dont il l'avait comblée, mais qu'elle ne le faisait pas assez paraître. Marguerite la remercia avec effusion de sa franchise, en la suppliant

de lui continuer toujours ses bons offices, et de lui apprendre par où elle péchait. De même, si quelqu'un de ses serviteurs lui faisait observer qu'elle eût mieux fait d'agir de telle façon plutôt que de telle autre, elle s'en montrait très-reconnaissante, et priait qu'on en usât toujours ainsi avec elle. Mais personne ne sut mieux que son confesseur, Jean de Palma, jusqu'à quel point elle poussait l'humilité ; elle lui confiait toutes les hésitations et tous les scrupules de son cœur ; c'était avec des larmes qu'elle s'accusait des moindres fautes, encore n'en était-elle pas toujours coupable.

Plusieurs grands personnages de la cour d'Espagne vinrent un jour lui demander des prières pour le jeune prince Philippe IV, qui était très-dangereusement malade. Marguerite, dont la vue s'était depuis quelque temps complètement éteinte, se fit conduire dans la salle à manger des sœurs, à l'heure de leur repas ; elles se levèrent toutes à son arrivée sur un signe de l'abbesse, mais Marguerite les pria de se rasseoir, en disant : « Je ne « suis qu'une pauvre femme qui vient demander une « aumône ». Puis, sans interrompre leur repas, elle allait de l'une à l'autre, jusqu'à la dernière, leur demander l'aumône de leurs prières pour le rétablissement du jeune prince qui guérit en effet quelque temps après. Ses compagnes venaient aussi souvent lui demander l'explication de différents passages en latin des psaumes ou des hymnes de leur bréviaire ; Marguerite, qui avait appris la langue latine dès sa jeunesse, commençait par s'excuser de son peu de savoir ; elle donnait ensuite la traduction qu'on lui demandait, priant qu'on ne s'en rapportât pas à elle, mais qu'on consultât sur ce point

un homme plus éclairé ; d'ailleurs, cette contre-épreuve servait toujours à constater l'exactitude du sens qu'avait donné la princesse.

Elle se plaignait souvent qu'à la suite de légères indispositions l'abbesse l'empêchât de s'associer aux travaux ordinaires de ses compagnes ; tout ce qu'on lui donnait à faire lui paraissait peu de chose, tant était grand son désir d'aider au travail commun. Aussi prenait-elle un vrai plaisir à seconder ses sœurs toutes les fois qu'elle le pouvait.

On comprendra facilement quel respect et quelle estime les religieuses avaient pour Marguerite, moins encore à cause de son rang et de sa naissance royale, qu'à cause de ses vertus; aussi avaient-elles résolu de la choisir comme abbesse le jour où elles seraient appelées à en nommer une; Marguerite s'en défendait toujours, alléguant les difficultés de la tâche. On lui demandait alors si elle ne faisait pas passer le bonheur et la prospérité du couvent avant son propre repos ; Marguerite répondait encore qu'elle savait à peine se commander à elle-même, qu'elle n'était pas venue au couvent pour ordonner, mais pour obéir, et qu'elle accomplirait son vœu d'obéissance aussi complètement que possible. Lorsque, quelque temps après, l'abbesse vint à mourir, Marguerite n'en fut pas moins désignée pour lui succéder, malgré l'éloignement qu'elle avait toujours montré pour ce poste élevé ; aussi fut-elle obligée de demander au pape d'en être dispensée, ce qui eut lieu, en effet ; et Jeanne de la Croix, nièce de l'abbesse défunte, fille du duc de Gandie et nièce de saint François Borgia, fut élevée au rang d'abbesse.

Ce fut surtout après la mort de l'impératrice Marie que l'humilité de Marguerite fut mise à l'épreuve : le roi Philippe III, son neveu, envoya au couvent des intendants avec des instructions pour régler le cérémonial qui devait entourer sa tante. Il voulut qu'elle eût toujours auprès d'elle des suivantes pour la servir et prendre soin d'elle lorsqu'elle était malade; en outre, des personnages de sa cour devaient se tenir à la disposition de l'infante, pour exécuter tous ses ordres. Il désirait aussi qu'elle eût dans sa cassette les sommes importantes qui lui étaient destinées par le testament de sa mère et de sa grand'-mère ; en outre il voulait y joindre un fonds de réserve, pour qu'elle pût, à son gré, faire des dons autour d'elle et distribuer des aumônes. Ce prince ne pouvait comprendre que sa propre tante, la fille et la sœur des empereurs d'Allemagne, eût si complètement abdiqué son rang qu'elle ne permît plus autour d'elle aucun prestige.

Lorsque les envoyés du roi arrivèrent au couvent, Marguerite fut tout étonnée de ces dispositions qui s'adressaient à la princesse et non à la religieuse. Elle répondit simplement qu'elle n'avait besoin ni de demoiselles d'honneur, ni de femmes de service, qu'elle n'avait plus de rapports avec le monde, et que par conséquent des personnes à ses ordres lui seraient tout à fait inutiles; enfin, que le peu d'argent qu'elle s'était réservé lui suffisait parfaitement. D'ailleurs, tandis que le roi voulait la voir honorée comme infante, Dieu désirait qu'elle vécût pauvre comme fille de Sainte-Claire ; ainsi, il n'avait plus qu'à envoyer d'autres ordres pour faire profiter le couvent et l'Ordre des Clarisses tout entier des faveurs qu'il lui destinait à elle

seule. « Enfin », disait-elle, « j'ai fait à Dieu le sacrifice « de tout ce que je possédais, et ce n'est plus que par « mes prières que je dois maintenant chercher à faire le « bien que je faisais autrefois par mes aumônes ».

Après cette réponse, les envoyés du roi allèrent trouver le confesseur de Marguerite et lui expliquèrent leur mission, ils lui dirent aussi l'accueil que leur avait fait l'infante, en le priant d'intervenir afin qu'ils pussent remplir les intentions du roi. Le digne prêtre leur répondit qu'ils ne devaient point s'étonner de trouver chez Marguerite tant d'humilité et de modestie, et que pour le reste il s'en entretiendrait avec elle. En effet, il lui représenta de nouveau qu'elle ne devait point oublier tout à fait le sang dont elle était issue ; que le pape avait eu de bonnes raisons pour lui envoyer des dispenses et mettre quelque tempérament à l'austérité de sa vie ; que le couvent où elle était se trouvant dans la capitale du royaume, résidence ordinaire de la cour, des princes et des ambassadeurs de toutes les puissances, il était indispensable qu'elle eût des intermédiaires auprès d'eux ; que, dans la retraite du couvent, des princes et des princesses s'étaient fait honneur de distribuer encore autour d'eux de riches aumônes ; qu'elle ferait bien de les imiter et d'accepter dans cette pieuse intention les sommes d'argent qui lui appartenaient.

Mais Marguerite résista longtemps à ces conseils, ainsi qu'à ceux de l'abbesse ; on ne put la décider à garder près d'elle plus d'une femme de service. Elle se refusa toujours également à garder entre ses mains les sommes d'argent qu'on lui destinait ; le roi fut obligé de choisir lui-même deux intendants qu'il chargea de dépenser

chaque année en bienfaits, en donations et en aumônes, l'argent de sa mère ainsi que les sommes que lui avaient envoyées, des Pays-Bas, son frère Albert et sa nièce Isabelle-Eugénie. Le roi obtint aussi qu'on créât dans le couvent un parloir spécial où, avec l'autorisation du général de l'Ordre, elle pouvait recevoir les ambassadeurs, ainsi que les princes et les princesses qui venaient la visiter.

Marguerite était profondément affligée de ces concessions qu'elle n'eût pas voulu faire, et s'en plaignait amèrement au Seigneur. Elle eût voulu être sortie d'une famille obscure, afin de pouvoir servir Dieu humblement sans entraves. Tous ces honneurs qu'on lui rendait étaient pour elle une torture, une chaîne qui la rattachait au monde dont elle eût tant voulu être pour toujours séparée.

Dès que l'empereur Rodolphe avait appris la mort de sa mère, l'impératrice Marie, il avait voulu, de concert avec les autres princes ses frères, faire revenir à Vienne sa sœur Marguerite, dans le couvent de Clarisses fondé par leur sœur Isabelle. Mais le roi d'Espagne en avait montré un grand chagrin, disant que c'était enlever à la couronne d'Espagne son plus beau joyau. Marguerite, placée dans l'alternative de mécontenter ses frères ou le roi d'Espagne son neveu, ne pouvait se décider à prendre un parti. Elle finit par répondre qu'elle ne se séparerait jamais de la tombe de sa mère, et que d'ailleurs le roi Philippe III lui avait donné trop de preuves d'intérêt et de vive affection pour qu'elle pût songer à le quitter sans une véritable ingratitude.

Cette réponse fut rapportée aux archiducs, qui durent se résigner et qui n'insistèrent pas davantage.

CHAPITRE VII.

SOMMAIRE : Simplicité de Marguerite. — Sa chasteté, sa soumission, ses austérités, son amour du prochain.

Au prix de bien des larmes, Marguerite avait réussi à se réduire à cette pauvreté évangélique dont les instigations de sa famille avaient tant fait pour la détourner ; son amour pour cette vertu, dont le Fils de Dieu nous a donné le plus complet exemple, lui avait fait mépriser un rang illustre et une couronne de reine pour la pauvreté de sainte Claire et de saint François ; cependant jamais princesse ni reine n'avaient fait un si grand sacrifice que Marguerite d'Autriche : c'est que Dieu lui avait donné dès l'âge le plus tendre cette persévérance qui ne s'arrête que lorsque le but est atteint, après avoir vaincu toutes les résistances.

Sur sa robe de bure, usée en maint endroit, elle portait une pèlerine d'étoffe également grossière ; la corde de chanvre qui lui ceignait les reins était rude et serrée, et un voile pesant de toile écrue lui cachait entièrement le visage. Sa cellule était large de huit pieds, longue de quinze et haute de dix ; les murs en étaient nus, avec quelques images des saints qu'elle honorait plus particulièrement. Elle avait pour tous meubles deux petites tables avec un banc, une chaise, un chandelier de cuivre et un lavabo. C'est dans cette pauvre chambre qu'elle conduisait parfois les dames de la cour ou les grands seigneurs qui venaient la visiter. Lorsque l'abbesse voulait lui donner un vêtement neuf comme

aux autres sœurs, elle était obligée de le lui offrir comme une aumône faite au couvent ; Marguerite l'acceptait alors, mais comme une faveur dont elle ne se croyait pas digne. Son voile était toujours assujéti sur sa tête de manière à lui cacher entièrement le visage ; lorsque son frère Albert partit pour les Pays-Bas, dont il était nommé gouverneur, il vint prendre congé d'elle et se plaignit avec étonnement de lui voir ainsi la figure voilée ; mais Marguerite lui répondit : « Ce voile ne nous « cache pas aux yeux de Dieu ; ce que les hommes mé« prisent est aussi ce qui fait notre mérite devant le Sei« gneur, et notre unique souci est de lui plaire ; le seul « bonheur en cette vie est de préparer son bonheur dans « l'autre ». Depuis l'arrivée de Marguerite au couvent, et surtout depuis la mort de l'impératrice Marie, les autels et les chapelles du couvent s'étaient enrichis de tableaux précieux, de vases et de lustres d'une grande valeur. L'abbesse, pour obéir à la règle de sainte Claire, rassembla tous ces objets dans la sacristie commune, et destina aux églises pauvres et aux couvents voisins tout ce qui lui paraissait superflu. Marguerite lui demanda si ses objets de piété particuliers avaient été réunis aux autres, mais elle apprit qu'une dispense du pape lui permettait de les conserver ; elle n'en voulut pas tenir compte et apporta elle-même à l'abbesse ses objets précieux parmi lesquels était un christ en argent d'une grande valeur. « J'ai dé« laissé », disait-elle, « les richesses du monde pour un « sort meilleur ; je ne veux plus rien avoir à moi que « mon amour pour le Seigneur ; bénie sois-tu, sainte pau« vreté, qui me permets de m'abandonner librement à « l'œuvre de mon salut ».

Nous trouvons encore chez elle un bel exemple de pauvreté volontaire dans la résistance qu'elle fit aux dons de l'impératrice sa mère, du roi d'Espagne et de ses frères les archiducs. Malgré les instances du roi, la permission du pape, les avis de l'abbesse et de son confesseur, elle demeura longtemps sans vouloir prendre possession de cet argent, qui resta confié à deux trésoriers chargés de l'employer en bonnes œuvres ; lorsqu'elle consentit à en faire usage elle-même, elle ne s'en servit jamais sans l'avis et l'autorisation de l'abbesse. Sa plus grande distraction était de visiter les refuges des malheureux, les hospices de malades et d'aider les pauvres filles à se marier ou à entrer au couvent. Lorsque ses frères eurent demandé pour elle des dispenses au pape, plusieurs religieuses s'étonnaient de la voir malgré tout chagrine et tourmentée, alors qu'elle n'était point soumise à une règle aussi étroite que ses compagnes : ces remarques la faisaient cruellement souffrir, et elle se plaignait amèrement d'être restée infante par les distinctions qu'on lui accordait, quand elle avait voulu devenir Clarisse par vocation. Après la mort de l'impératrice Marie, on apporta dans la cellule de Marguerite des tableaux de religion, des reliques richement enchâssées, des crucifix et d'autres objets de piété d'une grande valeur. Marguerite fit porter à la sacristie et à la chapelle des saintes reliques tout ce qui pouvait convenir au couvent, et fit vendre le reste pour en distribuer le prix aux pauvres des hospices. Sa mère lui avait en outre laissé des reliquaires qu'elle portait toujours sur elle et qu'elle désirait que Marguerite eût aussi toujours entre les mains. Marguerite les porta quelques jours par respect

pour le désir de sa mère et par obéissance aux ordres de l'abbesse ; puis elle envoya au roi son neveu tout ce qui était d'un grand prix, afin de ne pas manquer à son vœu de pauvreté ; pour le reste, elle en fit détacher l'or, l'argent et les pierres précieuses, dont elle distribua la valeur aux pauvres, et ne garda pour elle que quelques reliques saintes, telles que deux épines de la couronne du Sauveur et un fragment de la vraie Croix qu'elle portait sur sa poitrine dans une petite boîte en cuivre. Elle avait aussi dans un autre reliquaire des reliques de la très-sainte Vierge et de sainte Barbe, en souvenir de sa sœur Isabelle, qui avait pour cette sainte une dévotion particulière.

Lorsqu'elle devint plus âgée, elle souffrait beaucoup du froid, au cœur de l'hiver ; l'abbesse lui ordonna d'avoir aux pieds et le long du corps des briques chauffées, pour avoir plus de chaleur. L'infante Marie, qui fut plus tard reine de Hongrie, lui envoya dans le même but deux boules d'argent, métal qui conserve la chaleur très-longtemps ; mais Marguerite fit vendre l'une de ces boules au profit des pauvres, et ne consentit à se servir de l'autre que quand on l'eut enveloppée d'une toile pour en dissimuler l'éclat.

De sa chasteté il n'y a presque rien à dire, sinon qu'elle fut parfaite : aidée par la grâce du Seigneur, elle ne pécha jamais contre cette vertu ; elle en fut au contraire le plus pur et le plus constant exemple : elle se plaisait à en expliquer tous les avantages aux dames de la cour qui venaient la visiter, et le faisait avec une telle chaleur que, d'après tous les témoignages, aucun prédicateur ne fut jamais aussi persuasif. Elle avait une grande dévotion

pour les vierges saintes mortes pour conserver leur pureté ; son plus grand bonheur était de faire entrer au couvent les jeunes filles pauvres, et elle disait souvent qu'elle donnerait volontiers sa vie pour gagner à Dieu une âme de jeune fille.

Dans la traversée périlleuse de la vie, l'âme soumise au Seigneur oublie avec plaisir sa volonté et son amour-propre, pour se laisser guider par la main de Dieu ; cette vertu d'obéissance, Marguerite la possédait plus que personne : les ordres du général de l'Ordre, du provincial, des abbesses ou vicairesses, étaient reçus par elle avec une soumission que n'eût pas montrée la dernière novice. Jamais elle ne faisait une pénitence qu'avec la permission de l'abbesse, et la demande de la permission était pour elle bien plus pénible que la pénitence elle-même. Lorsqu'elle était malade, elle ne voulait jamais apporter d'adoucissement à ses maux sans un ordre de l'abbesse à qui, disait-elle, elle avait confié sa santé; lorsque celle-ci, la voyant très-souffrante, lui laissait faire tout ce qu'elle voulait, Marguerite s'en plaignait doucement et lui disait : « Mère, vous n'en agissez pas avec moi comme « avec une religieuse ; si vous voulez me faire plaisir, « ordonnez-moi ce qu'il faut que je fasse ». Lors de l'installation d'une nouvelle abbesse, elle était la première à lui baiser la main en signe de soumission. Quand une abbesse mourait, toutes les religieuses du couvent étaient admises dans le chœur de l'église à s'agenouiller devant elle et à lui baiser les mains avant l'inhumation. Quand l'abbesse Jeanne de la Croix vint à mourir, Marguerite, quoique aveugle, voulut être la première à lui rendre ce dernier devoir : elle le fit avec une telle foi et une si réelle

douleur, que toute l'assistance, parmi laquelle étaient le nonce du pape et des grands d'Espagne, en versa des larmes d'attendrissement.

Envers son confesseur elle était d'une soumission aveugle, lui confiant tous les secrets replis de sa pensée et lui demandant son avis en toutes choses. Elle recevait ses conseils et ses enseignements comme la parole de Dieu, et n'avait pas de repos dans son cœur qu'elle ne les eût mis scrupuleusement en pratique. Etant aveugle, elle obéissait à la sœur chargée de la soigner comme elle eût obéit à Dieu même. Cette sœur, qui était d'un grand esprit, connaissait parfaitement le caractère de Marguerite; afin de briser encore sa volonté, si souple déjà, elle la forçait constamment à laisser de côté ce qui était de son goût et à faire ce qui ne lui plaisait pas. Un jour elle lui ordonna de prier couchée sur le dos et les mains tendues vers le ciel; Marguerite demeura longtemps dans cette posture fatigante et lorsque, plusieurs heures après, la sœur revint la voir, elle la trouva encore dans la même attitude : elle demanda alors pardon à Marguerite, s'excusant de l'avoir oubliée; mais celle-ci lui répondit avec douceur : « Vous ne m'avez point ou-« bliée, mais Dieu m'a envoyé cette pénitence pour les « fautes que j'ai commises; puisse-t-il vous en récom-« penser comme je vous en remercie ». Lorsqu'on lui servait à table des fruits ou quelque autre mets superflu, elle n'y touchait qu'avec la permission de la sœur; encore celle-ci lui ordonnait-elle souvent de les laisser aux malades ou aux enfants pauvres. Elle s'enquérait souvent des faits et gestes de ses frères et de ce qui se passait à leur cour, afin de pouvoir prier pour leur âme

s'ils couraient quelque danger. Mais la sœur, craignant d'y découvrir un peu de curiosité, ne lui apprenait que quinze jours après les nouvelles. Quand sa santé était bonne, elle faisait toutes les pénitences communes; mais lorsqu'elle devint malade et aveugle, les pénitences les plus dures, les cilices, les coups de discipline et les jeûnes prolongés lui étaient interdits. Elle se plaignait souvent qu'on s'intéressât tant à son corps, tandis qu'on ne faisait rien pour le salut de son âme; « Le corps est toujours « assez fort », disait-elle, « lorsque l'esprit est sain ; peu de « personnes sont mortes par l'abus des pénitences, tandis « que beaucoup ont perdu leur âme pour n'en avoir pas « fait ». Quoique aveugle et malade, elle ne restait jamais inactive : elle tissait des cordes ou faisait quelque autre travail qui n'exigeait point le secours de la vue ; quand on voulait l'en empêcher, elle répondait aussitôt que le travail des mains est nécessaire à tous, particulièrement aux religieuses; que la très-sainte Vierge et Jésus-Christ lui-même s'y sont livrés; que le bienheureux saint Antoine, au fond de sa retraite, fut visité par un Ange qui lui apprit à travailler de ses mains pendant qu'il priait.

Envers le prochain elle était naturellement bonne, douce et charitable : lorsqu'elle fut devenue aveugle, le médecin qui était chargé de la soigner perdit les sommes considérables qu'on lui avait promises de tout côté s'il obtenait la guérison de la princesse; Marguerite le fit payer largement et n'entendit jamais un mot contre lui sans prendre aussitôt sa défense. Un autre médecin essaya vainement deux fois de la saigner, sans pouvoir lui tirer une goutte de sang; les sœurs qui étaient là voulaient en aller quérir un autre, mais Marguerite s'y opposa for-

mellement, ne voulant pas qu'on parût douter du savoir de cet homme; elle s'offrit au contraire à un troisième essai, et cette fois le sang jaillit abondamment. « Vous « voyez bien », dit Marguerite, « que j'étais seule cou- « pable de l'insuccès des deux premières tentatives ». Elle était avec ses compagnes d'une douceur admirable, les remerciant souvent de l'avoir admise parmi elles, de prévenir tous ses besoins et de l'aider par leurs prières dans la voie de son salut. Chaque jour elle visitait les malades, auxquels elle aurait voulu donner une part de sa santé et de son cœur; elle les réconfortait par ses paroles, leur promettant de faire dire des messes pour le repos de leur âme, s'ils venaient à mourir. Pendant sa dernière maladie elle envoyait auprès d'eux, à sa place, la sœur qui était chargée de la soigner; elle désirait s'assurer qu'on les soignait aussi bien et, s'il se pouvait, mieux qu'elle-même. Apprenait-elle qu'un malade était mort sans avoir pu embrasser ses parents, elle leur annonçait elle-même la perte qu'ils venaient de faire et leur prodiguait les consolations.

Un jour que le feu prit à une maison voisine et que les flammes venaient lécher les murs du couvent, le roi envoya une personne de confiance chargée de mettre Marguerite en sûreté ; mais celle-ci se refusa à la suivre, disant qu'elle partagerait toujours le sort de ses sœurs.

Elle avait un soin tout particulier de toutes les personnes de la maison de sa mère, que le roi avait fait placer près du couvent pour le cas où elle aurait besoin de leurs services : elle les faisait visiter dès qu'elle les savait malades et prévenait tous leurs besoins, ainsi que plusieurs d'entre elles en ont témoigné dans la suite. Sa

charité était connue dans toute l'Espagne, et même au delà. Elle avait une liste de toutes les pauvres familles, des hospices, des églises, des maisons de retraite pour les aveugles et les vieillards ; chaque année elle leur envoyait son aumône proportionnée à leurs besoins. Elle avait aussi une autre liste des couvents pauvres, des prêtres malheureux et d'autres indigents qu'elle secourait aussi chacun à leur tour.

Parmi les pauvres prêtres, elle s'intéressait d'une façon toute particulière à ceux qui s'en allaient prêcher et soutenir la foi catholique dans les pays envahis par l'hérésie, tels que l'Irlande, l'Angleterre, l'Allemagne et la France. La grande mission que Dieu avait confiée à ces hommes la remplissait d'admiration. Aussi leur donnait-elle de l'argent pour leur voyage, des lettres de recommandation pour les grands personnages qu'elle avait connus à la cour de sa mère, et quelquefois de petites boîtes en argent où ils pouvaient garder sur eux le très-saint Sacrement pendant leur voyage.

Quand on venait lui demander l'aumône, elle donnait souvent ce qu'elle avait sous la main, des bijoux de sa mère ou autres. Elle prenait plaisir à faire des vêtements pour les petits enfants, qu'elle honorait en souvenir de l'enfant Jésus ; elle travaillait aussi pour les pauvres femmes, en l'honneur de la très-sainte Vierge. Le jour de Pâques elle faisait servir à manger à treize pauvres en l'honneur de Notre-Seigneur et de ses douze Apôtres. De même, le jour de Noël, elle faisait distribuer des vêtements neufs à un homme, une femme et un enfant, en l'honneur de saint Joseph, de Marie et de Jésus. A tous elle s'excusait de ne pouvoir donner davantage.

Lorsque des hommes de peine venaient travailler dans le couvent, elle leur faisait aussi distribuer des vêtements; elle leur demandait en retour d'entendre souvent la messe et de dire chaque jour leur chapelet; si quelqu'un de leur famille était malade, elle leur donnait à emporter la moitié de son repas et s'enquérait souvent des nouvelles du malade. Souvent on venait lui dire qu'un malade était mort et que sa famille n'avait pas de quoi le faire enterrer; Marguerite payait elle-même les frais de l'enterrement et faisait dire pour le repos de l'âme des messes et des prières; elle tira aussi de prison des malheureux qui ne pouvaient payer ce qu'ils devaient; enfin elle ne manquait pas une occasion de soulager de ses conseils, de ses prières et de sa bourse, tout ce qui souffrait autour d'elle.

CHAPITRE VIII.

SOMMAIRE : Zèle de Marguerite pour la défense de la foi et pour le salut des âmes du purgatoire.

Marguerite avait pour le pape une grande vénération ; elle n'oubliait pas qu'il est le chef de la sainte Eglise, le représentant de Jésus-Christ sur la terre et l'organe du Saint-Esprit auprès des fidèles : elle recevait et lisait ses bulles avec un saint respect, s'attachant à en bien pénétrer l'esprit pour pouvoir ensuite les expliquer aux autres. Les légats et les nonces du pape étaient aussi pour elle les représentants de Jésus-Christ et les ministres de ses volontés, chargés de veiller aux intérêts les plus chers et au bonheur de la sainte Eglise. Elle était heu-

reuse d'appartenir à ces maisons d'Espagne et d'Autriche qui furent toujours le plus ferme rempart de la foi catholique, et se disait avec orgueil trois fois la fille de la sainte Eglise : par sa foi, par sa naissance et par sa profession. Elle ne voulait point qu'on discutât devant elle les sacrés mystères de la religion, disant qu'il appartenait aux théologiens d'expliquer et d'approfondir ces grandes vérités. Lorsqu'elle apprenait le martyre des saints morts pour la défense de leur foi, elle s'écriait avec des larmes : « Heureux hommes qui, en sacrifiant leur corps au salut « de leur âme, ont mérité une si grande récompense dans « le ciel ! Torture bénie, suivie d'une éternelle félicité ! « Quand pourrai-je aussi donner ma vie pour mon Dieu ! » Il y avait à Madrid de jeunes prêtres anglais et irlandais qui étudiaient sous la protection du roi d'Espagne, pour aller ensuite défendre la foi dans leur pays ; dès que Marguerite entendait parler de l'un d'eux, elle le faisait venir, s'entretenait longtemps avec lui, s'informait de sa patrie, de ses parents, de son âge ; s'il lui parlait de retourner bientôt près de ses frères pour les soutenir contre les progrès de l'hérésie, elle lui demandait s'il était prêt à faire le sacrifice de sa vie pour le service de Dieu, puis elle l'aidait de ses conseils, de ses prières, lui donnait des secours pour son voyage, ainsi que des chapelets et des médailles bénis par le pape, pour qu'il les distribuât à ses frères. Elle s'écriait alors en s'adressant à ses sœurs : « Voici les soldats de Jésus-Christ qui vont com« battre les hérétiques ; aidons-les de tous nos moyens ; « pauvres brebis qui vont se jeter au milieu des loups, ils « combattent encore par le martyre, lorsqu'ils n'ont plus « d'autres armes : il n'y a que Dieu qui puisse leur don-

« ner le courage de courir à de pareils dangers quand ils « pourraient demeurer parmi nous tranquilles et ho- « norés ». Elle prononçait ces mots avec tant de chaleur qu'elle enflammait tout le monde autour d'elle, et ses compagnes se prenaient à désirer aussi de mériter un jour avec elle la palme des martyrs.

Pendant l'année 1632, quelques Juifs avaient volé dans une église un tableau du Christ en croix, et après l'avoir odieusement outragé ils avaient fini par le jeter dans les flammes. Le tribunal de l'Inquisition fit justice de ces forcenés, qui déclarèrent spontanément avoir entendu sortir de la bouche de Notre-Seigneur ces paroles : « Pourquoi m'outragez-vous, ne savez-vous pas que je « suis votre Dieu ? » Marguerite, exaspérée d'une pareille infamie, résolut de réparer autant qu'il était en elle l'ou- trage fait à son divin Maître. Pendant que toute la ville de Madrid était dans la consternation causée par un pareil forfait, les Clarisses du couvent royal, à l'instiga- tion de Marguerite, ornaient magnifiquement leur église et plaçaient sur le maître-autel un magnifique tableau représentant Jésus crucifié. Pendant huit jours on s'y rendit en foule de la ville et des campagnes voisines ; et pendant que l'assistance se prosternait en prières aux pieds du Sauveur, les plus grands prédicateurs célé- braient en chaire la gloire de Dieu et les mérites de Notre-Seigneur. La pompe était magnifique ; l'église était resplendissante de l'éclat des lumières, et remplie du parfum des fleurs. Le huitième jour une procession solennelle conduite par le roi, la reine et toute leur cour, vint clore ces cérémonies offertes au Fils de Dieu, en ex- piation des outrages que les Juifs lui avaient infligés.

L'exemple fut suivi dans d'autres églises de Madrid et dans différentes villes d'Espagne: Marguerite était heureuse d'avoir provoqué cette expiation et ce concert de louanges au Seigneur.

Dieu lui avait donné une force toute particulière pour relever les faibles et consoler les affligés. Lorsque la princesse Isabelle-Eugénie, après la mort de son père, le roi Philippe II, vint cacher au couvent sa douleur, elle trouva dans Marguerite un trésor de consolations. Avant de mourir, Philippe II avait voulu voir son fils Philippe III marié ; il avait prié l'impératrice de lui désigner parmi les archiduchesses d'Autriche une digne héritière du trône d'Espagne. Marguerite fit porter le choix de sa mère sur une autre Marguerite, fille de l'archiduc Charles et de Marie, fille du duc de Bavière. Cette jeune reine d'Espagne, qui donna sur le trône l'exemple des plus grandes vertus, était étroitement liée d'amitié avec Marguerite. Toutes les semaines elle venait lui faire visite au couvent et passait toute la journée avec elle ; elle avait toujours soin d'amener avec elle ses enfants que Marguerite aimait tendrement et qu'elle se plaisait à diriger de bonne heure dans les voies du Seigneur. Ces enfants prenaient tant de plaisir dans la compagnie de Marguerite, qu'une fois auprès d'elle ils ne voulaient plus la quitter. Par le canal de la reine, Marguerite obtenait du roi toutes les faveurs qu'elle désirait pour les pauvres, pour les couvents ou pour les missionnaires ; d'autre part, la reine trouvait auprès de Marguerite tous les conseils et tous les enseignements dont elle avait besoin pour conserver son âme à Dieu au milieu des frivolités et des plaisirs de la cour ; elle lui confiait son cœur et ses

plus secrètes pensées, lui demandant toujours son avis dans les moments difficiles. Le roi était heureux de les voir si unies ; il en profitait pour envoyer souvent à Marguerite de riches présents et des aumônes qu'il la chargeait de distribuer aux pauvres.

La grande duchesse Marie, mère de cette jeune reine, avait accompagné sa fille à la cour d'Espagne et voyait aussi très-souvent Marguerite, qu'elle ne quittait jamais sans se sentir meilleure : elles avaient été élevées ensemble, et Marguerite la chérissait aussi beaucoup. Lorsqu'elle fut sur le point de quitter l'Espagne, Marguerite lui donna une précieuse image de l'enfant Jésus : « Quand « vous aurez quelque chose à me dire », ajouta-elle, « con-« fiez-le Lui ; je saurai bien le recueillir sur ses lèvres ».

Après la mort de la reine, le roi Philippe III amena à Marguerite son fils Philippe IV, ainsi que ses autres enfants, Charles, Ferdinand, Anne et Marie, lui demandant d'être pour eux une seconde mère. Marguerite, en voyant ces jeunes enfants, ne put retenir ses larmes ; Dieu avait rappelé à lui bien tôt leur digne et sainte mère. Elle la remplaça autant qu'elle put par la tendresse et les soins qu'elle ne cessa de leur témoigner. Elle arracha de ses mains à la mort le prince Ferdinand qui faillit périr à la suite d'une terrible chute.

Marguerite entretenait par lettres une amitié profonde avec la duchesse de Modène, fille de Catherine de Savoie ; c'est elle qui l'engagea à lui envoyer sa fille, Catherine d'Este, pour être élevée dans le couvent. Cette jeune princesse, qui reçut l'habit des Clarisses à l'âge de huit ans des mains de Philippe IV, montra dès la plus tendre jeunesse une grande fermeté dans la foi catholique et un

profond amour de Dieu : elle se plaisait beaucoup au couvent, où elle apprit de bonne heure la langue latine et l'espagnole. Lorsque l'archevêque de Tarente, envoyé du duc de Savoie, vint un jour lui demander si elle ne désirait point revoir sa mère et retourner dans son pays, elle répondit délibérément qu'elle voulait vivre et mourir dans le couvent et qu'elle n'abandonnerait jamais jusqu'à sa mort l'infante Marguerite qui lui donnait de si salutaires exemples.

L'empereur Rodolphe avait laissé en mourant une toute petite fille du nom d'Anna, qui fut élevée par l'empereur Matthias, son oncle, et par l'impératrice Anna, son épouse, qui n'avaient pas d'enfants. Après la mort de l'empereur, Marguerite voulut faire venir sa nièce auprès d'elle, afin de la faire entrer et de l'élever au couvent. Pendant le voyage de sa nièce, Marguerite, avertie par je ne sais quel pressentiment, fit dire de nombreuses messes et distribuer aux pauvres d'abondantes aumônes. En effet, la traversée de la jeune princesse, de Gênes en Espagne, fut des plus périlleuses. L'escadre qui la portait fut poursuivie en pleine mer par des galères turques qui la serraient au plus près et étaient sur le point de l'atteindre quand éclata une tempête furieuse qui ne laissa plus aux Turcs d'autre souci que celui de leur propre salut. Mais le danger, pour venir d'autre part, n'en était pas moins terrible ; les vaisseaux, lancés les uns contre les autres allaient être jetés à la côte et faisaient déjà eau de toutes parts, quand ils furent aperçus par des pêcheurs catalans qui se dévouèrent bravement à leur salut. Ils furent assez heureux pour sauver la jeune fille, sa suite et presque tout l'équipage.

Elle arriva enfin à Madrid, où elle fut reçue par le roi Philippe IV et par ses frères et sœurs, qui la conduisirent à sa tante Marguerite : à quelque temps de là elle reçut l'habit des Clarisses à l'âge de treize ans, et devint sœur professe en l'année 1628, en présence du roi, de la reine et de toute la cour.

Marguerite, qui enseignait la piété et l'amour de Dieu à tous ceux qui l'entouraient, n'oubliait pas non plus les morts. Les âmes du purgatoire étaient l'objet de sa constante sollicitude, parce qu'elles n'avaient plus rien à espérer de leurs propres efforts et que les prières des âmes pieuses pouvaient seules abréger leur supplice. Aussi Marguerite ne négligeait-elle rien pour leur venir en aide : prières, pénitences, communion, messes et indulgences venaient s'ajouter aux mérites de ses bonnes œuvres. Chaque fois qu'elle faisait une aumône, chaque fois qu'elle soulageait une infortune, elle demandait en retour une prière pour les âmes du purgatoire ; venait-on la visiter pour lui demander un conseil ou pour lui apporter une offrande, elle en profitait pour recommander à ses visiteurs les âmes du purgatoire. Aussi il est permis de croire qu'elle abrégea les tortures d'un grand nombre, comme en témoignent les nombreuses apparitions qu'elle eut des âmes qu'elle avait sauvées. Une nuit l'âme de son père Maximilien lui apparut et lui dit : « Marguerite, « demandez à votre mère pourquoi elle n'a pas fait dire « les messes qu'elle avait promis de célébrer chaque mois « pour le repos de mon âme ; et vous, ma fille, priez « pour moi ». Dès le lendemain matin Marguerite en parla à sa mère qui en fut très-troublée : la pieuse impératrice, croyant son cher époux dans la voie du salut, n'a-

vait pas continué de faire dire les messes qu'elle avait fait célébrer pour son repos après sa mort ; elle les fit redire aussitôt et pria pour lui avec ferveur. A quelque temps de là, Marguerite eut une nouvelle apparition de l'âme de son père qui venait la remercier de ce qu'elle avait fait pour lui ; il la priait de continuer encore les messes et les prières, ce qu'elle fit, jusqu'à ce qu'elle ne doutât plus qu'elle n'eût obtenu pour son repos ce qu'elle avait obtenu pour tant d'autres. La comtesse Jeanne de Mendoza, dame d'honneur de sa mère, lui apparut aussi et lui demanda des prières ; Marguerite, le lendemain, raconta cette apparition à ses sœurs et leur demanda pour la comtesse le secours de leurs prières ; elles le lui accordèrent bien volontiers, et Marguerite gagna de cette façon une âme de plus au ciel.

CHAPITRE IX.

SOMMAIRE : Courage de Marguerite dans le malheur et dans les maladies.

En entrant au couvent, Marguerite avait remis son âme entre les mains du Seigneur ; aussi, pour tout ce qui la touchait, elle acceptait ses décisions avec courage et résignation. Elle eut souvent besoin de cette foi inébranlable dans les desseins de Dieu, car elle eut à subir les plus rudes épreuves : son père, sa mère, ses frères, ses sœurs, presque tous ses parents, presque tous ceux qui lui étaient chers, la quittèrent tour à tour, la laissant vers la fin de sa vie presque seule au monde de tous ceux qu'elle avait aimés. Son frère Ernest, après avoir

exercé des commandements importants en Autriche et en Styrie, avait été élevé par son oncle Philippe II au poste de gouverneur des Pays-Bas. Il l'occupait à peine depuis un an, quand il mourut à Bruxelles le 20 février 1595, avec un grand renom de douceur et de piété. Le roi Philippe II, qui chérissait tendrement sa nièce Marguerite, lui demanda souvent ses prières pendant la longue et cruelle maladie dont il mourut le 13 septembre 1598.

L'année 1611 mourut la reine Marguerite, épouse du roi Philippe III, que nous avons vue liée d'une si tendre amitié avec notre infante ; elle laissa en Espagne d'universels regrets, surtout parmi les pauvres qu'elle s'était souvent plu à secourir de sa main royale.

En 1612 Marguerite apprit la mort de son frère, l'empereur Rodolphe, qui mourut à Prague le 22 janvier ; l'intérêt qu'il avait toujours porté à sa sœur, les malheurs de ses dernières années augmentaient encore la douleur de Marguerite. Bientôt ce fut une autre douleur ; une fille de Philippe III, nommée aussi Marguerite, mourut en 1617 à l'âge de quinze ans ; notre infante la chérissait tendrement et l'avait élevée dans des sentiments de religion qui portèrent leurs fruits jusqu'à sa mort ; quelques heures avant de quitter la terre elle lisait avec amour l'hymne de Siméon : *Nunc dimittis*, etc. ; « Seigneur, voici que votre serviteur s'endort dans votre « paix ». En 1618, l'archiduc Maximilien, son frère mourut à Vienne après une vie aussi pieusement remplie que celle d'un religieux. Il avait combattu les Turcs avec succès et fixé plus d'une fois par son sang-froid la victoire indécise ; son zèle pour la foi et pour le service de Dieu le rendait encore plus cher à Marguerite. Elle était sous

le coup de cette triste nouvelle lorsqu'elle apprit la mort de son frère Matthias, et, quelques mois après, celle de l'impératrice son épouse. Mais une perte qui fut encore plus sensible à Marguerite, ce fut celle du roi Philippe III, qui mourut en 1621, emportant avec lui dans la tombe les regrets de tous ses sujets. C'était un prince d'une vie sage et pieuse; il disait souvent qu'il ne comprenait pas qu'un chrétien pût s'endormir en état de péché mortel. Marguerite perdit en lui un neveu qui était son plus cher ami; elle reçut quelque temps après une lettre du pape Grégoire XV : il lui annonçait la douleur extrême que lui avait causée la mort d'un roi si zélé pour les intérêts de la religion et du Saint-Siége; il ne s'en consolait que par la pensée que sa piété et sa sagesse, connues dans les deux mondes, lui vaudraient une place parmi les bienheureux auprès du trône du Seigneur.

La même année, 1621, elle apprit encore la mort d'un de ses frères, l'archiduc Albert. Il avait épousé Isabelle-Eugénie, fille de Philippe II, et s'était rendu ensuite dans les Pays-Bas dont il avait été nommé gouverneur. Ce prince chérissait tendrement sa sœur Marguerite; il l'avait soutenue de toutes ses forces dans son refus d'accepter la main et la couronne du roi d'Espagne. L'année suivante l'archiduc Charles, frère de l'empereur Ferdinand III et oncle de Philippe IV, vint à Madrid pour visiter son neveu le roi d'Espagne, et aussi sa nièce Marguerite. A peine était-il arrivé qu'il fut emporté en quelques heures par une maladie foudroyante; il n'eut même pas le temps de voir Marguerite.

Ainsi cette princesse ne semblait avoir prolongé ses jours que pour voir tous ses frères et sœurs et ses plus

proches parents mourir successivement autour d'elle ; sa principale occupation était de prier sans cesse pour leurs âmes ; elle espérait ardemment les trouver réunies au pied du trône de Dieu, le jour de la délivrance. Elle avait coutume de dire que celui qui entre au couvent doit être mort pour le monde, mais vivre assez dans sa retraite pour pouvoir prier longtemps pour les âmes de tous les siens. Agenouillée humblement devant Jésus sur sa croix, elle embrassait avec amour la main qui la frappait si cruellement : « Mon Dieu », s'écriait-elle, « que votre « volonté soit faite sur la terre comme au ciel, dans le « temps et dans l'éternité ». Et lorsque ses sœurs s'étonnaient de tant de vertu et de résignation, elle leur disait : « Le Seigneur n'a-t-il pas le droit de disposer de ses « créatures ? ne lui devons-nous pas toujours de la re-« connaissance ? Je lui ai soumis ma volonté, comment « n'accepterais-je pas ses décrets sans murmure ? Lais-« sons-nous guider dans les voies que sa main nous indi-« que, et nous reconnaîtrons toujours que c'est là le « meilleur parti ». D'ailleurs, dans tous ses chagrins, son premier mouvement était de s'écrier avec le prophète Job : « Le Seigneur l'a voulu, que le nom du Seigneur « soit béni ».

Et puis, son éternel refuge au milieu de ses infortunes était son parfait amour du Seigneur, en même temps que son mépris complet d'elle-même : « Puisque j'aime Dieu par-« dessus toutes choses », disait-elle à ses sœurs, « pour-« quoi ne puiserais-je pas en lui des consolations extraor-« dinaires ; et si mon cœur s'abandonne encore à un « excès de douleur à la mort de tous ceux que j'ai le plus « aimés, n'est-ce point que ce cœur est encore trop atta-

« ché à la terre et que l'amour de la créature ne s'efface « pas assez devant l'amour du Créateur ; une religieuse « qui ne vit plus qu'en Dieu et qui pleure aussi amère- « ment la perte de ses parents et de ceux qu'elle aime, « ne songe pas assez que le Seigneur a ses desseins tou- « jours justes, toujours respectables, et qu'il faut s'in- « cliner sans murmure dès que sa volonté s'est mani- « festée ». Et ce n'était pas seulement devant la mort de ses plus proches parents qu'elle se montrait ainsi forte et résignée, c'était à chaque heure du jour, quelle que fût la nouvelle infortune qui venait l'atteindre. Jamais dans le couvent on ne lui entendit prononcer une parole d'impatience ; les choses les plus contraires à ses goûts, les pratiques les plus incompatibles avec sa santé délicate la trouvaient toujours disposée à se sacrifier. Elle avait même une reconnaissance secrète pour ceux qui la forçaient à contrarier ses desseins, ou qui l'humiliaient et la tourmentaient d'une façon quelconque : elle ne voyait là qu'une occasion de faire preuve d'obéissance et de résignation.

Jamais son courage et sa confiance en Dieu ne se montrèrent d'une façon aussi éclatante qu'au moment de la mort prématurée de Catherine d'Este, sa nièce. Cette jeune princesse, fille du duc de Modène, était venue jeune encore s'instruire dans la vertu et dans l'amour de Dieu auprès de sa tante Marguerite. On vit rarement une intelligence aussi vive dirigée par un cœur aussi excellent, et la pieuse semence que Marguerite jetait à profusion sur ce terrain si bien préparé avait déjà produit les plus beaux fruits et en promettait de plus riches encore, lorsque Dieu rappela à lui cette jeune âme déjà mûre pour

le ciel. Le couvent avait été pour elle un lieu de délices, où la prière, l'adoration de Dieu et les pieuses pratiques s'étaient partagé tous ses instants; elle allait prononcer ses derniers vœux lorsque la maladie vint la rappeler dans une autre patrie. Pendant que le roi d'Espagne faisait entourer cette enfant des soins les plus tendres et les plus assidus, Marguerite faisait dire des messes et récitait des prières; cependant le moment fatal approchait, et Marguerite ne put que s'écrier en se jetant à genoux devant Dieu : « Seigneur, vous m'avez donné ma nièce « pour compagne; maintenant vous me l'avez reprise; « que votre saint nom soit béni ». Cette jeune princesse mourut l'année 1628, à l'âge de quatorze ans. La douleur profonde de Marguerite fut partagée par tout le couvent qui perdait en elle un joyau qui devait plus tard l'illustrer du plus vif éclat; le roi aussi fut profondément affecté de cette perte, il ordonna que le patriarche de l'Inde, grand aumônier de sa chapelle, réglât lui-même le cérémonial de l'enterrement. La messe de *Requiem* fut dite par le nonce du pape en présence d'une affluence considérable de grands seigneurs et de religieux de tous les ordres. Le cardinal de Trero, gouverneur de Castille, y représentait le roi; Marguerite y assistait avec ce visage triste, mais calme, qui révèle la douleur mais aussi la paix du cœur.

Lorsque Dieu l'éprouvait par une de ces maladies terribles qui faillirent plus d'une fois l'enlever à la terre, elle édifiait ses compagnes par sa patience inaltérable et son courage dans la douleur. Elle commençait ordinairement par cacher son mal, afin qu'on ne lui défendît point les pénitences ordinaires, et elle ne se décidait

à s'en ouvrir à ses compagnes que lorsqu'elle jugeait que ses douleurs étaient assez vives pour lui tenir lieu de pénitence.

Marguerite, qui avait montré si manifestement son profond mépris pour les grandeurs et les richesses du monde, ne pouvait cependant se défendre d'un certain amour du luxe dans les objets du culte et dans les ornements d'église; elle aimait à voir les images de l'enfant Jésus et de sa sainte Mère richement habillées et parées, et elle ne se faisait pas faute d'envoyer souvent aux couvents et aux communautés pauvres de riches dons dans ce genre, ainsi que des vases et des candélabres précieux. Elle ne se dissimulait pourtant pas que ce sont les yeux seuls qui prennent plaisir à ce luxe, et qui en jouissent, aux dépens de l'attention de l'esprit et du recueillement de l'âme; aussi se promettait-elle souvent de se mettre en garde contre ces goûts dangereux. Mais ses résolutions faiblissaient au bout de peu de temps, et le naturel reprenait son empire. Alors Marguerite en était au désespoir et suppliait le Seigneur de la punir de son impuissance par la privation de la vue. Elle pria avec tant de ferveur, fit dire tant de messes et distribuer tant d'aumônes que le Seigneur entendit ses désirs, et commença à les exaucer. L'année 1621, ses yeux devinrent dangereusement malades: la lumière du jour lui devint insupportable et de vives douleurs la poursuivirent sans relâche. Le roi Philippe IV, instruit de sa maladie, envoya aussitôt ses plus habiles médecins pour essayer de conjurer le mal; mais Marguerite, qui savait bien que la maladie lui venait de Dieu et que la main des hommes serait impuissante à la guérir, ne voulut point d'abord

accepter leurs services ; il fallut les supplications du roi, les avis de son confesseur et les ordres de l'abbesse pour la forcer à se soumettre au traitement qui lui était ordonné et à se prêter aux exigences des médecins. Les cautérisations les plus douloureuses, les frictions les plus mordantes ne purent lui arracher une plainte; elle se réfugiait, sans réserve, dans son amour de Dieu et dans l'acceptation de ses desseins.

Enfin, après plusieurs mois d'horribles souffrances, elle se réveilla un matin ne voyant plus du tout : « Je « suis complètement aveugle », s'écria-t-elle ; « Dieu soit « loué, que sa sainte volonté soit faite ; longtemps je lui « ai demandé d'étendre ses mains sur mes yeux comme « un voile protecteur; mes vœux sont exaucés ». Mais les douleurs ne diminuèrent pas pendant plusieurs mois encore. Jamais, pendant tout ce temps, elle ne se départit de son admirable patience qui faisait l'édification de toutes ses compagnes. Encore s'accusait-elle souvent de la peine qu'elle croyait donner à tout le monde, parce qu'on était obligé de l'assister constamment dans ses moindres actes. Les sœurs qui la soignaient comprenaient à peine qu'elle pût être aussi douce au milieu de si grandes infortunes, et venaient s'instruire chacune à leur tour à ce touchant exemple. Elles ne cessaient de prier pour Marguerite, demandant à tous les saints le soulagement de ses maux; leurs soins pour elle étaient des plus empressés. Un jour une sœur lui baigna les yeux avec une eau dont elle attendait les meilleurs effets; mais quelle ne fut pas sa douleur quand elle vit la malade atteinte au contraire d'une recrudescence de son mal ! Marguerite, loin de se plaindre, fit tous ses efforts pour consoler sa compagne,

l'assurant qu'elle n'était pour rien dans ce retour de la maladie, et qu'en toutes choses il fallait reconnaître la main de Dieu. D'ailleurs, Marguerite était si aimée des sœurs, que plus d'une était désespérée de la voir ainsi souffrir, et eût voulut souffrir en sa place. Marguerite avait une douce parole pour chacune; elle leur représentait qu'elle avait mérité ce châtiment de Dieu, et que c'était une grande grâce du Seigneur de lui avoir envoyé la pénitence qu'elle avait désirée; d'ailleurs, ajoutait-elle, elle était entourée de prévenances et de soins que peu de malades ont généralement autour d'eux. Elle se plaignait aussi le moins possible, afin de ne pas trop attrister ses compagnes, dont la douleur lui était plus pénible que ses propres souffrances.

Pendant plusieurs années elle porta cette croix, sans que les soulagements qu'on essayait sans cesse d'apporter à son mal eussent d'autre effet que de démontrer l'inutilité de tous les efforts. Le roi et la reine, qui la chérissaient si tendrement, ne cessaient de chercher à la guérir; unissant leurs efforts à ceux de la supérieure et des religieuses, ils voulurent décider Marguerite à se laisser débarrasser, par une opération, des taies qu'elle avait sur les yeux; mais celle-ci demandait avec instance qu'on lui épargnât de nouvelles tortures, disant que Dieu lui avait révélé qu'elle demeurerait aveugle toute sa vie. Cependant elle eut encore à subir cette terrible épreuve et, par obéissance, elle se soumit à l'opération, qui n'eut aucun résultat. D'ailleurs, quelques personnes pieuses, en communion avec le ciel en récompense de leurs mérites, déclarèrent qu'elles avaient eu la révélation que Marguerite ne guérirait pas; l'une d'elles avait

vu le Fils de Dieu presser Marguerite sur son cœur et la protéger comme la mère protége son enfant. Elle avait prédit que l'opération la ferait beaucoup souffrir, sans que le but dût être atteint. A ce moment suprême, la soumission de Marguerite avait égalé son courage; quoique sûre de ne pas guérir, elle avait affronté la douleur par obéissance. Les meilleurs chirurgiens de l'Espagne avaient été appelés auprès d'elle, et les plus magnifiques récompenses leur avaient été promises, s'ils parvenaient à lui rendre la vue; nombre de messes avaient été dites, non-seulement à Madrid, mais dans toutes les provinces d'Espagne, et les plus riches aumônes avaient été distribuées aux pauvres. Marguerite avait entre les bras une image de la très-sainte Vierge portant l'enfant Jésus sur ses genoux, afin que son premier regard fût pour elle, si elle venait à recouvrer la vue. Ce fut en vain, la volonté de Dieu était immuable.

« Que le nom du Seigneur soit béni », s'écria-t-elle après l'insuccès de cette dernière tentative; « que la « main des hommes est impuissante contre ses arrêts! » Et puis elle ajoutait : « A cette opération j'ai gagné deux « choses, le mérite de mes souffrances et la certitude que « je demeurerai aveugle toute ma vie ». De bon cœur elle faisait à Dieu l'offrande de sa vue, le plus parfait des sens, et lui demandait souvent de la priver aussi des autres. Souvent elle demandait à son confesseur de prier Dieu pendant sa messe de compléter l'œuvre commencée: la perte des quatre autres sens ne lui laisserait plus que l'intelligence pour comprendre la bonté de Dieu, et le cœur pour l'adorer; elle s'unirait

plus intimement à lui, l'aimerait et le contemplerait mieux dans le recueillement de la pensée.

Il n'y avait personne qui ne compatît au malheur de cette sainte princesse, condamnée pour la vie à l'obscurité des ténèbres, obligée dans les moindres actes et pour les moindres choses d'avoir recours à l'aide d'une main amie, n'ayant plus que sa parole pour persuader, elle dont le regard avait tant de pouvoir par sa douceur. A tout cela Marguerite répondait qu'elle était heureuse d'avoir cette souffrance commune avec de nombreux martyrs; que si l'on savait les torrents de lumière que Dieu versait à chaque instant dans son cœur, tous les hommes envieraient sa cécité. Lorsque le roi et la reine venaient la visiter avec leurs enfants, Marguerite se prenait quelquefois à désirer de pouvoir contempler ces jeunes têtes qu'elle aimait tant à instruire des vérités de la foi; mais ce sentiment faisait place presque aussitôt à quelque sage réflexion : « Pourquoi ne suis-je plus sou-« mise à votre volonté, ô mon Dieu, n'est-ce point elle « que je dois suivre, et non la mienne ?»

Sur la fin de sa vie, ce fut pour elle une grande douleur de ne point pouvoir contempler de ses yeux son neveu, fils de Philippe IV, dont les libéralités envers elle et envers son couvent étaient sans bornes. Lorsque ses compagnes lui représentaient que le Seigneur lui devait une grande récompense, « La seule que je désire », répondait-elle, « c'est que sa sainte volonté s'accom-« plisse ». C'est ainsi que Marguerite, pendant les onze dernières années de sa vie, vécut privée de la lumière; c'est ainsi qu'elle eut l'occasion de donner à ses sœurs et à tout le monde autour d'elle le plus touchant exemple

de patience et de résignation; son plus grand chagrin était d'occuper constamment deux de ses compagnes à ses côtés ; encore n'avait-elle recours à leurs bons offices que lorsqu'elle ne pouvait absolument pas s'en passer; et l'on a vu plus haut comme elle les priait humblement de lui rendre tel ou tel service, les assurant que Dieu les en récompenserait.

CHAPITRE X.

SOMMAIRE : Dévotion particulière de Marguerite envers son Ange gardien.

Ce fut dès sa plus tendre enfance que Marguerite connut, aima et pria son Ange gardien ; plus elle grandit, plus il devint son guide inséparable et son plus ferme soutien ; à toute heure du jour, dans toute occasion elle lui demandait conseil et se sentait plus sûre d'elle quand elle avait entendu sa voix lui dicter sa conduite. Faisait-elle une promenade ou un voyage, c'était toujours après l'avoir prié de marcher à ses côtés et de veiller sur elle.

La confiance qu'elle avait en lui, elle cherchait à la faire partager à ses compagnes ; elle ne cessait de leur enseigner l'assurance et les lumières qu'elle puisait dans ses avis. Avant d'entreprendre un travail, c'était à lui qu'elle demandait s'il serait agréable à Dieu, puis elle le priait de le lui offrir. D'ailleurs, elle trouvait sans cesse auprès de lui du courage et des consolations. Etant aveugle, elle se croyait seule quelquefois, et ses sœurs l'entendaient s'écrier : « O mon bon Ange, faites-moi faire ce que vous vou« drez, faites-moi adorer le Seigneur. Et comment ne pas « adorer Celui qui est si digne de toute adoration et de

« tout amour ». Elle prononçait ces mots avec toute la chaleur de son âme, et il était impossible de ne pas croire qu'elle voyait réellement son Ange gardien. A la fin d'une prière elle s'écriait quelquefois : « Mes sœurs, voyez « comme mon bon Ange est beau ; voyez comme son « visage est souriant, encadré par ses ailes ; voyez comme « ses blonds cheveux inondent ses épaules ! » Et puis, revenant à elle, sa tête s'inclinait tristement et elle ajoutait : « Je ne suis qu'une pauvre pécheresse et je ne mé« rite pas de pareilles faveurs ».

Ce n'était pas seulement son Ange gardien qui venait la conseiller sans cesse et la soutenir en chemin ; toutes les phalanges des Anges et les légions des bienheureux descendaient auprès d'elle, lui apportant le trésor des consolations célestes. « Mon Père », disait-elle parfois à son confesseur, « n'entendez-vous point la sublime harmonie « des divins concerts ; les voilà, ces chœurs des Anges, et « mon âme s'envole avec eux pour chanter les louanges « du Seigneur, et mon cœur est rempli d'une force sur« naturelle et d'un immense amour ».

La sainte Vierge aussi était de sa part l'objet d'une dévotion toute particulière ; nous l'avons vue s'incliner avec une foi ardente devant l'image miraculeuse de Montserrat ; le seul nom de la Vierge Marie remplissait son âme d'une indicible émotion, comme si le parfum de ses vertus arrivait jusqu'à elle pour l'embaumer de ses douces senteurs. Souvent elle récitait le saint Rosaire, le cœur débordant d'amour pour ce modèle des Mères, dont le cœur a été si cruellement lacéré par les plus cuisantes douleurs. Marguerite adorait avec elle son divin Fils qui voulut mourir pour nous ; avec elle elle souffrait mille

morts au pied de cette croix qui fut l'instrument de son supplice et l'instrument de notre salut; avec Marie elle priait Jésus pour les brebis égarées, confiante dans l'indulgence du Bon Pasteur. Outre le Rosaire, qu'elle récitait chaque jour et chaque nuit, elle n'oubliait jamais dans sa prière les Litanies du saint Nom de Marie; tous les jours elle savait y joindre une oraison spéciale en l'honneur de la Mère de Dieu, et cette prière, qu'elle faisait quelquefois à haute voix, dans la ferveur de son âme, faisait verser des larmes à tous ceux qui l'entendaient. Lorsqu'elle en trouvait l'occasion, elle envoyait en abondance des chapelets, des médailles et des rosaires dans les pays que l'hérésie commençait à envahir. Ainsi elle a contribué elle-même au salut de bien des âmes que ses précieux dons venaient réconforter et soutenir dans les voies du Seigneur. Elle sanctifiait avec une ferveur spéciale les jours de fête de la Vierge, observant toujours strictement les jeûnes institués par l'Eglise, et y ajoutant quelquefois elle-même. C'était surtout lors de la fête de l'Immaculée Conception que Marguerite s'unissait plus intimement avec la Mère de Dieu. Ce mystère avait pour elle tant d'attrait, qu'elle passait toute cette journée prosternée devant l'image de Marie; elle réservait pour l'octave de cette fête ses plus riches aumônes, demandant aux plus grands prédicateurs d'honorer à cette époque le couvent de leur présence et de publier avec toute leur éloquence les mérites de la Vierge immaculée. Rien ne lui tenait tant au cœur que de voir définitivement admis et proclamé par l'Eglise le dogme de la Conception Immaculée de la très-sainte Vierge. Marguerite ne cessait d'en parler à tous les prêtres qu'elle rencon-

trait et à tous les personnages influents du clergé ; les ambassadeurs d'Espagne près du Saint-Siége, les nonces du pape en Espagne, les cardinaux et le pape lui-même étaient l'objet de ses sollicitations constantes à cet égard. Sur ses instances le pape Philippe IV ordonna à son représentant à Rome d'appeler sur ce point l'attention toute particulière du pape Grégoire XV ; celui-ci répondit par l'autorisation officiellement donnée à tous les prêtres et ministres de Jésus Christ de proclamer hautement dans leurs sermons et dans leurs enseignements que la très-sainte Vierge avait conçu sans péché. Le pape en écrivit lui-même à Marguerite, en ajoutant que le spectacle de ses hautes vertus n'avait pas peu contribué à hâter sa détermination. Mais le zèle de Marguerite n'était pas encore satisfait ; elle voulait plus qu'une simple tolérance, même officiellement donnée ; elle voulait l'acceptation et la déclaration formelle d'un dogme dont la reconnaissance lui semblait indispensable pour être admis vraiment parmi les élus du Seigneur. Ayant appris que le Père Jean-Baptiste de Campania, secrétaire général de l'Ordre, poursuivait comme elle le même but, elle l'engagea à écrire sur ce sujet un mémoire pour lequel elle lui fournit de nombreux matériaux. Lorsque ce saint homme fut élevé à la dignité de général de l'Ordre, il vint visiter Marguerite, qui s'écria avec joie en le voyant : « C'est la « main du Seigneur qui vous a conduit à ce poste émi« nent, afin que la question qui nous occupe reçoive enfin « du pape une solution définitive et conforme à nos « désirs ». Elle fit en sorte que le roi choisît cet homme éclairé pour agir en son nom auprès du Saint-Siége dans le sens de la proclamation du dogme. Le zèle infatigable

de Marguerite à cet égard lui valut de différents pays et de nombreuses villes d'Europe des lettres d'adhésion, d'encouragement et de reconnaissance. Elle en était heureuse et répondait aussitôt à ses correspondants pour les fortifier dans leur foi et leur demander leurs prières pour l'heureuse issue de ses démarches.

L'enfance de Jésus-Christ était aussi pour Marguerite une source féconde de joies pures et de douces pensées. Un des premiers dons qu'elle avait reçus de sa mère dans son enfance était une image de l'enfant Jésus, qu'elle conserva précieusement jusqu'à sa mort. C'était son compagnon fidèle partout où elle allait; en toutes choses c'était son conseiller et son maître; c'était le confident de tous ses désirs et sa grande consolation dans ses infortunes. Elle se plaisait souvent à repasser dans son esprit les épisodes remarquables de cette sainte enfance : la naissance de Jésus à Bethléem, l'adoration des bergers et des mages, la fuite en Egypte, son séjour dans le temple au milieu des docteurs; elle aimait aussi beaucoup à s'entretenir de tous ces faits avec ses compagnes, et le souvenir ou le récit de tant de choses admirables lui arrachait toujours d'abondantes larmes. En mémoire de l'enfant Jésus, elle avait pour tous les enfants la plus vive tendresse, surtout pour les enfants pauvres qui lui rappelaient le Fils de Dieu pauvre et misérable comme les plus humbles mortels. Elle avait pour ces enfants les plus douces caresses et leur faisait souvent distribuer des vêtements neufs et du pain ou des fruits. De même elle accueillait avec une joie véritable les princes et les princesses, fils et filles du roi d'Espagne, que leur mère lui amenait souvent, sachant bien qu'il n'y avait qu'à gagner

dans la compagnie de Marguerite. Celle-ci leur prodiguait les caresses et les bonnes paroles, se plaisant à les instruire en les amusant, et leur apprenant de bonne heure l'amour de Dieu, de sa sainte Mère et de l'enfant Jésus. Aussi n'y avait-il pas de fête plus grande et plus attrayante pour elle que la fête de Noël. Elle s'y préparait dès la Toussaint par la prière, le jeûne et les pénitences ; enfin, lorsque le jour de la fête était venu, elle entendait à genoux plusieurs messes et ne se relevait que pour aller adorer l'image de l'enfant Jésus sur l'autel, et pour s'offrir comme servante à la très-sainte Vierge. Ce même jour, après la sainte communion, il lui arrivait souvent d'être ravie en extase pendant plusieurs heures et de prolonger ces entretiens intimes avec la Mère de Dieu et avec l'enfant Jésus, au point de manquer plusieurs exercices. Elle ne manquait jamais de joindre à ses prières, ce jour-là, les litanies et les hymnes de saint François en l'honneur de Jésus naissant. On était édifié de la voir s'adresser avec tant de chaleur aux images de l'enfant Jésus, de leur promettre pour les pauvres des prières et des aumônes, et de leur demander avec instance des inspirations pieuses et de bons conseils. Nous avons dit qu'elle portait toujours sur elle une de ces images et qu'elle en avait placé une autre sur la table où elle prenait ses repas lorsque la maladie l'obligeait à manger seule. Elle s'unissait alors si intimement en pensée avec son divin Maître, qu'elle oubliait complètement tout ce qui se passait autour d'elle, et que les sœurs qui la servaient lui parlaient avec insistance sans pouvoir obtenir d'elle une réponse ni un signe d'attention. « Divin Jésus », répétait-elle sans cesse, « faites que je vous aime toujours comme

« maintenant, que je puisse m'employer toujours utile-
« ment à votre service et que jamais je ne mérite de vous
« aucun reproche ».

Après l'enfance de Jésus, ce qui l'intéressait le plus c'étaient ses douleurs ; on eût dit souvent qu'elle les partageait réellement avec lui, tant sa douleur était profonde, tant ses larmes coulaient abondamment sur les pieds du Sauveur qu'elle tenait embrassés, tant elle se frappait la poitrine en songeant à ses fautes qui avaient amené sur la croix le Fils de Dieu, son divin Maître.

Le très-saint Sacrement était l'objet de son adoration constante et de son respect le plus profond. Combien de fois la vit-on prosternée au pied de l'autel, les mains jointes et le front dans la poussière : c'est alors qu'elle priait pour son prochain, n'oubliant personne depuis ses frères les archiducs et le roi d'Espagne, jusqu'aux plus humbles créatures de Dieu qui avaient besoin de son secours. Car sa charité était admirable et sa prière montait au ciel aussi fervente, aussi émue quand elle priait pour l'âme du pauvre que quand elle demandait à Dieu la santé ou la foi pour un de ceux qui lui étaient le plus chers. Quoique son amour pour son Dieu la portât à s'unir souvent en lui dans la sainte communion, elle s'abstenait fréquemment de le recevoir, ne pensant pas y être suffisamment préparée ; elle se présentait rarement à la sainte table en dehors des jours de fête, quelque désir qu'elle en eût, et quoique son confesseur l'engageât à le faire, et lorsqu'elle recevait la sainte Eucharistie, c'était après s'y être préparée par de longues prières et de rigoureuses pratiques de piété. Ce jour-là elle faisait distribuer trois aumônes en mémoire du corps, de l'âme

et de la divinité de Jésus-Christ réellement présent dans la sainte hostie ; c'était aussi le jour qu'elle choisissait pour écrire au roi d'Espagne ou à ses ministres et leur demander la grâce d'un condamné ou d'un prisonnier quelconque. Elle avait orné le saint tabernacle de tous les dons qu'elle avait reçus de sa mère, du roi d'Espagne ou de ses frères. L'empereur Matthias, son frère, lui avait envoyé des tableaux magnifiques, de riches reliquaires et d'autres objets d'une grande valeur, entre autres un crucifix fait d'un morceau de la vraie Croix et enrichi de diamants. Cette croix, qu'il avait portée toute sa vie sur sa poitrine, fut après sa mort envoyée à Marguerite avec d'autres objets précieux. Elle fit placer dans la chapelle du couvent les reliquaires et quelques tableaux ; quant au reste, elle le distribua aux églises et aux couvents pauvres de Madrid, qui lui en gardèrent une éternelle reconnaissance.

CHAPITRE XI.

SOMMAIRE : Esprit de prédiction de Marguerite. — Elle se prépare à la mort.

Ce n'est pas un des moindres mérites de notre illustre princesse d'avoir été honorée par le Seigneur du don de prophétie et d'avoir prédit en maintes circonstances ce qui allait arriver d'heureux ou de malheureux autour d'elle. — L'archiduc Maximilien, son frère, quitta un jour si secrètement l'Allemagne que toutes les recherches faites pour avoir de ses nouvelles restèrent sans succès. — L'impératrice était accablée d'une inquiétude mortelle,

et Marguerite, quoique fort troublée de cette disparition, ne cessait de répéter que Dieu veillait sur son frère et qu'on le reverrait certainement. On fit dire partout des messes pour obtenir son heureux retour ; particulièrement au couvent de Marguerite, où les plus ferventes prières demandaient chaque jour au Seigneur le salut de l'archiduc. — Le roi Philippe III, son neveu, qui l'avait en grande affection, faisait observer scrupuleusement tous les ports de son royaume, afin de surprendre le moindre indice de son passage. — Mais Maximilien, qui était parti avec l'intention de faire un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle et d'aller ensuite à Madrid visiter sa mère et sa sœur, n'avait parlé à personne de son voyage ; il marchait sous l'habit d'un pèlerin, au milieu de quelques serviteurs dévoués habillés comme lui, et il était impossible de reconnaître en eux un archiduc et sa suite. Au moment où on désespérait de jamais le revoir, Marguerite déclara un jour à sa mère qu'il allait enfin revenir et, sans avoir de lui aucune nouvelle, elle parla de sa venue avec autant d'assurance que si elle venait de le voir. En effet, l'archiduc arriva enfin à Madrid et vint, sous son habit de pèlerin, rendre visite à sa mère et à sa sœur, vérifiant ainsi les prévisions de cette dernière. Cette circonstance contribua à resserrer encore les liens d'affection qui l'unissaient à Marguerite, et dont il se souvint toujours jusqu'à sa mort.

L'étroite amitié qui s'était établie entre elle et le roi Philippe III lui faisait souvent parler à ce prince des intérêts de l'Eglise et de son royaume. L'année 1619, le roi voulut faire un voyage en Portugal, et le Seigneur révéla à Marguerite que ce voyage pourrait lui être fatal.

Lorsqu'il vint prendre congé d'elle, elle lui fit part de ses impressions et lui recommanda avant tout d'avoir toujours l'image de la mort présente devant les yeux, afin d'échapper aux dangers qui le menaçaient. En effet, lorsqu'il revint de Lisbonne à Madrid, il tomba si dangereusement malade, qu'on pensa qu'il n'arriverait pas vivant dans cette ville. — Mais Marguerite supplia le Seigneur de retarder encore la mort du roi; elle fit dire des messes en grand nombre pour le rétablissement de sa santé ; des processions eurent lieu dans toutes les églises; enfin le roi guérit, et son premier soin fut de se rendre au couvent pour remercier sa tante. Cependant, plus elle priait, plus le pressentiment de la mort du roi s'imposait fortement en son esprit. Un jour que le roi était venu de nouveau lui rendre visite, elle lui parla de la fragilité de la vie humaine et lui dit qu'un roi catholique devait toujours songer à sa dernière heure. — Le roi, devinant sa pensée, la pressa de lui dire tout ce qui occupait son esprit, et Marguerite dut lui avouer que, dans son sentiment, il ne lui restait plus longtemps à vivre. Comme il lui demandait de préciser davantage, elle l'engagea à se préparer cette année même. — Il mourut en effet peu de temps après, le 13 mars 1621.

Marguerite avait toujours ardemment désiré de voir sa nièce Dorothée-Anna, archiduchesse d'Autriche, venir la rejoindre au couvent. — Malgré tous les obstacles qui avaient toujours reculé l'exécution de ce projet, Marguerite répétait constamment : « Je sais que ma nièce viendra « en Espagne, qu'elle se fera religieuse, et que j'assis« terai à sa prise d'habit ». Et tout cela se fit comme elle l'avait prédit.

Elle avait une affection toute particulière pour la princesse Marie-Anne, fille de Philippe II, qu'elle avait pour ainsi dire élevée auprès d'elle, et qu'elle désirait beaucoup voir marier à son neveu, Ferdinand III, roi de Hongrie et de Bohême, qui fut plus tard empereur d'Allemagne. Mais comme la main de cette princesse, fille du plus puissant roi de l'Europe, était recherchée par un grand nombre de princes, et que dans ces sphères élevées ce sont souvent des raisons d'Etat qui décident des mariages, l'union rêvée par Marguerite pour son neveu Ferdinand ne paraissait rien moins que probable. Elle en parlait cependant comme d'une chose convenue et certaine, disant que l'Allemagne attendait une autre impératrice Marie, qu'elle pût estimer et chérir à l'égal de la première. Avec sa nièce Marie-Anne elle ne cessait de parler du bonheur qui l'attendait en Allemagne auprès d'un époux aussi digne d'elle, dans un pays si disposé à la bien recevoir. Ce mariage eut lieu, en effet; la jeune princesse partit pour la cour d'Autriche, et quelques mois après Marguerite reçut la nouvelle qu'un enfant allait naître de cette union. Aussitôt elle fit préparer pour le jeune prince, car elle assurait que ce serait un prince, les premiers vêtements qu'il devait porter, parmi lesquels était une robe de riche étoffe blanche et bleue, symbole de l'innocence du petit être qui allait naître; et quand on lui faisait observer qu'elle se pressait beaucoup de porter une affirmation qui pouvait être téméraire. — « Vous le verrez », disait-elle, « et je ne me trompe pas : « c'est un fils que le ciel réserve à ma nièce; Dieu m'en « a donné l'assurance; et si j'ai grande hâte de terminer « ces petits vêtements, c'est que je désire les envoyer

« moi-même avant de mourir ». Le trousseau fini, elle le fit exposer pendant neuf jours sur l'autel de la très-sainte Vierge, et l'envoya à la reine de Hongrie avec une lettre où elle formait des vœux pour son heureuse délivrance, disant qu'elle ne s'était tant hâtée de lui envoyer ce petit présent, qu'afin de ne pas être plus tard empêchée par la mort, et à ce moment pourtant elle n'était nullement malade. D'ailleurs, toutes les prévisions de Marguerite ne tardèrent pas à s'accomplir : l'impératrice donna le jour à un prince deux mois après la mort de Marguerite.

Au moment de la mort de l'impératrice, sa mère, des difficultés s'étaient élevées pour l'exécution de ses dernières volontés ; Marguerite ne douta jamais un instant que tout dût s'accomplir suivant les dispositions prescrites, relativement aux fondations pieuses qu'elle avait instituées par son testament, et aux nombreuses donations qu'elle avait faites aux églises et aux communautés pauvres, et il en fut ainsi en effet.

Cette foi profonde qu'elle avait en Dieu, cette confiance inaltérable dans l'accomplissement de ses desseins pour le plus grand bonheur des âmes, elle cherchait à l'inculquer à tous autour d'elle ; le doute et l'indifférence étaient des ennemis qu'elle poursuivait partout avec acharnement ; elle ne voyait pas d'autre cause aux infortunes et aux déceptions qui viennent souvent assaillir les âmes tièdes. Elle poussait la confiance jusqu'à ne jamais douter de son bonheur en l'autre vie ; elle ne comptait pas, pour gagner le ciel, sur ses propres mérites, mais bien sur les mérites de Jésus-Christ et des saints, et sur la bonté infinie de Dieu.

Son esprit de prédiction se manifesta encore d'une façon éclatante un jour qu'elle avait envoyé dans une province assez éloignée une personne de confiance chargée d'une importante mission. Elle la vit successivement tomber malade, s'arrêter et mourir avant d'avoir atteint le but de son voyage, comme elle en fit part à ses compagnes, et l'on sut bientôt que c'était en effet ce qui était arrivé.

Une autre fois, elle fut visitée par une pauvre femme dont le mari, gravement malade, était en danger de mort; Marguerite la consola en l'assurant qu'elle ne perdrait pas son mari, et peu de temps après celui-ci revint à la santé.

Un digne prêtre d'une église voisine du couvent vit clairement Marguerite arracher aux tourments du purgatoire et conduire au ciel une âme dont il avait été le directeur et qu'il savait morte en état de péché.

Pendant les cinquante années qu'elle vécut dans l'Ordre, elle demeura toujours fidèle aux habitudes et à la règle de conduite qu'elle avait choisies en entrant au couvent. Lorsqu'elle savait que le roi ou la reine devaient venir la visiter, elle abrégeait le temps de son sommeil afin de commencer plus tôt ses exercices et de n'en manquer aucun comme à son ordinaire. Elle en profitait au contraire pour prier plus longuement pour la famille royale, qu'elle chérissait comme sa propre famille. Elle suppliait le Seigneur d'écarter les dangers qui menacent sans cesse une tête couronnée et d'épargner au roi et à ses enfants les tentations et les piéges qu'ils sont plus exposés que d'autres à rencontrer sur leur chemin ; elle le priait ardemment pour le succès des entreprises du roi d'Es-

pagne, pour qu'il conserve à cette couronne l'éclat et la pureté qui faisaient depuis longtemps son apanage.

Ce fut pendant l'année 1631 que le Seigneur fit comprendre plus clairement à Marguerite que sa fin était proche. Ses plus chers parents, et souvent les plus jeunes, la quittaient l'un après l'autre pour le bienheureux séjour. C'était la princesse Constance, sœur de la défunte reine Marguerite et tante de Philippe IV, qui tombait dans sa fleur après avoir épousé le roi de Pologne; c'était sa sœur, la princesse Madeleine, grande duchesse de Florence, dont la charité inépuisable et les touchantes bontés laissaient en Italie d'universels regrets; c'était ensuite le propre frère de Marguerite, l'archiduc Léopold, qui avait brillamment combattu contre les Turcs et préservé les provinces soumises à la maison d'Autriche; enfin, en 1632, c'était le prince Charles, frère du roi Philippe IV, que le Seigneur rappelait à lui au moment où il promettait au royaume d'Espagne le concours d'une intelligence supérieure et d'un excellent cœur. Ces nouvelles pertes étaient pour Marguerite un avertissement de penser à sa propre fin plus instamment que jamais. Après avoir accompli fidèlement toutes les dernières volontés de sa mère, elle pressa l'achèvement du mausolée qui s'élevait dans le chœur de la chapelle du couvent sur les ordres du roi Philippe III. Le corps de l'impératrice Marie y fut déposé en 1633, trente ans après sa mort, et sa fille bien-aimée put donner à sa main glacée par la mort un dernier baiser d'amour et de regret. Toutes les pensées de Marguerite se tournèrent alors vers ce moment suprême qui rend la créature à son Dieu et qui la délivre pour toujours des tentations et des dangers de la terre.

Souvent, plongée dans ces pensées, elle se figurait qu'elle était mourante, et puis qu'elle était morte et que son corps gisait dans la terre glacée, tandis que son âme reposait dans le sein de Dieu au milieu des félicités éternelles. Et au sortir de ces douces extases, elle s'écriait avec douleur : « Mon Dieu, mon âme n'est donc pas « encore libre de ses liens terrestres ! Combien long- « temps doit donc durer encore mon pèlerinage en ce « monde ? Quand donc serai-je à jamais sauvée des dan- « gers et des tentations ? »

Toujours humble et résignée, elle ne pensait pas que Dieu pût lui réserver après sa mort un autre séjour que le purgatoire ; quant à son corps, elle désirait qu'il fût placé sans pompe dans le cimetière commun, au milieu des tombes de ses sœurs ; et lorsqu'on lui représentait que sa place était dans le chœur, auprès de l'impératrice sa mère, où toutes les sœurs en voyant ses restes se rappelleraient ses grandes vertus et se formeraient à son exemple, elle répondait simplement qu'elle ne méritait pas de pareils honneurs, et qu'elle ne voulait qu'un petit coin de terre dans la sépulture commune près de ses compagnes, dont les mérites seraient peut-être une compensation à ses fautes aux yeux du Seigneur.

Ses sœurs lui demandaient parfois pourquoi elle mettait tant d'insistance à parler de la mort et de sa fin prochaine ; Marguerite répondait alors : « Qu'y a-t-il « d'étonnant à ce que je m'occupe souvent d'un sujet qui « nous touche tous de si près, puisque tous nous devons « y arriver à notre tour. En ne parlant pas de la mort, « en recule-t-on l'approche ; parce que nous l'oublierons, « pensez-vous qu'elle nous oublie ; n'aime-t-on pas à

« songer au Libérateur qui doit venir un jour briser nos « fers et nous rendre à la sainte patrie ? »

Chaque jour elle cherchait à s'unir plus intimement avec son Dieu et à augmenter ses perfections, afin d'être plus digne de paraître devant lui. Elle pria son confesseur d'entendre une confession générale de ses fautes, dans laquelle elle insista avec une humilité et une contrition parfaites sur ses moindres manquements. Puis elle fit dire un plus grand nombre de messes pour les âmes de ses chers défunts, redoubla de zèle pour le soulagement des pauvres et des malades, et se recueillit plus souvent avec Dieu et avec elle-même. Elle passait des heures entières à genoux au pied du saint Sacrement, s'entretenant avec le Seigneur du bonheur qu'elle aurait à le contempler un jour dans sa gloire, à unir ses louanges aux concerts des Anges et des âmes de ceux qu'elle avait perdus ; elle le remerciait avec effusion des grâces et des bontés qu'il ne cessait de répandre sur elle, et terminait toujours ses actions de grâces par une touchante prière, en disant : « Rappelez-moi vers vous, Seigneur, hâtez l'instant de « mon retour dans la céleste patrie ; il y a bien long- « temps que je n'ai vu ma mère, et tous ceux que j'aime « reposent auprès de vous ; cependant, que votre volonté « soit faite, et si mon exil doit durer encore, je l'accepte « sans murmure et presque avec bonheur, en expiation « des fautes que j'ai commises ».

Mais, comme nous l'avons dit, la fin de Marguerite était proche, et les pressentiments se multipliaient dans son esprit et dans celui de ses sœurs. L'une d'elles, qui priait souvent le Seigneur de conserver longtemps au couvent les jours précieux de Marguerite, fut avertie d'en haut

que celle-ci devait bientôt mourir. Une autre sœur, qui était très-gravement malade, pensant que l'heure était venue pour elle de comparaître devant Dieu, supplia Marguerite d'intercéder pour elle dans ses prières, afin d'abréger son séjour dans le purgatoire; mais celle-ci lui répondit : « Je suis la première que le Seigneur doive « rappeler vers lui; c'est donc à moi de vous demander « vos prières et votre intercession ». En effet, cette sœur revint bientôt à la santé. Un autre jour, enfin, qu'une messe solennelle en musique était chantée dans la chapelle pour le repos des âmes des trépassés, une des religieuses dit à Marguerite que ces chants mortuaires l'impressionnaient plus vivement que les autres, et que cette harmonie sévère convenait bien à l'état de ses pensées : « Dans peu de temps », lui dit Marguerite, « vous entendrez de nouveau cette musique; car, à ma mort, plusieurs *Requiem* seront sans doute chantés ».

Ce n'était pas seulement dans le cœur de Marguerite, mais dans toutes les âmes autour d'elle que Dieu multipliait les pressentiments de sa fin prochaine. Tous ceux qu'elle aimait à voir venaient plus souvent l'entretenir et lui témoignaient plus vivement leur affection en songeant qu'ils allaient la perdre bientôt : c'était avec une sorte de prédilection qu'elle amenait la conversation sur le sujet de la mort : « Mes infirmités », disait-elle, « la « perte de la vue, l'affaiblissement croissant de mes « forces sont un acheminement vers l'instant où toute vie « terrestre doit s'éteindre en moi; le Seigneur, dans « sa bonté et sa miséricorde infinies, a voulu préparer « mon corps aux dernières douleurs, comme il m'a « permis d'accoutumer mon âme aux pensées de

« la mort par la perte successive de tous les miens ».

Plusieurs signes extraordinaires présagèrent aussi le funeste événement ; entre autres une étoile brillante apparut tout à coup au-dessus du couvent, entourée d'un anneau lumineux d'où s'échappaient des rayons d'une pénétrante chaleur. Quelques jours avant la mort de Marguerite, l'étoile s'arrêta au-dessus de sa cellule, diminuant d'éclat pendant que décroissaient les forces de la mourante, et s'éteignit avec elle lorsqu'elle eut quitté la terre.

CHAPITRE XII.

SOMMAIRE : Mort bienheureuse de Marguerite. — Témoignages universels d'estime et d'admiration pour sa sainteté et ses vertus.

Le 24 juin de l'année 1633 Marguerite fut prise de grandes douleurs qui ne lui parurent pas cependant assez graves pour garder le lit, et elle voulut encore le lendemain aller entendre la messe. Mais les médecins s'y opposèrent formellement ; elle dut se recoucher sur l'insistance des sœurs qui, d'ailleurs, lui tinrent compagnie et prévinrent ses moindres désirs. Leurs Majestés, qui avaient été informées aussitôt de sa maladie, vinrent lui rendre visite, et voulurent qu'elle fût soignée par leurs propres médecins, qui étaient les premiers de l'Espagne. Marguerite était avec eux, comme avec tout le monde, d'une soumission exemplaire, obéissant à toutes leurs prescriptions, quelque pénibles qu'elles fussent, et malgré le peu de soulagement qu'elle en tirait quelquefois. Si on lui demandait de ses nouvelles, elle répondait toujours qu'elle se trouvait bien, qu'elle souffrait fort

peu et que son plus grand souci était de donner tant de peine et d'ennui aux sœurs qui voulaient bien la servir.

Mais ce qui était surtout une grande douleur pour Marguerite, c'était la pensée que sa nièce, Dorothée-Anna, fille de l'empereur Rodolphe, allait se trouver bien isolée dans le couvent après sa mort. — Cette jeune fille, qu'elle avait fait venir d'Autriche auprès d'elle, et qu'elle chérissait tendrement, allait avoir besoin de toutes ses forces pour supporter la perte de sa tante, et pour persévérer, après ce coup fatal, dans le sentier aride où elle l'avait suivie. — Debout au chevet de la malade, elle avait peine à cacher ses larmes; car si Marguerite était sa tante par les liens du sang, elle était bien sa mère par les soins et par l'affection dont elle n'avait cessé de l'entourer.

Cependant Marguerite savait surmonter ces cruelles émotions avec un admirable courage. Lorsque son directeur venait offrir le matin le saint sacrifice dans sa chambre, et lui administrer la sainte communion, il la trouvait toujours calme et presque joyeuse du bonheur d'une âme qui entrevoit déjà les félicités du paradis. Revêtue de l'habit de l'Ordre, la tête encadrée dans son voile et le rosaire dans la main, elle semblait une sainte en extase, transfigurée au milieu des Anges. Après la messe et la sainte communion, elle commençait une action de grâces qu'elle continuait mentalement tout le jour et toute la nuit, entretenant ainsi jusqu'au lendemain dans son âme le feu de l'amour de Dieu que le Pain de vie y avait allumé.

Le jour de la fête de la Visitation de la très-sainte

Vierge devait prononcer ses vœux, sous le nom de Jeanne du Saint-Esprit, la fille du duc de Villa-Hermose, qui était tendrement chérie de Marguerite. Le roi et la reine devaient assister à la cérémonie, ainsi que les plus grands personnages de la cour; mais la maladie de notre sainte était pour eux une telle douleur, que le roi ordonna de surseoir à la cérémonie jusqu'à ce qu'elle pût avoir lieu dans des circonstances moins tristes. Quelques jours après cependant, les médecins ayant assuré le roi que Marguerite était beaucoup mieux et près de guérir, la jeune fille put prononcer ses vœux le 2 juillet, en présence du roi, de la reine et de toute la cour, qui se rendirent ensuite auprès de Marguerite et demeurèrent au couvent jusqu'au soir. — Mais le mieux ne devait pas se continuer pour la malade, et dès le lendemain matin elle fut trouvée si souffrante que le roi lui envoya son premier chambellan, le marquis de Torrès, pour veiller à à ce que tous les soins et tous les soulagements possibles lui fussent prodigués. Toutes les fois qu'elle se confessait ou qu'elle recevait la sainte communion, elle le faisait toujours comme si ce devait être la dernière, et ne cessait de demander à son directeur s'il la trouvait vraiment en état de grâce; et lorsqu'elle fut arrivée à la persuasion qu'elle y était en effet, tous les signes de la joie la plus pure se répandirent sur son visage; cette joie contrastait même avec la douleur des religieuses qui l'assistaient, et l'une de celles-ci ne put s'empêcher d'en faire la remarque : Marguerite lui prit doucement la main et lui dit : « Ma chère sœur, comment ne serais-je pas heureuse, je « sens que la mort va venir me visiter et que je vais « enfin m'unir à mon divin Fiancé ; vous qui m'ai-

« mez, ne pleurez plus, mais réjouissez-vous avec moi ».

Lorsqu'elle eut communié pour la dernière fois, elle demanda humblement pardon à l'abbesse et à toutes ses sœurs des fautes qu'elle avait pu commettre envers elles et de la peine qu'elle leur avait donnée pendant ses maladies : elle se fit donner l'Extrême-Onction, et demanda qu'on lui fît don d'un nouvel habit de l'Ordre pour y être ensevelie après sa mort. A partir de ce moment, elle se recueillit dans le Seigneur et n'interrompit plus guère ses dernières méditations. Elle demandait seulement encore quelquefois à son directeur s'il la trouvait suffisamment préparée à paraître devant Dieu, tant elle était scrupuleuse et toujours inquiète à l'égard de sa conscience.

Au milieu de ses plus grandes souffrances elle fit preuve d'un courage et d'une fermeté extraordinaires; s'il lui échappait un mot de plainte, elle en demandait aussitôt pardon à ses sœurs comme d'une grande faute. Sa dernière nuit fut un long supplice qu'elle supporta avec une résignation angélique; pendant cette nuit elle s'entretint longtemps avec l'abbesse, et lui recommanda de maintenir toujours d'une main ferme l'observance de la règle et des usages établis dans le couvent; elle lui parla aussi longuement de sa nièce Dorothée-Anna, qu'elle regrettait si amèrement de quitter à ses premiers pas dans la voie du Seigneur; elle lui fit promettre de prendre un soin tout particulier de cette jeune fille, de surveiller son éducation, enfin de la remplacer auprès d'elle.

Le lendemain matin elle envoya son directeur chez le roi pour lui recommander de prendre sous sa protection

spéciale les Ordres de Saint-François, le couvent des Clarisses de Madrid et sa nièce Dorothée-Anna; elle lui faisait dire aussi que, quittant ce monde comme une pauvre Clarisse, il n'était pas en son pouvoir de récompenser dignement tous ceux qui l'avaient si bien servie toute sa vie, et particulièrement à ses derniers instants; en conséquence, elle le priait de subvenir par sa munificence aux besoins de tous ceux que sa pauvreté ne lui permettait pas de gratifier comme ils le méritaient. — Le directeur fit part de sa mission au premier ministre d'Etat et revint en toute hâte vers Marguerite qu'il avait laissée presque mourante. Quelques instants après arriva une lettre du roi qui s'engageait à accomplir tout ce qui lui était demandé.

Dans toutes les églises de Madrid on faisait dire des messes en grand nombre depuis plusieurs jours pour le salut de son âme, et les prières ne manquaient pas pour demander au ciel sa guérison. — « Que Dieu récompense « les âmes pieuses qui ont pensé à moi », disait-elle, « et « qu'il veuille bien m'attribuer les mérites des prières « qu'on lui adresse pour moi ». De temps en temps on la voyait soumise, et quand on lui en demanda la raison elle répondit : « N'entendez-vous pas cette douce musi-« que qui me berce et m'enchante en ce suprême ins-« tant » ; et cependant les assistants n'entendaient rien de pareil. Elle dit adieu à toutes ses sœurs avec une affection touchante, ayant pour chacune d'elles une bonne parole, un mot d'espérance et de consolation. Lorsque les médecins vinrent la voir une dernière fois, elle leur dit : « O, soyez les bienvenus, messieurs, et recevez pour « tous vos excellents soins tous mes remerciements; d'ail-

« leurs, votre œuvre est terminée, et je n'ai plus besoin « de vos services ». Et les chants résonnaient plus fort, plus harmonieux, et Marguerite ne cessait de répéter : « Mes sœurs, n'entendez-vous donc pas la délicieuse « musique; je vois des choses admirables, et j'entends « les plus doux concerts ». Ces faveurs célestes l'aidaient à supporter les terribles douleurs de ses derniers moments; une jeune novice raconta plus tard qu'elle avait vu, le soir de la mort de Marguerite, une âme s'envoler au ciel et une procession d'Anges descendre pour la recevoir.

Cependant l'instant suprême était arrivé; on disait au chevet de la mourante les prières des agonisants, et celle-ci, les mains croisées sur le crucifix qui lui avait été donné le jour où elle devint professe, semblait déjà voir les Anges dans le ciel; son âme s'exhala dans une dernière étreinte le mardi soir, 5 juillet 1633 : elle était âgée de soixante-six ans et avait prononcé ses vœux depuis cinquante années. Son doux visage ne témoignait pas qu'elle eût quitté le monde, et l'on dut recourir à plusieurs épreuves pour s'assurer qu'elle était bien morte et qu'il ne restait plus d'elle au monde que sa dépouille. La douleur des religieuses fut immense; Dorothée-Anna surtout était inconsolable. Le roi et la reine, qui espéraient dire un dernier adieu à leur grand'tante encore vivante furent déçus dans cette espérance; c'est au moment où ils quittaient le palais pour venir la visiter qu'ils apprirent qu'elle venait de trépasser. Son corps, revêtu des mêmes habits qu'elle avait portés pendant sa maladie, fut exposé dans l'église du couvent en chapelle ardente; une couronne de fleurs ornait son front et une branche

de fleurs d'orangers, symbole de chasteté, fut placée dans sa main.

Lorsqu'au matin s'ouvrirent les portes de la chapelle, une foule innombrable accourut de toutes parts pour donner le dernier adieu à celle qui avait répandu tant de bienfaits autour d'elle. Toute la ville de Madrid voulut contempler une dernière fois sa dépouille, et la plus profonde douleur était peinte sur tous les visages. Les pauvres perdaient en elle leur plus ferme soutien, les orphelins une mère, et la chrétienté une de ses gloires. Le patriarche de l'Inde vint dire la messe à côté du cercueil, pendant que d'autres messes étaient célébrées dans la chapelle par les plus illustres prélats alors présents à Madrid. Sur les ordres du roi, un service solennel fut préparé ; la chapelle fut tendue magnifiquement de draperies mortuaires rehaussées par des écussons aux armes de la maison d'Autriche ; les plus riches tapis furent étendus sur les dalles de l'église, pendant que les objets du culte les plus précieux, les tableaux les plus rares, étaient partout disposés pour donner à la cérémonie une pompe et un éclat dignes du nom illustre et des hautes vertus de celle qui venait de quitter la terre.

Le lendemain, dès le matin, le roi et la reine se rendirent au couvent accompagnés de leur cour et des plus illustres personnages de l'Espagne. La reine fut reçue par l'abbesse au parloir, où elle demeura avec ses dames d'honneur pendant que le roi allait à la chapelle assister au service divin ; ce fut encore le patriarche de l'Inde qui officia devant le roi qui avait de chaque côté de son trône les ambassadeurs de France et de Venise ; autour de lui se groupaient des archevêques, des évêques, les

chanoines et les prédicateurs de la chapelle royale, ainsi que les plus grands de la cour. L'abbesse avait voulu épargner à cette illustre assistance la fatigue d'entendre chanter jusqu'au bout les prières des morts et les psaumes que l'on dit en pareille circonstance ; mais le roi, malgré la chaleur inévitable au milieu d'une si grande affluence, malgré l'éclat fatigant des lustres et des candélabres, ne voulut point que la cérémonie fût abrégée, et fit chanter par les chœurs de sa chapelle particulière toutes les prières intégralement.

A l'issue de cet office, le roi revint au couvent, où il fut reçu par la reine, l'abbesse, et la jeune Dorothée-Anna tout éplorée du funeste événement qui la laissait seule au couvent. Une procession solennelle eut lieu ; le corps était porté par huit grands d'Espagne, et accompagné par les musiciens de la chapelle royale, qui chantaient les dernières prières ; le roi et la reine suivaient, escortés de toute leur cour ; enfin venaient toutes les religieuses du couvent, qui ne pouvaient dissimuler leur douleur et versaient d'abondantes larmes. La dépouille mortelle de Marguerite fut déposée dans le chœur de l'église du couvent, vis-à-vis du mausolée de sa mère, afin qu'elle demeurât toujours unie à cette mère chérie qu'elle avait tant aimée, qui avait jeté dans son âme la première semence des hautes vertus qui brillaient en elle pendant sa vie, et dont le souvenir resta vivant longtemps après sa mort. Le roi prit ensuite à part Dorothée-Anna et lui donna quelques paroles de consolation, l'assurant de son affection profonde et de sa constante protection pour l'avenir ; il lui rappela brièvement les perfections aimables de Marguerite, ne pouvant, disait-il, lui proposer de suivre

un plus parfait modèle. Il l'engagea fortement à persévérer dans la voie où elle était entrée et où elle promettait de combler autant qu'il était possible le vide laissé au couvent et dans tous les cœurs chrétiens par la mort de sa tante.

Les cérémonies en l'honneur de la défunte se prolongèrent encore pendant quatorze jours, suivant les ordres du roi, qui voulut qu'elle fût honorée comme une personne royale. Il vint encore de sa personne, accompagné de la reine, assister aux offices des deux derniers jours ; la messe fut dite par le cardinal Monti, nonce du pape, en présence d'une nombreuse assistance. Pendant cette quinzaine, les communautés religieuses des différents Ordres ne cessèrent de se succéder dans l'église du couvent, pour rendre à la défunte les derniers devoirs ; les prédicateurs les plus illustres célébraient en chaire ses vertus et ses innombrables bienfaits. Le général des Mineurs ordonna que des messes fussent dites en son honneur dans tous les couvents de Saint-François, par tous les prêtres de l'Ordre.

Les marques d'honneur et de respect dues à son grand mérite n'avaient point fait défaut à Marguerite pendant sa vie. Les papes Clément VIII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII l'avaient nommée dans différentes bulles « le plus ferme rempart de la foi, la fille chérie de la « sainte Eglise, la privilégiée du Saint-Siége, un modèle « de toutes les perfections, la gloire de la chrétienté et « des Ordres religieux ». Pareilles louanges lui étaient données par des empereurs, des rois et des princes, même par des hérétiques qui célébraient à pleine bouche sa vie austère et inattaquable. Les cardinaux, les

nonces du pape et les évêques ne lui parlaient qu'avec la plus grande déférence et l'honoraient comme le plus précieux joyau de la sainte Eglise; tous la regardaient comme ayant eu part aux faveurs spéciales du Seigneur et venaient lui demander conseil dans les moments difficiles. Ce renom universel de sainteté s'accrut encore après sa mort : les reines d'Espagne et de Hongrie, le prince-cardinal Ferdinand, qui ne l'appelaient pas autrement que leur sainte tante, disaient qu'ils ne sauraient prier pour elle, mais bien lui demander d'intercéder pour eux auprès du Seigneur. Les plus grands seigneurs de la cour lui firent toucher leurs chapelets le jour des funérailles et lui baisèrent humblement les pieds.

L'abbesse recueillit précieusement tout ce qui lui avait servi pendant son existence et le distribua au roi, aux reines d'Espagne et de Hongrie, au prince-cardinal, au nonce du pape, au général de l'Ordre et à d'autres personnes pieuses qui conservèrent ces souvenirs comme de saintes reliques.

Le Père Jean de Palma, son dernier directeur, a écrit sa vie en espagnol; elle a été traduite en italien et imprimée à Rome en 1680.

C'est ici le lieu de dire quelques mots d'une tante de Marguerite de la Croix, la princesse Marie, fille du duc de Bavière et d'Anne d'Autriche, sœur de Maximilien II. Cette princesse épousa son oncle, l'archiduc Charles, frère de l'empereur Maximilien et duc de Gratz, en Styrie. Elle eut de lui quinze enfants, six princes et neuf princesses;

parmi ces enfants étaient l'empereur Ferdinand II et Marguerite, qui fut mariée au roi d'Espagne Philippe III, par les soins de Marguerite de la Croix, comme nous l'avons vu en écrivant la vie de cette dernière.

Ce qu'avaient été la reine Clotilde en France, la reine Ludmille en Bohême, la reine Théodelinde en Lombardie, et l'impératrice Cunégunde en Allemagne, la princesse Marie le fut en Moravie, en Styrie et en Carinthie. Les hérétiques n'avaient pas de plus fervente ennemie, et elle répétait souvent qu'elle aimerait mieux porter tous ses enfants sur ses épaules et les ramener ainsi elle-même en Bavière, que de les voir exposés à partager les doctrines de Luther.

Elle protégea toujours d'une façon toute particulière les Ordres de Saint-François : à Gratz, elle fonda un magnifique couvent de Clarisses, où elle mourut saintement le 29 avril 1608. Dieu récompensa par plusieurs miracles les vertus de cette sainte princesse, et des religieuses qui en eurent la révélation ont affirmé qu'elle avait été admise dans le ciel sans avoir passé par les tortures du purgatoire.

SIXIÈME JOUR DE JUILLET

MARTYRE DU PÈRE JEAN DE PADILLA
ET DE FRÈRE JEAN DE LA CROIX

1540. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Parmi les provinces de la Nouvelle-Espagne, il en est peu qui n'aient été visitées d'abord par les Frères Mineurs. Le grand royaume de Mexico, entre autres, leur dut la première connaissance de la religion et du saint Evangile. Pendant que les premiers explorateurs du Nouveau-Monde rapportaient dans leur patrie de l'argent, de l'or et mille richesses inconnues, les fils de Saint-François apprenaient aux Indiens à connaître Dieu et gagnaient des âmes au ciel. Parmi ces missionnaires dévoués, le Père Jean de Padilla se faisait remarquer par son zèle ; le royaume de Mexico lui dut plus qu'à tout autre, comme supérieur du couvent de Tulanteingo. Le Père Martin de Jésus voulant étendre encore son influence chrétienne sur le pays, prit avec lui le Père Jean de Padilla, dont il connaissait la piété profonde, et ils partirent ensemble pour la province de Xalisco. A leur retour, le Père Jean de Padilla, ainsi que quatre autres frères mineurs, fut attaché à un corps de troupes espagnoles chargées de protéger les colons dans leurs travaux contre les agressions des indigènes. Bientôt le Père de Padilla, avec le frère Jean de la Croix, un portugais et deux indiens du

Tiers Ordre, furent envoyés dans la province de Tiguez, qui était la limite des exploitations espagnoles ; mais le Père de Padilla entendit parler d'une tribu voisine qu'il espéra convertir facilement à la foi catholique, et, poussé par son zèle ardent, il partit avec le portugais et les deux indiens qui lui servaient d'interprètes. Le frère Jean de la Croix demeura à Tiguez, retenu par les colons. En traversant une forêt, une tribu de sauvages rencontra le Père de Padilla et sa petite troupe ; celui-ci reconnut bientôt à leur attitude menaçante qu'il allait payer son zèle de sa vie, il conjura ses compagnons de s'enfuir, s'offrant à donner son sang pour les sauver. Il fut en effet entouré et garrotté en un instant, puis lié à un arbre et coupé en morceaux par ces barbares.

Il mérita ainsi la palme des martyrs en l'année 1540.

Le Frère Jean de la Croix, dont le dévouement aux intérêts de l'Eglise et la charité pour le prochain étaient sans limite, subit le même sort que le Père Jean de Padilla dans le pays de Quivira, de la main des mêmes barbares.

En l'année 1579, quatre frères mineurs, dont le nom est resté inconnu, périrent dans les Pays-Bas, victimes de la cruauté des Gueux. Après leur avoir fait avaler du sable fin arrosé de vinaigre, ces misérables les enfermèrent dans une cave où ils expirèrent au bout de deux jours dans d'horribles souffrances. Leurs corps furent recueillis par une sainte femme qui les fit ensevelir dans

une église que les Gueux avaient déjà profanée. Le prince Alexandre Farnèse ne put s'empêcher de verser d'abondantes larmes au récit de ces nouvelles cruautés.

SEPTIÈME JOUR DE JUILLET

LE BIENHEUREUX DAVANZAT

PRÊTRE, DU TIERS ORDRE

1295. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

Ce saint prêtre naquit vers l'an 1200 à Semifonte, près de Florence, en Toscane. Son enfance fut remarquable par les vertus d'obéissance, de résignation et de persévérance qui brillèrent de bonne heure en lui. Il aimait à fréquenter les églises et à s'isoler dans la méditation, tandis que ses camarades se livraient aux jeux les plus bruyants. Sa dévotion particulière à saint François lui fit prendre encore très-jeune l'habit du Tiers Ordre. Nommé à la cure de Barbarino, il se donna tout entier au salut des âmes qui lui étaient confiées, prêchant et enseignant sans relâche l'amour de Dieu et le mépris des choses de la terre. Il habitait une humble maison où il passait dans la prière tout le temps qu'il ne consacrait pas aux fidèles. Cette ferveur dans la prière, le recueillement qu'il montrait pendant le saint sacrifice de la messe, prouvaient bien qu'il savait mettre en pratique les saints enseignements qu'il donnait. Sa charité devenait chaque jour plus

grande, il visitait les malades non-seulement dans sa cure, mais encore dans les paroisses voisines ; les pauvres pèlerins trouvaient chez lui un asile, il leur offrait son propre lit pendant qu'il couchait lui-même sur la terre nue. Tous les revenus de son église, il les consacrait aux pauvres. On le voyait souvent, à l'heure de midi, leur distribuer le repas qui lui était préparé, ne se réservant que l'eau et le pain, ce qui était d'ailleurs sa nourriture habituelle. Dieu, en retour, le comblait de ses faveurs, ainsi que le prouvent les nombreux miracles qu'il fit pendant sa vie. Un jeune homme qu'il avait élevé à l'école de ses hautes vertus lui servait de compagnon, il le chargeait de distribuer aux pauvres son vin et son beurre et, quoiqu'il le fît souvent, le tonneau de vin était toujours plein et le beurre ne diminuait pas ; le Père Davanzat ne s'en étonnait pas et se souvenait de cette parole du Seigneur : « Donnez, et je vous le rendrai ». — Les prêtres voisins qui venaient dire l'office dans son église restaient quelquefois à dîner avec lui. Un jour qu'il avait envoyé son compagnon puiser de l'eau à une fontaine voisine, ses convives furent surpris de voir cette eau se changer en vin ; ils se jetèrent à ses genoux, et, reconnaissant en lui l'élu du Seigneur, lui demandèrent ses prières.

Parvenu à un âge avancé, il voyait souvent le ciel s'entr'ouvrir devant lui. Quelques mois avant sa mort, il entendit le chant des Anges. Un jour qu'il était dans son église avec son compagnon, lisant les litanies des saints, il s'arrêta tout à coup, les yeux au ciel dans une sainte extase : « Je les entends, mon fils », s'écria-t-il, « je les « entends » ; et comme l'autre n'entendait rien, il lui prit la main et lui demanda s'il entendait maintenant, et le

jeune homme entendit une harmonie céleste qui remplissait la nef sonore de l'église; mais lorsqu'il eut quitté la main du Père Davanzat, il n'entendit plus rien. Cependant le saint religieux désirait avec ferveur que son âme s'affranchît enfin de sa prison corporelle pour s'envoler vers la patrie céleste. Il sentit, à l'approche de sa dernière maladie, que ses vœux allaient être exaucés. Entouré de ses fidèles désolés, il leur donna sa bénédiction : « Mon « cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt », disait-il les regards tournés vers le ciel, « je remets mon âme « entre vos mains », et en disant ces derniers mots, il expira le 7 juillet 1295. En ce moment les Anges firent entendre des chants d'allégresse, et une musique divine vint retentir aux oreilles étonnées des assistants.

Le don des miracles lui fut conservé après sa mort. Un jeune porteur d'eau qui s'était gravement blessé en tombant de sa mule, fut porté sur la tombe du Père Davanzat et miraculeusement guéri. Plusieurs autres malades furent encore guéris spontanément en touchant ses reliques. Sa fête est célébrée chaque année à Barbarino avec une grande pompe. Un autel de son église lui est spécialement dédié, et à certains jours de l'année on y expose ses reliques qui opèrent toujours d'éclatants miracles.

A la même époque vécurent le bienheureux Richard, professeur de philosophie et évêque de Fossombrone ; le bienheureux Gualtère, archevêque de Trévise; le bienheureux Alexandre, prêtre de Pérouse et professeur de philosophie; le bienheureux Landène de Montefeltro ; le bienheureux Jean de Ravène; le bienheureux Bona-

micus de Volaterra; le bienheureux Charles de Montefeltro. Les chroniques de l'Ordre mentionnent seulement leur nom, en ajoutant que, dans l'observance de la règle du Tiers Ordre, ils se sont signalés par la plus ardente piété et les plus éclatants miracles.

LE BIENHEUREUX PÈRE ANGE

DU SAINT-SÉPULCRE

1270. — Pape : Clément IV. — Roi de France : Saint Louis.

Lorsque saint François d'Assise vint, en l'année 1213, prêcher dans le village de Monte-Casala, un jeune homme du bourg du Saint-Sépulcre, qui avait entendu parler des miracles du saint Père, vint lui demander à entrer dans son Ordre; et comme saint François lui demandait s'il pourrait supporter la règle austère qu'il avait établie : « Ne suis-je pas votre frère », répondit le jeune homme, « la même lumière ne nous éclaire-t-elle pas? ne sommes-nous pas nés sur la même terre? sous les regards « du même Dieu? qui me soutiendra dans mes défaillances ».

Il reçut en effet l'habit de l'Ordre avec le nom d'Ange; il fut nommé quelque temps après supérieur du couvent de Monte-Casala. Un jour qu'il y recevait la visite de saint François, celui-ci lui ordonna d'aller par les chemins annoncer qu'il prêcherait le lendemain dans le village. Le Père Ange, qui avait chez lui quelques parents, remit au soir l'accomplissement de cet ordre; saint François lui

reprocha amèrement sa tiédeur ; il lui fit dépouiller son froc et quitter ses sandales et l'envoya ainsi annoncer la prédication du lendemain. Cette leçon le rendit d'une obéissance aveugle aux ordres de saint François; un tableau dans l'église du bourg du Saint-Sépulcre rappelle cette circonstance.

Un jour des meurtriers vinrent demander l'aumône au couvent, mais le Père Ange ne voulut point les recevoir, il les congédia avec des paroles dures, leur disant qu'ils n'étaient point dignes d'habiter sur la terre. Sur ces entrefaites saint François arriva au couvent avec du pain et du vin qu'il avait reçu pour ses frères ; ayant appris ce qui venait de se passer, il envoya le Père Ange à la recherche des meurtriers avec le pain et le vin qu'il avait apportés. « Notre-Seigneur nous a enseigné que ce sont « les malades, et non pas ceux qui sont en santé, qui ont « besoin de médecin », dit-il, « lui-même il a soupé la « veille de sa mort avec Judas qui devait le trahir ». Le Père Ange partit, rejoignit les meurtriers et leur distribua les aumônes qu'il avait reçues de saint François. Touchés par la grâce du Seigneur, ces hommes criminels vinrent abjurer leurs erreurs aux pieds de saint François et le conjurèrent de les admettre parmi ses frères. Deux d'entre eux moururent peu de temps après en confessant la foi catholique; le troisième, qui avait pris le nom d'Agnellus, expia dans le jeûne et la pénitence les fautes de sa vie, et mourut saintement après avoir pendant quinze ans édifié tous ses compagnons par son austère piété.

Une nuit le Père Ange fut conduit en songe par son Ange gardien sur une haute montagne d'où il aperçut l'enfer avec ses flammes, le purgatoire avec ses douleurs,

et le paradis avec ses félicités. Son bon Ange l'avertit ensuite de se préparer à la mort que Dieu lui enverrait dans sept jours. Dès le lendemain matin, il raconta sa vision à ses frères, et sept jours après il s'endormit saintement dans le Seigneur, le 7 juillet 1270.

LE PÈRE JEAN DE NAVARETTE

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

Le Père Jean, né à Navarette, en Espagne, vécut pendant soixante ans dans la rigoureuse observance de la règle de saint François. Il chérissait également la pauvreté et la solitude, et macérait son corps par le jeûne, le cilice et d'autres austérités. Donnant tous ses repas aux pauvres, il ne gardait pour lui que du pain et quelques légumes crus. Il avait sans cesse devant les yeux les souffrances de Jésus-Christ, la Passion du Sauveur lui arrachait constamment des larmes, et on l'avait surnommé Jérémie. Agé de plus de quatre-vingts ans, il fut atteint d'une longue et cruelle maladie. Le crucifix dans les mains, les yeux tournés vers le ciel, pour la première fois on le vit sourire ; après son long et pénible voyage, il entrevoyait enfin le port et le salut. Il mourut au couvent de Lima, le 7 juillet 1617. A l'heure de sa mort un globe de feu illumina sa chambre, et les fidèles accourus de toutes parts se partagèrent les morceaux de ses vêtements, reliques qui opérèrent plusieurs miracles dans la suite.

LE PÈRE JOSEPH GARCIA

1645. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

Le Père Joseph Garcia, né à Xativa, en Espagne, dans la province de Saint-Jean-Baptiste, fut professeur de théologie à Valence et supérieur de plusieurs couvents. Chargé de l'éducation des novices, il les instruisait dans la pratique des hautes vertus, dont il était le plus digne exemple. Dieu l'honora du don de prophétie. On le voyait souvent demeurer de longues heures en extase, comme s'il s'entretenait avec les Anges. Un jour qu'un terrible orage venait d'éclater, et que le tonnerre et les éclairs sillonnaient le ciel de toutes parts, le supérieur du couvent avec les autres religieux s'étaient prosternés en prières devant le très-saint Sacrement ; au contraire, le Père Garcia s'écriait : « Encore, Seigneur, encore, donnez « un libre cours à votre colère ». Le supérieur lui ordonna de se taire et d'implorer la pitié de Dieu et sa miséricorde ; il obéit par respect, et quand on lui demanda ensuite la raison de ses paroles : « Ne savez-vous pas que « la peur est un moyen de ramener les âmes à Dieu, et « que plus le Seigneur effraie le monde, plus les cœurs « s'examinent et retournent à lui ».

Le gouverneur de Valence, Los Veles, était marié depuis trois ou quatre ans et n'avait pas encore d'enfant ; le Père Garcia vit apparaître un jour l'Archange saint Michel qui lui annonça que Los Veles aurait un fils, que cet enfant mourrait, mais que d'autres enfants lui naî-

traient encore. En effet, deux jours après la fête de saint Michel, la femme du gouverneur mit au monde un garçon qui mourut trois ans après. Elle eut ensuite trois garçons et une fille, et la prédiction du Père Garcia se trouva ainsi confirmée. Il prédit aussi la guérison du Père Jean Mancebon, supérieur, et celle du Père Jean Lucas Aleman, chanoine de la cathédrale de Carthagène, que plusieurs médecins avaient déclarés incurables. Il s'endormit dans le Seigneur au couvent d'Elche, le 7 juillet 1645, après une vie saintement remplie par la piété la plus ardente et les plus grandes faveurs du ciel.

LE B. LAURENT DE BRINDES.

1619. — Pape : Paul. V. — Roi de France : Louis XIII.

Le 22 juillet 1559 naquit à Brindes, dans une des familles les plus distinguées de la ville, un enfant qui devait illustrer bientôt par ses hautes vertus et son mérite supérieur la ville qui lui donna le jour, et l'Ordre Séraphique, qui le compte parmi ses plus grandes figures et les plus parfaits disciples de Saint-François. La patrie du cardinal Caraffa, devenu pape sous le nom de Paul IV, à le droit de s'enorgueillir autant de l'humble moine qui, sous le nom de Laurent de Brindes, remplit auprès des plus puissants souverains de l'Europe les missions les plus difficiles et les plus dangereuses, que du sacré pontife instituteur de la *Règle des Théatins* et de la *Congrégation de l'Index*. Les parents de notre bienheureux

étaient Guillaume Rossi et Elisabeth de Masella, tous deux nés à Brindes; mais la famille de Rossi, originaire de Venise, n'était descendue en Italie qu'un demi-siècle environ avant la naissance de Laurent; c'était à Venise qu'elle avait brillé de tout son éclat, comptant parmi ses ancêtres des magistrats, des hommes de guerre et même d'illustres prélats; car l'un d'eux occupa le trône de saint Pierre sous le nom de Martin V; quelques-uns de ses membres, entre autres un oncle du jeune Laurent, habitaient encore Venise, et nous le verrons bientôt se rendre dans cette ville pour achever ses études et s'y nourrir auprès de son oncle des saines traditions et des salutaires exemples que le berceau de sa famille pouvait lui fournir en grand nombre.

Baptisé sous le nom de Jules-César, ce ne fut que plus tard, en recevant l'habit des Mineurs Conventuels que notre bienheureux prit le nom de Laurent; son père pressentit dès sa naissance les hautes destinées auxquelles le Seigneur devait appeler son fils, et il écrivait à son frère de Venise : « Le ciel, dans sa bonté, vient de nous « donner un fils, mais quel fils ! Les traits de son visage « sont si admirables qu'il est impossible de ne pas voir « en lui un enfant de bénédiction. Et ne pensez pas que « la tendresse paternelle me fasse illusion et me dicte ce « langage ; tous ceux qui ont vu votre neveu se deman- « dent si ce n'est pas plutôt un Ange qu'un homme ». L'enfant ne tarda pas à justifier, et au delà, toutes ces espérances ; son éducation, confiée à deux religieux, s'annonça d'abord sous les auspices de la docilité la plus parfaite et de l'intelligence la plus vive ; en même temps, je ne sais quel parfum de piété s'exhalait de cette jeune

fleur et rendait aussi agréable que facile le soin de la cultiver. Pénétré dès le berceau de la crainte et de l'amour de Dieu, habitué dès le sein de sa mère à murmurer son nom, Jules-César montra de bonne heure autant de zèle pour la piété que pour l'étude, et lorsqu'il manifesta l'intention de consacrer sa vie au Seigneur dans l'Ordre de Saint-François, son père, homme vraiment chrétien, pénétré de l'excellence de la vie religieuse, l'encouragea dans cette sainte entreprise plutôt qu'il ne l'en détourna. Mais ce père bien-aimé vint à mourir avant d'avoir vu son fils revêtir l'habit de bure, et lorsque Jules-César adressa a sa mère demeurée veuve les mêmes instances pour qu'elle lui permît de se séparer du monde, le cœur de la pauvre femme se fendit à l'idée de perdre encore la société de son fils unique, et de l'ensevelir dans la retraite d'un cloître. Qui prendrait soin d'elle au déclin de l'âge, qui lui aiderait à supporter la vie après la perte d'un époux chéri, qui serait sa société, son soutien, son existence? « Dieu », répondit l'enfant; « c'est sa voix qui m'appelle, c'est sa main qui me « conduira, ce sont ses desseins que je veux servir comme « un instrument docile. C'est Lui qui vous donnera la « force, la consolation, l'espérance et la gloire, peut-être, « d'avoir un fils martyr, mort pour sa foi et pour le bon« heur des âmes, à l'exemple du divin Maître ». Sa parole avait tant de persuasion, son âme tant de chaleur, que la mère accomplit le sacrifice, et Jules-César entra au couvent de Saint-Paul, à Brindes, où il ne tarda pas à gagner l'estime de ses maîtres, la confiance et l'affection de ses compagnons. Sous la direction du Père Giacourt, prédicateur célèbre auquel il était spécialement confié, notre

bienheureux fit bientôt d'étonnants progrès dans ses études, à la grande satisfaction de ses maîtres que sa docilité et son intelligence récompensaient largement de leurs soins.

Selon une ancienne coutume, qui s'était conservée à Brindes et dans quelques autres villes d'Italie, les enfants qui se recommandaient par leur piété exemplaire et leur parole vive étaient écoutés par le peuple comme de petits apôtres. Ils faisaient dans les églises de véritables discours, et il n'était pas rare de les voir produire sur la foule une impression que des prédicateurs plus autorisés n'auraient pas obtenue. Jules-César s'acquittait de ce soin avec un rare bonheur ; animé par le souffle vivifiant du Saint-Esprit, il savait faire passer dans les âmes le feu qui l'embrasait, et sa jeune éloquence énergique et naïve produisait les effets les plus salutaires ; les enfants de son âge surtout l'écoutaient avec admiration ; il savait reprendre doucement leurs défauts, leurs mauvaises habitudes, il les rendait meilleurs, et leurs parents lui en avaient la plus grande reconnaissance. C'est ainsi que le Seigneur se sert souvent des humbles pour accomplir ses plus grands desseins, et répand la féconde semence de sa parole par la bouche d'un petit enfant.

A cette époque un événement considérable vint changer tout à coup le genre de vie de notre bienheureux ; une flotte turque qui côtoyait depuis longtemps les bords de la Pouille débarqua un jour sur le pays une armée d'hérétiques qui mirent en cendres la ville épiscopale de Castro ; la frayeur envahit toute la contrée, et les parents de Jules-César, sa mère et son oncle, allèrent se réfugier avec lui à Venise, pour échapper au fléau dévastateur. — Nous

avons dit un mot de l'oncle de Rossi, qui habitait encore cette ville, et près duquel les fugitifs trouvèrent un abri : Ce digne homme, prêtre séculier, était chargé de recevoir chez lui et de gouverner les jeunes gens qui suivaient les leçons du collége Saint-Marc ; doué d'un grand savoir et d'une piété profonde, il reçut avec joie son neveu parmi ses disciples; il savait déjà quel trésor de bonté, de piété et d'intelligence il venait d'acquérir, et il ne négligea rien pour faire porter à ce jeune arbre plein de promesses tous les heureux fruits qu'on avait droit d'en attendre. Les élèves de l'école Saint-Marc portaient la soutanelle, et Jules-César dut quitter sa robe de cordelier pour prendre ce nouveau costume ; mais tel était le respect qu'on avait déjà pour lui, telle aussi la confiance daus l'excellence de sa vie déjà remplie des faveurs du ciel, que quelques-uns de ses parents recueillirent pieusement l'habit qu'il venait de dépouiller et le conservèrent comme une précieuse relique ; le simple contact de ce saint objet enflammait leur cœur de l'amour divin, et le procès apostolique ouvert à Venise pour la canonisation de notre bienheureux rapporte qu'il opéra plusieurs miracles.

Le don des miracles échut de bonne heure en partage à notre bienheureux, et voici comment le Seigneur en permit la première manifestation. C'était un jour de grande fête à Venise ; le doge célébrait, selon l'usage, ses fiançailles avec la mer, et les flots disparaissaient sous la multitude de gondoles qui les sillonnaient en tous sens, escortant et acclamant la galère du prince fièrement assis au milieu de ses sénateurs en robe de pourpre et en grand apparat. Jules-César et sa pieuse famille avaient

fui la ville et ses réjouissances, pour aller passer la journée dans un couvent de Capucins qu'ils visitaient souvent, de l'autre côté de l'eau. Tout à coup, une tempête effroyable s'amoncelle dans les nues et menace d'engloutir le fragile appareil de ces démonstrations mondaines ; en ce moment Jules-César traverse le détroit; debout à l'avant de la barque, les mains croisées sur sa poitrine, il adresse au Seigneur une fervente prière ; son bras inspiré s'étend sur les flots pour les conjurer au nom du Dieu tout-puissant. O prodige ! les nuées se dissipent, les flots s'apaisent avec la colère du ciel, et les visages, passant de la crainte à l'espérance, se tournent avec reconnaissance vers celui qui, d'un signe de croix, vient de sauver tout un peuple d'un naufrage inévitable. Mais lui touche à peine le rivage, qu'il se dérobe aux acclamations de la foule ; son cœur aussi est plein de reconnaissance ; il a hâte d'atteindre sa retraite pour se prosterner aux pieds du Sauveur et le remercier avec effusion de s'être servi d'un si faible bras pour opérer un si grand prodige.

Cependant la voix du Seigneur, qui avait appelé Jules-César vers le cloître, n'avait pas cessé de se faire entendre à lui ; parmi les élèves de son oncle il en avait rencontré un qui lui avait voué une affection particulière et qui fut le digne confident de ses secrètes aspirations. Lorsque les travaux de l'étude leur laissaient quelques loisirs, ils se rendaient ensemble chez les Capucins, dont la vie austère et régulière les séduisait particulièrement ; ils conféraient avec eux, priaient dans leur église, et les suivaient même au réfectoire, tant ils se sentaient attirés par un genre de vie si conforme à leur goût et à leurs

désirs. Bientôt, ne doutant plus de leur vocation, les deux amis s'en ouvrirent aux Pères du couvent, qui les conduisirent au provincial seul chargé d'admettre ou d'éconduire les postulants. Le Père Laurent de Bergame, ainsi se nommait le provincial, voulut s'assurer par lui-même des dispositions de nos deux jeunes gens et leur faire subir une épreuve; sans les interroger aucunement sur leur vie passée, leurs parents ou leurs études, il les conduisit dans une cellule, et dans cet humble réduit leur fit un sombre tableau des sacrifices qu'il leur faudrait accomplir, des austérités que comporte la vie religieuse, des peines et des fatigues de toutes sortes qu'ils auraient à endurer; puis, leur montrant les murs nus et la chambre vide, il leur parla de la prière comme du seul charme qu'ils eussent à espérer de cette retraite. — « Que cette « cellule renferme un crucifix », s'écria Jules, « et elle sera « pour moi plus belle que les salles somptueuses des plus « riches palais ». A cette mâle réponse le provincial comprit que la vocation de ces deux jeunes gens leur venait d'en haut; touché jusqu'aux larmes d'un si héroïque courage, il les fit inscrire au nombre des postulants, et bientôt il leur remit une lettre d'obédience pour qu'ils se rendissent à Vérone, au couvent du noviciat.

Ce fut le 18 février 1575 que Jules-César entra chez les Capucins de Vérone; ces religieux purent bientôt connaître le trésor qu'ils avaient acquis et qu'ils possédaient. Attentif à tous ses devoirs, le premier à tous les offices du jour et de la nuit, fidèle dans l'observation des moindres points de la règle, soumis envers ses supérieurs et respectueux envers ses frères, Jules s'attira l'affection de tous. Il ajouta plusieurs jeûnes et beaucoup d'austérités

à ceux qui sont prescrits par la règle de saint François. Trouvant son unique bonheur à s'entretenir avec Dieu. le temps de la prière lui semblait toujours trop court ; ce qui relevait encore son mérite, c'est que, quoiqu'il remplît ses obligations avec l'exactitude la plus scrupuleuse, il évitait en tout la singularité. Loin que cette vie austère altérât la sérénité de son âme, il avait conservé quelque chose de la naïveté de l'enfance, et il se mêlait naturellement aux innocentes récréations accordées aux novices ; on rapporte qu'il aimait à caresser dans le jardin un petit agneau avec lequel il jouait, parce que la douceur et l'innocence de cet animal lui rappelaient celles du divin Sauveur qui l'avait choisi pour symbole. A la fin de son année de probation, il prononça ses vœux et prit le nom de Laurent, sous lequel il fut connu depuis ; c'est ainsi que nous l'appellerons désormais. Quoiqu'il soit d'usage chez les Capucins que les sujets qui viennent de faire profession demeurent deux ou trois ans sous la direction d'un gardien, afin qu'ils s'affermissent dans la piété qu'ils ont dû acquérir pendant leur noviciat, les supérieurs crurent pouvoir sans aucun danger dispenser Laurent de cette nouvelle épreuve, et l'envoyèrent de suite finir ses études à Padoue. Laurent s'y appliqua avec une ardeur extraordinaire ; il comprit que la science et la littérature ouvrent à l'homme studieux des horizons immenses, et que, si la piété et la dévotion n'y puisent pas toujours de nouvelles forces, du moins on y trouve toujours une source de jouissances, de cultes et de victoires inconnues aux esprits moins cultivés ; par ses études solides et bien dirigées, il se prépara, sans le savoir peut-être, au ministère difficile qu'il eut à remplir plus

tard auprès des grandes puissances de l'Europe; son esprit se délia et s'assouplit dans la lecture de l'Ecriture sainte et des Pères de l'Eglise, qu'il était arrivé à comprendre dans leur langue, hébraïque, grecque ou latine; les grandes leçons du passé, les magnifiques enseignements des docteurs lui devinrent familières; l'histoire, la philosophie, la théologie n'eurent plus de secrets pour lui, et lorsqu'il eut plus tard à discuter avec les Juifs, à combattre l'hérésie ou à défendre dans maintes circonstances délicates les intérêts de la foi et de l'Eglise, il entra toujours dans la lice, armé de toutes pièces, également rompu à l'attaque et à la défense, fort de sa cuirasse sans défaut et de son armure trempée à la bonne fournaise.

Laurent fut aidé dans sa passion pour l'étude par une prodigieuse mémoire. Pour n'en citer qu'un exemple, il assista un jour au sermon d'un célèbre prédicateur dominicain; il l'écouta avec une attention si soutenue, qu'à son retour au couvent il fut en état de le transcrire mot à mot; le Dominicain, informé de ce fait, refusa de le croire; il se rendit auprès du gardien des Capucins, pour s'assurer de la vérité; mais quand il eut parcouru le manuscrit de Laurent, il fut obligé d'avouer qu'il était complètement et littéralement conforme au sien.

Notre bienheureux ne devait point tarder à mettre en pratique les leçons qu'il avait puisées dans la lecture de la Bible et des auteurs chrétiens; quoique le ministère important de prêcher la parole de Dieu ne soit pas ordinairement confié aux diacres, les talents distingués et la piété exemplaire de Laurent déterminèrent ses supérieurs à le faire monter en chaire avant qu'il fût promu au sacerdoce; s'il n'en eut pas une grande joie, modeste et

défiant de lui-même comme il était, il le fit par obéissance. Ce fut à Venise, dans l'église Saint-Jean, en présence de sa famille, que notre religieux se fit entendre pour la première fois ; dès les premiers mots l'on put se persuader qu'il ne tromperait point les espérances que l'on avait placées en lui. Sa parole, pleine et sonore, commandait et captivait d'abord l'attention ; puis elle devenait insinuante, et pénétrait plus avant dans les cœurs ; lorsqu'il les avait ainsi préparés et qu'il les tenait comme suspendus à ses lèvres, il donnait libre cours aux flots de son éloquence et répandait partout avec profusion les lumières de la vérité. Aussi, dès les premiers jours du Carême qu'il prêcha à Venise, nombre d'âmes égarées se rendirent au tribunal de la pénitence, ramenées au bercail par la pénétrante parole de Laurent ; une femme, entre autres, riche et belle, mais qui s'était laissé corrompre au contact du luxe et des plaisirs du monde, ne put résister à l'onction de ses discours ; d'abord rebelle à la vérité qui coulait des lèvres du prédicateur inspiré, fermant volontairement ses yeux à l'évidence, elle se sentit bientôt dompter par la puissance de l'homme de Dieu : son cœur s'ouvrit malgré elle, la lumière y pénétra, le remords l'envahit ensuite, et ses yeux désillés ne purent retenir ses larmes ; humble et confuse autant qu'elle avait été superbe et coupable, elle voulut sur-le-champ abjurer ses erreurs aux pieds du ministre du Seigneur ; elle retrouva la paix de son âme et ne parut plus dans ce monde qu'elle avait trop aimé que pour l'édifier par sa piété et son repentir.

Gênes, Naples, Pavie, Padoue, Vérone, Vicence, retentirent tour à tour de l'éclat de cette puissante parole ;

Laurent recueillait sur son passage les témoignages de l'enthousiasme que suscitait son talent, et, ce qui lui était bien plus sensible, les conversions des pécheurs. Un jour, à Vicence, il fut appelé auprès d'une enfant malade; « Que « la sainte Vierge vienne à votre secours et vous rende la « santé », dit le religieux en faisant sur elle le signe de la croix ; et la jeune fille put se lever aussitôt pour aller à l'église remercier sa bienfaitrice. De pareils miracles augmentaient encore grandement la foi qu'on avait en lui. A Pavie, il s'éleva avec force contre les désordres auxquels se livraient publiquement les jeunes gens qui fréquentaient l'Université ; la jeunesse incrédule et curieuse qui avait envahi l'église s'efforça en vain d'opposer l'ironie et les sarcasmes au langage de vérité que parlait Laurent. Les visages devinrent bientôt sérieux, les cœurs endurcis s'amollirent ; la parole du bienheureux était comme une semence mystérieuse qui, à peine répandue, germait et portait ses fruits ; combien de ces jeunes gens, tout à l'heure si dissolus et si impies, imploraient avec larmes la clémence divine, et demandaient grâce au glaive flamboyant qui les avait meurtris en les inondant de lumière ; aussi les désordres disparurent, et ceux qui, en dépit de toutes les exhortations, restèrent attachés aux vices, durent rechercher l'ombre et fuir les regards du public.

Notre humble religieux voulait se contenter de l'ordre de diacre qu'il avait reçu ; la sainteté du caractère sacerdotal et l'importance de ses fonctions, en le remplissant de crainte, l'empêchaient d'y aspirer. Lorsque ses amis le pressaient sur ce point, il se défendait, en citant l'exemple de saint François qui, malgré sa haute piété,

les faveurs signalées et les grâces qu'il obtenait du ciel, ne se laissa jamais persuader de recevoir la prêtrise. Mais l'humilité de Laurent ne pouvait résister à l'obéissance, il fut promu au sacerdoce, déterminé par le commandement que lui en avaient donné ses supérieurs ; il se prépara à cette sainte cérémonie par de longs exercices de pénitence et par la prière. Après son ordination, il reprit les travaux du ministère évangélique. Une mission importante lui était réservée, qui demandait un homme nourri comme lui dans les fortes études, et dont il s'acquitta à sa louange et à la gloire du nom chrétien : ce n'était plus le prédicateur qui allait laisser déborder sur une foule attentive et émue les flots de son éloquence entraînante, c'était le savant, le théologien, qui allait se servir de son érudition et de sa logique impitoyable pour confondre l'erreur et la fausse science des plus terribles ennemis de la foi. Informé du mérite du Père Laurent, le pape Clément VIII ne trouva pas d'instrument plus digne des hauts desseins qu'il méditait sur la conversion des Juifs dont il déplorait les erreurs en désirant ardemment de les éclairer ; il le fit donc venir, et lui ayant communiqué ses intentions, le bénit et le fit descendre dans l'arène. Chez lui, point de parti pris, point de prévention ni d'animosité : une bible hébraïque à la main, il se rend au milieu des rabbins qui, le voyant si plein de son sujet, si familier avec la langue qu'il leur parle, qu'ils le prennent d'abord pour l'un des leurs ; ses manières affables, son ton courtois et poli lui concilient tout d'abord la bienveillance de ses adversaires ; ils sont curieux de l'entendre, ils se pressent en foule autour des interlocuteurs ; l'intérêt fait place à la défiance, et l'attention de l'audi-

toire encourage le champion de la foi catholique. Les entretiens sont fréquents, ils se multiplient; le frère Laurent puise dans sa foi et dans son érudition des arguments irrésistibles; la foule des Juifs est émue; ignorante comme toutes les foules, elle se laisse gagner par les insinuations du religieux. O triomphe! quelques-uns des plus solides piliers du judaïsme se rangent à son avis; le doute envahit les autres, et un nombre considérable de prosélytes viennent demander le baptême, sans que les rabbins restés fidèles à leurs erreurs puissent accorder au soldat de Jésus-Christ autre chose que de l'admiration.

Charmé de ce résultat, le pape Clément VIII manda auprès de lui le frère Laurent; il le fit prêcher publiquement devant lui à Ferrare, et ne lui ménagea pas l'expression de sa satisfaction et de sa reconnaissance. Ces succès étonnants valurent bientôt au Père Laurent les plus hautes dignités de son Ordre. En 1587, il est nommé lecteur en théologie et en Ecriture sainte dans la province de Venise; en 1590, à peine âgé de trente et un ans, il est élu gardien d'une voix unanime dans le chapitre tenu à Padoue par le chapitre de cette province; son humilité et sa modestie souffraient intérieurement de tous ces honneurs; il s'y soumit par obéissance et remplit ces différentes fonctions à la satisfaction de tous. L'année suivante, il était provincial en Toscane; puis, quelque temps après, à Venise. Nous passerons rapidement sur les détails de son administration, qui fut aussi prudente qu'habile, et nous ne parlerons de cette époque de sa vie que pour citer quelques miracles qui prouveront assez de quelles faveurs Dieu ne cessa de semer la carrière de notre bienheureux. Nous allons en citer trois que nous empruntons

à la vie de notre saint par le révérend Père Laurent d'Aoste.

« Parmi cette foule qui se pressait (à Venise) au cou-
« vent des Capucins, se trouvait un jour un pauvre aveu-
« gle qui s'y était fait conduire dans l'espérance de pou-
« voir se recommander aux prières du saint provincial,
« et d'obtenir par elles sa guérison. Ne pouvant pas péné-
« trer jusqu'au Père Laurent, il suppliait à haute voix
« ceux qui l'entouraient de le mener près de lui. Sa con-
« fiance ne fut pas trompée; le bienheureux l'ayant
« aperçu, s'approche lui-même de notre aveugle, et fit un
« signe de croix sur ses yeux. Eh bien ! ce même signe
« qui, dans la même main avait déjà, quinze ans aupara-
« vant, apaisé les flots irrités de l'Adriatique, exerçant
« encore la même puissance, ouvrit subitement à la lu-
« mière les yeux de cet infortuné. A la vue de ce miracle
« proclamé avec toute l'effusion de la reconnaissance par
« celui qui en avait été l'objet, la foule ébahie, attendrie,
« se laissa aller à son enthousiasme et porta le thauma-
« turge en triomphe.

Une autre fois, « comme il se rendait de Padoue au
« couvent de Bassano, on lui présenta deux femmes pos-
« sédées du démon. Usant alors du pouvoir que Dieu lui
« avait donné sur cet esprit des ténèbres, le Père Laurent
« fit sur elles le signe de la croix, en lui ordonnant, au
« nom de Jésus, de cesser à l'instant de tourmenter ces
« créatures de Dieu. L'une d'elles fut aussitôt délivrée,
« et, se tournant vers l'autre, notre bienheureux lui dit :
« Ma fille, allez en paix et consolez-vous ; le Seigneur
« vous laissera encore quelque temps dans l'affliction,
« mais le jour n'est pas éloigné où elle cessera ». On

reconnut dans la suite l'exacte vérité de cette prédiction.

« Un médecin de Vérone, qui ne se piquait guère de « religion, avait épuisé vainement toutes les ressources « de son art et de sa tendresse pour guérir sa femme « atteinte d'une maladie mortelle. Dans sa douleur et son « désespoir, il apprend l'arrivée du saint provincial des « Capucins, dont il avait entendu raconter tant de mer- « veilles. Bien qu'il se fût jusque-là montré incrédule à « ce sujet, sollicité par quelques membres de sa famille, « il alla le trouver pour le prier de venir voir sa femme. « Le Père Laurent accueillit avec bonté cette demande, « et se rendit auprès de la malade. Il l'exhorta d'abord à « ranimer sa foi et à mettre toute sa confiance en Dieu ; « puis il lui imposa les mains et la guérit radicalement. « Transporté de joie et de reconnaissance, le mari publia « partout que le Père Laurent avait ressuscité sa femme, « puisqu'elle avait un mal incurable qui devait naturel- « lement la conduire au tombeau en quelques jours ; et « alors on vit se produire une autre espèce de prodige : « Les confrères du médecin, qui avaient souvent été con- « sultés sur la maladie de cette femme, pénétrés des « mêmes sentiments, reconnaissant humblement que la « santé et la maladie, la vie et la mort, sont entre les « mains de Dieu, que tous les efforts des facultés humai- « nes demeurent impuissants et inefficaces, à moins que « Dieu ne les bénisse, conçurent l'heureuse pensée de « présenter au provincial tous les malades de la ville, dans « l'espoir d'obtenir pour eux par ses prières la même fa- « veur. Un acte de foi aussi vif et aussi éclatant devait « être récompensé et le fut, en effet, par un grand nom-

« bre de guérisons, parmi lesquelles on peut citer celle « de deux femmes dont l'une, atteinte d'un cancer, en fut « délivrée par un signe de croix et sans qu'il restât sur « elle aucun vestige du mal ; et l'autre vit disparaître à « jamais de fréquents accès d'épilepsie, en mangeant le « reste d'un pain servi à son libérateur ».

En 1596, le Père Laurent fut député au chapitre général qui se tenait à Rome : il n'avait à cette époque que trente-neuf ans ; mais on fit moins d'attention à son âge qu'à son mérite, et il fut nommé définiteur général, l'une des places les plus élevées et les plus importantes de l'Ordre. Il rendit dans ce poste de grands services à sa congrégation et au public ; car sa capacité dans les affaires n'était pas moins grande que son talent pour l'éloquence. Une prudence admirable tempérait le zèle qui l'animait ; il savait parfaitement quand il fallait presser, et quand il fallait céder ; il connaissait le temps de parler et le temps de se taire, et soit qu'il traitât avec ses supérieurs, ses égaux ou ses inférieurs, il accommodait très-bien à la circonstance et ses manières et ses discours.

Ici commence pour le Père Laurent ce qu'on pourrait appeler son rôle politique, si, dans les différentes missions qu'il eut à remplir auprès des plus illustres souverains de l'Europe, les intérêts de la foi et de la religion n'eussent pas toujours été sa préoccupation unique et le seul but de ses négociations. Nous le voyons d'abord partir pour l'Allemagne, avec onze frères de son Ordre et deux frères lais, pour instituer des couvents de Capucins à Prague et à Vienne ; accueilli d'abord avec bonté par l'archiduc Matthias, qui gouverne l'empire en l'absence

de son frère Rodolphe, retenu en Hongrie par les armements menaçants de la Turquie, le Père Laurent se heurte bientôt au mauvais vouloir et aux embûches des hérétiques et des ennemis de la foi ; le célèbre astronome Tycho-Brahé, protestant endurci, gouverne à son gré l'esprit de l'empereur, auquel il enseigne les sciences ; son ascendant est tel sur ce prince, qu'il le détermine à repousser les avances des Capucins, et même à les chasser de l'empire. Déjà les religieux rassemblent leur besace et leur bâton ; le Père Laurent renferme dans son écrin la petite statue de la sainte Vierge qu'il a apportée de l'Italie comme une sainte protectrice de l'œuvre qu'il voulait accomplir ; dans de touchants adieux, le saint religieux rappelle le but sacré qui l'avait conduit en Allemagne, la modestie de ses prétentions, ses regrets d'être obligé de reprendre le large, après avoir entrevu le port et la délivrance ; les bons catholiques, parmi lesquels sont des princes et des ministres de l'empire, ne peuvent cacher leur émotion et leurs larmes. Guidés par le doigt de Dieu, si visible dans tous ces événements, ils vont trouver l'empereur et se jettent à ses pieds. Alors se passe une scène que raconte ainsi l'auteur que nous avons déjà cité : « Sire », dirent-ils, « nous sommes « pénétrés de la plus vive douleur, à cause du départ des « Pères Capucins. Nous venons d'entendre le Père Lau- « rent ; il nous a fait des adieux si touchants que nous « n'avons pu nous empêcher de pleurer. — Mais », dit Rodolphe, « comment feront-ils pour emporter en Italie « tous leurs bagages ? — Que Votre Majesté n'en prenne « nul souci : le Père commissaire a publiquement pro- « testé qu'étant venus ici ne portant avec eux qu'un

« crucifix, un bréviaire, un bâton de voyage, ils n'em- « porteraient avec eux que ces trois choses ». Alors l'empereur, troublé et visiblement attendri, s'écria en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes et de repentir : « Le Père Laurent, c'est un apôtre ! c'est un saint ! Je ne « puis pas les bannir, ces religieux ; ils ne partiront pas, « je ne veux pas qu'ils partent, je ne le veux pas ! » Ainsi se réalisa la prophétie du Père Laurent, qui disait à ses frères pour les exhorter à la patience : « C'est la cause « de Dieu, il saura la défendre ». Les dispositions de l'empereur étant ainsi heureusement modifiées, nos religieux purent fonder à Prague, à Vienne et à Gratz, trois couvents qui furent l'origine des trois provinces de l'Ordre de Saint-François d'Autriche, de Bohême et de Styrie.

L'institution de ces trois couvents établit entre le religieux et l'empereur des relations étroites, dont tous deux n'eurent qu'à se féliciter ; l'occasion ne tarda pas à se présenter pour Rodolphe de mettre à profit les qualités éminentes qu'il avait reconnues dans le Père Laurent et, lorsqu'il eut besoin, devant les menaces toujours plus pressantes des Turcs sur les frontières de l'empire, de faire appel à ses voisins pour l'aider à repousser une attaque imminente, il ne trouva personne plus digne d'une pareille mission que le saint religieux dont le renom de piété et de prudence était déjà universel. Le Père partit aussitôt et réussit pleinement ; sa chaleureuse parole entraîna tous les princes d'Allemagne, même les plus timides ; des secours en hommes et en argent arrivèrent de toutes parts et une armée imposante fut réunie sous les ordres de l'archiduc Matthias. Mais ce n'était pas

assez pour Rodolphe que le concours du Père Lauren lui eût aidé à doubler ses forces ; il sentit qu'un homme d'aussi bon conseil, et d'une foi si ardente, serait d'un grand secours au milieu même de l'armée, et, sûr d'avance de l'assentiment du saint religieux, il fit demander au pape la faveur de donner cet aumônier général à ses troupes. On vit alors le Père Laurent au milieu des camps, exhortant partout les soldats à la discipline, leur rappelant qu'ils étaient avant tout chrétiens et qu'ils devaient se fier à Dieu avant de compter sur leur épée. Le jour de la bataille arrivé, il monte à cheval et paraît aux premiers rangs, vêtu de son habit religieux et le crucifix à la main. L'attaque des Turcs est furieuse, mais l'armée catholique résiste et se serre autour de l'homme de Dieu; elle se précipite à sa suite et charge à son tour vigoureusement les infidèles ; un moment le Père Laurent est cerné par l'ennemi ; on le dégage, et quand on veut lui signifier que ce n'est pas là sa place : « Vous vous « trompez », dit-il, « c'est bien ici que je dois être ; avan« çons, avançons, et la victoire est à nous ». A ces paroles, l'élan des troupes est tel, que l'ennemi, culbuté, frappé de terreur, s'enfuit dans toutes les directions. Lors de la béatification du bienheureux, on voyait, au-dessus d'une des portes du Vatican, un médaillon rappelant ce glorieux épisode de sa vie, avec cette inscription : « Le bienheu« reux Laurent de Brindes sauve l'Autriche en détresse, « et, le crucifix à la main, met en déroute les ennemis du « nom chrétien ».

Cette victoire amena la retraite des Turcs de toutes les positions qu'ils occupaient au-delà du Danube, et les mit pour longtemps dans l'impossibilité de rien tenter contre

la main qui venait de les châtier si rudement. Quant au Père Laurent, sa gloire s'en accrut encore : l'empereur et les princes chrétiens le comblèrent de remerciements et d'éloges ; ce qui lui fut beaucoup plus sensible, ce fut l'amitié que lui témoignèrent le duc Maximilien de Bavière et le duc de Mercœur qui, nouveau croisé, avait équipé une petite troupe à ses frais, et quitté la France pour s'enrôler sous les bannières catholiques contre les infidèles ; cette amitié étroite, indissoluble, toucha au cœur le Père Laurent ; lorsqu'il lui fallut se séparer du duc de Mercœur, qu'il ne devait plus revoir, il versa d'abondantes larmes, et le noble duc, qui n'oublia jamais son compagnon de victoire, favorisa en son honneur de dons particuliers les Capucins de France.

La guerre étant finie de la manière extraordinaire que nous venons de rapporter, le Père Laurent songea aussitôt à quitter l'Allemagne ; il prit congé de l'empereur, qui ne le vit partir qu'avec peine, et il s'achemina vers l'Italie. Il s'arrêta cependant à Gratz, au couvent qu'il venait de fonder ; il y trouva toutes choses florissantes et y passa les fêtes de Pâques. Le Jeudi saint, les Pères rassemblés dans la chapelle étaient prosternés en prière, lorsqu'une lumière éblouissante envahit tout à coup le chœur : au milieu d'une auréole de gloire, et entouré des légions des Anges, le divin Maître apparaît lui-même, s'approche du Père Laurent et le communie de sa main ; les autres religieux reçoivent chacun à leur tour la divine nourriture des propres mains du Seigneur, qui disparaît avec les clartés éblouissantes qui l'entourent, lorsqu'il a accompli ce charitable office ; ce miracle, attesté par tous les témoins, témoigne une fois de plus des bontés

de Dieu pour notre bienheureux, et des insignes faveurs dont il croyait juste de récompenser son zèle et sa piété.

Si le Père Laurent eût fait le moindre cas des dignités que la plupart des hommes recherchent si avidement, il eût été grandement satisfait du nouvel honneur qui l'attendait à Rome lorsque, après avoir parcouru toute l'Italie au milieu des ovations qu'il essayait en vain d'éviter, il arriva à Rome, pour la réunion du chapitre de son Ordre ; à l'unanimité des voix, il fut nommé général de tous les Ordres de Saint-François, malgré sa répugnance pour de pareilles fonctions et ses dénégations réitérées. Le pape ayant approuvé l'élection, le saint homme dut se soumettre, et il n'eut plus d'autre pensée que de se montrer digne de la confiance illimitée qu'on lui témoignait. Il se mit en route sur-le-champ pour commencer la visite des différentes provinces de l'Ordre, et l'on peut dire sans craindre de dépasser la vérité que cette œuvre pénible et difficile d'inspection, de réglementation et de réforme, accomplie avec un zèle, un dévouement et un tact admirables, constitueront aux yeux de la postérité la plus belle période de sa vie et la plus méritoire, sinon la plus brillante et la plus admirée. Partout sur son passage, on l'entoure, on l'acclame : *Voilà le saint*, *voilà le saint ;* mais lui se dérobe à ces démonstrations enthousiastes ; il gagne le couvent qui est le but de son voyage, et avant de prendre aucun repos, il visite dans tous ses détails les lieux qu'il est venu inspecter ; il se fait rendre un compte exact de la situation matérielle et morale de ses frères, de leurs ressources, de leurs dépenses, de leurs besoins. Ici c'est une église pauvre et nue qu'il rencontre à côté d'une habitation commode et presque luxueuse ; il en fait au gar-

dien de sévères reproches : « Dieu d'abord, vous ensuite », dit-il presque rudement ; « n'avez-vous pas honte de tous « ces tableaux, de toutes ces riches tentures, de ce foyer « ardent et de cette table garnie, quand à côté de vous « votre chapelle menace ruine, et que la pluie du ciel « inonde le sanctuaire ? » Là, au contraire, c'est sur l'autel un luxe inouï de vases précieux, d'objets d'art ciselés, d'un grand prix : « Dieu n'a que faire », dit-il, « de cette magnificence ; avez-vous donc oublié votre « vœu de pauvreté ? » et il ne craint pas de briser de sa main sur le sol tout ce qu'il trouve indigne de la simplicité de Saint-François et de la majesté sévère du culte. Cependant il ne trouvait presque toujours que des éloges à donner à ses frères, et plus il avançait dans sa tournée d'inspection, plus il se félicitait dans son cœur de trouver si florissante et si parfaitement conforme à la pensée du fondateur la situation de la plupart des couvents de l'Ordre. En même temps, il semait sa route de nombreux miracles.

Un jour de pauvres religieuses viennent le trouver et lui exposent la situation misérable de la communauté, en le suppliant de faire quelque chose pour elles ; le Père Laurent monte en chair et dépeint la détresse de ces pauvres servantes du Christ avec des accents que lui seul savait trouver dans son cœur ; en terminant son allocution, il jette son manteau au milieu de l'assistance, en disant : « C'est tout ce que je possède, et je le donne de « grand cœur ; à votre tour, donnez un peu de votre su« perflu », et les aumônes abondent de toutes parts. Les sœurs insistèrent longtemps pour que le saint religieux reprît son manteau, mais il n'y voulut pas consentir. Les

bonnes sœurs obtinrent par sa vertu la faveur de plusieurs guérisons miraculeuses.

Une autre fois, on amène devant lui une petite fille de sept ans, complètement paralysée et infirme; le Père Laurent fait sur elle le signe de la croix, mais sans la guérir en apparence. Le lendemain, une petite compagne de l'enfant lui demande pourquoi elle ne marche pas puisqu'elle a été bénie par le Père Laurent : « Tu n'as donc « pas la foi? » ajoute-t-elle ingénûment. L'enfant, frappée subitement de cette idée, concentre toute sa croyance sur cette pensée que Dieu a pu la guérir, et aussitôt ses jambes se dénouent, elle se met à courir et se précipite joyeuse dans les bras de sa mère émerveillée.

Lorsque le temps de son généralat vint à expirer, notre bienheureux put croire qu'il lui serait enfin permis de réparer dans le repos ses forces épuisées par les longues pérégrinations et les fatigues de toutes sortes, et de terminer dans une modeste retraite une vie que des infirmités précoces semblaient devoir abréger. Ce vœu ardent de son cœur ne devait pas se réaliser : il était à peine de retour à Rome, que le pape jeta les yeux sur lui pour remplir le poste élevé de nonce apostolique et ambassadeur extraordinaire du Saint-Siége en Autriche; l'empereur Rodolphe était de nouveau assailli d'embarras de toutes sortes; les Turcs étaient toujours en armes sur ses frontières, et son frère Matthias, qu'il avait nommé au gouvernement de l'Autriche proprement dite et de la Hongrie, ne songeait à rien moins qu'à se faire proclamer roi de ces deux provinces. L'empereur demandait avec insistance un conseiller prudent et habile dans ces circonstances difficiles, et le Père Laurent, qui connaissait

déjà ces contrées, qui avait rendu au souverain de si réels services, était désigné d'avance pour une pareille mission. Il se résigna et partit; cette fois encore il sut faire preuve de la sagesse prudente et de l'habileté consommée que nous lui connaissons déjà; sa seule présence en Autriche contient les infidèles qui le craignent comme la foudre et n'osent s'exposer à une nouvelle déroute; d'autre part, sa parole touchante et persuasive parvient à réconcilier les deux frères, et l'éventualité d'une scission dans l'empire est désormais écartée. L'épisode le plus important de son ministère auprès de l'empereur est la lutte qu'il eut à soutenir contre le Danois Laiser, pour défendre la foi catholique contre les injures des hérétiques protestants. Ce théologien, disciple de Luther, ne craignit point de prêcher l'abolition du catholicisme en Autriche, et son parti, déjà nombreux et hardi, n'eût pas manqué de triompher de la faiblesse de l'empereur si le Père Laurent, avec sa parole vive et entraînante, n'eût mis un frein aux empiétements de ces audacieux, et rétorqué victorieusement leurs doctrines.

Nous avons parlé en son lieu de la ligue formée contre les infidèles par les princes allemands, que le Père Laurent était allé solliciter de la part de Rodolphe, sérieusement menacé dans la possession de ses Etats. Une *ligue protestante* s'étant formée dans le nord de l'Allemagne pour la défense des intérêts luthériens, le duc de Bavière, catholique fervent, conçut le projet de constituer une *ligue catholique* pour protéger les Etats soumis au Saint-Siége contre les hérétiques et contre les Musulmans; et comme le roi de France, Henri IV, avait promis son concours à la première, la ligue catholique n'hésita pas,

pour contrebalancer cette puissante influence, à demander l'appui du roi d'Espagne. Ce fut encore le Père Laurent qui fut chargé de sonder les intentions de ce souverain et de le gagner à la cause sainte. Philippe reçut le religieux comme un homme dont il connaissait depuis longtemps la piété et le mérite, et il prêta une oreille bienveillante à ses ouvertures. Le Père Laurent n'eut pas de peine à le convaincre ; puis, le succès de sa mission une fois assuré, il conçut le projet de profiter de sa présence en Espagne pour rendre à la cause de l'Eglise un service plus direct et plus immédiat. D'accord avec les intentions du pape Paul V, il proposa à Sa Majesté Catholique de tenter un effort pour expulser les Maures d'Espagne. On vit alors se renouveler presque identiquement les faits qui s'étaient passés quelques années auparavant sur les bords du Danube. Sous la conduite de Pierre de Tolède, un petit corps d'armée se dirige vers les possessions des Maures, confiant dans son valeureux chef et surtout dans la présence du saint religieux qui a déjà fait ses preuves contre les infidèles. L'espoir des troupes n'est point déçu ; malgré leur infériorité numérique, elles expulsent rapidement les Maures de leurs meilleures positions, châtient les rébellions, et font un nombre considérable de prisonniers. Le moment n'était pas venu de délivrer complètement l'Espagne du boulet qu'elle traînait au pied ; cependant cette première expédition, suivie d'un plein succès, ne laissa pas de préparer utilement les voies à celle qui devait plus tard affranchir totalement le sol espagnol. Pierre de Tolède attribua au Père Laurent tout le succès de cette campagne, pendant laquelle notre bienheureux accomplit encore plusieurs miracles.

De retour à Madrid, notre saint religieux n'eut plus qu'une pensée : laisser en cette ville une trace de son passage, en y fondant un couvent de Capucins. Le roi Philippe lui devait trop de reconnaissance pour ne pas mettre à profit l'occasion qui s'offrait de lui être utile à son tour : il accorda donc au Père Laurent un vaste emplacement et une riche subvention, si bien qu'avant son départ celui-ci eut la joie de bénir le nouveau couvent qui sortait de ses fondations.

De Madrid, notre bienheureux se rendit en Bavière, où, sur les instances du duc Maximilien, il avait été nommé ambassadeur extraordinaire du roi d'Espagne, avec l'assentiment du pape. Toutes ces dignités pesaient lourdement sur le Père Laurent qui songeait depuis longtemps à rentrer dans l'obscurité, et à finir ses jours dans la retraite ; mais Maximilien était le chef de la ligue, et, toujours menacé d'une attaque des hérétiques, il avait besoin des lumières du Père Laurent pour lequel il avait autant de vénération que d'amitié. Lui se soumettait toujours, car le pape ordonnait, et il ne savait qu'obéir. Dans ce poste élevé, à Munich, il eut le bonheur de conjurer plusieurs fois une guerre imminente, et de résoudre toujours pacifiquement des différends qui ne semblaient pouvoir se trancher que par l'épée. L'esprit de Dieu était manifestement avec lui, nous en avons encore plusieurs preuves. « Un jour », dit son principal biographe, « pendant qu'il célébrait le saint sacrifice de la « messe, après la consécration, Notre-Seigneur Jésus-« Christ lui apparut visiblement dans la sainte hostie, « sous la forme d'un petit enfant qui se plaisait à caresser « son dévot serviteur et lui souriait avec une grâce toute

« divine. Aux clartés célestes qui illuminaient toute la « chapelle, le frère Adam de Rovigo, qui servait la messe, « vit aussi l'enfant Jésus, tomba comme mort au pied de « l'autel, et demeura dans cet état pendant un demi-quart « d'heure. Ayant repris ses sens, il se prosterna pour « adorer le divin Sauveur jusqu'à ce que l'hostie con« sacrée eut repris sa forme sacramentelle. Quelles furent « alors les émotions de l'âme si tendre de notre bien« heureux !..... il n'y a qu'un habitant du ciel qui pour« rait les décrire ».

« Environ un mois après, on vit sur la tête du Père « Laurent, au saint autel, trois couronnes en forme de « mitre, resplendissantes de clarté : deux de couleur « blanche, la troisième ornée de franges rouges ; on put « les voir et les contempler pendant un quart d'heure. « En disparaissant aux yeux des assistants, elles restèrent « visibles pour notre bienheureux dont l'âme, si étroite« ment unie à Jésus-Christ, avait déjà eu l'avant-goût de « la gloire des vertus dont ces couronnes étaient le sym« bole ».

Parmi les miracles qu'il accomplit aussi à cette époque, nous citerons la guérison de la duchesse de Bavière qui semblait atteinte d'une hystérie incurable et condamnée à une stérilité irrémédiable ; après avoir célébré longuement le saint sacrifice en sa présence et à son intention, il la bénit et la délivra sur-le-champ de toutes ses douleurs ; de plus, il lui annonça la naissance d'un fils héritier du nom, des mérites et du rang de son père. Cette nouvelle la combla de joie, ainsi que le duc et toute sa cour.

Une autre fois on amena devant lui à l'église, dans une

cérémonie publique, un pauvre paralytique couché sur un brancard, qui ne semblait pas devoir demeurer longtemps en ce monde. « Levez-vous », lui dit le Père Laurent en passant devant lui, et le malheureux se dressa sur ses jambes, mais sans pouvoir changer de place. Comme on s'étonnait de ne pas le voir remuer davantage, le pauvre homme dit à ceux qui l'entouraient : « Quand le « Père Laurent reviendra, il m'ordonnera de marcher, et « je marcherai ». En effet, le saint religieux repassa devant lui et dit : « Marchez, mon fils, et soyez béni, « parce que vous avez cru » ; et le paralytique, rempli de joie, se mit à courir, annonçant à tous sa délivrance.

Après un court apostolat dans la Saxe et le Palatinat, destiné à soutenir le zèle des catholiques et à les fortifier contre les doctrines perfides des hérétiques, le Père Laurent revient en Bavière ; puis il va saluer à Vienne le nouvel empereur Matthias, lui recommande les couvents qu'il a fondés dans cette ville et à Prague, et regagne enfin l'Italie, espérant toujours ne la plus quitter, et jouir après tant de fatigues d'un repos bien mérité. Mais le temps n'en était pas venu. Au chapitre général de l'Ordre tenu à Rome en 1617, il fut nommé une seconde fois définiteur, et peu après provincial de Gênes, au grand déplaisir des religieux de Venise, qui avaient espéré l'attirer et le retenir parmi eux.

Toujours humble et soumis quand le pape avait parlé, notre bienheureux partit pour Gênes, où son zèle apostolique et son habileté diplomatique eurent occasion de se donner libre carrière : des différends très-graves qu'il sut résoudre, entre le roi d'Espagne et le duc de Savoie ; un conflit à main armée qu'il eut le bonheur de faire

cesser entre le duc de Parme et le duc de Mantoue, portèrent au plus haut degré sa réputation de diplomate pacificateur. Les miracles que nous allons rapporter témoignent de son ardent désir de faire du bien dans sa province, et prouvent combien ses efforts étaient agréables au Seigneur qui ne se lassait pas de le seconder. Nous laissons encore la parole au Père Laurent d'Aoste, qui raconte avec tant de charme ces touchants épisodes de la vie de notre bienheureux.

« Une jeune fille de dix ans, nommée Apollònie, était « atteinte depuis quatre ans d'une paralysie qui affectait « tous ses membres ; on la portait d'un lieu à un autre « comme un petit enfant. A cette paralysie des jambes « s'était jointe celle de la langue : la malade était devenue « muette. On vint la présenter au Père Laurent qui faisait « sa visite dans le pays, avec prière de la bénir. Notre « bienheureux regarda cette enfant avec une grande « compassion, la bénit et lui imposa sa main sur le front. « La mère de la malade la voyant revenir dans le même « état, sans mouvement et sans parole, lui dit : « Ma « chère fille, maintenant que tu as reçu la bénédiction « du saint Père, pourquoi ne prononces-tu pas dévote- « ment le saint nom de Jésus? Aie confiance, et tu seras « guérie ! » L'enfant crut à la parole de sa mère, et dit « d'une voix faible, mais intelligible : « Jésus ! » en re- « gardant sa mère, ivre de joie. Les habitants du village, « attirés par le bruit des démonstrations de cette femme, « furent tous témoins du miracle. Il en restait pourtant « encore un à faire ; car la malade avait bien recouvré la « parole, mais non le mouvement. On la rapporta donc « le lendemain au provincial, qui la bénit une seconde

« fois et lui rendit, avec la parole, l'usage de tous ses « membres ».

« A Gênes, une femme dévorée par une fièvre brûlante « était sur le point de mourir. Déjà elle s'était préparée à « ce passage par la réception des sacrements. Un de ses « cousins, religieux capucin, pria le provincial de vouloir « bien la visiter. Celui-ci se rendit auprès d'elle et lui fit « sur le front un signe de croix, en disant : « Maintenant « mourriez-vous volontiers ? — Je suis résignée à la vo- « lonté du bon Dieu, répondit la malade ; j'avoue cepen- « dant que je désirerais vivre encore pour mes petits « enfants, trop jeunes pour se passer de moi. — Consolez- « vous, lui dit en souriant notre bienheureux ; vous ne « mourrez point encore ; il plaît à Notre-Seigneur de vous « rendre la santé ». Cette mère, tout attendrie, le pria de « bénir un de ses petits enfants qu'une légère indisposi- « tion retenait au lit. Le Père Laurent satisfit à son droit, « mais tout à coup, en considérant cet enfant, il se mit à « soupirer doucement et dit d'un ton ému : « Ame bénie, « ô cher petit enfant, qui bientôt seras un petit ange au « paradis ! » Le lendemain la mère se levait bien guérie, « et l'enfant s'envolait au ciel ».

Cependant les Capucins de Venise ne se lassaient pas de réclamer la présence du saint religieux qui jetait sur l'Ordre de Saint-François et sur la catholicité un si vif éclat. Venise était sa patrie, quoiqu'il n'y fût pas né : c'était le berceau de ses ancêtres, et c'était de cette ville qu'il était parti pour remplir, en Italie, en Allemagne, et jusqu'en Espagne, les devoirs de son pieux ministère. Le Père Laurent ne pouvait résister plus longtemps aux supplications de ses frères ; ayant donc rempli fidèlement

tous les devoirs de sa charge, il partit pour Venise, où l'appelaient de si vives amitiés et de si chers souvenirs. Nous n'insisterons pas sur les détails de ce voyage qui fut pour le bienheureux une longue suite d'ovations et de réceptions touchantes. Les villes et les villages venaient à sa rencontre, se disputant l'honneur de garder sa personne et de lui offrir un gîte pour reposer la nuit. Ses membres perclus par la goutte ne lui permettaient pas de longues courses; il était forcé de s'arrêter dans les moindres villages, à la grande joie des habitants, qui obtenaient toujours de lui quelque chose, une guérison miraculeuse ou une sainte relique. Il arriva enfin à Venise, épuisé de fatigues, et le véritable triomphe qui l'accueillit à son entrée dans cette ville porta autant de préjudice à sa santé qu'il indisposait son extrême modestie. Partout où il se trouvait, chez un prélat illustre ou dans une grande communauté, il lui fallait satisfaire l'ardente curiosité de la foule qui réclamait à grand bruit sa bénédiction. Ne pouvant suffire à contenter tous ceux qui demandaient son intercession pour la guérison de leurs infirmités ou pour l'apaisement de leur conscience, le Père Laurent avait rédigé par écrit sa bénédiction, qu'il envoyait à ceux qu'il ne pouvait pas voir. Cette formule nous a été conservée, et nous la rapportons ici d'après le Père Laurent d'Aoste :

BÉNÉDICTION

DU BIENHEUREUX LAURENT DE BRINDES.

Jésus, Marie.

« Par ce signe et par la vertu de la sainte croix, et par « l'intercession de la Vierge Marie, que le Seigneur vous

« bénisse et vous ait dans sa sainte garde ! Que le Sei-
« gneur vous montre sa sainte face et qu'il ait pitié de
« vous ! Qu'il tourne vers vous son visage et vous donne
« la paix ! Qu'il vous rende la santé après laquelle vous
« soupirez, par Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Que par le
« signe de la croix Jésus-Christ vous guérisse, lui qui
« guérit toutes les langueurs, toutes les infirmités, et
« délivre tous ceux qui sont possédés du démon ! Que
« Jésus-Christ et la Vierge Marie vous bénissent par le
« signe de la sainte croix !

« Frère LAURENT DE BRINDES, *capucin* ».

Nous citerons encore les traits suivants du séjour du Père Laurent à Venise, rapportés par le même auteur.

Surpris un jour par ses infirmités, à quelques milles de distance de la ville, il se trouva dans l'impossibilité de retourner à pied au couvent. Le curé du lieu avait inutilement cherché un cheval, une mule, pour le faire transporter à Venise ; il n'y avait dans tout le village qu'un jeune cheval indompté et fougueux qui désarçonnait tous ceux qui avaient la témérité de le monter. Néanmoins, dans l'espoir que Dieu saurait bien, en cette occasion, faire respecter à cet animal la sainteté de son serviteur, le curé le lui offrit, en le prévenant que personne n'osait s'en servir parce qu'il jetait à terre tous les meilleurs cavaliers. Malgré cet avis, notre bienheureux n'hésita point à prendre cette monture. Il se mit à la caresser et la bénit en disant : « Petite créature du bon
« Dieu, prends patience et ne me fais pas de mal ; il faut
« que tu me portes jusqu'au couvent, parce qu'il m'est im-
« possible de marcher ». A ces mots, le noble animal baisse

la tête, comme pour assurer le cavalier de son obéissance, le laisse s'installer tranquillement sur son dos et le porte avec la douceur d'un agneau jusqu'au couvent, où les confrères du Père Laurent l'attendaient avec inquiétude, et le reçurent avec une joie égale à leur admiration, en voyant combien la Providence l'avait protégé. Sa mission accomplie, l'animal fut caressé et béni une dernière fois par le saint homme ; puis, débarrassé de son précieux fardeau, il reprit sa fougue ordinaire et partit au grand galop.

Un jour que la douleur retenait le Père Laurent sur son grabat, deux jeunes religieux d'un autre Ordre demandèrent à le voir. Conduits dans sa cellule, ils s'agenouillèrent devant lui et le supplièrent de leur donner quelque avis dans l'état de désolation spirituelle où ils se trouvaient, et qui les tentait fortement d'abandonner la vie monastique. Il s'en excusa d'abord, leur disant qu'il ne lui appartenait pas de leur donner des conseils ; qu'il y avait dans leur congrégation des hommes éclairés, sages, expérimentés dans l'art de la direction des âmes, et qu'ils devaient s'adresser à eux. Mais, pressé par de nouvelles instances, profondément touché du triste état de ces jeunes gens, il finit par leur répondre : « Souvenez-vous, mes enfants, qu'une mère qui a commencé par nourrir de son lait son petit enfant, l'accoutume peu à peu à une nourriture plus solide. Ainsi en agit le Seigneur envers nous : durant notre enfance spirituelle, lorsque nous commençons à le servir, il a pitié de notre faiblesse, il nous fortifie avec le lait des consolations intérieures, avec les douceurs de la vertu; puis quand nous sommes parvenus à un certain degré

« de vertu, il nous alimente du pain des forts, c'est-à-dire « de sécheresses, d'aridités, de tribulations de toutes « sortes, pour nous rendre vaillants dans les com- « bats de la foi, et nous faire marcher à pas de géant « dans les voies de la perfection. Ne soyez donc pas « étonnés ni attristés de cette espèce d'abandon de Dieu « dont vous vous plaignez; mais restez fermes dans « vos résolutions, et espérez en Dieu, même contre toute « espérance : il aura pitié de vos âmes et les consolera ! » Ces paroles, accompagnées de la bénédiction du saint homme, rendirent à ces religieux la joie du cœur, la paix de l'âme, et ils s'en retournèrent en remerciant Dieu et en bénissant son serviteur.

La réunion du chapitre général rappela à Rome notre bienheureux qui se séparait avec regrets de ses frères bien-aimés de Venise, qu'il ne devait plus revoir; comme s'il l'eût pressenti, il leur fit de touchants adieux et laissa plus d'une fois les lambeaux de ses vêtements entre les mains de la foule qui se les disputait comme de précieuses reliques. Arrivé dans la ville éternelle, il reçut la visite des plus grands personnages et des plus saints prélats, qui le vénéraient à l'égal d'un saint et l'aimaient comme un père. Notre bienheureux recevait ces hommages avec modestie et s'inclinait souvent le premier aux genoux de ceux qui venaient précisément pour lui présenter l'expression de leur profond respect. — Il méditait encore une fois dans son cœur la pensée de demander au chapitre la faveur d'une pieuse retraite, désirant plus ardemment que jamais se renfermer dans un couvent et s'absorber tout entier dans la méditation et dans la prière; mais les événements en décidèrent encore

autrement, et une dernière mission plus épineuse que toutes les autres devait couronner sa longue carrière qui se termina dans ces négociations.

Pour exposer brièvement les faits qui déterminèrent le départ du Père Laurent pour le Portugal, nous rappellerons que le royaume de Naples appartenait alors à la couronne d'Espagne, qui en avait confié le gouvernement à un vice-roi, le duc d'Ossuna. Cet homme, d'un caractère dissimulé, habile, mais peu loyal, se livrait depuis quelque temps à des exactions qui révoltaient tous les esprits. Les réclamations qui s'élevaient de toutes parts devinrent bientôt si vives, que, devant la menace d'une guerre civile et d'un embrasement général du royaume, le saint Père résolut d'intervenir, et d'informer le roi d'Espagne des méfaits de son représentant. — Les principaux habitants de Naples se réunirent secrètement et adoptèrent à l'unanimité la résolution de charger le Père Laurent de porter leurs griefs devant Philippe III. En vain notre saint religieux voulut se récuser, en alléguant son âge et ses infirmités croissantes; en vain il exposait aux délégués qu'un des leurs présenterait bien plus clairement la situation; le pape, consulté, confirma le choix fait par les habitants de la ville, et le Père Laurent dut encore une fois partir. De pareils sacrifices sont d'un homme de courage, autant que d'un homme de cœur; celui qui, brisé par l'âge et par les douleurs, prenait en main la cause d'autrui et sacrifiait sa vie pour la réparation d'une injustice, celui-là était bien l'homme de Dieu et le disciple de saint François, n'ayant d'autre flambeau que la foi, d'autre moyen que sa parole, d'autre but que le bonheur de ses semblables.

Après avoir échappé miraculeusement aux satellites du vice-roi qui le faisait chercher comme un larron et n'eût pas reculé devant un crime pour l'empêcher d'accomplir sa sainte mission, le Père Laurent se rendit à Rome pour y recevoir la bénédiction pontificale, ainsi que les instructions du Saint-Père pour Sa Majesté Catholique. De Rome il écrivit au duc de Bavière, pour lequel il avait une amitié si vive, et lui annonça qu'il partait pour un long voyage qui, vu son âge, pouvait bien être le dernier avant son passage au ciel; il lui faisait de touchants adieux; il lui recommandait avec ardeur de sauvegarder toujours les intérêts de la foi, comme il n'avait cessé de le faire par le passé, et d'apprendre de bonne heure à son fils qu'il est moins méritoire pour un homme d'être le souverain d'une grande nation, que le sujet soumis du Roi des rois.

A Gênes, où notre bienheureux débarqua d'abord, il reçut les adieux d'une foule enthousiaste qui menaçait de le garder à vue pour qu'il ne pût fuir; les Pères de tous les couvents partageaient presque les sentiments exagérés de la foule, et peu s'en fallut que le Père Laurent n'abandonnât forcément son voyage. Un matin cependant, à la faveur d'un déguisement, il put gagner le port et prendre le large sans être autrement inquiété. Ce voyage, comme tous les autres, fut signalé par de nombreux miracles. A Gênes, il rencontre un pauvre aveugle qui, averti sans doute par le ciel du passage de notre bienheureux, s'écrie avec confiance : « Père, guérissez-moi. — Comment « savez-vous », répondit le Père Laurent, « qui je suis, « et si je peux vous guérir ? » Le pauvre homme fut fort troublé de cette question; rien, en effet, n'avait pu l'as-

surer de la présence du Père Laurent, si ce n'est un avertissement d'en haut; mais après un moment, il reprend avec la même foi : « Vous êtes le Père Laurent ; « Père, guérissez-moi ». Notre religieux, frappé lui-même d'un tel prodige, étend sa main sur lui, et lui rend par ce signe l'usage de la vue. Des paralytiques, des boîteux, des aveugles sont également guéris par son intercession, ce qui fera comprendre facilement que la ville de Gênes l'ait vu s'éloigner avec peine. En mer, de nouveaux miracles s'accomplissent encore. Ici c'est une tempête furieuse qu'il conjure d'un signe de croix, comme autrefois dans le golfe de Venise; là, c'est une barque de pêcheurs, qu'il bénit pieusement en lui promettant une pêche abondante ; et en moins d'une heure les filets sont tellement remplis, que le bateau, près de sombrer sous le poids du poisson, regagne en toute hâte le port.

Enfin, l'on arrive à Barcelone, et notre bienheureux débarque aux applaudissements d'une multitude enthousiaste qui l'entoure en criant : « Voilà le saint, voilà le « saint ». Mais le Père Laurent avait hâte de gagner Madrid, et il ne s'arrêta pas à Barcelone. Quel que fût son rang élevé d'ambassadeur, quelle que fût l'importance de la mission qu'il allait remplir, notre religieux ne voulut point se départir des habitudes ordinaires des Frères Mineurs en voyage : il résolut donc d'aller à pied, mendiant son pain sur sa route, et demandant un abri contre la pluie, contre le froid, aux arbres du chemin ou aux cabanes des bergers. Si la nuit ou ses accès de goutte le surprenaient à une grande distance de toute habitation, il se reposait sur Dieu du soin de pourvoir à sa nourriture, et jamais il n'en manqua. Enfin, après deux

cents lieues d'un voyage pénible, le Père Laurent arriva à Madrid ; mais quel ne fut pas son déplaisir d'apprendre que le roi venait de quitter cette résidence pour passer en Portugal, royaume qui, par la mort du roi Sébastien, venait d'être réuni à sa couronne. Notre bienheureux s'arme donc d'un nouveau courage, et, après quelques jours de repos, poursuit sa route. Il arrive épuisé à Lisbonne, et cependant demande sur-le-champ à voir le roi; une audience lui est accordée, et notre bienheureux peut enfin exposer sa mission devant le roi charmé de le voir et de l'entendre ; dans un second entretien que Philippe lui accorde le soir même, il développe tous les griefs des Napolitains contre le vice-roi, dépeint sous de sombres couleurs la situation de ce malheureux peuple, et demande hardiment au roi la destitution du duc d'Ossuna. Cependant celui-ci a de puissants protecteurs à la cour ; il fait agir tous ses amis et cherche à conjurer par tous les moyens le péril dont il se sent menacé ; mais la parole franche et hardie du Père Laurent ne tarde pas à confondre toutes les impostures; la chaleur de son langage, lorsqu'il parle des opprimés, la vérité qui déborde manifestement de son cœur et se répand sur toute sa physionomie, triomphent de toutes les ruses, et au bout de dix jours le roi signe la destitution du duc d'Ossuna.

Ni le roi, ni le Père Laurent ne devaient connaître les heureux changements que la destitution du vice-roi devait apporter dans la situation du royaume de Naples; la mort allait les ravir l'un et l'autre, l'un près de l'autre, comme si le Seigneur eût voulu, dans sa sagesse, que l'âme naturellement faible de Philippe III reçût, au moment de quitter la terre, les enseignements vivifiants et

les consolations puissantes que le cœur de notre saint religieux savait si bien répandre. Le Père Laurent lui prédit hardiment sa mort, et quoique lui-même dût le précéder dans la tombe, il lui donna cet avertissement pour l'engager à mettre ordre aux affaires de son royaume, et à songer sérieusement à son éternité.

C'était en l'année 1619, le Père Laurent approchait de sa fin, et il en eut le pressentiment ; lorsqu'il se mit au lit à la suite d'un accès de goutte qui ne paraissait pas plus grave que les autres, il dit tout de suite aux deux Pères qui ne le quittaient pas que c'était sa dernière maladie. Une fièvre assez violente le fatiguait nuit et jour, et ses douleurs devenues insupportables l'empêchaient de faire aucun mouvement ; il prit alors ses dispositions pour terminer saintement sa carrière avant de perdre la lucidité de son esprit ; ayant appelé auprès de lui ses deux compagnons, le Père Jérôme de Casanova et le Père Jean-Marie de Montfort, il les fit approcher de son lit, et les regardant avec tendresse, tenant leurs mains dans les siennes, il leur dit : « Mes chers confrères, voici le mo-« ment où ma pauvre âme va être délivrée de la prison « de son corps, où elle gémissait depuis si longtemps, « pour entrer dans son éternité. Je vous demande pardon « de toutes les peines que je vous ai causées, bien qu'in-« volontairement, et de tous les mauvais exemples que je « vous ai donnés ». Ici le saint homme, profondément ému, garda le silence et se mit à pleurer ; puis, reprenant un instant après son discours, il ajouta : « Je vous remer-« cie de tout cœur de la grande charité dont vous avez usé « à mon égard, ainsi que des travaux et des fatigues que « vous avez acceptés et endurés si patiemment pour moi

« jusqu'à ce jour : que Dieu vous en récompense en vous « comblant de toutes ses grâces ! Désormais, vous voilà « seuls ici, loin de votre pays et de votre province, ex« posés à de nouvelles tribulations ; mais ayez confiance, « comptez fermement sur l'assistance divine et le faible « concours de mes prières. Je vous prie encore, frères « bien-aimés, d'aller de ma part, après ma mort, vous « prosterner aux pieds de notre revérendissime Père « général, et de le supplier de me pardonner les fautes « que j'ai commises depuis mon entrée dans cette sainte « religion, ainsi que les scandales par lesquels je l'ai peut« être affligé. Remerciez-le de ses bontés pour moi et « recommandez-moi à ses prières, en l'assurant que la « démarche que je vous charge de faire, je l'eusse faite « moi-même si mes forces me l'eussent permis. Et puis« que, en qualité de chef suprême, il représente l'Ordre « tout entier, demandez qu'il accepte, au nom de toutes « les provinces qui m'ont été confiées, et surtout de ma « chère province de Venise, le témoignage d'humilité, « d'affection et de reconnaissance que je dépose humble« ment à ses pieds ».

Nous avons rapporté ces touchants adieux d'après le Père Laurent d'Aoste, parce qu'ils montrent bien quelle onction et quelle humilité étaient sur les lèvres de notre bienheureux quand il parlait de lui, même au seuil de l'éternité. Il recommanda encore à ses frères une grande croix pleine de reliques qu'il portait toujours sur sa poitrine et par laquelle il accomplit tant de glorieux miracles. C'était un présent du duc de Bavière, que Laurent destinait au couvent des Clarisses de Brindes, sa ville natale ; ces religieuses la con-

servèrent toujours parmi leurs plus précieuses reliques.

L'heure suprême approchait pour notre bienheureux ; ses derniers moments furent d'un saint. Quoique torturé par la souffrance, il trouvait un sourire et une bonne parole pour tous ceux qui venaient lui donner le dernier adieu ; Pierre de Tolède, avec lequel il avait chassé les Maures, vint le visiter sur son lit de douleur et se mit à fondre à larmes : « Ne pleurez pas sur moi », dit le Père Laurent, « je touche à l'éternelle félicité ; mais réservez « ces pleurs pour l'humanité souffrante qui a tant besoin « de compassion et de généreux exemples ». L'Extrême-Onction lui fut administrée par deux frères observantins du couvent de Lisbonne ; muni de cette consolation suprême, son visage s'épanouit dans une sérénité radieuse, et ses lèvres blêmes répétaient doucement ces simples paroles : « Dieu soit loué ! soit louée la bienheureuse « Vierge Marie ». Le Père Jean-Marie de Montfort voulut soulager sa poitrine oppressée du poids de la grande croix suspendue à son cou ; mais notre bienheureux la pressa plus fort sur son cœur, en faisant signe qu'il la voulait embrasser étroitement jusqu'à son dernier soupir. Après qu'il eut étendu sa main vers l'assistance par un suprême effort, pour donner à tous sa bénédiction dernière, son âme s'envola vers le Seigneur dans le séjour des félicités éternelles. Ce fut le 22 juillet 1619 : le Père Laurent de Brindes était âgé de soixante ans, il en avait passé quarante-cinq en religion.

Nous renonçons à peindre la douleur que ce triste événement fit naître dans toutes les âmes : le roi Philippe en fut consterné, et lorsque la nouvelle de cette mort arriva en Italie, ce fut un deuil général. Le corps du bien-

heureux quitta Lisbonne pour être ramené à Venise ; mais à Villafranca, les Clarisses de la ville, aidées par la propre fille de Pierre de Tolède, s'emparèrent de cette sainte dépouille et l'ensevelirent dans leur couvent. Les deux compagnons de notre religieux en eurent une grande affliction : ils s'étaient promis de conduire ce dépôt sacré au milieu de ses frères de Venise ; tous leurs efforts pour arriver à ce but demeurèrent inutiles ; ils obtinrent seulement d'emporter son cœur, dont une partie fut remise au duc de Bavière, et l'autre au couvent des pauvres Clarisses de Brindes, avec la grande croix qui leur était destinée.

Pour résumer en quelques lignes ce que nous venons d'écrire sur le Père Laurent de Brindes, nous ne pouvons mieux faire que de rapporter, d'après le Père Laurent d'Aoste, le portrait qu'a tracé de notre bienheureux l'abbé Tisbiardo dans son panégyrique prononcé à Modène :

« Le Père Laurent de Brindes était un homme honoré « des papes, estimé des princes, acclamé par les peuples. « Vertueux jusqu'à l'héroïsme, il fut humble sans « bassesse, magnanime sans ostentation, courageux sans « orgueil. Sa foi eût transporté des montagnes, son espé- « rance défiait toutes les épreuves, et sa charité ne con- « naissait pas de bornes. Unissant la vie active à la vie « contemplative, il se livrait à des travaux incessants « pour la défense de l'Eglise et le salut du prochain, sans « perdre jamais de vue la sainte présence de la Majesté « divine. Investi de cette force d'en haut à laquelle rien « ne résiste, il surmonta toutes les difficultés, renversa « tous les obstacles que la malice des hommes ou les

« puissances de l'enfer opposaient à ses entreprises. De-
« venu le fléau de l'hérésie et de l'impiété, il leur porta,
« par la seule puissance de sa parole, de plus rudes coups
« que n'auraient pu faire les princes de la terre avec leurs
« armées. Dieu, qui l'avait prédestiné à de si grandes
« choses, l'avait prévenu de ses plus riches bénédictions
« et l'avait doté de ces qualités naturelles qui exercent
« sur les hommes un empire souverain : une haute sta-
« ture, un front large et élevé, des yeux perçants et doux,
« une bouche gracieuse et souriante, un visage noble et
« rayonnant d'intelligence, un esprit juste, vif et péné-
« trant, un cœur tendre et généreux, un aspect grave et
« néanmoins attrayant, un langage toujours digne, mais
« empreint d'une suave aménité ; tout cela embelli, re-
« haussé par une vertu qui resplendissait dans tous ses
« traits, dans tous ses gestes et dans toutes ses paroles,
« formait un ensemble en quelque sorte si décisif qu'il
« était impossible de le voir sans se sentir dominé, sub-
« jugué, entraîné comme par une âme supérieure, sans
« le vénérer, sans l'aimer. En un mot, il fut l'homme le
« plus prodigieux de ce siècle et le plus utile à l'Eglise ».

Cinq années après la mort du Père Laurent, des suppliques furent adressées au pape Urbain VIII par l'empereur Ferdinand II, par le duc de Bavière et par les gardiens de différents couvents pour la béatification du saint religieux. Cinquante ans après, selon la règle expresse instituée par le Souverain Pontife, les procès commencés subirent une nouvelle instruction, et la Congrégation des Rites commença son enquête sur les écrits laissés à Venise par le Père Laurent. Cependant les formalités à remplir ayant subi différents retards, ce ne fut que le 29 mars 1783

qu'eut lieu la fête solennelle de béatification ; le bref que donna à cet égard la Basilique vaticane porte la date du 23 mai ; il fixait au 7 juillet la fête de notre bienheureux.

Les ouvrages du Père Laurent dont nous venons de parler sont les suivants :

1° *Dissertation dogmatique contre Luther et Laiser*, en latin, en hébreu et en grec ; 2 vol. in-f°.

2° *Sermons pour le Carême ;* 2 vol. in-f°.

3° *Sermons pour l'Avent* ; 2 vol. in-f°.

4° *Dominicales ;* 3 vol. in-f°.

5° *Sermons sur les Evangiles ;* 1 vol. in-f°.

6° *Panégyrique des Saints ;* 1 vol. in-f°.

7° *Discours sur la sainte Vierge ;* 1 vol. in-f°.

8° *Explication de la Genèse ;* 1 vol. in-4°

9° *Réponse à un libelle de Laiser ;* 1 vol. in-f°.

10° *Explication des prophéties d'Ezéchiel ;* 1 vol. in-4°.

11° *Quatre lettres sur la parfaite observance de la Règle séraphique ;* 1 vol. in-4°.

12° *Traité de prédication pour le nouveau prédicateur ;* 1 vol. in-4°.

13° *Plans et matériaux pour des sermons ;* 1 vol. in-f°.

L'examen qu'ils ont subi près de la Congrégation des rites leur est entièrement favorable, et il faut regretter, avec les personnes privilégiées qui ont eu le bonheur de les parcourir, que ces solides écrits n'aient jamais été imprimés et livrés à la publicité pour la plus grande gloire de notre bienheureux et l'édification des fidèles catholiques.

HUITIÈME JOUR DE JUILLET

SAINTE ÉLISABETH, REINE DE PORTUGAL

DU TIERS ORDRE

1336. — Pape : Benoît XII. — Roi de France : Philippe VI, de Valois.

SOMMAIRE : Naissance et enfance d'Elisabeth. — Son mariage. — Sa vie pieuse, ses austérités, sa charité rehaussée par des miracles. — Ses conseils au roi. — Sa disgrâce. — Sa patience. — Désordres du roi. — Bonnes œuvres d'Elisabeth. — Elle prend l'habit de Sainte-Claire. — Ses pèlerinages. — Sa dévotion profonde. — Sa mort.

Comme il est rare de trouver réunis dans la même personne l'éclat d'une couronne royale avec l'humilité chrétienne, nous ne pouvons regarder qu'avec admiration les saints qui, par un amour inviolable pour Jésus-Christ, ont su allier ces deux choses incompatibles aux yeux du monde. Nous allons voir dans la vie de sainte Elisabeth qu'elle a trouvé le secret de cette divine alliance. Les princesses et les dames du plus haut rang verront en elle un exemple qui les engagera fortement à la vertu, et qui les rendra inexcusables au jugement de Dieu; puisque, n'étant pas moins obligées qu'elle à le servir, il ne leur est pas moins possible qu'à elle de le faire malgré les obstacles de la grandeur; et les femmes de médiocre condition rougiront de voir qu'elles ont tant de peine à faire ce qu'une si grande princesse a pratiqué fidèlement durant tout le cours de sa vie.

Sainte Elisabeth était fille de Pierre III, neuvième roi

d'Aragon ; et de Constance, fille de Mainfroi, roi de Sicile, et petite-fille de l'empereur Frédéric II. Elle naquit l'an 1271, sous le règne de Jacques, son aïeul, surnommé *le Saint*, à cause de sa vertu, et *le Conquérant*, à cause de sa valeur. On lui donna le nom d'Elisabeth en considération de sainte Elisabeth de Hongrie, duchesse de Thuringe, sa tante, qui était nouvellement canonisée par le pape Grégoire IX. Sa naissance apporta tant de joie à toute la famille royale, qu'elle rétablit la bonne intelligence entre son grand-père et son père, qui avaient ensemble des différends très-pernicieux à l'Etat : heureux présage qu'un jour elle serait une puissante médiatrice qui ménagerait la paix entre les rois et les royaumes. Le roi Jacques, qui prévit bien qu'elle surpasserait en piété toutes les princesses du sang d'Aragon, voulut l'avoir à sa cour et prendre lui-même le soin de son éducation, afin de lui inspirer de bonne heure le désir de la vertu et les solides maximes de la religion chrétienne. Elisabeth, qu'il laissa à sa mort dans la sixième année de son âge, étant retournée en la maison de son père, montra aussitôt, par sa modestie et par sa conduite, combien elle avait profité auprès de son aïeul. A l'âge de huit ans, elle récitait chaque jour l'office divin ; ce qu'elle pratiqua depuis jusqu'à sa mort. Elle avait tant de compassion pour les pauvres, qu'elle ne pouvait les voir sans les assister par tous les moyens que sa charité lui fournissait. Elle méprisait le luxe des habits, qui est si ordinaire aux princesses. Elle fuyait les plaisirs et les divertissements, qui sont souvent presque toute leur occupation. Elle s'était prescrit des jeûnes qu'elle observait inviolablement. En un mot, elle menait une vie céleste, ce qui fai-

sait dire au roi, son père, que la piété de sa fille était cause de l'heureux succès des affaires de son Etat. L'éclat de sa vertu s'étant répandu par toute l'Europe, elle fut demandée en mariage par plusieurs princes; mais Denis, roi de Portugal, eut le bonheur de l'emporter sur tous les autres, au grand contentement de ses sujets, qui reçurent leur nouvelle reine comme une sainte que le ciel leur donnait pour les combler de toutes sortes de félicités.

Les honneurs de la royauté avec tous leurs charmes ne touchèrent nullement le cœur d'Elisabeth et ne l'empêchèrent pas de pratiquer ses exercices ordinaires. Par une prudence vraiment chrétienne, elle tempérait, les unes par les autres, les diverses fonctions qu'elle remplissait à la cour. Son abstinence était la règle de ses délices; sa joie était modérée par ses larmes; toutes ses actions étaient accompagnées de la prière, et, ne manquant à rien de ce qu'elle devait au roi son époux, elle faisait pour le service de Dieu tout ce que la piété exigeait d'elle dans sa condition. Pour cet effet, toutes les heures de son temps étaient saintement distribuées : dès qu'elle était levée, elle récitait matines et prime, puis elle se rendait à sa chapelle où elle entendait la messe à genoux, durant laquelle elle faisait toujours son offrande, afin de ne pas paraître les mains vides devant la majesté de son Dieu. Elle avait aussi coutume de baiser par respect la main du prêtre. Elle s'approchait souvent de la sainte communion, à laquelle elle apportait une admirable pureté de conscience. A la fin de la messe, elle disait l'office de la sainte Vierge avec celui des morts. Après le dîner, elle retournait à la chapelle pour y

entendre vêpres et y achever son office; c'était là aussi qu'elle se retirait pour faire son oraison et ses lectures spirituelles, et pour répandre son cœur en la présence du Seigneur : et toutes ses actions pieuses étaient accompagnées d'une grande abondance de larmes que la tendresse de son amour tirait de ses yeux. Quant au temps qui lui restait après ses exercices de dévotion, elle l'employait à faire elle-même de ses mains royales des ornements pour les autels; et toutes les dames de la cour, touchées de son exemple, faisaient la même chose.

Comme elle était presque toujours appliquée à Dieu, elle faisait une très-rigoureuse abstinence, de crainte que son corps étant trop bien nourri, son esprit ne fût pas si propre à la contemplation. C'est pourquoi, outre les jeûnes que l'Eglise prescrit durant l'année, elle jeûnait trois fois la semaine, l'Avent tout entier et depuis la saint Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption de Notre-Dame, après laquelle elle commençait en l'honneur des Anges un carême qui ne finissait qu'au jour de saint Michel; les vendredis et les samedis qui précédaient les fêtes de la sainte Vierge, elle jeûnait au pain et à l'eau. Son zèle l'aurait poussée à faire d'autres austérités encore plus grandes; mais la prudence les lui fit modérer, pour ne pas désobéir au roi son mari, qui lui défendait d'en faire davantage.

Sa charité envers les pauvres était incomparable. Son aumônier avait un ordre exprès de n'en renvoyer aucun; de sorte qu'il arrivait souvent que les fonds destinés à ses aumônes n'y pouvaient suffire. Elle envoyait du blé et des vivres aux monastères des religieux et des religieuses qu'elle savait être dans la nécessité. Sa libéralité n'était

pas renfermée dans les limites du royaume de Portugal, elle s'étendait encore jusque dans les pays éloignés que les calamités publiques rendaient misérables. Elle avait particulièrement soin des personnes de qualité que les revers de fortune, ou plutôt la divine Providence, avaient réduites à la pauvreté. Non-seulement elle faisait l'hospitalité aux pauvres pèlerins et aux étrangers ; mais encore, après les avoir reçus avec toute la bonté imaginable, elle les faisait revêtir et leur donnait de quoi continuer leur voyage. Elle prenait les orphelins sous sa protection, elle secourait promptement les jeunes filles qui étaient dans l'indigence, afin de les tirer du péril auquel la misère exposait leur pureté ; elle envoyait des habits à celles qui en avaient besoin, et elle trouvait de bons partis à celles qui étaient portées au mariage. Elle ne se contentait point de faire donner aux malades les choses qui leur étaient nécessaires, mais elle voulait encore les servir elle-même. Tous les vendredis de carême elle lavait les pieds à treize pauvres ; et après les leur avoir baisés fort humblement, elle les faisait revêtir d'habits neufs. Elle pratiquait la même chose le Jeudi saint, à l'égard de treize pauvres femmes. Dieu autorisa par des miracles ces dévotions d'Elisabeth. Un jour qu'elle lavait les pieds aux pauvres, il se trouva dans le nombre une femme qui avait au pied un ulcère dont la mauvaise odeur était insupportable : la reine, malgré toutes les répugnances de la nature, prit ce pied infect, en pansa l'ulcère, le lava, l'essuya, le baisa et le guérit. Ayant fait la même charité aux pauvres à Santarem, le jour du Vendredi saint, il en resta un dans le palais, estropié et couvert de lèpre, qui n'avait pu suivre les autres à cause

de sa grande faiblesse : un garde de la porte l'ayant rencontré, se mit en colère contre lui, lui déchargea un coup de bâton et le blessa. Elisabeth en étant informée, fit d'abord venir le garde qu'elle réprimanda sévèrement de sa dureté envers les pauvres ; puis elle se fit apporter l'estropié, mit elle-même le premier appareil à sa plaie et ordonna qu'on eût soin de lui ; mais le lendemain, par les mérites de la sainte, il se trouva parfaitement guéri, tant de sa blessure que de la lèpre dont il était affligé.

Portant un jour dans sa robe une grande somme d'argent pour le distribuer aux pauvres, Elisabeth rencontra son mari qui lui demanda ce qu'elle portait; elle répondit : Ce sont des roses ; et en effet, dépliant aussitôt sa robe, il se trouva, par une merveille de la divine Providence, que c'en était, quoique ce fût dans un temps où naturellement il n'y en pouvait avoir. C'est en mémoire de ce miracle qu'on la représente tenant des roses dans sa robe, et qu'une des portes du monastère de Sainte-Claire, qu'elle fit bâtir, fut appelée *Porte des roses*, à cause des grandes aumônes qu'elle y avait distribuées aux pauvres.

Une des principales fonctions de la charité, c'est de rétablir la paix entre les personnes qui sont en dissension : c'est en quoi l'on peut dire que celle de sainte Elisabeth a triomphé ; car si dès sa naissance elle a réuni son aïeul avec son père, dans le cours de sa vie elle fit des réconciliations qui, selon les apparences humaines, semblaient impossibles. Alphonse de Portalègre, son beau-frère, était en querelle avec son mari à cause de quelque domaine qu'il prétendait lui appartenir, et il était résolu de se faire lui-même justice par la force des

armes. Mais notre sainte étouffa cette guerre civile, en sacrifiant une partie de ses revenus et les cédant de grand cœur au roi, pour le dédommager de ce qu'il relâchait au prince, son frère. Le principal devoir d'une reine est d'adoucir l'esprit du roi envers son peuple et ses sujets, de lui remontrer dans les occasions les abus qui se glissent dans l'administration des affaires, et d'empêcher qu'il soit surpris et trompé par des personnes malintentionnées, qui ne regardent l'intérêt de leur maître qu'autant que le leur propre y est lié. C'est à quoi Elisabeth travaillait incessamment. Elle donnait souvent de bons avis au roi ; elle le portait efficacement à bien gouverner ses Etats ; elle lui inspirait des sentiments de douceur et de compassion envers son peuple ; elle l'exhortait particulièrement à ne point prêter l'oreille aux vains discours des flatteurs, ni aux faux rapports des envieux ; elle le remit deux ou trois fois en bonne intelligence avec le prince Alphonse, son fils, lorsque l'Etat, se trouvant divisé pour eux en deux parties, l'on était sur le point d'en venir aux mains. Quand elle voyait des familles en procès, elle faisait en sorte de les accommoder à l'amiable pour les empêcher de se consumer en frais. Si quelqu'une des parties manquait d'argent pour satisfaire à l'autre, selon les conditions proposées, elle en donnait libéralement du sien, afin de rétablir le plus tôt possible la paix, qu'elle préférait à tout l'or du monde. Mais sa charité ne parut jamais plus héroïque que dans une émeute populaire qui arriva à Lisbonne. Les citoyens, dont les uns tenaient pour le roi, et le autres pour le prince Alphonse, son fils, étant déjà sous les armes, prêts à se battre les uns contre les autres,

notre généreuse princesse monta sur une mule, et, allant de côté et d'autre au milieu de chaque armée, pour les solliciter par ses larmes, aussi bien que par ses paroles, à mettre bas les armes et à traiter de paix, au lieu de penser à la guerre, elle réussit si heureusement en sa négociation, qu'elle obligea le fils à demander pardon à son père, et le père à pardonner à son fils. Le Portugal ne fut pas le seul royaume où elle fit régner la paix ; elle travailla encore fortement à l'établir entre les autres rois des Espagnes, afin qu'étant unis ensemble ils pussent exterminer les Maures, qui en occupaient une partie considérable et ravageaient l'autre par leurs incursions continuelles. Elle réconcilia Pierre, roi d'Aragon, son père, avec Ferdinand, roi de Castille, son gendre; ce que quelques princes avaient tenté de faire inutilement. Elle remit aussi en paix le roi, son mari, avec le même Ferdinand, lorsqu'ils se préparaient à se faire la guerre. Enfin, l'on peut dire qu'elle est morte des fatigues qu'elle s'imposa pour éteindre une cruelle dissension entre Alphonse, roi de Portugal, son fils, et Alphonse, roi de Castille, son petit-fils.

Cet amour d'Elisabeth pour la tranquillité publique méritait bien, ce semble, qu'elle jouît des douceurs d'une paix privée avec le roi, son mari ; mais Dieu, voulant éprouver sa vertu, permit que la discorde prît naissance de ce qui ne devait produire entre eux qu'une parfaite concorde. Le prince Alphonse, son fils, s'était soulevé contre le roi. La reine n'épargnait rien pour les remettre bien ensemble : outre ses prières et ses mortifications, pour apaiser la colère de Dieu et pour obtenir de sa miséricorde une paix solide dans la maison royale, elle

faisait tout son possible pour persuader à Alphonse de quitter les armes, de se soumettre au roi, son père, et d'implorer sa clémence. Cependant quelques malintentionnés empoisonnèrent, auprès de Sa Majesté, des négociations si charitables, lui faisant entendre que la reine assistait secrètement le prince d'argent et de soldats, et qu'elle lui révélait le secret du conseil : ce qui avait plusieurs fois empêché, disaient-ils, qu'on ne l'arrêtât. Ce rapport aigrit tellement le roi, que, sans s'informer de la vérité, il priva Elisabeth de tous ses revenus et la relégua à Alanguer, avec défense d'en sortir sans son ordre. Dès que cela fut su dans le royaume, plusieurs grands seigneurs, indignés d'un si mauvais traitement, la vinrent trouver pour lui offrir leurs services, afin que, par la force des armes, on obligeât le roi à révoquer cet exil et à la rétablir dans les honneurs dus à sa qualité. Mais, bien loin de profiter de cette disposition de ses sujets, elle fit ce qu'elle put pour les apaiser et étouffer leur fureur. « Abandonnons nos intérêts », leur dit-elle, « à la divine Providence, et n'ayons confiance qu'en Dieu « seul, il saura bien montrer notre innocence et ôter de « l'esprit du roi, mon seigneur, les méchantes impres« sions qu'on lui a données de notre conduite ». Elle passa donc tout le temps de son exil à verser des larmes, à macérer son corps, à jeûner des semaines entières au pain et à l'eau, et à prier presque sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin le roi, entièrement désabusé, la rappela auprès de sa personne et conçut pour elle de nouveaux sentiments de tendresse et de vénération.

Sa patience parut encore en d'autres occasions, particulièrement dans les amours illicites du roi. Bien que ce

prince eût des enfants d'elle, savoir : Constance, depuis mariée à Ferdinand IV, roi de Castille, et Alphonse, qui lui succéda, et que, d'ailleurs, il fût homme courageux, libéral, juste, père des pauvres et orné de toutes les qualités propres à faire un grand roi, il était néanmoins incontinent ; et, sans avoir égard à la fidélité qu'il devait à la reine, son épouse, ni au scandale qu'il donnait à son peuple, il se laissa gagner par plusieurs maîtresses qui lui donnèrent aussi des enfants. Elisabeth en conçut une douleur extrême, et ce lui était sans doute un grand sujet de mécontentement d'être obligée de voir tous les jours devant ses yeux des personnes qui partageaient avec elle le cœur de son mari. Cependant, plus touchée de l'offense de Dieu que de l'injure qu'on lui faisait, elle ne leur en témoigna jamais rien et s'appliqua seulement à retirer le roi de ses débauches par la douleur. C'est dans cette vue qu'elle avait soin des enfants qui sortaient de ce commerce criminel, les faisant nourrir elle-même, et récompensant leurs nourrices et leurs gouvernantes avec autant de bonté et de libéralité que s'il se fût agi de celles de ses propres enfants ; et, par ses actions héroïques, elle changea si bien le cœur de son mari, que, reconnaissant enfin qu'une femme si sage était pour lui un riche trésor, il renonça à toutes sortes de plaisirs illégitimes, et lui garda depuis la foi conjugale jusqu'à la mort. Mais parce que les grands changements ne se font pas dans le cœur d'un prince, si Dieu, qui le tient entre ses mains, ne les ménage par sa Providence, un accident acheva d'ouvrir les yeux au roi et de lui faire connaître la sainteté d'Elisabeth.

Elle avait un page dont elle se servait ordinairement pour faire ses aumônes et pour d'autres œuvres de piété, parce qu'il était sage et vertueux, et qu'il s'acquittait prudemment de toutes les commissions qui lui étaient données. Il arriva qu'un autre page de la chambre du roi, jaloux de l'honneur que la reine faisait au premier, résolut de le perdre, et, pour en venir à bout, comme il avait l'oreille de son maître, il lui fit entendre que la reine avait plus d'affection pour ce jeune garçon que la loi de Dieu ne le permettait. Il n'en fallut pas dire davantage à ce prince pour l'aigrir, parce que le désordre où il vivait encore le rendait susceptible de toutes sortes de mauvaises impressions contre son épouse; il conçut donc aussitôt le dessein de faire mourir secrètement cet innocent; et étant monté le jour même à cheval pour faire une promenade, comme il passait par un lieu où il y avait un four à chaux, il tira à part ceux qui entretenaient le feu et leur ordonna de ne pas manquer, quand il viendrait un page leur demander s'ils avaient fait ce que le roi leur avait commandé, de s'en saisir sur-le-champ et de le jeter dans le four ardent. Le lendemain, le roi ne manqua pas d'y envoyer le page de la reine, afin que ces hommes exécutassent sur lui ce qu'il leur avait dit; mais Dieu, qui assiste ses serviteurs et prend le parti des innocents contre les impies, disposa ainsi les choses par sa Providence : Le page de la reine passant devant une église, et entendant sonner la clochette à l'élévation de la sainte hostie, y entra et y demeura jusqu'à ce que la messe fût achevée. Après cette messe, il en entendit une autre, et, celle-ci étant finie, il demeura encore à l'église jusqu'à

la fin d'une troisième qui était commencée. Cependant le roi, impatient de savoir si le page de la reine était mort, appela un des siens, qui fut justement le calomniateur, et l'envoya en diligence au fourneau, pour savoir si l'on avait fait ce qu'il avait commandé. Les ouvriers croyant que celui-ci était le page dont le roi leur avait parlé, s'en saisirent à l'heure même, le lièrent, le jetèrent tout vif dans le feu, où il fut incontinent consumé. Le page innocent et faussement accusé ayant achevé d'entendre ses trois messes, arriva bientôt après et demanda si on avait exécuté les ordres de Sa Majesté. On lui dit que la chose était faite. Il revint sur ses pas rendre compte à son maître. Le roi fut bien surpris de le voir et d'apprendre que son dessein avait eu une issue toute contraire à ce qu'il s'était proposé. « Qu'avez-vous « donc fait, et où avez-vous été si longtemps? » lui dit-il en colère. « Sire », répondit le page, « allant exécuter les « ordres de Votre Majesté, j'ai passé près d'une église où « l'on disait une messe, je l'ai entendue jusqu'à la fin ; « et, avant qu'elle fût achevée, on en a recommencé une « autre que j'ai entendue aussi ; et ensuite une troi« sième, parce que mon père, me donnant sa béné« diction avant de mourir, me recommanda particulière« ment cette dévotion d'entendre toutes les messes que « je verrais commencer, et ainsi je suis demeuré à « l'église jusqu'à la fin de la dernière, après quoi j'ai fait « ce que Votre Majesté m'avait ordonné ». Alors le roi, admirant les jugements de Dieu, reconnut l'innocence de la reine, la vertu de son officier et la malice du calomniateur qui les avait accusés.

Elisabeth ne négligeait rien pour mériter la pro-

tection du ciel, qui se manifesta d'une manière si éclatante à son égard.

Outre les bonnes œuvres que nous avons rapportées, elle ne perdait point d'occasion d'en pratiquer toujours de nouvelles. On ne fit point d'édifices publics de son temps, soit églises ou hôpitaux, soit ports ou aquéducs, auxquels elle ne contribuât considérablement par une libéralité vraiment royale; et l'on était si persuadé de sa munificence, qu'une dame de rang illustre, qui avait commencé à fonder un couvent de Bernardines, près de Santarem, se voyant au lit de la mort, la pria, par son testament, d'achever ce pieux ouvrage; ce que la sainte accepta volontiers; et non-seulement elle fit achever cette maison religieuse, mais elle lui assigna encore de grands revenus pour sa subsistance, sans qu'elle voulût pour cela qu'on lui donnât le titre de fondatrice; elle le laissa toujours à cette dame qui en avait jeté les fondements. L'évêque de Santarem avait entrepris de construire un hôpital pour les enfants trouvés; et, voyant que par sa mort il laissait son dessein imparfait, il eut aussi recours à la piété de la reine; il la supplia, par son testament, de vouloir bien être l'héritière de l'ouvrage qu'il avait commencé. Cette commission lui fut fort agréable; elle fit même faire l'édifice plus spacieux, elle en augmenta les revenus, afin d'y entretenir plus de monde, et elle y prescrivit de bons règlements pour son administration. Son soin s'étendait jusqu'à choisir des nourrices aux enfants, et quelquefois elle leur donnait elle-même à manger, comme si elle eût été leur propre mère; et, quand ils étaient en âge d'apprendre un métier, elle prenait la

charge de les placer chez des maîtres à qui elle les recommandait particulièrement. Une dame de Coïmbre avait commencé à fonder dans cette ville un monastère pour des filles de Sainte-Claire; mais, l'argent lui manquant, elle n'avait pu faire bâtir que la chapelle et fort peu de logement. La reine, qui embrassait avec ardeur toutes les occasions qui pouvaient contribuer à la gloire de Dieu, résolut aussitôt d'achever cette entreprise. Pour cet effet, elle acheta des maisons voisines qu'elle unit à ce qui était déjà fait; et ainsi elle rendit ce monastère capable de recevoir des religieuses, qu'elle y introduisit aussitôt. Son humilité était si grande, qu'elle les servait quelquefois à table avec la princesse Béatrix, sa belle-fille. Elle fonda encore dans la même ville, près du palais, un hôpital pour l'entretien de trente pauvres de l'un et de l'autre sexe: elle en fit aussi bâtir un autre en un lieu appelé *les Nouvelles-Tours*, pour servir d'asile aux femmes débauchées qui voudraient se retirer et faire pénitence de leur vie licencieuse.

Quelque dure que fût la conduite du roi son mari à son égard, elle conserva néanmoins toujours pour lui un très-profond respect et toute la tendresse d'une parfaite épouse, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer en plusieurs occasions; mais on peut dire que son amour conjugal ne parut jamais plus fort et plus pur tout ensemble, que dans la maladie dont il mourut et après sa mort. En effet, dès qu'elle le vit dangereusement malade, on ne peut dire combien elle en fut affligée, ni les soins qu'elle apporta pour l'assister en cet état : elle ne le quittait pas un moment : elle lui rendait elle-même toutes les assistances nécessaires; quelque ins-

tance que lui fît le roi de se donner un peu de repos, elle ne ménageait pas pour cela davantage sa santé : elle passait les nuits auprès de son lit pour lui faire prendre, aux heures précises, les remèdes ordonnés des médecins ; elle tâchait de le consoler dans ses douleurs, et de bannir de son esprit la mélancolie que lui causait la violence du mal. Elle étudiait de favorables moments pour lui parler de Dieu et de la rigueur de ses jugements, de la componction avec laquelle il faut détester ses péchés pour en obtenir le pardon, de la pureté de conscience que doit avoir une âme pour paraître aux yeux de la divine Majesté, devant qui les rois ne sont pas plus que les bergers ; enfin, elle n'épargnait rien, soit pour le soulager, soit pour le disposer à mourir chrétiennement, si Dieu voulait l'appeler à lui. C'était aussi dans cette vue qu'elle faisait des prières extraordinaires, et qu'elle en faisait faire en beaucoup d'endroits, qu'elle distribuait de grandes sommes d'argent aux pauvres, et qu'elle pratiquait quantité d'autres bonnes œuvres.

Après la mort du roi, qui arriva à Alanguer, le 7 janvier 1325, quelque outrée de douleur qu'elle fût, elle ne s'abandonna point aux larmes qui, loin de profiter aux défunts, empêchent souvent qu'on ne pense à leur rendre les secours dont ils ont besoin ; mais elle se retira dans sa chambre pour y recevoir de la consolation dans l'entretien avec son Dieu. Sa charité la porta plus loin ; car, pour engager le ciel à ouvrir ses trésors pour le soulagement de l'âme de son mari, elle mit bas ses vêtements royaux, se coupa elle-même les cheveux et prit l'habit de Sainte-Claire ; puis, retournant où était le corps du roi, elle dit généreusement aux grands du royaume, qui étaient

présents : « Sachez qu'en perdant votre roi, vous avez « en même temps perdu votre reine ; la mort, d'un « seul coup, vous a enlevé l'un et l'autre ; rendez au « corps de votre souverain tous les honneurs que mérite « sa dignité. Pour moi, j'y assisterai très-convenable- « ment avec ce pauvre habit, puisqu'il n'en faut point « de plus riche pour des funérailles, et que, comme « cette corde et cette humble tunique représenteront ma « douleur, ainsi ce voile de ma tête rendra témoignage « de la constante fidélité que j'ai eue pour mon époux ». Elle se mit ensuite proche du corps du roi, et ne le quitta plus qu'il ne fût inhumé. On le porta à un monastère de Bernardines, près d'Alanguer, qu'il avait fait bâtir de son vivant et où il avait choisi sa sépulture. La reine y demeura encore quelques jours, non pas pour y recevoir de la consolation dans son veuvage, mais pour y continuer ses prières au tombeau du roi. Elle y fit dire aussi beaucoup de messes pour le repos de son âme ; et, à cette même intention, elle revêtit plusieurs pauvres et distribua des aumônes à un très-grand nombre de personnes.

Après lui avoir ainsi rendu les derniers devoirs, elle s'en alla à Coïmbre, au monastère de Sainte-Claire, dans le dessein de s'y renfermer et d'y finir ses jours sous la règle de cette sainte. Mais elle en fut détournée par quelques serviteurs de Dieu ; ils lui représentèrent que, si elle le faisait, cette multitude innombrable de pauvres qu'elle entretenait de ses libéralités, étant privés de son assistance, seraient réduits à la dernière extrémité ; elle préféra donc les avantages de son prochain aux mouvements de sa dévotion particulière et à sa propre

satisfaction, et ne se renferma pas entièrement dans le cloître. Cependant, elle porta toujours l'habit de pénitence du Tiers Ordre de Saint-François; et ayant fait construire auprès du monastère un appartement d'où elle y pouvait entrer, elle se retirait souvent avec les religieuses, qu'elle avait permission d'aller voir quand elle voulait.

Dans l'année de la mort du roi, son mari, elle alla, pour le repos de son âme, en pèlerinage au tombeau de saint Jacques, en la ville de Compostelle, en Galice. Dès qu'elle fut arrivée au lieu d'où l'on commence à découvrir les hautes tours de cette église, elle mit pied à terre et acheva en cet état le reste du chemin : ce qu'elle fit avec tant de ferveur, que personne n'osa s'opposer à sa dévotion. Durant son séjour dans ce saint lieu, on célébra la fête de ce saint Apôtre le 25 juillet, et elle choisit ce jour-là même pour lui offrir les riches présents qu'elle avait apportés. Elle lui présenta donc sa couronne d'or, garnie des plus belles pierreries du monde, ses habits royaux, tout éclatants de broderies et de perles, des vases d'or et d'argent d'un prix inestimable, un ornement complet pour servir aux messes pontificales, des tapisseries et des étoffes hérissées, pour ainsi dire, d'or et de pierres précieuses, une prodigieuse somme d'argent, et tant d'autres dons considérables, qu'on avoua que, par sa munificence, elle avait surpassé tout ce que les plus grands princes de la terre avaient jamais fait à l'honneur de saint Jacques. Ayant ainsi pleinement satisfait à sa dévotion, elle se rendit au monastère des Bernardines, près d'Alanguer, pour y célébrer avec une pompe et une magnificence royales

l'anniversaire de la mort du roi, son mari, après quoi elle retourna à Coïmbre. Et ce fut alors qu'elle fit achever le monastère de Sainte-Claire, auquel elle assigna de nouveau de très-amples revenus. Comme elle avait encore beaucoup d'étoffes précieuses et quantité de lingots d'argent, elle fit venir des orfèvres et des brodeurs, et leur donna tous ces trésors pour en faire des ornements sacrés pour les autels : des calices, des croix, des encensoirs, des chandeliers, des lampes et d'autres vases destinés au culte divin ; elle en laissa une partie au monastère de Sainte-Claire, et le reste elle le distribua à diverses églises de Portugal.

Nous avons rapporté jusqu'ici les vertus que sainte Elisabeth a pratiquées du vivant du roi son mari, et la première année de son décès ; il faut voir maintenant ce qu'elle a fait depuis ce temps-là jusqu'à sa mort. On peut dire que, étant délivrée de la loi du mariage, comme parle saint Paul, et n'ayant plus de soin que de vivre en Jésus-Christ, elle a fait paraître les mêmes vertus avec un nouvel éclat. L'abstinence, la retraite, l'oraison et la charité envers le prochain, furent encore ses exercices ordinaires ; mais, comme elle n'était plus obligée de se ménager pour obéir et complaire au roi, elle leur donna une étendue beaucoup plus grande. Son grand âge, qui était de près de soixante ans, ne l'empêcha point de faire des jeûnes très-rigoureux ; et quoique, par ses anciennes mortifications, elle eût déjà parfaitement soumis la chair à l'esprit, elle ne laissait point de la châtier toujours pour la contenir dans son devoir ; non-seulement elle se privait des mets délicats, mais elle se refusait même les aliments nécessaires. Elle entrait souvent dans le mo-

nastère, selon le pouvoir que le pape lui en avait donné, pour y faire sa prière avec les religieuses ; elle mangeait à leur communauté, et son plus grand plaisir était de converser avec elles ; elle les exhortait avec une sainte ferveur à observer leur règle et à se rendre les fidèles épouses de Jésus-Christ, à qui elles s'étaient consacrées. Elle avait cinq religieuses auprès de sa personne, avec lesquelles elle récitait tout l'office divin. Elle disait matines à minuit ; le matin, dès qu'elle était levée, elle assistait à une basse messe pour commencer saintement la journée. Quelque temps après, elle en entendait une grande qu'elle faisait célébrer chaque jour pour le repos de l'âme de son mari ; ensuite elle assistait à la messe solennelle du jour, et disait tierce, sexte et none avec ses saintes compagnes.

Après le dîner, au lieu de se divertir selon l'usage de la cour, elle donnait audience à toutes les personnes qui avaient recours à elle ; et c'était une chose admirable de voir avec quelle patience elle écoutait toutes les sortes de demandes qu'on lui faisait, et avec quelle présence d'esprit elle y répondait. Tantôt une pauvre femme lui demandait de quoi nourrir sa famille réduite à la dernière misère ; d'autres fois on la priait de secourir de pauvres orphelins ; là, une veuve implorait son assistance et sa protection dans ses affaires ; ici, un malade lui envoyait représenter qu'il était abandonné de tout le monde et n'avait rien pour se soulager. Quelquefois il s'agissait de pauvres monastères à secourir, de temples désolés à réparer. Enfin, on venait de tous côtés la trouver, d'autant plus librement qu'on était assuré d'être bien reçu chez elle. Ni les gens de la plus basse condition avec leurs

habits sales et déchirés, ni les paysans tout couverts de poussière, ni les malades qui portaient déjà sur leur visage l'image de la mort, et les ulcérés qui exhalaient de leurs corps une odeur insupportable, n'étaient exclus de sa chambre ; que dis-je ! ils étaient reçus comme de grands seigneurs, et l'on sortait toujours content d'auprès d'elle. Elle donnait des avis salutaires à tous ceux qui la consultaient ; elle portait efficacement à la pénitence ceux qu'elle savait être dans le désordre ; elle tâchait de donner quelque consolation à ceux qu'elle voyait dans la douleur ; elle envoyait distribuer des aumônes aux prisonniers, et elle payait le prix du rachat du captif. Surtout elle montra bien, dans une famine qui arriva à Coïmbre, que sa charité n'avait point de bornes ; car, les habitants de cette ville étant réduits à une extrême disette, jusqu'à être contraints de manger les rats et les souris, la vertueuse princesse n'épargna rien pour les secourir dans un si grand besoin : elle fit acheter une grande quantité de blé et d'autres provisions, qu'elle distribua libéralement à tous les nécessiteux ; et comme la désolation était si étrange que les morts demeuraient sans sépulture, elle avait soin de les faire enterrer, envoyant pour cela, dans les rues et dans les maisons, des personnes auxquelles elle fournissait abondamment toutes les choses nécessaires pour les ensevelir. Les officiers de sa maison, appréhendant, par une prudence humaine, que la dépense excessive qu'elle faisait ne la réduisît elle-même à l'indigence, lui remontrèrent qu'il était à propos de la modérer pour ne pas s'exposer à cet inconvénient. Mais, bien loin de goûter leurs raisons : « Vous « ne pouviez », leur dit-elle, « me tenir un discours qui

« me fût plus désagréable ; est-ce que vous voulez borner « mes charités, parce que vos cœurs sont rétrécis par une « vaine crainte de manquer du nécessaire ? Etes-vous si « faibles de croire que Dieu nous abandonnera lorsque « nous employons tout ce que nous avons pour secourir « notre prochain ? N'est-ce pas lui qui gouverne le monde, « et qui, par sa Providence, y cause les événements que « nous voyons arriver ? Voilà une belle imagination de « se persuader que nous périrons si nous continuons de « faire la charité à nos frères qui meurent de faim, et, au « contraire, que nous vivrons, si, par une cruauté impi- « toyable, nous les laissons périr de misère. Ne savez- « vous pas que Jésus-Christ nous a défendu de nous oc- « cuper du lendemain ? Souvenez-vous qu'il nous a « assuré qu'il aurait bien plus soin de nous que des lis « de la campagne et des oiseaux du ciel, qui, cependant, « ne manquent jamais de rien. Non, je ne puis entendre « les gémissements de tant de pauvres mères de famille, « et les voix des petits enfants, ni voir les larmes des « vieillards et les corps morts de tant de personnes, sans « subvenir à tous ces besoins avec les biens que Dieu « m'a donnés. Bannissez donc cette crainte de vos « cœurs, ayez bon courage, mettez votre confiance en « Dieu, et n'épargnez nullement mes trésors pour assister « les misérables ». Peut-on ajouter quelque chose à une charité si pure, si éclatante, si constante et si universelle.

Quand les fonctions de la charité lui donnaient quelques moments de relâche, elle les employait à la contemplation des choses célestes, se retirant dans un cabinet secret, où elle ne pouvait être vue ni entendue de per-

sonne; et là, elle donnait toute liberté à son cœur de soupirer et à ses yeux de verser des larmes; elle y passait souvent une bonne partie de la nuit. D'autres fois elle allait visiter l'hôpital qu'elle avait fait bâtir en l'honneur de sainte Elisabeth, reine de Hongrie, et y servait elle-même les pauvres. Elle s'entretenait familièrement avec eux, les exhortait à la patience dans leur misère, et, après avoir adouci leurs maux par ses paroles pleines de tendresse et d'une certaine onction céleste, elle les levait, faisait leurs lits, leur préparait des mets à la cuisine, et puis, comme une servante, les leur apportait. Les visages pâles des malades ne l'effrayaient point; la puanteur des ulcères ne la rebutait point; la crainte de gagner leurs maux ne l'inquiétait point; enfin, sa dignité de reine ne l'empêchait point de se livrer aux plus vils emplois de l'hôpital. C'est dans ces saintes pratiques qu'Elisabeth coulait le reste de ses jours, en attendant qu'arrivât l'heure de paraître devant son Dieu. Les grandes grâces qu'elle avait reçues dans son pèlerinage de Saint-Jacques lui firent entreprendre de faire encore une fois ce voyage, afin d'obtenir de ce grand Apôtre de nouvelles faveurs pour bien mourir; ce fut une année avant sa mort, à l'occasion d'une indulgence plénière extraordinairement accordée aux pèlerins de ce saint lieu; mais ce ne fut pas avec la suite et l'équipage d'une reine, comme la première fois: elle se revêtit d'un pauvre habit pour n'être pas reconnue, et se fit seulement accompagner de deux femmes. Elle le fit à pied, chargée de son petit bagage, comme les personnes de la plus humble condition, quoiqu'elle eût alors soixante-quatre ans et que ce fût durant les plus grandes chaleurs de l'été; et,

enfin, elle ne fit point difficulté de demander l'aumône de porte en porte, pour recevoir la subsistance de la charité des fidèles. Humilité prodigieuse ! qui devrait confondre la délicatesse de certaines femmes qui reculent devant la moindre incommodité, et n'osent faire un pas sans être tout à fait à leur aise.

A son retour de ce pèlerinage, on vint lui annoncer qu'Alphonse, roi de Portugal, son fils, et Alphonse, roi de Castille, fils de sa fille, étaient brouillés ensemble, et que leur querelle, si elle n'était promptement étouffée, menaçait de mettre ces deux royaumes en combustion. Cette nouvelle était capable de la faire mourir de douleur ; mais, comme il ne fallait pas différer d'apporter remède à un mal si pressant, n'ayant point égard à la caducité de son âge, elle se rendit incessamment à Estremoz, où était alors le roi, son fils, prêt à se mettre en campagne contre son neveu : elle voulait lui arracher des paroles de paix et aussitôt passer en Castille, pour y achever ce grand ouvrage auprès du roi, son petit-fils. Mais elle ne fut pas plus tôt arrivée à Estremoz, qu'elle tomba malade. Elle vit que cette fièvre la conduirait au tombeau. Comme le mal n'était pas fort violent, elle ne laissait pas d'assister tous les jours au service divin, selon sa coutume ; mais lorsque le danger fut extrême, après avoir fait son testament en présence du roi et de la reine Béatrix, sa bru, elle ne voulut point différer de recevoir le Viatique. Pour cet effet, elle fit préparer un autel hors de sa chambre et y fit célébrer le sacrifice auguste de la messe, et, quand il fut temps de communier, elle se leva elle-même de son lit, sa ferveur lui donnant assez de force pour se soutenir, se revêtit de son habit

de pénitente du Tiers Ordre de Saint-François ; et, toute moribonde qu'elle était, sans l'aide de personne, mais fortifiée seulement de la grâce de Dieu, elle alla se jeter à genoux au pied de l'autel : là, fondant en larmes et jetant des soupirs de dévotion qui touchèrent sensiblement tous les assistants, elle reçut la sainte Eucharistie. Elle en usa ainsi par le sentiment d'une profonde humilité et d'un singulier respect envers Jésus-Christ, ne croyant pas devoir souffrir qu'on le lui apportât dans sa chambre, tant qu'elle aurait la force de l'aller chercher elle-même au pied des autels. Ce qui est plus admirable, et fait voir la grandeur de son courage, c'est qu'elle fit ces pieux efforts le jour même qu'elle mourut. Enfin, sur le soir, après avoir entretenu le roi, son fils, pour le porter à faire la paix avec le roi de Castille, elle rendit son âme à Dieu, en implorant le secours de la sainte Vierge, qui lui était apparue accompagnée de sainte Claire et d'autres saintes religieuses, et en récitant le symbole des Apôtres. Ce fut l'an de Notre-Seigneur 1336, qui était la soixante-cinquième année de son âge.

Son corps fut porté depuis Estremoz jusqu'à Coïmbre, pour y être inhumé dans le monastère de Sainte-Claire, où, par son testament, elle avait choisi sa sépulture. Il en sortait une espèce de parfum très-agréable, qui dura jusqu'à ce qu'il fut mis en terre. L'an 1612, deux cent soixante-seize ans après, il fut trouvé encore tout entier. Alphonse, évêque de Coïmbre, fit construire, en son honneur, une riche chapelle, avec une grande châsse d'argent d'un travail admirable, pour y mettre une si précieuse relique ; et, la mort ne lui ayant pas permis d'en faire la translation, outre les douze mille écus d'or qu'il

avait déjà employés à cet acte de religion, il en laissa encore trente mille pour faire travailler au procès de la canonisation de notre sainte, qui fut faite enfin par Urbain VIII, le 25 mai 1625, à l'instance du roi catholique Philippe IV, et de la reine Elisabeth de France, son épouse. Depuis l'an 1630, le même pape permit d'en faire l'office semi-double.

Nous avons tiré cette vie de celle que le révérend Père Hilarion de Coste, religieux de l'Ordre des Minimes, composa en latin, un an après qu'elle fut canonisée. On peut y avoir recours pour y voir les grands miracles qu'elle a faits durant sa vie et après sa mort.

On peint sainte Elisabeth de Portugal soignant les pauvres malades ; en costume de franciscaine, assistant aux funérailles du roi son mari ; en costume de reine, foulant à ses pieds la couronne terrestre ; portant un broc, pour rappeler que l'eau qu'on lui apporta se changea en vin ; car les médecins lui ayant ordonné d'abandonner au moins pour un temps l'austérité de sa vie ordinaire, elle n'en continuait pas moins à ne boire que de l'eau, lorsque le ciel lui-même intervint par un miracle en faveur des disciples d'Hippocrate ; on lui attribue, comme à sainte Elisabeth de Hongrie, sa grand'tante, le miracle des pièces de monnaie changées en fleurs.

Notre sainte est particulièrement honorée à Saragosse, Estremoz, Coïmbre, et dans tout le Portugal.

LE PÈRE PIERRE DE SARAGOSSE

1604. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

Ce saint homme naquit à Saragosse, en Aragon, et montra dès les premières lueurs de l'intelligence un mépris profond pour les choses de la terre et des aspirations ardentes vers le ciel. Ses parents l'envoyèrent à l'Académie d'Alcala, où il se distingua par ses brillantes études autant que par sa piété profonde. Il se sentait attiré vers la vie du cloître et hésitait entre plusieurs Ordres, lorsqu'il rencontra deux frères mineurs avec lesquels il s'entretint longtemps des choses de la religion et de ses aspirations. Touché par leurs enseignements, il entra dans l'Ordre, où il se fit bientôt remarquer par sa charité envers tous, et par son zèle pour le salut des âmes. Admis à soigner les malades au couvent de Saint-Bernardin, à Madrid, il le faisait avec un empressement sans égal ; ne s'épargnant ni la nuit, ni le jour ; il distribuait aux pauvres qui se présentaient toutes les aumônes qu'il pouvait recueillir, et relevait le courage des malheureux par ses enseignements salutaires et ses paroles fortifiantes.

Il avait une dévotion particulière à l'enfant Jésus. Lorsqu'il récitait les litanies, c'était toujours les yeux pleins de larmes. Sa dévotion n'était pas moindre envers la très-sainte Vierge, et il en obtint toujours tout ce qu'il lui demanda. Saint Joseph était aussi l'objet de son saint respect, et il lui adressait de ferventes prières.

Le jour de la fête du très-saint Sacrement, son visage s'illuminait d'une joie pure ; pendant l'octave de cette fête, il demeurait jour et nuit en adoration devant le saint Tabernacle, les pieds nus, prosterné sur le sol ; il disait souvent qu'il aurait voulu vivre douze vies pour servir et honorer plus longtemps la cause et les intérêts de l'Eglise. Lorsqu'il fut devenu prêtre, sa piété augmenta encore : après matines, il restait à genoux dans le chœur jusqu'à l'heure du sacrifice de la messe, et demeurait encore en actions de grâces jusqu'à neuf heures. A la longue ses genoux s'étaient usés comme ceux du chameau qui parcourt les déserts. Le recueillement profond avec lequel il disait sa messe excitait l'admiration de tous les pieux fidèles ; au moment de la consécration, en présence du Dieu vivant qu'il allait recevoir dans son cœur, les larmes coulaient le long de son visage, et son âme s'unissait au Seigneur dans une muette adoration. Après le repas de midi, il s'employait aux ouvrages journaliers de la communauté, et lorsqu'il avait quelques loisirs, il les occupait encore à prier dans sa cellule. Cette perfection dans la piété lui valut du démon de fréquentes attaques qu'il repoussait toujours victorieusement. Les visions les plus étranges venaient le troubler dans ses prières et détourner son attention ; pour y échapper, il se réfugiait à l'église et y restait en prières jusqu'à ce que le sommeil vînt le surprendre

Nommé directeur des novices, il s'acquitta de cette charge avec un zèle infatigable, il s'attachait à chacun d'eux, les soutenait dans leurs défaillances et leur enseignait à repousser la tentation par de pieuses pratiques. Après avoir donné l'exemple d'une piété constante et

d'une charité qui s'étendait à tous, il s'éteignit doucement au couvent de Barajas, le 8 juillet 1604.

Le 8 juillet 1685, mourut à Palerme le frère Bernardin de Sambuca qui, dans les montagnes arides de la Sicile, répandit pendant vingt-six ans les bienfaits de sa parole évangélique et de son inépuisable charité. Doué du don des miracles, on recueillit les plus éclatants après sa mort, afin de préparer l'acte de sa béatification.

NEUVIÈME JOUR DE JUILLET

LES MARTYRS DE GORCUM

1572. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

Gorcum (originairement Gorinchein), est une petite ville de six à sept mille âmes, chef-lieu du district d'Arkel, en Hollande, à environ six heures de marche de Dordrecht. Elle n'est point comparable, par la grandeur, aux opulentes cités ses voisines ; mais la fertilité des campagnes qui l'entourent, la pêche du saumon et la navigation de la Meuse, ne laissent pas que d'y entretenir une certaine animation.

Cette petite ville, jadis adonnée tout entière à la culture et au négoce, offrait en raccourci l'image de toute la contrée. Là, comme ailleurs, s'agitaient les deux partis à

la fois religieux et politiques : c'était en 1572. Le parti catholique semblait encore le plus nombreux. Le curé Léonard Véchel, dont le nom reviendra souvent dans ce récit, se flattait de pouvoir opposer deux fidèles à un hérétique ; mais la masse toujours considérable des pusillanimes et des incertains, qui formaient l'appoint de cette majorité tant que l'étendard de la catholique Espagne flottait sur leurs têtes, pouvait, aux premiers revers, se retourner et fournir une majorité contraire. C'est ce dont on s'aperçut promptement à la nouvelle de la prise de Dordrecht par les Gueux. Ainsi s'appelaient les rebelles. Ils s'étaient donné eux-mêmes ce nom resté historique, et ils le méritaient, tant par l'abjecte condition de la plupart d'entre eux, que par leur habitude de ne reculer devant aucune violence.

On n'ignorait pas à Gorcum ce qu'on pouvait attendre de ces nouveaux et redoutables voisins : les magistrats prévirent aussitôt que leur tranquillité n'avait plus que peu de jours à durer : les gens de bien tremblèrent pour leur fortune, pour leur famille, pour eux-mêmes, et plus encore, s'il est possible, pour les ecclésiastiques et les personnes consacrées à Dieu, qu'ils savaient être l'objet préféré des fureurs de l'hérésie. Toutefois, comme il arrive d'ordinaire aux gens de bien, ils se contentèrent de trembler au lieu de faire tête à l'orage.

Parmi les plus menacés se trouvaient en première ligne les paisibles habitants d'une communauté qui, depuis longtemps, était considérée comme le centre et le cœur du catholicisme à Gorcum : c'était un couvent de Capucins : ils étaient peu nombreux ; mais l'ardeur de leur zèle, la pureté de leur vie, multipliait leur influence.

Leur vertu rayonnait autour d'eux, comme un foyer qui entretenait au loin la douce chaleur de la vie chrétienne. Ils avaient alors pour gardien, c'est-à-dire pour supérieur, un homme d'une vertu rare et que ses actions, dans la suite de cette histoire, loueront mieux que ne le feraient nos paroles.

Son nom était Nicolas Pic : nom glorieux désormais, nom que le monde catholique invoquera à genoux ! C'est avec un saint respect que nous le traçons ici pour la première fois.

Nicolas Pic était né à Gorcum. Ses frères, ses sœurs et toute sa famille y vivaient aussi et n'avaient pas attendu le moment du péril pour l'engager à prendre quelques précautions. Un fils de sa sœur, jeune homme pieux et qui demeurait auprès de lui, Rutger Estius, frère de l'historien, faisait les plus grands efforts pour l'y déterminer. Afin d'arriver à ce but, il lui racontait les horreurs et les cruautés dont les Gueux se rendaient coupables.

« —Tout cela est affreux »,répondait le Père Nicolas; « ma « faiblesse naturelle en frémit, et je croirais, certes, tenter « Dieu, si je courais de moi-même au-devant de semblables « maux. Mais je me dois et je dois à mes frères de ne les « point fuir et de me confier au Tout-Puissant. S'il m'en- « voie l'épreuve, il m'enverra le courage de la supporter ». Le jeune homme insistait pour qu'il s'éloignât avec tous ses religieux: la prudence était aussi une vertu chrétienne, et il n'y avait ni honte, ni péché, à fuir la persécution. « — Soit, » répliquait le digne gardien, « mais avez-vous « songé à la déplorable impression que produirait la nou- « velle de notre fuite? On en conclurait immédiatement « que les catholiques n'ont plus la confiance de pouvoir se

« défendre, et l'audace des uns, l'abattement des autres, « s'en augmenteraient. Pensez-vous qu'abandonner nos « amis soit le moyen de les engager à ne pas s'abandonner « eux-mêmes? Non, ce serait, au contraire, le moyen de « rendre prompts et infaillibles les maux que vous redou- « tez ». Il ne voulait pas, ajouta-t-il, qu'on pût reprocher aux Franciscains d'avoir contribué au désastre. En attendant, il ne cessait d'encourager, de ranimer les fidèles, tantôt en particulier, tantôt dans des discours publics. Il conjurait chacun de mettre ordre aux affaires de sa conscience et de se tenir prêt à tout événement, et à mourir plutôt que de renier la vérité.

Cependant, comme les craintes de son neveu n'étaient que trop fondées, il ne voulut pas laisser les vases sacrés, les reliques des saints, la bibliothèque du couvent et autres objets précieux exposés au péril qu'il acceptait pour sa personne. Il les fit transporter chez son beau-frère, le père du jeune Rutger. Puis, réfléchissant que, si un malheur arrivait, les hérétiques ne manqueraient pas de fouiller les maisons des principaux catholiques et commenceraient par celle de son beau-frère, il les fit reprendre et transporter dans la citadelle.

Cette citadelle, adossée aux murs de la ville et baignée par le cours de la Meuse, ne lui paraissait peut-être pas un refuge bien assuré; on espérait qu'elle pourrait tenir au moins le temps nécessaire pour attendre du secours, et l'on savait que la gravité de la situation avait été signalée aux commandants royaux des cités voisines.

Les protestants de Gorcum n'avaient pas non plus perdu de temps. Ils s'étaient empressés d'envoyer à Dordrecht exposer les chances qu'un coup de main sur leur

ville rencontrerait en ces premiers jours de stupeur, et tout d'un coup, le 25 juin, à huit heures du matin, treize navires, portant 150 soldats environ, furent signalés arrivant de Dordrecht et remontant la Meuse. Ils s'approchèrent, presque sans coup férir, de Gorcum. A leur vue, le tumulte, la confusion, furent à leur comble. Les partisans secrets de l'hérésie accoururent se joindre à eux : les citoyens fidèles délibérèrent. Le saint gardien vit bien qu'il n'y avait plus rien à ménager. Il rassembla ses frères, et, après une courte, mais chaleureuse exhortation, il les autorisa à se séparer et à se réfugier chacun où il voudrait : « — Et vous, que ferez-vous ? lui deman« dèrent plusieurs d'entre eux. — Pour moi », dit-il, « je « compte rester au couvent tant que je pourrai, puis me « retirer dans la citadelle. — Eh bien ! » s'écrièrent presque tous les frères, « nous ne vous laisserons pas seul ». Et ils refusèrent obstinément de le quitter.

Le lendemain, le 26 juin, les Gueux barrèrent le fleuve tant au-dessus qu'au-dessous de la ville. Ils apportaient, disaient-ils, la liberté complète, politique et religieuse, même pour les papistes ; la réduction des impôts, la vie à bon marché : appâts ordinaires des fauteurs de révolutions. Le Père Pic fit un dernier appel à ses frères, les autorisant de nouveau à songer à leur sûreté personnelle. Sur leur refus réitéré, il prit avec eux le chemin de la citadelle, emportant ce qui restait à enlever de précieux.

Ils y furent bientôt rejoints par quelques-uns des plus considérables d'entre les catholiques de Gorcum, par les beaux-frères et les deux neveux du Père Pic, et par les deux curés de la ville. Ces derniers s'appelaient Léonard Véchel et Nicolas Poppel, hommes recommandables par

leur science, l'intégrité de leur vie et l'autorité que leur avaient acquise de longs services; surtout le premier, qui était le plus âgé, le plus éloquent et le plus ancien dans sa charge pastorale. Ces deux saints personnages n'avaient rien négligé pour ranimer la confiance et le courage des citoyens. Ils avaient visité les magistrats, fait le tour des murailles, harangué même la milice urbaine ; mais les intérêts du roi d'Espagne avaient paru toucher médiocrement ce peuple inconstant et léger, chez lequel les révoltes périodiques étaient pour ainsi dire de tradition. L'intérêt de l'Eglise avait semblé l'émouvoir davantage ; toutefois, comme les Gueux étaient les premiers à proclamer leur respect pour la religion, à quoi bon se battre pour ce qui n'était point attaqué ? Les deux curés n'avaient donc pu trouver l'accès des cœurs ; à peine avaient-ils été écoutés. Pleins des plus tristes pressentiments, ils n'avaient eu d'autre parti à prendre que de quitter la ville. Ils n'en furent pas plutôt sortis que les Gueux y entrèrent, introduits secrètement par leurs partisans de l'intérieur. Leur chef, un nommé Marin Brant (ou Brantius), flamand, n'était pas sans quelques talents militaires. Sorti de la lie du peuple, ce Brant avait été d'abord ouvrier terrassier aux travaux des digues, puis il avait fait le métier tantôt de marin, tantôt de pirate ; il s'était associé à ces écumeurs de mer qui servaient sous Guillaume Lumnaye, comte de la Marche, sans recevoir d'autre solde que le fruit de leurs rapines, et qui furent le digne noyau de la faction des Gueux. Son audace, son sang-froid, sa force musculaire, lui avaient acquis beaucoup d'ascendant sur ses grossiers compagnons.

Aussitôt maître de Gorcum, il fit sonner les cloches et

assembler les habitants sur la grande place. Là il leur roposa de jurer haine aux Espagnols et au duc d'Albe, t fidélité au duc Guillaume de Nassau, ainsi qu'aux aints Evangiles : expression accommodante et fort bien nventée pour rassurer les tièdes et les indécis, puis-u'elle pouvait s'entendre aussi bien de la religion du ape que de celle de Calvin. Il ajouta que ceux qui ac-eptaient le nouveau serment eussent à le proclamer en evant leur coiffure, et aussitôt presque tous les cha-eaux des assistants volèrent en l'air, aux cris plusieurs ois répétés de : « Vive les Gueux ! » Marin se déclara sa-sfait de cet enthousiasme ; mais, sans s'amuser à en jouir, ar il en connaissait la valeur, il réunit le sénat ou con-eil de ville et s'occupa de compléter le succès de la ournée.

La citadelle n'était guère en état d'opposer une longue ésistance. Mal pourvue de vivres et de munitions de uerre, elle n'avait pas même de forgerons pour les ré-arations les plus urgentes, ni de chirurgiens pour pan-er les blessés. Tout l'espoir des réfugiés était dans le ecours espéré du dehors. Le gouverneur, Gaspard Turc, omptait sur son fils qui devait lui amener des troupes u comte de Bossut, gouverneur d'Utrecht, pour le roi. l'attendait d'heure en heure. Il montrait des lettres du omte par lesquelles ce secours lui était positivement romis.

Aussi la première réponse qu'il fit aux sommations de larin fut-elle empreinte d'une résolution toute virile. eportée à ce dernier, elle l'irrita profondément. Il fit isposer son artillerie en face de la partie du rempart qui ui parut la plus faible et ouvrit vigoureusement le feu.

La nuit commençait à tomber. Les assiégés répondaient de leur mieux ; mais la disproportion des forces était trop évidente. Marin avait près de deux cents combattants; le gouverneur, au contraire, ne pouvait disposer que d'une vingtaine de véritables défenseurs ; les autres étaient mal habitués au maniement des armes, ou bien l'usage leur en était interdit par leur caractère sacerdotal ou monastique. Ils ne purent empêcher l'ennemi de mettre le feu à une porte de la première enceinte de la forteresse, celle qui touchait aux murs de la ville, et ils durent se replier derrière la seconde ligne de remparts. Cette seconde ligne elle-même était encore beaucoup trop étendue pour le petit nombre de ceux qui la gardaient. Vers minuit, de grandes clameurs annoncèrent que les Gueux venaient de la forcer, et la petite garnison n'eut que le temps de reculer dans la troisième et dernière enceinte qu'on appelait Tour-Bleue, à cause de la couleur de la pierre.

Le gouverneur ne désespérait pas de pouvoir tenir dans la Tour-Bleue jusqu'à l'arrivée de son fils. Cette tour était complètement entourée d'un fossé plein d'eau. Toute construite en blocs de pierre, elle offrait une masse imposante, au moins à la vue. Mais, lorsque l'ennemi, enflammé par ses premiers succès, commença à en cribler de ses projectiles toutes les ouvertures, comme rien n'annonçait encore le renfort promis, les soldats du gouverneur se mirent à répéter qu'on les trompait, que ce renfort n'était qu'un leurre et qu'ils ne voulaient plus se battre. Quelques-uns jetèrent leurs armes ou passèrent à l'ennemi.

Le gouverneur ne sachant comment discerner et arrê-

ter les mutins au milieu des ténèbres, s'écria qu'il combattrait seul si on l'abandonnait, et que les Gueux n'entreraient que sur son cadavre. Mais un autre genre de confusion vint ajouter encore à ses embarras. La plupart des femmes des réfugiés, croyant tout perdu, poussaient des clameurs que nul raisonnement de leurs pères ou de leurs maris ne parvenait à apaiser, et dont la nuit et le fracas des mousquets augmentaient encore la terreur. La femme et la fille du gouverneur se jetaient à son cou, le tenaient embrassé comme pour lui lier les bras, le suppliaient d'avoir pitié d'elles, de cesser sa fatale obstination. Il les repoussa, et, appelant le Père Nicolas Pic, lui demanda son avis. Le Père répondit qu'il n'était point militaire pour se faire une idée exacte de la situation ; qu'il la jugeait grave sans doute, mais non point telle qu'on ne pût tenir quelques heures de plus ; qu'il fallait à tout prix attendre le jour pour voir si le secours ne paraîtrait point ; qu'au surplus, il n'augurait rien de bon d'une capitulation, quelle qu'elle fût ; car quelle foi méritait la parole de gens qui avaient violé leurs serments à Dieu et au roi ? En même temps il joignit l'exemple au conseil. Il s'efforçait, avec ses frères, de rendre du cœur aux soldats, de calmer les femmes, d'aider à la défense autant que le permettait leur sainte et pacifique profession. Les boulets des Gueux se suivaient presque sans intervalle. La tour tremblait, comme secouée sur ses fondements ; on eût dit, à certaines décharges générales, qu'elle était tout en feu, et le désordre ne faisait que redoubler à l'intérieur. Le gouverneur demanda à parlementer.

A cette nouvelle le silence se rétablit enfin des deux côtés. Le gouverneur proposa de rendre la tour, le chef

des Gueux accepta, et voici quelles furent les conditions de la capitulation : Marin s'engagea à ne faire aucun mal à ceux qui se trouvaient dans la citadelle, soit laïques, soit ecclésiastiques, et à les renvoyer tous libres. Seulement tout ce qu'on y pourrait trouver, à eux appartenant, deviendrait la propriété des vainqueurs.

Pendant ce temps les ecclésiastiques et les religieux, qui s'attendaient à tout, se confessaient les uns aux autres ou entendaient les confessions des laïques. Le curé Nicolas Poppel avait apporté avec lui les saintes hosties, afin de les dérober aux insultes habituelles des hérétiques. Presque tous les réfugiés vinrent pieusement recevoir la communion de sa main, semblables à ces premiers chrétiens qui, dans les ténèbres des prisons, se nourrissaient une dernière fois du pain des forts avant de comparaître dans les amphithéâtres.

Les Gueux entraient en renouvelant leurs assurances ; et une chose qui dut être particulièrement sensible aux vénérables serviteurs de Jésus-Christ, ce fut de voir combien de leurs concitoyens, de leurs paroissiens, et même de ceux qu'ils avaient jusqu'alors comptés parmi les meilleurs, avaient grossi les rangs des vainqueurs.

Une fois entré avec toute sa troupe, Marin fit réunir dans une salle supérieure toutes les personnes qu'il trouva dans la forteresse. Cette salle était une pièce carrée du milieu de la tour. Là les Gueux se jetèrent sur les captifs comme des bêtes féroces, en leur criant : « Tout ce que vous avez est à nous ! Montrez-nous vos « cachettes, videz vos bourses, retournez vos poches ! » Et ils les fouillaient, les déshabillaient, les foulaient avec

brutalité, surtout les Capucins. Ils ne pouvaient se décider à en croire ces pieux cénobites lorsqu'ils leur affirmaient que leur vœu de pauvreté ne leur permettait d'avoir sur eux ni argent ni aucun objet de prix pour leur usage. Enfin ils les poussèrent dans une cuisine et de là dans une salle assez spacieuse, où ils leur firent décliner à tous leurs noms qu'ils inscrivaient à mesure sur une liste.

Le but de cette liste était de mettre les chefs de l'hérésie à Gorcum, et en particulier deux membres influents du conseil de ville, à même de satisfaire, s'il y avait lieu, leurs vengeances particulières. En effet, sitôt que ces deux hommes eurent parcouru les noms des captifs, on en appela un, nommé Théodore Bommer, et on le fit sortir avec son fils. On le craignait et on le détestait depuis longtemps comme un des plus fermes champions de la foi catholique. On lui reprocha d'avoir appelé les Gueux, lorsqu'ils avaient paru devant la ville, « pillards « et voleurs de vases sacrés ». Il se borna à exprimer le désir de s'être trompé. « Plût à Dieu », dit-il, « que « j'eusse été mal renseigné ! Faites-moi mentir, cela « dépend de vous ; respectez ce que je vous accuse de « violer, et je suis prêt à me rétracter avec joie ». Les Gueux se seraient bien gardés d'accepter ce défi. Déjà les plus pressés d'entre eux avaient dépouillé les églises de Gorcum, et chacun pouvait voir au sommet du grand mât de leur principal navire la bannière vénérée qui servait dans les processions publiques. Ils emmenèrent Théodore Bommer, et peu de jours après, au mépris de la capitulation, ils le pendirent sur la place publique de Gorcum.

Les insultes, les reproches, les plaisanteries dont les captifs devinrent l'objet se peuvent facilement imaginer. L'erreur est peu miséricordieuse de sa nature. On se succédait à la porte de la salle des détenus comme dans une salle de spectacle; chacun se faisait un point d'honneur d'y apporter son imprécation ou son bon mot. On les tenait enfin, ces tondus et ces défroqués, ces suppôts du papisme et du despotisme espagnol. On allait leur faire payer les maux dont le duc d'Albe accablait les réformés. Déjà leur sort était décidé; le bourreau de Dordrecht avait été mandé.

Les captifs, en général, ne répondaient que par la fermeté de leur attitude. Le gouverneur Gaspard Turc s'étant avisé, comme c'était son droit et son devoir, de rappeler les promesses solennelles de Marin, on lui mit les fers aux pieds, et on le jeta en prison, sans lui permettre de revoir sa femme. « Cet homme est un papiste « enragé », disait de lui Marin : « si on ouvrait son « cœur, on n'y trouverait que des curés et des moines ».

Un soldat ayant trouvé une patène parmi les vases sacrés apportés dans la citadelle, la jeta de toute sa force au visage du Père Nicolas Pic et le blessa à la bouche. Le saint gardien en parut à peine affecté et conserva son air serein, plutôt riant qu'attristé.

A côté de lui Nicaise et Villehade, tous deux frères mineurs, méditaient et lisaient comme dans le silence de leur cellule. Villehade était danois de nation. Chassé de sa patrie pour sa fidélité à la religion, il s'était réfugié en Hollande. Son âge avancé, presque décrépit, faisait ressortir encore plus la force de son caractère.

Le curé Nicolas Poppel montrait un certain abatte-

ment. Sa pâleur, sa tristesse furent attribuées à la crainte, mais bien à tort, comme on put s'en convaincre dans la suite. Il songeait à la lâcheté, à l'apostasie de ses ouailles.

L'autre curé, Léonard Véchel, ne pouvait se figurer que les menaces fussent sérieuses et le danger réel. Il avait si souvent aidé ou même sauvé des hérétiques dans le cours de son long ministère, qu'il lui paraissait impossible de ne rencontrer aucune pitié en retour. Ayant reconnu un certain anabaptiste qu'il avait autrefois arraché à la mort et réconcilié avec l'Eglise, il ne craignit pas de faire appel à ses souvenirs et de réclamer ses bons offices pour lui et pour ses compagnons. Celui-ci ne contesta nullement le bienfait et parla de sa gratitude, de sa commisération ; mais soit qu'il n'osât se compromettre, soit que son retour au catholicisme n'eût été qu'apparent, il s'empressa de rentrer dans la foule et de s'y perdre.

Enfin, après une journée passée entre l'espoir et la crainte, de nouveaux captifs furent encore appelés par leurs noms, avec les femmes; mais, cette fois, pour la liberté, et non le supplice. Tous les laïques se virent successivement relâchés avant le soir. Ils ne le furent point sans avoir prêté serment et ajouté, chacun suivant sa fortune, une forte rançon à ce qui avait été trouvé dans la forteresse. Rançon et serment manifestement contraires aux termes de la capitulation, mais qui n'en furent que la moindre violation. Les religieux et les prêtres, au lieu de suivre leurs compagnons vers le pont-levis, furent entraînés vers la prison, où on les jeta pêle-mêle.

Un vieux prêtre séculier, appelé Godefroy Dunée, vieillard de mœurs très-intègres, mais qui passait pour n'avoir plus toute sa raison, eut seul la permission de partir. Comme on le conduisait au pont-levis, un habitant de Gorcum demanda aux soldats où ils menaient ce curé. « On le renvoie parce qu'il est fou », dit un des soldats. — « Fou ! » reprit le Gorcomien ; « il a assez de « tête pour fabriquer son Dieu en disant sa messe : il en « aura assez pour être pendu ». Les soldats éclatèrent de rire, et grâce à cet horrible blasphème, Dunée fut ramené en prison.

Le jeune neveu du Père gardien, celui dont nous avons déjà raconté la tendre affection pour son oncle, devait rester aussi ; mais il s'échappa. Le Père gardien aurait pu s'échapper de même. Une de ses sœurs avait un neveu qui était dans les meilleurs termes avec les Gueux, chez lesquels il avait autrefois servi. Il avait même, pour ce fait, été condamné à mort par le comte de Bossut, commandant pour le roi à Rotterdam ; le Père Pic avait alors fait pour lui le voyage de cette ville, et ce n'était qu'à sa considération et à ses supplications instantes que le comte avait accordé la grâce du coupable. Celui-ci n'en était devenu ni plus fidèle ni plus prudent, mais il avait conservé pour le Père une vive reconnaissance. Il vint le trouver, et en présence des autres religieux, vu l'impossibilité de l'entretenir seul, il le supplia de partir, se chargeant de lui en fournir le moyen. Le Père gardien, à cette proposition, se tourna vers ses frères, comme pour les consulter. Plusieurs d'entre eux se montrèrent vivement affectés de la perspective de ce départ. Un d'eux, même — ce ne fut sans doute pas un de

ceux qui s'attirèrent tant de gloire par leur courageuse persévérance — alla jusqu'à dire : « C'est vous, Père « gardien, qui nous avez amenés ici, et vous nous aban- « donnez ! » Reproche doublement inconsidéré, comme on l'a vu, et que le Père ne méritait en aucune façon, mais qui ne laissa pas que de l'émouvoir. « Non, mes amis, « non, mes frères », reprit-il. « Si l'on veut nous délivrer « tous, j'accepte. Mais à Dieu ne plaise que je vous aban- « donne ! Tant qu'un seul d'entre vous restera ici, il m'y « trouvera à ses côtés, et si quelqu'un doit mourir, ou ce « ce sera moi, ou bien nous mourrons au moins deux ! » Puis, se tournant vers le bienveillant visiteur : « Je « vous remercie; mais, mon ami, vous le voyez, je suis « père, et vainement essayeriez-vous encore de m'enlever « à mes enfants ».

Les prisonniers n'avaient encore rien mangé depuis la veille; épuisés par une nuit et une journée aussi laborieuses, ils tombaient d'inanition. C'était un vendredi : on leur apporta précisément des viandes de toute espèce pour souper. Nous n'avons pas besoin d'ajouter qu'ils aimèrent mieux jeûner encore que de donner aux hérétiques la joie de les voir enfreindre la loi de l'abstinence.

Ici commencent, à proprement parler, les actes de leur martyre, dont ce qui précède n'avait été que le prélude. Nous demandons d'avance pardon au lecteur de l'inépuisable cruauté et de la longue série d'inventions diaboliques dont nous avons à lasser sa délicatesse. Mais ne faut-il pas tout dire, et ne serait-ce pas une sorte de sacrilége que de dérober un seul fleuron à la couronne de nos bienheureux, de voiler un seul rayon de leur auréole?

Les soldats chargés de la garde de la forteresse et du cachot étaient, en général, d'anciens pirates; c'est pour cela qu'on les appelait les *Gueux de mer*. Les moins brouillés avec la justice et le droit des gens étaient toutefois exaltés par l'orgueil du succès et le fanatisme calviniste. Ils avait naturellement fait main-basse sur toutes les provisions du château. Les excès de l'ivresse et de la bonne chère poussant jusqu'au vertige leur haine pour l'habit et le caractère sacré de leurs prisonniers, se réjouir à leurs dépens leur parut une excellente manière de compléter une soirée de débauche. Ils se lèvent de table, comme des furieux, et courent à la prison en appelant à grands cris ces « idolâtres fabricateurs de Dieu » et en se demandant ce qu'ils allaient leur couper d'abord, le nez ou les oreilles, les mains ou les pieds. Ils traînaient avec eux des échelles et apportaient des cordes. Les captifs crurent que c'était pour les pendre séance tenante; lorsqu'une sentinelle entra précipitamment, criant que Guillaume Turc, le fils du gouverneur, celui qu'ils avaient attendu la veille, venait d'arriver, et que les Espagnols entraient déjà dans Gorcum. Les soldats s'élancent dehors en tumulte et courent aux murailles. Les prisonniers mirent à profit ce moment de répit pour se donner mutuellement du courage et en demander ensemble à Dieu. L'espoir de la délivrance recommençait à luire à leurs yeux, mais l'illusion fut courte. Le bruit de l'approche des Espagnols était faux. Les soldats revenaient à leurs divertissements cruels. « Tant « mieux », disaient-ils, « nous n'aurons affaire cette nuit « qu'aux robes noires et aux robes grises; ce serait vrai« ment dommage que les habits rouges vinssent nous

« déranger en si agréable besogne. — Mais », ajouta l'un d'eux, « il ne s'agit pas de travailler pour rien, fai-« sons-les venir chacun à leur tour et voyons en détail « l'état de leurs poches et de leurs escarcelles ». Le curé Léonard Véchel avait encore quelque argent. Il le leur livra de bon cœur.

Après lui, Godefroy Dunée eut ordre d'avancer. « Il « faut », lui dirent les soldats, « que tu nous découvres « un trésor. — Je n'en connais point », répondit simplement le prêtre. — « C'est possible », reprirent les soldats : « toi, tu es à moitié fou ; ce n'est pas à toi qu'on a dû confier « les grands secrets ; c'est plutôt à ce vieux confesseur de « nonnes ». Ils désignaient ainsi le Père Théodore Emden, directeur des religieuses de Sainte-Agnès. Ils lui ordonnèrent avec force menaces et imprécations de leur faire voir le trésor de l'église. Ils lui appuyèrent en même temps sur la poitrine un pistolet chargé. Sur sa déclaration calme et persistante qu'il ne savait rien, ils passèrent à Nicolas Poppel, le plus jeune des curés de Gorcum. Ils étaient, en effet, persuadés que les catholiques avaient apporté la veille d'immenses richesses dans la citadelle. Ils appuyèrent également le pistolet sur la poitrine de Nicolas Poppel : « Ton trésor ou la vie ! » lui criaient-ils. Ensuite, leur avarice cédant pour un instant à leur passion de sectaires « Livre-nous au moins les dieux que « tu as fabriqués à la messe : on dit que tu en portes une « provision sur toi. Est-ce vrai ? Toi qui as si souvent « déblatéré contre nous dans la chaire de ton église, que « penses-tu maintenant, en face de ce pistolet, de toutes « les sottises que tu débitais aux imbéciles ? — Je « crois », répondit Nicolas Poppel, « à tout ce que croit

« et enseigne l'Eglise catholique, apostolique et romaine, « et en particulier à la présence réelle de mon Dieu sous « les espèces sacramentelles. Si vous voyez là une raison « de me tuer, tuez-moi : je serai heureux de mourir à la « suite de la confession de foi que vous venez d'exiger ». Et, croyant sa dernière heure venue, il se jeta à genoux en criant d'une voix tellement forte qu'elle fut entendue de toute la citadelle : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

Mais son sacrifice n'était pas encore consommé; Dieu, qui voulait ajouter à ses mérites, retint le coup prêt à partir, et le soldat n'osa point tirer.

Ses camarades arrachèrent à l'un des frères mineurs le cordon de sa ceinture. Ils le roulèrent plusieurs fois autour du cou de Poppel; ensuite, l'attachant par un bout à la porte de la prison, il se mirent à tirer de l'autre, à élever le patient en l'air et à le laisser retomber lourdement, puis à l'élever de nouveau, et ainsi à plusieurs reprises, en renouvelant à chaque fois leur question sur la cachette du trésor. Lui, hors d'état de parler parce que le nœud qui le serrait de plus en plus lui coupait la parole avec la respiration, ne cessait d'affirmer, par ses gestes, qu'il ne savait rien. Enfin ils le laissèrent demi mort sur place. Le cordon avait imprimé tout autour de son cou une trace profonde et qui resta visible jusqu'à sa mort.

Vint ensuite le tour des Frères Mineurs.

Ceux-ci répondirent qu'ils n'avaient point d'argent et ne pouvaient en avoir, que la règle de Saint-François le défendait formellement. « Bah ! » disaient les soldats, « allez conter cela à d'autres; vous contrefaites la pau-

« vreté afin que les niais vous enrichissent d'autant « mieux de leurs aumônes ; mais, certes, votre cou- « vent doit avoir un joli coffre-fort, sans compter les « petits magots que chacun de vous s'arrondit en parti- « culier ». Ils s'acharnèrent sur les plus jeunes religieux, dans l'espoir de les trouver plus faibles ou moins capables de dissimuler. Ils firent sauter à l'un d'eux une dent molaire en le frappant sur la joue. Mais tout fut inutile. Un seul de ces jeunes confesseurs, vaincu par la souffrance, déclara en pleurant qu'il ne connaissait rien de pareil à ce qu'on lui demandait ; mais qu'après tout, cela ne le regardait pas, et que c'était le Père gardien à qui incombait le soin des besoins temporels de la communauté. « Et où est-il, le gardien de ces traîtres ! » s'écrièrent les soldats tout d'une voix.

Les soldats, cherchant le gardien, mirent la main sur le Père Jérôme de Werda, vice-gardien, qui, acceptant volontiers d'être pris pour un autre dans cette circonstance et de souffrir à la place de son supérieur, se mit paisiblement à leur disposition. Mais le véritable gardien refusa d'user du bénéfice de cette erreur, et se présenta lui-même en déclarant son nom et sa qualité. Ces forcenés commencèrent par le charger de coups, et par se le renvoyer des uns aux autres comme un ballon avec lequel jouent des enfants.

La première fureur une fois passée, ils le sommèrent comme les précédents d'avoir à leur livrer ses trésors. Nicolas Pic répondit avec le plus grand calme : « Mes « trésors, ce sont les calices et les vases sacrés de mon « église que j'ai apportés ici : vous les avez trouvés, je « le sais ; que cela vous suffise, car il n'y en a pas

« d'autres. — Et le produit de vos quêtes et des aumô-
« nes des dévots », lui demanda-t-on? — « Je ne sais », dit le gardien, « s'il reste quelque chose de ces aumônes.
« Elles nous nourrissent, mais elles ne nous appartien-
« nent pas, et ce sont de pieux laïques qui veulent
« bien se charger de conserver et de nous dispenser ce
« qu'on nous donne pour notre entretien. — Tu mens!
« moine impudent! — Je dis la simple vérité, et, comme
« je n'ai rien à y ajouter, souffrez que je n'en dise pas
« davantage ». Il se tut, et ni coups, ni promesses, ni menaces, ne purent lui arracher un mot de plus.

On lui ôta sa ceinture et on lui serra le cou, ainsi qu'on avait fait à Nicolas Poppel, mais avec plus de barbarie encore. Comme le cordon ne tenait pas assez solidement sur la porte, on y enfonça, pour l'y attacher, un morceau de bois de chêne, et l'on continua de suspendre le saint martyr, de le laisser retomber et de le tirer en tous sens, jusqu'à ce que l'extrémité de la corde se rompît, usée par le frottement. Le corps s'affaissa lourdement et resta sans mouvement sur le sol.

Les soldats, étonnés de le voir sitôt mort, le relèvent et l'asseoient le dos appuyé au mur. Ensuite, soit pour insulter à son cadavre, soit pour s'assurer s'il était bien réellement mort, ils lui appliquent des flambeaux ardents et lui brûlent à loisir le front, la bouche, les oreilles, le menton. Ils font monter la flamme dans ses narines, pour voir si son cerveau ne prendra pas feu. Ils lui ouvrent la bouche de force et lui brûlent la langue et le palais.

Il fallait avoir un cœur de bronze pour n'être point ému à l'aspect de ce visage souillé et noirci, de cette

barbe irrégulièrement ravagée, de ce front dépouillé de cheveux, de ces yeux hagards et privés de sourcils, de cette bouche pleine de vésicules blanches et sentant la chair brûlée, de ce cou enfin profondément sillonné de cercles rouges et saignants. Les soldats, cette fois, le crurent bien mort. Ils le repoussèrent du pied en disant : « Un moine de moins : bah ! qui nous en demandera « compte ? »

Toutefois ils jugèrent que c'était assez pour cette nuit, et ils s'en allèrent.

Le Père Pic n'était pas mort cependant. Il devait encore être utile ici-bas pour raffermir ses compagnons, qui ne couraient pas tous au-devant des souffrances avec une égale ardeur, et Dieu le réservait pour leur servir de modèle jusqu'à la fin.

Lorsque, après le départ de la soldatesque, les bienheureux s'empressèrent autour de lui en se montrant les uns aux autres ses blessures, ils furent fort étonnés d'entendre un soupir profond sortir de sa poitrine. Ils s'empressèrent de le relever, de le réchauffer, de laver son cou et son visage. Le martyr, à mesure qu'il reprenait ses esprits, se rendait compte plus exactement de ce qui était arrivé : « Quoi ! » disait-il de sa voix encore faible et entrecoupée, « je n'ai donc plus de barbe ni de sourcils ? « Ils m'ont brûlé jusque dans la bouche. Plût à Dieu « qu'ils m'eussent achevé ; j'ai la confiance que ce bon « Maître m'aurait reçu dans son sein. Mais que sa volonté « soit faite ! Il a sans doute trouvé, et avec raison, que « c'eût été acheter le ciel trop bon marché ! »

Le lendemain matin, les soldats revinrent avec une hache, dans le dessein de partager en morceaux le « chef

« des traîtres », qu'ils avaient laissé pour mort. Il était en effet d'usage, dans les Pays-Bas, d'ajouter ce surcroît d'ignominie au supplice des traîtres.

En le trouvant revenu à lui, ils prirent à tâche pour ainsi dire de se venger sur ce faible corps à peine ranimé, de la privation du nouveau plaisir qu'ils s'étaient promis. « Il ne veut donc pas mourir, ce tondu ; il a donc « l'âme rivée dans le ventre ? Eh bien ! nous saurons l'en « faire sortir ! » Et ils le frappèrent du pied, du poing et le firent encore rouler par terre, mais sans ajouter aucune torture qui pût de nouveau mettre ses jours en danger.

Tels sont en abrégé les actes des martyrs de Gorcum dans la première nuit de leur glorieux combat. Ils demeurèrent dix jours et dix nuits à la merci de la soldatesque de la citadelle. C'était surtout le soir qu'ils avaient à souffrir ; l'habitude était si bien prise de venir les injurier et les torturer après le dîner, qu'il semble que la digestion eût été impossible sans cet aimable passe-temps. Quand une partie de ces bourreaux était rassasiée ou plutôt fatiguée, une autre bande prenait la place et recommençait de plus belle. Si un visiteur se présentait à la citadelle, le premier spectacle dont on lui faisait les honneurs était celui « des traîtres », et souvent les visiteurs et ceux qui les amenaient s'ingéniaient à trouver quelque nouvelle invention de cruauté.

Un certain Frison, chef d'une compagnie, imagina de leur faire gonfler les joues comme des sonneurs de cor de chasse ; alors il les souffletait de toute sa force, tellement que le sang leur jaillissait par la bouche, par le nez, jusque par les yeux ; puis le Frison, charmé de son

invention, recommençait son expérience sur un autre. Deux religieux seulement, qui s'étaient cachés dans l'embrasure d'une meurtrière, échappèrent à ce jeu inhumain. Une fois un visiteur français ouvrit la figure, avec un couteau, à un franciscain belge qui avait cru l'adoucir en lui parlant français. D'autres fois les soldats s'amusaient à s'agenouiller devant les prêtres les plus vénérables par leur âge, et, singeant la confession catholique, ils leur murmuraient dans l'oreille toutes sortes de sottises ou d'impiétés qu'ils terminaient d'ordinaire par une grêle de soufflets. « Que réponds-tu à ma confession ? » demandait l'un de ces faux pénitents au Danois Willehade ; « vas-tu me donner l'absolution ? — Hélas ! non, « mon frère », répondit paisiblement le moine ; je ne puis « vous absoudre puisque la contrition vous manque ; mais « je prierai pour vous. — Prier pour moi, toi, moine or-« gueilleux ! » Et au lieu d'être désarmé par tant de charité, il se jeta sur lui, le poing levé, comme une bête féroce. Le bon religieux, à chaque coup qu'il recevait, se contentait de répondre : *Deo gratias !*

Cependant le sort des détenus commençait à émouvoir les cœurs de leurs concitoyens. Il entrait dans la politique de Marin d'ébruiter le moins possible dans Gorcum ce qui se passait à leur égard ; il tenait à faire croire qu'ils étaient bien logés, bien nourris, bien traités ; aussi le Père gardien lui ayant fait parvenir par un maître d'école de ses amis la demande d'avoir un chirurgien, il feignit de ne pas deviner quel besoin on pouvait avoir d'un chirurgien dans la citadelle. « Sont-ils donc blessés ? « Comment le seraient-ils ? — Peut-être par la chute de « quelque pierre », répondit timidement le messager

embarrassé. — « Ah ! ah ! la chute de quelque pierre », reprit Marin, en éclatant de rire. Et il répéta plusieurs fois, en riant toujours, ces paroles qui pour lui constituaient une plaisanterie atroce ; car nul ne savait mieux que lui à quoi s'en tenir, et rien ne lui échappait ; mais il avait défendu à ses soldats d'en parler. Il n'osa pas néanmoins refuser le chirurgien. Celui-ci se trouva être un beau-frère du Père Pic. Il fit, tout en lui prodiguant ses soins, les plus grands efforts pour l'engager à se laisser enlever, ou tout au moins racheter à prix d'argent ; mais il ne put ébranler sa constance.

Les récits du chirurgien et du maître d'école, ceux de quelques-uns des captifs qui se virent relâchés vers le même temps, soit par l'influence d'amis puissants, soit à cause des riches rançons qu'ils purent payer, la douleur surtout des parents de Nicolas Pic et de la vieille mère et de la sœur de Léonard Véchel, tout contribuait à intéresser la pitié publique. Les démarches, les supplications, les offres d'argent, se multipliaient en leur faveur. Une somme assez considérable avait été souscrite pour le rachat de Poppel ; il est vrai qu'elle fut volée par celui qui était chargé de la recueillir, mais elle n'attestait pas moins l'affection d'un grand nombre pour le digne curé. La question avait été soulevée en plein conseil de ville, et il s'était trouvé un « sénateur » ou membre du conseil assez osé pour prendre hautement en main la cause de la justice et de l'humanité, et pour sommer Marin de se souvenir des clauses de la capitulation. Marin, assez surpris de cette audace, dut répondre néanmoins. Il prétendit qu'il n'était point le maître, qu'il attendait des ordres. Excuse peu admissible pour un homme de cœur ; s'il

n'avait pas qualité pour faire observer la capitulation, il n'en avait pas eu non plus pour la conclure; il avait indignement trompé les assiégés, et le sénateur gorcomien ne se gêna point pour le lui dire. Les Gueux conçurent donc quelque crainte que leur proie ne finît par leur échapper. Ils résolurent de précipiter le dénouement.

L'éloignement du duc de Nassau, qui n'était pas encore arrivé en Hollande, servait à merveille ce projet. Ils se contentèrent de demander des instructions au féroce comte de la Marche, surnommé le comte de Lumnaye, cet homme qui n'avait jamais fait quartier à un catholique, et qui se trouvait à Brielle, où il organisait l'insurrection maritime. Le comte répondit par un ordre de lui amener tous les détenus de la citadelle de Gorcum; et, pour être plus sûr de la rigoureuse exécution de sa volonté, il en chargea un transfuge du sacerdoce catholique, Jean Omal, ancien chanoine de Liége. Dans ce temps-là, comme aujourd'hui, pour détester vigoureusement les vrais prêtres, on pouvait s'en fier aux prêtres apostats.

Ce malheureux arriva tout altéré de sang. Marin n'osa ou feignit de n'oser opposer aucune objection. On aime à penser, pour l'honneur des Gorcomiens, qu'ils se fussent montrés moins dociles; mais on eut soin, pour éviter toute émotion populaire, d'opérer l'enlèvemet à la faveur des ténèbres.

Au milieu de la nuit du 5 au 6 juillet, les saints confesseurs de la foi se virent donc éveillés en sursaut, dépouillés de tous ceux de leurs vêtements qui avaient quelque valeur et jetés dans une grande barque. La nuit

était fraîche. Le vénérable Willehade, à qui on n'avait laissé que sa chemise, suppliait vainement qu'on lui rendît ou sa soutane ou son manteau. Il reçut d'abord pour toute satisfaction des soufflets et des injures ; ensuite un des assistants, moins barbare que les autres, un matelot sans doute, eut pitié de ses cheveux blancs et de ses membres vieillis et tremblants de froid, et lui donna un manteau.

En entrant dans la barque, Léonard Véchel reconnut au gouvernail un de ses paroissiens nommé Roch, auquel il avait donné jadis des témoignages particuliers de sa sollicitude : « Eh quoi ! » lui dit-il, « Roch, c'est donc « toi qui nous mènes à la mort ? » Le marin baissa la tête et répondit : « Hélas ! monsieur le curé, je ne suis « pas le maître ! » Le curé n'ajouta aucune observation.

Debout sur la barque qui se détachait lentement du rivage pour s'abandonner au courant de la Meuse, il salua une dernière fois, à travers ses larmes, sa chère ville de Gorcum, dont les clochers et les maisons se dessinaient vaguement dans les ombres, derrière les mâts des navires du port.

Partis à une heure du matin, ils passèrent devant Dordrecht à neuf heures. C'était un dimanche. Le prêtre apostat ne put pas résister au double plaisir d'aller se rafraîchir à terre et d'y montrer ses captifs comme un trophée. Le bateau fut donc amarré au quai ; mais Omal ne permit à personne, sauf à deux ou trois compagnons de débauche, de descendre avec lui. En compensation, quiconque voulut y venir insulter les martyrs y eut l'accès libre, et les hérétiques avertis n'y manquèrent point, tellement que les soldats qui les gardaient eurent

l'idée d'exploiter à leur profit l'avide curiosité de la foule. Ils entourèrent la barque d'un large voile, et en firent une espèce de tente sur l'eau, où l'on était admis en payant quelques sous à l'entrée. Nous n'essayerons point de redire toutes les insultes que les bienheureux eurent à subir dans ces visites. On pouvait dire d'eux, comme de saint Paul, « qu'ils étaient devenus un spectacle aux « hommes et aux Anges ».

On reprit le large dans l'après-midi, au moment où le reflux de la mer gonfle le lit du fleuve. Les prisonniers n'avaient encore reçu aucun aliment depuis la veille. Un morceau de pain leur fut donné à chacun le soir, non par le prêtre apostat ou ses soldats, mais par le patron de la barque. Après une nouvelle nuit passée en plein air, dans un état si voisin de la nudité, ils abordèrent à Brielle le 7 juillet au matin.

Les saints martyrs, en quittant Gorcum, étaient au nombre de dix-neuf. Nous verrons qu'il y eut des défections parmi eux, mais que les lâches furent exactement remplacés et que, par une permission spéciale de la Providence, ce nombre de dix-neuf se maintint complet jusqu'à la consommation du sacrifice.

Le comte de la Marche était encore couché lorsqu'on lui annonça l'arrivée des prisonniers de Gorcum. A cette nouvelle il sauta de son lit, oubliant l'habitude où il était de prolonger son sommeil dans le jour, après les orgies ou les travaux de la nuit. Il prit à peine le temps de se vêtir, monta à cheval et courut à leur rencontre.

En arrivant en présence du bateau où les bienheureux confesseurs de la foi se trouvaient encore, le comte arrêta son cheval et considéra les prisonniers longtemps en si-

lence, comme un agréable spectacle. Puis tout d'un coup il éclata en un rire féroce, satanique, inextinguible, tellement qu'il se renversait sur le dos de son cheval comme s'il eût perdu tout sentiment de lui-même : « Voilà », disait-il, « voilà les robes grises, voilà les robes « noires qui nous apportent leurs machinations. Cela fera « deux, trois, dix, dix-neuf de moins ». Et il les comptait « du doigt en riant toujours.

Après ce genre de salutation, il les fit tous descendre du bateau et leur fit signe, à mesure qu'ils touchaient la terre de leurs pieds, de s'agenouiller devant lui. Alors, reprenant un visage d'apparence humaine, il leur dit en latin : « *Surgite, Domini ;* levez-vous, messieurs »; et il les obligea à se ranger deux à deux comme en procession et à faire lentement jusqu'à trois fois le tour d'une potence qui se trouvait là toute prête. On mit dans les mains de Henri, jeune capucin laïque, une bannière dérobée à quelque église ; il dut marcher devant les autres comme un chef de file, et pour ajouter au ridicule de cette cérémonie, on les fit passer sous la potence à reculons. Un bourreau, ou l'un des suivants du comte, qui se piquait de savoir suppléer le bourreau au besoin, y appliqua même une échelle et parut les vouloir pendre tous à l'instant. « C'est ici », leur disait-il, « le terme de votre « pèlerinage. Chantez donc, pieux pèlerins ; nous allons « vous rapprocher du ciel ». Mais son intention n'était que de les effrayer. Lumnaye ne voulait pas priver de cette espèce de mascarade, qu'il trouvait si gaie, ses compagnons d'armes et de rapines.

Sur un signal de lui, la procession fut dirigée sur Brielle, toujours dans le même ordre. Outre la bannière

que portait le frère Henri, deux autres capucins reçurent, en guise de cierges, des piques surmontées d'herbes sauvages. Deux soldats à cheval caracolaient le long des rangs, comme des maîtres de cérémonies chargés de maintenir l'ordre, ou plutôt comme ces chiens dont la fonction est d'aboyer autour du troupeau et de mordre les brebis trop lentes. Ils avaient coupé des branches aux arbres et ils ne ménageaient point les coups. Le comte, une cravache à la main, leur donnait l'exemple : « Chantez donc », répétait-il, « moines paillards, fainéants, chantez ! et que « l'on voie si vous avez peur ! » Les captifs se soumirent, et ce fut à voix pleines et fermes qu'ils entonnèrent d'abord le *Salve Regina*, ensuite divers cantiques en l'honneur de la Vierge et des saints. Ils chantaient le *Te Deum* lorsqu'ils entrèrent dans Brielle.

On peut dire que toute la ville était sur pied pour les recevoir ; mais quel accueil et quelle hospitalité ! Ils s'avançaient lentement, toujours entre deux haies serrées d'insulteurs qui, sitôt qu'ils avaient passé, couraient se reformer devant eux un peu plus loin. Ce n'était cependant pas un spectacle bien divertissant, que celui de ces hommes pâles, défaits, demi nus, tous plus ou moins défigurés par les traces de violences antérieures. L'un d'eux était sexagénaire, un second septuagénaire, un troisième touchait à sa quatre-vingt-dixième année ; mais les foules, à certains jours, s'exaltent et s'enivrent jusqu'à en perdre tout sentiment humain. Tel les attendait les mains pleines de pierres ou de sable pour les leur jeter à la figure ; tel autre avait des pots d'eau sale dont il leur lançait le contenu au visage en répétant, aux acclamations des voisins : « *Asperges me*, *Domine*, *hyssopo*, *et*

« *mundabor* ». On remarqua que les femmes, si faciles d'ordinaire à la pitié, en montrèrent encore moins que les hommes. Le vicaire Jérôme de Werda, qui avait autrefois voyagé en Terre Sainte et subi la captivité chez les infidèles, déclara qu'il n'avait jamais rien vu de pareil parmi les Turcs. Le sauvage tue, mais il n'insulte pas.

On arrêta les martyrs sur la grande place de Brielle, devant une potence qui s'y dressait en permanence, et on les força d'en faire trois fois le tour comme pour la première, puis de s'agenouiller et de chanter encore les litanies des saints. Ils le firent de si grand cœur qu'on eût dit qu'ils y prenaient goût. Seulement, arrivés à la fin des invocations, ils se turent tous à la fois, personne ne se jugeant digne de prononcer seul la « collecte » que, d'après les rites de l'Eglise, le prêtre officiant récite au nom de tous les fidèles. « L'*Oremus !* L'*Oremus !* vociférèrent les assistants; « qu'on nous serve l'*Oremus*, car ce n'est pas de sitôt qu'on « aura l'occasion d'en entendre de nouveau dans ce pays- « ci ». Alors Godefroy Dunée, en sa qualité du plus vieux prêtre, prononça d'une voix claire, lente, sans hésitation, la prière qui put être entendue de toute la ville au milieu du silence universel.

Les martyrs répondirent tout d'une voix : Amen ! et la foule demeura interdite, muette et comme ébranlée. Mais ce bon mouvement n'eut pas de durée, et les insultes recommencèrent.

Enfin on les conduisit à la prison.

Ils trouvèrent dans cette prison des compagnons inattendus. Sans compter les malfaiteurs, hôtes habituels de ce séjour, deux prêtres s'y trouvaient enfermés depuis

peu de temps, et deux autres y furent amenés une heure à peine après les Gorcomiens. Les premiers étaient les deux curés de Maesdam et de Heinort, villages des environs de Dordrecht, d'où ils avaient été enlevés par les Gueux; les deux derniers étaient deux religieux de l'Ordre des Prémontrés. Comme ceux-ci eurent l'honneur d'être compris dans le nombre des dix-neuf martyrs, il convient de leur consacrer une mention spéciale.

Ils se nommaient Adrien Becan et Jacques Lacop, et ils remplissaient, Adrien les fonctions de curé, et Jacques celles de vicaire dans la paroisse de Munster, où ils avaient été envoyés par la célèbre abbaye des Prémontrés de Middelbourg, en Zélande. Surpris dans la nuit précédente par une de ces bandes de pillards qui couraient les îles, à la recherche des prêtres et des églises, ils avaient été amenés au comte de la Marche avec le père de Jacques, homme déjà avancé en âge. Le comte, admirant leurs vêtements tout blancs, feignit d'abord d'avoir de la peine à les reconnaître pour des hommes. Il demanda au vieillard quel était son pays. Le vieillard répondit en français que c'était la Flandre. — Bien, reprit le comte dans la même langue; si tu persuades à ton fils de quitter son papisme, je vous renverrai libres tous deux; mais Jacques, prenant la parole au nom de son père, déclara qu'à ce prix il n'accepterait jamais rien. « Alors », dit Lumnaye, « tu mourras ! — Je mourrai », dit Jacques; « ou plutôt non, je ne mourrai pas: je vivrai ! — Eh quoi ! » reprit le comte, « crois-tu donc que je n'ai pas le pouvoir de te « tuer ? — Vous tuerez mon corps », dit Jacques; « mais « mon âme est immortelle : elle vous échappera ». Irrité de la liberté de cette réponse, le comte laissa aller le

vieillard ; mais il fit conduire les deux moines en prison.

La prison de Brielle se composait de trois cachots superposés et disposés de façon à rendre inhabitable le plus bas des trois, celui précisément où se trouvaient nos martyrs. Aucun conduit spécial n'avait été ménagé pour les ordures : elles coulaient le long des murs jusqu'au bas de l'étage inférieur. Au sein d'une obscurité telle que, en plein midi, on ne se reconnaissait qu'au son de la voix, les bienheureux prisonniers ne savaient où se mettre pour échapper quelque peu à la fange et à l'odeur fétide dont ils étaient asphyxiés. A force de tâter avec les pieds, ils parvinrent à reconnaître un point où le sol était un peu plus élevé qu'ailleurs ; ils s'y entassèrent pour ainsi dire les uns sur les autres, tellement qu'ils étouffaient. On leur apporta leur premier repas de la journée, vers trois heures de l'après-midi ; mais leurs autres incommodités ne leur avaient point permis de songer à l'aiguillon de la faim.

La soirée fut employée à les interroger sur la foi religieuse, en présence du comte, dans l'hôtel de ville. Leur fermeté ne leur attira toutefois aucun nouvel outrage, sauf à Léonard, qu'un des soldats du comte, irrité de ses réponses, frappa du revers d'une hache qu'il tenait à la main. « Frappez encore », dit le prêtre sans s'émouvoir ; « frappez : ma chair est en votre pouvoir ; elle n'y sera « pas longtemps ». Parole qui rappelle celle du divin Rédempteur dans sa passion, lorsqu'il disait : « Ceci est « votre heure, et l'empire des ténèbres ». Un autre soldat lança à Léonard un petit marteau qui l'atteignit au front et fit jaillir le sang à flots.

On les reconduisit à la prison, mais cette fois dans un

étage supérieur, moins humide et moins infect, et on leur apporta pour souper du pain et une grande cruche d'eau. Mais une douleur plus vive que les souffrances physiques, ce fut de s'apercevoir que la sainte phalange commençait à être entamée par l'ennemi. Les calvinistes, après ce premier interrogatoire, avaient conçu quelque espérance d'ébranler le curé de Maesdam, le jeune frère capucin Henri et un chanoine de Gorcum, et ils leur avaient fait l'injure, trop justifiée hélas ! par la suite, de leur donner un logement plus commode dans la maison du chef de la police.

Le lendemain, 8 juillet, l'hérésie, fière déjà de ce premier triomphe, se proposa une victoire plus générale, plus éclatante et plus définitive. Une réponse pleine de simplicité d'un jeune frère capucin, « qu'il croyait exac« tement ce que croyait le Père gardien », avait donné à penser que si on venait à bout des principaux confesseurs, les autres suivraient sans résistance. On choisit donc les sept d'entre eux les plus instruits, et on les fit comparaître pour la seconde fois, enchaînés, devant le conseil de ville. Ceux qu'on honora de ce choix furent les deux Prémontrés, le gardien et le vice-gardien des Capucins, les deux curés de Gorcum et Godefroy Marvellan, capucin. Ce nouvel examen avait lieu à l'instigation de deux frères du Père Nicolas Pic, venus à Brielle pour obtenir sa délivrance, et plus soucieux de son salut corporel que de son salut éternel.

La séance était présidée par le comte et dirigée par deux ministres assistés d'un greffier qui sténographiait tout ce qui se disait.

Les deux ministres étaient : l'un un ex-matelot de Gor-

cum, appelé Corneille, buveur intrépide, mais qui ne connaissait pas trois mots de latin et qui, chaque fois qu'une réponse l'embarrassait, ne savait que se tourner vers les magistrats en répétant : « Mais pendez-les donc, pendez-« les, et que tout cela finisse ! » L'autre, plus instruit et tout bourré de citations de la Bible, se nommait André. C'était l'ancien curé catholique de Sainte-Catherine de Brielle. Voyant les Gueux maîtres de sa paroisse, il avait changé de religion cette année-là même, en même temps que de drapeau politique.

On commença par demander aux confesseurs si et pourquoi ils croyaient à l'autorité du Pontife romain. Léonard Véchel protesta qu'il considérait ce point comme la pierre angulaire de l'unité chrétienne. Il ajouta qu'au surplus il ne comprenait pas comment les protestants pouvaient trouver mauvais qu'on gardât cette croyance ; car la foi est libre, d'après eux, et chacun a le droit de trouver dans la Bible ce que le Saint-Esprit lui inspire d'y trouver ; mais si l'Esprit-Saint inspire à quelqu'un d'y découvrir la primauté et l'infaillibilité de Pierre et de ses successeurs, à quel titre pourront-ils y trouver à redire ? et refuseront-ils à celui-là seul un droit d'interprétation qui appartient essentiellement à tous ? Le ministre fut fort embarrassé. Répondre affirmativement, c'était nier le principe fondamental de la prétendue réforme. Répondre négativement, c'était avouer l'impuissance radicale où est le protestantisme d'affirmer l'erreur du catholicisme. Il fit ce que font d'ordinaire ceux qui, dans une discussion, cherchent autre chose que la vérité : il déplaça la question.

« Puisque », dit-il, « vous me paraissez disposé à rai-

« sonner d'après l'Ecriture sainte, acceptez une confé« rence en règle, et argumentons en forme d'après la « Bible ». La discussion fut acceptée, elle ne fit pas honneur aux protestants et se termina brusquement par l'expulsion des théologiens catholiques hors de la salle.

Mais avant de les renvoyer définitivement, le comte voulut entretenir en particulier Jacques Lacop, le Prémontré, dont la douceur de visage et la grâce d'élocution avaient fait sur son cœur farouche presque de l'impression. Il n'omit pour le séduire ni promesses, ni menaces ; mais il n'obtint rien.

Sur ces entrefaites on annonça au comte un messager porteur d'une lettre de Marin Brant, d'une autre du conseil de ville de Gorcum et d'une troisième du prince Guillaume d'Orange. Le comte se le fit amener et prit connaissance des divers objets de sa mission. La lettre de Marin Brant n'était qu'un simple passe-port écrit de sa main, et qui même indisposa tout d'abord le comte, parce que Brant y prenait le titre de « seigneur ». Le sénat ou conseil de ville de Gorcum exposait les circonstances de la capitulation et la promesse de la vie sauve faite à tous les prisonniers ; il attestait en outre la bonne réputation de chacun de ceux qui avaient été enlevés de la citadelle de Gorcum dans la nuit du 6 juillet, certifiait qu'ils n'avaient jamais fait que du bien à leurs concitoyens, et finissait par intercéder formellement en leur faveur. Le messager était en outre chargé d'ajouter verbalement qu'on était disposé à faire pour eux quelques sacrifices, et que la sœur du curé Véchel, en particulier, promettait dix mille livres pour la délivrance de son frère.

Quant à la lettre du prince d'Orange, elle semblait plus

décisive encore, s'il est possible. Le prince l'avait écrite à la requête du sénat de Gorcum. Malheureusement il y a tout lieu de croire qu'elle eut un effet contraire à celui qu'elle se proposait. Lumnaye parut s'indigner. Il protesta que Guillaume d'Orange se méprenait étrangement s'il croyait que lui, comte Guillaume de la Marche, avait secoué le joug d'un roi pour le plaisir de courber la tête devant un égal. Il renouvela le serment qu'il disait avoir fait, de venger les comtes de Horn et d'Egmont, immolés par l'Espagne, en immolant tous les prêtres papistes qui lui tomberaient sous la main.

Il était soutenu dans ce dessein barbare par plusieurs hérétiques de Gorcum, qui avaient fait tout exprès le voyage de Brielle. D'un autre côté, il est vrai que des Gorcomiens catholiques, et parmi eux deux frères du Père Pic, étaient accourus pour tâcher de le fléchir ; mais son cœur n'était accessible qu'aux inspirations impitoyables.

Cependant les deux frères du gardien, à force d'instance, obtinrent une chose qu'à peine ils avaient osé espérer, la permission d'emmener leur frère libre et sans qu'il fût obligé de renoncer à sa foi ; mais à la condition de n'emmener que lui. Mais le saint religieux avait déjà plusieurs fois repoussé une faveur semblable. A leur grand étonnement, il la repoussa de nouveau, et supplia qu'on ne lui parlât plus d'abandonner ses compagnons dont la règle de saint François lui avait confié la direction.

Les deux frères ne perdirent point courage. Ils revinrent à la charge auprès des ministres calvinistes et des principaux des Gueux, et ils arrachèrent comme seconde

et dernière concession la promesse que tous les captifs seraient remis en liberté s'ils voulaient seulement renoncer au pape, et quand bien même ils continueraient à s'obstiner dans les autres dogmes catholiques.

Pour mettre les deux frères en mesure de tirer de cette assurance tout le parti possible, on les autorisa de plus à faire sortir momentanément le gardien de prison, et à l'inviter à souper avec eux dans une maison de la ville. On jugeait que si le Père gardien venait à céder, il ne céderait pas seul : tel fut le motif de cette tolérance inattendue à son égard.

Les trois frères se virent donc réunis à table, à la tombée de la nuit, et ce repas devait être le dernier pour le capucin. Nous ne saurions redire tout ce que la tendresse fraternelle, stimulée par l'imminence du danger, mit de caresses, d'obsessions et de ruses de tout genre dans l'esprit et sur les lèvres de ceux d'entre eux qui jouaient le triste rôle de séducteurs.

Le saint martyr les remercia avec effusion de ces témoignages affectueux dont il était touché plus qu'il ne lui convenait de le laisser paraître. Mais à quoi bon tous ces projets pour un avenir terrestre? Ils savaient bien qu'il n'en existait point pour lui, s'il fallait l'acheter au prix d'une apostasie. Les deux frères ne se tinrent pas pour battus.

Ils eurent recours à des arguments théologiques dont ils avaient fait provision ; mais le capucin, très-versé dans les saintes lettres, n'avait aucune peine à les leur réduire à néant. Voyant alors le peu d'effet de leurs paroles, ils feignirent d'oublier pour un moment toute discussion, et de ne plus songer qu'à manger, à boire et à se réjouir,

dans l'espoir que le vin amollirait peut-être cette indomptable résolution. Le Père Nicolas, affaibli par un long jeûne, ne refusa point de se livrer modérément avec eux à l'innocente jouissance à laquelle on le conviait. Son air ne trahissait pas la moindre tristesse. Comme un ami au milieu de ses amis, il était le premier à égayer la conversation, et l'on ne pouvait assez admirer la tranquille sérénité de cet homme qui ne devait pas voir se lever le soleil du lendemain.

Mais sitôt que ses frères revinrent insidieusement à l'objet de leur entrevue, il reprit un visage sérieux, ferme, et les supplia de cesser une fois pour toutes de lui montrer tant de sollicitude pour l'instant présent et si peu pour l'éternité. « Pensez-vous », ajouta-t-il, « que « par la lâcheté que vous me proposez j'échapperai à la « mort? Non, mes amis; je mourrai seulement un peu « plus tard, dans cinq, dans dix, dans trente ans peut- « être, peu importe, pour de là tomber en enfer. Je serai « bien avancé! Laissez-moi plutôt monter au ciel tout « de suite. La mort ne m'effraie point, nous nous con- « naissons déjà l'un l'autre; car j'en ai éprouvé les avant- « goûts dans la forteresse de notre cité ».

A cette dernière déclaration, ses frères firent éclater une feinte colère, le traitèrent d'entêté, l'accablèrent d'injures. Nicolas, pour leur donner une preuve convaincante de l'inefficacité de ce nouveau stratagème, s'étendit sur un banc et ne tarda pas à s'y endormir profondément. Saisis de stupeur, ses frères gardèrent le silence. Ils le regardaient sans oser remuer, de peur de troubler ce dernier sommeil, et dans le fond de leur cœur ils ne pouvaient s'empêcher d'être fiers d'un frère aussi courageux.

Pendant ce temps le comte se livrait à ses orgies nocturnes. Il dépassait même les bornes ordinaires de son intempérance, sous l'impression de la vive contrariété dont l'avait affecté la lettre du prince d'Orange. Plein de vin et de colère, il se remit, soit par hasard, soit à dessein, à relire cette lettre et remarqua (ce qui en effet était vrai), que Marin en avait gardé l'original et ne lui avait envoyé qu'une copie certifiée conforme. Ce manque d'égards du commandant de Gorcum parut mettre le comble à son excitation : « Lui aussi », s'écriait-il, « lui aussi se « croit un personnage supérieur à nous ; lui, ce Marin « Brant, qui hier encore maniait la pioche et la pelle au « lieu de l'épée ! Tout le monde ici prétend me com- « mander, et ceux qui n'osent m'envoyer des ordres m'en « transmettent ! Par tous les diables de l'antéchrist de « Rome, nous verrons bien ! »

Il se leva, appela l'officier qui remplissait auprès de lui les fonctions de justicier, ou plutôt de grand exécuteur, et lui ordonna de mener pendre sur l'heure tous ces Gorcomiens dont on lui rompait la tête. Ensuite, s'adressant à Jacques Omal, le prêtre apostat de Liége, il le chargea personnellement de veiller à la stricte et complète exécution de sa volonté. « Vous me répondez », lui dit-il, « que, « ni par fraude, ni par connivence ou faiblesse, pas un « seul de ces prisonniers ne sera soustrait à ma ven- « geance ; on les pendra tous, les grands comme les « petits, les jeunes comme les vieux ». Et tout en réitérant ces instructions, il ne cessait de répéter qu'il était maître, qu'il voulait rester maître, et qu'il se souciait du prince d'Orange autant que de ce goujat de Brant.

L'officier et l'apostat n'eurent garde de lui faire obser-

ver que ce n'est pas à minuit, et en se levant de table, qu'on porte des sentences de mort. Ils courent à la maison où ils avaient permis à Nicolas de souper avec ses frères. Ils le trouvent profondément endormi sur son banc, l'éveillent et le ramènent auprès des autres martyrs qui, déjà, attendaient, au nombre de vingt, liés deux à deux par les bras. De nombreux soldats les entouraient, les uns à pied, les autres à cheval, et la foule ne tarda pas à affluer, malgré les ténèbres, à la nouvelle du spectacle impatiemment attendu.

C'était le 9 juillet 1572. Une heure du matin venait de sonner.

On les conduisit hors de Brielle, et on chercha un endroit convenable pour le supplice. Il y avait, non loin de la ville, au lieu appelé Rugge, un monastère du nom de Sainte-Elisabeth, naguère habité par des chanoines réguliers de Saint-Augustin, mais maintenant vide, saccagé par les Gueux et à moitié démoli. Ce fut là qu'on s'arrêta, dans un bâtiment qui avait servi de grenier et dont les murailles étaient traversées de deux poutres, la première longue et allant d'un mur à l'autre, la seconde beaucoup plus courte.

Les bienheureux martyrs s'embrassent les uns les autres, donnent ou reçoivent une dernière fois l'absolution de leurs fautes et se prodiguent réciproquement l'exemple du courage. Un chose leur fut pénible à tous : ce fut d'être complètement dépouillés de leurs vêtements. On aurait pu leur épargner cet outrage inutile ; mais ils l'acceptèrent comme un point de plus de ressemblance avec la grande victime du Calvaire.

Le Père gardien monta le premier à l'échelle fatale.

Après avoir donné à tous un dernier baiser : « Voici », leur dit-il, « que je vous montre le chemin du ciel ! Suivez-« moi comme de vaillants soldats de Jésus-Christ, et qu'a-« près avoir combattu ensemble, aucun ne manque au « triomphe éternel qui nous attend là-haut ! »

Il ne cessa de les exhorter que lorsque la corde, en lui serrant la gorge, intercepta sa voix. Ce chef héroïque des martyrs de Gorcum était dans sa trente-huitième année.

Dès que sa forte parole vint à manquer, le vicaire Jérôme et Nicolas Hezius, ainsi que les deux curés de Gorcum, se chargèrent du soin de le suppléer. Et ce soin ne fut pas inutile. Il y avait là un ministre calviniste qui s'efforçait de séduire les laïques et les jeunes religieux, et leur offrait la vie et d'autres avantages, s'ils voulaient renoncer au papisme. Nicaise, qui connaissait la simplicité de plusieurs d'entre eux et les savait incapables de démêler sûrement par eux-mêmes les arguties, les citations captieuses ou tronquées, et tous les sophismes de l'hérésie, se jetait, pour ainsi dire, comme un bouclier entre eux et le tentateur. Nicaise leur ordonna d'éviter la discussion et de confesser simplement, par une affirmation, la constance de leur foi. Souvent même il répondait pour eux et disait au ministre : « Vous perdez votre temps, « ils ne vous écouteront pas ; nous sommes tous papistes « jusqu'à la mort ! »

Comme le vicaire Jérôme de Werda montait les barreaux de l'échelle en invoquant la sainte Vierge et divers saints, le ministre vint se mettre droit devant lui et lui reprocha une dernière fois sa prétendue idolâtrie : « Adore Dieu seul », lui cria-t-il, « et laisse là les saints,

« sottes idoles qui ne t'entendent pas ! » Jérôme, saintement indigné de ces blasphèmes, lança son pied vers lui à travers les barreaux et le frappa si rudement au milieu du ventre qu'il le fit tomber à la renverse.

Cet acte de violence peut sembler étrange dans un martyr ; mais ce qui l'excuse mieux encore que l'indignation causée par le blasphème du ministre, ce fut l'affligeant spectacle que le bienheureux eut la douleur de voir en ce moment. Le novice Henri, le plus jeune des confesseurs, après avoir donné une première preuve de faiblesse en se disant âgé de seize ans seulement, tandis qu'il en avait dix-huit, mensonge inspiré par l'espoir d'attendrir les bourreaux, venait de faire signe qu'il acceptait les conditions du ministre. On le délia et on le fit sortir du cercle de ceux qui mouraient ou allaient mourir.

« O infortune, pire que tous les supplices », s'écria le vicaire à cette défection : « c'est toi, ministre de Satan, qui « répondras devant Dieu de la perte éternelle de cet ado- « lescent dont tu séduis l'inexpérience ! » Les Gueux lui fermèrent la bouche à coups de pique et lui déformèrent toute la figure. Ensuite, comme l'a raconté depuis le malheureux apostat, ils se mirent à effacer, au tranchant de leurs épées, l'image de la croix que le vicaire, dans son voyage à Jérusalem, s'était tatouée sur la poitrine et sur le bras droit, et ils ne furent satisfaits que lorsque ces empreintes symboliques furent ou enlevées avec la chair, ou disparues sous le sang qui les inondait. Le courageux vicaire respirait encore et ne cessait point pour cela de prier et d'encourager ses compagnons.

Nicaise et Nicolas Poppel firent de même, mais ils pro-

noncèrent beaucoup de paroles en latin, que le novice, peu versé dans cette langue, n'a pas su répéter.

Une autre défection, plus déplorable encore que celle de Henri, fut celle d'un capucin nommé Guillaume qui, au moment où il touchait au terme et à la récompense de tant de maux, s'écria en français qu'il ne voulait pas mourir, qu'il renonçait au pape et à tout ce qu'on voudrait, et suppliait les soldats de le sauver. Les soldats coupèrent la corde de ce lâche, le couvrirent d'une de leurs tuniques et d'un casque, pour qu'il ne fût pas reconnu, et le firent évader. Du reste, ce misérable ne prolongea que de quelques jours une vie achetée au prix d'une apostasie. Enrôlé parmi les Gueux, et d'autant plus abandonné du ciel qu'il avait abusé de plus de grâces, il ne tarda pas à tomber dans toutes sortes d'excès ; il fut pendu deux mois après, non plus, hélas ! pour une cause sainte et glorieuse, mais pour crime de vol.

Il y eut aussi un ou deux des plus jeunes martyrs qui, saisis de l'horreur de la mort, horreur si naturelle à tous les hommes, implorèrent en secret la pitié du bourreau et demandèrent qu'on coupât leurs cordes, mais sans consentir toutefois à renier le catholicisme ; aussi ne furent-ils point écoutés. Dieu, toujours compatissant aux faiblesses humaines, a permis néanmoins qu'ils soient comptés au nombre des martyrs de Gorcum. Ils furent comme le prince des Apôtres, « ils étendirent leurs « mains, et un autre les ceignit et les mena où ils ne « voulaient point aller ».

Godefroy Mervellan répéta avant de mourir les paroles de Jésus-Christ sur la croix : « Pardonnez-leur, Seigneur, « car ils ne savent ce qu'ils font ! » Léonard Véchel son-

gea à sa famille, et dit qu'une seule chose l'attristait en ce moment, c'était la pensée de la douleur de sa mère, déjà bien affaiblie par l'âge, lorsqu'elle apprendrait sa mort.

Il ralentissait le pas sous le poids de cette pensée et ne semblait point gravir l'échelle avec assez de diligence. Godefroy Dunée lui cria: « Courage! maître Léonard, « aujourd'hui nous nous assoierons dans le ciel, au festin « de l'Agneau ».

Godefroy Dunée fut pendu le dernier. Comme les soldats hésitaient à retirer l'échelle de dessous les pieds de Godefroy Dunée et se disaient: « Ah! épargnons au « moins celui-là; nous savons tous que c'est un inno« cent! — Non, non », leur dit-il, « hâtez-vous de « m'associer à mes frères: je vois les cieux ouverts». Et il ajouta: « Si j'ai offensé ou scandalisé quelqu'un, je le « prie de me pardonner ».

Ici le narrateur éprouve le besoin de suspendre son récit et de s'arrêter, dans un muet recueillement, à contempler cette glorieuse rangée de suppliciés et à les compter par leurs noms, comme le fait l'Eglise elle-même lorsqu'elle leur décerne les suprêmes honneurs.

Ils étaient en tout dix-neuf, dont onze capucins, deux prémontrés, un dominicain, un chanoine régulier de Saint-Augustin et quatre prêtres séculiers.

Nous avons dit que le grenier était traversé de deux poutres, l'une longue, l'autre plus courte. A celle-ci étaient attachés trois des martyrs seulement: saint Nicolas Pic (en latin Nicolaüs Pichius), gardien ou supérieur des Capucins.

A côté de lui, saint Godefroy Dunée (Godefridus Dunœus), prêtre séculier.

Ensuite saint Corneille de Vica (Cornelius Vicanus), c'est-à-dire né à Vica. C'était un frère capucin qui savait, par la promptitude et la simplicité de son obéissance, acquérir dans les occupations les plus viles des mérites que les fonctions élevées ne procurent pas toujours aussi aisément. On raconte qu'étant à Bois-le-Duc, son supérieur lui dit un jour, sans y ajouter d'explication : « Frère Corneille, allez à Utrecht ». Corneille partit pour Utrecht et se présenta au couvent des Capucins de cette ville, où on lui demanda la raison de sa visite. Il n'en sut donner aucune autre que cette parole : « Frère Corneille, « allez à Utrecht », et il fut renvoyé à Bois-le-Duc pour demander de quelle mission on avait voulu le charger.

A la poutre la plus longue étaient alignés quinze des martyrs :

Saint Jérôme de Werda (Jéronimus Werdanus), vicaire ou vice-gardien des Capucins, né à Werda dans le comté de Horn, et qui avait habité quelque temps les couvents de son Ordre en Terre Sainte ;

Saint Théodore ou Théodoric Emden, né à Amersfort, près d'Utrecht, directeur des religieuses de Sainte-Agnès, à Gorcum ;

Saint Nicaise Hézius (Nicasius Ioannis Hesius), capucin, bachelier de l'Université de Louvain, prédicateur éloquent, et qui savait par cœur tout le Nouveau Testament ;

Saint Willehade ou par contraction Willhade (Willehadus), capucin, danois de nation, âgé de quatre-vingt-dix ans, homme à la stature élevée, mais si amaigri, qu'il n'avait plus, suivant l'expression vulgaire, que les os et la peau, et qui, après avoir confessé la foi catholique

dans sa patrie jusqu'à l'exil, la confessa sur la terre étrangère jusqu'au sacrifice de sa vie ;

Saint Antoine de Hornar (Antonius Hornarius), capucin ; Hornar était un village près de Gorcum ;

Saint François Rode (Franciscus Rodius), de Bruxelles, capucin, encore jeune et ordonné prêtre depuis peu d'années ;

Saint Pierre d'Asc en Brabant (Petrus ab Asca), capucin laïque, qui s'employait avec zèle au service des autres membres du couvent ;

Saint Léonard Véchel (Leonardus Vechelius), né à Bois-le-Duc, curé de Gorcum ;

Saint Nicolas Poppel (Nicolaüs Poppelius), de Welda, autre curé de Gorcum ;

Saint Jean d'Oistervic en Brabant (Joannes Oistervicensis), homme déjà avancé en âge, chanoine régulier de Saint-Augustin et du monastère même de Sainte-Elisabeth, dans l'enceinte duquel il cueillit la palme du martyre ;

Saint Jean, curé de Hornar (Joannes Hornarius), dominicain de la province de Cologne, qui n'était pas dans la citadelle de Gorcum au moment du siége, mais y avait été conduit depuis, parce qu'on l'avait surpris à baptiser un enfant ;

Saint Adrien Becan (Adrianus Becanus), de l'Ordre des Prémontrés, âgé de trente-neuf à quarante ans, né à Hilvarenbec en Brabant, amené depuis l'avant-veille seulement de Munster, où il remplissait les devoirs du saint ministère ;

Saint Jacques Walter, curé de Heinort, dans le territoire de Dordrecht ;

Enfin, comme la place finit par manquer sur les poutres, le dix-neuvième et dernier martyr fut pendu au sommet d'une échelle. C'était Jacques Lacop (Jacobus Lacopius), prémontré, né à Audenarde en Flandre, vicaire à Munster.

L'agonie de la plupart des victimes fut longue et douloureuse. La soldatesque s'était acquittée des derniers préparatifs avec une barbare négligence : pourvu qu'ils mourussent, peu importait quand et comment. L'un était supporté par la corde, par l'extrémité du menton ; un autre l'avait dans la bouche et la mordait comme un frein ; d'autres l'avaient bien autour du cou, mais pas assez serrée pour la strangulation. Nicaise n'expira qu'après le lever du soleil.

Les soldats, si impitoyables pour les vivants, s'acharnèrent sur les morts. Ils employèrent deux heures, de deux à quatre heures du matin, uniquement à les mutiler et à les insulter : « Voici deux brochettes de fin gibier », se disaient-ils dans leur ignoble langage en se montrant les deux horribles poutres. « Des museaux de moines et « des jambons de curés, ce sont de friands morceaux ; « on n'en a pas tous les jours ! » Et ils tailladaient en tous sens les cadavres devenus méconnaissables. On eût dit qu'ils allaient s'en repaître ; ils ne poussèrent cependant pas jusque-là la férocité, mais ils coupèrent, qui un nez, qui une oreille, qui une main, un pied ou d'autres parties du corps : ils les fixèrent à leurs casques en guise de cocardes, les suspendirent à leurs piques et s'en vinrent les promener par la ville, arrêtant par la force les passants et recherchant les femmes, et particulièrement les religieuses, pour leur jeter au visage, avec des plaisan-

teries féroces, ces honteux trophées. Quelques-uns, persuadés que la graisse des condamnés à mort est un remède efficace contre certaines maladies, ouvrirent et fouillèrent les entrailles, dans un but de spéculation. Ils suspendirent entre autres à une échelle, sous une fenêtre, le corps du vicaire Jérôme qui était gras et obèse, le dépecèrent à loisir comme un animal de boucherie, et vendirent ce qu'ils en retirèrent à des marchands d'onguents. Des entrailles, dont la provenance était audacieusement indiquée par des étiquettes, furent apportées jusque sur le marché de Gorcum.

De nombreux curieux, et parmi eux beaucoup d'enfants, ne cessèrent de remplir le grenier durant toute la journée. Les soldats exploitèrent cette avidité, comme ils avaient déjà fait à Dordrecht, en faisant payer quiconque sortait de la ville pour jouir du spectacle. Mais la plume se refuse à décrire plus longtemps ces scènes de cannibales.

Sur le soir, un catholique de Gorcum, citoyen grave et considéré, et qui s'était rendu sur le lieu du supplice, représenta aux magistrats de Brielle l'inutilité de ces ignominies, qui couvraient de honte ceux qui n'avaient rien fait pour les réprimer. Il obtint, non sans débourser une certaine somme à laquelle d'autres Gorcomiens contribuèrent, l'autorisation d'ensevelir les martyrs. Il revint donc le lendemain, 10 juillet, au point du jour, pour s'acquitter de ce pieux devoir ; mais il trouva que les soldats l'avaient prévenu pendant la nuit par ordre des magistrats.

Deux fosses avaient été creusées, l'une plus large, où l'on avait entassé les quinze corps de la longue poutre; la

seconde, plus étroite, et où furent jetés les quatre autres. « C'est là », écrivait Estius en 1603, « qu'ils reposent sur « la terre étrangère, au milieu des ennemis de l'Eglise, « jusqu'à ce que Dieu, apaisé par leurs mérites et leurs « prières, rende la paix à ces pays belges si longtemps « troublés, et inspire à ses serviteurs la volonté et le pou- « voir de recueillir ces restes sacrés pour leur rendre les « honneurs qui leur sont dus ».

Le vœu du pieux historien a été exaucé la douzième année après celle où il l'exprimait. Dès que la nouvelle du martyre s'était répandue par les Pays-Bas, le peuple, sachant que « Dieu tient pour précieuse en sa présence « la mort de ses saints », avait commencé à les invoquer et à leur rendre un culte au moins en particulier. Estius relate trente-deux procès-verbaux de guérisons ou autres faveurs miraculeuses obtenues par leur intercession. Il raconte comment lui-même, souffrant d'une longue et cruelle maladie, recouvra presque subitement la santé, après avoir fait vœu d'aller en pèlerinage au lieu de leur supplice.

En 1615, pendant une trêve entre l'Espagne et les Provinces-Unies, les tombes vénérées furent ouvertes en secret par des hommes sûrs, et les précieux ossements apportés à Bruxelles, où ils furent solennellement reconnus par l'archevêque de Malines, et déposés dans des châsses dorées, dans l'église des Franciscains, sauf quelques fragments qui furent envoyés à Louvain, à Ath, à Cambrai, à Tillemont, à Anvers et dans d'autres villes. Les archevêques de Cambrai et de Malines, et l'évêque de Namur, permirent dès lors d'invoquer les noms des martyrs de Gorcum ; mais sur l'avis des évêques d'Anvers et

d'Ypre, que le culte public ne pouvait être autorisé sans l'approbation du Saint-Siége apostolique, un procès régulier de canonisation fut sollicité à Rome.

Ce procès fut commencé en 1628 à Gorcum, à Harlem, à Utrecht et à Leyde, où vingt-deux témoins furent entendus; à Amsterdam et Harlem en 1634, où l'on en entendit sept, et à Namur, entre 1658 et 1661, où l'on en examina dix-neuf. Les évêques belges à diverses reprises, puis, en 1664, l'empereur Léopold, les électeurs de Bavière et de Trèves et les trois Ordres de la province de Brabant insistèrent pieusement pour hâter les conclusions de la Congrégation des rites. Enfin, le décret de la béatification fut donné à Rome, par le pape Clément X, le 24 novembre 1675, et l'auguste cérémonie eut lieu, avec toute la splendeur accoutumée et au milieu d'un immense concours de fidèles, dans la basilique de Saint-Pierre.

Rome avait mis un siècle à examiner et à mûrir cette grande cause. Il était réservé au glorieux pontificat de Pie IX, après deux nouveaux siècles écoulés, de lui donner la dernière consécration. Le triomphe des martyrs de Gorcum était complet dans le ciel; il le sera désormais sur la terre.

Dans ce récit nous avons en partie analysé et souvent reproduit le beau travail de M. Villefranche.

MARIANNE DE JÉSUS

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1641. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses aspirations à la perfection, ses austérités.

Cette sainte femme, dans laquelle Dieu paraît avoir réuni au plus haut degré toutes les perfections, naquit à Escalona, joli village d'Espagne, en 1577, de Fernandez Tapia, et de Maria Perez. Son père avait eu d'un premier mariage une autre Marianne, morte à quatorze ans dans la plus grande piété ; il demanda alors au Seigneur de lui accorder une seconde Marianne aussi vertueuse que la première, et le Seigneur l'exauça. Elle réunissait en elle toutes les qualités de la femme et toutes les grâces admirées dans le monde. D'une beauté éblouissante, d'une taille svelte, elle était aussi d'une intelligence remarquable et d'un esprit élevé. Elle avait une dévotion toute particulière à saint François dont une image ornait les murs de sa chambre ; elle s'agenouillait souvent à ses pieds et demandait avec amour à ce saint préféré de lui donner ses éclatantes vertus. A peine âgée de onze ans, elle fut envoyée au service de la comtesse de Villena. Dès quinze ans, son père voulut la marier, mais après trois

mois de mariage elle resta veuve, et fut bientôt mère d'une fille qui entra plus tard au couvent des Conceptionnistes de Tolède. De retour dans la maison de son père, elle faillit céder aux instances de ses frères et se marier une seconde fois ; mais celui qu'on lui destinait pour époux mourut avant l'époque fixée pour le mariage. Un Père Jésuite lui avait appris dès son enfance à confier à Jésus toutes ses douleurs et toutes ses espérances ; en passant un jour à côté d'un couvent, elle entendit la cloche qui appelait les religieuses à la chapelle ; elle résolut de les suivre et de se consacrer aussi au service du Seigneur.

A quelque temps de là, elle tomba gravement malade; on lui administra les derniers sacrements, et quelques heures après, la croyant morte, ses frères qui l'assistaient à son chevet lui couvrirent le visage avec les draps du lit; mais Marianne vivait encore; elle voyait en rêve une jeune femme de son âge, vêtue comme elle : « Vous me voyez « bien belle avec mes bracelets, mes bras blancs et « ma chevelure blonde, lui dit cette femme, je suis « comme vous êtes maintenant ». En ce moment la vision changea, et Marianne ne vit plus qu'un squelette décharné, et la même voix lui dit : « Je suis encore celle que vous « avez vue tout à l'heure ; c'est ainsi que celui qui veut « atteindre à la perfection doit non-seulement renouveler « son âme selon les lois de Dieu, mais encore dépouiller « son corps de tout ce qui plaît aux yeux des hommes ». La vision disparut et Marianne résolut de revêtir désormais une robe d'étoffe grossière et de cacher à tous les regards ses bras et son visage. Revenue à la santé, à cet âge de dix-huit ans, elle était dans tout l'éclat de sa

beauté et de sa jeunesse; elle prit pour confesseur un frère mineur, reçut de ses mains l'habit du Tiers Ordre et fit couper ses belles boucles blondes dont elle avait été si fière.

Cependant, le Seigneur qui préparait en elle un modèle des perfections chrétiennes pour l'humanité, mit ses vertus à de rudes épreuves; il voulut que la pensée de la mort fût toujours présente à son esprit; pendant deux ans elle ne sembla vivre qu'avec les morts; tous les êtres humains qu'elle fréquentait étaient autant de squelettes qui allaient et venaient autour d'elle et se choquaient les uns les autres avec d'horribles craquements; si ses amies venaient la voir et dînaient avec elle, elle se croyait à table avec des morts. Entendait-elle parler, c'était une voix caverneuse qui résonnait à son oreille avec des sons inouïs. Des cris bizarres, des apparitions sinistres, la poursuivaient sans cesse, ne lui laissant aucun repos. La mort se dressait partout autour d'elle, sous toutes ses formes : cris d'agonie, glas funèbre des cloches, tombes entr'ouvertes; elle cherchait à calmer son âme par la prière et retrouva la tranquillité de son esprit lorsque Dieu le jugea suffisamment aguerri et accoutumé à l'image de la mort.

Cette pénible épreuve la détacha complètement des choses de la terre; elle ne s'occupa plus de son corps qu'autant qu'il le fallait pour soutenir les forces de son âme. Elle se soumit aux austérités les plus dures, quatre fois par semaine elle jeûnait, sans parler des jeûnes extraordinaires de l'Avent et de la semaine sainte. Sa nourriture se composait de pain et d'eau, ou de légumes sans pain; de temps en temps elle mangeait un

œuf, très-rarement du poisson. Du jeudi au samedi elle ne faisait qu'un repas. Elle avait si bien habitué son estomac à se priver de nourriture, qu'il ne pouvait presque plus la digérer. Pendant les grands jeûnes de l'année 1610, elle ne fit pas plus de cinq ou six repas. Elle se corrompait le goût en plaçant de l'aloès dans sa bouche. Un jour de jeûne elle prit une cuillerée de fiel ; non contente de manger son pain avec de la cendre, elle voulut y joindre une amertume insupportable. Elle se fustigeait trois ou quatre fois par jour depuis les épaules jusqu'aux jambes, tantôt avec des lanières de cuir, tantôt avec des branches de ronces. Son corps n'était plus qu'une plaie, et dans cet état elle enflammait encore ses blessures avec de la cire bouillante. Dans son ardeur à se macérer, elle plaçait ses pieds sur deux grosses boules de neige et les y laissait jusqu'à ce que les boules fussent fondues ; mais cela ne lui suffisait pas : elle faisait un lit de neige et s'y étendait jusqu'à ce que la neige eût disparu. Au milieu de l'hiver elle se plongeait, quoique malade, dans une citerne remplie d'eau glacée ; ou bien, au contraire, elle allait se placer devant un feu ardent et se laissait effleurer la peau par les flammes jusqu'à ce que les horribles cuissons qui s'ensuivaient eussent un peu apaisé son zèle à se mortifier. D'autres fois elle se roulait à peine vêtue dans les épines. C'était surtout dans la semaine sainte que ses mortifications devenaient plus dures et plus fréquentes. Un Vendredi saint elle s'enfonça des aiguilles dans la chair en souvenir des clous qui avaient percé les pieds et les mains du Sauveur ; comme lui, elle voulut porter une couronne d'épines, qu'elle tressa avec des branches de ronces et garda pendant trois

jours sous son voile; comme lui elle voulut porter sa croix: elle se laissait glisser sur les genoux du haut d'un escalier avec deux branches d'arbre en croix sur les épaules; de temps en temps elle se maintenait la langue avec une pince en fer, quand elle voulait se punir d'avoir prononcé des paroles inutiles. Elle s'était fait une haire en mailles de fer, qu'elle avait placée à nu sur sa peau; dessous elle portait encore une ceinture et une croix hérissées de clous; elle ne les enlevait qu'au temps de Pâques ou sur un ordre exprès de son confesseur, lorsqu'il la trouvait trop malade. Pendant plusieurs années elle marcha toujours pieds nus; elle se plaisait à faire quatre ou cinq lieues par jour dans les plus mauvais chemins, et lorsqu'elle était forcée à mettre des chaussures, elle en faisait garnir la semelle avec des pointes aiguës qui lui déchiraient la peau. Avec l'aide de Dieu, elle était parvenue à ne dormir qu'une demi-heure ou une heure au plus par nuit; quelquefois elle ne prenait qu'une heure de repos en quinze jours. Elle se couchait habituellement sur une croix étroite, avec une pierre pour oreiller: d'un côté, elle avait sa ceinture de clous; de l'autre, elle reposait sur sa haire, les bras en croix sur sa poitrine; tantôt elle dormait adossée contre un mur, debout sur ses semelles hérissées de clous, tantôt elle se suspendait à un anneau fixé dans la muraille, ou se blottissait, en forçant ses membres, sous un siége, cherchant par toutes ces tortures à chasser le sommeil qu'elle regardait comme du temps perdu. Au milieu de tant de macérations, elle ne croyait pas encore avoir suffisamment souffert en pensant aux douleurs de Jésus-Christ. Un jour anniversaire de la Flagellation, elle rejeta vivement ses vête-

ments et se mit à se flageller elle-même avec tant de violence, que le sang jaillit de toutes parts sans qu'elle pût l'arrêter ; elle s'écriait alors en pleurant : « O mon Dieu, « vous voyez mon désir de souffrir comme vous avez souf- « fert, et ma faiblesse dans l'exécution ; donnez-moi la « force de supporter mes pénitences, et, s'il se peut, de les « augmenter encore ». Elle vivait avec une sainte femme qui l'avait en grande amitié, elle la suppliait souvent de lui donner la discipline; mais celle-ci s'y refusa toujours.

A force de prier le Seigneur, elle obtint enfin de cette femme ce qu'elle lui demandait, mais c'était toujours après s'être fait longtemps prier, après avoir pleuré et demandé pardon de ce qu'elle allait faire à la patiente, qu'elle se décidait à la frapper. Marianne se rendait souvent dans une petite chapelle de Tolède, au milieu d'une forêt peu fréquentée : là, après avoir longtemps prié, elle se livrait, à l'écart, à son besoin de se macérer, elle se frappait longtemps et la tête et le corps, et lorsque le sang coulait de ses plaies, elle les avivait encore en se roulant au milieu des épines de la forêt. Tous les jours elle se faisait quelques nouvelles blessures, et il lui arriva quelquefois de ne plus trouver de place où se frapper, tant son corps était meurtri ; alors elle ouvrait de nouveau ses anciennes plaies en les envenimant avec de la cendre, avec de la poix bouillante ou du plomb fondu. Elle s'était fait construire une croix sur laquelle elle se faisait lier pour imiter encore de plus près les souffrances de Notre-Seigneur. La sainte femme qui l'assistait, ainsi qu'une autre sœur du Tiers Ordre, l'aidaient à s'étendre sur cette croix, la liaient solidement et dressaient ensuite

la croix dans la chambre; on lui mettait alors une couronne de ronces sur la tête et elle demeurait plusieurs heures ainsi crucifiée; il fallait, pour ainsi dire, cesser de force ce supplice, car elle s'y serait oubliée jusqu'à la mort; lorsqu'on déliait ses membres, elle se trouvait sans force, le visage défait, les bras et les jambes inertes et la tête sanglante; dans cet état d'abattement elle demandait encore sa ceinture hérissée de clous et sa haire, et désirait de nouvelles douleurs. Quelquefois elle se prosternait à terre, les bras en croix et la bouche collée au sol; dans cette position elle faisait couvrir son corps d'autant de pierres qu'elle en pouvait porter; accablée sous le poids, elle en demandait encore davantage, et elle n'était satisfaite que lorsqu'elle était tellement écrasée qu'il lui était impossible de se remuer même après l'enlèvement des pierres. Elle inventait ainsi chaque jour une nouvelle torture, en souvenir de tous les maux que Jésus-Christ a soufferts pour nous.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Son obéissance. — Sa pauvreté. — Sa chasteté. — Sa charité.

Son obéissance aux ordres et aux avis de son confesseur était absolue, entière, passive; et tous ceux qui à ses yeux étaient comme les représentants de Dieu près d'elle, étaient également écoutés aveuglément. Elle avait si bien abdiqué sa propre volonté, qu'elle ne voulait jamais savoir la cause des ordres qui lui étaient donnés. Quelque désir qu'elle eût de s'unir à Dieu par la sainte communion, elle s'abstenait souvent d'en approcher sur le

simple avis de son confesseur; elle en ressentait un profond chagrin et le Seigneur, touché de son amour en même temps que de son obéissance, la communia plusieurs fois par la main des Anges.

Elle prit pour confesseur, après le frère mineur dont nous avons déjà parlé, le Père Ludovicus de Mesa, licencié en théologie, homme d'un grand savoir et d'une grande perfection. Les inquisiteurs de Tolède lui demandèrent un jour d'envoyer sa pénitente dans la maison d'un digne serviteur de Dieu, où ils désiraient la voir; le Père de Mesa lui dit en effet de se rendre à cette maison, ce qu'elle fit aussitôt. A peine arrivée, elle tomba en extase et commença à s'entretenir avec Dieu et avec ses Anges. Dieu voulut que, même dans cet état, l'obéissance qu'elle avait pour son confesseur se manifestât encore en elle, et lorsque celui-ci lui dit : « Revenez à vous », elle sortit de son extase à la grande admiration des inquisiteurs. Le même fait se renouvela plusieurs fois, entre autres, en présence d'un archidiacre de Tolède, François Moxica.

En l'année 1620, plusieurs clarisses de Tolède furent envoyées aux îles Philippines pour y fonder un couvent; Marianne désirait vivement faire avec elles le voyage pour partager leurs travaux et leurs fatigues, et peut-être la palme du martyre; elle demanda au Seigneur de la diriger selon ses desseins, et elle prit conseil de son confesseur. Celui-ci consulta les supérieurs de plusieurs couvents, mais tous furent d'avis que Marianne devait rester à Tolède, où l'exemple de ses vertus et de sa piété profonde produisait sur les âmes de si heureux effets. Mais le démon, qui espérait la tenter plus facilement lorsqu'elle ne serait plus en Espagne près de ses

sœurs en religion et de son confesseur, lui suggéra que c'était l'inspiration de Dieu qui l'engageait à quitter sa patrie; il lui fit voir ce voyage comme l'occasion unique de prouver à Dieu qu'elle entendait sa voix et qu'elle acceptait pour lui tous les sacrifices. Elle résista donc pendant quelque temps aux conseils de son confesseur, jusqu'à ce qu'un jour la sainte Vierge, dans une apparition, lui manifesta clairement la volonté du Seigneur; elle reconnut alors le piége du démon et, s'étant vue si près de succomber à ses tentations, elle n'eut pas assez de pénitences pour expier ce qu'elle appelait ses faiblesses.

Une des grandes vertus qui la distinguaient encore, c'était sa chasteté digne d'être comparée à celle de la très-sainte Vierge. Dans ses actes comme dans ses conversations, elle évitait avec un soin scrupuleux tout ce qui pouvait ressembler à la plus légère faute contre cette vertu. Sa robe, qui lui cachait entièrement le cou, traînait à terre autour d'elle; jamais on ne la vit parler à un homme que le visage couvert d'un long voile; elle en agissait ainsi, même avec son confesseur et avec tous les prêtres qui s'entretenaient avec elle. Satan, qui l'avait plusieurs fois attaquée en lui faisant prendre son propre désir pour une inspiration du ciel, essayait souvent de la faire pécher contre la divine pureté en paroles ou en pensées; mais Marianne était si attentive à ne point souiller son âme, qu'un acte de foi, une courte prière, venait aussitôt la délivrer des obsessions du démon.

Quoiqu'elle eût toujours vécu des aumônes qu'on lui faisait et du travail de ses mains, et qu'elle eût déjà fait vœu de chasteté et d'obéissance, son confesseur ne lui avait jamais permis de prononcer son vœu de pauvreté;

elle se décida à vendre une partie de son modeste mobilier et en distribua le prix aux pauvres ; puis elle remit entre les mains d'un notaire le reste de son avoir, ne s'en réservant que le revenu, et, le jour de la fête de saint Laurent de l'année 1612, elle prononça enfin son vœu de pauvreté, pendant la messe, avant la sainte communion. Elle abandonnait ainsi ce qu'elle tenait du monde, pour se consacrer uniquement au service du Seigneur. Le même jour, prosternée en actions de grâces aux pieds de Jésus crucifié, elle vit la tête de son divin Maître s'incliner sur sa croix comme pour lui témoigner sa satisfaction de cette nouvelle preuve d'amour et de désintéressement. Dans une extase qu'elle eut encore le même jour, Jésus-Christ lui apparut et lui dit, en lui montrant sa sainte Mère, qu'elle avait toujours été pauvre ainsi que lui et ses Apôtres; que lui, Maître du ciel et de la terre, avait voulu naître au milieu des hommes, dans la misère et le besoin, pour leur apprendre à mépriser la richesse qui corrompt et à abandonner tout pour le suivre. La nuit suivante elle vit apparaître la sainte Vierge entourée d'une nuée d'Anges et portant l'enfant Jésus dans ses bras ; pendant que Marianne admirait la gloire céleste qui environnait Marie, le Seigneur lui dit : « Je me suis fait pauvre pour distribuer toutes mes « richesses à ceux qui auront vécu humbles et pauvres sur « la terre ». Puis la Mère de Dieu déposait l'enfant Jésus dans les bras de Marianne et la conduisait par la main au pied du trône de Dieu, au milieu du concert des Anges. Le Seigneur lui donnait sa bénédiction, Jésus et sa Mère lui accordaient leurs mérites, et le Saint-Esprit l'illuminait de sa divine lumière.

Marianne était humble, et, dans son humilité profonde, elle ne voyait en elle que la dernière des pécheresses, ne sachant pas employer sa vie ; tous ceux qu'elle fréquentait lui semblaient mériter bien mieux qu'elle les faveurs particulières qui lui venaient de Dieu. Si elle rencontrait un prêtre, elle se prosternait jusqu'à terre devant ce ministre de Dieu, embrassant la trace de ses pas. Lorsqu'elle entra dans le Tiers Ordre, son confesseur lui ordonna d'habiter avec Jeanne de Montoya, pieuse jeune femme du même Ordre; Marianne apprit auprès d'elle à devenir plus humble encore ; obéissante à tous ses ordres, elle ne portait que des habits misérables, usés et salis en maints endroits ; elle allait ainsi au marché acheter la nourriture du jour. De retour à la maison, elle préparait les repas, nettoyait la chambre, blanchissait le linge et faisait tous les gros ouvrages. Pendant neuf ans elle travailla ainsi sans relâche, parcourant de longues distances avec des fardeaux énormes sur la tête ou sur les épaules. En plein été, par les plus brûlantes chaleurs, elle se jetait à terre, déclarant qu'elle ne se relèverait pas avant que sa compagne ne lui eût marché sur le corps, et celle-ci était obligée de lui obéir pour ne point l'exposer à rester pendant plusieurs heures sous les rayons brûlants du soleil. Rencontrait-elle sur sa route un insecte mort, elle s'agenouillait auprès avec des cris de douleur, demandant avec instance qu'on la fît aussi périr sur un chemin et expier sans sépulture toutes les fautes dont elle se croyait coupable. Un jour Jésus lui apparut dans un pareil moment, environné d'une auréole de gloire, accompagné de ses Anges qui secouaient leurs ailes et répandaient tout autour les plus doux parfums : « Je

« viens à vous, ma chère fille », lui dit le Seigneur, « pour vous réconforter au moment de votre défail« lance; votre humilité m'est bien chère, demandez-moi « la grâce que vous voudrez, et je vous l'accorderai ». Et le Seigneur la pressait sur ses vêtements qui répandaient les parfums les plus suaves, et Marianne lui demanda sa miséricorde pour ses péchés et pour ceux des hommes. Elle trouva tant de consolations dans le cœur de son divin Maître, qu'elle se releva l'âme noyée dans un océan d'amour et qu'elle s'en fut par les chemins, répétant avec transport : « Mon doux Jésus, comme vous « savez bien guérir l'amertume de mon pauvre cœur ! »

Quoiqu'elle ne se fût jamais trouvée en état de péché mortel, elle regrettait si amèrement ses fautes, qu'elle sembla plusieurs fois véritablement mourir de douleur. Elle se croyait la cause de tous les fléaux que Dieu envoie sur la terre; elle le suppliait avec des larmes de la punir seule du mal qu'elle avait fait et d'épargner les autres créatures. Elle répétait souvent qu'elle avait bien plutôt mérité l'enfer que toutes les grâces qu'elle avait reçues du ciel, et que tous les supplices de Satan. seraient impuissants à lui faire expier ses crimes. Mais le Seigneur répandait sur elle le torrent de ses consolations célestes, et tous les dons du Saint-Esprit descendaient à flot dans son cœur. Dans sa retraite préférée, près de la chapelle de la Bastide, elle donnait souvent libre cours à la douleur qui remplissait son âme; à genoux sur la terre nue, elle se frappait rudement la poitrine, disant qu'elle n'était point digne d'y habiter avec les autres hommes; elle désira mille fois que cette terre s'entr'ouvrît pour la précipiter vivante dans les abîmes de l'enfer.

Un jour qu'elle était dans ces pensées, elle se vit tout à coup transportée devant Dieu, qui tenait d'une main le glaive de la justice, et de l'autre le registre de ses bonnes et de ses mauvaises actions ; elle était là, tremblante, en songeant que bien d'autres, avec de moindres fautes, avaient été condamnés et qu'elle méritait mille fois l'enfer. Mais le Seigneur, dans sa justice, l'appelait à lui et la comblait de ses faveurs et de ses grâces. Alors elle ne voyait plus dans la main de Dieu le bilan de ses actions, mais à la place une croix brillante, qu'elle contemplait avec confiance et amour comme l'instrument béni de l'expiation. Une autre fois, après avoir pleuré toute une nuit sur ses fautes, elle vit venir à elle la sainte Mère de Dieu avec l'enfant Jésus dans ses bras. Ce dernier portait dans les plis de sa robe des fleurs et des guirlandes dont il ornait le front de Marie, et la sainte Vierge, souriant à Marianne, l'engageait à parer sa tête des fleurs qui tombaient de sa couronne. Le Seigneur lui apparut encore au milieu d'une clairière, où elle priait agenouillée sur un rocher, déplorant, comme de coutume, son indignité et ses fautes ; il ouvrit à ses yeux les portes du ciel, lui montrant les Anges et les bienheureux qui l'environnaient dans sa gloire ; il lui représenta qu'elle avait encore bien des misères à supporter, bien des épreuves à subir pour mériter une place à côté d'eux dans le ciel. Saint Didace lui apparaissait aussi souvent pour la consoler dans ses faiblesses, il lui enseignait, en même temps que le mépris de soi-même, l'espoir en Dieu et la confiance en sa divine justice ; il lui apprenait à connaître sa conscience et à discerner sa voix des suggestions perfides du

démon. Cependant Satan s'acharnait davantage contre elle, à mesure qu'il échouait plus complètement dans ses piéges odieux. Un jour, qu'il la tourmentait avec plus d'instance que jamais, saint Augustin vint la soutenir contre ses attaques ; il lui annonça que Dieu connaissait les poursuites dont elle était l'objet de la part de Satan ; il lui rappela qu'il avait été aussi un grand pécheur et que la pensée de la miséricorde de Dieu l'avait toujours soutenu, même après toutes ses fautes ; alors Marianne lui demanda d'offrir à Dieu ses larmes et son repentir et d'obtenir sa grâce au nom des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et comme elle s'inquiétait de savoir si Dieu voudrait pardonner à une si grande pécheresse, saint Augustin lui répondit que le Fils de Dieu était, auprès de son Père, l'avocat des âmes, comme il en avait été le Sauveur, et qu'il n'y avait pas de faute qu'il punît plus sévèrement que le manque de confiance en sa miséricorde. Saint François venait aussi parfois réchauffer son âme attiédie, en lui persuadant qu'elle n'était point coupable comme elle croyait l'être et que la bonté de Dieu viendrait souvent à son secours ; mais elle continuait à pleurer amèrement et le priait d'intercéder pour elle, quoique la plus indigne de ses filles, afin qu'elle ne fût pas perdue pour l'éternité.

Cependant le Seigneur lui manifestait visiblement toute la satisfaction qu'il avait de la voir ainsi pleurer sur ses fautes, et il continuait à l'honorer de ses faveurs. Marianne ne passait pas de jour sans être ravie en extase au milieu de ses prières et sans s'entretenir longtemps avec Dieu ou avec ses saints. Quoique toujours affligée et toujours repentante à force d'humilité, elle était

consolée et ranimée dans sa foi comme relevée dans son espoir : « O source de toute bonté », s'écriait-elle, dans sa ferveur, quand son âme se trouvait ainsi face à face avec le Tout-Puissant, « vous m'avez envoyée sur cette terre, vous « m'avez permis de vous connaître malgré tant de nuages « qui obscurcissent votre nom, vous m'avez donné la foi et « la piété, la pauvreté et le dédain du monde, et lors- « que, au mépris de toutes vos faveurs, je tombe dans le « péché, vous voulez bien encore m'ouvrir les trésors de « votre miséricorde infinie ». A ses heures de découragement, elle se croyait indigne d'approcher de la sainte communion, il fallait toutes les instances de son confesseur, quelquefois l'intervention d'un de ses saints préférés, pour qu'elle se décidât à puiser dans l'Eucharistie la force dont elle avait besoin au milieu de ses continuelles défaillances. Pour cette sainte union avec le Fils de Dieu, elle eût voulu faire de son âme un sanctuaire magnifique, digne du Roi des rois qui venait la visiter ; mais elle ne trouvait en elle que dégradation et misères, imperfections et indignités : « Vous qui possédez la science « du bien et du mal, vous à qui l'on chercherait vaine- « ment à cacher la plus petite chose, comment ne voyez- « vous pas, ô mon Dieu, les faiblesses de ma pauvre « nature, comment votre œil n'a-t-il point découvert que « la maison est indigne de l'Hôte qu'elle y reçoit et qu'il « faudrait que vous l'eussiez dès longtemps préparée « vous-même, pour qu'elle fût prête à vous recevoir ».

Entre autres magnifiques enseignements que lui révélaient dans ses extases les saints du paradis, saint François lui apprenait la pratique des trois grandes vertus avec lesquelles il a composé la règle de son Ordre, la

pauvreté, la chasteté et l'humilité. Saint Augustin lui montrait à placer en Dieu toute sa confiance et à conserver une foi inébranlable dans son infinie miséricorde, soutenant ainsi son âme si facile à s'abattre et à se désespérer. Jésus-Christ, son divin Maître, venait compléter ces grands exemples par des exhortations pleines de douceur et de bonté infinie. Un jour, au fond d'une vallée, elle était étendue sur le sol, les yeux pleins de larmes et les mains au ciel ; elle eût voulu se cacher dans les entrailles de la terre et encourir le mépris de tous les hommes. Saint François, qu'elle priait avec une ferveur toute particulière de lui accorder l'humilité qu'il avait toute sa vie enseignée aux hommes, lui apparut tout à coup environné des phalanges des Anges, en si grand nombre que le ciel paraissait descendu sur la terre ; Marianne se jeta à ses pieds en baisant mille fois ses blessures, et le saint Père la releva tendrement en lui assurant qu'elle possédait déjà à un bien haut degré cette vertu d'humilité si agréable à Dieu, qu'il avait eu le bonheur d'enseigner et de faire pratiquer pendant sa vie. Dans une autre apparition, elle aperçut dans une auréole de gloire saint François, saint Didace, saint Bernard et saint Ignace de Loyola, qui lui apprenaient que l'humilité est le meilleur moyen de conserver la grâce du Seigneur, pour mériter ses révélations éclatantes, pour rester sous la garde des Anges, le cœur toujours ouvert aux bontés de Dieu et l'âme toujours prête à s'unir à lui par le sacrement. Saint Eugène, évêque et patron de Tolède, lui promit qu'elle grandirait d'autant plus dans la pratique de toutes les vertus, que son âme serait plus humble, et que toutes les faveurs du ciel lui écherraient en partage

si elle parvenait à n'oublier jamais ce que conseille cette vertu. Le jour anniversaire de la Visitation, la Mère de Dieu lui apparut au milieu des Anges qui chantaient *Magnificat.* Elle aussi vint engager Marianne à demander à Dieu l'humilité, comme étant de toutes les vertus celle qui aide le plus à acquérir les autres ; et le Fils de Dieu lui-même, qui nous a donné le premier l'exemple de cette grande vertu, venait la lui enseigner avec ces paroles : « Sur qui reposerai-je mon esprit, si ce n'est sur les « humbles ; c'est par l'humilité que les hommes me pré« parent un trône dans leur cœur, de même qu'un navire « brave, avec le lest qu'il a embarqué, les vagues écu« mantes ; ainsi l'âme humble, avec l'aide d'une con« science tranquille, traverse sans peur et sans péril « l'océan troublé de la vie ».

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Extases de Marianne. — Autres faveurs célestes.

Un jour saint Jean l'Evangéliste, accompagné de beaucoup d'autres saints, lui donna la sainte communion et lui dit : « Considérez comme mal employé tout le temps « que vous ne passerez pas en prières, car vous ne devez « rien tant désirer que de prier ; jamais vous ne trouve« rez la paix ni le repos de l'âme que dans la prière ; « quand vous connaîtrez bien tout le bonheur qu'on a à « prier, il vous semblera voir tomber toutes les entraves « qui enchaînent l'humanité ». Son Ange gardien lui enseignait aussi la puissance de la prière. Il lui disait souvent que Dieu, qui connaît bien tous nos besoins, est toujours plus disposé à les satisfaire quand nous le lui

demandons par la prière, que lorsque nous attendons en dehors de lui l'accomplissement de ses desseins; qu'il entend toujours nos prières, même lorsqu'il ne les exauce pas, et qu'il nous accorde souvent plus que nous ne lui demandons, alors même qu'il paraît sourd à notre voix. Son Ange gardien la conduisit un jour devant le trône de Dieu, et le Seigneur lui dit: « Demandez, demandez sou-
« vent et priez; les princes de la terre sont sourds quand
« on leur demande beaucoup, mais moi je ne le suis que
« quand on ne me demande rien; ceux-là ne veulent pas
« et souvent ne peuvent pas satisfaire aux demandes qui
« leur sont adressées, mais moi je suis tout-puissant et
« toujours prêt à secourir mes créatures dans leurs
« besoins; demandez, ma chère fille, adressez-vous hum-
« blement à ma miséricorde, et quand vous aurez reçu,
« louez et remerciez le Seigneur ». Marianne commençait toujours sa prière par ces mots: « Que je suis peu de chose,
« ô mon Dieu, et que vous êtes grand! » n'oubliant jamais que la prière est ce sublime élan de l'âme du faible vers le fort, de la créature impuissante et fragile vers le Créateur éternel et immuable. Au commencement de ses extases, elle se voyait ordinairement entre les bras du Sauveur, les lèvres collées sur ses blessures, essayant de tous les moyens pour étancher le sang qui coulait de ses plaies entr'ouvertes; ou bien elle était tout à coup inondée d'une lumière éblouissante qui découvrait à ses regards les félicités du paradis; ou bien encore c'étaient des flammes brûlantes qui allumaient dans son cœur le plus ardent amour. Ses extases étaient fréquentes et longues; elles duraient quelquefois trois jours et trois nuits, qu'elle passait dans le ravissement, sans manger et sans dormir.

Sa chambre s'illuminait alors d'une lumière surnaturelle, et ses vêtements répandaient autour d'elle la plus suave odeur. Lorsqu'elle priait sous le portail de l'église de Sainte-Léocadie, les parfums qu'elle exhalait se répandaient souvent dans toute la nef et jusqu'au chœur ; elle suppliait ardemment le Seigneur de ne point la donner en spectacle aux hommes ; mais Dieu, qui a ses desseins, et qui voulait faire d'elle un exemple pour l'humanité tout entière, se gardait bien de la soustraire aux regards du monde, lorsque Lui ou ses saints s'entretenaient avec elle. Cependant, un soir elle fut ravie en extase, dans l'église où elle priait, jusqu'au lendemain matin, sans que le regard des hommes vînt la troubler dans cette union intime avec les âmes bienheureuses.

Il lui arrivait souvent de prier, agenouillée devant une croix de pierre, près de la chapelle de la Bastide, et d'interrompre sa prière dans la crainte qu'on ne vînt la déranger lorsque Dieu la ravirait auprès de lui ; mais saint François et saint Didace lui apparaissaient aussitôt, l'un lui promettant de la cacher aux regards des hommes, l'autre de la défendre contre les attaques du démon. Souvent, dans cet ermitage de la Bastide où l'envoyait fréquemment son confesseur, elle voyait tout le sol, autour d'elle, se couvrir tout à coup de lis, de roses et des fleurs les plus luxuriantes, qui répandaient dans l'air des parfums pénétrants; alors les rochers prenaient à ses yeux des formes extraordinaires : c'étaient des montagnes de cristal pur aux reflets éblouissants, d'où s'échappaient des sources limpides qui descendaient en cascades à travers les clairières ; et Marianne, au sein de cette nature enivrante, enivrée elle-même des flots d'un immense

amour, oubliait que sa fidèle compagne la frappait à coups redoublés des lanières acérées de sa discipline et n'entendait plus la voix qui lui demandait grâce pour son pauvre corps. D'ailleurs, on peut dire que toute la vie de cette sainte femme n'a été que la perpétuelle expression d'un immense amour.

Et ce n'était pas assez pour elle de ces tortures violentes qu'elle ne cessait d'infliger à son corps, le supplice de la faim et de la soif lui venaient encore en aide pour réduire en elle l'être humain et ne laisser subsister que l'esprit affranchi de tout lien terrestre. Le Seigneur, sans doute par un nouveau miracle, permettait qu'elle vécût de longues semaines dans ces solitudes profondes, sans qu'elle eût d'autre aliment que les racines des arbres et d'autre boisson que la goutte d'eau demeurée après la pluie dans le creux du rocher. Et cependant elle trouvait encore cette vie trop douce; au milieu du silence des bois, seule avec ses pensées, c'est-à-dire avec Dieu, elle se trouvait trop heureuse et finissait par regagner la ville, où la vie plus distraite et plus difficile lui promettait plus de combats à livrer, et aussi plus de victoires; d'ailleurs, ce n'était qu'à la ville qu'elle pouvait véritablement s'unir à son Dieu et le recevoir dans la sainte communion; quelque discrétion qu'elle y mît, quelque crainte qui l'animât de n'être jamais digne de ce divin Epoux, elle ne pouvait cependant résister bien longtemps au besoin de le recevoir et de puiser en lui le courage pour les épreuves à venir.

S'il est vrai qu'une vertu pratiquée à l'excès peut devenir presque un défaut, nous serons forcés de trouver dans Marianne trop de mépris d'elle-même, trop peu de

confiance dans l'amour immense et dans la foi ardente qui remplissaient son cœur. C'était sur ce point que son confesseur appelait avec persévérance son attention, sans pouvoir presque jamais parvenir à lui donner conscience des mérites qu'elle avait certainement devant Dieu. Pourtant, que de preuves n'en avait-elle pas dans les apparitions fréquentes dont elle était honorée : tantôt le Fils de Dieu se montrait à elle sous la forme de l'Agneau sans tache, qu'elle avait le bonheur de serrer dans ses bras ; tantôt la très-sainte Vierge venait lui sourire et lui montrer dans sa splendeur le séjour de félicité éternelle qui attend les élus de Dieu après les épreuves de cette vie. La reconnaissance de Marianne était infinie, comme son amour ; mais son humilité devenait plus grande devant de pareilles faveurs : « Seigneur », répétait-elle dans toutes ses prières, « Seigneur, pourquoi tant de « bontés pour moi si indigne, pourquoi des joies si pures « à celle que souille toujours le péché ! »

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Charité de Marianne. — Elle ne cesse de faire du bien autour d'elle.

Tout le temps qu'elle ne consacrait pas à la prière ou à la pénitence, Marianne l'employait en bonnes œuvres, et l'on peut dire qu'il n'y eut pas une action de sa vie qui ne tendît, comme ses pensées, à la plus grande gloire de Dieu et au soulagement de toutes ses créatures. Autant elle était dure pour elle, autant elle était douce et indulgente pour les autres ; elle avait une manière si entraînante de parler des choses du ciel, qu'elle en tirait toujours de grandes consolations pour tous ceux qui

venaient lui confier leurs peines. Ses conseils étaient empreints de je ne sais quelle douceur unie à tant de sagesse que, non-seulement on les entendait avec joie, mais on était comme forcé de les mettre ensuite en pratique. Pauvre comme elle l'était, presque sans patrimoine, Marianne n'avait guère d'autre moyen de faire le bien que de prodiguer les trésors de bons sentiments qu'elle avait dans le cœur; cependant, elle ne laissait échapper aucune occasion de soulager plus efficacement tous ceux qu'elle voyait souffrir autour d'elle. Il serait trop long d'énumérer tous les actes de dévouement que sa courte vie lui permit d'accomplir; il nous suffira d'en donner les exemples suivants, qui montrent bien jusqu'où allait la bonté de son cœur.

Un jour d'hiver, elle quitta de très-grand matin sa demeure pour aller faire une retraite dans un couvent éloigné d'environ cinq lieues de la ville; la neige n'avait cessé de tomber toute la nuit sur un sol durci qu'elle recouvrait d'une couche épaisse. Après avoir fait environ la moitié de la route, Marianne s'engagea dans un chemin peu fréquenté et fut arrêtée tout à coup par une masse inerte étendue en travers de la route. Elle eut bientôt reconnu un enfant d'une quinzaine d'années, que la fatigue avait surpris en cet endroit solitaire et qui peut-être ne se réveillerait plus de ce profond engourdissement. Le relever, le réchauffer de son haleine, furent ses premiers soucis; mais, sans songer à aller quérir peut-être bien loin une aide nécessaire et des soins plus efficaces, elle n'hésita point à couvrir de ses propres vêtements le corps du pauvre enfant qu'elle venait de rappeler à la vie et à entreprendre sur-le-

champ de le transporter au village le plus voisin. Ainsi dépouillée, pieds nus, presque sans vêtement, elle prit dans ses bras ce fardeau au-dessus de ses forces, et, sans doute aidée par la divine Providence, l'amena jusqu'au couvent, où elle ne voulut point songer à elle avant de s'être assurée que celui qu'elle venait de sauver avait reçu tous les soins nécessaires.

Une autre fois, Marianne, après s'être privée pendant bien des mois du nécessaire, avait amassé assez d'argent pour se procurer une petite statue de la sainte Vierge avec l'enfant Jésus dans ses bras, qu'elle désirait depuis longtemps placer dans sa pauvre chambrette. Heureuse de pouvoir enfin réaliser un désir entretenu bien longtemps, elle était sortie de chez elle, sa modeste bourse à la main, lorsqu'elle apprit qu'une personne riche, qui lui avait fait autrefois quelque bien, venait d'être frappée tout à coup d'un terrible revers de fortune et se trouvait dans l'impossibilité de faire face à des engagements d'argent considérables. Ne consultant que son cœur, Marianne va chez son ancien bienfaiteur, sans réfléchir que son petit pécule sera d'un bien faible secours à celui qu'elle voudrait obliger. Son bon mouvement trouva sur-le-champ sa récompense : à peine eut-elle ouvert sa bourse devant le débiteur insolvable, que sa main en tirait une pièce après l'autre sans jamais trouver la dernière ; elle en tira tant, que le malheureux débiteur vit peu à peu se compléter la somme dont il avait besoin, et fut ainsi sauvé de la misère et du déshonneur. Mais rien n'égalait la surprise et le bonheur de Marianne, qui ne cessait de remercier Dieu du nouveau miracle qu'il venait d'accomplir en sa faveur.

Les pauvres et les malades étaient aussi l'objet de sa sollicitude constante : malade elle-même et ayant souvent besoin d'autant de soins que les malheureux qu'elle allait secourir, elle aimait à surmonter ce qu'elle appelait ses faiblesses et à s'imposer des veilles et des fatigues qui l'auraient depuis longtemps mise au tombeau si le Seigneur n'eût veillé sur elle. Son empressement auprès de ceux qui souffraient avait quelque chose de touchant et de tendre : penchée à leur chevet, elle prenait leurs mains dans les siennes et commençait une angélique prière ; elle appelait son Ange gardien, sa patronne et saint François, et leur recommandait le patient de toute son âme : « Réservez-moi toutes ces douleurs », disait-elle en suppliant, « faites passer sur mon corps toutes ces épreuves « que j'essaierai de supporter avec courage ; prenez pitié « du malheureux qui souffre, peut-être son âme est faible « et ne s'est point réchauffée au souffle vivifiant de la « foi ». Ensuite elle parlait au malade de ceux qu'il aimait, de la bonté de Dieu et de l'excellence de ses desseins ; sa voix avait tant de charme, sa parole tant de puissance, qu'elle endormait le mal chez les pauvres malades et réveillait en eux la foi chancelante et l'espérance éteinte. Souvent aussi c'était à la mansarde du pauvre qu'elle allait porter ses consolations et les modiques secours dont elle avait pu faire l'épargne ; là encore elle parlait de Dieu, du Dieu des affligés qui leur a promis le royaume du ciel ; auprès d'elle, le malheureux oubliait sa misère, et, la voyant si pauvre elle-même et pourtant si sereine, se prenait à penser que l'amour du bon Dieu et la foi en sa bonté infinie suffisent au bonheur de l'âme. Marianne expliquait aux enfants combien le Seigneur les aime,

comment il s'était fait lui-même petit enfant, né dans une crèche comme les plus pauvres d'entre eux; elle leur parlait du travail qui soutient l'homme et le rend si agréable aux yeux du Seigneur; enfin elle leur apprenait à prier, et en l'écoutant on comprenait bien ce que c'est que la prière. Et les petits enfants, à la lueur de leur intelligence naissante, entrevoyaient déjà ces beaux Anges qui veillent sur eux et cette bonne Mère, reine du ciel, qui n'oublie aucun de ses enfants et qu'on n'a jamais implorée en vain, selon la parole de saint Bernard. C'était un bien grand bonheur pour Marianne de diriger ces jeunes âmes vers Dieu; et quand elle avait en outre la joie d'apporter quelque soulagement en vêtements ou en vivres à ces pauvres familles, cette journée comptait parmi les plus belles de son existence, et elle ne cessait d'en remercier le Seigneur.

CHAPITRE V.

SOMMAIRE : Esprit de prédication et miracles de Marianne.

C'est une marque insigne de la faveur divine, que cette faculté surnaturelle accordée à quelques âmes pieuses de prévoir les choses de l'avenir. Marianne posséda de bonne heure ce don extraordinaire qui se manifesta chez elle jusqu'à sa mort. Encore enfant, elle avait pour compagne une jeune fille de son âge, dont la légèreté et les goûts frivoles contrastaient singulièrement avec les habitudes sévères de Marianne; leurs amies communes, et les parents eux-mêmes, n'auguraient rien de bon d'un pareil caractère, et il n'était pas rare d'entendre sur l'avenir de cette jeune enfant des jugements sévères.

Sa fortune lui assurait une position brillante dans le monde, et son penchant à la frivolité semblait en effet présager que le luxe et les plaisirs occuperaient seuls son existence. Un jour que quelques personnes exprimaient leurs craintes à cet égard, Marianne prit tout à coup la parole et affirma d'un ton assuré qu'on se trompait sur l'avenir de la jeune fille et qu'elle deviendrait bientôt aussi sérieuse, aussi occupée des choses de la religion et du salut de son âme, qu'on la voyait maintenant folâtre et légère. Il en fut ainsi : l'enfant se prit un jour à songer à Dieu, et, transformée en un moment par un rayon de l'Esprit divin, elle demanda à entrer dans un cloître où elle mena jusqu'à sa mort une vie exemplaire.

Une autre de ses compagnes s'était mariée à un homme honnête, rempli de l'amour de Dieu et du travail ; rien ne troublait la paix de leur mariage, si ce n'est le regret de n'avoir pas d'enfant qui égayât leur vie et pût un jour consoler leur vieillesse. La jeune femme s'entretint par hasard avec Marianne qui lui promit, à sa grande joie, la réalisation de son plus vif désir. Cinq ou six années s'écoulèrent, et la promesse de Marianne semblait devoir être vaine lorsque, au bout de ce temps, un fils naquit aux époux remplis de joie, remplis aussi de reconnaissance pour le Seigneur et pour Marianne dont les prières et l'intercession puissante avaient sans doute amené ce résultat attendu vainement si longtemps.

Il serait trop long d'énumérer ici toutes les prédictions qu'elle accomplit relativement à la mort ou à la guérison de diverses personnes, prédictions qui se réalisaient souvent contre toute attente, contre les prévisions des mé-

decins et des hommes de l'art le plus autorisés. Elle prédit l'heure de sa mort avec une précision tout à fait extraordinaire, comme nous le verrons dans le chapitre suivant.

De ses miracles on pourrait écrire un volume ; nous nous contenterons d'en rapporter quelques-uns des plus éclatants. Parmi les couvents où elle se plaisait à aller faire des retraites pour se rapprocher plus intimement du Seigneur, il s'en trouvait un à quinze lieues de Tolède, situé sur un roc escarpé. Le chemin pour s'y rendre était abrupt et peu fréquenté, et Marianne, partie avant l'aube du jour, ne touchait souvent le but de sa course que bien avant dans la nuit. Elle se plaisait à raconter que, épuisée de fatigue à la fin de la journée, elle était guidée et soutenue par une légion d'Anges qui ranimaient ses forces et son courage par des chants harmonieux. Un jour donc que Marianne approchait du couvent après une journée de fatigue, elle rencontra sur son chemin deux malheureuses femmes épuisées elles-mêmes et presque désespérées, ne sachant où elles étaient, n'ayant pris depuis la veille aucune nourriture et n'ayant plus la force de faire un pas pour trouver un gîte que, d'ailleurs, elles n'espéraient plus trouver dans ces parages. Aller chercher de l'aide au couvent, qui était encore assez éloigné, c'était exposer ces pauvres femmes à toutes les tortures de la frayeur et de l'isolement, c'était presque les abandonner ; Marianne, forte de sa foi, mit toute sa confiance en Dieu dans une courte prière, et s'écria comme autrefois Jésus parlant au paralytique : « Marchez ». Et les deux femmes, délivrées de leur lassitude et de leur épuisement, se mirent à la suivre,

comme si elles fussent venues au-devant d'elle à cet entroit du chemin. Elles arrivèrent au couvent comme au retour d'une paisible promenade, et il fallut toute l'autorité de la parole de Marianne pour que les religieuses étonnées ajoutassent foi au récit de cette miraculeuse aventure.

Le même couvent fut témoin d'un autre miracle accompli par Marianne dans des circonstances non moins extraordinaires. Le sol aride autour du couvent ne produisait rien pour la nourriture des religieuses : elles étaient obligées d'aller chercher à Tolède le pain, les légumes, enfin tout ce qui était nécessaire à leur subsistance ; des mules rapportaient ces provisions au couvent avec les aumônes fournies par la charité des fidèles. Un jour d'hiver, il y eut un tel ouragan mêlé de pluie et de neige, que les torrents grossis et le sol détrempé ne permirent pas aux muletiers le retour au couvent ; cependant les provisions étaient épuisées et les pauvres religieuses commençaient à souffrir de la faim. La pluie, qui continuait à tomber par torrents, les inquiétait beaucoup, et la consternation était peinte sur tous les visages ; Marianne seule gardait toute sa sérénité ; elle ne semblait point s'apercevoir du péril qui menaçait la communauté : c'est que sa foi était vive, ardente, et qu'elle ne soupçonnait point que le Seigneur pût laisser ses enfants dans le besoin. En effet, lorsque la supérieure vint dire à Marianne que le dernier morceau de pain était épuisé, celle-ci lui répondit simplement : « Vous « vous trompez, ma mère », et se rendant aux armoires où l'on conservait habituellement les provisions, elle en tira plusieurs corbeilles de pain frais, qui paraissait

chaud encore. Il n'y eut qu'un cri d'admiration dans toutes les poitrines. « La bonté du Seigneur est infinie ; « ayons foi », dit Marianne, « et nous ne serons jamais « abandonnées ».

Nous pourrions citer un grand nombre de faits de ce genre qui sont énumérés tout au long dans la vie de Marianne, écrite par le Père Ludovic de Mesa, son confesseur ; nous nous contenterons de dire, comme autrefois saint Augustin à propos d'un saint personnage : « La vie même de Marianne, cette vie si pure et si par- « faite, est un miracle constant et le plus beau miracle « que Dieu ait accompli par elle ».

CHAPITRE VI.

SOMMAIRE : Mort de Marianne. — Procès de sa béatification.

Souvent, pendant le cours de sa brève existence, Marianne avait été avertie par le Seigneur de la durée de ses maladies, de la longueur de ses souffrances, enfin du temps qu'elle avait encore à passer sur cette terre pour l'édification de son prochain et la préparation de son salut. Plus d'une fois même saint Didace, son patron préféré, lui avait apparu pendant ses maladies, lui annonçant que Dieu, touché de sa ferveur, avait résolu de la rappeler à lui et de lui épargner de plus longues épreuves en ce monde ; mais elle demandait en grâce de vivre encore quelques années, pour se préparer mieux à ce repos des élus dont elle ne se croyait pas digne, et le Seigneur exauçait toujours sa prière.

Plusieurs années s'étaient écoulées depuis que Marianne, atteinte d'une maladie grave, s'était crue appelée à

paraître devant Dieu, et sa santé raffermie semblait lui promettre longue vie, lorsque, en 1620, elle tomba de nouveau malade. Dès le premier jour qu'elle prit le lit, elle prédit aux personnes qui la soignaient qu'elle ne se relèverait pas, et elle annonça que tel jour, à telle heure, elle remettrait son âme entre les mains du Seigneur. Nous verrons bientôt que cette prédiction s'accomplit exactement. Les soins les plus diligents lui furent prodigués, tant de malheureux qu'elle soulageait étaient intéressés à la prolongation de son existence ! Les médecins les plus en renom furent appelés auprès d'elle ; quelques-uns crurent pouvoir la sauver, mais les révélations d'en haut étaient manifestes, et Marianne ne se fit pas illusion un instant sur l'issue de sa maladie. Pendant ses dernières souffrances, les consolations célestes ne lui firent pas défaut ; elle eut de nombreuses apparitions, et tous les saints et les saintes qu'elle avait particulièrement honorés pendant sa vie vinrent lui prodiguer les exhortations, les bonnes paroles, à ce moment suprême. Le divin Jésus lui-même lui apparut un soir au plus fort de ses souffrances : « Ma chère fille », dit-il, « vous allez enfin obtenir la récompense que vous « a méritée une vie de sacrifice et de foi ardente ; le « séjour des bienheureux vous est ouvert, et votre âme « sanctifiée ne s'arrêtera pas dans le lieu d'expiation où « l'on souffre encore avant d'entrer au ciel ; soyez bénie, « ma fille, pour le bien que vous avez fait, pour les nobles « exemples que vous avez donnés, pour le saint respect « dont vous n'avez cessé d'entourer mon nom ; les Anges « vous tressent un couronne de gloire dans le paradis ». L'extase qui suivit ce divin entretien fut longue et douce

pour Marianne : c'était comme un avant-goût des délices du ciel ; tous les assistants l'auraient crue morte, sans le regard passionné de ses yeux et la joie resplendissante qui inondait son visage. Elle sortit de ce calme délicieux pour demander son confesseur, disant que sa dernière heure était proche et qu'il lui fallait songer aux derniers préparatifs du voyage. Après une confession générale qu'elle put faire avec une lucidité d'esprit et une contrition de cœur admirables, elle demanda les derniers sacrements qui lui furent administrés quelques instants après. Elle reçut l'Extrême-Onction avec cette piété et cette ferveur qui ne s'étaient jamais démenties un seul instant pendant sa vie ; puis elle attendit avec calme que sonnât l'heure du passage à l'éternité. Les mains croisées sur sa poitrine, le crucifix sur les lèvres, les yeux à demi fermés, le visage souriant, elle semblait déjà dormir de l'éternel sommeil ; à son chevet, des femmes pieuses récitaient les dernières prières ; son confesseur appelait sur elle la divine bénédiction du Seigneur. Vers le soir, le visage de la mourante sembla s'animer ; ses lèvres murmurèrent une prière qu'elle acheva à haute voix ; rassemblant toutes ses forces pour un dernier adieu, elle pressa fortement l'image du crucifix sur ses lèvres ; puis ses bras se détendirent, sa paupière s'abaissa, un long soupir s'échappa de sa bouche entr'ouverte ; Marianne venait de rendre son âme à Dieu. Ce fut le 9 juillet 1620, à neuf heures du soir ; elle était âgée de quarante-trois ans.

Dès que le bruit de sa mort se répandit au dehors, ce fut, parmi les malades et les indigents, et en général parmi toutes les âmes pieuses, une grande désolation.

Une foule innombrable d'hommes et de femmes, de riches et de pauvres, de laïques et de religieux, assiégèrent les portes de la maison mortuaire ; on se précipitait sur tout ce qui l'avait touchée, chacun essayant d'emporter une relique de celle qu'on appelait « la Sainte » et qui était bien en effet une sainte par toutes ses vertus. Il fallut établir une garde autour de la couche funèbre, pour protéger la morte, qui eût été dépouillée même de son linceul. Marianne avait souvent exprimé le désir d'être enterrée dans le cimetière des pauvres qui meurent dans les hôpitaux, mais les Frères Mineurs réclamèrent son corps, parce qu'elle avait appartenu au Tiers Ordre de Saint-François, malgré les prétentions de nombre d'églises qui, à divers titres, voulaient aussi posséder la dépouille mortelle de Marianne. Les Frères Mineurs obtinrent qu'elle leur fût accordée.

Le lendemain donc, 10 juillet, le corps de Marianne fut porté en grande pompe à l'église du couvent des Mineurs : sur le passage du cortége toutes les rues de Tolède étaient remplies d'une foule désolée qui témoignait, par ses larmes et son désespoir, des bienfaits que Marianne n'avait cessé de répandre partout autour d'elle. Le Père Jean de Gusman, évêque des Canaries, prononça l'oraison funèbre et retraça dans un admirable langage les principaux traits de cette vie édifiante et remplie de miracles ; ce discours fut plus tard imprimé sous les auspices de l'archiduc des Pays-Bas, Albert, et de son épouse Isabelle.

Le tombeau de Marianne fut aussi fécond en miracles ; plus d'un paralytique y recouvra l'usage de ses membres engourdis ; des maladies réputées incurables

se trouvèrent guéries ; mais le récit de tous ces faits extraordinaires nous entraînerait trop loin.

Les procès de béatification commencèrent presque aussitôt après sa mort ; l'initiative en est due au prince-cardinal Ferdinand, frère du roi d'Espagne et archevêque de Tolède : par ses soins, les pièces furent immédiatement communiquées à Sa Sainteté, à Rome, et la Congrégation des Rites réunit tous les documents relatifs à la béatification. Après avoir pris connaissance des pièces, son opinion parut tellement favorable, qu'on ne douta pas un seul instant de l'heureuse issue du procès commencé. Le corps de Marianne fut exhumé en 1624, avec la permission du nonce du pape en Espagne ; le visage de la sainte ne portait aucune trace d'altération, et pendant la translation des restes, de leur première sépulture au tombeau magnifique préparé pour les recevoir, il se répandit dans l'air un parfum suave et délicieux qui imprégnait les âmes comme pour les ramener au bien et leur donner le souvenir des vertus chrétiennes que Marianne n'avait jamais cessé de pratiquer.

Pour conclure, nous rappellerons les austérités de Marianne, sa vie toute de sacrifices, la pensée de la mort constamment présente à son esprit, et nous dirons avec saint Grégoire : « La pensée de la mort, c'est le com« mencement de la perfection ».

LE B. BERNARD DE QUINTAVALLE

1241. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Bernard de Quintavalle fut le premier compagnon de saint François d'Assise, et mérita par là, aussi bien que par la pureté de sa foi, d'être appelé son premier enfant. C'était un des hommes les plus considérables de la ville d'Assise, où la noblesse de sa naissance, la sagesse de ses conseils et la fortune de sa famille lui avaient acquis une légitime influence. Il entendit avec ravissement saint François publiant les admirables desseins de Dieu ; il fut si pénétré de l'éclat de sa parole et du feu de son regard, qu'il le pria un jour de s'asseoir à sa table et de reposer sous son toit : il voulait éprouver par lui-même la sainteté de sa vie ou confondre son hypocrisie ; et comme, le repas fini, ils s'étaient étendus tous deux sur les lits qu'il avait fait préparer, Bernard feignit bientôt un profond sommeil ; mais saint François, le cœur plein d'amour, les mains élevées au ciel et les yeux remplis de larmes, murmurait saintement : « Mon Dieu, vous êtes « tout pour moi ; oui, tout pour moi ». Bernard entendit ces paroles, et voyant, à la lueur d'une lampe placée au chevet du lit, le saint, les bras en croix et les yeux au ciel, il ne put s'empêcher de penser en lui-même : « Vraiment cet homme est envoyé de Dieu ». Après avoir deux ou trois fois encore mis sa foi à l'épreuve, il résolut fermement de l'imiter et de distribuer ses biens aux pauvres. Il voulut auparavant consulter le saint à cet

égard et lui dit : « Mon ami, si quelque homme avait « reçu de Dieu des richesses grandes ou petites et qu'il « voulût les abandonner, quel est, à votre avis, le « meilleur usage qu'il pourrait en faire ? » — « Il devrait « les rendre à Dieu qui les lui a données », répondit saint François. « Eh bien », dit Bernard, « je possède ces « richesses qui me viennent de Dieu, et j'ai résolu d'en « faire l'usage que vous décideriez ; car je veux dé- « sormais vous imiter et vous suivre ». Saint François accueillit avec transport cette résolution : il l'engagea à consulter le Tout-Puissant sur l'usage à faire de ses richesses, à adresser au ciel de ferventes prières et à se rendre avec lui à l'église Saint-Nicolas, afin de demander au prêtre, homme d'une grande sainteté, d'offrir le saint sacrifice pour l'accomplissement de leurs vœux.

Bernard se rendit à ce conseil et se trouva à l'heure dite à l'église Saint-Nicolas, où il trouva le saint déjà en prières. Ils entendirent le saint sacrifice et restèrent en prières jusqu'à la troisième heure. Saint François ouvrit alors le livre des saints Evangiles, demandant à Dieu de témoigner sa volonté à la troisième ouverture du livre. A la première épreuve, il lut cette phrase : « Si tu veux « être parfait, pars, vends tous tes biens et donne-les aux « pauvres ». A la seconde, il lut : « Tu n'emporteras « rien avec toi ». Enfin, à la troisième : « Que celui qui « veut me suivre fasse abnégation de sa personne, qu'il « porte sa croix et me suive ». Alors le saint s'écria : « Voilà la règle de notre vie et celle de tous ceux qui « voudront s'y associer ; allez, Bernard, et faites selon ce « que vous venez d'entendre ».

Instruit par cet enseignement, Bernard convertit bientôt

en argent ses richesses considérables ; puis, ayant rassemblé sur la place Saint-Georges, à Assise, tous les pauvres, les veuves et les orphelins, il leur distribua tout ce qu'il avait. C'est à partir de ce moment, 16 avril 1209, qu'il s'associa à la destinée de saint François.

Alors commença pour le bienheureux Bernard cette vie de privations et de dévouement dans laquelle son zèle ne se démentit pas un seul instant. Sa première mission fut d'aller évangéliser la province d'Emilie, en compagnie de Pierre de Catane, pendant que saint François lui-même, avec le bienheureux Egidius, parcourait la province de la Marche. Le Père Bernard et son compagnon durent aller de village en village, mendiant leur pain sur la route, presque toujours sans gîte et sans asile ; les paroles les plus dures, les brutalités sans nombre les accueillaient souvent sur leur chemin. Ils ne se rebutaient pas cependant, et prêchaient la parole de Dieu au milieu des avanies dont ils étaient accablés, finissant toujours par convaincre et par ramener au bien les cœurs endurcis qui les avaient d'abord repoussés.

De retour près de saint François, Bernard fut bientôt envoyé à Florence, où les mêmes épreuves et les mêmes duretés l'accueillirent encore sans ébranler davantage sa volonté et sa persévérance. Repoussé partout dans la ville, il pensait trouver asile dans les faubourgs ; mais une femme à laquelle il demanda un gîte pour la nuit ne voulut point davantage le recevoir. Il se souvint alors que Notre-Seigneur Jésus-Christ était né dans une étable et avait passé la nuit sur la montagne des Oliviers ; dans ces pensées, il s'arrangea sur le talus du chemin et y dormit jusqu'au jour. De grand matin, il se rendit à

l'église voisine et y passa plusieurs heures en prières; quelques personnes qui, la veille, l'avaient repoussé, furent étonnées de sa ferveur. L'une d'elles vint lui parler et fut si charmée de sa conversation, qu'elle lui offrit une place dans sa maison. Bernard en profita pour expliquer plus longuement sa mission et la manière dont il entendait la remplir; alors les cœurs furent touchés par son éloquente parole, et ceux qui s'étaient détournés de lui vinrent à sa rencontre et lui offrirent à l'envi aide et protection. C'est ainsi qu'il put faire entendre les vérités de la foi aux âmes ignorantes, et gagner à la sainte cause de l'Eglise toute une foule de fidèles que l'indifférence ou l'ignorance en avait tenus jusqu'alors éloignés.

Après avoir parcouru plusieurs provinces d'Italie, il arriva un jour à Bologne, où les avanies recommencèrent encore pour lui; non-seulement aucune porte ne s'ouvrit pour le recevoir, mais on le confondit avec les vagabonds, et les jeunes gens le chassèrent à coups de pierres. Mais Bernard était habitué à un pareil sort; et il attendit patiemment que la grâce du Seigneur vînt ouvrir les yeux des impies, ce qui ne tarda guère. Un avocat s'étant approché et lui ayant demandé ce qu'il venait faire, Bernard lui présenta une copie de la règle de l'Ordre, établie par saint François, et cet homme ne put réprimer un mouvement d'admiration pour une vocation pareille; il lui fit de publiques excuses des injures dont on l'avait accablé et le recueillit dans sa maison où il lui donna toutes facilités pour continuer son pieux ministère. Cet avocat, nommé Nicolas, de l'illustre famille des Pepoli, est celui dont nous avons écrit la vie à la date du 23 avril. Après avoir évangélisé toute la province, Bernard revint

annoncer à saint François qu'on pouvait y établir un couvent. Il demanda seulement que d'autres frères allassent cultiver ce sol déjà préparé, réservant son zèle pour une mission plus pénible.

L'année 1213, il partit avec saint François pour le Maroc ; en traversant l'Espagne, ils rencontrèrent un jour un pauvre homme tombé mourant sur un chemin. Bernard, qui avait une aptitude particulière pour soigner les malades, le releva, le secourut et le guérit ; ce ne fut qu'après l'avoir vu parfaitement rétabli, qu'il le quitta pour rejoindre saint François, en Afrique.

Au premier chapitre général de l'Ordre, tenu en 1216, au couvent de la Portioncule, saint François ayant partagé entre ses frères les différentes provinces d'Europe, le bienheureux Bernard fut envoyé en Espagne avec Zacharie de Rome, Gualtère et d'autres saints hommes. C'èst en se rendant dans cette contrée qu'il accomplit un miracle dont on a toujours gardé le souvenir. Epuisé de fatigue ainsi que ses compagnons, un jour de grande chaleur, il aperçut sur son chemin une fontaine dont l'eau glacée aurait pu nuire à leur santé. Bernard changea cette eau en vin, et ses compagnons purent se désaltérer sans crainte. Plus tard, dans le même pays, un ange vint lui tendre la main pour l'aider à franchir un torrent qui barrait sa route.

Saint François avait pour Bernard une tendresse sans égale. Il n'avait point oublié son renoncement aux biens de ce monde pour suivre toujours et partout les voies du Seigneur. Il aimait à s'entretenir avec lui des choses du ciel et lui trouvait une parole vive et pénétrante en même temps qu'un zèle et une foi inébranlables. La

veille de sa mort, saint François rassembla autour de lui ses frères, afin de leur donner sa bénédiction avant de monter au ciel. Il appela Bernard à sa gauche et Egidius à sa droite, et ayant étendu sa main sur la tête de Bernard, il dit : « Approchez, mon fils, pour que je vous « bénisse avant de mourir ; que le Père de Notre-Sei« gneur Jésus-Christ vous bénisse comme je vous bénis « moi-même. Vous êtes entré le premier dans l'Ordre ; le « premier vous avez donné l'exemple de la pauvreté et « de l'abnégation ; que le Seigneur Jésus, qui fut pauvre, « vous bénisse comme je vous bénis ; ceux que vous bé« nirez seront bénis, et ceux que vous maudirez ne seront « point sans châtiment ; vous êtes le premier de vos « frères ; que tous vous obéissent ; que tous ceux-là « entrent dans l'Ordre, que vous aurez jugés dignes d'y « entrer ; que tous les autres en soient exclus, que vous « n'aurez pas voulu y recevoir ; que personne ne vous « commande, car vous êtes pleinement libre d'aller ou « de rester où et selon qu'il vous plaira ». Et lorsque, après cette bénédiction, Bernard vint en pleurant embrasser sa main, saint François ajouta : « Le général de « l'Ordre doit à Bernard respect et déférence, les frères « de l'Ordre doivent l'honorer comme moi ; car il est la « meilleure moitié de moi-même. Sa sainteté est telle que « peu d'entre vous pourront l'imiter, et le démon, qui ne « cesse ni jour ni nuit d'essayer d'y porter atteinte, se « retire toujours vaincu et terrassé par sa constance ; « regardez-le comme le plus parfait modèle des vertus « que je vous ai recommandées toute ma vie et que vous « aurez à faire paraître dans le monde ».

Après la mort du saint fondateur de l'Ordre, la disci-

pline se relâcha un peu parmi ses frères ; le général Elie ne donnait pas toujours l'exemple de l'humilité et de la pauvreté qui étaient les bases fondamentales de la règle. Bernard essayait de lui faire comprendre, par le contraste de sa vie austère, qu'il ne répondait pas aux intentions de leur illustre maître ; pendant qu'Elie faisait garnir sa table de mets succulents et de vins choisis, Bernard venait s'asseoir auprès de lui, apportant son morceau de pain et sa gourde d'eau fraîche, et se vantait à ses côtés de faire un excellent repas. Sans lui faire d'autre reproche, il lui montrait suffisamment, par cette simplicité conforme aux vues de saint François, qu'il s'éloignait beaucoup des prescriptions du saint homme. Cependant, n'ayant pu réussir à le ramener à l'observance exacte de la règle, il se retira dans une solitude où il vécut longtemps sans rapports avec le monde, passant tout son temps à prier le Seigneur d'empêcher la démoralisation de ses frères. Lorsqu'il eut appris qu'Elie n'était plus général de l'Ordre, il revint parmi eux, les ramena par ses exhortations et par son exemple, et rétablit la discipline par sa persévérance et sa fermeté.

Bernard survécut quinze ans à son père chéri saint François ; il eut dans de fréquentes extases le bonheur de s'entretenir avec lui ; il puisait dans ces entretiens les enseignements salutaires qu'il ne cessait de donner à ses frères et les conseils dont il avait besoin lui-même pour diriger les autres en ce moment critique où l'Ordre, à peine fondé, périclitait encore. C'était pendant ses retraites dans les forêts ou sur la montagne, que saint François lui apparaissait et lui révélait la conduite à tenir et les mesures à prendre dans l'intérêt de l'Ordre. Bernard

profitait aussi de sa solitude pour approfondir le texte des saintes Ecritures et augmenter encore les connaissances si étendues qu'il possédait déjà; aussi la réputation de sa science s'étendait-elle très-loin, et plus d'un savant théologien venait s'adresser à lui pour avoir l'explication de quelque passage obscur des livres sacrés. Ses éclaircissements étaient toujours si nets et si précis, qu'il était aisé de comprendre que le Saint-Esprit parlait par sa bouche.

Après avoir ramené au Seigneur un grand nombre d'âmes par ses prédications ardentes et par ses précieux conseils, le moment vint pour lui de paraître à son tour devant Dieu et de quitter ses frères. Sa dernière maladie fut longue et pénible. Le sommeil le fuyait, la douleur ne lui laissait aucun répit, et son esprit avait peine à maîtriser ses angoisses pour se recueillir dans le Seigneur. Il refusait cependant les soulagements qu'on voulait apporter à ses maux, afin que ces dernières souffrances lui fussent un nouveau mérite devant Dieu. Les frères de différents couvents vinrent le visiter à ses derniers moments; depuis la mort de saint François, il était leur Père à tous et les chérissait comme ses enfants. Lorsque Egide fut devant lui, il l'aborda en disant : « *Sursum* « *corda* ». — « *Habemus ad Dominum* », répondit Bernard, et il l'embrassa tendrement; puis s'adressant à tous ses frères, il leur dit ce dernier adieu : « J'ai vécu l'un « des premiers dans cet Ordre où vous allez vivre; la « dernière heure sonnera un jour pour vous comme elle « sonne aujourd'hui pour moi; je le dis du fond de mon « âme, je suis heureux d'avoir servi mon Dieu comme je « l'ai servi, et si je devais revivre une autre vie, je vou-

« drais recommencer ce que j'ai fait ». Il pria ensuite qu'on l'aidât à s'agenouiller sur le sol et il demanda humblement pardon des torts qu'il avait eus envers tous, envers Dieu d'abord, et puis envers ses frères. Lorsqu'il fut replacé sur son lit, il commença à s'entretenir avec son Dieu ; la gloire céleste illumina son visage, et il s'éteignit, la figure calme et rayonnante, le 10 juillet 1241. La mort semblait avoir effacé sur son corps les traces des fatigues de la vie et des souffrances de ses derniers moments. Il fut enterré à Assise, à côté de son père bien-aimé, et Dieu l'honora du don des miracles.

Au couvent de la Portiuncule, deux malades eurent le jour même la même vision; le ciel s'entrouvrit à leurs yeux et leur laissa voir une procession de Frères Mineurs qui allaient recevoir l'âme d'un de leurs frères qui venait de quitter la terre. L'un de ces religieux était tellement resplendissant de lumière et de gloire qu'on ne pouvait en soutenir l'éclat; et comme les deux malades demandaient son nom, une voix leur répondit : « C'est le bienheureux « Bernard de Quintavalle qui a toujours tant aimé son « prochain et pratiqué la vertu de charité avec tant de « persévérance que Dieu l'en a récompensé par cette « auréole de gloire ». C'est ainsi que le Seigneur déclarait encore une fois à la terre combien l'amour du prochain lui est cher avant toutes choses, combien la charité est la vertu qui lui est la plus agréable.

Au couvent de Morella, en Espagne, ont été conservées des reliques de Bernard de Quintavalle, qui sont encore honorées de nos jours.

(Wadding.)

LE BIENHEUREUX PACIFIQUE

PREMIER PROVINCIAL DE FRANCE

1229. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Saint Louis.

Lorsque saint François eut posé, en 1212, les bases de la règle de son Ordre, règle qui fut adoptée aussi par sainte Claire pour les couvents de femmes, cette œuvre importante ainsi que ses nombreux miracles répandirent bientôt son nom dans l'Europe entière ; et de toutes parts, on s'empressa de suivre ses préceptes et d'imiter son exemple. Au nombre de ses premiers adeptes était un homme considérable de la cour de Frédéric II, qui faisait à ses heures de loisir des chansons et des vers fort prisés de l'empereur ; celui-ci professait pour la poésie un goût déclaré et une grande estime.

A force d'entendre parler de saint François et de son œuvre admirable, notre courtisan résolut de le voir et le trouva qui prêchait dans une église à San-Severino, dans le pays de la Marche. Il ne connaissait pas le saint homme, mais Dieu prit soin de le lui indiquer d'une façon bien particulière. Il le lui montra transpercé de deux immenses glaives, dont l'un le traversait de la tête aux pieds et l'autre du bras droit au bras gauche, à travers la poitrine. La parole de saint François, enflammée par le souffle du Saint-Esprit, frappa d'admiration ce seigneur habitué aux splendeurs de la cour. Saisi et comme foudroyé par l'esprit divin, il reconnut bien vite la fausseté des joies de ce monde et résolut de n'en plus

chercher que dans le service de Dieu. Il se jeta aux pieds de saint François en lui demandant l'habit de son Ordre, et le saint, ne pouvant méconnaître la voix du Seigneur dans cet élan irrésistible, le lui donna avec le nom de Pacifique, à cause du retour à la vie paisible de cette âme égarée dans les plaisirs d'une cour. A l'école d'un pareil maître, Pacifique fit de rapides progrès dans les voies du ciel ; son zèle lui mérita de Dieu plusieurs faveurs spéciales. Un jour, il vit briller au-dessus de la tête de saint François la lettre grecque (*T*), simulant une croix tout enguirlandée de fleurs et constellée d'étoiles. Une autre fois il passait la nuit en prières avec le saint, dans une église ; le matin, de bonne heure, il fut étonné de voir saint François en extase s'entretenir tranquillement avec le Seigneur. Lui-même fut bientôt ravi, en présence de Dieu, qui lui montrait dans le ciel plusieurs trônes rangés devant lui, et, parmi ces trônes, un surtout qui surpassait tous les autres par sa richesse et son éclat ; et lorsqu'il demanda à qui ce trône était destiné, une voix lui répondit que c'était à saint François.

A quelque temps de là, ils s'entretenaient ensemble, en cheminant, de choses saintes, et Pacifique demandait à saint François ce qu'il pensait de lui-même : « Je suis le « plus grand pécheur du monde », répondit celui-ci, et comme Pacifique niait que ce fût là l'exacte vérité, le saint lui fit encore cette réponse : « Si le Seigneur avait ac- « cordé à quelque autre grand pécheur toutes les faveurs « dont il m'a comblé, il en aurait obtenu plus de services « que je ne pourrai jamais lui en rendre », signifiant par là qu'il se connaissait bien lui-même et que son humilité était parfaite. Ces paroles confirmèrent plus que jamais

Pacifique dans sa vocation, et il n'oublia pas quel trône magnifique le Seigneur réserve auprès de lui à ceux qui se sont faits humbles et modestes.

Pacifique accompagna saint François dans beaucoup de ses voyages, et il lui était cher, à cause de son zèle pour l'observance de la règle et de son dévouement inaltérable au salut des âmes.

Lorsqu'en 1216 saint François envoya ses disciples dans tous les pays de l'Europe pour y sauvegarder la foi catholique et propager l'exemple de ses grandes vertus, il résolut d'aller lui-même en France et à Paris ; car il savait le zèle que la nation française a toujours montré pour les intérêts de l'Eglise. Mais le cardinal Hugolin, un des plus fermes appuis de l'Ordre en France, l'en détourna pour plusieurs raisons. Saint François envoya alors en France Pacifique, accompagné d'Albert et d'Ange, tous deux de Pise, ainsi que de plusieurs autres, qui lui prêtèrent leur concours pour l'établissement d'un couvent à Paris. Pacifique fut nommé par le saint premier provincial de France. A peine revêtu de cette dignité, il envoya ses frères dans les différentes contrées de la France et des Pays-Bas. En 1219, il fonda à Lens, dans le diocèse d'Arras, un couvent célèbre, qui réunit bientôt un grand nombre d'âmes pieuses sous l'observance de la règle de Saint-François. C'est dans ce monastère qu'il mourut quelques années après son saint maître. Ses restes mortels reposent dans un magnifique tombeau en marbre à côté du maître-autel, dans l'église du couvent. Ses compagnons élevèrent encore avec son aide d'autres couvents en France et dans les Pays-Bas. En 1221, il avait envoyé six de ses frères à Valenciennes, qui, par

leur vie sainte et exemplaire, attirèrent dans le sein de l'Ordre plusieurs hommes considérables de ce pays, entre autres le doyen du chapitre d'Arras et le gouverneur du Hainaut, qui se joignit à eux dans les circonstances suivantes : ayant rencontré un jour dans la ville un frère mineur qui mendiait pour son couvent, il reconnut en lui un de ses oncles, à deux cicatrices qu'il portait au visage. Ce digne religieux, s'apercevant qu'on l'examinait et craignant d'être abordé, quitta aussitôt la ville ; mais son neveu le poursuivit et l'atteignit entre Douai et Arras ; ce fut là que, touché par les enseignements de son oncle, il résolut de le suivre dans sa vocation. L'histoire de cet oncle est assez intéressante pour qu'on la raconte ici en quelques mots. Baudouin, comte de Flandre, était parti en Terre-Sainte, suivi d'un grand nombre de chevaliers ; nommé bientôt roi des Grecs, il quitta Constantinople pour aller combattre les infidèles; mais fait prisonnier à la malheureuse bataille d'Andrinople, il mourut peu de temps après. Son frère Henri, qui lui avait succédé dans son commandement, fut aussi promptement enlevé par la mort, et les nobles chevaliers qui accompagnaient ces princes, se trouvant désormais sans chef, vinrent débarquer en Portugal, où ils offrirent leurs services à Alphonse II contre les Maures. En 1217, ils prirent d'assaut Salacie, une des places mauresques les plus fortes. Après plusieurs succès de ce genre ils revinrent à Lisbonne et se trouvaient à la cour du roi Alphonse lorsque les restes des premiers martyrs de l'Ordre de Saint-François furent transportés du Maroc en Portugal. La cérémonie touchante qui eut lieu lors de l'inhumation et les nom-

breux miracles opérés par ces saintes reliques déterminèrent un grand nombre de ces chevaliers à se faire champions de la foi, non plus par l'épée, mais par la parole et par l'exemple ; et ils entrèrent dans l'Ordre des Frères Mineurs, sans songer à revoir leur patrie. Parmi eux se trouvaient Judocus, seigneur de Materen, qui était le religieux dont nous venons de parler. Son neveu, le gouverneur du Hainaut ainsi converti, fonda plus tard à Gand un couvent de ses propres deniers.

A l'exemple de tous ces religieux, Jeanne, comtesse de Flandre, érigea aussi plusieurs monastères à Bruges, à Audenarde et dans d'autres villes. Cette princesse répandait avec profusion ses bienfaits sur les Ordres de Saint-François ; chaque année elle faisait habiller à ses frais un grand nombre de religieux, et leur distribuait en outre d'abondantes aumônes. Plus tard elle voulut donner à l'Ordre son propre château pour en faire un couvent ; et comme les saints religieux ne voulaient point accepter son offre, trouvant le luxe de son palais peu conforme à leurs vœux d'humilité et de pauvreté, elle en écrivit au pape et à saint François qui ordonna à ses frères d'agir selon les désirs de la princesse. Dans le couvent de Valenciennes sont enterrés plusieurs comtes de Flandre, de Hainaut, de la Frise, et d'autres grands seigneurs des Pays-Bas.

PÈRE ANTOINE SOBRINO

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Ses parents et sa vie à la cour du roi.

Saint Bernard a dit qu'un religieux devait être comme le grand-prêtre Melchisédech, sans patrie et sans famille ; cependant le saint homme dont nous allons écrire la vie avait trouvé dans ses parents de si beaux exemples de vertus, que nous ne pouvons nous dispenser de les signaler.

Son père, Antoine Sobrino, d'une noble famille du Portugal, était né à Salamanque, où il avait étudié le droit et où il s'était marié. Il alla s'établir ensuite à Valladolid, où il devint secrétaire de l'Université. Malgré ses nombreuses occupations, il n'oubliait point de dire chaque jour son chapelet, les litanies de la très-sainte Vierge et d'autres prières ; chaque jour aussi il entendait la sainte messe et donnait une partie de son temps à la visite et au soulagement des pauvres. Il refusa, pour son plus jeune fils François, la place de chanoine, parce qu'il n'avait point l'âge requis, quarante ans ; d'ailleurs, Dieu lui fit la grâce de vivre assez pour voir son fils non-seulement chanoine, mais encore évêque de Valladolid. Après avoir courageusement supporté la perte de la vue pendant les huit dernières années de sa vie, il mourut saintement à l'âge de soixante-dix ans.

Son épouse, Cécile de Morillas, née à Salamanque, fut

une des femmes les plus remarquables de son siècle; privée de ses parents dès son enfance, elle songea au couvent et demanda conseil à Dieu dans ses prières. Eclairée par sa sainte grâce, elle épousa pour sa vertu Antoine Sobrino qu'elle préféra à un très-riche seigneur.

Elle aida bientôt son mari dans ses travaux; possédant parfaitement la langue latine, elle faisait elle-même la correspondance avec les cardinaux de la cour de Rome. Ses lettres, écrites dans un style admirable, surpassent tout ce que l'on admire dans la célèbre bibliothèque de l'Escurial. Elle excellait aussi dans l'art de peindre en miniature. Non-seulement le latin et l'espagnol, mais encore l'italien, le français et le grec lui étaient familiers. Elle apprit elle-même à lire et à écrire à tous ses enfants; avec son fils aîné, François, elle étudia si complètement la philosophie et la théologie, qu'elle eût pu occuper une chaire pour l'enseignement de ces deux sciences; avec son plus jeune fils elle étudia les sciences exactes, et Gaspard de Vallejo, chevalier de Saint-Jacques et auditeur à la cour du roi, s'est souvent vanté d'avoir été son élève. Les hommes les plus instruits venaient discuter avec elle de philosophie et de théologie; elle les étonnait et les instruisait même par son savoir. Lorsque ses fils devinrent eux-mêmes professeurs à l'Université, elle préparait avec eux les leçons qu'ils allaient donner à leurs élèves. Entre autres merveilles, elle exécuta une carte générale du monde connu, finement coloriée, avec les indications très-exactes des différentes contrées, de leurs limites et de leur étendue. Elle peignait les fleurs avec une fidélité incroyable; entre autres tableaux, elle composa une naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, aussi remarquable

par la finesse du dessin que par l'éclat du coloris. Elle en fit hommage à Philippe II qui le fit placer à l'Escurial. Douée aussi d'un remarquable talent sur l'orgue et sur le clavecin, elle enseigna elle-même la musique à ses enfants, et quelques-uns d'entre eux devinrent plus tard les premiers musiciens du royaume d'Espagne. Le roi Philippe II lui confia l'éducation de ses filles Isabelle, Claire, Eugénie et Catherine. Elle était aussi très-courageuse ; ayant aperçu un jour un voleur qui se cachait dans la bibliothèque, elle lui appliqua sur la poitrine une épée nue, le força à rendre tout ce qu'il avait pris et alla ensuite le livrer à la justice. Mais cette femme admirable brillait plus encore par ses vertus domestiques que par tous ses talents ; douce avec ses serviteurs, elle leur donnait en tout l'exemple et leur enseignait tout ce qu'ils voulaient apprendre. Elle accomplissait avec la plus rigoureuse exactitude ses devoirs de maîtresse de maison et d'institutrice de ses enfants ; elle fréquentait souvent les sacrements, et chaque jour récitait de nombreuses prières. Lorsque ses enfants furent arrivés aux grandes positions qu'ils occupèrent, elle leur écrivit des lettres remplies des plus saintes pensées et des plus sages conseils. C'est alors que, se détachant peu à peu du monde, elle fit don aux pauvres de tous les bijoux, de toutes les parures qu'elle tenait de son époux ; elle résolut de se contenter des vêtements les plus simples et de la nourriture la plus ordinaire. D'une taille assez forte, elle avait le parler extrêmement doux et les manières les plus affables. Neuf ans avant sa mort, elle fut atteinte d'une cruelle maladie qu'elle supporta avec le plus grand courage, sans jamais proférer une plainte. Elle mourut

le 31 octobre 1581, à l'âge de cinquante et un ans. Les chanoines de la cathédrale voulaient conserver son corps, mais ils apprirent que la supérieure d'un couvent royal lui avait préparé une riche sépulture, et ils lui laissèrent l'honneur de posséder ses restes. Quoiqu'elle eût recommandé que ses funérailles se fissent sans aucune pompe, les religieux de tous les monastères environnants, le clergé des paroisses voisines, l'Université et une foule de grands personnages voulurent accompagner sa dépouille. Après un enterrement magnifique, son corps fut déposé au milieu du chœur, où on lui éleva un monument digne d'elle, avec une épitaphe rappelant toutes ses vertus. Le Père Sobrino, en parlant de sa mère, l'appelait avec raison une femme extraordinaire dont l'égale ne s'est pas rencontrée pendant plusieurs siècles.

Le père et la mère furent heureux avec tous leurs enfants qui brillèrent par leurs talents de musicien, de peintre ou de poète; et qui surtout vécurent toujours dans la plus grande piété.

François, l'aîné des garçons, professeur de philosophie, devint à quarante ans recteur principal de l'Université de Valladolid ; il avait réuni dans ses mains deux diocèses et d'autres dignités, lorsque l'évêché de Valladolid lui échut encore, dernière récompense de ses mérites.

Joseph Sobrino, prêtre et aussi professeur de philosophie, fut nommé par le roi et par le cardinal Albert, archevêque de Tolède ; il avait à Madrid même un grand renom de science et de vertus, et y fut honoré de plusieurs prébendes, bénéfices et autres dignités.

Le Père Thomas Sobrino, des Frères Mineurs Récollets,

n'était pas moins intelligent ni moins instruit que ses frères : ce fut un prédicateur célèbre; il fut plusieurs fois supérieur de différents monastères.

Le Père Didace de Saint-Joseph, Carme déchaussé, fut deux fois sauvé miraculeusement de la mort dans son enfance; il possédait plusieurs langues et s'était lié d'une grande amitié avec le cardinal Castro; après avoir rempli plusieurs fonctions très-importantes de son Ordre, il en devint le secrétaire général, poste qu'il occupa pendant dix-huit ans.

Le Père Sébastien de Saint-Cyrille, aussi Carme déchaussé, brilla également par de grandes vertus et un grand savoir; Dieu l'honora de faveurs particulières.

Jean Sobrino survécut à tous ses frères : c'était un peintre et un sculpteur émérite; après avoir exécuté au profit des pauvres des œuvres admirables, il mourut dans un âge très-avancé.

Quant aux deux sœurs Marie de Saint-Albert et Cécile de la Nativité, elles se firent toutes deux Carmélites : elles possédaient parfaitement la langue latine et se signalèrent toujours par leur zèle pour le service du Seigneur.

Mais le Père Antoine Sobrino surpassait tous ses frères et sœurs par la manière dont la nature l'avait doué et par les fruits que portèrent ces heureux dons. Né le 22 novembre 1556, jour de Sainte-Cécile, il conserva toujours pour cette sainte une dévotion toute particulière. Quoique ses vertueux parents s'efforçassent de distribuer également leur affection et leurs soins entre tous leurs enfants, il était en quelque sorte leur préféré à cause de sa vive intelligence et surtout de son zèle pour

la piété. Il était encore tout enfant quand il tomba dans un puits profond en jouant dans la cour d'une ferme : avec cette confiance qu'il conserva toujours en Dieu et en sa sainte Mère, il attendit patiemment, sans pousser une plainte, jusqu'à ce qu'on le découvrît et qu'on le retirât. Dès ses premières années, on vit briller en lui les précieux talents de sa mère, comme il était déjà le miroir de ses vertus ; il jouait très-agréablement du clavecin et d'autres instruments, parlait et écrivait plusieurs langues et faisait présager qu'il serait un jour un des premiers écrivains de l'Espagne. Autant son intelligence était vive, autant il était calme et posé dans ses manières. Il n'avait pas quatre ans qu'il commença à fréquenter l'école ; il eut d'abord un maître sévère et brutal ; cependant jamais il ne se plaignait à ses parents. Dieu semble avoir voulu lui apprendre dès l'enfance la patience et la résignation dans la douleur. Après avoir étudié à l'Université, il devint licencié en droit à l'âge de dix-huit ans et soutint sa thèse avec une vigueur et un savoir qui firent l'admiration de tous ses juges. Ils présagèrent dès lors sa supériorité future et s'honorèrent de son amitié. Il quitta le premier la maison paternelle, appelé par Philippe II qui, après s'être entretenu quelque temps avec lui, reconnut toute sa valeur et s'empressa de l'adjoindre à Gabriel de Zaïjas, secrétaire des affaires d'Italie.

Antoine fit bientôt preuve de la plus grande sagacité dans ce poste important, si bien que Matthieu Vasquez, secrétaire d'Etat et de la chambre du prince, voulut à son tour l'avoir pour sous-secrétaire ; il fit à Antoine les plus belles promesses et lui représenta qu'en passant auprès de lui, il franchissait le dernier échelon pour

devenir secrétaire ; mais Antoine lui répondit très-délibérément qu'il ne pouvait, sans montrer la plus grande ingratitude, abandonner son premier maître. Vasquez n'en tint aucun compte; il obtint un ordre formel du roi, et Antoine dut, non sans chagrin, se séparer de celui qui l'avait le premier initié aux affaires. Bientôt il excita l'envie et la jalousie de ses collègues; c'est alors qu'il déclara vouloir se charger seul de tout le travail, ce qu'il fit en effet. Il devint tellement occupé qu'il pouvait à peine prendre quelques heures de repos dans la nuit ; il correspondait constamment en français et en espagnol et traduisait pour son maître et pour le roi les documents importants dans ces deux langues. Beaucoup de personnes venaient à Valladolid rendre visite à ses parents, pour obtenir qu'il s'intéressât à leurs affaires. Des princes et d'autres grands seigneurs s'attachèrent à lui à cause de ses lumières, entre autres le cardinal Quiroga, archevêque de Tolède, qui lui offrit un jour une bourse pleine d'or ; mais Antoine n'accepta rien, pas même le plus petit présent, tout le temps qu'il fut sous-secrétaire. Un grand personnage, qui avait obtenu par lui d'être présenté à la cour, voulut également l'en récompenser ; il s'y refusa encore, disant qu'il avait agi par devoir et non par cupidité. Non-seulement il ne voulait rien recevoir, mais il donnait sans cesse aux pauvres l'argent qu'il gagnait dans sa place. Il fit dans ce poste la connaissance du célèbre Arias Montanus, avec lequel il se lia d'une grande amitié, et qui lui donna l'hospitalité quand il se rendit à Madrid.

Au milieu de toutes ces préoccupations qui auraient pu le détourner des choses du ciel, Dieu lui envoya sa sainte lumière pour lui faire voir que les honneurs et la

faveur des hommes ne sont rien auprès des grâces divines. Alors il se mit à consacrer à la prière tout le temps qu'il eut à lui : logé à l'Escurial, au palais du roi, il s'y était réservé une retraite où il pouvait longtemps s'entretenir avec Dieu seul : il passait aussi des nuits entières dans la chapelle du palais ; ou bien, le soir, il sortait seul dans la campagne et s'y livrait à de profondes méditations ; c'était sa distraction favorite. Il évitait avec un soin extrême la conversation des femmes, dont les moindres paroles lui semblaient dangereuses pour la pureté de son âme. Pendant seize ans il fut le confesseur de Françoise Lopez, et cependant il ne vit jamais son visage. Plusieurs fois on lui proposa de riches mariages dont l'honorabilité aurait tenté tout autre à sa place ; mais ses pensées étaient ailleurs, et il les refusa toujours sans même vouloir s'enquérir des avantages qu'il y aurait trouvés.

Son âme, invinciblement entraînée vers les choses du ciel, finit même par se fatiguer des continuelles distractions qu'une charge aussi importante rendait inévitables. Le Père Antoine en écrivit à sa pieuse mère, qui ne tarda pas à lui répondre de se tenir sur ses gardes, de se prémunir contre les entraînements de la vie mondaine et de se rapprocher constamment du Seigneur.

Cette voix intime qui l'appelait sans cesse à la retraite et à la vie monastique se fit entendre à lui plus impérieuse que jamais. Un scrupule l'avait toujours arrêté ; dans la haute position qu'il occupait, le Père Antoine était d'un grand secours à son humble famille ; il aidait de sa bourse et protégeait efficacement ses frères et sœurs, dont il avait été longtemps l'unique appui. Ce fut encore

sa mère qui vint rompre ce dernier lien qui l'attachait au monde : « Dieu, qui a su nous soutenir jusqu'ici », lui dit-elle, « pourvoira encore à nos besoins ; sa bonté « infinie ne saurait abandonner ses humbles créatures ». Le Père Antoine n'hésita plus. A deux heures il avait reçu cette dernière parole de sa mère ; à cinq heures, toutes les affaires pendantes à son bureau étaient expédiées, et il remettait à un domestique, avec la clef de son cabinet, une lettre pour Vasquez, par laquelle il se démettait de ses fonctions de secrétaire et lui annonçait sa résolution inébranlable de prendre sur-le-champ l'habit des Frères Mineurs. On le fit chercher partout pour le faire revenir sur sa décision ; Vasquez fit visiter le couvent des Mineurs de la ville et tous les endroits où il espérait le rencontrer ; en même temps il avertissait le roi d'un événement qui paraissait devoir être fort préjudiciable aux affaires du royaume. Mais Philippe II, inspiré sans doute par l'esprit du Seigneur, ordonna qu'on laissât le Père Antoine suivre son dessein ; il fit nommer en sa place le frère de ce dernier, professeur de théologie à l'Université de Tolède, montrant par là qu'il voulait continuer toute sa bienveillance à son protégé. De cette façon, les intérêts de la famille du Père Antoine furent sauvegardés, en même temps qu'il put suivre sa vocation.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Vertus monastiques du Père Antoine Sobrino. — Sa mort. — Procès de sa béatification.

Le Père Antoine était âgé de plus de trente ans, lorsqu'il commença son noviciat au couvent de Saint-

Bernardin, à Madrid. Cependant son humilité lui faisait partager les travaux et les exercices des autres novices plus jeunes avec le même zèle et la même soumission ; il leur donnait l'exemple de l'obéissance envers les supérieurs, de la douceur et de la charité vis-à-vis les uns les autres. Il semblait s'appliquer à ne point laisser paraître l'instruction solide qu'il avait reçue dans ses jeunes années ; mais les supérieurs ne tardèrent pas à s'apercevoir du parti qu'on pouvait tirer de ses mérites dans l'intérêt de l'Ordre, et il fut rapidement promu aux emplois les plus importants. Dans toutes les charges qu'il occupa, il fit preuve d'une activité, d'une prévoyance et d'une intuition remarquables, devinant, pour ainsi dire, les besoins de chacun, les remèdes à toutes les situations, et apportant autant d'habileté dans la solution que d'intelligence dans la recherche des problèmes les plus difficiles. Guidé par une foi ardente, il cherchait encore plus à s'éclairer de l'esprit divin que de ses propres lumières, et c'est sans doute là le secret de son administration irréprochable.

Successivement nommé maître des novices, supérieur de différents couvents, définiteur général, et enfin provincial, il sut toujours se faire chérir de ses subordonnés et faire agréer sans murmure les réformes et les reproches les plus sévères. La règle n'eut jamais de plus fidèle observateur ; mais aussi il entendait la faire observer par tous. Donnant lui-même l'exemple de la fermeté dans les épreuves, du courage au milieu des angoisses et des privations, de la lutte contre la fatigue et les exigences de la nature, il dirigeait et entraînait toutes les âmes autour de lui par le spectacle de sa conduite, plus

encore que par ses exhortations, ses reproches ou ses conseils. On peut dire que le Père Antoine posséda au plus haut degré toutes les vertus monastiques ; aussi nous n'insisterons que sur celles qui l'ont le plus honoré et dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nous par des actes aussi nombreux qu'éclatants.

La vertu d'obéissance est celle qu'il eut d'abord à pratiquer en prenant l'habit de l'Ordre, et nous avons déjà dit combien il l'observait scrupuleusement à l'égard de tous ses supérieurs. Il faut rattacher à cette vertu sa constance inébranlable dans les épreuves, lorsqu'il s'agissait de suivre et de servir l'un de ses maîtres. Choisi pour secrétaire, au sortir de son noviciat, par le Père Jean de Sainte-Marie, provincial de la province de Saint-Jacques, il eut à supporter, en compagnie de ce vénérable religieux, les plus dures fatigues. Plusieurs fois ils se mirent en route au milieu de l'hiver, le Père Jean de Sainte-Marie sur une mule, et le Père Antoine à pied, pour visiter tous les couvents ressortissant au provincialat : la nuit les surprit souvent sans abri, sans nourriture, éloignés de toute habitation; par surcroît, la neige et toutes les intempéries de la saison venaient les assaillir sans défense, sans autre arme que la résignation. Loin de se plaindre, le Père Antoine enveloppait de son propre manteau les genoux du vieillard, et sans paraître se soucier de la faim ni du froid, guidait la mule en chantant les louanges du Seigneur. Arrivé au plus prochain couvent, les pieds ensanglantés, le corps brisé par la fatigue et le besoin, il était toujours prêt à se remettre en route et à affronter les mêmes épreuves avec le même courage.

Lorsqu'il fut lui-même provincial à Valence, il fit, jusqu'à trois fois dans une année, la visite des couvents de sa juridiction, toujours à pied, sans autre bagage que son bâton et son bréviaire. D'ailleurs, à part les fatigues et les privations inévitables dans ces longues pérégrinations, le Père Antoine aimait la solitude, et il la rencontrait souvent en voyage. Alors sa pensée prenait l'essor et se livrait sans distraction aux plus doux entretiens avec le Seigneur, avec les saints Anges et tous les élus du Paradis.

Le Père Antoine avait une dévotion ardente; plus il s'était contenu longtemps avant d'entrer dans l'Ordre, dans une situation où il ne pouvait se livrer à toutes les pratiques de piété qu'il eût souhaité de faire, plus son âme déborda en épanchements intimes avec le divin Maître, une fois qu'il eut rompu tout lien avec le monde. Toutes les heures qu'il ne consacrait pas aux devoirs de sa charge, aux soins de son administration, il les employait en prières. Levé le matin avant l'aube du jour, il s'agenouillait devant la croix de bois qui était l'unique ornement de sa cellule. Là, il invoquait tour à tour Jésus et Marie, saint François, fondateur de l'Ordre, sainte Claire et tous les Saints protecteurs des religieux Mineurs. Il demandait pour lui la constance dans la foi, la force d'âme et l'intelligence nécessaires dans les charges qu'il occupait. Mais il priait surtout pour ses frères, pour son prochain ; car sa charité égalait sa piété. Il avait une dévotion toute particulière à la sainte Vierge qu'il n'avait cessé d'aimer et d'invoquer, dès son enfance, dans toutes les circonstances graves de sa vie. Chaque jour il disait le Rosaire et ajoutait une prière aux autres en

l'honneur de la Mère de Dieu. Le dogme de l'Immaculée Conception lui tenait surtout beaucoup au cœur; il ne négligeait aucune occasion de le proclamer et de le faire proclamer autour de lui. Etant prédicateur du roi Philippe III, il détermina ce prince à envoyer à Rome son frère, l'archevêque de Valladolid, avec une mission pour le Saint-Père, touchant le dogme de l'Immaculée Conception. Le Père Antoine écrivit lui-même sur ce sujet deux livres qui eurent un grand retentissement en Espagne et dans toute la catholicité. La très-sainte Vierge récompensait son zèle par de fréquentes apparitions; il goûtait dans ces moments une joie infinie; son visage transfiguré reflétait si fidèlement son admiration et le bonheur de son âme, qu'on partageait, en le voyant, son extase et son adoration. Plusieurs saintes femmes qui se trouvaient un jour dans une église au moment de l'apparition, entrevirent distinctement la sainte Vierge en suivant le regard du saint religieux.

Sa foi était si ardente qu'elle lui rendait facile l'abnégation de lui-même, n'ayant jamais songé que le Seigneur pût l'abandonner sans défense soit contre les tentations, soit contre les épreuves de toutes sortes que l'homme rencontre en cette vie. Bien plus, il ne songeait même pas que ses frères pussent se trouver eux-mêmes sans secours du ciel dans ces circonstances difficiles. Pendant qu'il était provincial à Valence, le supérieur d'un couvent voisin lui envoya un jour une demande pressante, disant que le couvent manquait même du nécessaire et que, faute d'un secours immédiat, les religieux allaient être obligés de se séparer pour aller mendier leur pain de porte en porte. « Ayez confiance en Dieu », répondit

simplement le Père Antoine au porteur du message, « ayez foi, et le Seigneur vous viendra en aide ». En effet, le jour même, une femme inconnue apportait au couvent une riche aumône qui suffit amplement à tous les besoins de la communauté.

Pendant un hiver très-rigoureux, à Valence, les pauvres eurent beaucoup à souffrir. Le Père Antoine voyait avec une profonde tristesse tant de misères qu'il ne pouvait suffire à soulager. « Seigneur », s'écria-t-il, « inspirez-« moi donc un moyen d'arrêter les souffrances de tous « ces malheureux ». Sur ces entrefaites, le comte de Castellaz, qui avait un fils gravement malade, vint trouver le Père Antoine et lui offrit une somme considérable pour le soulagement des malheureux, lui demandant, en retour, le secours de ses prières pour la santé de son fils en danger de mourir. En effet, le Père Antoine alla bénir l'enfant malade qui guérit au bout de quelques jours, quoique abandonné par tous les médecins, et le père, ivre de joie, fit don au religieux d'une nouvelle somme d'argent au moins égale à la première.

Nous venons de dire quelques mots de la charité du Père Antoine; elle était vraiment inépuisable. Non content de se prêter, dans la limite de son modeste pouvoir, au soulagement des malheureux qui avaient recours à lui, il allait au-devant de l'infortune, la cherchant partout pour la soulager. Riche de sa joie inaltérable, de ses prières toutes-puissantes et des trésors de bonté que la Providence se plaît à répandre par la main de ses élus, il visitait tantôt un hospice, tantôt une pauvre chaumière; s'il arrivait un naufrage en vue de la ville ou un accident sur le port de Valence, il était toujours le pre-

mier auprès des victimes pour leur prodiguer les secours de la religion et panser de sa main leurs blessures.

Aussi la désolation fut-elle à son comble lorsque le bruit se répandit tout à coup que cet homme, dans la force de l'âge, qui semblait devoir être bien longtemps encore la providence des malheureux, venait de rendre son âme à Dieu et de partir pour l'éternelle patrie. C'est que sa mort fut en effet bien rapide et bien inattendue. Le jour même où il s'alita, il prédit qu'il ne se relèverait pas ; il y avait tant d'assurance dans cette affirmation, qu'on se hâta de prévenir les personnes qui s'intéressaient le plus à lui et qui accoururent en grande hâte à son chevet. Les plus grands personnages d'Espagne, des ecclésiastiques de tout ordre et de tout rang remplirent en un moment la chambre du malade ; pendant trois jours bien des prières montèrent vers Dieu de cette modeste chambre, bien des vœux furent prononcés pour le salut d'une âme qui en avait sauvé tant d'autres. Mais c'était l'heure marquée par la divine Providence, et son dessein devait s'accomplir. Le quatrième jour de sa maladie, quoiqu'il n'eût pris pendant ces quatre jours aucune nourriture, le Père Antoine entonna le *Te Deum* d'une voix grave et forte, et le chanta jusqu'au bout avec les assistants. Le cinquième jour, sentant sa fin très-proche, il fit placer l'image du Christ sur sa poitrine : après qu'il eut reçu le saint Viatique, les assistants commencèrent le *Credo ;* au moment où ils prononcèrent d'une voix plus lente : *Et homo factus est*, le Père Antoine remit son âme à Dieu dans un dernier soupir.

Jamais funérailles ne furent suivies par une plus nombreuse assistance ; les hommes les plus considérables du

royaume d'Espagne eurent à cœur d'accompagner jusqu'à sa dernière demeure la dépouille mortelle du Père Antoine ; la foule, qui s'était partagé avec empressement tout ce qui avait touché le saint homme, ne pouvait contenir sa douleur. De nombreux miracles s'accomplirent sur sa tombe.

Pendant que le Père Antoine était provincial à Valence, onze procès de béatification étaient soumis au Saint-Siége pour des personnages de l'Ordre des Mineurs. On demandait un jour à un religieux de l'Ordre quel serait, selon lui, le douzième bienheureux dont on instruirait le procès après les onze autres : « Ce sera certainement le « Père Antoine Sobrino », répondit le religieux, « et celui-« là est vraiment digne entre tous d'être placé au nombre « des bienheureux ». Cette parole se réalisa en effet. Le roi Philippe III ne s'épargna point pour hâter la réunion des pièces nécessaires à la rédaction du procès. Il se souvint en cette circonstance des services que le Père Antoine avait rendus autrefois au feu roi son père, et de l'estime profonde que ce dernier avait vouée à son plus fidèle serviteur. (*Chron. de la province de Saint-Jean-Baptiste.*)

PÈRE JUNIPÉRUS GERMAIN

MARTYR

1631. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Ce saint homme naquit en 1598, à Ostheim, dans l'évêché de Mayence, et traversa dès sa jeunesse les cruelles

épreuves qui devaient se couronner par la palme du martyre. Il fut élevé par une marâtre qui, croyant l'avoir tué, le jeta un jour dans un fossé ; mais son père vint à passer et, voyant que l'enfant respirait encore, il le rapporta chez lui, le ranima et le guérit enfin. Un jour qu'il jouait avec des enfants de son âge, l'un de ces enfants lui fit mettre son doigt dans le trou d'une planche, et le lui brisa si maladroitement avec un marteau, qu'il n'était plus rattaché à la main que par un petit lambeau de peau ; son père crut qu'il était nécessaire d'amputer le doigt, mais pendant qu'il était allé quérir un médecin, la petite sœur de Junipérus le pansa avec tant d'adresse, que le doigt guérit au bout de peu de temps. Cependant cet accident le rendit défiant ; il ne fréquentait plus ses camarades et ne se plaisait que dans la solitude. A l'âge de douze ans, il obtint de son père de faire ses études à Mayence ; mais à peine était-il arrivé dans cette ville qu'une maladie grave mit longtemps ses jours en danger ; ses membres étaient tellement affaiblis qu'il ne pouvait plus ni marcher, ni s'habiller, ni prendre aucune nourriture. Son père voulut le faire revenir chez lui, mais quoique ce fût l'hiver et que la convalescence fût lente et pénible, l'enfant se refusa à quitter Mayence et à abandonner ses études ; il montra tant de persévérance en ses résolutions, qu'il resta pendant neuf ans dans cette ville, étudiant les sciences et la théologie, malgré son état maladif et la faiblesse de son tempérament. Un jour, qu'il était dans une église, priant avec ferveur, il fit vœu d'entrer dans l'Ordre des Récollets s'il recouvrait la santé, et soudain, pendant la messe, au moment de la consécration, Dieu le guérit miraculeusement. Vers la

fin de ses études, il s'était lié d'une étroite amitié avec un étudiant de son âge ; il eut la douleur de perdre cet ami, pendant qu'ils étudiaient ensemble le droit à l'université de Spire. Dieu fit servir ce nouveau coup à l'accomplissement de ses desseins et des vœux de Junipérus ; l'âme de cet ami vint lui parler, une nuit, du bonheur des élus et de la vocation qu'il avait fait vœu de suivre. Junipérus s'entretint alors plus fréquemment avec les religieux de différents Ordres, qui tous, en raison de sa science profonde et de ses hautes vertus, voulaient l'attirer à eux et le faire entrer dans leur monastère. Mais il avait résolu de suivre la règle de Saint-François, et il écoutait de préférence le Père Nicolas Viger, de l'Ordre des Mineurs, provincial de la province de Cologne, homme d'un rare savoir et d'une grande piété, dont nous avons écrit la vie à la date du 25 mars.

Un jour, qu'il dînait à Aschaffenbourg avec des parents et des amis, ceux-ci cherchèrent à le détourner de sa vocation et à le conserver au monde, en lui représentant qu'il y pourrait servir Dieu aussi bien que dans un couvent, et que du moins il ne manquerait pas à ses amis ; mais Junipérus s'éleva avec force contre les biens de la terre, parla avec enthousiasme de la fragilité des grandeurs et des richesses humaines, et trouva de tels accents de persuasion dans son âme, que ceux qui l'écoutaient en furent touchés jusqu'aux larmes et n'essayèrent plus de changer ses desseins. Junipérus fut reçu dans l'Ordre des Récollets par le Père Nicolas Viger ; il se montra bientôt un des plus grands théologiens, un des prédicateurs les plus écoutés de l'Ordre. Dans le Palatinat, il ramena à la foi catholique nombre des cœurs égarés par les théories

hérétiques. Sa pauvreté, son humilité constante, égalaient son zèle pour le service de Dieu. Dans ses prédications, il allait par les chemins, mendiant son pain sur sa route, un cilice sur le corps, à peine caché par un vêtement en lambeaux. Le pain et l'eau étaient toute sa nourriture, c'était tout ce qu'il voulait garder pour lui des aumônes qu'on lui distribuait sur sa route. Après avoir été quelque temps vicaire au couvent de Creutznach, où sa vie austère servait d'exemple à tous ses compagnons, il fut envoyé en Saxe pour y être également vicaire au couvent d'Halberstadt. Pendant ce voyage, il prédit à son compagnon de route qu'il allait chercher en Saxe le martyre et qu'il ne reverrait plus la province de Cologne ; il fit la même prédiction dans plusieurs monastères où il s'arrêta sur son passage.

Le comte de Mansfeldt, feld-maréchal des armées de l'empereur d'Allemagne, ayant appris que Junipérus était en Saxe, où il était venu appuyer de sa parole et de ses exemples les champions de la foi catholique, le fit saisir et mettre à mort le 10 juillet 1631. Mais nous l'avons dit, Junipérus attendait son sort ; depuis plusieurs jours, il lisait, au pied de l'autel, les litanies de la sainte Vierge avant d'aller prendre du repos dans sa cellule. La veille du jour où il mourut, il avait vu, pendant cette invocation à Marie, une épée suspendue au-dessus de sa tête. Le lendemain, en effet, à une petite distance d'Halberstadt, il chantait le *Te Deum laudamus*, dans une petite chapelle, lorsque les sicaires de l'hérésie se précipitèrent sur lui en criant : « A bas les moines, corrupteurs des « peuples », et lui fendirent la tête d'un coup de sabre. Il gisait étendu, baigné dans son sang, quand les assas-

sins, non contents de lui avoir ôté la vie, lui arrachèrent ses vêtements et lacérèrent de coups furieux son corps inanimé. Le Père Junipérus n'avait vécu que neuf ans sous la règle de Saint-François, mais ce court espace de temps lui avait suffi pour donner à tous l'exemple de l'austérité, de l'obéissance et de la charité les plus parfaites.

Nous mentionnerons ici le martyre du Père Adolphe Ardolfi, provincial de Strasbourg, qui, se trouvant à Heilbronn, lors de la guerre du roi de Suède avec l'Empereur, fut envoyé, avec de bons passeports du général en chef de l'armée suédoise, à Pfullingen, à deux jours de marche de Heilbronn, pour apporter des consolations et des secours à quelques religieuses persécutées. Le 6 janvier 1632, il fut accosté, non loin de Stuttgard, par un soldat suédois qui, sans vouloir regarder ses papiers, l'étendit à ses pieds d'un coup de sabre. Les mains jointes et les yeux au ciel, il adressait au Seigneur une dernière prière, quand le misérable lui sépara la tête du corps et, lui enfonçant son sabre dans le crâne, l'emporta ainsi triomphant.

Deux autres soldats survinrent ensuite, qui renchérirent encore sur les cruautés de leurs camarades; ils séparèrent tous les membres du tronc, qu'ils ouvrirent, pour en extraire le cœur, et repoussèrent ensuite dans un fossé tous ces lambeaux sanglants. Le duc de Wurtemberg fit recueillir et enterrer avec pompe les restes du martyr, qui opérèrent plus tard plusieurs miracles.

D'autres frères mineurs périrent encore de la mort des martyrs, pendant la guerre de la Suède avec l'Empire.

Lorsque les hérésies de Luther envahirent peu à peu toute l'Allemagne, le comte palatin Othon-Henri voulut contraindre les Frères Mineurs de Heidelberg à quitter leur froc et à se disperser. Sur leur refus, il fit saisir et jeter par une fenêtre le supérieur du monastère, qui mérita ainsi par sa fermeté inébranlable la couronne des martyrs. Mais Dieu ne laissa pas longtemps sans punition une pareille cruauté, et l'auteur de ce meurtre périt misérablement quelque temps après.

(*Chron. de la prov. de Cologne.*)

PÈRE BERNARD DE TOUS LES SAINTS

1653. — Pape : Jules III. — Roi de France : Louis XIV.

Ce serviteur de Dieu naquit en Portugal, de parents pauvres, et fut emmené par eux encore tout jeune en Castille, où ils l'abandonnèrent à la grâce de Dieu, n'ayant pas de quoi l'élever ; il n'avait alors pas beaucoup plus de huit ans, lorsqu'il s'en alla seul, mendiant sur les routes le pain du jour et ne sachant où il irait le lendemain. Il arriva ainsi à Madrid, où le comte de Salinas le prit à son service et lui fit apprendre à lire et à écrire. Il accompagna son maître à Séville et, n'ayant pas voulu revenir avec lui à Madrid, il passa aux gages d'un chevalier de Cordoue, qui le fit élever avec ses deux enfants, bienfait que Bernard n'oublia jamais. Il apprit ainsi la langue latine et, voulant pousser plus loin ses études, il partit pour l'Université d'Alcala avec le fils d'un autre grand seigneur qui s'intéressait à lui ; malheureu-

sement ce jeune homme vint à mourir, et Bernard, privé de cet appui, se dirigea à tout hasard vers Salamanque, pensant bien que Dieu ne l'abandonnerait pas. En effet, à peine arrivé, il trouva aide et protection auprès de plusieurs personnes qui lui donnèrent toutes facilités de terminer des études qui avaient pour lui tant d'intérêt. Sur ces entrefaites éclata dans l'Université une rixe sérieuse entre les étudiants ; il y eut du sang répandu et Bernard, qui, cependant, n'avait point pris part à la lutte, dut s'enfuir pour échapper aux recherches judiciaires qui furent dirigées contre les innocents aussi bien que contre les coupables. Cette nouvelle interruption de ses études le fit réfléchir sur la vanité et la frivolité des connaissances humaines ; peu à peu il sentit que la science de Dieu était la seule qui s'imposât nécessairement à lui, et, pour la mieux posséder, il résolut de se retirer dans un monastère. Les Pères Hiéronymites avaient essayé déjà de l'attirer à eux et de l'envoyer à leur couvent de Plaisance ; mais Bernard se sentait irrésistiblement poussé vers la règle de Saint-François : il repoussa les offres des Pères Hiéronymites et se fit recevoir par les Mineurs de la province de Saint-Gabriel. Dès sa première année de noviciat, il fut pour ses jeunes frères un modèle de piété et de vertu. Le maître des novices lui-même était souvent obligé de modérer son zèle dans ses pénitences et ses austérités ; depuis matines jusqu'aux premières heures du jour, il restait prosterné en prières ; la prière, c'était ce qu'il avait pratiqué pendant ses études avec le plus de persévérance, c'était la source de toutes les faveurs que Dieu ne cessa de répandre sur lui par la suite. Il prononça ses vœux, l'année 1608, la veille de la Toussaint,

et prit de là le surnom de Bernard de Tous les Saints. En même temps il se plaça pour toute sa vie sous la protection particulière de la très-sainte Vierge, qu'il n'avait jamais implorée en vain pendant le cours de ses études. Son bréviaire et sa discipline étaient toute sa richesse. Au plus fort de l'hiver il ne portait par-dessus sa soutane qu'une pèlerine sans manche, qui lui descendait à peine jusqu'aux genoux. Pendant vingt-quatre ans, il porta le même habit qu'on lui avait donné à son entrée dans l'Ordre. En bonne santé, il marchait toujours pieds nus et ne prenait des sandales que lorsqu'il allait prêcher, en hiver, dans les villages un peu éloignés. Dans ses maladies, il ne voulait jamais d'autre nourriture que celle de ses frères; quand on l'engageait à soutenir ses forces par des mets un peu plus fortifiants, il les repoussait en disant : « Pauvres étaient mes parents, pauvre j'ai vécu avec eux, « pauvre je vivrai avec vous ; avec l'aide de Dieu, la « nourriture qui m'a toujours suffi me suffira bien en-« core ». S'il avait à traverser des landes désertes, il ne prenait avec lui qu'un morceau de pain, s'en remettant à Dieu du soin de le faire vivre. Et Dieu récompensa toujours la confiance de son serviteur : après avoir marché toute une journée sans trouver un village sur sa route, obligé de reposer ses membres sur le talus du chemin, il trouvait toujours, au dernier moment, quelque voyageur envoyé par Dieu pour partager avec lui son pain et son manteau. Un jour, entre autres, épuisé de fatigue et de faim, Bernard s'était assis sur la route, remettant son âme entre les mains du Seigneur, lorsqu'il vit venir à lui un jeune homme qui lui offrait amicalement ses provisions et le vin de sa gourde; mais lorsqu'il vou-

lut le remercier, l'étranger avait disparu : une traînée de lumière signalait seule au loin son passage. C'était surtout dans ses maladies, que sa confiance en Dieu se montrait plus entière encore et que les bontés du Seigneur se manifestaient plus clairement à son égard. Envoyé dans l'hôpital de la Guadalupe, en Espagne, pour y suivre un traitement d'eaux chaudes, Bernard y trouva, sans aucune rétribution, les soins les plus empressés et le dévouement le plus complet. Une autre fois, aux eaux de Ledesma, où le traitement et la nourriture exigeaient une grande fortune, il trouva, auprès d'une riche veuve, tous les soulagements dont il avait besoin, un lit, du linge, et une table copieusement servie. Aussi disait-il souvent qu'on ne souffre jamais d'une pauvreté volontaire.

Il se laissait guider absolument par ses supérieurs et considérait comme un danger d'user de sa propre volonté, lorsqu'on doit suivre celle d'autrui. Sa docilité se montrait dans ses moindres actes; il disait habituellement qu'un religieux fait preuve de plus de piété, à mesure qu'il montre plus d'obéissance. Aux œuvres journalières, aux travaux communs, il arrivait toujours le premier et quittait le dernier l'ouvrage. S'il entendait la cloche du couvent l'appeler à la chapelle, pendant qu'il était en train d'écrire, il se levait aussitôt, laissant le mot inachevé et ne se serait pas permis d'y ajouter une lettre. Pendant ses longues maladies, on lui apportait souvent dans son lit la sainte communion, comme le plus grand soulagement qu'on pût donner à ses souffrances; le provincial, pour le mettre à l'épreuve, lui défendit de communier plus d'une fois tous les quinze jours, et il se

résigna sans murmure, quelque chagrin qu'il en eût. Un jour qu'il s'était confessé à l'approche d'une grande fête, son confesseur lui dit qu'il pourrait recevoir la sainte communion, vu qu'il s'en manquait de deux jours seulement que le délai fixé par le provincial fût expiré et que, d'ailleurs, il n'était certainement pas entré dans l'intention de ce dernier de le priver de recevoir son Dieu à ce anniversaire; mais le Père Bernard répondit : « N'attentons point au grand principe de l'obéissance ; c'est au « provincial d'ordonner, à moi d'obéir ». D'ailleurs, le Seigneur compensait par des faveurs spéciales cette privation de son serviteur.

En se plaçant sous la règle de Saint-François, le Père Bernard avait aussi fait vœu de chasteté, et il observait ce vœu aussi scrupuleusement que les autres. Il parlait fort peu, et ses yeux étaient fermés comme sa bouche ; rarement il regardait quelqu'un, jamais il ne vit un visage de femme. Lorsqu'il était à l'hôpital de la Guadalupe, une femme très-honorable venait souvent le visiter, pour lui apporter des secours et lui demander ses conseils ; s'étant aperçue qu'il ne la regardait jamais, elle lui demanda un jour de lever les yeux vers elle, afin de puiser dans son regard courage et consolation ; mais il lui répondit brièvement : « Ce n'est pas dans mon regard que vous trou- « verez du soulagement, mais bien dans le Seigneur et « dans les bonnes œuvres ». Plus tard, lorsqu'il fut paralysé, au point de ne pouvoir remuer sans le secours d'un de ses compagnons, il ne voulait jamais que celui-ci le quittât des yeux lorsqu'une femme venait le visiter, disant que l'homme doit surtout se défier de la maladie, et que c'est le bois mort que le feu dévore le plus facilement.

Il s'était fait une règle étroite pour tous ses sens, et les punissait de la moindre infraction, faisant sept fois par jour son examen de conscience. Lorsqu'il avait touché du pied ou de la main un être inoffensif, il attachait le membre coupable, avec une corde, à un anneau fixé dans la muraille. Il avait défendu à ses yeux de voir autre chose que le ciel et la terre, et au moindre regard détourné sur des objets inutiles, il les voilait tout le jour. Pour ses oreilles, pour sa tête et même pour son esprit, il avait des punitions analogues, s'ils venaient à faillir ; si sa langue avait prononcé une parole inutile, il la piquait douze fois avec une épingle, ou l'enchaînait pour longtemps au moyen d'une pierre placée dans sa bouche. Il ne dormait pas plus de deux heures dans sa nuit, tantôt étendu sur une planche, tantôt accroupi dans le milieu du chœur. Hors du couvent, il couchait toujours en plein air, même au milieu de l'hiver. Etant en bonne santé, il portait toujours un cilice. Sa nourriture habituelle était le pain et l'eau. Les jours de fête, il y joignait un peu de légumes et très-rarement une écuelle de soupe, ce qui était pour lui la plus grande des friandises ; encore y ajoutait-il de l'eau ou des épices amères. Il observait chaque année les sept jeûnes prescrits par saint François et en outre les grands jeûnes de l'Avent et de la fête de la très-sainte Vierge. Jamais il ne but de vin, si ce n'est pendant ses maladies et par obéissance aux prescriptions de ses supérieurs, et cependant il était impossible de soupçonner toutes ses austérités, en voyant son visage toujours si calme et si souriant, reflétant toujours l'inaltérable félicité de son âme.

Après avoir ainsi dompté en lui la nature et les mou-

vements des sens, le Père Bernard trouva en lui le calme nécessaire pour s'entretenir constamment avec le Seigneur; sans cesse il s'unissait en pensée avec lui; il le trouvait partout, l'admirait partout, dans toutes ses créatures, dans toutes ses œuvres. Après matines, il restait prosterné dans le chœur jusqu'à sept heures, moment où il disait sa messe. Il demeurait encore en actions de grâces jusqu'au repas de midi, après lequel il donnait quelques heures à l'étude ou à la lecture. C'était surtout dans le silence de la campagne, en allant prêcher dans quelque village, qu'il s'unissait plus étroitement à Dieu par la prière ; en route, il disait plusieurs fois le chapelet et récitait les litanies. Au couvent, avant de se rendre à sa cellule, il allait demander à Dieu sa bénédiction au pied du très-saint Sacrement et n'oubliait jamais d'invoquer en même temps saint François et la très-sainte Vierge.

S'il rencontrait une croix sur son chemin, il s'agenouillait pieusement et faisait une courte prière; dans ses entretiens avec Dieu, il en obtint souvent des révélations secrètes, qu'il écrivit sur le papier, d'après l'ordre du provincial, le Père Jean de Huerta; mais après la mort de ce saint homme, il brûla tous ses écrits, de sorte qu'il ne nous est rien parvenu de ce que Dieu lui avait dévoilé pour le bonheur des hommes.

C'était dans cette union intime avec Dieu qu'il puisait les magnifiques enseignements dont il composait ses sermons; les saintes Ecritures et les œuvres des Pères de l'Eglise lui fournissaient aussi de nombreux textes à ses discours. Etant paralysé, il dictait à l'un de ses frères les réflexions morales que Dieu lui inspirait, et les appuyait de nombreux extraits des livres saints et de citations

tirées des Evangélistes. Il composa ainsi un livre sur l'excellence de la prière et la manière d'occuper saintement la journée; mais ce livre fut brûlé avec tous ses autres écrits. Quant à ses sermons, il les préparait toujours en lui-même, après s'être entretenu longtemps avec Dieu. Sa parole était pénétrante comme le fer qui entame les bataillons; sa voix était retentissante comme l'airain qui sonne l'heure de la prière et le rappel des âmes au pied des autels. Il allait souvent prêcher dans les foires, où il savait trouver une grande affluence de peuple et faire entendre à plus de monde la parole de Dieu. Un jour, prêchant à la foire de la Guadalupe, où, chaque année, on venait en foule de tous les points de l'Espagne, son sermon parut s'adresser plus spécialement à quelques femmes éhontées qui se trouvaient au pied de la chaire; son regard les enveloppa si étroitement, sa parole les fustigea avec tant de vigueur, qu'elles se jetèrent à genoux en demandant grâce, les yeux inondés de larmes et le cœur bourrelé de remords. Alors il entendit l'aveu de leurs fautes, les leur remit au nom du Dieu de miséricorde, les fit communier, et fit une quête pour elles, afin qu'elles pussent vivre désormais honnêtement. De pareilles scènes se renouvelaient souvent, et le Père Bernard ne s'épargnait jamais, s'il avait l'espoir de ramener au Seigneur quelques âmes égarées.

A quelque temps de là il devint supérieur du monastère de Moncarche. Une femme, de mœurs suspectes, habitait non loin du couvent, une petite maison qui se trouva déserte peu de temps après. Les bruits les plus absurdes coururent sur la disparition de cette femme, quelques personnes mal intentionnées allèrent jusqu'à soupçonner

le Père Bernard de lui donner asile dans le monastère. Il n'en fallait pas davantage pour que le scandale prît une apparence de réalité, même dans les meilleurs esprits ; mais le Père Bernard n'en fut nullement troublé : il reconnut là les piéges grossiers du démon et s'en remit à Dieu de manifester la vérité et son innocence. En effet, elle fut bientôt mise en lumière. Il se trouvait un jour chez le prévôt de la ville, lorsque vint à passer un jeune enfant qu'il avait déjà vu plusieurs fois ; il lui demanda, sans penser à autre chose, ce qu'il faisait et d'où il venait, et l'enfant lui répondit qu'il venait de chercher du vin pour une femme que son père tenait cachée dans une chambre. Subitement éclairé par cette réponse, le prévôt de la ville se fit indiquer par l'enfant la demeure de cette femme, s'y rendit aussitôt, et il fut bientôt clair pour tous les yeux que le Père Bernard était parfaitement innocent de la faute qu'on lui avait imputée. Le prévôt fit saisir le coupable et se préparait à le faire punir sévèrement, quand le Père Bernard demanda sa grâce, sachant bien qu'il est plus aisé de ramener un homme au bien par le pardon que par le châtiment.

Le démon essaya encore de plusieurs autres moyens pour le tourmenter et le faire tomber en fautes ; tantôt il faisait mine de l'enchaîner avec des liens solides, pour le jeter tout vivant dans les abîmes de l'enfer ; tantôt il prenait l'apparence d'une femme séduisante, magnifiquement parée, qui lui souriait en lui tendant les bras. Mais le Père Bernard repoussait dédaigneusement ses tentations grossières; une courte prière le délivrait promptement des obsessions de Satan, qui se retirait vaincu, honteux de sa défaite et de son impuissance. Il eut aussi

à subir, de la part des hommes, des injustices et des accusations pénibles. Etant supérieur du couvent dont nous venons de parler, il recevait souvent de riches aumônes pour les répandre autour de lui en bonnes œuvres; il devait particulièrement beaucoup au duc de Bragance, plus tard roi de Portugal, qui le comblait de ses libéralités. Quelques personnes s'imaginèrent qu'il n'employait pas en bienfaits toutes les sommes qu'on lui donnait et l'accusèrent, auprès du provincial, de dissimuler, dans un but caché, une partie de ses ressources. Une enquête eut lieu, et le Père Bernard se justifia facilement, par des comptes bien établis, de ces accusations malveillantes. On reconnut même qu'il avait distribué autour de lui plus d'argent qu'il n'en avait reçu, et il fut manifeste que Dieu lui-même lui était venu en aide et avait complété miraculeusement plusieurs œuvres qui sans son secours fussent restées inachevées. Toujours sans rancune comme sans colère, il pardonna généreusement à ses accusateurs, leur montrant par là qu'ils ne trouveraient jamais autant de zèle pour leurs intérêts que de la part de celui qu'ils avaient un instant soupçonné de les tromper et de leur porter préjudice.

Le Père Bernard eut toujours pour les âmes du purgatoire une commisération particulière; il se représentait par la pensée leurs tortures et faisait tout ce qui était en lui pour abréger leurs tourments et leur faire gagner le ciel. A leur intention, il se soumettait aux jeûnes les plus durs et les plus prolongés; il ajoutait chaque jour à ses prières de nouvelles prières, à ses pénitences de nouvelles pénitences, suppliant le Seigneur de détourner sur ces âmes malheureuses les faveurs réservées à ses faibles

mérites, s'offrant de tout son cœur à supporter lui-même leurs tortures. Dieu exauça ses désirs selon ses espérances. Un jour, il lui montra, dans son sommeil, une croix immense qui semblait s'étendre sur toute la terre; sur cette croix étaient attachés un nombre infini de malheureux soumis au plus dur martyre. Le Père Bernard fondit en larmes à cette vue, il redoubla ses instantes prières pour abréger le supplice de ces infortunés; quelques instants après la vision s'évanouit, il se rendit à ses occupations journalières; après un magnifique sermon, il se prosternait en actions de grâces au pied de l'autel, remerciant le Seigneur de lui avoir prêté sa divine éloquence, lorsqu'il sentit tout à coup un poids inusité s'appesantir sur son épaule, comme si un lourd marteau lui eût fracassé l'os. La douleur s'étendit rapidement au bras, à l'autre épaule et à l'autre bras; il lui sembla qu'une corde lui étreignait le cou et les épaules et reconnut alors que ses prières étaient exaucées et que la croix qu'il avait tant désiré porter était enfin descendue sur son dos. En même temps il aperçut, dans un rayon de lumière, comme une procession d'âmes qui s'envolaient au ciel. Il remercia humblement le Seigneur de cette nouvelle preuve de sa faveur, et quoique ses douleurs l'aient fait souffrir bien des années, il les supporta vaillamment, songeant toujours aux âmes qu'il arrachait ainsi aux souffrances du purgatoire.

Quant aux autres maladies dont le Seigneur ne cessa de l'éprouver pendant toute sa vie, elles furent longues et pénibles. Les quatre premières années après son noviciat, ce n'était qu'avec l'aide d'un bâton qu'il pouvait se rendre à la chapelle, pour y communier ou entendre la

messe ; encore souffrait-il beaucoup de ce déplacement, qu'il eût renouvelé d'ailleurs plus souvent encore, même au prix de plus grandes douleurs. Pendant les douze années qui suivirent, il fut presque toujours étendu sur un lit, ne pouvant remuer ni les pieds ni les mains ; cependant, avec un peu d'aide, il se rendait encore à la chapelle pour communier, à condition de ne rester assis que peu de temps. Mais les quatre dernières années, il était si perclus de tous ses membres, qu'il ne pouvait absolument plus marcher ni se tenir debout. Il s'était associé aux travaux de ses frères aussi longtemps qu'il l'avait pu, et maintenant il était étendu sur une planche, entre deux couvertures. Tous ses nerfs se contractaient, ses muscles se tordaient avec d'affreuses douleurs. C'était un vrai supplice pour lui, lorsqu'il s'agissait de se faire transporter dans un hospice ou dans un établissement d'eaux thermales. Pendant six années, il dut aller ainsi d'un endroit à l'autre, à la recherche de la santé, sans espoir de la trouver jamais. Il n'eut pas moins à souffrir de la dureté des médecins et des impatiences des gardes-malades. Se trouvant à Plaisance, dans une salle d'infirmerie, en attendant la visite d'un médecin, un des aides de service se permit de lui dire, en lui montrant la salle pleine, qu'il devrait bien se dépêcher de mourir, pour faire de la place à d'autres qui attendaient ; ce à quoi le Père Bernard répondit simplement : « Je sais bien que je suis maintenant à peu « près inutile en ce monde, et vous auriez sans doute rai- « son de hâter ma mort plutôt que de chercher à me gué- « rir ; mais sur ce point il faut s'en remettre à Dieu ». En effet, le Seigneur ne tarda pas à faire paraître combien il est téméraire de vouloir préjuger ses desseins ; tandis que

le Père Bernard vécut encore plusieurs années, le jeune garde-malade mourut au bout de quinze jours, ayant à peine eu le temps de se confesser une dernière fois au Père Bernard qu'il avait si grossièrement outragé. Ce que l'on ne peut comprendre, si l'on ne songe à l'intervention de la Providence divine, c'est qu'il soit resté vingt-quatre ans malade sans jamais changer de nourriture, sans presque prendre aucun exercice, obligé de recourir à une main étrangère pour porter ses aliments à sa bouche, et pour tous les autres détails de la vie.

Sa plus grande consolation, et pour ainsi dire la seule qu'il eût dans ses souffrances, était la prière. Il n'y avait pas d'instant qu'il ne cherchât à oublier ses douleurs en tournant sa pensée vers Dieu, vers la sainte Vierge, ou vers les saints. Aussi le démon essayait-il de l'attaquer jusque dans ce dernier refuge. Dans ses entretiens avec le ciel, son attention était tout à coup détournée par les bruits les plus étranges : ou bien des apparitions fantastiques, des formes bizarres ou hideuses venaient obséder sa vue et le poursuivaient jusque dans son sommeil ; le Père Bernard faisait un suprême effort pour concentrer dans sa prière tous ses désirs et tout son amour ; quelque saint du paradis, ou plus souvent l'archange Gabriel, venait alors chasser ces visions sataniques, et lui rendait au moins le repos de l'âme, le seul dont il pût jouir.

Quoique paralysé et perclus de tous ses membres, dans les premières années de sa maladie, il trouvait quelquefois des forces surnaturelles ; lorsqu'il s'était levé péniblement, à l'aide de son bâton, pour se rendre à la messe, on était tout étonné de le voir marcher tout à coup, aussi

allègrement qu'un autre ; et s'il montait les sept marches de l'autel, pour recevoir la communion des mains du prêtre officiant, c'était avec une agilité que les plus jeunes et les mieux portants ne surpassaient pas ; et ce n'était qu'en rentrant dans sa cellule qu'il retrouvait ses douleurs. Un jour qu'il allait recevoir la sainte communion, le Fils de Dieu lui apparut dans l'état où il se trouvait quand il fut amené devant Pilate : « Seigneur, que « puis-je faire pour vous ? » demanda le Père Bernard, et Jésus-Christ lui répondit : « Mon fils, vous avez assez fait « pour moi, demandez seulement, demandez toujours et « ne vous lassez pas ». Et le saint homme, rentré dans sa cellule, pria avec plus d'ardeur que jamais pour ses frères vivants et pour les âmes des morts ; et Jésus lui apparut encore pour lui dire : « C'est bien, mon fils, vous faites « selon mon désir ».

Il était dangereusement malade, lorsque la guerre éclata entre l'Espagne et le Portugal ; guerre de religion, dans laquelle l'Espagne défendait la cause du Saint-Siége et de la foi catholique, contre le Portugal déjà envahi par les doctrines hérétiques. Quoique Portugais de naissance, il souffrit cruellement des premiers revers de l'Espagne, bien moins encore parce qu'il comptait dans les armées espagnoles des amis et des protecteurs, que parce qu'il voyait grandir, avec le succès des armes du Portugal, le progrès des hérésies malsaines déjà si puissantes. Aussi suppliait-il ardémment le Seigneur de jeter un regard de pitié sur ces deux royaumes, qu'il avait placés côte à côte non pour se détruire, mais pour vivre en bonne intelligence, dans les mêmes espérances et dans la même foi.

Pendant qu'il pouvait encore aller et venir dans le

couvent, il visitait souvent, après la sainte communion, la chapelle de sainte Marie-Madeleine ; Dieu avait donné une image de cette sainte au bienheureux Martin de Valence, le grand apôtre des Indes Orientales, qui avait fait bâtir pour elle, dans le couvent, une chapelle particulière. Le Père Bernard trouvait au pied de cette sainte image des consolations et des soulagements extraordinaires. Son visage devenait rayonnant d'une gloire céleste et semblait sourire à la sainte, qu'il n'implorait jamais en vain. De temps en temps, il allait se prosterner aussi devant différents tableaux de l'église, représentant des saints qu'il honorait d'une façon toute spéciale. Un jour qu'il s'était agenouillé devant un magnifique crucifix, ses douleurs le surprirent tout à coup, et il tomba en proie à une crise tellement aiguë, qu'il lui fut impossible de se relever. Le supérieur, qui passait, l'aida à se redresser ; mais tandis que le Père Bernard le remerciait avec empressement, il le blâma vertement de se mettre ainsi à genoux dans son état d'impotence. La nuit suivante, le Père Bernard fut visité par un ange qui le transporta dans l'église ; il y trouva la très-sainte Vierge qui le félicita et le remercia d'avoir subi le blâme de son supérieur pour l'amour du Fils de Dieu ; elle l'exhorta en outre à la résignation et à la patience, lui annonçant qu'il aurait encore longtemps à souffrir avant de recevoir la couronne que Dieu lui réservait dans le ciel. Cette révélation le consola pleinement des reproches qu'il avait reçus de son supérieur, il y puisa de nouvelles forces pour supporter sans se plaindre les douleurs chaque jour plus vives qui le martyrisaient sans cesse. Une nuit qu'il regrettait amèrement le temps qu'il avait perdu pendant sa jeunesse et les fautes

qu'il croyait avoir commises, saint François lui apparut dans une auréole de gloire, à la tête d'une longue suite de religieux qu'il avait su gagner aux félicités du ciel. Le glorieux saint lui prit amicalement les mains et l'engagea par de douces paroles à ne point oublier ce qu'il avait promis à Dieu, la patience dans la douleur et la confiance dans sa miséricorde; il lui annonça que ses fautes lui avaient été remises par l'intercession du bienheureux Martin de Valence. Le Père Bernard remercia avec effusion le Seigneur et saint François, il garda toujours au bienheureux Père Martin une profonde reconnaissance, comme il avait déjà pour lui la plus grande dévotion. Il songea plus que jamais à se montrer digne des faveurs qui lui étaient accordées et à en mériter d'autres. Comme il offrait souvent ses douleurs à Dieu pour le salut des âmes du purgatoire, celles-ci venaient souvent lui demander son intercession et le remercier ensuite des grâces qu'elle leur avait values. Lorsqu'on venait lui recommander l'âme d'un trépassé, il se disposait aussitôt à communier à son intention et consacrait à son soulagement les mérites qu'il obtiendrait du Seigneur par un certain nombre de jours de souffrances. D'autres âmes, à peine délivrées par la mort des entraves du corps, venaient le visiter en s'envolant au ciel. Il s'enquérait alors, auprès du garde-malade, si telle ou telle personne était morte; et le garde-malade remarqua que c'était toujours quand la personne avait cessé de vivre, que le Père Bernard lui adressait cette question. Dieu lui faisait aussi savoir les peines que subissaient dans le purgatoire certains religieux du couvent. Il vit un jour se promener dans la cour l'ombre du jardinier

du couvent, mort quelque temps avant, qui portait sur ses épaules une bêche pesante et rougie au feu, pour n'avoir pas été consciencieux autrefois dans son travail. Il en voyait aussi d'autres subir de rudes tortures pour quelques caprices qu'ils avaient eus sous l'habit de l'Ordre, ou pour quelques autres manquements, et ces fautes légères, qui avaient passé sur la terre pour une peccadille insignifiante, étaient punies, dans le purgatoire, des plus lourdes peines. Aussi en parlait-il souvent à ses frères, leur recommandant d'examiner scrupuleusement leur vie et d'éviter comme une faute très-dangereuse la plus petite infraction à la règle. Il avait réussi à délivrer enfin son père des supplices qu'il avait soufferts pendant quarante ans dans le purgatoire. Ce n'était pas pour lui un mince allégement à ses maux, de voir la reconnaissance que lui gardaient les âmes qu'il avait travaillé à affranchir de leurs longs supplices. On pourrait écrire un livre avec les noms des âmes qu'il a ainsi sauvées et qui passaient le remercier pendant son sommeil. Lorsqu'il voyait une âme qu'il avait secourue, passer du purgatoire au ciel, il en manifestait une telle joie que le frère qui le regardait lui en demandait souvent la cause; le Père Bernard racontait alors le spectacle qui avait traversé son esprit et déclarait, au prix du salut d'autres âmes, qu'il eût souffert volontiers bien d'autres maux encore. « Rien « n'est si beau », disait-il, « qu'une âme subitement illumi- « née de la gloire céleste, venant prendre sa place au pied « du trône de Dieu ». Le Seigneur lui avait donné une perspicacité toute spéciale pour connaître le fond des consciences et venir plus efficacement en aide, par ses prières, à ceux qu'il savait malheureux ou coupables. Un de ses anciens

bienfaiteurs vint un jour le visiter et se plaignit vivement auprès de lui de la grande pauvreté dans laquelle il était tombé ; mais le Père Bernard lui dit : « La perte des biens « de ce monde n'est rien, auprès de l'abandon des tré« sors de l'âme ; vous regretterez d'autant plus d'avoir « négligé celle-ci, qu'il ne faut point chercher d'autre « cause à la perte de votre fortune ». Et comme cet ami se récriait, protestant de sa vie vertueuse, le Père Bernard lui énuméra une à une nombre de fautes qu'il avait commises et qu'il croyait ignorées de tout le monde ; il obtint alors de lui une confession complète et sincère et lui promit que Dieu serait touché de son repentir. En effet, cet homme suivit exactement les conseils du Père Bernard, fit de grands progrès dans la vertu, et, content de se trouver l'âme heureuse du seul plaisir de faire le bien, il remerciait Dieu dans son cœur, ainsi que le Père Bernard. Il fut surpris de voir sa fortune se relever, à mesure qu'il avançait davantage dans la voie de la vertu, et comprit alors l'exacte vérité des paroles du saint homme. Cependant, quelques jours après que le Père Bernard avait entendu sa confession et lui avait donné de si excellents conseils, celui-ci s'aperçut, pendant une promenade qu'ils faisaient ensemble, que le démon venait encore lui disputer une âme. En effet, le tentateur les faisant passer à côté d'un pourceau sur le bord du chemin, celui-là, dit l'homme qui accompagnait le Père Bernard, retournera toujours à son fumier ; mais le religieux comprit aussitôt la pensée de cet homme et le piége du démon ; il blâma son compagnon de sa faiblesse, redoubla ses pieux avis et sut faire servir cette leçon au salut de cette âme malade. Cette pénétration des plus secrètes pensées des

consciences permit au Père Bernard de travailler efficacement au salut de bien des âmes, de ramener à Dieu beaucoup de personnes qui ne croyaient leurs fautes connues que d'elles seules. Des religieux et des novices, qui venaient le visiter sur son lit de douleurs, étaient tout surpris de le voir dévoiler ce qu'ils croyaient caché au plus profond de leur conscience; lorsque l'un ou l'autre de ces novices passait quelques instants à ses côtés, le Père Bernard en profitait pour le confirmer énergiquement dans sa vocation et lui enseigner les moyens de chasser les tentations du démon, qui ne manquerait pas de le ramener par tous les moyens aux plaisirs et aux frivolités du monde. Il savait si bien lui dire tout ce qui se passait dans son âme, que les novices répétaient souvent entre eux : « Aller visiter le Père Bernard malade, « c'est s'approcher bien près de Dieu ».

Quoiqu'il passât presque tout son temps couché dans sa cellule, dans un petit monastère situé sur le flanc d'une montagne, la renommée de ses vertus s'étendait au loin, dans les villages et dans les villes voisines : bon nombre d'hommes et de femmes venaient le visiter, pour le bien de leur corps et de leur âme, et il les recevait avec douceur, quelque fatigue qu'il en éprouvât souvent. Dans le temps où il pouvait encore marcher un peu, une femme le fit prier de venir, pour contribuer au salut d'une âme; elle lui apprit qu'elle avait eu pendant plusieurs années commerce avec un démon qu'elle n'avait jamais réussi à chasser, et qu'elle avait eu souvent la pensée de se donner la mort pour échapper à de pareilles poursuites. Le Père Bernard l'engagea vivement à mettre toute sa confiance en Dieu et en la très-sainte Vierge; il lui fit

porter au cou un billet avec ces mots : « Marie, Mère de « grâces, Marie, Mère de miséricorde, défendez-moi contre « les attaques du démon et venez me recevoir à l'heure « de la mort ». Puis il fit quelques prières, la confessa et la fit communier plusieurs fois en demandant à ses frères des prières pour elle. Ainsi le pouvoir de Satan fut ruiné, et quelque effort qu'il fît pour le ressaisir, il échoua devant la fermeté de cette femme qui resta toujours fidèle à la voix de Dieu.

Un religieux, qui était allé mendier le pain du jour pour ses frères, entra un jour dans une maison où une femme de mauvaise vie voulut l'entraîner à des actes coupables. Il résista avec énergie, et sentant que le démon venait joindre ses attaques aux maléfices de cette méchante femme, il invoqua subitement le Père Bernard et la miséricorde de Dieu. Aussitôt il vit une ombre descendre et l'envelopper en lui cachant la tentation. Il put alors se dérober derrière cette ombre protectrice et s'enfuir vers le couvent. Après avoir remercié Dieu du secours qu'il lui avait envoyé dans un moment si critique, il se rendit auprès du lit du Père Bernard et lui reprocha doucement de ne pas avoir pensé à lui ce jour-là. Mais le saint homme lui dit : « J'étais cependant à vos côtés quand vous avez « tremblé si fort ». Et il se mit à lui raconter tous les détails de l'événement, comme s'il se fût en effet trouvé là. Le frère, étonné, ne put que le remercier de son intervention et se promit bien d'y avoir toujours recours. D'ailleurs, ses frères le visitaient sans cesse à son lit de souffrances ; il les recevait avec joie et leur donnait les plus divins enseignements. Pendant cette longue maladie de vingt-quatre années, c'est à peine s'il avait pu quel-

ques instants se livrer à l'étude, qu'il aimait, et lire quelques bons livres, et cependant il avait toujours sur les lèvres les réflexions les plus profondes et les appréciations les plus sensées. D'ailleurs, s'il n'apprenait plus, il n'oubliait pas ce qu'il avait acquis autrefois. Les saintes Ecritures lui étaient familières, et il citait les écrits des Pères de l'Eglise comme s'il les eût lus de la veille.

Cependant ses souffrances augmentaient avec les années, non-seulement il ne pouvait plus faire un mouvement, mais sa langue elle-même se glaçait dans sa bouche, et on ne pouvait presque plus le comprendre. Les novices qu'on avait placés à côté de lui pour le soigner se trouvaient souvent dans le plus grand embarras; s'il demandait qu'on lui soulevât le pied, ou la jambe, ou la tête, c'était tout le contraire qu'on faisait, car on n'entendait plus ses paroles. Dieu, qui veillait sur lui, permit cependant qu'il fût servi, pendant les dernières années de sa vie, par un religieux qui le soignait comme une mère pourrait soigner son enfant. On était obligé de le faire manger, ce qui était d'autant plus difficile que sa langue paralysée le faisait souffrir au moindre attouchement. Avec l'aide de Dieu, il put vivre seize jours sans manger et sans en paraître plus faible. Il n'est pas moins étonnant que, dans une cellule qui n'avait pas plus de huit pieds de long et de large, sa lampe ait brûlé des nuits entières sans donner aucune odeur désagréable. Enfin, pendant que ses frères chantaient le *Credo* à son chevet, il s'endormit dans l'éternel repos, le 10 juillet 1653. Il avait passé quarante-quatre ans dans l'Ordre, dont vingt-quatre sur son lit de douleurs.

(*Chron. de la province de Saint-Gabriel.*)

FRÈRE BONAVENTURE DE CAPIZZI

1618. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Le frère Bonaventure passe de l'Ordre des Observantins à l'Ordre des Récollets. — Ses austérités. — Sa pauvreté. — Ses veilles. — Ses jeûnes. — Sa piété et sa dévotion à la Vierge Marie. — Il recherche la solitude et la retraite. — Miracles accomplis en sa faveur, ou dus à son intercession. — Sa mort et ses funérailles. — Nouveaux miracles.

Ce serviteur de Dieu naquit à Capizzi, en Sicile. Sa jeunesse fut pieuse et régulière. A vingt-deux ans, il entra dans l'Ordre des Frères Mineurs de l'Observance, et il ne tarda pas à se faire remarquer entre tous par ses austérités, ses veilles, son ardeur à prier et à se mortifier.

Quelques années plus tard, il se soumit à la règle des Récollets, qui rappelait par sa sévérité les premiers temps de l'Ordre, et il en devint bientôt l'une des lumières. Ses austérités effrayaient les autres religieux. Il ne faisait qu'un repas par jour, et encore n'y entrait-il jamais de viande, si ce n'est aux jours de grande fête ; du pain, des racines et des fruits, voilà quelle était sa nourriture habituelle. Il observait strictement les sept jeûnes de Saint-François.

Le seul habit qu'il possédât, tout usé et rapiécé, recouvrait un cilice qui lui prenait aux épaules et lui descendait jusqu'aux genoux, et qu'il ne quittait jamais ; en guise de ceinture, il portait deux lourdes chaînes de fer. Toujours nu-pieds et la tête découverte, été comme hiver, il semblait ne s'apercevoir ni des cailloux qui le meurtrissaient, ni du soleil qui le brûlait. Il dormait sur

une natte, avec une pierre sous la tête en guise d'oreiller; et toutes les nuits il se donnait la discipline avec une corde garnie de pointes de fer.

Sa piété égalait ses austérités. Après les Matines, il restait en prières devant le tabernacle jusqu'à la première messe, qu'il entendait; il assistait ensuite le prêtre à la seconde, puis il allait réciter son rosaire en travaillant dans le jardin du couvent. Il s'approchait souvent de la sainte Table, et, au moment de recevoir son Dieu, il ne pouvait retenir ses larmes, comme aussi lorsqu'il pensait aux maux innombrables que Jésus-Christ a soufferts pour nous. La sainte Vierge était sa patronne chérie; la veille de ses fêtes, il jeûnait régulièrement au pain et à l'eau. Il chérissait surtout le silence; jamais il ne parlait que de Dieu et des choses saintes; il redoutait la fréquentation des gens du monde et par-dessus tout celle des femmes. La princesse de Castel-Vetrano, ayant entendu parler de son merveilleux pouvoir de toucher les cœurs, voulut s'entretenir avec lui, mais le frère Bonaventure s'y refusa toujours. Il était confus de l'honneur qu'on lui faisait en le considérant comme un saint, et cherchait toujours à quitter les couvents où on lui avait témoigné tant de respect. Aussi ceux qui l'honoraient le plus se gardaient-ils de le lui montrer, de peur de perdre sa compagnie. Il se nommait ordinairement l'âne de Capizzi, et n'était jamais si content que quand on lui prodiguait les injures et les avanies. Ses supérieurs mettaient souvent son humilité à l'épreuve, en lui infligeant pour les moindres fautes des blâmes sévères et de dures punitions. Ses frères eux-mêmes lui laissaient quelquefois leur be-

sogne, et il s'en chargeait volontiers au point d'en être accablé; aussi la maladie ne l'épargnait guère, mais elle ne l'empêchait point de faire son devoir même dans sa vieillesse.

Jamais il n'eut de cellule particulière : il couchait tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre, selon qu'elle se trouvait vacante. Son obéissance aussi était admirable; un jour qu'il revenait d'une longue tournée dans les villages, rapportant pour ses frères du pain et d'autres aumônes, il trouva, en rentrant au monastère, l'ordre du provincial de quitter le couvent pour se rendre dans un autre; aussitôt il demanda au supérieur sa bénédiction et partit sans emporter la moindre part des provisions qu'il venait de recueillir. Il était également doux et patient, n'opposant aux plus graves insultes qu'un visage paisible et toujours affable. Un jour, qu'il faisait, en compagnie de son supérieur, la route de Nicosie à Piazza, emmenant avec lui un chien en laisse, pour les défendre et les protéger dans les endroits déserts, le chien se prit de querelle avec d'autres chiens en passant auprès d'une ferme. Le fermier sortit au bruit et, voyant une de ses bêtes mordue par le chien du frère Bonaventure, il courut chercher une fourche et d'un coup furieux abattit l'animal. Le frère Bonaventure, étant accouru, lui reprocha sa cruauté en termes fort doux et convenables; mais le paysan, loin de s'apaiser, riposta que le religieux en méritait autant et le frappa si violemment qu'il l'étendit presque mort à ses pieds. Il s'enfuit aussitôt précipitamment, et quand le saint homme reprit ses sens, il ne vit près de lui que son supérieur qui versait d'abondantes larmes et cherchait à le ranimer. Après avoir

pansé sa blessure du mieux qu'il put, il se remit en route et arriva à Piazza sans avoir laissé échapper une plainte. Son état inspira tant de pitié aux personnes charitables qu'il rencontra à son arrivée, qu'elles voulurent savoir où l'événement s'était passé, pour aller châtier le coupable. Le digne religieux resta muet à cet égard ; il conjura son supérieur de garder également le silence, et les instances de ses frères, pas plus que ses propres douleurs, ne purent le déterminer à désigner celui qui l'avait frappé. Mais la divine Providence n'avait pas besoin du secours des hommes pour châtier un pareil crime. Quelques jours après le coupable devint soudainement aveugle, et il dut toute sa vie mendier pour se nourrir. Quelque soin que le frère Bonaventure, dans son humilité, mît à cacher le pouvoir surnaturel que ses mérites lui avaient valu de la part du Seigneur, il ne se refusait jamais à s'en servir pour soulager les infortunes qu'il rencontrait sur son passage.

Un habitant de Piazza, qui avait à la jambe, depuis huit ans, une fracture dont il souffrait horriblement, pria le saint religieux de venir le visiter avant qu'il rendît son âme à Dieu. Le frère Bonaventure étendit trois fois le crucifix sur le membre malade, et la fracture fut subitement réduite, avec un bruit semblable à une détonation d'arme à feu. Les douleurs cessèrent, le patient dormit toute la nuit et se leva le lendemain bien portant, comme par le passé.

Eugénie Ginaldo se sentit subitement guérie de douleurs insupportables par tout le corps, en lui baisant la main.

Par une simple imposition de mains il guérit une

petite fille malade de la gorge au point de ne plus pouvoir respirer, et rendit la vue à une autre qui était aveugle depuis plusieurs mois.

Un homme était venu le chercher, le suppliant de venir voir sa femme qui était à toute extrémité ; il fit une courte prière et dit à l'homme que la sainte Vierge l'avait exaucé ; ils se rendirent, en effet, au chevet de la malade, mais ils la trouvèrent debout, vaquant à ses occupations, tandis que les médecins avaient déclaré, le jour même, qu'elle mourrait dans la nuit.

A Castro-Giovanni, il rendit à un enfant l'usage de la parole et la vue à plusieurs aveugles. Une autre fois un paysan avait perdu sa vache ; dix jours s'étaient écoulés sans qu'elle revînt à l'étable, et le pauvre homme, dans son chagrin, envoya sa sœur trouver le religieux, persuadé qu'il lui donnerait au moins un bon conseil. A peine cette femme parut-elle devant lui, que le frère Bonaventure lui dit sans lui laisser le temps de s'expliquer : « Allez en paix, votre vache est retrouvée, mais « elle a rencontré un obstacle en route et elle ne rentrera « chez vous que demain matin ». Ce fut ce qui arriva en effet. Il fit encore un grand nombre de révélations de cette sorte, qui se réalisèrent toutes de point en point. Etant à Castel-Vetrano, il fit un pèlerinage à l'image miraculeuse de la Vierge de Trapani ; là, il tomba gravement malade dans la maison d'un pauvre homme ; son supérieur, craignant qu'il ne succombât, envoya des religieux avec un mulet pour le ramener au couvent. Ce trajet ne se fit pas sans de grandes douleurs, et il arriva épuisé au milieu de ses frères. Après avoir reçu les derniers sacrements et avoir imploré le pardon de ses frères, quelques-

uns lui demandèrent s'il n'opérerait pas encore des miracles après sa mort : « J'ai demandé au Seigneur », répondit-il, « de faire répandre à mon cadavre une odeur « si infecte que personne ne puisse en approcher ». Il mourut le 10 juillet 1618, dans la soixante-septième année de son âge ; il en avait passé quarante-cinq sous la règle de Saint-François. Dieu exauça son dernier vœu, mais seulement pendant trois jours, au bout desquels son corps répandit au contraire une odeur tellement agréable qu'elle pénétrait profondément tous ceux qui venaient prier sur sa tombe. Quelque temps après son corps fut exhumé, avec une grande pompe, devant une assistance nombreuse; ses restes furent transportés, au pied du maître-autel, dans un sépulcre en marbre. La pierre de son tombeau et les morceaux de ses vêtements opérèrent nombre de guérisons miraculeuses, entre autres celle d'un frère du Tiers Ordre, qui avait été piqué par une vipère et qui fut guéri instantanément en plaçant sur sa plaie un morceau de la corde qui servait de ceinture au frère Bonaventure.

(*Chron. de la prov. de Sicile.*)

ONZIÈME JOUR DE JUILLET

LE PÈRE PIERRE DE CARNOTA

ET LE PÈRE SALVATOR DE PORTUGAL

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : Pierre de Carnota. — Ses vertus. — Il devient provincial de Saint-Antoine de Padoue. — Sa mort dans la solitude. — Salvator de Portugal. — Ses tentations. — Ses triomphes.

Le Père Pierre naquit à Carnota, en Portugal, et prit l'habit dans la province de Saint-Antoine de Padoue. Il fut pendant toute sa vie un modèle de perfection religieuse, et parvint à la dignité de provincial. Plein de zèle et doué d'une ardeur infatigable, il ne négligea rien pour diriger ses frères dans les voies du Seigneur, pendant les trois ans qu'il occupa cette charge importante. On le voyait pieds nus et vêtu d'un méchant habit de moine, visitant les couvents les plus éloignés de sa province et excitant les âmes au bien par son exemple plus encore que par ses paroles.

Sur la fin de sa vie, il se retira au petit couvent de Ponte-Lima, pour y achever ses jours dans la méditation et la solitude. C'est là qu'il mourut, en grand renom de sainteté, vers l'an 1570. Son tombeau fut longtemps un lieu de pèlerinage très-fréquenté.

Vers la même époque et dans le même couvent, un

autre saint homme rendit l'âme : le Père Salvator de Portugal. Ses vertus merveilleuses attirèrent sur lui, en même temps que le respect des hommes et l'amitié des grands de la terre, les attaques de l'Esprit du mal. Le démon s'acharna contre cette tour d'airain sans pouvoir l'entamer ; il éprouva de continuelles défaites, jusqu'à ce qu'enfin il s'avoua complètement vaincu et que, jugeant ses efforts inutiles, il laissa le saint religieux terminer sa vie dans le calme et la paix. Quant à Salvator, il attribuait, non sans raison, ses triomphes à l'assistance de la bienheureuse Vierge Marie.

(GONZAGUE, MAZZARA.)

MARIE SÉRAPHIQUE

ET FRANÇOISE FARNÈSE

CLARISSES

1648. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Origine de Marie Séraphique. — Sa jeunesse mondaine. — Efforts infructueux de sa sœur Françoise pour la convertir. — Sa maladie. — Elle prend le voile. — Ses vertus. — Fondation de nouveaux couvents.

Marie Séraphique porta d'abord dans le monde le nom de Virginie. Elle appartenait à l'illustre famille italienne des Farnèse, et son père, désirant lui faire donner une éducation conforme à son rang, la plaça à Rome au couvent des Clarisses de Panisperne. Virginie ne se sentait aucune inclination pour la vie religieuse ; elle aimait le monde et ses plaisirs, le fracas des fêtes et l'éclat des

toilettes. Ces dispositions malheureuses attristaient profondément sa sœur Françoise qui venait de fonder à Farnèse une maison de filles de Sainte-Claire et qui aurait désiré l'avoir auprès d'elle.

Mais ni ses conseils, ni ses réprimandes ne purent pendant longtemps décider la coquette jeune fille à renoncer à ses habitudes, et il est probable que Virginie ne serait pas morte en état de grâce, si Dieu, prenant en considération les mérites de sa sœur, n'avait enfin jeté sur elle un regard de miséricorde.

En effet, ce que n'avaient pu faire les exhortations de Françoise, une maladie l'accomplit tout d'un coup. Virginie se trouvait à deux doigts de la mort, et comprenant enfin à quel abîme éternel auraient pu la mener ses égarements, elle promit de prendre la voile, si elle guérissait. Le lendemain même, elle était sauvée, et, en descendante des Farnèse qu'elle était, elle tint parole.

Elle reçut en religion le nom de Marie Séraphique, et à partir du jour où elle prononça ses vœux, elle fut un modèle de vertus. Animée de la même ardeur que sa sainte sœur Françoise, elle fonda comme elle un certain nombre de couvents et s'attacha à conquérir des âmes pour le ciel. Elle fut pendant longtemps l'ornement du couvent d'Albano, et termina une vie exemplaire par une sainte mort, le 11 juillet 1648.

(GONZAGUE et BARREZZO.)

DOUZIÈME JOUR DE JUILLET

THOMAS GÉRALDINUS ET AUTRES

MARTYRS EN IRLANDE

1617. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Origine et jeunesse du Père Thomas. — Il étudie la théologie en Espagne. — Son retour en Irlande pendant les persécutions. — Ses œuvres. — Sa mort. — Le Père Jean Bouclé. — Quatre frères mineurs inconnus.

Le Père Thomas Géraldinus appartenait à l'antique famille des comtes de Desmond, dont le domaine formait en Irlande une véritable province. Sa jeunesse, même au sein du monde, se passa dans les pieuses pratiques, et lorsqu'il prit l'habit, il n'eut presque aucun effort à faire pour s'astreindre aux sévérités de la règle.

C'est en Espagne qu'il avait étudié la théologie, mais aussitôt qu'il apprit les persécutions dont étaient accablés les catholiques sous le règne de Jacques Ier, il se hâta de revenir en Irlande pour en prendre sa part et pour soutenir par ses paroles et son exemple le courage de ses frères.

Dès son arrivée, il attira sur sa tête la haine et les coups des ennemis de la foi. Pendant quatre ans il leur échappa ; il parcourait l'Irlande dans tous les sens, prêchant sur des montagnes, au milieu des bois, offrant le saint sacrifice sur un autel improvisé, portant aux moribonds les consolations suprêmes de la religion. Malheureusement pour ses frères, il fut pris en 1617, et jeté

dans une prison à Dublin. L'instruction de son procès ne fut pas longue. On lui demanda s'il était disposé à renoncer à sa foi, et, sur son refus énergique, il fut condamné à mort et exécuté le 12 juillet 1617. Les catholiques, malgré la rage des protestants, lui firent de magnifiques funérailles.

Le même jour, en 1597, le Père Jean Bouclé avait conquis à Londres, par une mort glorieuse, la palme du martyre, sous le règne d'Elisabeth la sanglante.

En 1581, par les ordres de la même reine, quatre frères mineurs, dont les noms sont restés inconnus, succombaient dans les prisons pour attester leur foi.

(BRUODUN.)

LE PÈRE FRANÇOIS DE CONSTANTINE

1590. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Louis XIII.

Ce saint homme, qui naquit à Constantine, prit l'habit dans la province des Saints-Anges, en Espagne, et il y exerça pendant quarante années les fonctions de maître des novices. Nul n'était mieux préparé que lui pour cette mission délicate. D'une candeur et d'une pureté angéliques, il ignorait pour ainsi dire l'existence du mal ; et, enseignant la vertu par ses exemples plus encore que par ses paroles, il s'imposait les plus rudes austérités.

Il portait un cilice, dormait quelques heures à peine sur une natte ou même sur une planche nue, et encore interrompait-il son sommeil pour se donner la discipline. Pendant vingt années, il ne quitta pas la chapelle après

les Matines ; à genoux sur la pierre, devant l'autel, il attendait, en méditant sur son néant et sur la grandeur de Dieu, le moment de dire sa messe. Quand il offrait le saint sacrifice, des torrents de larmes coulaient de ses yeux, tant était profonde sa piété et vive sa reconnaissance.

Dieu l'en récompensa par des grâces spéciales; plus d'une fois le Sauveur lui apparut sous la forme d'un bel enfant qui lui tendait les bras.

Il était confesseur des Clarisses Urbanistes quand il mourut en 1590. (DAZA.)

LE FRÈRE BARNABÉ DE PISTOIE

1581. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le frère Barnabé, natif de Pistoie, en Toscane, fut encore un de ces serviteurs de Dieu qui, par leur piété constante et leur charité inépuisable, ont mérité un éternel souvenir dans les annales de la sainte Eglise. Il se distingua toujours par son humilité et sa douceur. Sa parole brève et incisive faisait passer dans les âmes le feu dont il était pénétré. Il avait une parole de consolation pour toutes les misères, pour toutes les infortunes qu'il essayait encore de soulager par l'aumône et par tous les moyens en son pouvoir. Son zèle lui valut de Dieu des faveurs toutes particulières; on le voyait souvent s'entretenir avec le Seigneur ou avec ses saints, le visage souriant et la tête environnée d'une éclatante lumière. Il mourut vers l'année 1581, après une vie tout entière

consacrée au bonheur de ses semblables et au salut de son âme. Ses restes furent déposés dans le couvent de Saint-François, à Rome, où le renom de sa sainteté et de ses bienfaits attire encore chaque année un grand nombre de visiteurs. (Barrezzo.)

LE PÈRE ANTOINE LINAZ

1693. — Pape : Innocent XII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE. Sa naissance. — Ses talents comme prédicateur. — Vision. — Sa pauvreté. — Son obéissance. — Ses austérités. — Il a le don de toucher les cœurs. — Ses missions. — Ses mortifications. — Ses entretiens avec Dieu. — Sa mort.

Le Père Antoine Linaz, qui fut le Jonas et le Jérémie de son époque, naquit dans l'île Majorque et entra jeune encore dans l'Ordre des Mineurs. Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, lorsqu'il fit pressentir, par un magnifique sermon qu'il prêcha à Majorque, l'admirable talent qu'il devait bientôt montrer comme prédicateur. Sa parole large et puissante impressionna si vivement, que les yeux des auditeurs étaient tout en larmes ; les femmes, auxquelles il s'adressait particulièrement, étaient envahies par une émotion irrésistible ; leur cœur se tordait dans le repentir au tableau qu'il leur traçait de leurs fautes. Envoyé en mission dans les Indes Occidentales, où il devait enseigner d'une manière si persuasive les bienfaits de la foi catholique, il eut avant son départ une vision extraordinaire. Les rideaux de son lit s'ouvraient et lui laissaient voir un religieux, sous l'habit de son Ordre, dont le cou supportait, au lieu d'une tête, un crâne

décharné d'où le sang s'échappait abondamment. Ce religieux resta quelques instants devant lui sans parler, puis le rideau se referma et la vision s'évanouit. Cette image terrible et silencieuse de la mort fit sur sa nature sensible une profonde impression; il eut longtemps devant les yeux ce religieux immobile dont le silence était plus éloquent que les plus belles paroles; il réfléchit longtemps sur ses fautes, songeant qu'à chaque heure du jour Dieu pouvait l'appeler à lui; ce squelette vêtu de l'habit du Tiers Ordre, c'était sa propre image lui représentant sans cesse qu'il faut être toujours prêt pour le ciel. Sa pauvreté fut exemplaire. Une femme voulut un jour lui donner des livres et du papier, sachant qu'il en manquait pour ses études; il en accepta quelques feuilles pour ne point refuser cette offrande, et lui laissa le reste, disant qu'il n'en voulait point davantage. Son obéissance était parfaite envers ses supérieurs et même à l'égard de ses frères, dont il exécutait les moindres ordres, quoiqu'il n'eût pas à en recevoir d'eux. Il observait son vœu de chasteté aussi scrupuleusement que les autres; jamais on ne lui vit faire un geste ou prononcer une parole contre cette sainte vertu. Son sommeil était de quelques instants, souvent interrompu par la prière ou par les pénitences. Sa nourriture ordinaire se composait de pain, de fruits et de quelques légumes cuits à l'eau. Il restait quelquefois deux et trois jours sans manger. Il portait habituellement sur ses épaules nues un large cilice, employait souvent la discipline et ne s'épargnait aucun moyen de mortification. Quoiqu'il enseignât dans les Indes la théologie qu'il avait déjà professée avec succès à Majorque, son plus grand bonheur était de

prêcher dans les églises et d'expliquer à tous la parole du Seigneur. Lorsqu'il parlait sur le repentir, il touchait si profondément les âmes, que les larmes coulaient de tous les yeux et que les cœurs les plus endurcis se sentaient émus. Dans un sermon qu'il fit sur cette parole du Seigneur : « Quand je vous fais entendre la voix de la « vérité, pourquoi ne croyez-vous pas en moi », il trouva de tels accents qu'aucun des assistants ne se souvenait d'avoir entendu une pareille éloquence. Pendant qu'il développait ces quatre points : la mort, le jugement, l'enfer et le paradis, les fidèles, oubliant l'homme et le saint temple, croyaient entendre véritablement la parole du Dieu tout-puissant qui leur demandait compte des actes de leur vie ; on en vit qui se prosternaient en se frappant la poitrine, implorant la miséricorde de Dieu. A l'issue du sermon, un frère mineur vint dans sa cellule lui exprimer son admiration et lui faire entendre que Dieu ne manquerait pas de le récompenser dignement de l'éclat qu'il faisait rejaillir par sa parole sur les vérités qu'il enseignait. Dans tout le pays de Méchoacan, il n'y avait presque pas une âme qui n'eût été frappée par la parole du saint homme et confirmée dans sa foi ou ramenée, souvent de bien loin, dans les voies du Seigneur. Ce spectacle de tout un peuple subjugué par la parole d'un homme et fidèle à la loi de Dieu, était véritablement admirable. Le souvenir du Père Antoine resta vivant dans le pays longtemps après son retour en Espagne. Il revint une première fois de l'Inde en Espagne pour y chercher des missionnaires qui devaient, selon son exemple, aller propager la foi catholique dans les pays où elle était encore ignorée ; à cette occasion il

fit un voyage à Rome pour obtenir du pape la permission d'entreprendre cette tâche apostolique ; le pape l'accueillit avec bienveillance et le nomma président du conseil des missions. Il reprit alors la route des Indes, où il conduisit ses jeunes compagnons. Après leur avoir indiqué à chacun la route à suivre et le travail à faire, il revint de nouveau en Espagne ; il repartit une troisième fois pour les Indes, et c'est au retour de ce dernier voyage qu'il se rendit à Rome pour exposer au Saint-Père le résultat de ses entreprises. Il revint à Madrid, passa à Majorque, où il fit de longues prédications, et alla ensuite remplir son ministère apostolique dans les royaumes d'Aragon, de Valence et de Sardaigne. Enfin, de retour à Madrid, il s'y fixa et y resta jusqu'à sa mort. Il faut renoncer à décrire ce qu'il fit de chemin à pied, ce qu'il traversa de mers et d'Océans, ce qu'il essuya de tempêtes, ce qu'il supporta de fatigues, ce qu'il surmonta d'obstacles, ce qu'il combattit et souffrit partout dans ses longues pérégrinations pour le salut des âmes. Il n'emportait avec lui que son bâton et son bréviaire, ainsi qu'une petite image de l'enfant Jésus renfermée dans un reliquaire, qui était son guide et sa consolation dans ses labeurs. D'ailleurs, Dieu n'abandonna jamais son serviteur dans les dangers qu'il eut à courir. Un jour qu'il faisait une traversée pénible, le navire fut assailli par une tempête terrible et commença à faire eau de toutes parts ; l'équipage n'avait plus d'autre espoir que d'être jeté à la côte et de gagner la terre ferme à la nage ; mais aucune terre n'apparaissait à l'horizon, et le désespoir commençait à gagner tout le monde. Le Père Antoine, toujours calme, toujours confiant en Dieu, engagea tout l'équipage à faire un

retour rapide sur sa conscience et à implorer de Dieu le pardon des fautes commises. En ce moment une éclaircie se fit tout à coup dans le ciel et découvrit à tous les regards surpris et reconnaissants une côte voisine où l'on put aborder sans encombre. En Espagne, ses sermons obtinrent le même succès que dans les Indes; tous les Ordres religieux recherchaient son concours pour attirer les fidèles dans leurs églises. Lorsqu'il avait prêché quelque part, les confesseurs avaient fort à faire; les âmes égarées revenaient en foule vers le bien, et allaient chercher au tribunal de la pénitence le pardon de leurs fautes, tandis que les fidèles, confirmés dans leur foi, venaient aussi, suivant les conseils du Père Antoine, confesser leurs derniers péchés pour pouvoir au plus tôt retremper leur âme dans l'Eucharistie. Lui-même s'asseyait au confessionnal et y demeurait des journées entières à recevoir l'aveu des pécheurs; pendant tout ce temps, il ne voulait point qu'on le dérangeât un seul instant pour manger ni pour boire. Il se fût fait scrupule d'employer à son profit quelques minutes de son temps quand le salut des âmes le lui réclamait tout entier.

En travaillant ainsi au bonheur de son prochain, le Père Antoine ne négligeait pas son propre salut; il se mortifiait par tous les moyens possibles, n'était jamais plus content que lorsqu'il souffrait pour l'amour de son Dieu. C'est ainsi que les pénitences ordinaires du cilice et de la discipline ne lui suffisant pas, il se faisait souvent flageller par un de ses frères avec une corde, jusqu'à ce que ses os fussent meurtris au point de ne plus lui permettre un mouvement. Dieu l'en récompensait par de grandes faveurs; il venait souvent s'en-

tretenir avec lui et lui donner la force de résister aux tentations qui venaient quelquefois l'assaillir. Le jour anniversaire de l'Immaculée Conception, fête qu'il sanctifiait toujours avec la plus grande ferveur, comme toutes les fêtes de la très-sainte Vierge, il sentit une fois son cœur s'embraser d'un feu céleste pendant qu'il était enveloppé d'une éclatante lumière ; il entendit alors une voix qui lui dit : « Celui qui suit ma route ne connaîtra « point les ténèbres ». De pareilles révélations le ravissaient souvent pendant qu'il disait sa messe. Un jour de fête du saint nom de Jésus, pendant l'année 1693, il se sentit tout à coup jeté violemment à terre par une force invisible et entendit une voix disant : « Humilie-« toi ». Et pendant qu'il demandait à Dieu de tout son cœur cette humilité tant désirée, la même force qui l'avait abattu le comprimait si énergiquement contre le sol, qu'il lui semblait être serré entre les branches d'un étau. Dans sa surprise, il demandait à Dieu si c'était sa puissance qui s'appesantissait ainsi sur lui ou la main du démon, quand la même voix lui dit : « Ne crains rien, « je suis Celui qui n'a pas eu de commencement et qui « n'aura jamais de fin ». Ces paroles lui donnèrent du courage et il travailla avec plus de zèle que jamais à l'œuvre de son salut et de sa perfection.

Un jour qu'il disait la messe au couvent de Palma, dans l'île de Majorque, pendant l'année 1682, au *Memento*, il pria ardemment pour que tous les hommes connussent et chérissent leur Dieu ; l'immense amour qui débordait de son cœur à ce moment le fit tomber en extase en présence des religieux du couvent, de l'évêque de la ville et d'autres prêtres. Il lui sembla voir le Sauveur

cloué sur la croix, le corps lacéré de coups et de blessures, qui lui disait en le lui montrant: « Voilà l'œuvre « des pécheurs ». Une autre fois, le jour de Noël de l'année 1692, priant avec ferveur devant une statue de la sainte Vierge portant l'enfant Jésus, il fut ravi à ses pieds dans le ciel et une voix lui dit : « En ce jour votre « âme sera comblée de nouvelles grâces, afin que, parlant « aux hommes, vous trouviez dans votre cœur de nouvelles « forces pour les ramener dans les voies du Seigneur ». Et comme il se prosternait humblement, remerciant Marie et son divin Fils, il entendit encore la même voix qui lui disait: « Demandez-moi ce que vous voudrez et « vos vœux seront exaucés ».

Pendant les derniers six mois qui précédèrent sa mort, il prêcha plus de cent vingt fois à Madrid, toujours devant une nombreuse assistance et souvent devant de grands seigneurs. On peut dire que l'indifférence des hommes pour leur Dieu et leurs fautes sans cesse renouvelées, ont beaucoup hâté l'heure de sa mort. Dans sa dernière maladie, il répétait à tous ceux qui venaient le visiter: « Quel sujet de douleur pour le Père de tous les « hommes, que la perte volontaire de tant d'âmes chré-« tiennes; ils ne connaissent pas leur Dieu, ils l'irritent « au lieu de le chérir, et mon cœur est navré de n'y pou-« voir rien faire; j'en mourrai de douleur ! » Ce grand apôtre de la foi catholique, juge au tribunal de l'inquisition, mourut à Madrid le 12 juillet 1693, où il fut enterré en présence d'une telle affluence de monde, que la grande église des Pères Observantins se trouva ce jour-là pleine avant le jour. François de Saint-Vincent, professeur de théologie, juge aussi au tribunal de l'inquisition et curé de

San-Salvador, prononça l'oraison funèbre. Il était depuis longtemps lié avec le Père Antoine d'une étroite amitié, et il se proposait d'écrire sa vie sans oublier les faveurs dont Dieu n'avait cessé de l'honorer.

(FREMAUT.)

TREIZIÈME JOUR DE JUILLET

LE B. PÈRE JEAN DE GANDIE

1310. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe IV.

Le bienheureux Père Jean de Gandie se signala dans la province de Saint-Jacques, en Espagne, par ses hautes vertus et par ses miracles. Quoique professeur de théologie et prédicateur aussi zélé que remarquable, il ne négligeait pas l'œuvre de son salut et passait dans la prière tout le temps qu'il ne consacrait pas à l'enseignement ou à la prédication. Le Saint-Sacrement était de sa part l'objet d'une grande dévotion ; cette manne céleste que, dans sa prévoyance, Dieu a mise à la portée des hommes pour refaire leurs forces dans le besoin, il cherchait à la faire aimer des âmes pieuses, comme il l'aimait lui-même ; c'était aussi son secours toujours efficace contre les tentations du démon qui venaient souvent le troubler jusqu'au pied des autels. Alors il se jetait avec confiance dans le sein de Celui qui protége les âmes contre toute chute et toute défaillance. Il entendait une voix qui lui disait de bannir toute crainte et de se prosterner humblement en attendant la retraite de l'ennemi. Le saint homme

se conformait aussitôt à cet avis du Très-Haut, et, fort de la grâce du Seigneur, il échappait toujours aux piéges de Satan.

Il mourut vers l'an 1310, au couvent d'Orense, en Galice. Son tombeau, visité chaque année par une grande affluence, a opéré de nombreux miracles. Une jeune clarisse, constamment distraite dans ses prières par le démon qui essayait de la tenter par des pensées mondaines, eut recours à l'intercession du bienheureux Père Jean de Gandie et demanda au Saint-Sacrement, que ce saint homme implorait dans tous les dangers, de la délivrer aussi des obsessions du tentateur ; elle trouva, en effet, dans les saints Tabernacles le repos de son âme et la joie de son cœur.

Une autre femme vertueuse, livrée par l'absence de son mari aux dangereuses attaques de Satan, les repoussa aussi victorieusement, grâce à la protection du Père Jean de Gandie.

(Wadding.)

LE PÈRE HENRI DE LA HERPE

1477. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le Père Henri de La Herpe, né à La Herpe, en Brabant, fut longtemps provincial de la province de Cologne, alors que le Brabant en faisait partie, et fut en outre supérieur de plusieurs monastères. C'était un homme d'une intelligence remarquable, plein d'éloquence et de savoir, connaissant à fond les saintes Ecritures et le droit canon. Il se distingua surtout dans l'enseignement de la théolo-

gie, science dans laquelle on ne l'a guère surpassé, comme le prouvent les livres qu'il a écrits sur cette matière. D'ailleurs, sa vie simple et exemplaire, l'éclat de sa perfection et de ses vertus n'excitaient pas moins d'admiration que son profond savoir. Il avait de fréquentes extases ; c'est en communication intime avec les saints sur le mont Alverne qu'il composa plusieurs livres, imprimés en partie seulement, où l'esprit s'instruit en même temps que l'âme s'élève. De la vie de ce saint homme on peut tirer cet enseignement, que c'est moins l'intelligence cultivée par l'étude qui donne au cœur le pouvoir de persuader les âmes et de les ramener à Dieu que la prière sans cesse élevée vers le ciel. Il mourut à Malines, supérieur du couvent de cette ville, le 13 juillet 1477. Son corps fut enterré avec pompe dans le chœur de l'église du couvent.

(Wadding.)

QUATORZIÈME JOUR DE JUILLET

SAINT BONAVENTURE

CARDINAL-ÉVÊQUE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE

1274. — Pape : Grégoire X. — Empereur d'Allemagne : Rodolphe Ier.

Naissance de saint Bonaventure. — Il entre dans l'Ordre de Saint-François. — Ses vertus monastiques. — Son humilité. — Un ange le communie. — Sa charité pour le prochain, pour les malades, pour les âmes. — Son union à Dieu. — Ses livres sur la méditation, la prière, la sainte Vierge. — Caractère de ses écrits. — Son amour du travail. — Etude des Pères, de l'Ecriture sainte. — Il étudie à Paris. — Ses relations avec saint Thomas d'Aquin. — Ce que dit Gerson sur saint Bonaventure. — Son généralat. — Horreur de l'oisiveté. — Commentaires sur la Bible. — *Histoire de saint François.* — Saint Thomas le surprend en extase sur le livre où il puise ses écrits. — Il prêche, il conseille, il veille partout. — Don des miracles. — Divers actes de son administration. — Culte de la sainte Vierge. — Les Clarisses. — Il refuse l'archevêché d'York. — *L'Angelus.* — Il se fait le serviteur de tous. — Il contribue à l'élection de Grégoire X. — Il fuit en vain le cardinalat. — Comment il reçoit le chapeau de cardinal. — Il est l'âme du Concile de Lyon. — Sa mort. — Ses funérailles. — Son éloge par Sixte-Quint. — Ses reliques.

Il faudrait avoir les lumières et les ardeurs des séraphins pour parler dignement de cet homme incomparable, qui a mérité dans l'Eglise l'auguste nom de *Docteur séraphique*, et toutes les expressions de l'esprit humain n'en pourront donner qu'une idée fort imparfaite et bien éloignée du mérite d'un si grand saint. Il naquit en Toscane, l'an 1225, dans une petite ville appelée Balnea-Regia, et vulgairement Bagnarea, dans les Etats de l'Eglise. Son père se nommait Jean de Fidenza, et sa mère Maria Ritelli, tous deux nobles et riches ; mais le ciel les avait encore plus avantagés des dons de la grâce. Aux fonts du baptême il fut appelé Jean, comme son père ;

pour le nom de Bonaventure, il lui fut donné quatre ans après, par un événement miraculeux. Etant tombé si gravement malade qu'on désespérait entièrement de le sauver, sa pieuse mère, qui en avait le cœur percé de douleur, eut recours aux mérites de saint François, qui, bien que vivant, était invoqué comme un saint par toute l'Italie, et promit que si, par son intercession, elle pouvait obtenir la santé de son fils, autant qu'il serait en son pouvoir, elle le consacrerait à son Ordre et lui en ferait prendre l'habit. Son vœu fut exaucé : l'enfant recouvra tout d'un coup sa première santé, contre le sentiment de tous les médecins.

Quelque temps après cette guérison, François d'Assise vint à Bagnarea et visita la pieuse famille. A la vue de cet enfant sauvé par ses prières, à la vue du charme angélique répandu sur son visage, l'âme du saint tressaillit. L'esprit du Seigneur découvrit à ses yeux les secrets de l'avenir, et, divinement illuminé, comme un autre Zacharie, il annonça la grandeur future de Jean, prédit les bénédictions dont il serait l'objet de la part du ciel, et s'écria dans son enthousiasme : « *O buona ventura!* « Oh ! la bonne rencontre ! » François était heureux ; il avait trouvé l'âme après laquelle il soupirait. Le jeune enfant sera surnommé, lui aussi, un séraphin : il brûlera en lui-même et embrasera tous les hommes des saintes ardeurs dont son cœur sera pénétré, et, afin de consacrer, par un souvenir toujours durable ce jour solennel, les paroles prophétiques du serviteur de Dieu deviendront le nom de l'enfant; il ne s'appellera plus Jean, mais Bonaventure.

Quelques mois encore se passèrent, et le pauvre du

Seigneur, le héraut du Christ, le pénitent d'Assise, François, s'endormait pour toujours en murmurant un chant d'amour au milieu de ses enfants éplorés.

Sa présence à Bagnarea avait pénétré l'âme de Maria Ritelli. Le jeune Bonaventure ne fut plus pour elle qu'un dépôt qu'elle avait hâte de préparer afin de le rendre digne du Seigneur au jour où elle devrait le lui remettre. Elle lui apprit à connaître le Dieu qui lui avait rendu la vie, à mépriser le monde et ses convoitises, à pratiquer les saintes vertus d'humilité, d'obéissance et de renoncement. Heureuse au milieu de soins aussi pieux, elle vit ses efforts couronnés du succès le plus propre à réjouir sa ferveur. L'enfant s'enflammait d'amour pour le Seigneur, à mesure qu'il le connaissait davantage; il s'exerça avec délices aux actes de vertus, et, comme Tobie, il traversa les premières années de la vie sans ressentir en rien les infirmités de son âge.

L'Ordre des Frères Mineurs, auquel Bonaventure était voué, avait pour but principal de travailler au salut des âmes. Maria envoya donc son fils aux écoles, afin de le préparer à annoncer un jour aux hommes les saintes vérités du salut, et à répondre à toutes les vues du ciel sur lui. Ses progrès furent si rapides que ses maîtres en étaient dans l'étonnement; son intelligence embrassait tout avec une facilité extraordinaire, et il put, avant de se consacrer au Seigneur dans la vie religieuse, parcourir le cercle des connaissances enseignées à cette époque, les approfondir et se rendre capable d'exercer sans retard les emplois que l'on voudrait lui confier.

Au milieu de ses études, sa piété, loin de souffrir la plus légère atteinte, croissait de jour en jour. Tout, selon

la parole de saint Antonin, lui devenait un moyen de s'élever à Dieu, de le louer et de devenir meilleur. Si son aptitude pour les sciences étonnait ceux dont il prenait les leçons, sa ferveur, son innocence, sa modestie, sa maturité et les vertus dont il était déjà un modèle, les remplissaient d'admiration, et ils pouvaient s'écrier comme autrefois les habitants d'Hébron : « Quel sera cet « enfant? car la main du Seigneur est avec lui ».

Ainsi s'épanouissait, au souffle de la grâce céleste et sous les soins de la vertueuse Maria, cette jeune fleur destinée à répandre bientôt dans l'Eglise ses parfums enivrants et à réjouir tous les cœurs.

Le monde n'avait aucun attrait à offrir à cette âme demeurée jusqu'à ce jour étrangère à ses illusions, et déjà accoutumée à goûter les suaves douceurs de la piété, et le lieu où elle devait aller chercher le repos sur la terre était naturellement l'Ordre des Frères Mineurs. Bonaventure avait sans cesse présent à l'esprit le miracle qui avait arraché son enfance à la mort, et sa tendre reconnaissance lui eût fait regarder comme un crime la seule pensée de porter ses pas ailleurs que vers les enfants de son bienfaiteur. Saint Bonaventure, ayant atteint sa vingt et unième année, se disposa à accomplir le sacrifice promis au ciel, sacrifice d'ailleurs conforme à ses désirs et aux besoins de sa ferveur, et l'objet le plus cher de ses pensées et de son amour. Se rappelant ces paroles du législateur d'Israël : « Lorsque vous aurez fait un « vœu au Seigneur votre Dieu, vous ne différerez pas de « l'accomplir, parce que le Seigneur votre Dieu vous « en demandera compte », il demanda et reçut l'habit dans un couvent de l'Ordre de Saint-François.

La famille de Saint-François était, à ses yeux, appelée aux destinées les plus sublimes. « L'Ordre des Frères « Mineurs », dit-il, « a été donné à l'Eglise, entre tous « les Ordres religieux, pour édifier les fidèles dans la foi « et les mœurs, par les enseignements de la doctrine et « les exemples d'une bonne vie... Il a été placé comme « un flambeau dont l'éclat doit dissiper les ténèbres de « la maison et remplir de courage les ouvriers qui y « travaillent. Le premier ornement d'un frère mineur « est une vie irrépréhensible ; elle est pour nous d'une « utilité souveraine, et elle édifie le prochain ». Mais cette vie irrépréhensible, c'était l'accomplissement exact de toutes les prescriptions de la Règle, c'était la perfection dans la vertu, la perfection dans la modestie, le silence, la mortification, l'obéissance, l'union à Dieu et l'humilité.

La Règle était donc, pour le jeune novice, une loi sacrée dont il s'efforçait de connaître les moindres détails. Il la méditait le jour et la nuit, afin d'en pénétrer l'esprit et de s'y conformer en tous ses actes. Rien n'était petit à ses yeux. « Il nous faut », disait-il, « demeurer fidèles, avec « une exactitude sans bornes, aux choses que nous avons « entendues, pour ne pas être comme des vases entr'ou- « verts et laissant s'écouler ce qu'on y met... Il faut « recevoir avec respect toutes les paroles de la Règle, et « en éviter jusqu'à la moindre transgression. Cette Règle « nous a été donnée pour être notre loi ; or, nul ne se « détourne de la loi sans se jeter dans les ténèbres ». Il lui avait donc voué une fidélité sans bornes ; il se la rendait de jour en jour plus familière ; elle était pour lui la base de toute perfection.

Pendant ces jours passés dans la solitude, loin des agitations du monde et des soins distrayants des affaires terrestres, pendant cette année de noviciat donnée à tout aspirant à la vie religieuse, pour lui apprendre à mépriser ce qu'il abandonne et à se former à des habitudes nouvelles, le saint jeune homme était heureux. Il avait trouvé une demeure de paix, et il en profitait pour s'approcher de son Dieu. Attentif à rendre sa retraite de plus en plus profonde, à se séparer plus rigoureusement de la terre, il fuyait les conversations inutiles, comme autant d'obstacles propres à l'éloigner de sa fin. Le monde lui semblait à redouter, même dans la société de ses frères; il savait que le souffle impur et contagieux de notre séjour mortel se fait quelquefois sentir dans l'assemblée des enfants du Seigneur, et que, sans une vigilance de tous les instants, il est difficile aux Saints eux-mêmes de mener une vie sans tache ici-bas.

Mais plus il vivait séparé des hommes, plus son union avec le Seigneur était intime et ineffable. Son cœur s'ouvrait sans cesse aux inspirations de la grâce, son âme se pénétrait d'amour, ses affections s'embrasaient d'un feu tout céleste, ses pensées s'illuminaient, et il arrivait à cette transformation en Dieu, dont il nous parle si souvent dans les pages les plus brûlantes de ses écrits. Il aimait à considérer, dans ses méditations fréquentes, la vie du Sauveur des hommes, à s'incliner devant la crèche de Bethléem, à suivre la sainte famille sur la terre d'Egypte, à s'ensevelir dans le silence de Nazareth, à entendre les suaves prédications de Jésus. Le souvenir des amertumes de la croix attirait surtout ses regards et le transperçait de douleur et de tendresse.

Comme saint Bernard, il se plaisait à former un bouquet composé de toutes les peines et de toutes les tribulations de son Seigneur. C'étaient, après les privations de son enfance, les fatigues de ses courses, les veilles de ses prières, les tentations de son jeûne, les larmes de sa compassion, les embûches de la part de ses ennemis, les dangers de la part des faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les moqueries, les reproches, les clous et autres choses semblables, produites en abondance par la forêt évangélique et pour le salut du genre humain. Il s'était dit que méditer ces choses c'était la sagesse par excellence. Là il trouvait la perfection de la justice, la plénitude de la science, les richesses du salut, l'abondance des mérites, et tout pour lui consistait à connaître Jésus, et Jésus crucifié. Il élevait aussi son esprit vers les hauteurs célestes, pour y contempler le bonheur enivrant des Saints, y entendre la mélodie des anges, et parcourir ces immenses demeures où, disait-il, nous verrons Celui qui est béni dans tous les siècles, où nous l'aimerons, nous nous entretiendrons avec lui, et nous le louerons durant l'éternité. Lorsque son attention se fatiguait, il portait vers le ciel un regard amoureux, et il s'efforçait ainsi de tendre d'esprit et de corps au Seigneur, et de placer son cœur là où était son trésor. C'était surtout lorsque, la nuit ayant plongé la nature dans un silence profond et fait taire tous les bruits de la terre, l'oraison devient plus pure, qu'il aimait à s'enfoncer dans ces délicieuses contemplations.

Les occupations extérieures ne lui ravissaient point la présence de son Dieu, et ses méditations étaient à peine interrompues par les besoins du sommeil.

La modestie accompagnait chacun de ses actes et le tenait éloigné de toute évagation extérieure; la douce gaieté de son visage manifestait au dehors la joie dont il était inondé en son âme. Il s'estimait le plus vil, le plus misérable et le plus indigne de la communauté; les autres novices étaient à ses yeux comme autant de supérieurs qu'il s'efforçait de prévenir en toute circonstance; il s'empressait de leur venir en aide et de prendre pour lui les emplois les plus abjects; il était heureux quand il lui était donné de les remplir. Il mettait dès lors en pratique ce qu'il devait enseigner plus tard : « La vertu souveraine d'un religieux », dit-il, « est l'humilité. C'est « elle qui le guérit, le perfectionne et le garde. Sans « l'humilité, on ne saurait acquérir aucune vertu ni « conserver aucune perfection. Elle est le fondement véritable et solide des vertus. Si elle vient à s'ébranler, « toutes les autres tombent en ruine. Mais, comme l'humiliation est la voie qui conduit à l'humilité, que les « religieux ne rougissent jamais d'embrasser des pratiques « humiliantes, qu'ils ne repoussent pas aisément les « offices de l'humilité, qu'ils ne cherchent point à relever par leurs éloges les emplois dont ils sont chargés ».

Les jours s'écoulaient bien vite dans cette solitude étrangère aux bruits de la terre et accessible seulement aux inspirations du ciel. Adonné à la pratique de toutes les vertus, aimé de Dieu et des hommes, le saint novice vit arriver avec une joie indicible le moment où il devait lui être donné de consommer irrévocablement son sacrifice. Il fit profession entre les mains du supérieur général avec un redoublement de ferveur. Il s'engagea à observer sans réserve les rigueurs de la Règle, à suivre

le Seigneur dans la pauvreté, à n'avoir sur la terre d'autre héritage que le Dieu suprême et le mépris des hommes, et il mérita de recevoir avec abondance cette bénédiction souhaitée par l'humble François d'Assise aux nouveaux profès de son Ordre, lors de leur renoncement au monde.

Peu après ses vœux, ses supérieurs l'envoyèrent achever ses études à l'université de Paris, qui était alors la plus renommée du monde catholique. Alexandre de Halès, de l'Ordre des Frères Mineurs, y enseignait la théologie. Il eut bientôt distingué Bonaventure entre tous ses disciples. Le recueillement habituel et la douce gravité du nouveau religieux, sa modestie et sa candeur le remplissaient de joie et d'admiration, et souvent on l'entendait s'écrier que ce jeune homme n'avait point péché en Adam. En le voyant pénétrer avec une facilité vraiment surprenante les questions les plus ardues de la théologie, en écoutant sa parole naturellement entraînante, le maître se flatta que l'Ordre de Saint-François comptait un grand homme de plus, et que l'Eglise se réjouirait un jour dans l'étudiant confié à ses soins.

Tout contribuait à attirer à notre saint le respect et l'amour. Au milieu de cette multitude de jeunes gens dont plusieurs menaient une vie de dissipation et de désordre, il brillait comme un astre par la pratique de toutes les vertus. Etranger à tout ce qui n'avait point de rapport avec la fin sublime de sa vocation, il était dans Paris aussi calme et paisible que s'il eût été enseveli dans la solitude la plus profonde. L'amour divin avait depuis longtemps blessé son cœur, et il s'appliquait à le lui ouvrir par tous les moyens. L'Ecriture, dont il faisait habituel-

lement l'objet de ses méditations dès le temps de son noviciat, lui faisait goûter de suaves délices. Les écrits des Pères et des écrivains ecclésiastiques l'animaient de plus en plus dans l'esprit de dévotion. Les œuvres extérieures lui venaient en aide, et, parmi ces œuvres, il faut compter avant tout le soin des malades et des lépreux.

Non-seulement durant les jours de son noviciat et les premières années de la vie religieuse, où la ferveur rend plus faciles à l'homme les triomphes sur lui-même, mais au milieu des sollicitudes de l'enseignement public et du gouvernement de son Ordre, saint Bonaventure montra toujours le même zèle et le même empressement. Jamais on ne vit sa tendresse se refroidir, ni sa pieuse ardeur diminuer. Les malades furent dans tous les temps l'objet le plus cher de ses pensées. Plus leurs infirmités étaient repoussantes et dangereuses, plus il s'attachait à les servir avec amour. La plus grande partie de ses journées se passait en ces pieux offices ; on eût dit que, libre de tout autre soin, l'enfant de François d'Assise avait reçu pour mission de soigner les infirmes. Cependant, quand il montait en chaire pour commenter les saintes Ecritures ou exposer les secrets les plus impénétrables de la théologie, les leçons du maître n'avaient rien perdu en clarté et en profondeur pour ces longues heures consacrées à essuyer les larmes et à adoucir les amertumes de la souffrance: la charité semblait avoir illuminé son intelligence. Les auditeurs se demandaient, pleins d'admiration, où ce jeune religieux avait puisé une doctrine aussi brillante et aussi sublime.

A ces œuvres de charité il joignait les exercices les

plus propres à nourrir la piété. Il cherchait sa force dans la prière, la méditation, l'examen souvent réitéré de ses besoins intérieurs et de sa misère, la pratique fréquente de la communion, la confession presque journalière des manquements les plus légers, la mortification et les actes d'une humilité profonde. C'était par ces moyens qu'il arrivait à la paix et à la joie de l'âme, et qu'au milieu du monde il continuait à goûter les célestes consolations du noviciat.

Cependant, son bonheur n'était pas inaltérable. Des amertumes le traversaient, et, comme tous les enfants privilégiés du Seigneur, il devait acheter par des peines les divines suavités de l'esprit. Les jours d'épreuve vinrent pour lui, comme ils étaient venus pour saint Bernard, comme ils vinrent plus tard pour saint Ignace, saint François de Sales, et cette foule d'âmes d'élite appelées à une vertu éminente. Une crainte excessive s'empara de son cœur et le tint éloigné durant plusieurs jours de la table sacrée. La présence de son Dieu dans l'Eucharistie le pénétrait d'effroi. Il brûlait du désir de s'en approcher, sa ferveur l'eût porté à le faire tous les jours ; mais la vue de son indignité enchaînait ses pas. Il languissait donc d'amour et de crainte, quand le Sauveur lui-même, touché de compassion, mit un terme à ses peines. Une fois qu'il assistait à la messe et s'était plongé tout entier dans la méditation de la Passion de Jésus-Christ, une partie de l'hostie consacrée par le prêtre vint se placer miraculeusement sur ses lèvres. Aussitôt il fut rempli d'un torrent d'ineffables délices, ses appréhensions s'évanouirent, son âme recouvra la confiance et la paix, ses communions devinrent plus fré-

quentes, et chacune d'elles fut pour lui la source de consolations toujours nouvelles.

Une autre douleur vint l'attrister au milieu de ses études. Le maître qu'il aimait et qui l'avait si bien jugé lui fut ravi par la mort.

Sur ces entrefaites, saint Bonaventure fut appelé au sacerdoce. Depuis longtemps il s'y préparait par le jeûne, la prière et les bonnes œuvres. Sa foi profonde le lui montrait comme le comble de tout honneur, et son humilité lui en faisait redouter les emplois comme au-dessus de ses forces. Il s'y présenta donc avec les dispositions les plus propres à attirer en lui l'abondance des grâces célestes. Son cœur s'ouvrit en ce jour à des élans d'amour plus embrasés, et sa dévotion, déjà si vive envers l'auguste Sacrement de nos autels, prit de nouveaux accroissements. Dans la suite, il composa deux traités de la préparation à la messe. Voici quelques-unes de ces paroles d'un saint dévoilant à ses frères les sentiments dont il était plein et qu'il désirait allumer en eux :

« Lorsque vous vous approcherez de ce Sacrement », dit-il, « prenez garde de vous laisser ébranler par le « doute et d'être comme un aveugle qui tâtonne... Mais « soumettez-vous tout entier à Dieu, et tenez votre âme « captive sous le joug de la foi qui vous apparaît fortifiée « par des témoignages si imposants. Quel doute, en effet, « pouvez-vous former sur ce sacrement donné par Jésus-« Christ d'une façon si expresse et si claire, enseigné par « les Apôtres et tous les saints docteurs de l'Eglise, figuré « pendant une si longue série d'années, et confirmé par « tant de cérémonies, de miracles, de prodiges et de « saintes observances, qui sont comme autant de témoi-

« gnages palpables de sa vérité ? Otez de l'Eglise ce sacrement : que restera-t-il dans le monde, si ce n'est l'erreur et l'infidélité ? Vous verrez alors si le peuple chrétien ne sera point comme un troupeau dispersé, et s'il ne se plongera pas dans l'idolâtrie, ainsi que le reste des infidèles. C'est par ce sacrement que l'Eglise se maintient, que la foi s'affermit, que la religion de Jésus-Christ se conserve en sa jeunesse, et le culte de Dieu dans sa force. C'est pour cela que le Sauveur a dit : Je suis avec vous jusqu'à la fin du monde.

« Celui qui ne s'approche pas se prive de tous les avantages qui résultent de la sainte communion ; et ces avantages sont : la rémission des péchés, l'affaiblissement de la concupiscence ; l'illumination de l'esprit, la réfection intérieure, l'incorporation en Jésus-Christ et à son corps mystique, l'affermissement dans la vertu, la force contre le démon, la certitude plus inébranlable de la foi, l'accroissement de l'espérance, l'embrasement de la charité. De plus, il ne remplit pas le ministère de dignité suprême qui lui a été confié, et il n'exerce point l'office par lequel il rend à Dieu l'hommage qu'il lui doit... Il rejette le viatique du pèlerinage et s'expose ainsi au danger de mourir ; car en ne recevant point pour aliment le corps de Jésus-Christ, destiné à entretenir la vie, il devient comme un membre desséché qui ne participe plus à la nourriture du corps auquel il appartient. Enfin, autant qu'il est en lui, il se rend étranger au culte et à l'adoration qu'il doit à son Créateur, et ingrat envers ses bienfaits.

« Examinez dans quel état et dans quelle disposition vous vous approchez... Ce pain céleste et vivifiant ne

« saurait être une source de vie ni une nourriture pour « les membres morts et retranchés de leur tige... Le « sacrement est reçu, il est vrai, par les indignes, mais « non la chose du sacrement, c'est-à-dire la grâce de « Jésus-Christ et l'union de la charité. La bouche le « mange, mais l'esprit y demeure étranger; le corps s'en « nourrit, mais le cœur n'y puise aucune force. On « l'avale comme un noyau auquel on ne fait éprouver « aucune lésion, et il ne vivifie point l'âme, il ne se l'in-« corpore point, il ne se l'unit point. Mais plutôt, cédant « à son dégoût, le Sauveur vomit cette âme comme un « cadavre pourri et bon à devenir la proie des bêtes et « des oiseaux sauvages.

« O homme de Dieu, que le Seigneur soit l'objet de « vos vœux et de vos désirs ; et voyez quelles affections, « quels sentiments vous portent à célébrer nos sacrés « mystères.

« Que ce soit votre conscience qui vous attire, le sou-« venir de vos fautes passées, dans l'espérance d'être par « Jésus-Christ, comme par une victime d'expiation, pu-« rifié de vos péchés.

« Que ce soit la vue et la considération de votre infir-« mité qui vous fassent appeler à vous le Sauveur comme « un médecin propre à fortifier votre faiblesse; que ce « soit le fardeau de la tribulation, afin d'être, par Celui « qui peut tout, délivré de toute adversité, protégé contre « toute affliction; que ce soit le désir d'obtenir quelque « grâce ou quelque faveur spirituelle, par Celui à qui « le Père céleste ne peut rien refuser; que ce soit la re-« connaissance pour tous les bienfaits temporels et spiri-« tuels accordés à vous et aux autres... ; la charité et la

« compassion pour le prochain, tant pour les vivants que « pour les morts... ; l'honneur de Dieu et des saints... ; « l'amour et l'affection que vous portez à Dieu, afin « qu'après vous l'être uni intimement, en vous nour- « rissant de lui spirituellement, vous l'embrassiez avec « délices au-dedans de vous-même ; que ce soit la soif et « le besoin d'offrir des actions de grâces... ; le désir d'être « purifié de toute souillure du corps et de l'âme, sous- « trait à tous les dangers et à toutes les tentations, uni « inséparablement à Jésus-Christ votre Sauveur, et main- « tenu dans son amour ».

Quelle foi, quelle ardeur, quelles saintes dispositions remplissaient l'âme de Bonaventure toutes les fois qu'il lui était donné d'offrir l'auguste et adorable sacrifice ! Sa dévotion se manifestait par des larmes abondantes, et l'humilité dont ses moindres mouvements étaient empreints en cette action, était pour les fidèles présents une prédication éloquente qui leur disait avec quels sentiments d'amour, de vénération, de tendre piété, ils devaient unir leurs supplications à celles du Sauveur immolé et anéanti pour les péchés et les besoins du monde.

Cette piété si ardente, notre saint la conservait durant tout le jour. Il aimait à aller à l'église s'entretenir avec son Sauveur, et il conseillait cette pratique à ses frères. Comme saint François, son bienheureux père, la vue des bons prêtres le réjouissait et le pénétrait d'allégresse, parce qu'il savait combien Dieu est honoré en eux ; mais aussi la seule pensée des prêtres infidèles à leur vocation sublime le transperçait de douleur et l'abreuvait d'amertume. Il exprimait son indignation avec un zèle digne des Prophètes.

« Hélas ! » s'écrie-t-il, « combien aujourd'hui y a-t-il « de prêtres malheureux et insouciants de leur salut, qui « mangent le corps de Jésus-Christ à l'autel comme la « chair de vils animaux, qui, couverts et souillés d'abo- « minations, ne rougissent pas de toucher de leurs mains « infâmes, de baiser de leurs lèvres impures le Fils de « Dieu, le Fils unique de la Vierge Marie ! Oui, je ne « crains pas de le dire, si Dieu a pour agréable le sacrifice « de tels hommes, il est menteur, il se fait le compagnon « des pécheurs... Non, de tels hommes ne sont point des « prêtres, mais des sacriléges. Ce ne sont point des chré- « tiens, mais des hérétiques; car, sans doute, s'ils avaient « une foi sincère et véritable, ils craindraient de se « livrer au péché, ou du moins ils s'abstiendraient de « célébrer ».

Tels étaient les sentiments de saint Bonaventure dont les vertus répandaient, au milieu de ses frères et de ses condisciples, la bonne odeur de Jésus-Christ, quand il fut chargé d'enseigner. Ses leçons se renfermèrent d'abord dans l'intérieur de sa communauté, où il eut à former aux sciences sacrées les nouveaux venus; mais bientôt il dut s'adresser à un auditoire plus nombreux. Les espérances qu'il avait fait concevoir pendant ses études ne permettaient pas à ses supérieurs de le dérober plus longtemps aux besoins d'une multitude d'étudiants avides de s'instruire; il reçut l'ordre de paraître en public.

Saint Bonaventure eut bientôt ravi les suffrages de ses auditeurs. Ils aimaient à entendre ses enseignements empreints d'une si vive clarté, et à suivre dans ses élucidations profondes ce jeune homme devenu un maître

consommé à un âge où les autres ont à peine entrevu les mystérieux secrets de la science. Ils admiraient surtout cette modestie qui semblait s'oublier et ne pas se douter de ce qu'avait d'extraordinaire une exposition aussi ferme et aussi invincible des vérités de la foi.

Dans tout le cours de ses doctes explications, on ne cesse d'admirer le théologien qui expose, discute et fait valoir les droits inaliénables de la vérité, le vaillant joûteur appliqué à repousser l'erreur jusqu'en ses derniers retranchements, et en même temps le pieux mystique jaloux non-seulement d'éclairer ses auditeurs et de les tenir en garde contre les ruses du mensonge, mais de pénétrer leur âme de dévotion, de confiance et d'amour. Lorsque l'occasion se présente, au milieu de ses graves démonstrations, de parler le langage du cœur, il la saisit, ou plutôt il le parle sans s'en douter peut-être, tant il lui est naturel. Quoi de plus tendre et de plus affectueux que les paroles suivantes : « La loi nouvelle a ajouté à la « loi ancienne, mais tout ce qui s'ajoute à un objet « n'est pas un fardeau ; certaines choses, au contraire, « sont un allégement : telles sont les ailes pour l'oiseau, « les roues pour le char, les voiles pour le vaisseau. « Ainsi en est-il des additions faites par l'Evangile à loi « ancienne. Elles servent à accroître la charité ; or, la « charité est l'aile qui nous élève au-dessus de la terre, la « roue du char destiné à nous conduire et à nous « porter aux bonnes œuvres, la voile qui nous fait tra- « verser les eaux de la tribulation et de la tentation ».

Notre saint était non-seulement un théologien sublime, mais encore un philosophe profond. Le travail et l'oraison faisaient ses délices : il s'occupait des mystères de la vie

et de la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et il le faisait avec tant de dévotion, que les larmes lui en coulaient des yeux avec abondance. Pour communiquer aux autres ce qu'il ressentait sur ces sujets, il en fit un opuscule composé de méditations pour tous les jours de la semaine, où ses élévations et ses colloques sont si pleins d'onction et d'ardeur, qu'on ne peut les lire attentivement sans ressentir dans son cœur de puissants mouvements de l'amour divin et sans concevoir un grand désir de la perfection ; ce qui a fait dire à un grave auteur que les discours spirituels de saint Bonaventure ne sont pas des discours enflés par la pompe de l'éloquence du siècle, mais enflammés du feu de l'amour céleste. Il composa aussi d'excellents traités sur l'oraison mentale, où il explique divinement la différence de la méditation et de la contemplation, les diverses manières de l'une et de l'autre, leurs causes, leurs effets, leurs degrés, l'usage qu'on en doit faire et le temps qu'on s'y doit occuper : ce qui fait voir combien il était versé dans cet exercice angélique. Il écrivit encore sur l'oraison vocale, qui a toujours été beaucoup estimée des saints Docteurs, pourvu qu'elle se fasse avec recueillement d'esprit et attention ; et, pour en donner quelques usages, outre les grands offices prescrits par l'Église, il dressa, en faveur de saint Louis, un petit office de la Passion de Notre-Seigneur, et un autre de la sainte Croix, avec diverses prières très-dévotes, que les fidèles récitent encore aujourd'hui avec beaucoup de fruit. Il fut toujours très-affectionné à la sainte Vierge, et comme il lui portait tout l'honneur et tout l'amour qu'un enfant doit porter à une mère d'un si grand mérite, il faisait aussi son possible pour la faire honorer et

aimer de tout le monde. C'est dans ce dessein qu'il composa ses livres appelés *le Martial* et *le Miroir de la glorieuse Vierge*, avec un *Psautier* ou *Petit Office*, et quantité d'oraisons en son honneur. Enfin, son application était si forte, qu'il perdait souvent l'usage des sens et était ravi en extase : et son cœur, alors, comme celui d'un séraphin, était tout brûlant des pures ardeurs de la charité, et c'est ce qui lui a mérité le nom et l'auguste qualité d'*homme séraphique*.

Sa doctrine, qui naissait de son union avec Dieu, fut toujours saine, orthodoxe et conforme aux sentiments des Pères et aux décrets des Conciles. On y voit une profonde érudition, un raisonnement solide, et une sage variété de choses divines et humaines, qui la rendent très-agréable. Mais ce qui lui est particulier, c'est qu'elle ne répand jamais ses lumières dans l'esprit, sans imprimer en même temps la piété dans le cœur. Aussi l'on peut dire que, si la force et l'assiduité des études l'avaient élevé à quelques degrés de cette sublime science, il en avait reçu la meilleure partie par l'infusion divine : celui qui éclaire si miraculeusement du haut des montagnes éternelles ayant pris plaisir à répandre ses rayons dans l'esprit de ce grand Docteur comme dans une glace très-pure et très-bien disposée.

Comme il lisait avec assiduité les écrits des saints Docteurs, il choisit les passages les plus remarquables, les coordonna, et en fit un tout propre à l'aider dans la méditation, la prédication et l'enseignement de la théologie. Il divisa son ouvrage en quatre parties et lui donna le nom de *Carquois*. Tout le fond est tiré des pensées de saint Grégoire, pape, de saint Ambroise, de saint Au-

gustin, de saint Jérôme, de saint Cyprien, de Cassiodore et de plusieurs autres docteurs fameux de l'Eglise. C'était là, après la sainte Ecriture, qu'il se proposait d'aller chercher les flèches dont il aurait besoin, soit contre lui-même, soit contre les autres. Ce livre embrasse tout ce qui peut intéresser un chrétien, l'instruire de ses devoirs, l'éloigner du vice, le préserver du danger et l'aider à marcher dans les sentiers de la vertu.

Il avait aussi tant d'affection pour l'étude de l'Ecriture sainte, que, pour se l'imprimer davantage dans la mémoire, il a écrit de sa main deux exemplaires de la Bible, dont l'un se conserve à Bagnarea, lieu de sa naissance, dans le monastère de son Ordre, et l'autre dans la bibliothèque Borroméenne, à Milan. Il ne faut donc pas s'étonner s'il savait si bien l'Ancien et le Nouveau Testament, et s'il en a fait si bien paraître le style en tous ses ouvrages, tant théologiques que spirituels. En ce même temps, poussé par le grand amour qu'il avait pour ces sciences, et encore plus pressé de l'ardente charité qu'il avait pour ses confrères, il composa quelques autres petits ouvrages, dont il donna par aumône les exemplaires à un de leurs couvents, pour lui procurer quelque soulagement dans une extrême pauvreté dont il se trouvait alors affligé. Mais ce que nous devons admirer, c'est que ces occupations si considérables ne l'empêchaient point de se trouver jour et nuit aux offices divins, aux oraisons, aux exercices communs et aux autres observances régulières de sa congrégation.

Pendant que notre saint enseignait, aux applaudissements de tout Paris, et captivait les intelligences, l'Ordre de Saint-Dominique était représenté dans l'Université

par un religieux non moins brillant et non moins illustre : Thomas d'Aquin.

Ces deux grandes lumières de l'Eglise et ces deux admirables Docteurs, le Séraphique et l'Angélique, contractèrent une alliance si sainte et si parfaite, qu'on la peut justement comparer à cette belle union que saint Basile et saint Grégoire de Nazianze s'étaient conservée sans jalousie, non-seulement pendant qu'ils étudiaient ensemble à Athènes, mais aussi dans les autres emplois de leur vie. Nos deux saints reçurent en même temps leur diplôme de bachelier, et, ayant été choisis par leurs supérieurs pour professeurs de philosophie et de théologie dans les écoles de leurs Ordres, ils commencèrent en même temps ces exercices, et montèrent ensemble et le même jour dans leurs chaires publiques.

La réputation que saint Bonaventure s'était acquise augmenta de jour en jour ; car sa doctrine a toujours été si éminente, si méthodique et si remplie d'onction par le parfum de sa sainteté qu'elle respire et inspire, qu'elle a mérité les éloges des plus grands personnages de son temps et de tous les siècles qui l'ont suivi. Il faut entendre sur ce sujet le savant et pieux chancelier de Paris, Jean Gerson. « Je ne sais », dit-il en son *Traité des livres*, « si jamais l'Université de Paris a eu un doc-« teur semblable à Bonaventure ». Et ailleurs : « Si vous « me demandez qui, de tous les docteurs, me semble le « plus parfait ? je vous réponds sans faire préjudice aux « autres, que c'est Bonaventure : parce qu'il est solide, « sûr, pieux et dévot en tout ce qu'il dit, et qu'il n'em-« barrasse point ses leçons de questions curieuses et inu-« tiles ». Et un peu après : « Il n'y a point de doctrine

« plus élevée, plus divine, plus salutaire ni plus charmante « pour de véritables théologiens, que la sienne ; et on « peut justement lui appliquer ces paroles que Notre-« Seigneur a dites de saint Jean : Il était une lampe ar-« dente et luisante ». Enfin, dans une épître expresse sur ce sujet, il ajoute que « ce grand homme doit être appelé « en même temps Docteur séraphique et Docteur chéru-« bique, parce que, d'un côté, il enflamme la volonté, et, « de l'autre, il instruit et éclaire l'entendement : ce que « nul autre ne fait avec la même force et la même « onction que lui ».

Comme il accordait si excellemment en sa personne la sainteté avec la science, il fut, à l'âge de trente-six ans, qui était la treizième année de sa profession, unanimement élu général, même en son absence, par un chapitre qui se tint à Rome, en présence du souverain pontife Alexandre IV, qui y voulut présider en personne. Si cette charge était un grand honneur pour un religieux de cet âge, elle était d'ailleurs extrêmement pénible, soit à cause de l'étendue de l'Ordre, qui était déjà très-considérable, soit à cause de divers troubles dont il était agité. Mais durant l'espace de dix-huit ans que notre saint en fut le chef, il le conduisit toujours avec tant de prudence et de sagesse, qu'il y maintint ou rétablit toutes choses en leur juste situation.

Il se servait de la force du bon exemple, plutôt que du poids de son autorité, pour fortifier les bons dans leur première ferveur ; et il préférait, autant qu'il pouvait, la douceur et la miséricorde aux menaces et aux peines, pour faire rentrer dans leur devoir ceux qui s'en étaient écartés, à l'exemple de saint François, qui ne fermait

jamais les entrailles de sa pitié à ceux qui, touchés d'une véritable douleur, étaient disposés à changer leur mauvaise vie. On pourra objecter qu'il agit un peu sévèrement envers le vénérable Père Jean de Parme, son prédécesseur ; personnage illustre en sainteté et en miracles, qui, après avoir très-utilement travaillé pour la réconciliation des Grecs avec le Saint-Siége, s'était volontairement démis du généralat, et qui, depuis, donna de grands exemples d'humilité et de patience dans un petit couvent où il se retira ; mais il est certain que saint Bonaventure ne le fit que par nécessité. Cet ancien général étant accusé de favoriser les erreurs de l'abbé Joachim, condamnées au Concile de Latran, notre saint ne pouvait pas se dispenser de l'appeler en jugement et d'y faire décider sa cause, où toute l'Eglise semblait avoir intérêt.

L'oisiveté lui était insupportable ; outre le peu de moments qu'il ne pouvait refuser au sommeil et aux autres besoins de la vie, ainsi que le temps que les affaires de sa charge lui dérobaient nécessairement, il employait tout le reste à prier ou à écrire. C'est ce qui nous a produit ces savantes interprétations de l'Ancien et du Nouveau Testament, ces riches Commentaires sur le *Maître des Sentences*, et ce grand nombre d'opuscules qui composent les trois derniers tomes de ses ouvrages, et où les âmes saintes trouvent une manne cachée et une doctrine qui est véritablement esprit et vie. Quoiqu'il eût fait une partie de ces livres avant d'être élevé à la première prélature de son Ordre, il ne les acheva néanmoins et ne les perfectionna que depuis son élection. Un des principaux est la Vie de son père séraphique

saint François, à qui il se croyait redevable de la santé qu'il avait recouvrée étant enfant, et d'une infinité d'autres grâces qu'il avait reçues de la bonté de Dieu. Cet ouvrage, qu'il n'entreprit qu'à la prière de son chapitre général assemblé à Narbonne en l'année 1260, est si extraordinaire et si relevé, qu'on ne le doit pas tant considérer comme le fruit de son esprit que comme la production de l'esprit de Dieu, qui lui en a inspiré les pensées et les expressions. Pendant qu'il le composait à Paris, le Docteur angélique, que le lien de la charité tint toujours parfaitement uni à un si grand homme, étant venu lui rendre visite, et sachant qu'il était ordinairement occupé à cette composition, ne voulut pas l'interrompre sans savoir auparavant s'il n'était point trop appliqué. Il regarda donc par une fente de la porte de sa chambre ce qu'il faisait, selon que le rapportent les *Annales de saint François*, et il l'aperçut dans l'état d'une haute contemplation et miraculeusement élevé au-dessus du plancher. Se tournant alors vers les frères des deux Ordres qui l'accompagnaient, il leur dit ces belles paroles : « *Sinamus Sanctum qui laborat pro* « *Sancto ;* laissons en repos le Saint qui travaille pour « un autre Saint ». Ainsi, le Docteur angélique canonisa le séraphique, et, quoiqu'il le vît encore dans les faiblesses du corps mortel, il ne laissa pas de le proclamer *Saint*, comme s'il eût déjà joui de l'état immuable de la béatitude.

On s'étonne d'abord qu'un homme aussi occupé et obligé par sa charge à visiter sans cesse ses provinces et ses couvents, à tenir souvent ses chapitres généraux et à terminer toutes les affaires et les différends qui naissaient

de jour en jour dans la vaste étendue de l'Ordre des Mineurs, ce qui lui a fait faire un grand nombre de voyages, ait pu trouver le temps de composer des ouvrages si beaux, si savants et si achevés, et surtout qu'il ait pu se maintenir dans cet esprit de piété et de dévotion que l'on y voit couler partout avec tant de douceur ; mais on cessera d'en être surpris, si l'on considère ce qu'il répondit un jour au même saint Thomas d'Aquin, qui le priait de lui dire en quel livre il puisait une doctrine si relevée et d'une éloquence si pleine d'onction. « Mon « livre », lui dit-il, « est le Crucifix ; c'est de là que je « tire tout ce que je dicte et tout ce que j'écris ». En effet, qu'y a-t-il d'impossible lorsqu'on puise incessamment dans cette source qui ne peut tarir, lorsque, loin de s'appuyer sur ses lumières et sur ses talents, on s'abandonne entièrement aux mouvements et aux impressions de l'esprit de Jésus-Christ ? Lorsque, pour écrire et composer, on se met entre les mains de Dieu, comme un pinceau entre les mains d'un peintre, ou comme une plume entre les mains d'un écrivain ; sans doute on agit, on travaille de soi-même, mais on n'agit, on ne travaille que dépendamment des lumières et de l'application que l'on reçoit de Dieu. C'est ainsi que se comportait saint Bonaventure, de qui nous pouvons dire ce que saint Denis disait de saint Jérothée : *Erat patiens divina*, il était sous l'impression des choses divines.

Ces travaux, qui pourraient faire l'occupation de plusieurs hommes, ne l'empêchaient pas de prêcher l'Evangile, soit pour affermir les gens de bien dans la piété, soit pour tirer les pécheurs de l'abîme de leurs crimes. Il n'y avait point de besoin pour l'Eglise, auquel

il ne tâchât d'apporter un prompt remède : tantôt par ses écrits, tantôt par ses prières, ses négociations et ses remontrances. Pendant qu'il parcourait les diverses provinces de l'Europe, pour prévenir ou corriger les dérèglements qui commençaient à se glisser dans son Ordre, il n'omettait aucune occasion de parler aux princes, aux évêques, aux magistrats et aux corps des villes, pour le maintien de la foi et de la religion, et pour le rétablissement de la piété dans le monde. Que de missionnaires n'a-t-il point envoyés chez les nations les plus barbares, pour les éclairer de la lumière de l'Evangile? Que de prédicateurs n'a-t-il pas envoyés dans les royaumes chrétiens, pour prêcher la guerre sainte contre les Tartares, les Sarrasins, les Turcs et les autres peuples infidèles qui se jetaient sur l'héritage du Fils de Dieu? Comme ce zèle était accompagné d'une profonde humilité qui lui faisait rapporter à Dieu seul toute la gloire de ses actions et tout le succès de ses entreprises, la Bonté infinie, qui se plaît à relever les humbles et à humilier les superbes, l'honora du don des miracles. Etant à Lyon, il ressuscita le fils d'une bonne veuve qu'il était allé consoler, et qui le conjura avec larmes de lui rendre ce fils qui devait être la consolation et le support de sa vieillesse.

Nous avons déjà dit, dans la vie de saint Antoine de Padoue, que notre saint Général assista à l'ouverture de son tombeau et à la translation de ses reliques, et qu'ayant trouvé sa langue sans corruption, il l'apostropha d'une manière très-touchante : ce qui arriva en l'année 1263. Peu de temps après, il célébra son chapitre général à Pise; comme il avait une dévotion singulière envers la

sainte Vierge, entre autres constitutions il fit ordonner que dans tout son Ordre, depuis Noël jusqu'à l'Epiphanie, on dirait à la fin des hymnes : *Gloria tibi, Domine, qui natus es de Virgine*, et au répons du Prime : *Qui natus es de Maria Virgine*, et qu'on célébrerait les fêtes de la Conception et de la Visitation de Notre-Dame : ce qui s'est depuis pratiqué par toute l'Eglise. Le chapitre étant fini, il alla à Rome pour rendre ses hommages au pape Urbain IV, qu'il n'avait pas encore salué, et pour lui demander un cardinal protecteur au nom de toute sa Congrégation. Sa Sainteté lui fit offre du cardinal Ancher Pantaléon, du titre de Sainte-Praxède, son neveu ; mais le saint, qui souhaitait un protecteur éclairé et expérimenté dans les affaires, le supplia, de la part de son chapitre, de lui donner plutôt le cardinal Jean Gaëtan des Ursins, auquel saint François, par esprit prophétique, avait recommandé son institut lorsqu'il n'était encore que petit enfant : ce que le Pape lui accorda. Il eut plus de peine à obtenir pour ses religieux la décharge de la conduite des religieuses de Sainte-Claire, qui leur semblait trop onéreuse et d'une servitude insupportable, et dont saint François avait dit : « J'appréhende bien que, « Dieu nous ayant privés de femmes, le démon, pour « nous molester, ne nous ait donné des sœurs ». Notre saint obtint cependant cette décharge ; le pape déclara par sa bulle que les frères n'avaient jamais été obligés à leur rendre service, et que ce n'était point par droit de justice, mais seulement par charité, qu'ils l'avaient fait jusqu'alors. Cependant, peu de temps après, le nouveau protecteur fit tant d'instances auprès de notre saint et des principaux de l'Ordre, pour reprendre cette con-

duite que les frères avaient eue dès le temps de leur bienheureux fondateur, qu'ils se virent enfin comme forcés d'y consentir, à condition, néanmoins, que les sœurs reconnaîtraient partout, par des actes authentiques, qu'ils n'étaient nullement obligés à cette assistance, et que, la rendant librement et de leur bonne volonté, ils pouvaient s'en décharger quand ils voudraient.

Ce grand saint, s'étant arrêté dans un couvent d'Italie, en se rendant au chapitre de Pise, donna une marque éclatante de son humilité et de sa charité envers ses frères. Un de ses religieux, qui était en proie à une grande tribulation, n'ayant pu approcher de lui pour lui parler, à cause de la trop grande foule de ceux qui le venaient trouver ou qui composaient sa suite, s'avisa de sortir de la ville et de l'aller attendre à quelques milles de là, sur le chemin. Quand il aperçut ce digne général, il l'aborda et lui dit : « Mon révérend Père, j'aurais « grand besoin de vous parler pour ma consolation ; je vous « supplie très-humblement de ne pas dédaigner votre « sujet qui, pour être le dernier des frères, ne laisse pas « d'être sous votre charge et commis à vos soins ». Saint Bonaventure, l'ayant entendu, se sépara aussitôt de ceux qui l'environnaient, et, s'étant assis à terre, en pleine campagne, auprès de ce pauvre religieux, il écouta, avec une patience et une tranquillité merveilleuses, tout ce qu'il lui voulut dire, et lui donna la consolation et les remèdes qu'il pouvait souhaiter dans sa peine. Ses compagnons qui l'attendaient, trouvant cet entretien trop long, commencèrent à se lasser et à s'en plaindre, disant entre eux qu'un général ne devait pas ravaler sa dignité jusqu'au point de s'arrêter de la sorte pour un petit

frère qu'il rencontrait en passant, pendant que les premiers de son Ordre qui l'accompagnaient demeuraient sur leurs pieds au milieu du chemin. Il vit bien, lorsqu'il les rejoignit, qu'ils étaient mécontents ; mais il les apaisa par ces excellentes paroles : « Il ne m'a pas été permis, « mes frères, d'en user d'une autre manière ; car je ne « suis que le ministre et le serviteur, et ce bon religieux « est le maître. Ne savez-vous pas ce que porte expressé- « ment notre Règle ? Que les ministres », dit-elle, « re- « çoivent toujours les religieux avec douceur et charité, « et qu'ils agissent si familièrement avec eux, que chaque « inférieur puisse les aborder et leur dire ses sentiments, « comme un maître fait à son valet. Ce statut, que j'ai « souvent dans l'esprit, nous fait voir que les ministres « doivent être les serviteurs de tous les frères ; jugez « donc si je n'ai pas dû me rendre à la volonté de ce bon « frère comme à celle de mon maître, et compatir à sa « peine et à son infirmité ». Admirable leçon pour tous les supérieurs des Ordres religieux et des Congrégations ! elle leur apprend que, bien loin de se rendre de difficile accès à leurs frères par le trop grand faste de leurs personnes ou de leurs suites, ils doivent, au contraire, être toujours prêts à les recevoir, à les écouter et à les soulager, et qu'ils se doivent considérer comme des serviteurs destinés à leur consolation et à leur secours, et non pas comme des puissances absolues, qui n'ont de l'autorité que pour les faire gémir sous le poids d'un joug insupportable.

Le pape Urbain IV étant mort, Clément IV fut élu en sa place pour gouverner l'Eglise. Ce sage Pontife n'eut pas moins d'estime et d'affection pour saint Bonaventure

que ses prédécesseurs, et il la fit paraître d'une manière bien éclatante ; car le siége archiépiscopal d'York, en Angleterre, un des plus considérables de l'Europe, étant venu à vaquer (1265), et la nomination lui étant dévolue par la nullité de l'élection faite par les chanoines, il y nomma notre saint général, et lui en fit porter les bulles avec commandement de s'y soumettre ; mais cet homme admirable, qui mettait toute sa gloire à marcher sur les pas de Jésus-Christ humilié, préférant la pauvreté et l'abjection de son état de religieux aux richesses et à l'éclat d'une si haute prélature, ne les eut pas plus tôt reçues, que, quittant ses occupations ordinaires, il s'alla jeter aux pieds de Sa Sainteté pour la prier de le dispenser de cette obéissance : ce qu'il fit avec tant de force et de constance, que Clément, ravi d'une si rare modestie et d'un détachement si généreux, se laissa vaincre enfin par ses prières et accepta sa renonciation, lui disant ces paroles de l'Ecclésiastique : *Sta in testamento tuo, et in illo colloquere, et in opere mandatorum tuorum veterasce* « Demeurez dans l'état que votre père vous a marqué, « et cherchez-y vos plus doux entretiens, et vieillissez « dans l'accomplissement des commandements que vous « avez reçus du ciel » .

En 1266, saint Bonaventure tint un chapitre général de l'Ordre, à Paris, où il s'appliqua à calmer les divisions nées entre certains inquisiteurs de son Ordre et ceux des Frères Prêcheurs. Sa sagesse, sa haute prudence, et surtout cette douceur à laquelle ses contemporains étaient impuissants à résister, parvinrent à tout concilier. Il sut fixer les intérêts de chacun et faire prévaloir les intérêts sacrés et inaliénables de la sainte Eglise.

Clément IV, ayant reçu des plaintes contre plusieurs frères mineurs, en fit part à saint Bonaventure, en l'avertissant d'employer toute son autorité pour mettre un terme au mal. Le pieux général communiqua aux ministres provinciaux, réunis à Paris, ces réclamations d'un Pontife si tendrement affectionné à ses frères; puis il adressa une circulaire à toutes les provinces de l'Ordre, dans laquelle il se plaint de la manière d'agir trop molle de certains supérieurs, des courses inutiles de plusieurs religieux, de leur importunité à demander, de leur empressement à élever des édifices trop somptueux, et de ce que quelques-uns ne craignent pas, dans leurs prédications, d'attaquer les prélats.

En 1269, saint Bonaventure, toujours occupé des intérêts généraux de l'Eglise et toujours attentif à ceux de ses frères, convoqua un nouveau chapitre général à Assise, dans l'Ombrie, qui est le lieu de la naissance de saint François et de l'origine de tout son institut, et y fit faire encore de belles constitutions pour l'affermissement de l'observance régulière. Ce fut là qu'il commanda aux prédicateurs de son Ordre de publier partout la dévotion de l'*Angelus* du soir, pour honorer le bienheureux moment de l'Annonciation de l'ange et de l'Incarnation du Verbe. Son sentiment, qu'il partageait avec plusieurs Docteurs, était que ces mystères furent accomplis le soir, mais, en demeurant même dans l'opinion commune, que ce fut à minuit, il n'y a point d'heure plus propre pour en témoigner universellement sa reconnaissance que le soir, puisqu'à minuit peu de monde est éveillé pour s'acquitter de ce devoir. Aussi cette pratique s'est heureusement répandue par tout le monde chré-

tien, et les papes l'ont favorisée dans la suite de plusieurs grandes indulgences. Saint François avait ordonné qu'on célébrerait tous les samedis, dans les couvents, une messe solennelle en l'honneur de la sainte Vierge; saint Bonaventure renouvela cette ordonnance dans ce chapitre et chargea les provinciaux, les visiteurs et les gardiens, d'avoir soin qu'elle fût observée.

Il s'occupa aussi de la réforme de quelques abus qu'il n'avait pu déraciner entièrement depuis son élévation au pouvoir; mais un des objets les plus imposants de ce chapitre fut la croisade. Le saint général parla des malheurs de la chrétienté, et il le fit avec cette onction pénétrante qui était le propre de tous ses discours. Il représenta les diverses calamités auxquelles la religion de Jésus-Christ était en proie, les désirs du Chef de l'Eglise et sa confiance dans les Frères Mineurs pour une entreprise aussi importante. Il excita les ministres à prier ardemment et à toucher le ciel par leurs supplications, puis à prêcher la croisade avec un zèle infatigable, et à la faire prêcher par des hommes choisis spécialement pour ce saint ministère.

Pendant que notre saint s'enivrait, à Assise, au parfum délectable des vertus de saint François, et se plaisait à méditer, en présence du glorieux patriarche, sur les devoirs de sa charge, il fut appelé à reprendre la plume pour défendre encore une fois les pauvres du Seigneur. Un docteur de Paris, Girard d'Abbeville, ennemi des Frères Mendiants, lança contre eux un libelle anonyme, dans lequel il exaltait la fuite de la persécution et de la mort, comme un acte propre des parfaits et des saints, attaquait l'abstinence et le jeûne comme

étant des pratiques convenables seulement aux faibles et aux imparfaits; relevait l'état de ceux qui possédaient des biens, et ravalait celui des pauvres volontaires jusqu'au rang d'une vie basse et dangereuse. Enfin il s'efforçait d'attaquer et d'avilir, par des subtilités malignes, la pauvreté et l'humilité des Religieux Mendiants.

Saint Bonaventure le poursuivit, non point avec l'amertume d'un cœur haineux, mais avec la charité brûlante d'une âme calme et tranquille. Il prit corps à corps chacun des arguments de son adversaire, les renversa avec une force de raisons irréfutables, avec une abondance de doctrine digne de son savoir et de sa haute réputation. L'*Apologie des pauvres*, entreprise par le plus éminent des pauvres, les a vengés dignement des injures de leurs ennemis et a mis fin à cette nouvelle tentative de l'orgueil humilié.

Saint Bonaventure possédait des qualités si rares et si héroïques, que sa réputation volait par tout le monde chrétien. Le Saint-Siége s'étant trouvé vacant par la mort de Clément IV, les cardinaux restèrent trois ans assemblés à Viterbe, où Sa Sainteté était morte, pour y procéder à l'élection d'un nouveau pape; ne pouvant s'accorder sur ce choix, ils mirent, d'une commune voix, toute l'élection entre les mains de saint Bonaventure, et protestèrent tous qu'ils reconnaîtraient celui qu'il leur nommerait, et lui-même, s'il se présentait pour cette dignité. Tel est le sentiment de quelques historiens; mais ce n'est pas ce que Wadding et Raynaldi ont inséré dans leurs *Annales*. D'après ces derniers, les cardinaux donnèrent pouvoir, non pas à saint Bonaventure, mais à six

d'entre eux, de nommer celui qu'ils jugeraient le plus propre, quand même ce serait quelqu'un des six. Toute la part que notre saint eut dans cette affaire fut sans doute de contribuer à cette convention et de faire son possible pour que l'élection tombât sur Thibaut Visconti, archidiacre de Liége, qui était alors à Jérusalem pour les affaires de l'Eglise, et qui, à son retour, se fit appeler Grégoire X. Peut-être aussi les six cardinaux lui déférèrent-ils cette nomination, et qu'ensuite ils la proposèrent comme faite par leur propre choix : ce qui accorde assez bien les deux opinions différentes sur ce sujet.

En 1272, saint Bonaventure tint pour la seconde fois le chapitre général de son Ordre à Pise. Il y fit une ordonnance bien digne d'un saint embrasé des ardeurs de la divine charité. Comme les Frères Mineurs laissaient dans le monde des parents tendrement chéris, dont la vieillesse s'écoulait loin d'eux et se terminait privée des consolations de leur amour, il établit un lien de pieuse union et de douce reconnaissance entre l'Ordre et les familles dont les membres avaient accru sa prospérité. Il arrêta que tous les ans, avant le premier dimanche de l'Avent, on célébrerait un service solennel dans toutes les maisons des Frères, pour le repos de l'âme de leurs parents morts. Cette ordonnance est demeurée en vigueur dans l'Ordre Séraphique, et les siècles n'ont rien changé à une constitution si conforme aux vœux de la piété et aux exigences de l'amour filial.

Peu de temps après, le nouveau pape, considérant le besoin qu'il avait de quelques personnes éminentes en doctrine et en sainteté pour l'aider à soutenir le pesant fardeau de l'Eglise universelle et pour examiner et dé-

cider avec lui les grandes affaires qui se devaient proposer au concile général de Lyon, jeta, pour cela, les yeux sur saint Bonaventure et résolut de le faire cardinal. L'humble serviteur de Dieu, étant averti de ce dessein, se retira d'Italie le plus tôt et le plus secrètement qu'il lui fut possible, pour en éviter l'effet, et, étant venu à Paris, il commença son bel ouvrage des *Visions de l'Eglise sur l'Hexaéméron*; dont il enseigna publiquement une partie. Mais cet innocent artifice ne fut pas capable de faire changer de résolution à Sa Sainteté; au contraire, apprenant où il était, il lui envoya un ordre exprès de se rendre incessamment auprès de sa personne. Saint Bonaventure, qui, pour avoir commandé tant d'années, n'avait pas oublié d'obéir, se soumit à cet ordre.

Lorsqu'il eut atteint les confins de la Toscane, il alla se reposer pendant quelques jours en son couvent de Migel, près de Florence. Deux nonces, envoyés pour lui présenter le chapeau de cardinal, ayant appris en chemin où il était, le vinrent trouver. Ils arrivèrent à la fin du repas; notre saint lavait et essuyait à son ordinaire la vaisselle, suivant l'usage de la communauté. La présence de ces députés ne l'étonna point; il ne rougit point d'exercer devant eux un si humble emploi; il ne voulut point interrompre son travail pour les recevoir; mais, ayant donné ordre de les conduire dans une chambre, il acheva tranquillement ce qu'il avait commencé. On dit même qu'il fit suspendre le chapeau de cardinal à la branche d'un cornouiller qui était auprès de la cuisine; et Wadding, dans les *Annales de l'Ordre de Saint-François,* qu'il composait en 1628, assure que le cornouiller durait

encore de son temps, plein de vie et de verdeur, et qu'on le montrait aux pèlerins qui passaient par ce couvent. Lorsque la vaisselle fut lavée, il rassembla ses frères et leur dit en gémissant : « Enfin, mes frères, après nous « être acquitté des devoirs de frère mineur, il faut que « nous ployions encore les épaules sous le poids de cet « office ; mais, croyez-moi, les emplois du cloître sont « aisés et salutaires, tandis que ceux qui sont attachés « aux grandes dignités sont pesants et pleins de dan- « gers ». Ensuite, il alla trouver les envoyés du souverain Pontife, et les reçut avec tout le respect et l'honneur que demandait leur mission. Le pape le consacra évêque d'Albano, l'un des six suffragants de Rome, qui se donnent ordinairement aux six plus anciens cardinaux-prêtres.

Cependant Sa Sainteté, ayant convoqué un Concile général à Lyon, dans le but de pourvoir aux besoins de la Terre-Sainte, de consommer l'union des Grecs à l'Eglise romaine, et de réformer les mœurs, saint Bonaventure ne manqua pas de s'y trouver. Il y prêcha, à la seconde et à la troisième session, sur les sujets proposés par le pape, et travailla aussi beaucoup dans les conférences, pour leur faire avoir un heureux succès. Quelques auteurs même disent qu'il y présida; mais, comme le pape se trouva en personne à toutes les quatre sessions qui se tinrent de son vivant, tout ce que l'on peut dire est qu'il eut, sous le pape, la direction générale du Concile, et qu'effectivement il présida à tous les conseils et à toutes les assemblées qui se tinrent en particulier pour examiner ou négocier ce qui devait se terminer dans les sessions.

Tant de soins ne pouvaient s'accorder avec le gouvernement de l'Ordre des Frères Mineurs; il devenait de plus en plus difficile de faire face à tous les devoirs de cette charge et à ceux du cardinalat. Saint Bonaventure s'en ouvrit donc à Grégoire, et lui communiqua le dessein où il était de remettre à un autre le soin de sa famille bien-aimée. Le pape l'approuva, et le 20 mai, quelques jours après la session du Concile, il tint le chapitre général de l'Ordre. Là, il représenta à ses frères l'impossibilité où il se trouvait de les diriger plus longtemps d'une manière convenable, selon l'esprit de leur sublime institut; il allégua les embarras de sa nouvelle charge, les travaux sans nombre qu'elle exigeait de lui dans la circonstance présente, la volonté du souverain Pontife, le danger pour l'Ordre de décliner de sa ferveur sous un supérieur distrait par d'autres affaires. Il les invita donc à lui élire un successeur et déposa entre leurs mains le commandement dont il avait porté le fardeau pendant dix-huit ans. Puis il leur promit de demeurer l'enfant de François d'Assise et leur frère, et de leur conserver son affection et sa tendresse.

La tristesse la plus vive accueillit une semblable ouverture; on eût voulu voir différée encore une résolution si pénible pour l'Ordre tout entier. Mais comme il n'y avait plus à revenir sur un acte dicté par le sentiment du devoir et approuvé par un saint Pontife, le chapitre dut se décider à choisir un autre supérieur général.

Le lendemain de la quatrième session, qui se célébra le 6 juillet 1274, Dieu, voulant faire passer notre saint de l'assemblée de l'Eglise militante, dont il avait si bien

mérité, durant sa vie, à celle de l'Eglise triomphante, où il devait recevoir la couronne de ses travaux, permit qu'il tombât dans une défaillance extrême. Saint Bonaventure comprit de suite toute la gravité de son état. Il n'en fut pas ému, car depuis longtemps il envisageait la mort d'un œil calme et assuré. Les jours de sa maladie furent des jours de prière et de sainte retraite, où, rendu à lui-même, il pouvait enfin laisser son esprit se diriger vers les célestes hauteurs.

A la nouvelle de sa maladie, la ville fut dans la consternation; les Pères du Concile tremblaient pour une existence aussi chère, et le pape surtout demeurait en proie aux appréhensions les plus vives. Les Frères Mineurs étaient dans le deuil et une affliction extrême; ils priaient et suppliaient le ciel de se montrer propice à leurs vœux. Comme le mal croissait rapidement, la nouvelle se répandit aussitôt que l'illustre malade approchait du terme de sa vie. Alors Grégoire X, le saint et tendre pontife, voulut lui conférer lui-même les derniers secours de la religion. Il vint donc l'oindre de l'onction dernière et l'encourager dans cette épreuve suprême d'une vie laborieuse, toute consacrée à la gloire de l'Eglise.

L'état du pieux cardinal ne lui permettait pas de recevoir le sacrement de l'Eucharistie; affligé, mais plein de résignation et d'amour, il demande qu'on approche au moins un peu de sa poitrine l'hostie divine, afin de ressentir encore une fois les indicibles émanations de la Divinité cachée dans ce sacrement. Le Dieu miséricordieux accorda à son serviteur plus qu'il n'eût jamais osé espérer. L'hostie, s'échappant des mains du ministre

sacré, vint se placer d'elle-même sur le cœur du pieux malade, le pénétra, en imprimant pour un instant la marque sensible de son passage, et l'enivra d'un torrent de délices. Alors le saint éclata en actions de grâces et en soupirs de tendresse ; ses élans redoublèrent jusqu'à ce que son âme se détacha de son corps, devenu impuissant à soutenir à la fois les transports de sa ferveur et la violence de la maladie, et alla continuer dans les cieux le cantique d'amour commencé au milieu des prodiges de la divine charité, le 15 juillet 1274.

Le bruit de cette mort bienheureuse se propagea rapidement dans toute la ville ; le récit du miracle eucharistique accompli à ce dernier moment vola de bouche en bouche, mais pour accroître la douleur. Jamais l'illustre enfant de François d'Assise n'avait paru aussi grand qu'en ce jour, jamais l'on n'avait mieux compris quel malheur venait de frapper le Concile et l'univers chrétien.

Le pape, pour témoigner la douleur qu'il avait de cette perte, voulut assister lui-même, avec tout le corps du Concile, composé de cardinaux, d'évêques, d'abbés et des principaux députés des Grecs, à sa pompe funèbre, qui fut faite dans l'église des Frères Mineurs. La ville entière de Lyon s'y trouvait ; mais le temple sacré ne pouvait contenir cette multitude avide de rendre hommage au serviteur de Dieu. L'officiant fut le cardinal Pierre de Tarentaise, de l'Ordre de Saint-Dominique, et cardinal-évêque d'Ostie, qui, depuis, a été élevé au souverain Pontificat sous le nom d'Innocent V. Après la cérémonie, il monta en chaire et fit l'oraison funèbre du saint, en prenant pour texte ces paroles du premier livre des

Rois : *Doleo super te, frater mi Jonatha, amabilis et dilecte nimis.* Le pape ordonna à tous les prêtres catholiques de dire une messe pour le repos de son âme, en reconnaissance des grands services qu'il avait rendus au christianisme. Il n'y eut personne qui ne pleurât cette mort et qui ne s'écriât que la colonne de l'Eglise était tombée, que le plus grand des athlètes du Christ n'était plus. Aussi saint Bonaventure avait reçu cette grâce du ciel, que qui que ce soit ne le pouvait voir sans concevoir du respect et de l'affection pour lui.

Beaucoup d'auteurs célèbres se sont étendus sur ses louanges; mais il n'y a rien de si beau que ce que le grand pape Sixte V dit de lui dans la bulle où il ordonne sa fête avec l'office d'un docteur : « Saint Bonaventure », dit-il, « a un don tout particulier d'écrire. On y voit une « profonde érudition, un raisonnement subtil, un discours « fort et énergique, mais surtout un tour admirable qui « gagne les esprits les plus obstinés et touche les cœurs « les plus endurcis ; la ferveur et la piété y sont inséparables de la science, et on les trouve répandues dans tous « ses ouvrages ». De sorte que Sixte V a eu raison de dire qu'il semble que le Saint-Esprit ait voulu parler par sa bouche.

On l'a peint recevant la communion des mains d'un ange. L'humilité de saint Bonaventure était si grande, qu'avant d'être prêtre elle lui faisait craindre de recevoir la communion. Un jour, pendant qu'il assistait à la messe un ange vint lui apporter l'hostie de la part de Dieu. — Il est souvent représenté en costume de son Ordre, mais avec le chapeau de cardinal. — On le voit aussi recevant de la très-sainte Vierge une sorte de chapelet composé de

trois *Pater* séparés par quatre *Ave*. Ce doit être une allusion au Psautier qu'il a composé en l'honneur de Marie. — On lui a mis quelquefois en main un ciboire, par allusion au fait de l'hostie miraculeuse qu'il reçut avant de mourir. — On le représente tenant entre ses mains la langue rayonnante de saint Antoine de Padoue.

En 1430, on fit l'ouverture de son tombeau, pour placer plus honorablement ses précieuses reliques. On trouva son corps réduit en cendres; mais sa tête était aussi entière et aussi fraîche que le jour de sa mort, et son cœur pareillement était sain, et sans nulle corruption. Ses os furent mis dans une châsse, mais on plaça ce chef et ce cœur qui avait été autrefois si embrasé des flammes de l'amour divin, en des châsses séparées: conduite admirable de la divine Providence, qui voulait en conserver une partie à l'Eglise. Car, dans le siècle suivant, les Calvinistes, s'étant rendus maîtres de la ville de Lyon, brûlèrent, au milieu de la place publique, les ossements de ce docteur séraphique qui les avait par avance condamnés dans ses écrits; mais son chef fut sauvé par l'industrie d'un religieux de son Ordre, qui souffrit de grands tourments pour ne point déceler le lieu où l'on avait caché les vases sacrés.

Ces impies, ajoutant sacrilége sur sacrilége, tirèrent du brasier les cendres précieuses de ces ossements, et les jetèrent dans la rivière de la Saône, qui se décharge dans le Rhône, comme pour abolir la mémoire de cette puissante colonne de la religion. Mais, bien loin de lui nuire par leur malice, ils ne servirent qu'à donner un nouvel éclat à sa gloire; car nous avons sujet de croire que Dieu, qui honore infiniment ses saints, lui aura fait

part dans le ciel de l'auréole du martyre, pour l'outrage que l'on faisait sur la terre à cette autre partie de lui-même, d'autant plus que saint Bonaventure a souhaité toute sa vie d'être sacrifié pour la gloire de son Dieu, et que le martyre a plutôt manqué à sa volonté que sa volonté au martyre. Avant ce temps, on avait déjà porté à Bagnarea, lieu de sa naissance, un ossement de son bras. On dit aussi qu'il y a un de ses os à Venise.

L'an 1482, le pape Sixte IV le canonisa, à l'instance de Louis XI, roi de France, et Sixte V le mit au nombre des Docteurs, en 1587. Sa mémoire est marquée avec honneur au martyrologe et au calendrier romains et en celui de l'Ordre de Saint-François, par le Père Artus du Moustier.

(Petits Bollandistes.)

FRÈRE JEAN D'ARRIBA

1634. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vie laïque de frère Jean. — Il prend l'habit. — Ses vertus modestes. — Ses longues maladies et sa patience dans les épreuves. — Sa mort.

Frère Jean naquit dans un petit village voisin de Salamanque, en Espagne. Uni à une femme pieuse et craignant Dieu, il lui demanda la permission de prendre l'habit de frère lai, et il prononça ses vœux dans la province de Saint-Michel.

Dans cette condition, il fut pour les religieux comme pour les laïques un véritable modèle de perfection chrétienne. Ses vêtements usés et mal raccommodés, la corde

qu'il portait autour des reins, sa nourriture grossière, ses jeûnes continuels, témoignaient assez du désir dont il était animé. Même lorsqu'il fut parvenu à un âge très-avancé, il ne s'épargna pas les mortifications; loin de là, il devint plus dur pour lui-même.

C'est à lui qu'étaient confiés les ouvrages les plus rebutants et l'entretien du jardin du couvent. Cependant, malgré la fatigue dont il était accablé tous les soirs, il trouvait encore assez d'énergie pour passer plusieurs heures de la nuit à méditer sur les souffrances du Sauveur. C'était là sa consolation et son espoir dans les épreuves ; et d'ailleurs Dieu, qui l'avait choisi, ne l'abandonna jamais. Comme il était d'un tempérament faible, les maladies avaient prise sur lui, et il souffrit cruellement; c'est dans ces moments-là surtout que les consolations du ciel ne lui manquèrent pas. La douleur lui arrachait des cris d'angoisses, son visage était profondément altéré, tout son corps se tordait dans d'atroces convulsions, et puis subitement une sérénité immense se lisait dans ses yeux, le mal disparaissait, la vie semblait reprendre une vigueur nouvelle. C'est qu'un habitant du ciel, saint Antoine de Padoue, saint François d'Assise, quelquefois la Vierge Marie ou le Sauveur lui-même, venait de lui apporter d'ineffables consolations.

Il mourut le 14 juillet 1634, après avoir passé vingt et un ans dans l'Ordre. Longtemps après sa mort, son corps demeura parfaitement conservé : Dieu, par ce prodige, manifestait ainsi d'une façon éclatante les vertus de son serviteur.

(*Chroniques de la province de Saint-Michel.*)

LES FRÈRES PAUL CAPÉTON
ET FRANÇOIS OVAIRE

1451. — Pape : Nicolas V. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Paul Capéton fut pendant longtemps l'ornement du couvent d'Amérique, en Italie. C'était un homme d'une vie austère, impitoyable pour lui-même, toujours travaillant, jeûnant et se mortifiant ; il se nourrissait de pain et d'eau.

Sa candeur et sa naïveté tout enfantine, la pureté de son âme qui ne comprenait pas le mal, l'exposèrent aux risées des hommes ; mais aussi elles attirèrent sur lui les bénédictions de Dieu, qui lui prodigua ses faveurs et lui fit connaître d'avance le jour et l'heure de sa mort. C'est le 14 juillet 1451, qu'il obtint l'éternelle récompense de ses belles vertus.

On conserve dans le même couvent les précieux restes d'un autre saint homme, le bienheureux Frère François Ovaire, à qui Dieu révéla aussi le jour de sa mort (1520). Son tombeau ayant été ouvert plusieurs années après qu'il y avait été placé, il en sortit un parfum de violette qui se répandit dans toute l'église.

(VADDING.)

CATHERINE DE SAINTE-MADELEINE

CLARISSE

1593. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Fondation du couvent des Clarisses de Belvis. — Efforts des démons pour l'empêcher. — La première abbesse. — Ses vertus. — Sa science. — Sa mort.

Sœur Catherine de Sainte-Madeleine est la première abbesse du couvent de Belvis.

Fondée par Béatrix de Monroy y Ayola, la veuve de Ferdinand Alvarez de Tolède, compte d'Oropesa, cette pieuse maison eut des commencements difficiles. Les démons s'acharnèrent pour ainsi dire par avance contre les nouvelles Clarisses ; on racontait dans le peuple qu'un énorme serpent avait établi son repaire au milieu même du couvent, que des voix effrayantes s'y faisaient entendre la nuit, et que de pâles fantômes y traînaient des chaînes. Voilà les terreurs contre lesquelles sœur Catherine eut tout d'abord à lutter : elle sortit victorieuse du combat, grâce à l'intercession de saint Jean-Baptiste, patron du couvent, et de saint François, l'esprit du mal abandonna la place ; et pendant plusieurs mois on entendit retentir les célestes concerts des anges.

Sœur Catherine de Sainte-Madeleine exerça pendant dix-sept ans la charge d'abbesse : c'était un modèle de toutes les vertus. Elle s'attacha surtout à établir fortement la règle dans la nouvelle maison, de façon à y instituer une tradition qui fût une garantie pour l'avenir.

Elle-même marcha en tête de ses sœurs dans le rude sentier qu'elle voulait leur apprendre à gravir. Par ses jeûnes et ses mortifications, elle parvint à soumettre si complètement la chair à l'esprit, qu'elle vivait, pour ainsi dire, comme si elle n'avait pas de corps. Il n'était bruit dans tout le pays que de ses longues prières, de ses contemplations et de ses extases : on racontait que souvent les saints ou Dieu lui-même lui apparaissaient et venaient s'entretenir avec elle des mystères de la religion.

D'où, en effet, aurait-elle pu tirer cette connaissance merveilleuse et admirable qu'elle avait des saintes Ecritures ? Les plus savants docteurs lui enviaient ses explications si nettes et si lumineuses, et souvent un seul mot sorti de sa bouche mit fin à de longs débats.

Elle mourut en 1593, le jour de la fête de saint Bonaventure, son patron, et ses sœurs prétendirent avoir vu sa belle âme s'élever au ciel sous la forme d'une colombe éblouissante de blancheur.

(Chron. de la prov. des Saints-Anges.)

SŒUR FRANÇOISE DE BETHLÉEM

CLARISSE

1601. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe III.

Cette pieuse fille, nièce du comte d'Oropesa, et la première supérieure du couvent de Belvis, fut, comme sœur Madeleine, un modèle d'austérité. Elle pratiquait

tous les jeûnes recommandés par l'Eglise et par la règle, et s'en imposait d'autres encore ; elle portait un cilice, et ne se couchait jamais sur un lit. Plus humble que la dernière des femmes, elle ne permettait pas qu'on lui parlât de sa noble origine : « Laissez-moi « oublier », disait-elle, « ce que j'ai abandonné par « amour pour mon Dieu ».

Sa piété aussi était admirable ; on peut dire qu'elle priait sans cesse, non-seulement à la chapelle, mais partout, dans sa cellule, au réfectoire, dans la cour du couvent, en travaillant, en se reposant, je dirai presque en dormant. Elle reçut en récompense le don d'extase ; le Christ et ses saints patrons lui apparurent à plusieurs reprises.

Quand elle mourut, en 1601, une musique céleste retentit dans le couvent, au moment où elle expira.

SŒUR MARIE DE SAINTE-ANNE

CLARISSE

1614. — Pape : Paul V. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Jeunesse admirable de sœur Marie. — Sa vocation religieuse. — Ses luttes contre le démon. — Résistances qu'elle a à vaincre pour entrer au couvent. — Ses vertus extraordinaires. — Ses souffrances. — Sa mort.

Sœur Marie de Sainte-Anne, qui naquit en Espagne de parents nobles et riches, montra dès son jeune âge les plus heureuses dispositions. Encore tout enfant, elle se préparait en secret, par ses veilles, ses jeûnes, ses disciplines et ses autres mortifications, à entrer au

couvent des Clarisses de Madrid. Le démon, furieux, s'acharna contre elle et sema sous ses pas des abîmes; elle les évita, et parvint, après trop d'années, à réaliser le vœu le plus ardent de sa vie, c'est-à-dire à prendre le voile.

Dès lors, elle fut un parfait miroir de toutes les vertus religieuses, en particulier de l'humilité et de l'obéissance. Les yeux toujours fixés à terre, n'ayant d'autre volonté que celle de ses supérieures, ne songeant qu'à se soumettre à tout le monde, on eût dit qu'elle avait été créée pour obéir. Afin d'accomplir un ordre, elle eût surmonté tous les obstacles et triomphé de toutes les difficultés; aucun effort ne lui coûtait. Lorsque, pour l'éprouver, sa maîtresse lui adressait des reproches qu'elle ne méritait pas, elle s'inclinait sans répondre, et demandait pardon des fautes qu'elle ne se rappelait pas avoir commises.

Elle reçut de Dieu le don des larmes. Quand elle priait, à genoux, sur la pierre froide de l'autel, toute la vie de son Seigneur Jésus passait devant ses yeux comme un triste mirage; et des torrents de larmes ruisselaient sur son visage, et sa poitrine gonflée était pleine de sanglots. D'autres fois, au contraire, une félicité céleste resplendissait dans ses traits; c'est qu'elle voyait avec son âme les cieux ouverts et la majesté infinie de Dieu assis sur son trône au milieu d'un cortége de Séraphins.

Ainsi son cœur s'élevait vers le Très-Haut par la contemplation et la prière; et comme pour rendre plus pure encore sa radieuse virginité, Jésus lui envoyait des souffrances et des épreuves. Sa vie ne fut en quel-

que sorte qu'une longue suite de maladies, et quand elle approcha de son heure dernière, son corps épuisé semblait un cadavre vivant. Elle s'éteignit doucement en murmurant les doux noms de Jésus et de sa très-sainte Mère, et elle passa sans secousse de cette terre de larmes dans le royaume des élus (14 juillet 1614).

Un vénérable prêtre déclara qu'il avait vu son âme monter tout droit dans les cieux, sans s'arrêter au purgatoire, et quelques années après sa mort, comme on ouvrait son tombeau pour placer ses précieux restes sous l'autel, on s'aperçut avec une pieuse joie que son cadavre, encore intact, conservait toutes les apparences de la vie.

(Chroniques de la prov. des Saints-Anges.)

LÉONORE DE SAINT-JOSEPH

CLARISSE

1652. — Pape : Innocent X. — Roi d'Espagne : Philippe III.

SOMMAIRE : Pieuse jeunesse de Léonore. — Son inépuisable charité. — Maladie et vœu. — Elle prend le voile. — Sa soumission à la règle. — Dons extraordinaires : extases, guérison et prophétie. — Tentations et victoire. — Sa mort.

Léonore de Saint-Joseph naquit à Truxillo, en Espagne, de parents considérés , et, dès sa jeunesse, elle montra par ses vertus précoces que Dieu l'avait choisie pour en faire une de ses plus glorieuses servantes. A huit ans, elle témoignait déjà une charité inépuisable et une piété ardente ; sa jeunesse entière se passa, non pas dans les jeux et les plaisirs, mais dans la pratique des bonnes œuvres.

Elle arriva ainsi jusqu'à l'âge de dix-sept ans, aimée de tous, modèle des jeunes filles, ses compagnes. A cette époque, elle fit une grave maladie qui faillit la conduire au tombeau et pendant laquelle elle promit au Seigneur de prendre, si elle guérissait, le voile des Clarisses. Elle fut sauvée en effet, presque miraculeusement, et tint parole.

On comprend qu'avec une jeunesse exemplaire comme la sienne, elle n'eut pas besoin de grands efforts pour s'astreindre à la règle : elle y était préparée ; elle changea de vêtements, non de vie, et tout d'abord ses merveilleuses vertus étonnèrent les religieuses les plus austères. Nulle ne priait avec plus de ferveur, nulle ne montrait plus de patience dans les épreuves, nulle enfin ne s'imposait de plus rudes mortifications.

Quand elle eut prononcé ses vœux, on la nomma infirmière du couvent. C'est dans cette condition, où elle déploya une charité et un dévouement inépuisables, qu'elle reçut de Dieu le plus de faveurs. Elle guérit miraculeusement bon nombre d'agonisants.

Sa piété aussi ne se lassait jamais. Jour et nuit, quand ses occupations ne l'appelaient pas quelque part, on la trouvait à genoux dans sa cellule ou à la chapelle ; toujours la première au chœur pour les Matines, elle y demeurait d'ordinaire jusqu'aux Nones ; elle avait si peur de ne pas entendre la cloche qui appelle les religieuses à l'église, que souvent elle ne se couchait pas.

Dieu la récompensa de tant de vertus par des dons extraordinaires. Lorsque, prosternée sur les marches de l'autel, elle priait avec ardeur, les murs de la cha-

pelle disparaissaient tout à coup, et il lui semblait voir les cieux ouverts et le Seigneur, son Dieu, ayant le Fils à sa droite, assis sur un trône éclatant, dans sa pleine et infinie majesté. Dans ces fréquents moments d'extase, elle perdait complètement le sentiment des objets extérieurs ; aucun bruit, pas même celui de la cloche du couvent, ne la rappelait à elle, et plus d'une fois, par excès de piété, elle eût manqué à ses devoirs, si Dieu, qui veillait sur elle, n'avait pris soin de lui envoyer son ange gardien pour l'arracher à sa contemplation.

Protégée ainsi par les puissances célestes, le démon, malgré sa rage, n'eut aucune prise sur cette fidèle servante du Seigneur. En vain il épuisa contre elle ses forces et ses ruses, en vain il la tourmenta sans trêve ni relâche pendant des mois entiers, toujours elle demeura inébranlable comme un rocher qu'aucune tempête ne peut renverser; et les tentations qu'elle repoussa victorieusement ne firent que rehausser encore la splendeur de sa vertu.

On attribue à sœur Léonore un certain nombre de miracles. Il est en effet prouvé manifestement qu'elle eut le don de guérison et de prophétie. Une jeune fille noble voulait entrer au couvent, mais ses parents s'y opposaient et menaçaient de ne jamais lui en accorder l'autorisation. La pauvre enfant s'adressa à Léonore, par l'intermédiaire d'une de ses parentes. La vénérable religieuse se mit aussitôt en prières, et éclairée tout à coup de l'esprit de Dieu : « Dites à votre nièce qu'elle sera « Clarisse », s'écria-t-elle ; « car telle est la volonté « d'En-Haut ». En effet, la jeune fille prit le voile quel-

que temps après, et elle devint célèbre sous le nom de sœur Claire de la Croix.

Léonore exerçait les fonctions de supérieure quand elle fut atteinte de la maladie qui devait l'emporter. Ses souffrances furent cruelles ; mais, au plus fort de la douleur, son courage ne l'abandonna pas un seul instant. C'est qu'elle avait mis sa confiance en Dieu, et elle croyait fermement que la mort n'est pas une fin, mais un commencement. Elle offrait ses peines au céleste Fiancé des vierges, et, pleine d'une joie ineffable à la pensée qu'elle allait bientôt le rejoindre, elle souriait au milieu des souffrances. Elle reçut avec une tendre piété les Sacrements des mourants, et la dernière nuit avant sa mort, rappelant le peu qui lui restait de forces, elle adressa à ses sœurs tout en larmes quelques paroles de consolation et des recommandations touchantes. Puis, sentant venir sa fin, elle leur demanda de réciter avec elle les prières des morts, et s'endormit enfin du sommeil des justes, le 14 juillet 1652.

(Chroniques de la prov. de Saint-Michel.)

SŒUR CLAIRE DE LA CROIX

CLARISSE

1658. — Pape : Alexandre VII. — Roi d'Espagne : Philippe IV.

SOMMAIRE : Noblesse de sœur Claire. — Enfant, elle s'impose à elle-même une règle sévère. — Elle entre dans l'Ordre malgré ses parents. — Ses mortifications. — Sa piété ardente. — Maladies et épreuves. — Sa mort.

Sœur Claire de la Croix naquit à Truxillo : elle était fille de Jean de Chaves y Orellana et de Yolande de

Caravajal, tous deux appartenant à la plus haute noblesse espagnole. A l'éclat d'un grand nom, Claire ajouta l'éclat de grandes vertus, dans le monde d'abord, puis dans un couvent de Clarisses.

A l'âge de dix ans, elle s'était imposé à elle-même une règle sévère de conduite, dont elle ne s'écarta pas un instant : à certains jours fixes, elle se donnait la discipline, à certaines heures elle se retirait pour prier dans la chapelle de la maison paternelle. Deux ans plus tard, elle fit une confession générale, pour se préparer à servir Dieu avec un cœur plus pur, s'il était possible, et elle manifesta hautement le projet qu'elle avait conçu depuis longtemps de prendre le voile des filles de Sainte-Claire. Ses parents essayèrent de la détourner de son projet par la persuasion d'abord, puis par les menaces ; mais rien n'y fit. Que peuvent les hommes pour entraver la marche des desseins de Dieu ?

Religieuse, Claire de la Croix ne tarda pas à devenir célèbre par ses austérités. Dans un corps faible et maladif, elle cachait une âme forte et énergique, avide de souffrances, recherchant les épreuves, s'imposant de rudes mortifications. Lorsque, à grands coups de discipline, elle avait lacéré sa chair, mis à nu ses os et répandu son sang, elle avivait encore ses blessures en les couvrant d'un cilice en crin. « Ces plaies-là », disait-elle en les montrant à ses sœurs, « c'est le remède de « celles de l'âme ». Elle dormait sur une planche, avec une pierre pour oreiller ; ou, pour mieux dire, elle se reposait une heure ou deux chaque nuit ; le reste du temps, elle le passait à prier.

Cœur embrasé d'amour, sa piété ne pouvait être et

ne fut pas ordinaire : ce n'était pas un feu timide et discret, à moitié caché sous la cendre ; mais une flamme vive et impétueuse, projetant au loin sa lumière et sa chaleur. Elle priait durant des journées et des nuits entières, les yeux levés au ciel, le visage extatique, transfigurée par l'émotion violente qu'elle éprouvait, quelquefois versant des torrents de larmes, tantôt chantant les louanges du Seigneur et lui rendant grâces pour ses bienfaits, tantôt implorant sa pitié et réclamant de sa miséricorde des épreuves et des souffrances.

Elles ne lui firent pas défaut : maladies physiques et morales, tentations du démon, douleurs de l'âme et du corps, rien ne lui manqua. Pendant huit années, elle fut en butte aux attaques de l'esprit du mal ; au prix de quels efforts elle les repoussa, Dieu seul le sait.

La fin de sa vie fut plus calme ; elle jouissait de la douce sérénité des vieillards qui, après avoir accompli presque entièrement le rude voyage de la vie, voient avec joie approcher le terme de leurs maux. Quand survint sa dernière maladie, elle témoigna d'une grande félicité : « Tout va bien », disait-elle, « enfin je vais « mourir ». La mort approchait en effet à grands pas ; après quelques jours seulement de souffrances cruelles, elle reçut les derniers Sacrements, et s'endormit dans le sein de Dieu, pendant que ses sœurs autour d'elle récitaient le *Credo* (1658).

(Chroniques de la prov. de Saint-Michel.)

QUINZIÈME JOUR DE JUILLET

LA B. ANGELINA DE MARSCIANO

COMTESSE DE CIVITELLA

1435. — Pape : Eugène IV. — Roi de France : Charles VII.

SOMMAIRE : Noble origine et jeunesse pieuse d'Angéline de Marsiano. — Après la mort de sa mère elle prend la résolution d'entrer au couvent. — Son père la force à se marier. — Mort de son mari. — Elle entre dans le Tiers Ordre. — Persécutions dont elle est l'objet. — Miracles à Naples. — Exil d'Angéline. — Son voyage à Assise et à la Portiuncule. — Fondation d'un couvent à Foligno. — Nouvelles fondations à Naples, à Rome et dans toute l'Italie. — Angéline est nommée abbesse générale du Tiers Ordre. — Vertus d'Angéline. — Sa sainte mort. — Miracles qui suivirent sa mort.

La bienheureuse Angelina naquit en 1377, à Monte-Giove, en Italie. Son père, Jacques Angioballi, était seigneur suzerain de Monte-Giove, de Marsciano, de Monte-Marte, de Miliano, de Citona, de Monte-Leone, et autres lieux dans les environs d'Orviéto, de Todi et de Pérouse. Anne, sa mère, était fille du comte de Corbara. Elle reçut au baptême le nom d'Angelina, et le mérita par sa vie exemplaire. Jeune, on l'eût prise pour un ange égaré sur la terre.

Les belles qualités dont elle était douée se manifestèrent tout d'abord. On la voyait élevant de ses petites mains des autels qu'elle se plaisait à orner de fleurs champêtres, et, réunissant ses compagnes, elle leur apprenait à chanter les louanges du Seigneur. « Un « jour », disait-elle dès lors, « j'élèverai des couvents et « des églises, et je conquerrai des âmes au céleste « Fiancé ».

A douze ans, elle perdit sa mère, une sainte femme qu'elle aimait tendrement et qu'elle respectait encore davantage. Ce lui fut un prétexte pour se retirer du monde où, d'ailleurs, à cause de sa jeunesse, elle n'avait fait jusqu'alors que de courtes apparitions, et pour lequel elle se sentait une répulsion instinctive. C'est à cette époque aussi qu'elle prononça le vœu, auquel il lui fut impossible de rester entièrement fidèle, de ne pas prendre un époux mortel, et de garder la fleur de sa virginité pour le Fiancé éternel. Ses vertus allaient sans cesse se développant, sa charité devenait plus ardente, sa piété plus vive ; elle passait en prières la plus grande partie de ses journées ; le reste du temps, elle le consacrait aux pauvres malades.

Elle n'était âgée que de quinze ans quand son père voulut la marier à Jean de Terni, comte de Civitella, petite ville et forteresse du pays des Abruzzes. Ce fut pour la pauvre fille comme un coup de foudre. Le moyen, en effet, de tenir son vœu, et en même temps de ne pas désobéir à son père. Elle essaya du moins d'obtenir un répit ; mais le comte entra en fureur et lui déclara qu'il la tuerait de sa main si, dans huit jours elle ne lui donnait pas une réponse favorable.

Dans cette extrémité, Angelina eut recours à Dieu. Elle pria et elle pleura ; le courage et l'espérance lui revinrent, et elle se sentit assez forte pour déclarer à son père que, quoiqu'il pût arriver, elle resterait fidèle à son vœu. Le jour même, les fiançailles furent célébrées avec grande pompe ; plus la jeune fille semblait avoir de répugnance pour le mariage, plus le père paraissait décidé à l'exiger de son obéissance.

Mais Dieu s'était réservé pour lui-même cette chaste vierge. Son fiancé se rendant un jour chez elle pour lui faire visite, la trouva tout en larmes, et lui demanda la cause de ses pleurs : elle la lui exposa, et comme il était digne de la comprendre, il jura devant un crucifix que, tout en l'épousant, il la laisserait libre d'accomplir son vœu. Ainsi la difficulté se trouvait tranchée ; Angelina obéissait à la fois à son père et à sa conscience ; elle consentit à l'union qu'on lui imposait.

Ce mariage fut, pour ainsi parler, le mariage de deux âmes. Fidèle à la foi jurée, le jeune comte respecta la promesse solennelle que sa femme avait faite au Très-Haut, et pendant les deux années qu'il vécut auprès d'elle, il ne s'attacha qu'à se rendre plus digne tous les jours de l'épouse angélique à qui le prêtre l'avait joint. C'est lui qui portait ses aumônes, il visitait avec elle les pauvres et les malades ; ou bien encore tous deux s'entretenaient longuement sur les vérités du dogme et les ineffables mystères de la sainte religion.

Au bout de deux ans, le comte mourut, et Angelina, libre de tout lien terrestre, reprit avec plus d'ardeur le projet qu'elle avait formé de se consacrer à Dieu. Personne ne pouvant plus s'y opposer, elle fit ses adieux à ses parents et à ses amis, et prit le voile des religieuses du Tiers Ordre. A partir de ce moment, sa vie n'est plus qu'une longue suite d'aumônes, d'œuvres chrétiennes, de fondations pieuses. Elle se fit la mère et la sœur de tous ceux qui souffraient, recueillit les orphelins, consola les veuves et les aida, par ses bonnes paroles autant que par ses bienfaits, à supporter les misères de la vie.

Mais c'est surtout au bien des âmes qu'elle songea, des âmes qu'il fallait arracher aux griffes du démon. Souvent, le soir, elle réunissait autour d'elle un certain nombre de femmes et de jeunes filles, et leur enseignait par quelles armes on triomphe de Satan. Ce pieux zèle ne pouvait se restreindre à la petite ville où elle vivait ; accompagnée de femmes pieuses comme elle, et comme elle dévouées au prochain, elle visitait les pays voisins, et s'aventurait parfois jusqu'au milieu des Abruzzes, où elle eut le bonheur de sauver les âmes de beaucoup de pécheurs et de décider plusieurs jeunes filles à prendre le voile du Tiers Ordre.

Qui croirait que, semant ainsi les bonnes œuvres, la vénérable Angelina ne récolta tout d'abord que haines et calomnies ? C'est pourtant ce qui arriva. Mille bruits infâmes coururent sur le compte de la pieuse fille, on traîna dans la boue son nom et celui de ses compagnes ; on alla jusqu'à l'accuser de s'être séparée du giron de l'Eglise catholique et de prêcher l'hérésie, et le roi de Naples et de Sicile, Ladislas, la cita à comparaître devant lui pour avoir à se justifier.

Angelina, étonnée d'un pareil ordre et ne sachant à quoi en attribuer la cause, se mit en route aussitôt. Chemin faisant, elle fut miraculeusement instruite par Dieu ; elle pria, communia, et se présenta devant Ladislas et sa cour, sans hésitation comme sans orgueil, forte de l'appui du ciel. En quelques mots elle raconta sa vie, dissipa la calomnie, conquit l'estime des princes et des seigneurs qui se trouvaient présents, et sortit de cette épreuve comme l'or sort du feu, plus pure et plus glorieuse qu'auparavant.

Un miracle éclatant signala le voyage d'Angelina à Naples. Quelques jours avant son départ, une pauvre mère perdit son fils, le soutien et la consolation de sa vieillesse. Dans son désespoir, elle s'en fut trouver la servante de Dieu, dont la réputation de sainteté s'était en peu de temps répandue dans la ville, et la pria d'intercéder auprès du Seigneur pour qu'il rendît la vie à son enfant. Angelina protesta, mais en vain, de son indignité ; force lui fut de promettre à la mère éplorée qu'elle demanderait à Dieu son tout-puissant secours. Elle lui recommanda de remettre au lendemain la triste cérémonie des funérailles : en même temps elle lui conseilla de se confesser et de s'approcher de la sainte Table. Elle-même, après avoir passé la nuit en prières et reçu la sainte Communion, se rendit à la maison funèbre, le cœur rempli d'une immense confiance en Dieu, et, s'approchant du mort, elle prit ses mains glacées dans les siennes et s'écria d'une voix forte : « Eveillez-vous et levez-vous, mon frère, Dieu le « veut ». Aussitôt le mort se leva et reconnut sa mère, et tous ceux qui étaient présents louèrent le nom du Seigneur.

Cependant les tribulations de la pieuse fille n'étaient pas encore finies. A peine, justifiée d'une première accusation, a-t-elle repris dans ses chères Abruzzes son œuvre de charité et de conversion, que ses ennemis furieux recommencent à la calomnier et à entasser sur sa tête toutes les infamies. De nobles jeunes filles, disait-on, allaient se perdre à sa suite, et avec elles, l'honneur d'antiques familles. Le roi faisait des enquêtes, essayait de découvrir la vérité et n'arrivait à aucun résultat.

Enfin, lassé d'avoir à s'occuper continuellement d'Angelina, craignant peut-être quelque désordre dans son royaume, et cédant surtout aux sollicitations des ennemis de la bienheureuse, il signa une sentence d'exil qui lui ordonnait de quitter les Etats de Naples avant deux mois.

Grande fut la douleur d'Angelina; elle se soumit cependant sans murmurer à l'arrêt qui la frappait, et se disposa à mettre ses affaires en ordre, pour être prête à partir au temps fixé. Elle commença par vendre ses châteaux et ses propriétés, et en retira une forte somme d'argent, dont elle fit deux parts égales : l'une destinée aux pauvres du pays, l'autre réservée pour les frais du voyage et des fondations pieuses. Restait à savoir de quel côté diriger ses pas : elle le demanda à Dieu. Un jour qu'elle priait avec ardeur, une voix mystérieuse lui répondit : « Va, ma fille, à Assise, au couvent de « la Portiuncule, je t'y annoncerai mes volontés ».

Quelques jours après, Angelina quittait Civitella, au grand désespoir des veuves et des orphelins qu'elle secourait, des jeunes filles qu'elle gardait dans la bonne voie, des gens de bien qui prenaient exemple sur ses vertus. En passant par Monte-Giove, elle alla voir son père, qui essaya, mais en vain, de la retenir auprès de lui, et avec qui elle s'entretint pour la dernière fois.

Dès son arrivée à Assise, où l'avait envoyée l'ordre d'en-haut, elle se rendit aux églises de Saint-François et de Sainte-Claire, puis à celle de la Portiuncule. C'est là que, le 1er août 1395, après avoir passé plusieurs heures au pied des autels, elle tomba en extase et apprit miraculeusement qu'elle était destinée à fonder à

Foligno un couvent du Tiers Ordre de Saint-François.

Deux ans plus tard, en 1397, Angelina, avec la permission de l'évêque de cette ville, inaugurait le couvent de Sainte-Anne, et sept pieuses filles prononçaient comme elle leurs vœux. C'était le premier couvent des Religieuses Pénitentes du Tiers Ordre, en Italie, où la Règle dite du Tiers Ordre fut pratiquée sous le régime des trois vœux. Un grand nombre de jeunes filles de Foligno et des pays voisins vinrent bientôt demander le voile, et Angelina ayant décidé qu'elle n'en recevrait pas plus de vingt, les principaux citoyens de la ville élevèrent une nouvelle maison qui fut placée sous la protection de sainte Agnès, et dont la direction fut confiée à la bienheureuse Marguerite de Foligno (1). Bientôt s'élevèrent de tous côtés des couvents du Tiers Ordre, à Viterbe, à Assise, à Todi, à Ascoli, à Rieti, à Florence enfin, où se pressèrent plus de cent religieuses. En 1405, Angelina alla fonder un couvent à Naples, et presque aussitôt les plus nobles héritières du royaume vinrent y prendre le voile. En 1423, deux de ses religieuses en établirent un autre à Rome, sur le mont Citorio ; quelque temps après s'élevaient dans la même ville, toujours par les soins d'Angelina, deux autres maisons.

Depuis 1390, le pape Boniface IX avait autorisé les supérieures de cette congrégation à se réunir tous les trois ans, pour nommer une abbesse générale qui serait chargée de visiter les divers couvents, de donner le voile aux novices et de choisir les confesseurs.

(1) Voir, pour la vie de la bienheureuse Marguerite de Foligno, le *Palmier Séraphique,* treizième jour de juin, tome VI, page 294.

Angelina fut la première promue à cette importante dignité. Mais par la suite, le pape Pie II supprima la charge d'abbesse générale du Tiers Ordre.

Les vertus d'Angelina étaient à la hauteur de la mission que Dieu lui avait confiée. Quoique née d'une noble race, comtesse autrefois riche et puissante, elle avait abaissé son orgueil jusqu'à la plus extrême humilité, et ne souffrait jamais qu'on lui parlât de la condition brillante à laquelle elle avait depuis si longtemps renoncé. Elle se regardait comme la dernière des femmes, et se croyait tout au plus digne de servir humblement les pieuses filles qu'elle avait rassemblées et à qui elle donnait l'exemple de la prière, de la charité, de la patience et des mortifications.

Parvenue à la plus extrême vieillesse, elle jeûnait encore au pain et à l'eau, se donnait la discipline, veillait durant des nuits entières.

Sa dernière maladie ne fut ni longue, ni douloureuse. Elle conserva jusqu'à la fin le plein exercice de ses facultés, et s'éteignit comme une lampe, faute d'huile, après avoir reçu pieusement les sacrements des mourants (14 juillet 1435).

Aussitôt son visage devint resplendissant comme le soleil, et en même temps un parfum exquis remplit la chambre où elle venait d'expirer. Le bruit de ce miracle se répandit rapidement dans la ville et les environs ; on accourut de toutes parts pour contempler la sainte et emporter quelque précieuse relique ; on y mit tant d'ardeur, qu'il fallut faire garder le corps par des hommes d'armes. Quelques jours plus tard, l'évêque de Foligno lui-même présidait la cérémonie des funé-

railles, au milieu d'un concours immense de peuple ; et les restes d'Angelina, enfermés dans un cercueil de bois de cyprès, étaient ensevelis à une place d'honneur dans l'église de l'Ordre.

Le 29 mai 1453, dix-huit ans après la mort d'Angelina, les murs de la chapelle où elle reposait se mouillèrent de gouttes de sang pendant toute une journée, au vu et au su de la ville entière. Les habitants effrayés se demandaient avec épouvante quel si grand malheur Dieu pouvait leur annoncer par ce prodige inouï, quand tout à coup un saint homme arriva sur la place : « La bienheureuse Angelina », s'écria-t-il, « vient de « m'apparaître, et voici ce que sa propre bouche m'a « révélé : Constantinople, la capitale de l'empire « d'Orient, va tomber au pouvoir des Turcs qui chasseront de ses églises le Dieu vivant pour y installer « leur faux prophète ; allez dire à vos concitoyens que « c'est pour cela que les pierres de mon tombeau pleurent des larmes de sang ». Quelques jours plus tard, des chrétiens grecs fugitifs confirmaient la triste nouvelle.

En 1492, on exhuma le corps de la bienheureuse Angelina, pour lui donner une place digne d'elle ; on le trouva dans un parfait état de conservation. L'évêque de Foligno ordonna à cette occasion une procession solennelle, et fit porter les précieuses reliques dans les sept églises de la ville ; puis on les replaça sous l'autel d'une chapelle qui lui était spécialement consacrée, et dont les murs étaient couverts de tableaux représentant ses nombreux miracles.

En 1610 et en 1621, nouvelles exhumations ; les restes

d'Angelina sont en dernier lieu transportés dans la magnifique chapelle de Sainte-Anne.

Cependant le respect et la vénération du peuple ne faisaient que s'accroître, et le pape Léon XII donna satisfaction à bien des désirs, en déclarant Angelina bienheureuse, et en ordonnant que sa fête serait célébrée le 15 juillet dans toutes les églises de l'Ordre, et dans les diocèses de Florence et de Civitella.

(WADDING.)

GÉRARD DE FLORENCE

1506. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Il reçoit de saint Bernardin l'habit de l'Ordre. — Ses vertus extraordinaires. — Sa modestie. — Vision. — Epreuves et maladies courageusement supportées. — Dernières années de sa vie. — Miracles.

Le bienheureux frère Gérard, qui naquit à Florence, reçut de saint Bernardin lui-même l'habit de l'Ordre, et il devint par la suite son disciple et son compagnon le plus assidu, durant les longs voyages de l'apôtre dans toutes les villes d'Italie. Après la mort de ce grand maître, il fut choisi pour compagnon par saint Jacques de la Marche, qui, le trouvant épuisé par l'âge et incapable de supporter les fatigues d'un voyage, l'envoya dans la province de la Marche se reposer de ses longs travaux.

Frère Gérard était un religieux d'une douceur et d'une humilité extrêmes, aimant fort la solitude, parce qu'il se trouvait plus près de Dieu, fuyant le contact même des autres franciscains. Son obéissance à ses

supérieurs et son ardente charité envers le prochain lui conciliaient la bienveillance et l'affection de tous. Pendant vingt ans qu'il fut portier du couvent de Muro, les pauvres trouvèrent en lui des trésors inépuisables de dévouement.

Sa modestie était sans bornes. On lui demandait un jour depuis combien de temps il était frère mineur : « Je ne l'ai jamais été un moment », répondit-il ; et comme son interlocuteur paraissait étonné, il ajouta : « Il y a soixante-quinze ans que je porte l'habit de « l'Ordre ; mais je n'ai pas agi un seul jour en parfait « disciple de saint François. Je me trompe », ajouta-t-il cependant ; « une nuit, à l'époque où les Conventuels se « refusaient à admettre la réforme de l'Observance, saint « Bernardin de Sienne, saint Jean de Capistran et saint « Jacques de la Marche sont descendus tous trois dans « ma cellule ; ils m'ont emmené avec eux à l'église, et « j'ai passé la nuit entière à prier à côté d'eux pour le « succès de la réforme. Cette fois, je le crois, j'ai été « durant quelques heures un frère mineur parfait ».

Le Seigneur éprouva durant trente ans la patience de son serviteur par des souffrances de toutes sortes, pleurésies, coliques, maux de gorge, etc... ; jamais un mot de plainte ou de dépit ne s'échappa de ses lèvres. La maladie qui devait l'emporter le prit au commencement de juillet, et il annonça que ce serait la dernière. Dès qu'on l'apprit dans le voisinage, une foule de personnes de tout âge et de tout sexe accoururent au couvent, et pendant trois jours et trois nuits les visites ne cessèrent pas un moment.

De nombreux miracles signalèrent cette période de

l'existence du bienheureux. Des aveugles revirent la lumière du jour, et des paralytiques, qu'on avait apportés sans mouvement sur des brancards, s'en retournèrent vigoureux et pleins de vie, en chantant les louanges du Seigneur.

C'est le 15 juillet 1506, que mourut ce vénérable serviteur de Dieu, à l'âge de cent six ans. Il y avait quatre-vingt-un an qu'il avait pris l'habit. Son corps resta quelque temps exposé dans l'église ; beaucoup de personnes pieuses vinrent y prier, et des malades retrouvèrent la santé par l'intercession du bienheureux.

(Wadding.)

AGNÈS VIOTTA

CLARISSE

Sœur Agnès Viotta naquit en France. Après avoir servi le Seigneur en qualité de religieuse du Tiers Ordre, elle prit le voile des Clarisses, quand Marguerite de Lorraine, duchesse d'Alençon, eut fondé à Alençon même, en 1497, un couvent de Sainte-Claire.

L'acharnement du démon sur cette pieuse fille nous indique assez quelles durent être ses vertus. Elle se montra d'ailleurs forte dans le danger, et confiante dans la protection du Seigneur, qui ne lui fit jamais défaut ; elle repoussa victorieusement toutes les attaques de l'esprit malin.

Sa piété ardente, ses mortifications, ses veilles, ses jeûnes, firent d'elle l'ornement de son couvent, jus-

qu'au jour où il plut au Seigneur de récompenser, par une éternité bienheureuse, celle qui l'avait si bien servi.

On l'ensevelit en grande pompe ; et douze ans après sa mort, comme on ouvrait son sépulcre pour lui donner un tombeau plus digne d'elle, on trouva ses précieux restes dans un parfait état de conservation.

Dans le même couvent ont aussi vécu deux autres saintes filles, sœur Gabrielle de Nozaï, et sœur Marie Clément. Plus de vingt ans après leur mort, leur corps, demeuré intact, témoignait d'une façon éclatante que leurs vertus avaient été agréables au Seigneur.

(BAREZZO.)

SEIZIÈME JOUR DE JUILLET

PÈRE BERNARD DE FAVARA

1658. — Pape : Alexandre VII. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Naissance et jeunesse du Père Bernard. — Ses dispositions précoces à la vie religieuse. — Il entre au couvent de Nicosie. — Il devient maître des novices et prédicateur. — Austérités du Père Bernard. — Solitude profonde où il vit. — Modestie. — Pauvreté volontaire. — Piété merveilleuse et extases du bon Père. — Ses vertus le font élever à la dignité de custode. — Comment il s'acquitte de ces hautes fonctions. — Calomnies dont il fut la victime. — Miracles. — Mort et funérailles du Père Bernard. — Nouveaux miracles.

Le vénérable Père Bernard de Favara naquit en 1582, à Recalmuto, en Sicile, pendant un voyage que ses parents faisaient de Castro-Giovanni à Favara. C'était le jour de la Purification de la très-sainte Vierge : on lui

donna en l'honneur de Marie, à qui il fut consacré tout d'abord, le nom de Marien (Marianus).

Il passa son enfance à Favara : une enfance calme et pieuse, dans la paix de la maison paternelle ou à l'ombre du sanctuaire qu'il recherchait déjà avec passion. Ses progrès dans la vertu comme dans les sciences furent rapides. Ses maîtres ne parlaient de lui qu'avec éloge, ses jeunes amis avaient pour lui une affection mêlée de respect, comme s'ils pressentaient les glorieuses destinées auxquelles il était appelé.

Dès ce moment, en effet, sa vocation se manifesta tous les jours, et pour ainsi dire par les moindres actes de sa vie. Vêtu de noir comme les prêtres de Dieu, dont il devait bientôt suivre la pieuse carrière, fuyant les mondains et les femmes comme la peste, il recherchait avidement la solitude et le silence, se livrait avec ardeur à l'étude des saints livres, ou méditait pendant des nuits entières sur les mérites infinis de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un gentilhomme d'Agrigente le prit pour précepteur de ses enfants ; et ainsi, tout jeune encore, il commença à préparer des âmes pour le ciel. Pendant les heures de loisir que lui laissaient ses fonctions, il se plaisait à visiter les couvents des Pères Récollets, et il ne tarda pas à se sentir invinciblement attiré vers cette vie de renoncement volontaire et d'abnégation. A dix-sept ans, il reçut l'habit au couvent de Nicosie, des mains du Père Ange de Calatagirone (1).

A vrai dire, en entrant dans le cloître, il ne changea

(1) Voir, pour la vie du Père Ange de Calatagirone, le *Palmier Séraphique*, neuvième jour de janvier, tome Ier, page 159.

pas sa manière de vivre ; il continua seulement d'une façon un peu plus régulière la vie pieuse et sévère qu'il avait menée jusqu'alors. Sa science et ses vertus attirèrent sur lui les regards de ses supérieurs, et quand il eut prononcé ses vœux, on lui confia la charge de maître des novices et celle de prédicateur. Il enseigna donc la parole de Dieu dans les murs du couvent et au milieu du monde, au grand profit des âmes que son éloquence ardente entraînait moins encore que son exemple. Sa vie seule était déjà une prédication.

En effet, le Père Bernard, imitant en cela les premiers religieux de l'Ordre, avait, à force de privations et d'austérités, anéanti en lui la chair et la matière, pour ne vivre que par l'âme et par l'esprit. Il se nourrissait de fruits et de légumes, se permettait rarement du poisson, et ne consentit à manger un peu de viande que dans les dernières années de sa vie. Jusqu'au jour de sa mort, il observa strictement les sept carêmes de Saint-François ; et la veille des fêtes de la très-sainte Vierge, il se contentait d'un peu de pain trempé dans l'eau. Même dans les longs voyages qu'il entreprit, il ne se départit jamais de cette règle de conduite. Il dormait sur une planche, une pierre sous sa tête, en guise d'oreiller, et d'un sommeil si léger, que le moindre bruit l'éveillait. Quelques heures de repos lui suffisaient ; on le trouvait toujours à la chapelle pour les Matines, une heure d'avance ; il venait y offrir au Seigneur les souffrances volontaires et les disciplines qu'il s'était infligées pendant la nuit.

Durant le jour le bon Père ne sortait jamais du couvent, à peine quittait-il sa cellule. La tête dans ses

mains, les yeux sur ses livres, il travaillait, cherchant pour les incrédules de nouvelles preuves de la grandeur et de la bonté de Dieu, pour lui-même une nouvelle raison de s'anéantir et de s'abaisser davantage devant son Créateur. Si un ordre de ses supérieurs le forçait à quitter sa chère retraite, il continuait dans la rue la méditation commencée ; absorbé dans une intérieure contemplation, il passait au milieu des vivants, aussi étranger à ce qui s'accomplissait autour de lui, que s'il se fût trouvé dans un désert, silencieux et calme, quelquefois le visage illuminé par un rayon de céleste béatitude.

Dans la ville, cependant, il était connu et aimé de tous. Si sa charité inépuisable n'avait fait de lui le père de tous les malheureux, la seule austérité de son maintien eût suffi pour attirer sur lui les regards. Son vêtement était si délabré, si rapiécé, qu'à grand'peine pouvait-on retrouver l'étoffe avec sa couleur primitive ; la même robe lui servit pendant plus de vingt années. Il ne voulut jamais mettre de sandales ; il regardait cette chaussure comme un luxe inutile, et se contentait de semelles en bois grossièrement retenues avec des ficelles, pour faire de longs et pénibles voyages ; souvent même il marchait nu-pieds.

Mais la modestie et la pauvreté volontaire étaient les moindres vertus du saint homme : c'est par son ardente piété surtout qu'il se recommandait à l'admiration de ceux qui le connaissaient. Il entendait tous les jours plusieurs messes, et il ne manqua pas une seule fois durant toute sa vie d'assister à la grand'messe. Cette dévotion au saint sacrifice reçut sa récompense ; sou-

vent, au moment de l'élévation, il sembla aux fidèles réunis dans le saint lieu qu'un rayon de lumière divine descendait sur la tête du pauvre religieux ; en même temps sa figure se transfigurait et reflétait un bonheur infini ; un torrent de larmes coulait sur ses joues. Dans ces instants de suprême félicité, le sentiment des choses extérieures lui échappait entièrement, il ne voyait et n'entendait rien, ou plutôt il semblait contempler le Très-Haut siégeant dans sa gloire, pendant que les chœurs des Chérubins faisaient retentir autour de lui leurs pieux concerts. Il a raconté lui-même à ses frères que, le jour de la fête de l'Immaculée Conception, le Fils de Dieu lui était apparu, dans l'hostie consacrée que le prêtre tenait à la main, sous la forme d'un bel enfant.

Après avoir rempli dans plusieurs couvents les fonctions de gardien, le Père Bernard fut élevé, en 1622, à la dignité de custode, qu'il exerça successivement dans différentes provinces (1). Dans la suite, le Père Benoît de Gênes, général de l'Ordre, qui avait eu occasion de connaître et d'apprécier les vertus éminentes du Père Bernard, le nomma inspecteur ou visiteur des provinces de Naples et de Saint-Nicolas. Le bon religieux ne trouvait dans ces hautes charges qu'une occasion de plus de montrer son zèle ; il parcourait les couvents, exhortant par ses paroles et par ses exemples les Frères Mineurs à bien pratiquer la règle, toujours humble et pauvre, toujours soumis à ses vœux et à ses supérieurs.

(1) Les Récollets n'avaient pas encore de provinces : ce n'est que plus tard qu'ils eurent le droit de se donner des provinciaux.

Qui croirait que les années pendant lesquelles il jouit, sur les autres religieux, d'un pouvoir presque absolu, furent précisément celles où il eut le plus d'affronts et d'outrages à supporter ? On le calomnia, on l'accusa d'injustice, on lui infligea des châtiments iniques pour des fautes qu'il n'avait pas commises : il supporta tout sans se plaindre. Un jour, en plein réfectoire, au couvent de Messine, un de ses supérieurs lui adressa les reproches les plus amers et lui enjoignit de se donner la discipline. Bien qu'il fût innocent, il ne prononça pas un mot, et obéit sans se plaindre. Il fit mieux encore, il se vengea de ses calomniateurs en redoublant de zèle et de charité et en les forçant à l'admirer.

Il y parvint, grâce à sa douceur, à sa patience, à sa bonté. Les malades n'eurent pas de gardien plus attentif et plus infatigable ; les pauvres, de bienfaiteur plus ingénieux et plus délicat ; les malheureux, de consolateur plus éloquent et plus empressé. Dans les couvents mêmes dont il était le chef, il se faisait le serviteur de tous. Pour lui les ouvrages désagréables ou pénibles, les corvées fatigantes, les longues courses dans les villes et les villages des alentours. Se construit-il quelque part un couvent, il est là, mêlé aux ouvriers ; c'est lui qui apporte les pierres les plus lourdes, qui prépare la chaux et le mortier, qui enlève les décombres, qui se transforme, comme il disait lui-même, en manœuvre de Dieu. Aussi le Père Benoît de Gênes, après avoir visité plus de la moitié des couvents de l'Ordre, répétait-il qu'il n'avait vu nulle part un religieux plus accompli. Le peuple l'honorait comme un saint, et le

roi de Sicile ne manquait jamais une occasion de lui témoigner le respect qu'il lui inspirait.

Les miracles que Dieu permit à son pieux serviteur d'accomplir ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée. Il eut le don de prophétie et de guérison, et il s'en servit longtemps pour la glorification du Seigneur et de la sainte religion. Nous en rapporterons seulement quelques-uns.

Une jeune fille désirait entrer en religion ; mais les sœurs du couvent où elle voulait se faire recevoir s'y opposaient de toutes leurs forces ; il la vit, la consola, et lui promit au nom du Seigneur qu'elle recevrait le voile, et quelque temps après cette prédiction se réalisait.

Une dame, nommée Béatrix Dies, souffrait d'une maladie dont tout l'art des médecins ne pouvait la débarrasser ; elle se recommanda aux prières du Père Bernard : « Dieu veut que vous pleuriez et que vous « gémissiez en cette vie », lui dit le saint homme ; « ne « songez pas à vous en plaindre, bientôt vous serez « pure pour la vie éternelle ». En effet, les souffrances de la pauvre femme allèrent croissant pendant quelques mois encore ; puis une pieuse mort lui ouvrit le chemin du ciel.

A un autre, au contraire, il rendit la santé par son intercession : Michel Popaleo, que toute la science des médecins n'avait pu guérir, fut rappelé à la vie par les prières du Père Bernard.

C'est ainsi que ce vénérable serviteur de Dieu faisait rejaillir autour de lui les bénédictions que le Très-Haut répandait sur lui à profusion. Cependant sa fin approchait ; l'âge, le travail incessant, les maladies

avaient épuisé ses forces ; et il ne se soutenait plus, pour ainsi dire, que par un miracle de volonté, quand il fut obligé de garder le lit au couvent de Sainte-Marie de Jésus, qui est situé à une heure de Palerme. Il se fit transporter au couvent de Saint-Antoine de Padoue, dans l'intérieur de la ville, et ce court voyage l'acheva. Le lendemain même de son arrivée, on dut lui administrer les derniers sacrements ; il les reçut avec sa piété accoutumée, en versant un torrent de larmes, et en souriant à la fois du sourire des élus. Quelques instants après il expira, le 17 juillet 1658, à l'âge de soixante-seize ans ; il y en avait cinquante-neuf qu'il portait l'habit de frère mineur.

A la nouvelle de sa mort, une foule de peuple accourut au couvent pour contempler encore une fois ses précieux restes. Des princes, des prélats, toute la noblesse et le clergé de Palerme, tinrent à honneur d'assister à ses funérailles ; et la vice-reine, accompagnée des dames de sa cour, se fit remarquer par la dévotion touchante avec laquelle elle baisa les pieds et les mains du pauvre religieux. Tel fut bientôt l'empressement de l'assistance, qu'on fut obligé de faire garder le corps par des hallebardiers du palais ; les fidèles l'auraient coupé en morceaux, pour les conserver comme de précieuses reliques.

De nouveaux et nombreux miracles s'accomplirent sur sa tombe : des boiteux, des paralytiques, des aveugles, etc., etc., vinrent y retrouver la force et la santé ; et une fois de plus se justifia cette parole de l'Evangile : « Les boiteux marchent, les sourds entendent, « les aveugles voient ». Aussi de nombreux ex-voto

ornent-ils la chapelle où se trouve le sépulcre du Père Bernard ; et dans beaucoup de maisons des environs de Palerme, on peut voir de petites statuettes en cuivre, qui représentent les traits du vénérable religieux.

(Chroniques de la prov. de Sicile.)

JEAN BASSON ET AUTRES

MARTYRS

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

Quand les Huguenots entrèrent d'assaut, en 1562, dans la ville de Montbrison, en France, ils s'acharnèrent, selon leur coutume, contre les églises et les couvents, et en particulier contre les maisons de religieux de l'Ordre de Saint-François.

Quatre frères mineurs furent ce jour-là victimes de leur fureur : les Pères Jean Basson, Antoine Malin, Etienne Cortant, et le frère François Bourgoing. Après avoir assouvi leur rage en les accablant de coups et de blessures, les hérétiques, irrités de n'avoir pu lasser leur constance, les achevèrent avec des piques ; puis ils traînèrent leurs cadavres sur les cailloux du chemin, et les rendirent méconnaissables même à leurs frères. Un autre religieux, le Père Gilbert Vaca, docteur en théologie et confesseur des Clarisses de Montbrison, fut emmené par eux en captivité, puis jeté dans une prison de Dijon, où il mourut au bout de dix jours.

(WADDING.)

DIX-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET

LE PÈRE ANTOINE BRORBÉE

LE PÈRE FRANÇOIS MATHÆI, ET AUTRES

MARTYRS EN IRLANDE

1538. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Terribles persécutions en Angleterre sous Henri VIII. — Martyre du Père Antoine Brorbée (1538). — Martyre du Père François Mathæi, docteur. — Miracle qui accompagne sa mort. — Martyre du Père Boèce Egan, provincial (1651). — Du Père Thaddée Carrige, prêtre (1651). — Du Père Hugo Mackeon. — Du Père Roger de Mara (1651). — Du Père Denys Nelan (1651). — Du Père Daniel Clanchy (1651). — Du Père Jérémie de Nérihiny. — Du Père Eugène Teman. — Du Père Bonaventure de Burgo (1652). — Du Père Antoine Féral. — Du Père Eugène Cahanée (1652). — Du Père Bernard Connée (1654). — Du Père Malachias Quillæus.

Quand le roi d'Angleterre, Henri VIII, commença à se séparer de Rome, pour faire de son royaume tout entier un repaire de l'hérésie, il rencontra chez la plupart des prêtres et des prélats une opiniâtre résistance, mais nulle part aussi énergique que chez les fils de saint François. Ce sont ceux-là surtout, dès que le roi impie eut consommé le crime en épousant Anne de Boulen, et en répudiant sa sainte femme Catherine, qui remplirent les églises de leurs protestations et adjurèrent tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens dans le royaume, de se séparer du souverain coupable. Aussi leur garda-t-il une rancune toujours inassouvie, qui se manifesta par de terribles effets : plus de deux cents frères mineurs, d'autres auteurs disent trois cents, furent arra-

chés à leurs couvents, jetés dans les prisons, et conduits à la mort au milieu des plus affreux supplices.

La première victime de ce prince sanguinaire est le vénérable Père Jean Forest, confesseur de la reine (1). Le glorieux exemple donné par ce courageux serviteur de Dieu ne tarda pas à porter des fruits : bon nombre de prêtres l'imitèrent, et parmi eux, tout d'abord, le Père Antoine Brorbée, savant docteur, helléniste et hébraïsant distingué, professeur de théologie à l'Université d'Oxford. Voici le prétexte de son arrestation et de son supplice :

Un jour, qu'il prêchait à Londres, dans l'église de Saint-Laurent, il crut devoir flétrir, en termes énergiques, la honteuse conduite du roi adultère, qui attirait sur son royaume les malédictions du ciel. Presque au même instant, un capitaine et des soldats pénétraient dans l'église, l'épée à la main ; ils arrachaient le Père Antoine de sa tribune, et au nom du roi le déclaraient prisonnier. Quelques heures après, sans enquête et sans jugement, le saint homme gisait dans les prisons de Newgate, au milieu des voleurs et des assassins.

Son supplice commençait ; il devait durer presque un mois. On le chargea de chaînes, on lui lacéra le corps à coups de fouet, on lui imposa de longues privations, on alla jusqu'à troubler son sommeil. Bientôt ses forces s'épuisèrent, et les bourreaux, comme s'ils craignaient de le voir leur échapper par une mort trop douce, l'étranglèrent dans sa prison, avec la corde qu'il

(1) Voir, pour la mort de Jean Forest, le *Palmier Séraphique*, vingt-troisième jour de mai, tome v, page 461.

portait autour de ses reins, le 17 juillet 1538. Une lumière surnaturelle brilla, dit-on, pendant plusieurs jours dans la cellule où l'humble et glorieux martyr était mort pour son Dieu.

Nous rapportons ici, bien qu'ils ne soient pas morts le 18 juillet, le glorieux martyre d'un certain nombre de confesseurs de la foi, victimes aussi de la fureur hérétique d'Henri VIII.

Le Père François Mathæi, irlandais d'origine, après avoir fait de brillantes études en Espagne et en Irlande, était rentré dans sa patrie, où il enseignait avec un rare succès les vérités de la foi. Il fut deux fois provincial, deux fois commissaire-visiteur, et en dernier lieu gardien des couvents de Louvain, puis de Cork, en Irlande.

C'est dans ce dernier asile que vinrent l'arrêter les satellites du tyran. Jeté tout d'abord en prison, puis traîné devant un tribunal, il confessa hautement sa foi, proclama qu'il vivrait et qu'il mourrait frère mineur, en dépit de tous les hérétiques de l'Angleterre et du monde. Le châtiment ne se fit pas attendre : on lui coupa les doigts des mains, et on lui brûla la plante des pieds, supplice affreux, qui cependant n'ébranla pas l'indomptable courage du saint religieux. Au milieu des tortures, il exhortait ses compagnons de captivité à souffrir comme lui pour la cause du Christ, et les bourreaux eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher de l'admirer ; mais bientôt, trouvant sans doute qu'il ne mourait pas assez vite, ils le pendirent. Sa sœur et ses neveux obtinrent du gouverneur de la ville la permission de recueillir son cadavre ; ce fut l'occasion d'un miracle éclatant.

Il était deux heures du matin, et quelques amis, réunis dans la chambre mortuaire, priaient autour du corps du martyr, quand tout à coup on vit ses lèvres se mouvoir, et on l'entendit prononcer ces mots : « Ne « craignez rien ». — « Il vit », s'écria-t-on, « il est « sauvé ». — « Oui, mes amis », répondit-il, « Dieu a « voulu que mon âme, sortie pendant quelque temps « de la prison de mon corps, y rentrât pour confesser « de nouveau sa foi et de nouveau inviter à la péni- « tence ceux qui se sont égarés. C'est pourquoi vous « allez vous rendre chez le gouverneur et l'amener ici- « même pour que je lui parle au nom du Seigneur ».

Peu d'instants après, celui que le martyr avait fait appeler arriva ; mais, loin de se laisser émouvoir par le prodige dont il était témoin, il ferma son cœur à la grâce ; et entrant dans une violente fureur, il donna l'ordre de pendre une seconde fois le confesseur, et cela dans la chambre même où l'on était, avec la corde qui lui ceignait les reins. Les soldats qu'il avait amenés avec lui obéirent, sans chercher à dissimuler leur joie féroce, et ils restèrent auprès du cadavre pendant toute la journée qui suivit.

Nul doute que ce glorieux martyr, qui a souffert deux fois, ne porte aussi dans le ciel une double couronne, et qu'il ne siége à la droite du Fils de Dieu, pour qui il a si courageusement versé son sang.

Ses précieux restes ont été ensevelis en grande pompe dans l'église de l'Ordre, à Cork.

Le Père Boèce Egan, né dans le pays de Mommonie,

en Irlande, se fit tellement estimer pour ses vertus et sa science que, après avoir occupé successivement toutes les charges de sa province, il fut nommé à l'unanimité, au chapitre général de Tolède, définiteur général. Enfin, le pape Innocent X, pour honorer autant qu'il était en lui un si parfait religieux, le nomma évêque de Roff, en Irlande. Son zèle, et le courage avec lequel le Père Boèce défendit la foi chrétienne contre les attaques des hérétiques, attira sur lui la colère de ces derniers. Le fils du comte de Cork, nommé Boyl, le fit arrêter, jeter en prison, et bientôt après pendre sans jugement, en 1651.

Le Père Thaddée Carrige, prêtre, étudia la théologie en Hongrie, à Vienne et à Grætz, en Styrie, puis il revint en Irlande en 1642. Pendant neuf années entières, il lutta de toutes ses forces contre l'hérésie, appelant les malédictions du ciel sur Cromwell et sur ses complices. On l'arrêta en 1651, et on chercha par les promesses les plus brillantes à lui faire abjurer sa foi; mais ce fut en vain : il resta ferme dans sa religion, et, préférant la mort à l'apostasie, se vit sans regret condamner à être pendu (1651).

La même année, le Père Hugo Mackeon fut jeté en prison par les sectaires de Crómwell, et il y mourut de privations au bout de quelques mois.

Le Père Roger de Mara, sorti d'une vieille et illustre

famille, prononça ses vœux au couvent de Quenhy, que ses ancêtres avaient fait bâtir. Il vécut dans le silence et dans la retraite, ne sortant guère de sa cellule que pour célébrer le saint sacrifice de la messe et pour assister aux offices. Quand les persécutions commencèrent en Irlande, sa sainteté bien connue le désigna tout d'abord aux coups des hérétiques; il fut arrêté en 1651, et après avoir hautement confessé sa foi, mourut courageusement pour sa religion et son Dieu.

Le Père Denys Nelan, de noble origine, était âgé de trente ans quand il fut élevé à la prêtrise et nommé pasteur d'un village d'Irlande. Par la suite il devint frère mineur, passa en France et y demeura cinq années pendant lesquelles il s'avança fort loin dans les voies de la science et de la vertu.

En 1642, le pieux zèle qui l'animait le rappela en Irlande. Il y avait fort à faire dans ce malheureux pays où les catholiques affirmaient courageusement, mais vainement, leur foi. Le Père Denys visitait les timides et les hésitants, confessait les fidèles, apportait à ceux qui souffraient les consolations de la religion. Les partisans de Cromwell ne le laissèrent pas longtemps remplir son saint ministère. En 1651, il fut arrêté dans la province de Tuomonie, chargé de chaînes comme un malfaiteur, et conduit dans une île où les hérétiques possédaient une forteresse. Son procès ne fut pas long: on lui demanda s'il voulait embrasser le calvinisme, et, sur sa réponse négative, on le condamna à mort et on l'exécuta.

La même année, un autre pieux serviteur de Dieu, né aussi d'une famille illustre, le frère Daniel Clanchy, qui faisait partie de l'Ordre depuis onze ans, fut jeté en prison, puis pendu par les hérétiques.

Le Père Jérémie de Nerihiny, renonçant à un nom glorieux et à une grande fortune, était entré dans l'Ordre Séraphique en qualité de frère lai, l'an 1640. En 1651, les soldats de Cromwell l'arrêtèrent pour le conduire devant un tribunal. Mais comme il exhortait les fidèles qu'il rencontrait sur son chemin à demeurer fermes dans leur croyance, les impies, furieux, le pendirent sans jugement.

Le Père Eugène Téman, après avoir durant quelques années édifié par ses vertus et instruit par ses leçons tous ceux qui l'approchaient, fut emmené prisonnier par les soldats du château de Balasanu. On le frappa de verges, on le dépouilla de ses vêtements de religieux, on le chargea de chaînes, on fit couler son sang sous les coups de sabre. Laissé pour mort sur la place, il fut recueilli vivant encore par de pieux catholiques ; mais, malgré leurs soins empressés, il expira entre leurs bras quatre jours plus tard.

Dieu punit l'un de ses meurtriers d'une manière éclatante. Comme il revenait à sa caserne, revêtu par dérision de la robe sanglante du martyr, il fut frappé de la foudre et tomba pour ne plus se relever.

Le Père Bonaventure de Burgo, fils de l'illustre chevalier Olivier de Burgo, donna dans l'Ordre l'exemple de toutes les vertus, de l'an 1635 à l'an 1652, époque à laquelle il fut pendu avec un gentilhomme irlandais, Thaddée Conorius, victime comme lui de la haine des hérétiques et de son attachement à sa religion.

La même année encore, le Père Antoine Féral, sorti d'une noble race, fut saisi par les hérétiques au moment où il prêchait dans un château. Pendant qu'on le conduisait à la mort, il conjurait ses bourreaux d'avoir pitié, non pas de lui, mais d'eux-mêmes, et de songer à leur salut éternel. On le pendit devant le château où il venait d'enseigner la parole de Dieu.

Le Père Eugène Cahanée renonça, comme tous les glorieux martyrs que nous venons de mentionner, aux avantages d'un grand nom et d'une immense fortune, pour prononcer ses vœux dans l'Ordre Séraphique, à l'âge de seize ans. Il étudia la théologie sous des maîtres célèbres, Wadding, Ponce, Hiquée et Dalæus, et se montra le digne disciple de ces grands docteurs. Plus tard le Père Benoît de Gênes, général de l'Ordre, le chargea à son tour d'enseigner dans le couvent des Pères Observantins de Naples.

En 1641, le récit des persécutions dont les catholiques irlandais étaient victimes le décida à se démettre de sa charge, et à partir pour l'Irlande, sa patrie, avec la permission de ses supérieurs. En 1643,

les hérétiques étaient battus et se retiraient honteusement, il en profita pour ouvrir au couvent de Quenhy un cours de théologie où vinrent se presser plus de huit cents étudiants. Mais ce ne fut qu'un court moment de répit; les protestants vaincus revinrent plus nombreux et plus forts l'année suivante, et les persécutions recommencèrent. Le Père Eugène y échappa pendant quelque temps, protégé par Dieu, qui voulait sans doute lui laisser le temps de préparer pour l'avenir une abondante moisson de martyrs. C'est ainsi que, pendant trois ans, il exerça les fonctions de gardien au couvent d'Inish. Il ne fut arrêté qu'en 1652, et pendu presque immédiatement.

Le Père Bernard Connée exerça souvent les fonctions de gardien, de définiteur et de custode; il fut une fois provincial, puis visiteur général, et gardien du couvent de Louvain. C'était un homme d'une grande science et d'une grande éloquence, d'une vie régulière et austère, d'un zèle infatigable pour les intérêts de la religion et des âmes. En Irlande, tout le monde l'aimait, le respectait et le vénérait; ce fut précisément là ce qui le signala aux hérétiques. Arrêté comme coupable de révolte contre l'Etat, il gémit pendant deux ans, au fond des prisons les plus obscures, avec des assassins et des voleurs. Il y succomba en 1654.

Le Père Malachias Quillæus, qui naquit en Irlande, fut professeur de théologie en Sorbonne, à Paris, puis

vicaire général et archevêque de Toam, dans la province de Conatie. Dans cette haute dignité, il resta ce qu'il avait toujours été, le plus humble des Frères Mineurs. La table du couvent était mieux servie que la sienne ; ses vêtements épiscopaux recouvraient un cilice. D'ailleurs, charitable et généreux, il ouvrait sa maison et sa bourse à ceux qui avaient besoin d'asile ou d'argent. Jamais les pauvres ne furent si riches que pendant la durée de son épiscopat.

Mais vinrent les temps de persécutions et de désastres : l'armée catholique fut battue, et l'archevêque fait prisonnier avec deux cents soldats qu'il avait recueillis. Par un incroyable raffinement de cruauté, les hérétiques ne le mirent pas à mort tout de suite ; ils lui coupèrent le bras droit, lardèrent tout son corps à coups de piques, et après lui avoir fait souffrir mille tortures, coupèrent son corps en morceaux.

Tant de glorieux martyrs ont valu à l'Irlande le nom d'Ile-des-Saints, et ont contribué sans nul doute à y maintenir la religion catholique. C'est que « le sang « des martyrs fait fructifier la vigne du Seigneur ». Leur exemple encourage les faibles, soutient ceux qui hésitent, ranime ceux qui se sentent démoralisés ; jamais la fureur des hérétiques n'a triomphé de ceux qui savent mourir.

(WADDING, BAREZZO, BRUODUN.)

DIX-HUITIÈME JOUR DE JUILLET

SIMON DE LIPNO

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Education pieuse du bienheureux Simon de Lipno. — Arrivée de saint Jean de Capistran en Pologne. — Simon se fait son disciple. — Austérités du nouveau religieux. — Soins jaloux avec lequel il veille sur sa chasteté. — Travaux du bon Père. — Ses prédications incessantes. — Conversions qu'il provoque. — Il est soutenu au milieu de ses fatigues par la Vierge Marie. — Voyage à Jérusalem et retour en Pologne. — Nouvelles prédications. — Mort de Simon. — Nombreux miracles qui accompagnent cette mort. — Différentes exhumations et nouveaux miracles. — Béatification du saint religieux.

Ce thaumaturge polonais naquit d'une famille riche, dans la petite ville de Lipno, à sept milles de Cracovie. Dès sa jeunesse, il se tint à l'écart des enfants de son âge, évita de se mêler à leurs jeux pour visiter les églises et couronner de fleurs les statues de la Vierge Marie. Dans les écoles, il n'y avait personne de plus actif, personne de plus studieux ; la classe finie, il retournait à sa chère solitude. A l'Université de Cracovie, il se montra encore le modèle des étudiants.

A cette époque arriva en Pologne saint Jean de Capistran ; le roi Casimir, sa mère, la reine Sophie, le cardinal Sbignée, évêque de Cracovie, tous les prélats et toute la noblesse du royaume se portèrent au-devant de lui et l'honorèrent comme un envoyé du ciel. Bientôt ses sermons brûlants, son éloquence passionnée, provoquèrent un grand nombre de conversions et attirèrent dans l'Ordre Séraphique des licenciés, des docteurs et des professeurs de l'Université de Cracovie.

Cent trente, d'autres disent trois cents d'entre eux, prirent la robe de Saint-François. Le bienheureux Simon ne tarda pas à suivre leurs exemples, et, sous la direction du saint, fit de rapides progrès dans la voie de la perfection. Tout d'abord il poussa si loin les mortifications, que ses frères se crurent obligés de l'arrêter dans cette voie. Vêtu de crin, une corde à nœuds autour des reins, il pleurait non-seulement sur ses péchés, mais même sur les péchés d'autrui. Il lui semblait entendre les gémissements des âmes du Purgatoire, réclamant de leurs voix plaintives les prières et la pitié des vivants; et le pieux désir qu'il avait de leur ouvrir les portes du ciel allumait en lui une soif immense de souffrances et d'épreuves.

C'est par là sans doute qu'il préserva de toute souillure le lis éclatant de sa chasteté. Il veillait sur ce cher trésor avec un soin si jaloux qu'on ne le vit jamais regarder une femme en face; et quand les devoirs de son ministère l'appelaient à son confessionnal, il étendait entre lui et sa pénitente un voile impénétrable. Mieux vaut ici fuir que combattre, disait-il avec saint Augustin, et il avait raison ; car dans le combat la victoire est toujours incertaine, et c'est commettre une première faute que de s'exposer inutilement au danger.

Un autre moyen du saint homme pour échapper à la tentation, c'était le travail continuel. Toute sa vie se passa dans l'étude et dans la prédication. Provincial de la province de Pologne, il prêcha le carême à Cracovie, et laissa rarement passer un dimanche ou un jour de fête sans prononcer deux ou trois sermons.

On compte par milliers les pécheurs qu'il a convertis et les jeunes gens qu'il a décidés, par ses instructions et par ses exemples, à se consacrer au Seigneur. Il faut citer parmi ses disciples les bienheureux Ladislas (1) Gilnove, Jean de Ducla et Raphaël Prossovice, tous trois célèbres par la sainteté de leur vie et par les miracles qu'ils ont accomplis.

Sous un tel maître, d'ailleurs, quoi d'étonnant que se soient développés de pareils disciples ! « Priez, « travaillez et espérez », disait-il sans cesse, et nul ne savait mieux que lui accomplir ces trois actes de la vie chrétienne. On le voyait toujours le premier au chœur, et il y demeurait le dernier ; ses jours et ses nuits presque entières se passaient dans la méditation et la prière. La Vierge Marie, qu'il vénérait d'une façon toute spéciale, vint souvent, céleste messagère, lui dire combien sa vie était agréable au Seigneur, et le soutenir dans la voie difficile où il était entré avec tant d'ardeur et de courage.

Sa dévotion aux souffrances du Sauveur lui fit entreprendre le voyage de Jérusalem. Avant de se mettre en route, il relut et apprit par cœur la règle de l'Ordre, qu'il avait écrite de sa propre main, et qu'il portait avec lui ; puis il la confia à l'un de ses frères, ne voulant pas s'exposer, disait-il, à la voir tomber entre les mains des Turcs. Il commença par visiter à Rome le tombeau des Apôtres Pierre et Paul ; puis, après avoir reçu la bénédiction du souverain Pontife, il partit pour l'Orient

(1) Voir, pour la vie de Ladislas Gilnove, le *Palmier Séraphique*, vingt-deuxième jour d'octobre, tome X. — Et pour celle du bienheureux Jean de Ducla, le dix-neuvième jour de juillet.

nu-pieds, n'emportant pour toutes provisions de route que sa confiance en Dieu. Peut-être avait-il secrètement espéré trouver à Jérusalem la couronne du martyre ; mais il ne plut pas à Dieu de la lui donner ; et après avoir visité les lieux sanctifiés par la présence du Sauveur, il revint à Cracovie, où ses frères le reçurent avec joie.

Toute une génération de pieux et savants serviteurs de Dieu y florissait alors : Jean Cantius, docteur et professeur de théologie ; Suentoslas, chapelain de l'église Notre-Dame ; Michel, religieux de l'Ordre de Notre-Dame de Metro ; Stanislas de Casimirie, chanoine régulier ; et Isaïe, de l'Ordre de Saint-Augustin, vénérables personnages qu'à Cracovie on honorait comme des Saints. Le bienheureux Simon se lia avec eux d'une étroite amitié, et quand il ne méditait pas dans sa chère solitude sur la Passion du Sauveur, il passait son temps à leur parler ou à les entendre parler de Dieu et de la religion.

Cet amour de la retraite, qui se développa chez le Père Simon dans les dernières années de sa vie, ne l'empêcha jamais de songer au bien des âmes et d'enseigner la parole divine. Il prêcha jusqu'à la fin de sa vie, et toujours avec le même profit pour ceux qui l'écoutaient. On le connaissait dans toute la Pologne, et on accourait de plusieurs lieues à la ronde pour assister à ses sermons.

Tant de travaux le fatiguèrent et altérèrent sa santé, et sa vieillesse ne fut guère qu'une suite non interrompue de souffrances. On peut dire qu'il mourut à la peine ; en apprenant la nouvelle de la canonisation

de saint Bonaventure, il voulut, quoique malade et forcé de garder le lit depuis quelque temps, faire l'éloge de ce glorieux Apôtre de l'Ordre Séraphique : ce fut son dernier effort ; il revint de l'église complètement épuisé, et mourut quelques jours après, le 18 juillet 1482.

En ce moment la peste sévissait en Pologne, et on ensevelissait les cadavres en toute hâte ; ses frères l'enterrèrent donc sur-le-champ et sans pompe, et le peuple qui l'avait tant aimé ne se porta pas à ses funérailles ; mais Dieu se chargea lui-même d'honorer sa mémoire, en permettant qu'un grand nombre de miracles s'accomplissent sur sa tombe.

Quarante jours après sa mort, trois jeunes gens, malades de la peste, obtinrent, par son intercession, une guérison inespérée, et bientôt après, dix-neuf autres lui devaient également leur salut.

En 1485, trois enfants, tombés au fleuve et retirés seulement après plusieurs heures, furent apportés au tombeau du saint, et y reprirent immédiatement l'usage de leurs sens.

En 1496, un autre enfant, qui avait fait une lourde chute, fut encore rendu à ses parents par l'intercession de Simon.

Pour résumer, disons que, peu d'années après sa mort, il avait rappelé à la vie vingt-huit personnes à l'agonie, vingt-quatre noyés, vingt-six blessés par suite de chutes ou de coups, et guéri une foule innombrable de boiteux, de paralytiques, d'aveugles et de sourds.

Le récit de ces prodiges décida le pape Innocent III

a ordonner une première exhumation du bienheureux Simon. La Pologne tout entière, représentée par ses princes, ses prélats, des députations de bourgeois et de paysans, assista à cette belle cérémonie. Les précieux restes furent déposés dans un magnifique tombeau de marbre, placé au milieu du chœur, que la piété des fidèles orna bientôt de nombreux *ex-voto*.

Une nouvelle série de miracles, qui s'accomplirent de 1600 à 1640, semblèrent indiquer clairement que le Tout-Puissant désirait voir proclamer la sainteté de son serviteur. Aussi, en 1609, à la demande du roi Sigismond III, le pape Paul V autorisa l'Ordre de Saint-François à célébrer tous les ans une messe solennelle en l'honneur du Père Simon ; en 1636, le roi Vladislas IV fit commencer le procès de sa canonisation ; mais c'est seulement en 1680 que, sur les instances du roi Jean Sobieski, le pape Innocent XI donna l'ordre au Chapitre des Cardinaux d'examiner les pièces du procès, et en 1685, le Père Simon fut placé au rang des bienheureux.

(WADDING.)

RAPHAEL PROSSOVICE (1)

1500. — Pape : Alexandre VI. — Roi de France : Louis XII.

Le bienheureux Raphaël Prossovice exerça pendant plusieurs années la charge de provincial avec un zèle et une ardeur infatigables. Il dirigea avec soin ses

(1) Nous faisons suivre la vie du bienheureux Simon de celle de quelques vénérables religieux Polonais, dont on ne connait pas au juste le jour de la mort.

frères dans les voies du Seigneur, et leur inspira en particulier, par ses paroles comme par son exemple, une grande dévotion à la Vierge Marie.

Il avait été le disciple du bienheureux Simon, et avait puisé à son école un amour immense de la mortification et des épreuves. Dieu, en récompense de ses vertus, lui permit de connaître d'avance le jour de sa mort ; après l'avoir annoncée à ses frères, il se retira au couvent de Varta, où il mourut vers l'an 1500.

Un siècle plus tard, on ouvrit son tombeau, et on trouva son cadavre parfaitement conservé et gardant encore l'apparence d'un corps vivant : chevelure et barbe épaisses, couleurs vives sur les joues. Des miracles se sont accomplis par son intercession.

(WADDING.)

LE VÉNÉRABLE MELCHISÉDECH

Le vénérable Melchisédech, disciple du bienheureux Ladislas Gilnove, repose dans la même église, à côté du bienheureux Raphaël ; il fut fidèle observateur de la règle, surtout en ce qui regarde les prescriptions relatives à la pauvreté et à l'humilité. Devenu très-vieux, il annonça le jour précis de sa mort.

Il expira vers l'an 1500 ; et sur son tombeau l'on vit briller pendant longtemps une lumière surnaturelle.

WADDING.)

LE PÈRE JEAN-BAPTISTE VITRIATOR

1515. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : De prêtre séculier, le Père Jean-Baptiste se fait frère mineur. — Il est nommé provincial. — Son voyage à Rome. — Ce qu'il obtient du souverain Pontife. — Sa conduite ferme en Pologne. — Sa retraite et sa mort.

Le bienheureux Père Jean-Baptiste Vitriator naquit à Cracovie, et y professa par la suite la théologie. L'amour de la sainte pauvreté le décida à abandonner de très-riches bénéfices pour prendre l'humble habit des religieux de Saint-François.

Sa science et ses vertus le signalèrent à ses supérieurs, qui le nommèrent provincial de Pologne. Cette dignité lui fut une occasion de se prodiguer, plus encore qu'auparavant, pour le salut des âmes. Il visitait les couvents de sa province, prêchant partout où il passait, dans les villages comme dans les villes, enflammant les âmes de ses auditeurs du feu dont il était consumé. Deux de ses disciples suffisent à l'honorer : les bienheureux Ladislas Gilnove et Raphaël Prossovice, héritiers de son pieux zèle et de son éloquence.

En 1486, le Père Jean-Baptiste fut mandé à Rome, pour le chapitre général de l'Ordre. C'est lui qui obtint du pape, avec d'importants priviléges pour sa province, la permission d'exhumer les corps des bienheureux Simon de Lipno et Jean de Ducla.

A son retour en Pologne, le Père Jean-Baptiste reçut du saint Père délégation spéciale pour conférer le cardinalat au prince Frédéric Casimir, fils du roi Casimir, et frère du roi régnant Albert.

Plus tard, lors du mariage d'Alexandre, grand-duc de Lithuanie, avec la fille du duc de Moscovie, un certain nombre de schismatiques russes manifestèrent l'intention de célébrer le saint sacrifice selon leur rite, dans les églises romaines ; il s'y opposa de toutes ses forces et obtint du souverain Pontife une bulle en faveur de son opinion, par laquelle il était interdit aux prélats romains de Pologne d'ouvrir leurs temples aux catholiques grecs.

A partir de l'année 1496, le Père Jean-Baptiste se démit de sa charge de provincial pour ne plus songer qu'à Dieu et à la vie éternelle. Il alla vivre dans la solitude, au couvent de Posen. C'est là qu'il mourut en 1515, pleuré de tous ceux qui l'avaient connu, et en particulier des pauvres et des malheureux dont il s'était fait le consolateur et le père.

On l'ensevelit avec pompe dans l'église paroissiale de Sainte-Marie-Madeleine. Un grand nombre de miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(Wadding.)

NICOLAS COSTICE

Le couvent de Posen possède encore les précieux restes du Père Nicolas Costice, prédicateur aussi éloquent qu'infatigable, célèbre aussi par les miracles dus à son intercession.

(Wadding.)

ANTOINE DE SAINTE-MARIE

1602. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Jeunesse laborieuse du Père Antoine. — Sa science précoce. — Voyage à Rome. — Un saint prêtre. — Craintes pieuses du saint homme. — Il entre dans l'Ordre Séraphique. — Nouveau voyage à Rome et miracles qui le signalent. — Ses relations avec le cardinal Cribelli. — Deux bulles du souverain Pontife. — Privilèges octroyés par Pie V. — Retour en Espagne. — Le Père Antoine est nommé provincial. — Comment il s'acquitte de cette charge. — Dernières années de sa vie. — Sa piété va croissant. — Sa mort et ses funérailles.

Le vénérable Père Antoine de Sainte-Marie naquit à Plaisance, en Espagne, de parents nobles, et il ne tarda pas à montrer les germes d'une nature d'élite qui ne demandait qu'à se développer par l'étude et les pieuses pratiques.

Aussi, avant d'être un saint religieux, fut-il un enfant modèle, écolier laborieux et modeste, très-versé dans la connaissance de la langue grecque et de la langue latine, à un âge où d'ordinaire l'intelligence commence seulement à prendre quelque vigueur. Il n'avait pas encore vingt ans, qu'il avait déjà conquis ses grades de docteur en théologie et de docteur en droit.

A cette époque se place un premier voyage à Rome, où il se rendit pour continuer ses études. Là, sa science attira sur lui les regards du souverain Pontife, qui en fit son secrétaire particulier.

Quelque temps plus tard, on le retrouve dans sa patrie, possesseur d'un riche bénéfice, en même temps que curé d'une paroisse. C'est un prêtre plein de zèle et de douceur, s'occupant beaucoup plus de ses ouailles

que de lui-même, et se prodiguant pour l'instruction de leurs âmes.

« Il me faudrait des jours quatre fois plus longs pour « y suffire », disait-il souvent ; « que de pauvres à vi- « siter, de malades à soigner, de malheureux à conso- « ler, pour qui il ne me reste pas un seul instant ! » Et il lui semblait qu'il s'occupait trop, le saint prêtre, des intérêts matériels qu'il avait à administrer, et que, débarrassé des soins qu'exigeait son bénéfice, il pourrait travailler avec plus de fruit au perfectionnement de ses frères et de lui-même. Le contact perpétuel où il se trouvait avec les mondains l'effrayait aussi ; le démon avait par là trop de prise sur son âme, et il pensait, non sans raison, qu'il est quelquefois prudent de ne pas se hasarder dans une lutte dangereuse.

Il prit donc la résolution de quitter entièrement le monde, et il demanda à Dieu par de ferventes prières de lui indiquer l'Ordre où il lui plairait qu'il entrât. Après plusieurs jours de jeûne et plusieurs nuits sans sommeil, il obtint enfin la réponse attendue avec impatience. Presque aussitôt, il distribua tous ses biens aux pauvres, se démit de sa cure entre les mains de son évêque, et, sans dire un mot à ses parents et à ses amis, il se rendit au couvent de Hayo, dans la province des Frères Mineurs de Saint-Gabriel, et y demanda l'habit.

On le repoussa d'abord sans pitié ni merci, malgré ses supplications et ses larmes, et il se préparait à partir pour aller frapper à une autre porte, quand un avis d'en haut le retint. Il passa la nuit en prières, et puisant dans cet acte de foi et d'amour un courage et une

confiance nouvelle, il revint le lendemain matin se jeter aux pieds du gardien, et lui déclara qu'il ne se relèverait pas et qu'il ne prendrait aucune nourriture avant d'être admis dans l'Ordre Séraphique, parce que telle était la volonté du Seigneur. On lui donna l'habit. Dès ce moment, il sembla au saint prêtre qu'il était devenu un autre homme, et, parvenu à un âge très-avancé, il répétait encore que Dieu l'avait tout à coup transformé et avait fait dans son cœur table rase de toutes ses fautes passées. La vérité est qu'il étonna d'abord les plus vieux religieux par ses manières réservées et son maintien modeste ; il ne devait pas tarder à les devancer et à les guider dans les voies du Seigneur.

Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, il fut envoyé à Madrid, auprès du général, et en obtint l'autorisation de demeurer dans la province plus austère de Saint-Joseph, où le suivirent bon nombre de religieux de la province de Saint-Gabriel. C'est là que ses vertus allaient se développer et s'épanouir pour le ciel.

Il n'y était installé que depuis peu de mois, quand le provincial, désireux d'avoir pour ses couvents, récemment réorganisés par saint Pierre d'Alcantara, la consécration du Saint-Père, résolut d'envoyer à Rome quatre d'entre ses plus pieux et ses plus savants religieux. De ce nombre fut naturellement le Père Antoine.

Longue et rude était la route ; elle fut rendue plus pénible encore par les misères de toutes sortes que Dieu permit au démon de faire subir aux pieux voyageurs. Ouragans terribles, pluies continuelles, mauvaises rencontres, rien ne leur fut épargné ; mais leur

foi inébranlable triompha de tous les obstacles. Dans la traversée d'Alicante en Sicile, le vaisseau où ils se trouvaient fut poursuivi par une galère turque; ils allaient être pris avec tout l'équipage, quand, par une inspiration subite, se mettant en prières, ils virent tout à coup disparaître l'ennemi acharné à leur perte, et parvinrent au port sans encombre. Le capitaine du vaisseau se montra reconnaissant de leur intervention. Comme les bons religieux ne savaient où trouver la somme d'argent destinée à payer leur traversée, il leur déclara non-seulement qu'il ne voulait rien accepter, mais encore qu'il se considérait comme leur débiteur, et qu'il se trouverait trop récompensé s'ils consentaient à lui faire l'aumône de leurs prières.

De la Sicile, les envoyés se rendirent à Rome, et s'adressèrent d'abord au cardinal Cribelli, qui avait été nonce du Pape en Espagne, et qui, par conséquent, connaissait la sainte vie des Frères Mineurs Déchaussés. Ce vénérable prélat les reçut avec bonté, mais il leur déclara qu'il avait peu d'espoir dans l'heureux succès de leur démarche, parce que le cardinal saint Charles Borromée, protecteur de l'Ordre, n'était pas favorablement disposé pour la réforme qu'ils avaient embrassée. Dieu pourvut à tout : saint Charles Borromée fut mandé tout à coup à Milan, et le cardinal Cribelli, nommé par le Saint-Père sous-protecteur de l'Ordre, put introduire ses humbles amis auprès du souverain Pontife.

Pie V écouta avec bonté la requête des quatre religieux, les déclara fils de Saint-François, et chargea le cardinal Cribelli d'instruire et de terminer l'affaire.

Quelque temps après, une bulle du Pape reconnaissait la province de Saint-Joseph, en Espagne, et proclamait que les religieux réformés de cette province, en pratiquant leur Règle dans toute sa rigueur, donnaient au monde un admirable exemple de perfection religieuse ; défense était faite aux supérieurs de l'Ordre et au général lui-même de changer en quoi que ce soit leurs statuts, et de les empêcher d'élever de nouveaux couvents. Une autre bulle, lancée quelques semaines plus tard, confirma la première.

Cependant le Père Antoine attendait, dans un couvent de Capucins, que le chapitre général de l'Ordre se réunît, pour voir comment il accueillerait la réforme nouvelle. Les craintes qu'il avait conçues à cette occasion ne devaient pas manquer de se réaliser. Les provinciaux et les supérieurs de l'Ordre ne purent souffrir que les Frères Mineurs Déchaussés fussent autorisés par le Pape à suivre une Règle et des statuts particuliers, à fonder des couvents, à nommer des provinciaux (1). Ils s'efforcèrent d'arrêter dans son essor la confrérie naissante ; mais leur tentative demeura vaine, et il est permis de croire que les prières ardentes du Père Antoine contribuèrent à amener ce résultat.

De retour dans sa province, il fut chargé d'inspecter les couvents de son Ordre, répandus dans la Castille. Un saint religieux qu'il rencontra durant cette tournée le décida à partir avec lui en mission pour les Indes. Il s'embarqua en effet ; mais une tempête dispersa la flotte dont le navire qu'il montait faisait partie, et les

(1) Voir, à ce sujet, la vie du Père Pierre de Xérès, deuxième jour de mai, t. v, p. 10 ; et celle du Père Alphonse Loup, huitième jour d'avril, t. iv, p. 196.

religieux furent contraints de renoncer à leur projet et de retourner dans leurs couvents.

Cependant les mérites éclatants du Père Antoine avaient attiré sur lui les regards de ses frères ; il fut nommé provincial et confirmé dans cette haute dignité par le général de l'Ordre. Il ne changea pas pour cela sa manière de vivre. C'était toujours le même religieux, humble et modeste, ami de la solitude, de la prière et de la méditation, dur à lui-même, charitable aux autres, infatigable quand il s'agissait du bien des âmes et de l'accroissement de la religion. Il avait une grande affection pour les Frères Mineurs les plus obéissants et les plus soumis à la Règle, et dans les affaires de quelque importance, il ne manquait jamais de les consulter et de suivre leurs avis, persuadé qu'il était que de telles âmes devaient être inspirées de Dieu.

C'est ainsi que, durant quatre années, ce saint homme donna à ses religieux l'exemple de toutes les vertus. Quoiqu'il fût de complexion délicate et que sa province s'étendît à l'Espagne presque tout entière, il ne laissa jamais passer un an sans visiter ses couvents, toujours en marche, été comme hiver, sous le soleil ou dans la neige, franchissant les fleuves et les montagnes. Arrivé dans les maisons de son Ordre, il accompagnait les Frères dans tous leurs pieux exercices, si exténué qu'il fût par les fatigues de la route. A table, il mangeait comme eux et ne souffrit jamais qu'on lui servît des mets autres que ceux des religieux. En partant, il prenait les ordres du Père gardien.

Mais, autant il s'acquitta avec zèle de ses fonctions de provincial, autant il les déposa avec plaisir pour rede-

venir un simple religieux. Il se sentait vieillir, et en voyant se lever pour lui l'aurore de la vie éternelle, il avait hâte de se rapprocher, dès cette terre, de son Dieu, autant que faire se pourrait, par la solitude et la méditation.

En effet, à mesure qu'il avance en âge, sa piété et son amour pour son Créateur vont toujours se développant et s'élevant. Il célèbre le saint sacrifice de la Messe avec plus de tendresse et de reconnaissance ; on le trouve presque constamment à genoux devant le très-saint Sacrement ; il passe ses nuits à méditer sur la passion et les souffrances de Jésus. Les mondains n'ont plus que difficilement accès auprès de lui ; il semble qu'il soit jaloux de consacrer au Seigneur tous les instants qui lui restent à vivre. Le comte de Barajas, président de Castille, et grand ami de l'Ordre Séraphique, vient lui faire visite ; il l'écoute patiemment, mais ne lui répond pas un mot. Deux jeunes femmes nobles, qui étaient parvenues jusqu'à lui, l'appellent « saint vieil- « lard », et veulent baiser sa robe ; il les réprimande vivement et refuse de les entendre. Il se dérobe à l'admiration et au respect universels ; il aimerait mieux le mépris et les injures ; mais il n'entrait pas dans les desseins de Dieu que ce pieux serviteur fût méconnu sur la terre. Plus le Père Antoine voulut s'abaisser, plus il fut élevé, et il lui fallut se résoudre à être un instrument de bénédictions et de miracles.

Quand l'âge empêcha le Père Antoine d'offrir lui-même le saint sacrifice, il assista tous les jours à plusieurs messes, et trois fois par semaine, après une confession sévère, il reçut la sainte communion. Il

récitait pieusement dans sa cellule les prières qu'il ne pouvait plus chanter en chœur avec les autres religieux.

Sa dernière maladie ne fut ni longue ni douloureuse : le jour de la fête de saint Bonaventure, il fut obligé de prendre le lit, et ne le quitta plus jusqu'à sa mort. Son intelligence ne l'abandonna pas un seul instant ; au moment suprême, il murmurait encore les prières des agonisants, que les religieux récitaient auprès de lui. Il mourut le 18 juillet 1602, à l'âge de quatre-vingt-un ans ; il y avait quarante années qu'il faisait l'ornement de l'Ordre Séraphique.

Un grand concours de peuple se pressa aux funérailles de ce saint homme ; et on se disputa comme des reliques les quelques objets qui lui avaient appartenu. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

FRÈRE JEAN D'ALCAZAR

1595. — Pape : Clément VIII. — Roi d'Espagne : Philippe II.

SOMMAIRE : Humilité extrême et candeur du frère Jean d'Alcazar. — Ses mortifications et ses jeûnes. — Sa pauvreté volontaire. — Son désir du martyre. — Fausse joie qu'il ressentit pendant un voyage en France. — Honneurs qu'on lui témoigne. — Il se dérobe à l'estime publique. — Ses prières et ses extases. — Son aventure sur la route d'Arenas. — Il a le don de seconde vue et de guérison. — Miracle de la perdrix. — Dernière maladie et mort de frère Jean.

Cet homme vénérable fit son noviciat dans la province des Frères Mineurs Déchaussés de Saint-Jean-Baptiste, en même temps que saint Pascal Baylon, dont il suivit de près les glorieuses traces. Son humilité et

son obéissance lui conservèrent jusqu'à la fin de sa vie la naïveté et la candeur de l'enfance ; il répétait souvent qu'il aurait dû être un grand saint, ayant eu pour compagnons et pour maîtres des religieux si parfaits, mais que pour ses péchés il était demeuré bien loin après eux. Comme on racontait devant lui les miracles de saint Pascal : « J'étais cuisinier », répondit-il, « et je « vaquais à tous les travaux du couvent, alors que « frère Pascal paraissait à peine capable de donner à « manger aux animaux de la maison ; maintenant les « rôles sont bien changés : voilà qu'il est devenu l'hon- « neur de l'Ordre, et moi je suis demeuré un pauvre « moine, comme autrefois. Dieu me punit d'être un « grand pécheur ».

En effet, ce bon religieux, que tout le monde honorait comme un saint, se regardait lui-même comme le dernier des scélérats, et il s'appliquait à se mortifier et à s'infliger à lui-même, pour ses prétendues fautes, les châtiments les plus rudes. Il jeûnait presque continuellement, et ne mangeait de viande, de poisson et d'œufs que durant ses maladies, sur un ordre formel du gardien. Il vivait de pain trempé dans de l'eau ; et même, dans une extrême vieillesse, il ne consentit jamais à boire de vin. En dehors du couvent il se nourrissait des restes que les personnes charitables déposaient pour les pauvres sur le seuil des maisons.

Toute la fortune de cet humble frère se composait d'une misérable robe faite d'étoffe grossière ; le seul ornement de sa cellule était un crucifix ; il dormait sur une natte, avec une pierre sous la tête en guise d'oreiller. Malade ou bien portant, été comme hiver, par le

soleil ou par la neige, il marchait nu-pieds et la tête découverte. Il ne se reposait jamais que lorsque la fatigue et la douleur ne lui permettaient plus de se tenir debout ; il avait soif de privations et de souffrances.

De là, la joie immense qu'il manifesta une fois : Il voyageait en France ; des hérétiques l'arrêtèrent ; il s'imagina qu'il tenait déjà la palme du martyre. Mais comme il ne pouvait ni les comprendre ni se faire entendre d'eux, il eut beau protester qu'il était catholique et frère mineur ; on le prit pour un fou et on le relâcha. Il ne s'en consola jamais. « Quelle indignité « doit être la mienne », disait-il dans sa vieillesse ; « Dieu « a voulu me montrer de près le martyre, et me faire « savourer un avant-goût des jouissances ineffables « qu'il accorde à ses élus ; puis brusquement il m'a « rejeté au milieu des misères de cette vie ». Et il ajoutait quelquefois : « J'ai pris ma revanche, et je « peux bien dire que j'ai fait de mon existence entière « une sorte de long martyre ».

Ses souffrances volontaires et ses mortifications incessantes, sa charité et son amour ardent de Dieu et du prochain attirèrent sur cet humble frère les respects des hommes. Il ne les recherchait pas, cependant ; loin de là, il les fuyait de toutes ses forces. Le comte d'Oropesa, un bienfaiteur de l'Ordre, essaya plusieurs fois de l'emmener et de le retenir dans son palais ; il alla jusqu'à l'attacher sur une chaise ; mais aussitôt le bon frère tombait en extase et n'entendait plus rien de ce qu'on lui disait. Quand une femme lui témoignait du respect, il lui semblait être sur des charbons

ardents, et il ne pouvait se tenir en repos ; il refusait même d'adresser la parole à ses parentes.

Son refuge contre l'estime des hommes, c'était la solitude et la prière. Il eût voulu passer sa vie entière dans l'église ou dans sa cellule. Le soir, ses travaux terminés, il courait au chœur et y demeurait jusqu'à fort avant dans la nuit ; il y revenait une heure avant les Matines, se dérobait, les prières finies, et revenait encore aussitôt que le dernier des religieux était rentré dans sa cellule.

Il priait tantôt debout, tantôt à genoux, quelquefois courbé de toute sa longueur et les bras en croix. Dieu lui avait accordé le don de l'extase, et souvent ses frères le virent entouré d'une auréole de lumière et la figure transfigurée par une expression de joie divine ; son cœur était embrasé d'une flamme divine. Comme il ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui dans de pareils moments, il arriva plus d'une fois qu'on le crut gravement malade. C'est ainsi que de bonnes gens qui se rendaient d'Arenas à Hoys le relevèrent sur le grand chemin, où ils l'avaient trouvé étendu, et croyant que la faiblesse l'avait contraint à se coucher, ils lui offrirent un de leurs mulets pour continuer sa route. Mais lui, reprenant ses sens, les étonna beaucoup en leur montrant qu'il était plus robuste qu'eux, et en dansant comme un enfant ou bondissant comme un chevreuil.

Frère Jean reçut aussi le don de prophétie et celui de guérison. Quand un novice entrait au couvent, le saint homme déclarait s'il devait rester ou non dans la vie religieuse, et cela au seul aspect de sa

physionomie. Il guérissait les malades en leur imposant un crucifix, ou en récitant pour eux quelque fervente prière.

Un religieux souffrant désirait manger une perdrix : frère Jean s'en fut trouver une bonne femme dont le mari était chasseur, et qui vendait du gibier. Il y avait plusieurs jours que la dernière perdrix avait été achetée ; la bonne femme déclara au frère qu'il lui était impossible de satisfaire son désir. Mais lui, tout souriant, reprit : « Allez, ma sœur, cherchez bien, vous en « trouverez encore une ». Et comme elle hésitait ; « Allez donc », répéta-t-il, « allez, pour l'amour de « Dieu ». Elle obéit, et, à son grand étonnement, elle trouva dans son armoire une perdrix toute fraîche, qui semblait tuée depuis quelques minutes à peine. Le malade la mangea de bon appétit, et recouvra bientôt la santé.

Frère Jean fut pendant longtemps l'infatigable compagnon du Père Alphonse Loup, dans les longues tournées que faisait ce saint religieux. C'est de lui que le Père Alphonse disait au bienheureux Père Nicolas Facteur, un autre frère mineur célèbre pour ses vertus et ses miracles : « Il y a dans cet homme si humble des « trésors de charité et d'amour ».

Le bon frère était épuisé par l'âge et les privations quand il ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Dieu, sans doute, l'éclaira sur son état ; car, dès le début, il déclara que tous les soins des médecins seraient inutiles, et qu'il ne devait plus songer qu'à bien mourir. Le comte d'Oropesa et quelques seigneurs des environs vinrent lui témoigner

tout le chagrin qu'ils éprouvaient à le voir souffrir ; il ne parut même pas s'apercevoir de leur présence ; et, comme on lui reprochait de ne pas répondre à leurs bonnes paroles : « Ce n'est pas le moment », reprit-il, « de s'occuper du monde et de ceux qui l'habitent ; « j'ai assez à faire de penser à Dieu ». Il vit venir sa dernière heure sans frayeur et sans regrets, reçut les sacrements des mourants avec toute la piété dont il était capable, et rendit doucement l'âme à Dieu, le 18 juillet 1595, à l'âge de soixante et onze ans, au couvent d'Oropesa.

La renommée de sa sainteté attira à ses funérailles un grand nombre de fidèles, et on se disputa, pour en faire des reliques, les morceaux de son manteau.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

DIX-NEUVIÈME JOUR DE JUILLET

LE BIENHEUREUX JEAN DE DUCLA

1484. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Charles VIII.

SOMMAIRE : Le couvent de Lemberg. — Enfance du bienheurenx Jean. — Il entre dans l'Ordre des Frères Mineurs Conventuels. — A l'arrivée de saint Jean de Capistran, il embrasse la réforme de l'Observance. — Son amour pour son Ordre et ses vertus extraordinaires. — Ses conseils à ses frères et ses prédications. — Sa mort. — Procès de sa canonisatian.

Le couvent de Lemberg, en Russie, qui fut brûlé quelques années après sa fondation par les Russes schismatiques, et qui est aujourd'hui l'une des plus belles et des plus grandes maisons religieuses de toute

l'Europe, s'honore de posséder le tombeau et les précieuses reliques du bienheureux Jean de Ducla.

Ce saint homme naquit à Ducla, petit bourg de la Pologne, situé non loin des frontières hongroises. Ses parents, nobles et pieux, l'élevèrent avec soin et avec amour, et s'appliquèrent d'abord à faire de lui un bon chrétien. Les premiers mots que l'enfant prononça furent les doux noms de Jésus et de Marie ; ses premiers plaisirs, des exercices de piété.

Aussi personne ne s'étonna lorsque, tout jeune encore, il prit l'habit des Frères Mineurs Conventuels. Il ne tarda pas à être le modèle des religieux, le plus soumis à la règle, le plus humble, le plus austère de tous, croissant en vertu à mesure qu'il avançait en âge. Aussi fut-il élevé aux dignités de l'Ordre; il exerça plusieurs fois les fonctions de gardien, et devint même custode de la custodie de Lemberg, qu'il administra avec beaucoup de zèle et de sagesse.

Quand saint Jean de Capistran, cédant aux sollicitations du roi de Pologne, Casimir, vint éclairer ces contrées lointaines de la lumière de sa sainteté et de sa science, le bienheureux Jean de Ducla ne tarda pas, avec la permission de son provincial, à passer dans les rangs des Frères Mineurs de l'Observance. Cette réforme était encore dans toute la vigueur de la jeunesse, et les religieux qui l'embrassaient luttaient entre eux de zèle et d'austérité. Entre tous ces hommes vénérables, le bienheureux Jean de Ducla se signala par ses vertus sévères, son ardeur à la prière et à la contemplation, ses longues extases, prolongées pendant des nuits et des jours entiers, ses disciplines, ses jeûnes, ses mor-

tifications de toutes sortes. Il était, selon l'expression d'un vieil auteur, un miroir de chasteté, d'humilité, d'obéissance et de piété.

Le bienheureux Jean aimait son Ordre avec passion, et il remerciait tous les jours Dieu de lui avoir permis d'y entrer. Un jour, il entendit deux religieux, dont l'un avait été ermite autrefois, se plaindre des rigueurs de la Règle, et regretter le temps où ils pouvaient diriger leur vie plus à leur guise : « Eh bien, mes frères », leur dit-il tout à coup, « pour moi, je rends grâces au « ciel de ce que je porte cet habit de Saint-François ; car, « malgré mon indignité et mes fautes, je le regarde « comme un préservatif contre toutes les tentations et « un rempart inexpugnable contre toutes les attaques « de l'esprit malin ». Et il leur conseilla quelques pieuses pratiques et surtout des invocations à la très-sainte Vierge, pour bannir enfin de leur esprit des pensées qui ne pouvaient être que des inspirations de l'enfer.

Les sermons du bienheureux Jean produisaient sur les mondains le même effet que ses conseils sur les religieux. Il arracha à leurs erreurs et ramena dans le sein de l'Eglise catholique un grand nombre de schismatiques russes et arméniens. D'ailleurs, son zèle apostolique ne connaissait pas de fatigues ; devenu aveugle comme Tobie, il ne continua pas moins de prêcher et de confesser, merveilleux exemple de ce que peut une volonté ferme et droite servie par une forte et vaillante intelligence.

Ce saint homme, après avoir accompli un grand nombre de miracles, riche de l'estime de ses conci-

toyens, vénéré par ses frères, mourut le 29 septembre 1484, jour de la fête de l'archange saint Michel, au couvent de Lemberg. Pendant la cérémonie de ses funérailles, une vieille femme, aveugle depuis plus de dix ans, recouvra la vue par son intercession.

Il y avait trente-sept ans déjà que des prodiges s'opéraient sur la tombe du bienheureux Jean, quand, par ordre du pape Innocent VIII, on exhuma ses précieux restes pour leur donner une sépulture plus digne de leurs mérites. Autour du monument qui fut élevé en mémoire du Père Jean brûlent soixante-dix-huit lampes d'argent et une lampe d'or, ex-votos consacrés par la piété des fidèles, témoignages de vénération et de reconnaissance.

La Pologne a réclamé à plusieurs reprises de la cour de Rome la canonisation du bienheureux Jean. Le roi Sigismond III écrivit à cet effet, en 1618 et en 1625, deux lettres au pape Paul V et au pape Urbain VIII ; il y exprimait la confiance que la célébration de la mémoire du bienheureux Jean serait une protection et un rempart contre l'invasion des barbares de l'Orient, toujours menaçants et terribles. La reine Constance, l'archevêque, les magistrats et le chapitre de Lemberg adressèrent également leurs supplications au souverain Pontife ; Urbain VIII fit recommencer l'enquête, mais sans résultat. Peut-être la nouvelle supplique adressée au pape Innocent XI par le prince Radzivil, au nom de Jean Sobieski, eût-elle été couronnée de succès, si les grands troubles dont la Pologne fut alors le théâtre n'avaient entravé les travaux des prélats chargés de l'instruction de l'affaire qui, aujourd'hui encore, est en suspens.

La fête du bienheureux Jean de Duela se célèbre dans l'Ordre le dix-neuvième jour de juillet, bien qu'il soit mort, comme on l'a vu, le 29 septembre, jour de la fête de l'archange saint Michel.

(WADDING et MARC DE LISBONNE.)

FRÈRE MATTHIEU GIUDICI

1603. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Conversion miraculeuse du frère Matthieu. — Il entre au couvent des Frères Mineurs Récollets d'Agrigente. — Ses austérités. — Son humilité. — Comment il est respecté et consulté par tous ceux qui le connaissent. — Sa mort et ses funérailles.

Le frère Matthieu naquit à Agrigente, en Sicile, de l'antique et noble race des Giudici. Avant d'entrer dans l'Ordre, il fut professeur de droit, et vécut en mondain ; il eut même un enfant illégitime d'une femme de vie légère. La grâce lui parlait déjà, mais il n'écoutait pas sa voix ; et il fallut un miracle pour le ramener à Dieu.

Ses parents étaient en guerre avec une autre famille noble, et son frère avait été mortellement blessé. Un jour qu'il se promenait à cheval non loin de son château, il tomba dans un trou profond, creusé à dessein par ses ennemis ; son cheval fut tué raide ; lui-même n'eut pas une égratignure. Il reconnut là l'intervention d'en haut, et prit la résolution d'entrer dans un couvent de Frères Mineurs Récollets, dont la réforme toute nouvelle encore s'était déjà répandue dans toute la Sicile. Le jour même, il écrivit à ses sœurs, qui étaient

religieuses, et à son frère, couché sur son lit de douleur, pour les informer de son projet ; puis il alla se présenter au couvent d'Agrigente, où il demanda et obtint l'habit, au grand étonnement de tous ceux qui connaissaient sa vie dissipée.

On ne tarda pas à voir que les bénédictions de Dieu étaient descendues sur lui. En effet, quelque temps après son entrée dans l'Ordre, la femme avec qui il vivait depuis si longtemps mourut, et le fils qu'elle lui avait donné, et qui était alors âgé de dix ans, ne tarda pas à la suivre au tombeau. Frère Matthieu se trouvait ainsi délivré de toutes les chaînes dont l'avait chargé le démon.

L'année de son noviciat lui parut longue ; il avait hâte de prononcer ses vœux. Une fois profès, malgré sa constitution débile et délicate, il se montra le plus austère des religieux de cette réforme si sévère, toujours se mortifiant et se macérant, se condamnant lui-même aux jeûnes, aux veilles, aux disciplines, aux privations. Il portait autour de ses reins une lourde chaîne de fer, qu'il ne quitta que dans un âge très-avancé, sur l'ordre de ses supérieurs. Il dormait assis, observait les sept carêmes de saint François, et quand, malade et infirme, on lui ordonnait de manger, il suppliait avec tant d'instances le gardien de lui permettre de jeûner, qu'il était impossible de le lui refuser. Sa pauvreté, sa chasteté, son humilité faisaient l'édification de ses frères. Il ne consentit jamais à se laisser ordonner prêtre, quoique l'évêque d'Agrigente lui-même l'en eût prié à plusieurs reprises. Il se croyait à peine digne, disait-il, d'être le serviteur des autres religieux.

C'est par une telle vie que le saint homme se préparait à la mort et cherchait à effacer le souvenir de ses fautes passées. La renommée de ses vertus attira auprès de lui un grand nombre d'illustres visiteurs, venus de tous les coins de la Sicile pour solliciter le secours de ses prières ou s'entretenir avec lui des choses de la religion. Ceux qui ne pouvaient arriver jusqu'à lui lui écrivaient des lettres ; il y répondait toujours avec sollicitude, et donnait à tous et sur tout les meilleurs conseils. L'évêque d'Agrigente lui témoignait une grande affection, et la marquise de Villena, vice-reine de Sicile, sollicita et obtint la faveur de le posséder pendant quelques jours dans son palais de Palerme.

Les miracles accomplis par le frère Matthieu ajoutèrent encore à l'éclat de sa renommée. On cite une femme guérie de la goutte, dont elle souffrait depuis vingt-deux ans, un novice maintenu au couvent par une prophétie du saint homme, etc., etc.

Le frère Matthieu mourut au couvent d'Agrigente, en 1603, à l'âge de soixante et onze ans ; il y avait trente-huit ans qu'il portait l'habit de l'Ordre (1). On eut grand mal à dérober ses précieux restes à la piété des fidèles, qui baisaient ses mains et ses pieds, et coupaient, pour en faire des reliques, des morceaux de ses vêtements. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

La famille des Giudici a recueilli l'histoire de la vie et des miracles du frère Matthieu.

(1) Les chroniques de Sicile ne fixent pas au juste le jour de sa mort : le Père Benoît Mazzara croit qu'elle a eu lieu le 19 juillet.

(*Chron. de Sicile.*)

FRÈRE JOSEPH CARUSO

1637. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Enfance pieuse du frère Joseph Caruso. — Ses occupations et ses plaisirs. — Première tentative pour entrer au couvent. — Il s'étiole au sein du monde. — Il reçoit l'habit. — Son noviciat à Caltanissetta. — Il prononce ses vœux. — Ses vertus extraordinaires. — Sa mort et ses funérailles.

Voici venir un autre glorieux enfant d'Agrigente, qui n'a pas eu, comme le frère Matthieu, à effacer par une longue suite d'austérités les fautes de sa jeunesse, mais qui a passé sur la terre en faisant le bien, comme un ange descendu du ciel pour quelques années.

Frère Joseph était né à Agrigente, en 1617, de l'illustre race des Carusi ; et il reçut au baptême le nom de Marc. Dès son enfance, il fut manifestement éclairé de l'Esprit-Saint ; car il parvint à une science profonde des choses du ciel, sans autre maître et sans autre livre que la prière et la méditation. Il n'avait encore que six ans, et déjà il versait des torrents de larmes en songeant aux souffrances infinies de Notre-Seigneur crucifié pour le salut des hommes ; à huit ans, il emmenait son plus jeune frère, Charles, prier avec lui dans une chambre, et tous deux se donnaient la discipline.

On ne le vit jamais prendre part aux jeux bruyants de ses compagnons. Revenu de l'école, il courait à son petit jardin et cultivait les fleurs destinées à orner la chapelle de Saint-Joseph, ou bien encore il récitait son rosaire. Les riches vêtements qu'on lui faisait porter lui inspiraient un profond dégoût, et pour se mortifier, il conservait précieusement un morceau de la

robe d'un frère mineur, qu'il regardait sans cesse et pour laquelle il eût donné volontiers toute la soie et tout le velours du monde. Il n'était âgé que de quatorze ans, quand il demanda l'autorisation d'entrer dans un couvent de Frères Mineurs ; on le trouva trop jeune pour le lui accorder. Ses parents, qui ne craignaient rien tant que de le voir s'enfermer pour toujours dans un monastère, essayèrent de le retenir par l'appât des plaisirs, et lui donnèrent un maître de danse. Il dansa par obéissance, mais y réussit si mal, que le professeur, désespéré, refusa de continuer ses leçons. Cet enfant-là n'était pas né pour le monde.

Ce qu'il lui fallait, c'était l'ombre et le silence du cloître, les nuits passées à prier dans la chapelle déserte, l'humble cellule sans ornement, et les jeûnes, et les disciplines, et les veilles : « Mon Père », disait-il au gardien, « recevez-moi parmi vos fils, je ne peux « plus vivre loin d'eux et de vous ». C'est là sa pensée constante : devenir frère mineur. Elle ne l'abandonne pas un instant, ni au milieu de ses joies, ni au milieu de ses peines, ni au milieu de ses travaux. Il languit, il s'étiole comme une fleur des contrées tropicales, brusquement transportée dans un pays plus froid ; encore quelques mois d'attente, et il sera mort d'impatience et de désir inassouvi.

Enfin on lui donna l'habit. Quand il reçut des mains du gardien, le Père Joseph de Palerme, la lettre qui lui enjoignait d'aller faire son noviciat à Caltanissetta ; « Mon Père », lui dit-il, « vous serez mon maître et « mon directeur ». Et comme le supérieur répondait en souriant que cela lui paraissait impossible, il reprit :

« Je prierai la sainte Vierge avec tant d'ardeur, que « j'aurai gain de cause », et la chose eut lieu en effet comme il l'avait annoncée.

A Caltanissetta, le démon fit une dernière tentative pour retenir au sein du monde cette belle âme sur laquelle il n'avait jamais eu aucune prise. Une cousine du jeune homme, très-riche et très-jolie, essaya de le détourner de son projet et lui offrit sa main. Tout autre que Marc aurait succombé ; il resta ferme dans sa résolution, remercia sa cousine et son oncle des sentiments que tous deux lui témoignaient, et le jour même, pour ne pas s'exposer inutilement à la tentation, il alla frapper à la porte de son couvent et prendre l'habit des novices.

Frère Joseph, comme on l'appela dès lors, fut tout d'abord un religieux modèle, sa dévotion au saint Sacrement et à la bienheureuse Vierge Marie, ses longues prières au pied des autels faisaient l'étonnement et l'admiration des autres novices. Parfait modèle d'humilité et d'obéissance, il se mettait à genoux devant ses supérieurs quand il avait à leur parler, ou quand il recevait leurs ordres ; avide de fatigue et de travaux, il vaquait aux ouvrages les plus pénibles et les plus fastidieux, lavait les longs corridors du couvent, bêchait le jardin, aidait le cuisinier. Tout le monde l'aimait, les religieux comme un frère, les habitants de la ville comme un fils ; et on ne manquait jamais d'emplir de pain et de légumes ses sacs et ses paniers, quand il allait quêter pour le couvent dans les rues de Caltanissetta.

A la fin de son année de noviciat, ses parents le

prièrent de venir prononcer ses vœux à Agrigente, peut-être parce qu'ils nourrissaient encore l'espoir secret de l'arracher à la vie religieuse. Mais cette fois encore, ils échouèrent ; frère Joseph se consacra à Dieu pour toujours.

Ce ne devait pas être pour longtemps. Quelque temps après la cérémonie il se promenait avec un autre frère dans le couloir du couvent ; un religieux venait de mourir, et les religieux se demandaient entre eux : « Lequel de nous va le suivre ? Dieu le sait ». — C'est moi qui mourrai le premier, reprit frère Joseph, et cela dans peu de temps.

Sa prophétie se réalisa ; il commençait seulement à entrer dans la troisième année de sa vie religieuse, quand il tomba malade. Les souffrances, d'abord légères, ne tardèrent pas à devenir intolérables, et sept jours après qu'il avait pris le lit, on lui donna les sacrements des mourants. Il expira saintement, en 1637, à l'âge de dix-neuf ans.

Sa mort fut pleurée des religieux du couvent et de tous ceux qui connaissaient la sainteté de sa vie. Une foule considérable vint honorer ses précieux restes, baiser ses pieds et ses mains, et consacrer des chapelets en les plaçant sur son cercueil. « Heureuse, », disait-on, « la mère qui a enfanté un tel fils ; mais plus heureux encore le religieux qui, si jeune, a mérité d'aller « habiter dans le ciel au milieu des anges et d'y chanter éternellement les louanges du Seigneur ».

(Chron. de Sicile.)

VINGTIÈME JOUR DE JUILLET

LE BIENHEUREUX GARCIAS BLANDEZ

1332. — Pape : Jean XXII. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Vertus religieuses du bienheureux Garcias. — Miracles qu'il accomplit. — Il exerce les fonctions de provincial et de confesseur de la reine. — Sa sépulture. — Thérèse Garcia.

Ce saint homme, qui naquit à Lugo, dans la Galice, oubliant sa noble origine, et renonçant volontairement à une position brillante, entra tout jeune encore dans l'Ordre Séraphique.

Ce fut un religieux chaste et austère, veillant sur ses sens comme sur un ennemi dont il faut toujours se garder, et conservant avec un soin jaloux la fleur de son innocence. Il avait une grande dévotion à la bienheureuse Vierge Marie, dont il reçut maintes fois des visites et des encouragements. Sa charité pour son prochain lui fit prêcher de longues stations.

Dieu, qui se plaît souvent à récompenser ses serviteurs dès ce monde, signala le bienheureux Garcias au respect de ses contemporains. Souvent, quand le bon Père se rendait quelque part pour prêcher ou pour confesser, deux langues de feu marchaient devant lui et le dirigeaient. De nombreux miracles signalèrent sa vie. Un jour, il demandait à une femme charitable un peu de vin pour son couvent, et comme elle paraissait craindre le courroux de son mari, homme brutal et violent, il lui assura qu'il ne lui arriverait aucun mal.

Le mari revenu, trouvant son tonneau vide, entre en fureur, et il allait, sans doute, faire à la pauvre femme un mauvais parti, quand le Père Garcias frappa à la porte, et devinant le sujet de la querelle : « Allez à la « cave », leur dit-il, « votre tonneau est plein ». Le tonneau s'était, en effet, miraculeusement rempli d'un vin excellent.

Ce saint homme dirigea pendant plusieurs années, avec beaucoup de zèle et de bonheur, la province de Saint-Jacques, et sa science en même temps que ses vertus lui valurent le titre de confesseur de Yolande, reine de Castille. Il mourut en 1332, au couvent d'Orense.

Ses reliques furent plus tard transportées au couvent des Clarisses d'Alliriz, fondé par la reine Yolande, et des miracles nombreux s'accomplirent sur son tombeau. Ils ont été recueillis et publiés par un secrétaire royal.

Nous plaçons ici le souvenir de Thérèse Garcia, religieuse du couvent d'Alliriz, dont on ne connaît pas au juste la date de la mort. Elle était de noble origine, mais elle est encore plus célèbre pour ses vertus que pour sa noblesse. A plusieurs reprises, ses sœurs voulurent la nommer abbesse ; elle s'y refusa toujours par humilité, et ne consentit jamais à recevoir que le titre de coadjutrice, qui lui donnait autant d'occupations, mais convenait mieux à son excessive modestie.

Elle eut le don de la prière et de l'extase, et mourut saintement, en 1440, après avoir fait l'édification de ses sœurs. (Marc de Lisbonne et Wadding.)

FRÈRE FRANÇOIS DE VENZOLASCA

1570. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : La réforme introduite en Corse. — Humilité du frère François. — Il a le don de miracles. — Sa mort.

Quand le bienheureux Antoine de Stroncone et quelques autres saints personnages eurent introduit en Corse la Règle sévèrement réformée, l'exemple de leurs vertus attira dans l'Ordre un grand nombre de pieux religieux.

Parmi eux, il faut citer le bienheureux frère François, né à Venzolasca, célèbre surtout par son excessive humilité. Il se chargea toute sa vie des plus rebutants et des plus pénibles travaux du couvent, et se fit le serviteur des autres frères. Dieu le récompensa de cet abaissement volontaire en lui accordant le don des miracles ; c'est ainsi que, par un simple signe de croix, il guérit deux femmes de la lèpre et délivra une jeune fille possédée du démon.

Il mourut saintement au couvent de Casincha, le 20 juillet 1570. Des prodiges s'accomplirent sur son tombeau.

(WADDING.)

FRÈRE VINCENT DE VENACO

Auprès du frère François de Venzolasca, dans le même tombeau, est couché le frère Vincent de Venaco, un

autre saint homme qui aima et pratiqua surtout la pauvreté volontaire. Calomnié par des méchants durant sa vie, il fut glorieusement relevé par Dieu dans l'estime des hommes, au moment de sa mort. A l'heure même où il expira, resplendit à la fenêtre de sa cellule une étoile si éclatante de lumière, qu'elle éclaira comme un nouveau soleil tout le pays environnant. Puis elle s'éleva vers le ciel, en même temps que l'âme du bienheureux.

(GONZAGUE.)

FRÈRE LÉON DE PETRA-BUNI

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Austérités du frère Léon. — Sa piété. — Soins qu'il prend de l'Eglise. — Ses extases. — Ses prophéties. — Sa mort.

Le frère Léon de Petra-Buni reçut l'habit des mains du bienheureux Thomas de Florence, et sous la direction d'un si saint maître, il fit des pas rapides dans les voies du Seigneur, au couvent de Scarlino, en Italie. Il passait les nuits entières en prières, à genoux, s'appuyant, pour dormir, la tête contre le mur, quand le sommeil l'envahissait ; de temps en temps, il se relevait pour se donner la discipline.

Ces veilles continuelles, suivies de jeûnes prolongés, ne tardèrent pas à lui causer de violents maux de tête, et ses supérieurs, songeant plus que lui-même à sa santé, lui ordonnèrent de rentrer dans sa cellule et de prendre du repos après les Matines. Il obéit ; mais, pour se dédommager, les Complies chantées, il de-

meurait à prier dans le chœur jusqu'à fort avant dans la nuit, quelquefois jusqu'aux Matines ; il méditait sur la Passion du Sauveur, et en pensant à ses souffrances infinies et aux péchés des hommes, il versait des torrents de larmes.

Telle était l'ardeur pieuse de ce saint religieux, que tous les jours il servait toutes les messes ; c'est lui qui prenait soin des vases sacrés et des ornements de l'église ; il y consacrait tout le temps dont il disposait.

Dieu récompensa ce pieux serviteur en lui accordant le don de l'extase et une telle tranquillité d'esprit, qu'il était quelquefois plongé dans ses contemplations pendant six heures entières, sans qu'une seule pensée étrangère vînt le troubler.

Rien d'étonnant donc qu'on l'ait regardé comme inspiré de l'Esprit-Saint, et qu'on soit venu de tous côtés lui demander des conseils. Il avait d'ailleurs le don de seconde vue.

En 1481, l'armée de Ferdinand, roi de Naples, jointe aux troupes de son fils Alphonse, duc de Calabre, et à celles du pape Sixte IV, chassa les Turcs de la ville d'Otrante, qu'ils avaient prise l'année précédente, et où ils avaient installé une garnison de huit mille hommes. Le matin même du jour où les soldats de la foi remportèrent ce grand succès, frère Léon sortait de l'église, le visage illuminé d'une voix céleste, et s'écriait : « Louez Dieu, mes frères, et réjouissez-vous ; « car, je vous le dis en vérité, dans deux heures les « Turcs seront chassés d'Otrante, et ils n'y reparaîtront « plus ». Quelques jours plus tard, en effet, la bonne nouvelle était confirmée.

Un marchand lui témoignait la crainte que ses vaisseaux, qui contenaient toute sa fortune, n'eussent sombré : « Allez au port », lui dit le bon frère, « vous « y verrez flotter votre pavillon ».

Il annonça, en dernier lieu, que les trois plus vieux religieux du couvent de Bevalia, où il habitait, mourraient dans les trois années qui allaient suivre. L'événement confirma encore sa prophétie ; il expira lui-même le dernier des trois, et fut enseveli auprès du Père Pierre de Brieta, qui l'avait précédé au tombeau, et dont nous allons raconter la vie.

(WADDING.)

PIERRE DE BRIETA

1482. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

SOMMAIRE : Vertus du Père Pierre. — Le démon exerce sa rage contre lui. — Assistance que le bon religieux trouve en la Vierge Marie. — Le frère Marc de Traoncha.

Le Père Pierre de Brieta vécut jusqu'à une extrême vieillesse au sein des austérités, de l'obéissance passive, de la pauvreté volontaire, des prières et des méditations.

Il eut à lutter maintes fois contre l'esprit du mal, qui s'y prit de mille façons différentes pour le détourner de Dieu : tantôt par l'attrait du plaisir, tantôt par la crainte de la douleur, quelquefois présentant à son esprit des images lascives, quelquefois tordant ses membres par de terribles convulsions. Mais contre toutes ces attaques, le saint homme trouva toujours

un refuge assuré dans la protection de la Vierge Marie, qui ne lui manqua jamais. Quand la souffrance arrachait des plaintes au bon religieux, la divine Mère lui mettait entre les bras l'Enfant Jésus, et toutes les blessures de son corps et de son âme guérissaient comme par enchantement.

Le Père Pierre fut assisté durant sa dernière maladie par le frère Marc de Traoncha, un autre saint religieux qui mérita aussi de voir et d'entendre la très-sainte Vierge. C'est dans ses bras qu'il mourut, en 1482 ; il fut enseveli au couvent de Bevalia.

(WADDING.)

VINGT ET UNIÈME JOUR DE JUILLET

JEAN DE SILES

1509. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

SOMMAIRE : Vertus religieuses du Père Jean de Siles. — Il se fait le compagnon du bienheureux Jean de la Puebla, et l'aide à installer la réforme dans les couvents d'Espagne. — Le couvent de la Sierra-Morena. — Vie austère du Père Jean. — Ses prières sur la montagne. — Ses extases. — Connaissance qu'il acquiert de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme. — Miracles qu'il accomplit et conversions qu'il provoque. — Rencontre qu'il fait pendant la nuit sur la montagne. — La pécheresse repentie. — Elle est adoptée par le couvent. — Sa sainte mort. — Mort et funérailles du Père Jean.

Ce saint homme naquit à Tolède, et dès sa jeunesse il montra des dispositions précoces pour la vie solitaire, la méditation et le dévouement aux intérêts spirituels du prochain. Il prit l'habit dans la province de Castille, et, par amour pour la retraite, il demeura pen-

dant quarante ans dans de petits couvents situés sur des montagnes ou cachés au milieu des bois.

Devenu maître des novices, il habitua ses disciples à la prière contemplative, plutôt encore par son exemple que par ses paroles ; gardien, il s'appliqua à faire admettre dans son couvent et dans les couvents voisins les sévères réformes introduites dans l'Ordre par d'austères et saints personnages. Aussi fut-il toujours honoré de l'affection et de l'estime de son provincial, et bien qu'il s'en défendît de son mieux, on ne manquait jamais de le consulter dans les occasions importantes. Il était pour ses religieux un supérieur bienveillant et doux ; pour son prochain, un bienfaiteur zélé et infatigable ; pour lui-même, un bourreau. Il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des légumes, souvent même que du pain sec. Sur les murs nus de sa cellule, on voyait les gouttes du sang qu'il avait fait jaillir sous les coups de discipline.

Le Père Jean de Siles fut le compagnon assidu du bienheureux Jean de la Puebla, neveu de Ferdinand, roi d'Espagne, autrefois comte de Belalcazar, maintenant l'un des plus ardents promoteurs de la réforme, et le fondateur de la province des Saints-Anges. Tous deux ensemble eurent à souffrir bien des épreuves et à supporter bien des dégoûts quand ils entreprirent leur œuvre. Ils habitaient ensemble le petit couvent de Notre-Dame des Anges, grossier assemblage de bois mal taillés et de pierres mal jointes, situé sur l'un des plus hauts plateaux de la Sierra-Morena, au milieu de rochers presque à pic et de forêts impénétrables. Non loin de là coule la rivière de Bembeçar, qui fournis-

sait aux religieux quelques poissons. C'était comme une nouvelle Thébaïde perdue dans l'un des pays les moins fréquentés de l'Espagne.

Quand le Père Jean découvrit cette solitude, il lui sembla qu'il retrouvait le Paradis terrestre. Il s'y enfouit avec bonheur, bien résolu à n'en sortir que le plus tard possible. Il se plaisait dans sa petite cellule, qui ressemblait à un tombeau, mieux que les rois dans leur palais ; c'est là qu'il apprenait à se connaître lui-même et à connaître Dieu, deux sciences qui renferment en elles toute la sagesse. Il y apprenait aussi à parler éloquemment des choses du ciel ; car tel était l'amour divin dont ces pieux solitaires étaient enflammés, qu'ils ne trouvaient pour l'exprimer que des images grandioses et des mots sublimes.

Les mortifications qu'il s'imposait ne contribuèrent pas peu à développer en lui la vie de l'âme au détriment de la vie du corps. Il portait sur sa chair nue une cotte de mailles en cuivre, qu'il serrait à sa taille avec une ceinture de fer. Sa robe de moine, faite d'une étoffe rude et grossière, lui déchirait la peau. Il jeûnait trois jours par semaine, et quand il entendait dire qu'un pauvre mendiait à la porte du couvent, il demandait au supérieur la permission de lui offrir son humble portion. Son lit se composait d'une planche, une roue brisée lui servait d'oreiller. La nuit, quand il priait sur la montagne, si le sommeil devenait invincible, il appuyait sa tête contre un arbre ; puis, après avoir dormi quelques instants, il recommençait à prier. Tous les jours, après les Matines, il s'en allait ainsi sur les rochers nus adresser ses hommages au

Tout-Puissant, et jamais le vent, ni le froid, ni l'orage, ne purent le détourner d'accomplir ce pieux devoir qu'il s'était imposé. Quelquefois, quand la tempête sévissait avec violence, et que la neige tombait à gros flocons, il s'exposait, sans vêtements, à la fureur des éléments, en songeant, pour se soutenir, aux souffrances que le Sauveur a endurées pour l'humanité. Son pauvre corps décharné ressemblait à un squelette ambulant : « J'ai dompté la chair », disait-il, « mais elle « n'est pas morte encore ; et puisque je suis forcé de « vivre avec un ennemi, je saurai l'affaiblir assez pour « qu'il ne puisse pas me nuire ».

On peut dire du bienheureux Père Jean que son existence n'a été en quelque sorte qu'un pèlerinage, qu'il ne fit pas seul, mais en compagnie des anges et des habitants du ciel. Il s'entretenait constamment avec eux, quelquefois durant des nuits entières. Pendant ces extases prolongées, il demeurait immobile comme une statue, ou bien encore il apparaissait à ses frères étonnés, tout éblouissant de lumière, la tête ceinte d'une auréole de feu, soulevé de terre par une puissance invisible.

C'est à cette divine école de la prière et de la méditation qu'il arriva à une connaissance profonde de la grandeur infinie de Dieu et de l'infinie misère de l'homme. En songeant à la reconnaissance qu'il devait à son Créateur, il se demandait avec effroi comment, vil pécheur, il se rendrait jamais digne des bienfaits infinis dont il avait été l'objet. De là ses efforts pour se purifier, de là ses longs jeûnes, ses veilles et les austérités effrayantes que nous avons rapportées : « Sei-

« gneur », disait-il, « guidez-moi et éclairez-moi, je « n'ai d'autre volonté que la vôtre ; faites-moi souffrir, « je le désire avec ardeur ; je ne crains qu'une chose, « c'est de vous courroucer ».

Dieu accomplit en sa faveur un grand nombre de miracles. Un jour, par une chaleur accablante, il se rendait avec un autre religieux au chapitre provincial de Belalcazar, par des chemins sans ombre et sans abri, où il n'y avait aucun espoir de trouver un peu d'eau. Le Père Jean se mit en prières, et presque aussitôt se présenta devant les deux voyageurs altérés un jeune homme qui leur offrit à boire dans une petite bouteille dont ils ne parvinrent pas à épuiser le contenu. Ils remercièrent Dieu, convaincus l'un et l'autre qu'ils avaient été secourus par un ange.

On cite aussi plusieurs cures prodigieuses accomplies par le Père Jean. Mais c'est surtout des blessures de l'âme qu'il prenait souci. Que de pécheurs il a convertis ! que de consciences égarées il a ramenées dans les voies du Seigneur ! Beaucoup même d'entre ses pénitents renoncèrent au monde et prirent l'habit de Saint-François.

Une nuit qu'il priait comme d'habitude sur la montagne, il vit passer près de lui une forme incertaine, qui s'arrêta à quelque distance ; mais pensant que ce n'était là qu'une manœuvre du démon pour le détourner de sa prière, il ferma les yeux et se replongea dans sa méditation ; le lendemain, même apparition. Etonné, le Père Jean adjure le nocturne promeneur de lui dire son nom, depuis quand et pourquoi il errait ainsi sur ce plateau désert, et quel crime enfin il avait

pu commettre pour mériter une aussi rude expiation. « Si tu es de Satan », ajouta-t-il, « retire-toi au nom « du Seigneur; si tu es de Dieu, approche-toi et parle ». C'était une jeune femme, belle encore sous les haillons qui la couvraient à peine ; elle vint en pleurant jusqu'auprès du religieux, et, à travers ses sanglots, lui raconta sa vie. Autrefois mondaine et dissipée, elle avait gaspillé au sein des plaisirs les riches présents naturels qu'elle avait reçus en naissant. Un jour, une curiosité futile l'amena, à la suite de la cour d'Espagne, au couvent de la Sierra-Morena ; elle vit les solitaires, et le spectacle de leurs austérités lui faisant faire un retour sur elle-même, elle commença à prendre sa conduite en horreur. Depuis ce moment, une guerre longue et terrible s'est engagée entre ses passions toujours renaissantes et son désir de rentrer dans la bonne voie. Ne pouvant vivre au milieu du monde, qui lui rappelait ses fautes passées et lui offrait à chaque pas des occasions de rechutes, elle est venue sur ce plateau désert ; elle a trouvé non loin de la rivière Bembeçar une petite caverne où elle habite ; mais elle y manque des consolations de la religion, sans lesquelles elle ne peut espérer une victoire complète sur le démon. « Par pitié, mon Père », ajouta-t-elle en terminant, « confessez-moi et donnez-moi la sainte commu« nion, j'ai besoin des secours de Dieu ».

Le Père Jean, tout ému, raconta cette étrange aventure à son gardien ; et depuis ce jour la pécheresse repentie fut pour ainsi dire adoptée par tous les religieux, qui lui portaient tour à tour le pain du corps et celui de l'âme. Quelque temps après, elle tomba ma-

lade, et la souffrance fit des progrès si rapides, qu'on vit bien qu'il fallait songer à la préparer à la mort. Ce fut le Père Jean qui, quoique vieux et infirme, se chargea de ce soin pieux. Un matin, comme il arrivait près de l'humble retraite, il entendit une voix qui disait : « Je nourris avec moi ma bien-aimée dans le ciel ». Il comprit qu'elle était morte en état de grâce, courut annoncer la bonne nouvelle à ses frères, et revint aussitôt avec eux pour l'ensevelir. Elle avait les mains jointes et tenant un crucifix ; sa figure était souriante et respirait une joie céleste. Le couvent de la montagne a conservé pendant plus de cent ans, comme de précieuses reliques, son chapelet et sa croix.

Le Père Jean de Siles ne survécut pas longtemps à sa pénitente. Vieux et cassé, il voyait arriver avec bonheur le terme de son exil ; et ce fut une véritable joie pour lui quand sa dernière maladie le força de garder le lit. Il n'eut guère le temps de souffrir : on le trouvait presque continuellement plongé dans l'extase. Il contemplait par avance ce céleste royaume, où il allait prendre place à droite du Sauveur, au milieu des Trônes et des Séraphins. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, dans le petit couvent qui était depuis si longtemps sa retraite, regretté de ses frères et de tous ceux qui connaissaient ses vertus merveilleuses.

Une foule considérable accourut à ses funérailles ; et celui qui avait fui l'estime des hommes pendant sa vie, fut honoré après sa mort : on baisait ses pieds et ses mains, on se disputait les lambeaux de ses vêtements. Ses précieux restes sont encore aujourd'hui l'objet de la vénération universelle.

Le petit couvent de la montagne subsiste toujours; des privilèges y sont attachés; le pape Léon X a accordé une indulgence plénière aux prêtres qui y célèbrent le saint sacrifice de la Messe.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

SŒUR MARIE LONGA

CLARISSE

1542. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Noble origine de Marie Longa. — Une bonne mère. — Guérison miraculeuse due à l'intervention de la sainte Vierge. — Marie prend le voile du Tiers Ordre de Saint-François. — Fondation d'un hospice — Soins aux malades. — Fondation d'un couvent du Tiers Ordre. — Marie est nommée abbesse. — Elle prend le voile des Clarisses avec toutes ses religieuses. — Sa mort. — Miracles qui la suivent.

Marie Longa se rattachait, par son origine et les alliances de sa famille, à la plus haute noblesse de la Catalogne; elle naquit à Naples, où elle fut élevée, et où elle épousa par la suite le régent Kanselary, un des principaux personnages du royaume. Elle fut, avant d'être une sainte religieuse, une bonne épouse et une bonne mère; elle éleva ses enfants dans la crainte de Dieu et dans le respect de la religion.

La grande dévotion qu'elle avait à la bienheureuse Vierge Marie fut miraculeusement récompensée. Une de ses servantes, à qui elle avait, pour quelque faute, adressé des reproches mérités, en conçut une telle haine contre elle, qu'elle n'hésita pas à lui donner du poison. Les jours de la pauvre femme furent en danger, et les médecins désespéraient de la sauver. Dans cette

occurrence, elle songea à Marie et se fit porter à Lorette, où la divine Mère est honorée d'une façon toute particulière. Un prêtre inconnu, qu'on n'avait jamais vu jusqu'alors, et qui ne reparut plus dans la suite, célébra la messe à son intention, et, au moment même où se consommait le saint sacrifice, la malade se sentit guérie.

Quelques mois après son retour à Naples, Marie Longa perdit son mari. Elle commença dès lors à se consacrer tout entière à ses exercices de piété et de charité, et pour montrer qu'elle n'avait plus dessein de vivre avec le siècle, elle donna une grande partie de son bien aux pauvres et prit l'habit du Tiers Ordre de Saint-François. En même temps elle élevait à ses frais un hospice pour les incurables des deux sexes, et elle se faisait la servante de ses malades, qu'elle soignait avec un amour et un respect filiaux.

Cette conduite si désintéressée et si sublime attira les regards de tous sur la sainte femme ; on ne parlait d'elle qu'avec éloges, et la noblesse du royaume proclamait avec fierté qu'elle était sortie de ses rangs.

Cependant les fatigues de ses journées si bien remplies n'empêchaient pas sœur Marie de se livrer pendant la nuit à la méditation et à la prière. Elle demeurait plongée dans de longues extases, et elle puisait, comme l'a affirmé à diverses reprises saint Gaétan, son directeur spirituel, dans cette vue directe des choses du ciel, une connaissance merveilleuse des mystères de la religion.

Dieu récompensa sa pieuse servante en lui accordant le don de miracles.

Un jour une pauvre femme, mourant presque de faim, frappe à sa porte et demande du pain ; les serviteurs de Marie lui déclarent qu'il n'y en a plus un seul morceau dans la maison. « Allez », leur dit-elle, « et « cherchez au nom du Seigneur ». Ils obéirent et trouvèrent toute une miche de pain blanc et frais.

Une peste sévissait à Naples, et l'hospice de sœur Marie ne pouvait plus recevoir de malades. Survient une pieuse fille du Tiers Ordre, atteinte du fléau, et demandant du secours. Marie, dont tous les lits étaient occupés, se met en prières et ordonne à la malade d'aller prendre du repos ; le lendemain, elle était guérie.

Que dire encore de guérisons plus difficiles, et, si l'on peut ainsi parler, plus miraculeuses, j'entends des guérisons spirituelles et morales, des pécheurs endurcis ramenés subitement au bien, des femmes de mauvaise vie se repentant de leurs fautes et se consacrant au Seigneur, pour donner ensuite l'exemple de toutes les vertus ; des âmes du purgatoire, enfin, délivrées de leur supplice et voyant s'ouvrir devant elles les portes du ciel, grâce à l'intervention de sœur Marie ?

Cependant la sainte femme songeait à ne plus vivre que pour Dieu et à se consacrer entièrement à la prière et à la contemplation. Elle demanda longtemps à Dieu de l'éclairer sur ce point ; elle reçut tout d'abord l'ordre de soigner ses malades. Une autre fois, elle voulait entreprendre le pèlerinage de la Palestine ; la même voix céleste, qui lui parlait si souvent, lui enjoignit de bâtir un couvent de femmes et de le placer sous l'invocation de Sainte-Marie de Jérusalem.

Aussitôt elle se mit à l'œuvre ; et, la nouvelle maison élevée, elle confia le soin de son hospice à la duchesse de Termoli, qui par ses conseils avait renoncé aux plaisirs du monde pour se consacrer au service des malheureux, et s'en fut habiter son couvent avec douze religieuses du Tiers Ordre de Saint-François. Le pape Paul III nomma la fondatrice abbesse.

Les Pères Théatins d'abord, et en particulier saint Gaétan, leur fondateur, puis les Pères Capucins, furent les directeurs spirituels et les confesseurs des bonnes sœurs. C'est sur l'avis de ces derniers que les douze filles de l'abbesse Marie suivirent la Règle de Sainte-Claire, qui, plus austère et plus rude, convenait mieux à leur ardente piété. Marie était alors âgée de plus de soixante ans.

Elle n'en guida pas moins ses sœurs dans la voie difficile où elles étaient entrées, soutenant les plus fermes, relevant le courage de celles qui se laissaient abattre. Mais les douleurs dont elle souffrait depuis longtemps déjà ne lui laissaient plus aucun repos ; elle s'affaiblissait de jour en jour, et à plusieurs reprises Dieu lui avait fait connaître que sa mort était proche. C'est pourquoi, ayant rassemblé ses filles, elle choisit elle-même, selon le pouvoir que le Pape lui avait conféré, une nouvelle abbesse, et ordonna aux religieuses de lui obéir commme elles lui avaient obéi jusqu'alors. Deux ou trois jours plus tard, elle reçut avec piété les sacrements des mourants, et, son crucifix dans les mains, elle expira après avoir répété trois fois le saint nom de Jésus (1542).

Des personnes de tout âge et de tout rang, nobles et

roturiers vinrent honorer ses précieux restes, qui répandaient un parfum délicieux.

La duchesse de Termoli, qui avait aimé sœur Marie pendant toute sa vie, ne tarda pas à la suivre au tombeau. Comme elle avait pris depuis quelque temps le voile des Clarisses, on l'ensevelit dans le même cercueil, et, chose merveilleuse, au moment où les deux cadavres se touchèrent, les bras de la glorieuse abbesse se soulevèrent d'eux-mêmes, et s'enroulèrent autour du cou de son amie. Ce miracle et d'autres encore ajoutèrent à l'éclat de sa renommée.

(Bovert et Mazzara.)

VINGT-DEUXIÈME JOUR DE JUILLET

—

LE PÈRE LOUIS GRIPPIE

MARTYR EN FRANCE

1563. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : La province de France, en France. — Lâche assassinat commis par un huguenot sur le Père Louis Grippie.

La première province de l'Ordre qui fut établie en France dès le temps de saint François, et que l'on continua d'appeler la province de France, même lorsque notre beau pays en renferma plusieurs autres, a produit, au seizième siècle, un nombre considérable de martyrs qui, en s'opposant courageusement aux débordements de l'hérésie, en ont été les victimes.

Le Père Louis Grippie, un homme encore dans toute la force de l'âge, s'entretenait, le 22 juillet 1563, sur la place de l'église, à Evreux, avec un soldat huguenot qui se faisait passer pour catholique. Il se laissa peu à peu, et sans y prendre garde, entraîner dans un endroit écarté, et il s'abandonnait sans défiance à une conversation qui l'intéressait, quand le huguenot, tirant un pistolet de sa ceinture, cassa la tête au confesseur du Christ. Des catholiques, le lendemain, recueillirent son cadavre et l'ensevelirent. (GONZAGUE.)

LE PÈRE DENYS PONTAIN

MARTYR

1593. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

Le Père Denys Pontain, religieux plein de science et d'éloquence, prêcha pendant plus de soixante-six ans, et il approchait de sa centième année, quand il fut victime de la haine que ses sermons passionnés avaient inspirée aux huguenots contre lui. Comme le saint vieillard était fort estimé et fort honoré dans Evreux, ils cherchèrent longtemps le moment et le lieu favorables à leur criminelle entreprise. Enfin, ayant appris que le Père Denys mangeait, le soir, avant les autres religieux, ils saisirent l'instant où ceux-ci étaient absents, se glissèrent jusqu'au réfectoire, y trouvèrent leur victime, l'emmenèrent, et lui tranchèrent la tête, après lui avoir arraché les yeux (1593).

(WADDING.)

AUTRES MARTYRS

1561. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

En 1561, les huguenots bombardèrent et prirent le couvent de Falaise, en Normandie. Ils y trouvèrent trois frères mineurs qu'ils firent périr : ce sont le Père Matthieu, ou, selon d'autres, le Père Pierre Piquet, le Père Jean Benoît et le Père Pierre Hoès. Le Père Jean fut pendu, les deux autres eurent la tête tranchée.

A peu près à la même époque, le Père François Tarel était aussi victime de la fureur des hérétiques.

(Barezzo.)

LE PÈRE LOUIS DE PLANA

ET LE COUVENT D'ETAMPES

1568. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Le couvent d'Etampes, fondé par saint Louis et sa mère, Blanche de Castille, fut changé en un amas de ruines par les calvinistes français, en 1568. En même temps, le Père Louis de Plana, religieux de cette maison, issu d'une noble origine, et plus célèbre encore par ses vertus et sa science, payait de sa vie son dévouement à la cause du Christ. (Wadding.)

MARTYRS DU COUVENT D'AUXERRE

La même année, le Père Etienne Maugis, d'Auxerre,

tomba entre les mains des hérétiques, et fut mis à mort pour n'avoir pas voulu renoncer à sa foi, puis jeté à la rivière. Quelque temps après, la même bande d'assassins saisissait hors de la ville les Pères Grégoire Bournisset et Matthieu Mathæi, et les faisait périr au milieu des supplices. (WADDING.)

ANDRÉ DE MONT, ET AUTRES

1562. — Pape : Pie IV. — Roi de France : Charles IX.

En 1562, les huguenots s'emparèrent, auprès de Bayeux, dans la Basse-Normandie, du Père André de Mont, religieux âgé de cinquante-cinq ans, et du Père Pierre Bérot, qui venait d'être ordonné prêtre. Après avoir essayé en vain les menaces et les promesses pour les faire renoncer à leur foi, ils les mirent à mort.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE GODEFROY

MARTYR, EN ANGLETERRE

1598. — Pape : Clément VIII. — Reine d'Angleterre : Elisabeth.

Le 22 juillet 1598, est mort glorieusement en Angleterre le Père Godefroy, victime des fureurs de la reine Elisabeth. Il s'était, pendant quelque temps, réfugié à Rome avec un grand nombre de ses frères d'Angleterre ; mais ayant appris que plusieurs de ses parents, cédant sans doute à la crainte, avaient embrassé l'hé-

résie, il résolut de retourner dans son pays, pour essayer de les convertir. Quand il eut fait connaître son projet au pape Clément VIII et qu'il lui eut baisé les pieds, le souverain Pontife, lui imposant les deux mains, lui donna sa bénédiction et le félicita vivement de sa courageuse résolution. « Allez, mon fils », lui dit-il, « vous êtes un digne fils de saint François ; priez « Dieu pour moi et pour la sainte Eglise ».

Le Père Godefroy se mit donc en route ; il rentra en Angleterre en 1592, et aussitôt il travailla avec ardeur et succès à ramener au Seigneur les âmes égarées. Mais on ne lui laissa pas le temps de poursuivre son œuvre. Sur les ordres de la reine Elisabeth, il fut jeté en prison et y languit pendant six ans. On ne l'en tira que pour le traîner à la mort, comme un vil criminel, sur la place publique de Londres.

(GONZAGUE et WADDING.)

SŒUR MADELEINE DU SAINT-SÉPULCRE

CLARISSE

1604. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Madeleine chez la comtesse de Monroy. — Elle se fait Conceptioniste, puis fonde à Belvis un couvent de Clarisses. — Austérités et mortifications de sœur Madeleine. — Comment elle honore la Passion de Notre-Seigneur. — Ses extases et ses visions. — Ses souffrances et sa mort.

Cette fiancée de Jésus-Christ naquit à Belvis, en Espagne. Dès sa jeunesse, elle montra de grandes dispositions à la piété, et ses vertus lui valurent l'estime

et l'amitié de la comtesse d'Oropesa, Béatrix de Monroy, qui en fit sa compagne. Madeleine passa plusieurs années auprès de la comtesse ; mais, dégoûtée du monde et lassée du bruit de ses vanités qui la détournaient de Dieu, elle entra au couvent des Conceptionistes d'Oropesa. Quelque temps après, la pieuse fille fondait le couvent des Clarisses de Belvis, et y faisait fleurir la règle de Sainte-Claire (1) par son exemple autant que par ses préceptes.

Sœur Madeleine pratiquait les plus rudes austérités : elle vivait de pain et d'eau les jours de jeûne ; en temps ordinaire elle y ajoutait quelques légumes ou quelques fruits. Elle marchait toujours nu-pieds, et pendant vingt ans elle a dormi sur une planche avec une pierre pour oreiller. Sans parler des autres mortifications qu'elle s'imposait, elle se donnait la discipline en plein réfectoire, sous les yeux de ses sœurs, même après avoir été élevée trois fois à la dignité d'abbesse. Quelquefois, pour suivre le Sauveur à travers les douleurs de sa passion, elle entrait au réfectoire, vêtue, comme le Christ, d'une robe rouge, un roseau à la main, une couronne d'épines sur le front, une lourde croix de bois sur les épaules, et elle priait ses sœurs de la fouetter jusqu'à faire couler son sang. Les souffrances, les maladies ne l'ont jamais empêchée de se livrer à ces sévères mortifications.

On comprend qu'une aussi sainte fille ait excité la rage du démon ; mais on conçoit tout aussi facilement que les secours de Dieu ne lui aient jamais manqué.

(1) Voir à ce sujet, au quatorzième jour de ce mois, la vie de Catherine de Sainte-Madeleine et celle de Françoise de Bethléem.

En effet, chaque fois que les attaques de l'esprit du mal avaient épuisé ses forces sans vaincre son courage, Dieu, pour la consoler, la plongeait dans de célestes extases, où elle puisait comme un avant-goût de l'éternelle félicité des élus. Plusieurs fois la Vierge Marie lui apparut, resplendissante de lumière, son divin Fils entre les bras, et elle lui donnait à baiser l'Enfant-Dieu. Le jour de la sainte Trinité, elle vit avec les yeux de l'âme Dieu le Père et Dieu le Fils siégeant dans leur gloire : une flamme plus resplendissante que le soleil brillait au-dessus d'eux ; et elle entendit une voix qui disait : « Madeleine, cette flamme, c'est l'Esprit-Saint ».

Elle eut aussi le don de prophétie et de seconde vue. Comment expliquer autrement ces conseils donnés en secret à des consciences troublées, ces conversions provoquées par elle, sans que les pécheurs, ainsi devenus pénitents, eussent révélé à qui que ce soit l'état de leur âme !

Elle connut aussi et soulagea les souffrances des âmes du purgatoire.

Madeleine avait la coutume, en l'honneur des trois prières de notre Sauveur au jardin des Oliviers, de prier tous les jours pendant trois heures, la première heure à genoux, la deuxième debout, la troisième couchée sur le dos et les bras en croix. Cette pieuse pratique lui causa des douleurs dans tous les membres, et avança peut-être le moment de sa mort. Elle souffrit beaucoup dans les dernières années de sa vie, mais sans se plaindre, et plutôt avec joie. Elle expira le 22 juillet 1604, jour de la fête de sa patronne, sainte Marie-Madeleine.

La renommée de sa sainteté attira à ses funérailles une foule considérable ; et le comte d'Oropesa demanda et obtint sa robe de religieuse, qu'on a conservée pendant longtemps et honorée dans son palais comme une précieuse relique.

Des miracles se sont accomplis par l'intercession de sœur Madeleine.

(*Chron. de la prov. des Saints-Anges.*)

MARGUERITE BICHIA,

VEUVE DU TIERS ORDRE

1535. — Pape : Paul III. — Roi de France : François I[er].

SOMMAIRE : La famille des Bichi, à Sienne. — Jeunesse bénie de Marguerite. — Son mariage : l'épouse accomplie. — Elle est victime d'infâmes calomnies. — Mort de son mari. — Marguerite prend le voile du Tiers Ordre et vit dans la retraite. — Ses souffrances. — Danger que court la ville de Sienne. — Elle est sauvée par l'intervention de Marguerite. — Dévotion des Siennois à l'Immaculée Conception. — Dernières années de Marguerite. — Sa mort.

L'illustre et antique famille des Bichi, qui florissait à Sienne, en Italie, a produit des hommes d'Etat et des généraux, des prélats de la sainte Eglise romaine et trois cardinaux ; mais elle s'honore surtout d'avoir donné le jour à la sainte femme dont nous racontons ici la vie.

Marguerite naquit en 1480 ; il semble que Dieu se soit complu à verser sur elle toutes ses bénédictions : c'était une belle âme dans un beau corps. A mesure qu'elle avança en âge, ces précieux dons ne firent que se développer ; tous les jeunes gens de Sienne se disputèrent sa main. Celui d'entre eux qui eut le bonheur

de l'obtenir, François Bonsignori, appartenait, lui aussi, à une riche et vieille famille ; mais peut-être n'était-il pas entièrement digne de posséder le trésor inappréciable qu'on lui donnait pour la vie.

Marguerite n'était alors âgée que de dix-sept ans ; mais sa piété et ses vertus, la connaissance qu'elle avait de ses devoirs et la ferme résolution où elle était de les accomplir, faisaient d'elle une femme accomplie. Elle fut l'épouse parfaite dont parlent les livres saints, s'occupant moins du monde que de son ménage, aimant son mari et s'attachant à prévenir ses moindres désirs, remerciant Dieu sans cesse pour les bienfaits dont il l'avait comblée. Elle s'approchait souvent des sacrements, et elle y puisa, avec une connaissance profonde des mystères de la religion, une grande force d'âme et une grande résignation pour supporter les misères dont est semée cette vallée de larmes, et contre lesquelles ne sauraient nous protéger ni la naissance, ni la fortune.

En effet, qui l'aurait cru ? Cette sainte femme, si pénétrée du sentiment de ses devoirs, épouse si chaste, servante de Dieu si fidèle et si pure, fut attaquée dans son honneur par d'infâmes calomnies, et son mari y ajouta foi. Il la chargea de chaînes et l'enferma dans une chambre sombre, où elle ne vit longtemps d'autre figure humaine que celle de la servante qui lui apportait à manger. Dieu fit enfin éclater son innocence et confondit ses accusateurs.

Quelque temps après, son mari mourut, et Marguerite, qui avait toujours aimé le calme et la solitude, abandonna le grand palais où elle était mal à l'aise, et

se retira avec deux suivantes dans une petite maison. Quelque temps après, elle reçut l'habit du Tiers Ordre, récemment illustré à Sienne par les bienheureux Pierre Pectinaire, Nicolucci, et les bienheureuses Tobia et Diane, la première, tante ; la seconde, nièce de saint Bernardin.

Dans son humble asile, la pieuse Marguerite pratiqua toutes les vertus religieuses, les veilles, les jeûnes, les longues prières. Les mauvais traitements que son mari lui avait fait subir lui occasionnèrent de vives douleurs ; par moment, tout son corps n'était qu'une plaie. Elle supporta ces souffrances avec une admirable résignation, forte qu'elle était des consolations que le Seigneur lui prodiguait.

A cette époque, la ville de Sienne courut un grand danger. Elle s'était placée sous le protectorat de Charles-Quint ; mais le roi de France, le roi d'Angleterre et les princes italiens, coalisés contre l'empereur, vinrent mettre le siége devant ses murs, avec plus de douze mille hommes et une nombreuse artillerie. Dans ce danger, on eut recours à Marguerite, dont la réputation de sainteté était grande, et on lui demanda d'implorer l'assistance du ciel. Elle ne lui fit pas défaut ; car quelques jours plus tard, la sainte femme chargeait son confesseur de porter la réponse du Seigneur aux principaux citoyens : « Ecoutez », leur dit-elle, « voici ce « qu'a déclaré le Très-Haut : Vos péchés m'ont irrité « contre vous ; mais je consens à vous pardonner en « faveur de la très-sainte Vierge qui a intercédé pour « vous. Mais j'exige que vous fassiez pénitence et que « vous jeûniez pendant trois jours, pour communier le

« quatrième ; l'étendard de la ville sera placé sous « l'invocation de l'Immaculée Conception, et tous ceux « qui marcheront à l'ennemi pousseront ce cri de « guerre : « Délivrez-nous de nos ennemis, Seigneur, « au nom de l'Immaculée Conception. Hâtez-vous d'exé- « cuter les ordres du Très-Haut », ajoutait Marguerite, « car plus vous tarderez, plus votre délivrance vous « coûtera de sang ».

En conséquence, le 22 juillet, on porta le nouvel étendard, en procession solennelle, à l'église cathédrale, et on célébra la fête de l'Immaculée Conception. Marguerite assistait à cette imposante cérémonie : « Et mainte- « nant », dit-elle à Alexandre Politi, le capitaine qui devait commander la sortie, « marchez sans crainte ; « car la très-sainte Vierge m'a annoncé que vous seriez « victorieux ». Ce jour-là même, mille soldats franchirent en silence les ponts-levis et les portes de la ville, suivis d'une troupe de jeunes gens qu'on appelait les soldats de Marguerite et qui se serraient autour d'un étendard blanc, orné d'une image de Marie. Les troupes assiégeantes, surprises et terrifiées, prirent la fuite en désordre, abandonnant leurs canons et leurs bagages. Mille bourgeois avaient vaincu plus de douze mille hommes d'armes. Cent dix Siennois seulement étaient tombés sur le champ de bataille. Pendant que se livrait le combat, on parlait devant Marguerite de la puissante artillerie des ennemis : « Que craignez-vous », répondit-elle ? « Dieu n'est-il pas avec nous ? Viennent plus de « canons encore et plus d'ennemis, ils disparaîtront « comme une fumée devant le souffle puissant de « l'Eternel ».

Cependant on songea à remercier le Seigneur de l'assistance inespérée qu'il avait envoyée à ses fidèles. On décida que chaque année, le 25 juillet, jour de la victoire, et les deux jours suivants, on célébrerait dans toutes les églises de la ville un service solennel en l'honneur de l'Immaculée Conception. En même temps, on irait en procession chercher à la cathédrale l'étendard de la délivrance, et on le porterait à travers les rues de la ville, en chantant les louanges de Marie.

Le cœur de Marguerite nageait dans la joie : elle ne savait comment exprimer à Dieu la reconnaissance infinie dont elle était pénétrée. Elle voyait avec bonheur se développer la dévotion à Marie, et les images de la Mère de Dieu se parer de fleurs et de couronnes : « J'ai assez vécu », disait-elle, « ô mon Dieu, puisque « j'ai entendu chanter vos louanges et proclamer votre « gloire, puisque je vois honorer la Reine des Anges ».

Cependant elle redoublait de charité envers le prochain, visitait les hospices, soignait les pauvres et les malades, dotait les jeunes indigentes, instruisait les petits et les humbles. Les fatigues excessives qu'elle s'imposa hâtèrent peut-être sa fin. En 1535, la maladie, dont elle avait déjà souffert si longtemps, la reprit avec une nouvelle violence, et l'on s'aperçut bientôt que sa dernière heure était proche. Elle en fut elle-même miraculeusement avertie par le Seigneur à plusieurs reprises, et avant de mourir, pour donner une nouvelle preuve de sa dévotion à Marie, elle fit élever, dans le couvent des Frères Mineurs Conventuels, une chapelle placée sous l'invocation de l'Immaculée Conception. Quelques jours après, elle se confessa, reçut les der-

niers sacrements et mourut (1535). On l'ensevelit avec pompe dans la chapelle qu'elle venait de fonder.

Sœur Marguerite a eu, dans l'Ordre Séraphique, un neveu, le Père Galgan Bichi, qui, après avoir renoncé à de grandes richesses et à un grand nom pour devenir un humble fils de Saint-François, mourut saintement au couvent de la Pierre-Sainte. Il est célèbre par ses miracles.

Le Père Camille Bichi, neveu du cardinal Pierre-Marie Borghèse, appartient encore à cette glorieuse famille. Il s'est dévoué pour porter aux pestiférés de Florence les secours de la religion, et a été emporté lui-même par le fléau.

(*Fastes de la ville de Sienne.*)

VINGT-TROISIÈME JOUR DE JUILLET

LE PÈRE RÉGNIER DE LINTER

MARTYR

1572. — Pape : Saint Pie V. — Roi de France : Charles IX.

Lors de la prise de la ville de Roermond (Gueldre), dans la province de Limbourg, par le prince d'Orange, le 23 juillet 1572, ses barbares soldats ne crurent pou-

voir mieux s'illustrer qu'en brûlant toutes les églises et en massacrant plus de vingt prêtres et religieux.

Du nombre de ces glorieuses victimes fut le Père Régnier de Linter, que les hérétiques surprirent en prières devant le grand-autel. Ils lui coupèrent le nez et les oreilles ; puis quelques-uns d'entre eux, après l'avoir revêtu de ses ornements sacerdotaux, se couvrant eux-mêmes des habits des diacres et des sous-diacres, le promenèrent, en chantant des chansons obscènes, à travers les rues de la ville. Quand le confesseur du Christ tombait sous leurs coups, ils le forçaient à se relever, en le lardant avec leurs épées et leurs piques. De retour au couvent, ils le pendirent.

(Gonzague.)

LES PÈRES GORGON MALDERT ET JEAN

MARTYRS

Le même jour et les jours suivants, le Père Gorgon Maldert, gardien, le Père Jean, vicaire du couvent, et un grand nombre de frères mineurs furent pris par les hérétiques, pendus ou tués à coups de hallebardes.

Les habitants du voisinage ont souvent raconté, par la suite que, les nuits qui suivirent ce massacre, ils entendirent distinctement les chants des frères retentir dans le chœur de l'église comme par le passé, bien que pas un seul n'eût échappé à la fureur des assassins.

LE PÈRE FRANÇOIS DE MEERBEKE

MARTYR

1574. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Charles IX.

SOMMAIRE : La ville de Dordrecht embrasse le protestantisme. — Persécutions contre les catholiques et les religieux. — Courage du Père François. — Les ministres anabaptistes le font emprisonner. — Son long martyre. — Sa mort.

Dordrecht ou Dort, l'une des plus belles places fortes de la Hollande au seizième siècle, et que l'on appela longtemps Dordrecht-la-Pucelle, parce que les ennemis n'avaient jamais pénétré de force dans ses murs, perdit tout d'un coup l'éclat de sa vieille gloire en ouvrant ses portes aux hérétiques. Un grand nombre de ses habitants passèrent même à la religion réformée, et les catholiques, plus faibles, commencèrent à être persécutés dans une ville où ils auraient dû trouver un refuge assuré contre toutes les persécutions.

Les premières victimes furent naturellement les prêtres et les religieux. Tous les Pères Augustins et tous les Frères Mineurs furent arrêtés ; mais grâce aux efforts de ceux d'entre les habitants qui étaient demeurés fermes dans la religion de leurs ancêtres, ils purent presque tous s'échapper de leur prison, à l'exception du prieur des Augustins et du Père François de Meerbeke, gardien des Frères Mineurs.

Ce vénérable religieux ne se trouvait pas au couvent lors de l'arrestation de ses frères, et il aurait pu facilement s'échapper ; mais il se souvint qu'il était gardien, et voulant veiller jusqu'au bout sur les fils spiri-

tuels qui lui avaient été confiés, il vint de lui-même se livrer. C'était courir à une mort certaine ; car les sermons qu'il avait prêchés contre la secte des anabaptistes en particulier, avaient excité la rage de leurs ministres. Ils se rappelaient qu'il les avait désignés sous le nom de vendeurs d'eau, et ils s'étaient promis d'en tirer vengeance. Ils en saisirent l'occasion avec joie, et firent arrêter le courageux prédicateur sur-le-champ.

A partir de cette époque, la vie du Père François ne fut plus qu'une suite non interrompue de souffrances. Durant vingt-trois mois, il gémit dans les cachots les plus sombres, privé de tout, n'ayant pas toujours du pain pour apaiser la faim qui le dévorait. Ajoutez à cela les outrages les plus grossiers, les tortures morales plus cruelles encore que les tortures physiques, la privation des sacrements, Dieu et la Vierge tournés en dérision par des impies : quel martyre plus long et plus douloureux !

Enfin de pieux catholiques achetèrent sa liberté au prix d'une grosse somme d'argent ; mais il était trop tard ; le saint homme était à bout de forces. Il se traîna péniblement jusqu'à Anvers, puis jusqu'à Louvain, et mourut huit jours après sa mise en liberté, en 1574. Il n'était âgé que de quarante ans.

(GONZAGUE et BAREZZO.)

LE PÈRE BENOIT DE HUERTAS

1620. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Le Père Benoît accompagne saint François Solanus. — Il essaye en vain d'obtenir la couronne du martyre. — Vertus du Père Benoît. — Sa mort. — Miracle qui se produit à l'occasion de ses funérailles. — Explosion de piété à Cuzco. — Nouveaux miracles.

Au nombre des courageux missionnaires qui quittèrent l'Espagne en 1589, pour aller porter au Nouveau-Monde les vérités de la foi, se trouvait le Père Benoît de Huertas. Il était né à Porcuna.

Le Père Benoît parcourut pendant longtemps, à la suite de saint François Solanus, les contrées lointaines habitées seulement par des Indiens à demi barbares, prêchant l'Evangile aux idolâtres, et désireux de verser son sang pour la sainte religion. Mais nulle part il ne put cueillir la palme du martyre ; il revint à Lima, où il acquit bientôt la réputation de prédicateur éloquent.

Devenu par la suite gardien du couvent de Lima, puis provincial de la province de Saint-Antoine, dans le pays des Carchas, il exerça ces deux dignités avec zèle, et travailla activement au perfectionnement spirituel de ses frères. Lui-même leur donnait l'exemple de toutes les vertus : chasteté virginale, obéissance passive, amour de la pauvreté et de la mortification. Les dernières années de sa vie furent éprouvées par de cruelles maladies, sans que jamais on l'entendît pousser une plainte, un murmure, un soupir. Il est mort à Cuzco, le 23 juillet 1620, et la renommée de

sa sainteté attira à ses funérailles une foule considérable de fidèles.

Cinq jours après sa mort, on célébrait près de son tombeau une messe pour le repos de son âme, quand tout à coup la pierre qui fermait l'un des côtés du sépulcre s'ouvrit d'elle-même, et le corps du vénérable religieux apparut à l'assistance émue. Alors ce fut pendant une semaine entière un redoublement de piété envers le Tout-Puissant qui avait permis ce prodige, et d'honneurs à l'égard du religieux qui en était l'objet. Une foule immense, venue de plusieurs lieues à la ronde, remplissait la ville de Cuzco, et toute cette multitude se pressant dans l'église, venait baiser les pieds et les mains du cadavre, faire toucher à des chapelets, des croix et des médailles ces précieux restes, emporter au prix de mille efforts un lambeau des habits du bon religieux. Cependant le Père Benoît, couché sur son lit de parade, paraissait dormir ; un doux sourire éclairait sa figure ; ses joues étaient roses et fraîches, et le parfum délicieux qu'il exhalait embaumait l'église entière.

Le huitième jour, l'évêque, suivi du clergé et de la noblesse, des magistrats de la cour royale et des principaux habitants de la ville, procéda de nouveau aux funérailles du saint homme. Son corps fut enfermé dans une châsse et enseveli dans une chapelle de l'église.

Les miracles qui s'accomplirent en ce moment et plus tard par l'intercession toute-puissante du Père Benoît, ne contribuèrent pas peu à le faire regarder comme un saint. Son biographe en rapporte un grand

nombre ; nous en citerons seulement quelques-uns :

Quand les restes mortels du Père Benoît étaient encore exposés dans l'église, Françoise de Camarge, qui souffrait depuis longtemps de violents maux de tête, et qui était paralysée du bras droit, recouvra tout à coup la santé, en plaçant sur sa tête la main du cadavre.

Une femme indienne, dont l'estomac refusait toute nourriture, et à qui on ne donnait plus qu'une heure à vivre, se fit porter auprès du corps, et après l'avoir touché, elle se leva, subitement guérie, et retourna auprès des siens en louant le Seigneur.

Françoise Tanua, un enfant de trois ans, une pauvre veuve, etc., durent également la vie à l'intercession du Père François.

(*Vie de saint François Solanus.*)

LE PÈRE FRANÇOIS MARTINEZ

1579. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Humilité, pauvreté, vertus religieuses du Père François. — Ses extases. — Le vice-roi du Pérou. — Respects qu'on témoigne au bon religieux. — Attaques du démon contre lui. — Sa mort.

Le Père François Martinez naquit à Canote, village situé à vingt-deux milles de Lima. Il est resté célèbre dans l'Ordre pour sa profonde humilité et le mépris qu'il avait de lui-même et du monde.

La pauvreté, telle que la recommandait le saint fondateur de l'Ordre, avait pour lui des charmes infinis. Il ne possédait pour tout bien qu'une seule robe, et encore

était-elle usée et composée d'un nombre infini de pièces et de morceaux. Que dire de sa compassion aux souffrances du prochain, de son amour pour Dieu, de sa résignation dans l'épreuve, de son obéissance à ses supérieurs !

Dieu le récompensa de tant de vertus en lui accordant le don de l'extase. On le voyait à genoux devant l'autel ou dans sa cellule, immobile comme une statue de marbre, et complètement étranger à tout ce qui se passait autour de lui : il ne vivait plus que par l'âme. On le piquait, on le pinçait, on le brûlait même sans qu'il s'en aperçût. Le vice-roi du Pérou lui mit un jour dans la main des charbons ardents, et lui passa sous le visage une torche enflammée : quel ne fut pas son étonnement en ne lisant aucune émotion sur les traits du saint religieux !

Aussi le Père François fut-il en grand honneur parmi ses contemporains, et les membres de la sainte Inquisition eux-mêmes déclarèrent qu'ils le reconnaissaient comme un élu du Seigneur, et lui demandèrent d'intercéder pour eux auprès du Tout-Puissant.

Le démon essaya à diverses reprises d'ébranler cette vertu de fer et d'airain ; tous ses efforts demeurèrent inutiles. En vain secouait-il avec fureur le corps du bon religieux, en vain le lançait-il de çà, de là, contre les murs du couvent, en vain troublait-il son sommeil par des rêves lascifs ou effrayants ; après toutes ces attaques, le Père François demeurait debout dans sa confiance en Dieu et dans sa foi inébranlable.

Ce saint homme mourut en 1579, au couvent de Cuzco. Une foule immense se pressa à ses funérailles,

et l'on conserva comme de précieuses reliques les morceaux de son manteau.

LE FRÈRE JEAN DE CARILLENA

1577. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

Le frère Jean de Carillena naquit en Espagne, de parents nobles, et fut soldat avant d'être religieux. Disciple infatigable de Saint-François, il fit à pied la route de Lima à Cuzco, plus de cent cinquante milles, par des chemins impraticables.

Il exerça pendant longtemps les fonctions de portier au couvent de Cuzco, et s'en acquitta avec un soin scrupuleux. C'était un homme d'une ardente dévotion, si adonné à la prière, qu'à force de s'agenouiller sur la pierre froide, il fut atteint de violentes douleurs aux pieds et aux jambes. Il avait reçu le don d'extase, et ses frères le virent quelquefois suspendu en l'air dans un tourbillon de lumière.

Il eut connaissance du jour de sa mort par de célestes révélations, s'y prépara dignement, et mourut comme un saint au couvent de Cuzco, en 1577.

L'évêque de Cuzco a fait faire une enquête sur la vie et les miracles de ce vénérable religieux, du Père François Martinez, et du Père Benoît Huertas.

(*Vie de saint François Solanus.*)

VINGT-QUATRIÈME JOUR DE JUILLET

SAINT FRANÇOIS SOLANUS

APOTRE ET PATRON DU ROYAUME DE PÉROU

1610. — Pape : Paul V. — Roi de France : Henri IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Famille de saint François Solanus. — Son enfance. — Sa belle intelligence. — Il est plus sérieux qu'on ne l'est d'ordinaire à cet âge. — Comment il a horreur des querelles. — Sa piété croît avec les années. — Il prend l'habit des Frères Mineurs Observantins. — Le saint novice. — Il passe aux Récollets de Montilia. — Sa cellule. — Il étudie la théologie et est ordonné prêtre. — Ses vertus religieuses : obéissance, silence, pauvreté, charité chrétienne. — Terribles mortifications. — Dignités auxquelles il est élevé. — Un saint maître des novices. — Un saint gardien. — Le couvent de San-Francisco del Monte. — Prédications et conversions. — Dévouement pendant une peste. — Miracles accomplis. — Honneurs qu'on lui témoigne.

Voici venir un digne successeur des Apôtres, apôtre lui-même, qui a porté jusqu'aux extrémités du Nouveau-Monde, et affermi par ses miracles et la sainteté de sa vie la religion catholique. Saint François Solanus naquit en 1549, à Montilia, dans l'Andalousie, province d'Espagne. Ses parents, Matthieu Sanchez Solano et Anne Ximénès, étaient de sang noble, mais plus recommandables encore par leurs vertus que par leur naissance. Son père fut deux fois maire de Montilia.

L'enfant fut élevé dans la crainte de Dieu et le respect de la religion. Doué comme il l'était d'admirables dispositions, et naturellement porté vers le vrai, le

beau et le bien, il conserva, et par la suite développa pieusement le dépôt des précieux enseignements qu'on lui donnait. Docile et studieux, il apprit rapidement les premiers éléments des sciences : il savait le latin à un âge où d'ordinaire on s'exprime à grand'peine dans sa langue maternelle. Déjà sa raison n'était plus d'un enfant, mais d'un homme ; il avait le badinage en horreur, et principalement en ce qui concernait Dieu et la religion. Au lieu de jouer avec les enfants de son âge, il passait le temps de ses récréations dans un petit jardin que son père possédait à quelque distance de la ville, et tout en s'occupant à de petits travaux, il priait ou méditait sur les mérites infinis de Dieu.

Devenu plus grand, le jeune François ne manqua jamais une occasion de montrer combien les querelles et les disputes lui inspiraient de dégoût. Un jour, il vit deux hommes se précipiter l'un sur l'autre l'épée nue à la main ; il se jeta entre eux sans songer au péril qu'il pouvait courir : « Arrêtez », s'écria-t-il, « arrêtez au « nom du Seigneur ; voulez-vous donc vous déchirer « comme des bêtes fauves ». Et les deux ennemis étonnés, surpris, se regardèrent en hésitant ; puis bientôt, songeant au motif futile qui avait déterminé leur querelle, ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et reconnurent que ce jeune homme avait été envoyé par Dieu pour les empêcher de commettre un crime affreux.

Contrairement à ce qui arrive d'ordinaire, la piété de François avait été se développant avec l'âge ; de même qu'il évitait autrefois de se mêler aux jeux bruyants de ses camarades, ainsi maintenant il fuyait les compa-

gnies mondaines, les étudiants turbulents et impies ; il priait avec ferveur, lisait de bons livres, visitait les églises, honorait les saints, et s'absorbait autant que possible en Dieu. Que dire de la dévotion avec laquelle il se préparait à recevoir la communion ? Il veillait et jeûnait, passait la nuit en prières, et quand il s'était approché de la table sainte et qu'il avait reçu le pain des anges, il demeurait de longues heures à genoux, remerciant Dieu de la grâce infinie dont il venait d'être l'objet.

A l'âge de vingt ans, François quitta ses parents et s'en fut demander l'habit au couvent des Frères Mineurs Observantins de Montilia, dans la province de Grenade. On le reçut avec joie, à cause de ses vertus. Le nouveau frère n'eut presque rien à changer à son genre de vie pour devenir un religieux parfait. Son humilité, son amour du silence et de la retraite, son obéissance, ses résistances énergiques aux élans d'une nature bouillante et indomptable lui valurent l'admiration et l'estime de tous. Il extéruait à dessein son corps par le jeûne, et développait les forces de son esprit par la prière et la méditation. Ajoutez à ces vertus sévères des vertus plus humaines et plus douces, je veux dire l'amour du prochain, les soins prodigués aux malades, les consolations aux malheureux, les aumônes aux pauvres : n'est-il pas vrai de dire que ce novice de vingt ans a réalisé l'idéal du frère mineur, tel que le concevait sans doute saint Antoine de Padoue ou saint François d'Assise.

Aussi les autres novices lui témoignaient-ils un profond respect ; nul d'entre eux n'eût osé parler en sa

présence de choses étrangères à la religion, encore moins plaisanter ou rire sur des futilités ; et les plus vieux religieux eux-mêmes proclamaient que frère François était déjà l'ornement du couvent et serait un jour l'ornement de l'Ordre.

François prononça ses vœux le 25 avril 1570. Il demeura encore trois ans à Montilia ; après quoi, ayant entendu dire que les Récollets menaientune vie encore plus austère que les Observantins, il demanda la permission de se rendre au couvent de Sainte-Marie de Lorette. C'est alors qu'il se livra avec passion à l'étude des livres saints et de la théologie. Il se construisit en haut d'une tour une cellule de roseau et d'argile, plus semblable au tombeau d'un mort qu'à la demeure d'un vivant. Là, sans autre lumière que celle qui lui venait d'une petite lucarne, loin de tout bruit, dans une solitude complète, il travaillait et méditait. A part les quelques heures où il suivait les cours du professeur, et le temps qu'il passait à la chapelle, il demeurait constamment dans sa pauvre cellule. Quelles conversations sublimes il a dû y entretenir avec les anges et avec Dieu !

Ses études théologiques terminées, le frère François fut ordonné prêtre : il célébra sa première messe le jour de la fête de son patron, saint François d'Assise. Comme il était tout flamme pour remplir les fonctions de son saint ministère, et qu'il avait d'ailleurs une très-belle voix, on le promut à la dignité de vicaire ou de recteur du chœur.

Cependant il n'abandonnait pas sa chère cellule ; et tel était son amour pour la solitude, que, même dans

les grands couvents où il vécut par la suite, au milieu de nombreux religieux, il demeurait aussi silencieux et aussi étranger à ce qui se passait autour de lui que s'il eût vécu dans un désert. On ne l'entendit jamais prononcer un mot inutile, à plus forte raison, ne parlait-il aux femmes qu'au confessional, quand il y était forcé par les devoirs de son ministère.

Exemple vivant de toutes les vertus, il avait pour principe que l'obéissance passive est la première condition sans laquelle un religieux ne peut espérer devenir un digne fils de saint François, et il s'efforçait de le persuader à ses frères. Elu gardien, il ne consentit à accepter cette dignité que par esprit de soumission ; il s'en trouvait indigne, et il suppliait avec des larmes ses supérieurs de faire un meilleur choix. Il restait d'ailleurs le plus humble du couvent, s'occupant des plus pénibles travaux, recherchant toutes les occasions de s'abaisser. Quand il avait reçu une injure, il en remerciait Dieu comme d'un bienfait : il fuyait les éloges comme un fléau. Souvent il venait se coucher à l'entrée du réfectoire, et là, proclamant à haute voix son indignité, il suppliait ses frères de lui passer sur le corps : il se considérait comme un misérable, et jugeait que les plus grands coupables étaient plus dignes que lui de pitié et de miséricorde. Sa charité chrétienne était telle, qu'il ne soupçonnait jamais qui que ce soit de mal faire : « Quand vous verrez deux « religieux parler ensemble », disait-il un jour à son compagnon, « figurez-vous qu'ils s'entretiennent de « Dieu. Quand vous en verrez un manger et boire, sup- « posez qu'il le fait pour se fortifier, afin de mieux

« supporter les épreuves et de travailler avec plus de « fruit au développement de l'Ordre. Enfin, quand vous « en verrez qui soient recherchés dans leurs vêtements « ou dans leurs manières, croyez qu'ils ne songent « qu'à mettre en lumière leurs vertus et à honorer en « eux-mêmes les ministres de la sainte religion ».

Ainsi ce vénérable religieux excusait les faiblesses de ses frères. Pour lui, il faisait de son existence dans l'Ordre un martyre prolongé. Il portait sur son corps nu une haire serrée autour de la taille par une ceinture de fer ; son lit se composait, en temps ordinaire, d'une planche avec un bloc de pierre pour oreiller ; pendant le Carême et l'Avent, de morceaux de bois bruts attachés ensemble. Toutes les nuits il se donnait la discipline avec tant de violence, que le lendemain sa cellule était ensanglantée. Cette pratique, qu'il continua durant plus de vingt ans, l'avait rendu si faible et si pâle, que, lorsqu'il tomba malade, les médecins n'osèrent jamais avoir recours à une saignée. Il marchait toujours nu-pieds, et ne mangeait ni viandes ni poissons, ni œufs, excepté les jours de fêtes, pour obéir à ses supérieurs. Tant qu'il vécut, il ne consentit jamais à se nourrir que de pain, de soupe et de légumes.

Des vertus si rares attirèrent sur le Père François les regards de ses supérieurs ; il fut nommé maître des novices au couvent d'Arizafa, à une demi-heure de Cordoue, où saint Didacus avait fait son noviciat, puis au couvent de San-Francisco, à cinq lieues de là. Les austérités auxquelles il se livrait durent donner aux jeunes âmes qui lui étaient confiées une singulière

idée de ses vertus. Il se faisait donner par eux la discipline, pour leur montrer comment on doit traiter ce corps, pour les besoins factices duquel nous commettons tant de fautes.

Et comme on lui demandait un jour quelle mortification était, à son avis, la plus profitable à l'âme. « Les injures patiemment supportées », répondit-il, « surtout quand elles nous viennent de nos amis et de « nos frères ».

Après avoir exercé ainsi, pour le plus grand profit des religieux de la province, les fonctions de maître des novices, le Père François fut contraint d'accepter la dignité de gardien. Le couvent de San-Francisco del Monte, où il se trouvait alors, est comme perdu au milieu des montagnes de la Sierra-Morena, entouré de forêts presque impénétrables, et il offre ainsi un séjour admirablement disposé pour les âmes contemplatives. Le saint homme profita de cette solitude pour purifier encore son esprit et son cœur ; il s'appliqua en particulier à faire appliquer dans toute sa rigueur la Règle sévère des Récollets. Lui-même donnait à tous l'exemple, vaquant aux travaux du couvent comme le dernier des novices, allant quêter dans les villages voisins, dont le plus proche se trouvait éloigné d'une heure et demie de marche, ou bien encore, un crucifix à la main, rassemblant les enfants et les jeunes gens pour leur enseigner les vérités de la religion et les guider dans les sentiers de la vertu, toujours nu-pieds, souvent sans prendre aucune nourriture, et conservant sur son visage son inaltérable sourire. Durant plusieurs années, il prêcha le Carême à Villefranca, à Adamuz,

à Carpio, à Montoro, vivant pour ainsi dire de la nourriture spirituelle qu'il distribuait à son prochain avec une telle profusion. Comme ses sermons respiraient l'ardeur et l'éloquence des Apôtres, on l'écoutait avec recueillement, on accourait à son tribunal, on confessait ses fautes avec repentir, et les pécheurs les plus endurcis venaient, les yeux pleins de larmes, lui demander au nom du Dieu de miséricorde, pardon pour leurs péchés.

Quelle affection, quel amour un tel homme ne dut-il pas inspirer à tous ceux qui le connurent! En le voyant passer humble et les yeux baissés dans les rues des villages, on songeait avec émotion que, sous cet habit si modeste, se cachaient des trésors inépuisables de science, d'éloquence, de charité; on se souvenait des malades qu'il avait guéris, des pauvres qu'il avait visités et secourus, des pécheurs qu'il avait convertis, des enfants qu'il avait instruits, et l'on avait envie de baiser la place où il avait posé ses pieds.

Une peste, qui éclata à cette époque et qui sévit avec violence, donna au saint homme une nouvelle occasion de montrer son dévouement à son prochain. C'est lui qui, dans l'hospice des pestiférés, confessait les mourants et leur administrait les derniers sacrements, lui qui enterrait les morts après les avoir assistés pendant leur agonie. Nuit et jour il était sur pied, sans songer à prendre aucun repos, trouvant au contraire que le temps lui manquait pour mener à bonne fin l'œuvre immense de consolation et de charité qu'il avait entreprise. Son compagnon, le Père Bonaventure, qui l'avait aidé de toutes ses forces, fut emporté par le

fléau ; il ne songea pas un instant pour cela à se mettre lui-même à l'abri. Au contraire, demeuré seul, il se prodigua plus encore, et semblable au dernier défenseur d'une place, qui reste debout sur la brèche jusqu'au moment suprême, il lutta lui aussi jusqu'au bout contre la terrible maladie, et ne rentra dans son couvent que lorsqu'il n'y eut plus dans Cordoue un seul pestiféré.

Dieu récompensa dès cette époque son pieux serviteur en lui accordant le don d'accomplir des miracles, Un jour, qu'il demandait l'aumône à la porte de la maison de Didacus Lopez, on lui amena un enfant couvert de plaies ; il lui imposa les mains, et le jour suivant le petit malade était complètement guéri.

Un autre jour, le saint homme rencontra à la porte de la ville un mendiant couvert de plaies. Aussitôt il se mit à genoux, et priant avec ferveur le Tout-Puissant, il baisait en même temps les blessures du misérable. Le pauvre guérit, et quelques jours plus tard on le vit se promener par la ville, en racontant le miracle dont il avait été l'objet.

Les vertus du Père François, les prodiges qu'il accomplissait lui valurent l'estime et l'admiration de toutes les personnes qui le connaissaient. C'est ainsi que la marquise de Priego, femme d'une vie exemplaire, voulut être ensevelie dans une robe que saint François Solanus avait portée. On le suivait dans les rues, on s'efforçait de baiser ses mains ou de toucher le bas de sa robe, on lui demandait sa bénédiction. Tant d'honneurs, dont il se croyait indigne, déterminèrent François à quitter l'Espagne et à s'embarquer

pour les Indes. Il espérait y accomplir dans l'ombre son œuvre de charité et de dévouement au prochain.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Le Père François a soif du martyre. — Vaine tentative pour être envoyé en Afrique. — Son départ pour les Indes Occidentales. — Ses adieux à ses parents et à ses amis. — Sa conduite sur le vaisseau. — Arrivée à Saint-Domingue et à Panama. — Naufrage. — Courage du Père François. — Il baptise les nègres restés sur le vaisseau. — Trois jours et trois nuits sur un écueil. — Le sauvetage. — Vie des naufragés sur une plage déserte. — Miracles accomplis par le Père François. — La chapelle de Marie. — Départ pour le Pérou et arrivée à Lima.

Il y avait longtemps déjà que saint François Solanus, trouvant trop facile encore et trop douce la vie qu'il menait avec les Récollets d'Andalousie, désirait plus de fatigues et de dangers, d'immenses pays à parcourir, des païens à convertir, et, comme glorieuse récompense, la précieuse faveur de verser son sang pour le Christ.

Il demanda d'abord à ses supérieurs la permission de passer en Afrique pour y prêcher l'Evangile aux Maures ; mais on jugea qu'il était indispensable dans sa province, et on ne lui accorda pas l'autorisation dont il avait besoin. Quelque temps après, le roi d'Espagne, Philippe II, pria les supérieurs de l'Ordre d'envoyer un certain nombre de frères mineurs aux Indes, avec Garcias Hurtado de Mendoza, marquis de Canete et vice-roi du Pérou : saint François fut choisi pour faire partie de la mission.

Quatre commissaires de l'Ordre avaient été désignés, les trois premiers pour la Nouvelle-Grenade, Nicaragua et Lima, le quatrième, le Père Balthazar Navarro, pour le pays des Tucumans. Saint François se plaça

sous la direction de ce dernier, qui, chargé de prêcher et de convertir dans un pays encore barbare, où fort peu de missionnaires avaient pénétré, avait plus de dangers à courir et peut-être la palme du martyre à gagner.

Avant de s'embarquer, François alla faire ses suprêmes adieux à sa mère, qu'il n'avait vue qu'une fois depuis qu'il portait l'habit de l'Ordre, à ses parents, à ses amis. Il retourna dans les villages où il avait si souvent enseigné la parole de Dieu, et élevant une dernière fois la voix au milieu de ses pénitents, désolés de son départ, et après les avoir exhortés à craindre le Seigneur et à le servir, il leur recommanda de prier pour lui. Tout le monde le pleurait, ses frères, en songeant qu'ils perdaient un exemplaire vivant de toutes les vertus, les pauvres et les malheureux, qui le regrettaient comme un père, les âmes chrétiennes qui n'espéraient plus trouver un directeur à la fois si éclairé et si doux.

Cependant le Père François prit place sur l'une des galères de la flotte qui devait l'emporter au Nouveau-Monde. Au milieu des soldats et des matelots, il garda la même tranquillité d'esprit que s'il eût vécu dans la solitude ; il priait et méditait selon sa coutume ; ou bien encore il parlait avec ces hommes grossiers des choses du ciel, et son crucifix à la main, il leur inspirait l'horreur du péché en leur disant : « Plutôt mourir « que d'irriter Dieu ». L'autorité de sa parole et de son exemple avait pour ainsi dire transformé le vaisseau en couvent.

Quand on fut arrivé en présence de Saint-Domingue,

François descendit à terre avec quelques religieux, il se promena longtemps sur le rivage, plein d'une joie indicible, et joignant les mains, il entonnait les louanges de Dieu et de sa très-sainte Mère. Et comme on lui disait de chanter plus doucement, de peur d'attirer l'attention des barbares cachés sans doute dans les bois du voisinage, il éleva la voix comme pour appeler le martyre qu'il désirait avec tant d'ardeur.

De Saint-Domingue, on passa à Carthagène et Portovelo, puis dans le pays de Panama. Là, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin après une si longue traversée, il courut s'enfermer dans un couvent de Frères Mineurs, s'établit dans un petit coin du chœur comme dans une cellule, s'y fit un lit d'une planche, et un oreiller d'une pierre, et y vécut, comme autrefois en Andalousie, au sein des mortifications. La nuit, il priait ; le jour, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe, il visitait les hospices, consolait les malades, ou portait aux pauvres les aumônes qu'il avait recueillies des mains de personnes pieuses.

Après quelques semaines de séjour à l'isthme de Panama, on se mit en route pour le Pérou. Mais à peine le vaisseau quittait-il le port, qu'il fut assailli par une violente tempête et poussé sur des écueils. Il ne tarda pas à faire eau de toutes parts ; et le capitaine, désespérant de le sauver, déclara qu'il ne restait plus qu'à se préparer à la mort. Les passagers, les religieux et quelques matelots se jetèrent dans la chaloupe, et ils crièrent à saint François de les suivre, s'il tenait à la vie ; mais lui, se souvenant qu'il restait sur le vaisseau plus de quatre-vingts nègres de Guinée et un grand

nombre d'autres personnes qui n'étaient pas sans doute en état de grâce, se refusa à les abandonner, et pour sauver des âmes, s'exposa à périr. La chaloupe partit, emportant ceux qui avaient trouvé place.

Cependant le Saint, demeuré sur le navire, rassembla les nègres autour de lui ; et leur montrant son crucifix, il leur racontait la vie et la passion du Sauveur, mort pour les hommes, et leur exposait les mystères de la religion. Puis il leur demanda s'ils voulaient être baptisés, pour assurer leur salut éternel, et tous élevèrent leurs mains et leur voix vers le ciel, le supplièrent de leur conférer ce sacrement, qui allait effacer en eux la tache originelle et tous les péchés qu'ils avaient pu commettre.

Cette touchante cérémonie était à peine terminée, qu'une vague immense, se précipitant sur le vaisseau, le sépara en deux parties ; et presque aussitôt l'avant du navire s'abîma dans la mer, entraînant avec lui plus de soixante infortunés, et parmi eux beaucoup d'entre les nègres qui venaient de recevoir le baptême. François se trouvait sur l'arrière avec le reste des passagers et des matelots éperdus de terreur, et s'attendant à chaque instant à avoir le sort de leurs compagnons. Seul, le saint Apôtre demeurait calme : « Mes frères », leur disait-il, « Dieu vous aidera ». Il entendit leurs confessions, leur donna l'absolution de leurs fautes; puis, se découvrant le corps jusqu'à la ceinture, il se donna la discipline, en suppliant le Seigneur d'apaiser le courroux des vagues et de le prendre lui-même pour victime expiatoire. Les plus hardis se jetaient à la mer sur des planches et sur des cages à poules ; les plus

faibles attendaient la mort avec résignation. François aurait pu suivre l'exemple des premiers ; il aima mieux rester pour consoler les seconds. Pendant trois jours et trois nuits, sans repos ni nourriture, il demeura avec ces malheureux, exposé à la fureur des vagues. Il prêchait sans cesse, et les soutenait de sa confiance ; le troisième jour, il leur annonça qu'on allait venir à leur secours.

En effet, la chaloupe tant désirée arriva enfin ; de la terre, on avait aperçu des feux que le Saint avait fait allumer pendant la nuit, et on s'était hâté de courir au vaisseau, aussitôt que la tempête calmée avait permis de prendre la mer. Les malheureux naufragés se jetèrent tous à la fois dans le bateau ; François se préparait à y descendre à son tour, quand une lame l'écarta violemment des débris du vaisseau. Alors, s'enveloppant de son manteau de moine, et prenant son crucifix à la main, il se précipita dans la mer, et fut porté par les vagues jusqu'à la chaloupe, où on le reçut avec joie.

Mais tout n'était pas fini encore. On venait d'échapper à la fureur des flots, il fallait maintenant vivre dans un pays inconnu et sauvage, au milieu de forêts impénétrables, où l'on ne trouvait que des racines ou quelques fruits sauvages, presque tous vénéneux. Il y avait là des religieux de plusieurs Ordres, des avocats, des magistrats, des femmes, des enfants, des matelots et des soldats, tous affamés et n'osant pas manger, de peur de s'empoisonner. Dans ce nouveau danger on eut recours à François. Il prit les fruits, les éplucha et les bénit au nom de la sainte Trinité, et ils devinrent

sains et nourrissants. Puis il alla mettre ses mains dans la mer, et une foule de poissons accoururent et se laissèrent prendre. C'est ce qu'a affirmé entre autres le Père Louis Ferrier d'Ayala, de la Compagnie de Jésus, prédicateur savant et éloquent.

Cependant le saint homme s'était élevé une petite chapelle qu'il avait ornée d'étoffes jetées par la mer sur le rivage. Sur l'autel, grossièrement construit, se trouvait une statue de la sainte Vierge, apportée par François lui-même du vaisseau naufragé. Là, tous les jours il rassemblait ses compagnons d'infortune ; il leur adressait d'éloquentes exhortations au courage et à la confiance en Dieu ; puis on entonnait le *Salve Regina*.

A une demi-lieue de la chapelle, François avait sa demeure : une petite hutte faite de branches entrelacées, où il passait la nuit, et où il se retirait le jour, quand il avait accompli son œuvre de consolation et de charité. Il y reçut de célestes visiteurs, entre autres la Vierge Marie, que plusieurs personnes aperçurent à diverses reprises.

Qui croirait que le saint religieux put être en butte à la calomnie et exposé à des reproches ? Cependant un Père de son Ordre, beaucoup plus jeune que lui, l'accusa un jour de ne songer qu'à son repos, et d'abandonner aux autres prêtres le soin d'instruire les Maures, les matelots et les soldats des devoirs de leur religion. Le saint homme s'inclina sans répondre devant ce blâme immérité, et laissant Dieu pour Dieu, selon l'expression de son biographe, il passa toute la nuit suivante à prêcher. Le lendemain, le religieux qui s'était emporté contre lui, vint lui demander pardon.

Quelques jours après le naufrage, le Père Balthazar Navarro, avec un certain nombre de soldats et de matelots, s'étaient embarqués sur la chaloupe pour aller réclamer à Panama des secours et un navire. Plus de trois semaines s'écoulèrent, et ils ne revenaient pas. Les malheureux abandonnés gémissaient et pleuraient en songeant qu'ils allaient mourir sur cette plage déserte, de privations et de misères; les plus robustes même d'entre eux étaient tellement abattus et découragés, qu'ils se roulaient par terre en sanglotant comme des femmes. Mais la nuit de Noël, saint François, semblable à un ange de paix, s'en vint, à l'heure où tous dormaient, chanter au milieu d'eux les louanges de l'Enfant Jésus, et quand ils s'éveillèrent : « Remerciez Dieu », leur dit-il, « et la sainte Vierge ; car le vaisseau que vous « attendez sera ici dans trois jours ». En effet, trois jours après la fête de la naissance du Christ, arriva un navire envoyé par le conseil de Panama ; il apportait des provisions et devait conduire les naufragés au port de Payta, sur les côtes du Pérou.

Cette fois la traversée se fit sans encombre. François avec ses compagnons, à peine débarqués, se mirent en route pour Lima, la capitale du royaume, et prirent au couvent de cette ville le repos dont ils avaient tant besoin.

CHAPITRE III.

SOMMAIRE : Le pays de Tucuman. — Voyage du Père François et de ses compagnons. — Arrivée dans le pays et travaux apostoliques. — Le Père François a le don des langues. — Nombreuses conversions qu'il provoque. — Miracles qu'il accomplit. — Honneurs dont il est l'objet. — Il est nommé supérieur de tous les couvents de Tucuman et du Paragnay. — Comment il veille sur ses subordonnés.

Le pays de Tucuman est situé à plus de sept cents

lieues de Lima. On n'y arrive qu'en franchissant des montagnes immenses, en traversant des fleuves gigantesques, en passant tantôt au milieu de forêts impénétrables, tantôt par des déserts sans fin. Malgré les efforts de quelques courageux missionnaires, presque tous les habitants de ces contrées lointaines étaient encore plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Le Père François entreprit la rude tâche de leur montrer le chemin du ciel.

Il partit de Lima, après y avoir pris quelques jours de repos, nu-pieds, sans provisions, sans armes pour se défendre contre les bêtes fauves, fort de sa confiance en la divine Providence. Il marchait sans trêve ni relâche, le jour et la nuit, déchirant son visage aux ronces de la forêt et ses pieds aux cailloux du chemin, sous le soleil ardent de l'équateur, sans s'effrayer de la solitude, aussi calme que s'il eût été dans sa cellule. Ses compagnons de route admiraient son indomptable fermeté de caractère, et puisaient eux-mêmes dans sa confiance un courage surhumain. Quelquefois, de loin en loin, on rencontrait un couvent perdu au milieu des bois, autour duquel s'étaient groupés les huttes des indiens convertis. Alors on s'arrêtait un ou deux jours ; on parlait de la tâche déjà accomplie et de ce qui restait à faire ; on visitait l'hospice construit par les soins des missionnaires, on prêchait et on confessait. La nuit, pendant que ses compagnons dormaient, François priait dans la chapelle, étendu à terre, les bras en croix ; il demandait à Dieu de le guider lui et ses frères, et de bénir leur travail apostolique.

Arrivé dans le pays de Tucuman, le saint homme se

chargea de la conversion des infidèles de Socotonio, de Madeleine et des villages voisins. Dieu lui accorda le don de comprendre et de parler la langue de ces peuples encore barbares, de sorte qu'au bout de quelques mois il avait instruit des vérités de la foi, converti et baptisé des milliers d'Indiens. Au contraire, ses compagnons, moins heureux que lui, mirent beaucoup de temps à faire peu de chemin dans les mêmes voies.

Des miracles signalaient chaque jour les travaux du Père François. Un jour, c'est un indien parlant une langue inconnue qui se meurt à l'hospice sans qu'on ait pu le baptiser ; le saint accourt et Dieu l'inspire ; il s'adresse au moribond dans sa langue, le convertit, l'absout, le baptise et l'envoie au ciel. Une autre fois, il prêche au Paraguay en Espagnol, et les Indiens qui étaient là le comprennent comme s'il avait parlé dans leur langue.

Le jour de la fête de la Purification, la ville espagnole de Rioxa fut tout à coup attaquée par plus de neuf mille Indiens, et le gouverneur n'espérait pas pouvoir les repousser avec les quelques soldats dont il disposait. Alors saint François, son crucifix à la main, marche seul et sans crainte à leur rencontre ; il leur parle au nom du Seigneur, et ces neuf mille hommes, tout à l'heure plus farouches que des lions, s'adoucissent, et devenus plus timides que des brebis, ils tombent aux genoux du religieux et lui demandent le baptême. Tel fut l'amour qu'il leur inspira en quelques heures pour leur nouvelle religion, que, pendant toute la nuit qui suivit, ils se donnèrent la discipline dans l'église de Rioxa.

C'est ainsi que Dieu récompensait les mérites extraordinaires de son serviteur. Il avait cru marcher au martyre, et devant lui les colères s'apaisaient comme par enchantement, les armes disparaissaient ; on ne songeait qu'à la paix et à la concorde. Pour convertir les plus sauvages d'entre les Indiens, un seul sermon lui suffisait. Tel est le nombre des infidèles qu'il a baptisés, des enfants qu'il a instruits des vérités de la foi, que le pape Clément X a pu dire avec raison dans la bulle de béatification : « Le Père François a fait « pousser dans les Indes une nouvelle floraison de la « foi catholique ». Dans tout le pays on l'appelait le *saint Père ;* on disait que Dieu avait envoyé au monde un nouvel apôtre ; car ses enseignements et ses travaux dépassaient la mesure des forces humaines.

Ainsi les honneurs et le respect des hommes, qu'il avait cru fuir en quittant sa patrie, le poursuivaient jusque dans les contrées du Nouveau-Monde. Comme en Adalousie, on accourait pour baiser ses mains et pour toucher ses vêtements ; et lui, il embrassait ses fils spirituels et les exhortait à bien pratiquer leur sainte religion. Il obtenait d'eux, avec un mot, ce que les Espagnols n'obtenaient pas par la crainte ou par les mauvais traitements. Il était toujours prêt d'ailleurs à les écouter, n'importe à quelle heure du jour et de la nuit, en quelque lieu qu'il se trouvât , excepté les femmes, à qui il ne permettait de lui parler qu'à l'église.

Cependant, le Père François avait été nommé custode ou supérieur de tous les couvents que l'Ordre Séraphique possédait dans le Paraguay et dans le pays de

Tucuman, et malgré son désir de rester simple frère, il avait été forcé d'accepter cette dignité au nom de la sainte obéissance. Rude fut la tâche qu'il eut alors à remplir. Il visitait à pied des couvents fort éloignés les uns des autres, par des chemins impraticables, à travers des forêts ou par-dessus des montagnes. Il s'occupait de ses frères avec une pieuse sollicitude, attentif à leurs besoins matériels, mais plus encore à leurs besoins spirituels, leur rappelant sans cesse que l'obéissance est la première vertu des fils de saint François. Son seul aspect, d'ailleurs, les excitait à la mortification, à la chasteté, à la prière et à la contemplation ; il n'y avait pas dans tout le Nouveau-Monde de couvents où on pratiquât mieux la règle que dans ceux qui se trouvaient sous sa direction.

Quelques années plus tard, et sur sa demande, le commissaire général du Pérou consentit à lui retirer cette dignité, qui pesait à sa modestie ; mais il ne voulut pas qu'un si saint homme redevînt simple religieux, et il le nomma gardien du nouveau couvent que les Récollets venaient d'élever à Lima, sous l'invocation de Notre-Dame des Anges.

Grande fut la douleur des nouveaux chrétiens du pays de Tucuman, quand ils apprirent le départ prochain de leur Père bien-aimé, du bon religieux qui avait été si longtemps leur consolation et leur refuge. Ce n'étaient partout que pleurs et gémissements, rien ne pouvait apaiser leur chagrin ; à plusieurs reprises, ils supplièrent les supérieurs de l'Ordre de leur renvoyer le Père François, et le vicaire-général eût peut-être cédé à leurs pressantes sollicitations, si le provin-

cial ne lui eût fait remarquer que le saint apôtre, épuisé par l'âge, les fatigues et les maladies, était incapable de supporter un aussi long voyage.

Toujours est-il qu'on a gardé longtemps à Tucuman le souvenir du Père François, et que les pays convertis par lui, entre autres le district de Socotonio, ont conservé mieux que le reste de la contrée les pieux enseignements du missionnaire.

CHAPITRE IV.

SOMMAIRE : Retour du Père François à Lima. — Il est nommé malgré lui gardien du couvent des Récollets. — Comme il s'acquitte de ses fonctions. — Son admirable humilité. — Sa charité. — Dernières années de sa vie. — Innombrables miracles accomplis par son intercession. — Sa derniere maladie et sa patience dans les souffrances. — Sa mort. — Exposition du cadavre et piété des fidèles. — Nouveaux miracles. — Procès de la béatification. — Béatification. — Canonisation de saint François Solanus.

A Lima, le Père François fut ce qu'il avait été partout, un exemple vivant de toutes les vertus. Il commença par supplier avec larmes ses supérieurs de lui permettre de déposer sa dignité de gardien : on l'y autorisa une première fois ; mais le provincial, qui tenait beaucoup à ce que le nouveau couvent des Récollets fût placé sous sa direction, le nomma à trois reprises différentes.

Pour éviter les dignités, le bon Père demanda la permission d'aller habiter au couvent de Truxillo, loin des yeux de ses supérieurs, qui ainsi finiraient par l'oublier. Cette humble espérance fut encore déçue. Le Père Jean Venido, nouveau commissaire du Pérou, arrivait à peine à Lima, qu'il nommait François président, et bientôt après gardien. Il fallut obéir, le saint homme s'en vengea en se faisant le plus pauvre, le

plus modeste, le plus obéissant de ses religieux. Son couvent même porta la trace de ses vertus. Il défendit de couvrir le sol d'un plancher et de raboter les planches des portes et des fenêtres; « car de tels embellissements », disait-il, « obscurcissent la splendeur de la « sainte pauvreté ». Un pieux habitant de la ville offrit à l'église du couvent deux belles statues de Jésus et de Marie; François, ayant appris qu'elles coûtaient cinq cents ducats, les refusa. Devant la porte, il y avait une petite promenade plantée d'arbres; il eût voulu les abattre, parce qu'il craignait que les conversations mondaines des promeneurs ou les jeux bruyants des enfants ne troublassent les religieux dans leur pieuse solitude.

François n'exerça que pendant quatre mois les fonctions de gardien; encore, durant ce court espace de temps, offrit-il huit fois sa démission. Quand on l'accepta enfin, il demanda pardon à ses frères de les avoir si mal dirigés dans les sentiers du Seigneur; et il les supplia de lui donner la discipline et de lui marcher sur la bouche. Puis il remercia Dieu de lui permettre enfin d'obéir et d'occuper la dernière place, qui convenait si bien à un misérable pécheur.

Et certes, l'on peut dire que personne ne porta plus loin que lui cette difficile vertu de l'obéissance. Un jour qu'il se trouvait malade et sans forces, un de ses supérieurs le choisit pour l'accompagner dans un long voyage. François fut aussitôt debout et prêt à partir. Après neuf heures de marche, le supérieur, craignant de le voir mourir en chemin, lui permit de choisir un couvent pour s'y arrêter jusqu'à son

retour; mais le saint homme aima mieux supporter jusqu'au bout la fatigue, que de manifester un désir.

François supportait le blâme, même immérité, avec une patience et une humilité admirables. Un jour, pour l'éprouver, un Père entre dans sa cellule : « Vous êtes « un hypocrite et un faux saint », lui dit-il, « et votre « prétendue modestie cache mal votre amour de la « louange et des honneurs ; mais tôt ou tard vous serez « démasqué, et on verra clair dans vos manœuvres ». Assurément, tout autre que François se serait récrié et aurait rejeté ses injures au calomniateur ; et c'est à quoi sans doute celui-ci s'attendait. Mais quel ne fut pas son étonnement ! Le saint homme, au lieu de se fâcher, se jette à ses pieds, baise le bas de sa robe, lui avoue que personne n'a jamais dit si vrai, et lui demande enfin le secours de ses prières. « Je n'aurais « jamais cru », a souvent répété le religieux, « qu'une « telle perfection fût de ce monde ».

Plus on témoignait d'estime au saint religieux, plus il se méprisait lui-même. Ses frères, ses supérieurs, les archevêques de Lima, le vice-roi du Pérou, les principaux personnages de la ville et les religieux de tous les Ordres, le considéraient comme un saint ; lui seul se regardait comme le dernier des hommes. Il évitait les honneurs, refusait les gracieuses invitations du vice-roi et de la vice-reine, et ne consentit jamais à aller au palais que lorsque ses supérieurs lui en donnèrent l'ordre.

Ce qui lui plaisait le plus, c'était sa chère solitude, et il ne la quittait guère que pour s'occuper de son prochain. Sa compassion aux pauvres ne connaissait

pas de bornes. Il les soignait avec humilité, et quêtait pour eux durant des journées entières. Il ne prenait pas moins de soins de leur âme que de leur corps ; il les instruisait, les encourageait à la patience et à la résignation, et leur répétait souvent qu'il aimerait mieux les voir mourir de faim que manquer à leurs devoirs envers Dieu.

Les prisonniers et les malades avaient aussi leur part. « Souvenez-vous », disait-il aux premiers, « des « souffrances du Sauveur ». Dans les hospices, il faisait les lits, lavait les planchers, blanchissait le linge ; ou bien encore il confessait les agonisants et leur apportait les consolations suprêmes. « Ceux qui souffrent », disait-il, « ce sont mes bien-aimés ».

Nous ne rapporterons pas la longue série de miracles accomplis par saint François Solanus, les prophéties, les guérisons, les conversions, la fureur des éléments domptée, les tremblements de terre conjurés : il y faudrait un volume entier. Qu'il nous suffise de rappeler qu'il fut l'un des plus grands thaumaturges de l'Ordre, digne sur ce point d'être comparé au glorieux patriarche d'Assise et à saint Antoine de Padoue.

Ainsi s'écoulait, parmi les bonnes œuvres et les prodiges, la vie de ce grand religieux. Quand l'âge et surtout les fatigues de son apostolat eurent épuisé ses forces, il trouva encore le moyen de soulager de plus faibles que lui, de prêcher et de confesser. Deux mois avant sa mort, la maladie l'obligea de garder le lit. Les derniers jours qu'il passa sur la terre furent douloureux : il en ressentit une grande joie, et supplia Dieu de l'éprouver plus encore s'il était possible. Dans les inter-

valles de calme que lui laissait la souffrance, il murmurait plutôt qu'il ne chantait les louanges du Seigneur : « Gloire à Dieu ! » disait-il, et il ajoutait : « Mon Dieu, mon Pasteur, mon Roi, mon Père, mon « désir et mon tout ». Souvent un mot le plongeait dans une longue extase. Un jour, son confesseur, pour l'aider à supporter la douleur, lui parlait des merveilles et des splendeurs de la Jérusalem céleste : « Quelle doit être », s'écria-t-il, « la gloire éclatante de « la cité des élus, toute bâtie avec des pierres vivantes, « couronnée d'anges, dont les murs sont en or fin, « dont le Fils est l'Agneau ». Aussitôt, le saint moribond tomba en extase, et bien qu'il fût très-faible, il se leva tout droit sur son lit, la bouche ouverte comme pour chanter, les yeux et les mains levés vers le ciel.

Le 12 juillet, François, sentant que sa mort approchait, demanda les saintes huiles. En même temps, rassemblant ses frères autour de lui, il leur demanda pardon des mauvais exemples qu'il n'avait cessé de leur donner, et supplia le gardien de permettre qu'on l'ensevelît dans l'habit de l'Ordre. Puis il ajouta : « J'ai « l'assurance que je vais au ciel, grâce aux mérites des « souffrances et de la mort du Sauveur ; car, pour moi, « je ne suis qu'un misérable pécheur. De ma patrie, là-« haut, je serai pour vous un ami fidèle ».

Les frères entonnèrent le *Magnificat* et les litanies de la Vierge, puis quelques psaumes et le *Credo*. Au moment où ils arrivaient aux mots : « *Et incarnatus est* », quand la cloche de la chapelle annonçait la consécration de l'hostie à la messe de saint Bonaventure, patron de François, le moribond fixa les yeux sur son crucifix,

croisa les bras en croix sur sa poitrine, prononça sa phrase accoutumée : « Gloire à Dieu », et rendit l'âme si doucement qu'il sembla s'endormir, le 24 juillet 1610. Il était âgé de soixante et un ans; il y avait quarante et un ans qu'il avait pris l'habit.

Le cadavre fut exposé dans la chapelle de l'infirmerie : un parfum délicieux s'en exhalait. Le vice-roi du Pérou, marquis de Montes-Claros, ordonna que les funérailles ne se feraient que le surlendemain, pour permettre aux habitants de la ville de venir honorer ses précieux restes. Jamais un tel concours de peuple ne s'était produit. Espagnols et Indiens de tout âge et de tout sexe accouraient de plusieurs lieues à la ronde, désireux de baiser les pieds et les mains de leur saint Père et de contempler encore une fois ses traits vénérés. On fut obligé de faire garder le cadavre par des hommes d'armes; la piété indiscrète des fidèles l'aurait mis en lambeaux.

Quand vint le jour des funérailles, le vice-roi lui-même et l'archevêque de Lima voulurent avoir l'honneur de porter le corps ; ils furent aidés dans ce pieux et douloureux service par le vicaire-général Félicien de Véga, qui devint plus tard archevêque de Mexico, par les supérieurs de l'Ordre et les personnages les plus considérables de la ville. Derrière eux suivaient les religieux de tous les Ordres, en longue procession, puis la foule immense des fidèles. Le Père Jean Sébastiani, qui avait été deux fois provincial de la compagnie de Jésus, prononça l'oraison funèbre du glorieux défunt : « La divine Providence », dit-il en terminant, « avait « choisi le Père François pour être l'espérance et l'édi-

« fication de tout le Pérou, l'exemple et l'illustration de « Lima, la splendeur de l'Ordre Séraphique ».

De nouveaux miracles s'accomplirent dans l'église même, et la piété du peuple devint si ardente que les hallebardiers du vice-roi furent obligés d'employer la force pour ouvrir un chemin aux frères qui portaient le corps dans le tombeau.

De 1610 à 1650, et plus tard encore, les prodiges dus à l'intercession du Saint se multiplient : des morts ressuscitent ; l'huile de la lampe qui brûle sur son sépulcre guérit toutes sortes de maladies ; les pèlerins accourent à sa chapelle, dont les murs se couvrent d'*ex-voto*.

Cependant, quelques semaines après la mort du Père François, l'archevêque de Lima réunit des docteurs en théologie et des jurisconsultes pour commencer le procès de la béatification du saint homme. En 1613, le commissaire général des deux Indes près de la cour du roi, Antoine de Tréjo, plus tard évêque de Carthagène, en Espagne, donna ordre au Père Louis d'Oré, qui devint par la suite évêque au Pérou, de s'occuper de la même affaire en Espagne. Les archevêques de Séville et de Grenade, les évêques de Cordoue et de Malaga, les curés de Montilia, d'Aguilar, de Montoro, de Carpio et d'Adamuz, en un mot de tous les pays où avait autrefois habité François, prirent, chacun en ce qui les concernait, leur part du travail. Puis Philippe III, roi d'Espagne, envoya les pièces à Rome, en pressant vivement le souverain Pontife de prononcer la béatification.

En 1625, le pape Urbain VIII ordonna une seconde

enquête, et nomma pour la présider deux commissaires spéciaux. Ce fut une joie universelle dans Lima : on joncha les rues de fleurs, on pavoisa les maisons, on chanta dans les églises des messes d'actions de grâces. Cependant la piété reconnaissante des fidèles devait longtemps encore patienter avant d'être satisfaite ; ce n'est que sous le règne de Charles II que le pape Clément X, au grand jubilé de 1675, prononça la béatification de François Solanus et permit aux habitants de Montilia, lieu de sa naissance, de Lima, lieu de sa mort, et du pays de Tucuman, théâtre de son apostolat, de célébrer chaque année, le 24 juillet, une messe solennelle en son honneur.

Un demi-siècle plus tard, en 1726, le pape Benoît XIII, en considération de nouveaux miracles opérés par l'intercession du bienheureux François, et sur les demandes de toute la chrétienté, le plaça au nombre des Saints.

(Vie de saint François Solanus.)

LE FRÈRE PIERRE SOLER

1643. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Famille du frère Pierre. — Devenu veuf, il entre dans l'Ordre avec son fils. — Son obéissance et sa douceur. — Son ardeur au travail. — Mortifications et extases. — Mort du frère Pierre. — Conservation miraculeuse de son corps.

Ce vénérable religieux naquit à Murcie, en Espagne. Avant d'entrer dans l'Ordre, il vécut dans l'état conjugal et eut deux fils, dont l'un se fit jésuite et l'autre

frère mineur dans l'austère province de Saint-Jean-Baptiste. C'est l'exemple de ce dernier qui le décida à prendre l'habit.

Ce fut, dans le couvent de Murcie, un touchant spectacle que celui de ce père se soumettant à son fils à peine âgé de seize ans, et d'autre part veillant sur lui avec la double sollicitude de la paternité et de la charité chrétienne. Le père éveillait le fils pour les Matines ; le fils, de son côté, façonnait à la vie religieuse le père, dont les habitudes, déjà invétérées, se pliaient difficilement au changement : « Mon frère », lui répétait-il sans cesse, « souvenez-vous que vous êtes un fils « de saint François ».

Quand il eut prononcé ses vœux, frère Pierre fut un modèle d'humilité et d'activité. Dans le monde, sa fortune lui avait permis de rester oisif ; il semblait maintenant qu'il eût hâte de regagner le temps mal employé autrefois. Il se plaisait aux mortifications les plus dures, en souvenir de la Passion du Sauveur. Quand il quêtait dans Murcie, il demeurait trois jours et trois nuits sans boire ni manger ; quelquefois, le quatrième jour, il était si faible qu'on eût dit qu'il ne pouvait pas marcher ; il partait cependant, et le soir il rentrait au couvent, pliant sous son sac de provisions.

Après avoir passé quelques années au couvent de Murcie, dans la pratique des bonnes œuvres, frère Pierre passa au couvent de Huescar, puis à celui de Loxa, situé tout près de la mer, et d'où il espérait un jour partir pour les Indes. Ce bonheur lui fut refusé.

Dieu, d'ailleurs, lui accorda d'autres faveurs non

moins précieuses, j'entends de longues épreuves et de cruelles maladies. Ce martyre fut la consolation et la joie du bon frère ; tous les jours il en remerciait le Seigneur. Ses extases aussi l'ont rendu célèbre, il les racontait lui-même à ses frères : « Jésus m'est apparu », disait-il un jour au Père gardien, « et il m'a « demandé si je voulais souffrir pour l'amour de lui ». J'ai répondu : « Seigneur, que votre volonté soit faite ! « Et aussitôt j'ai ressenti par tout le corps des douleurs « si cruelles, que je serais mort à la peine sans l'assis- « tance de mon Dieu ».

Il mourut, comme il l'avait prédit, la veille de la fête de saint Jacques, pour qui il avait une dévotion toute particulière, le 24 juillet 1649.

Quatre ans après sa mort, ses précieux restes étaient encore dans un état de parfaite conservation ; l'extrémité du nez commençait seulement à se ronger. On dressa le cadavre debout contre le mur de la chapelle ; les yeux ouverts lui donnaient l'apparence de la vie.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

SŒUR CÉCILE NOBILI

CLARISSE

1655. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Pressentiment que Cécile, jeune, a de sa sainteté future. — Elle entre dans un couvent de Clarisses. — Ses admirables vertus. — Comment elle triomphe du démon. — Ses extases. — Sa mort. — Autopsie de son cadavre et ce qu'on y trouve.

Sœur Cécile Nobili naquit en 1630 à Soma-Reggia,

village du pays d'Ombrie, en Italie ; elle reçut au baptême le nom de *Sancta*, c'est-à-dire la Sainte.

Dès sa jeunesse, il semble qu'elle ait eu le sentiment de la glorieuse destinée à laquelle elle était appelée. « Cela est », disait-elle pour affirmer ses assertions, « aussi vrai que je serai un jour une sainte ».

Après la mort de ses parents, elle fut élevée avec beaucoup de soins par son frère, qui était prêtre. Déjà se manifestait son ardeur pour les mortifications : elle se donnait la discipline avec des orties, et elle engageait ses compagnes à suivre son exemple. Son assiduité aux offices de l'église, l'attention soutenue avec laquelle elle écoutait les sermons, les lectures fréquentes qu'elle faisait des vies des saints et des apôtres témoignaient de sa piété.

A l'âge de seize ans, elle entra dans un couvent de Clarisses, en qualité de sœur converse, et tout d'abord elle y fut un modèle de vertu. Pauvre au point de ne rien posséder que sa robe et son rosaire, chaste jusqu'à la mort de corps et de pensée, austère, soumise, patiente et résignée, elle étonna les plus vieilles religieuses par l'admirable ensemble de ses qualités.

Dieu ne lui ménagea pas les épreuves ; elle les supporta avec joie. Le démon s'acharna longtemps sur cette belle âme mieux trempée que l'acier, sans parvenir même à la ternir. Elle se sentait protégée par ses prières, ses veilles, sa charité. Les pauvres et les malades qu'elle soignait lui faisaient comme un rempart inexpugnable. « Tant que j'aimerai mon prochain », disait-elle, « je n'aurai rien à redouter ; tant que je « pourrai prier, je serai invincible ».

Elle le fut en effet, parce qu'elle avait mis en Dieu sa confiance. Tous les jours, elle passait plusieurs heures au pied des autels. Elle commençait par demander à Dieu la conversion des pécheurs, la délivrance des âmes du purgatoire et le soulagement des malheureux ; puis elle méditait sur les souffrances de Jésus crucifié, et souvent tombait dans de profondes extases. Par là, elle arriva à une connaissance merveilleuse des mystères de la religion, en particulier du mystère de l'Incarnation et du sacrement de l'Eucharistie. Elle se confessait souvent et s'approchait de la sainte table avec une pieuse avidité ; son confesseur, qui la regardait comme une élue du Seigneur, lui permit vers la fin de sa vie de communier tous les jours.

Sa dernière maladie fut douloureuse ; son courage l'éleva à la hauteur de ses souffrances, et le Père Joseph de Cupertino, un vénérable religieux de l'Ordre Séraphique, put dire à cette occasion que jamais sa sainteté ne s'était manifestée d'une façon plus éclatante. Elle mourut le 24 juillet 1655, à l'âge de vingt-cinq ans. Il y avait neuf années seulement qu'elle avait pris le voile des Clarisses.

Sur l'ordre de l'évêque de Nocera, on fit l'autopsie de son cadavre. Les poumons étaient d'un rouge flamboyant, et le cœur portait la trace de trois blessures ; à l'intérieur du cœur on trouva comme deux disciplines en chair. Dieu, sans doute, voulait signifier par ces prodiges que les macérations de la pieuse fille lui avaient été agréables.

(MAZZARA.)

LE PÈRE BARTHÉLEMY DE BESSAMA

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

Le couvent de Nocera possède les restels mortels du Père Barthélemy de Bessama, religieux d'une grande science et d'une grande vertu, que ses concitoyens tenaient en haute estime pendant sa vie. Il aimait surtout la solitude et le silence, et connut d'avance le jour de sa mort, qui eut lieu en 1530. Son corps, enfermé dans un cercueil de bois, se conserva miraculeusement pendant plus de vingt années.

(WADDING.)

VINGT-CINQUIÈME JOUR DE JUILLET

FRÈRE PHILIPPE DOUCET,

ERMITE DU TIERS ORDRE

1554. — Pape : Jules III. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Vie mondaine de frère Philippe. — Ses vertus précoces. — Il se construit une hutte dans son jardin. — Sa retraite sur le mont Scarpello. — De nouveaux ermites viennent se joindre à lui. — Vie des solitaires. — Ils sont admis dans le Tiers Ordre de Saint-François. — Voyages et pèlerinages de frère Philippe. — Sa mort et ses funérailles.

Ce saint ermite naquit à San-Philippo, en Sicile. Dès sa jeunesse, il montra les admirables qualités dont Dieu l'avait doué, et fit deviner ce qu'il serait un

jour. Il fuyait les mauvaises sociétés et repoussait avec horreur des propositions contraires à l'honnêteté. Enfin, pour se protéger contre les dangers du monde, il se construisit dans son jardin une petite hutte d'où il ne sortait que pour aller acheter en ville les provisions indispensables. Il cultivait avec soin son potager et sa vigne, mais en même temps il ne négligeait pas le soin de son âme et il s'approchait souvent des sacrements.

Quelques années se passèrent ainsi, années de bonheur calme et paisible, troublées pourtant quelquefois par des luttes contre le démon. Mais frère Philippe se trouvait là trop près des bruits du monde ; il voulut une solitude plus complète et s'en vint vivre sur le mont Scarpello, amas de rochers nus et presque inabordables, où il trouva une cabane en ruine et une source. Il commença par faire l'essai de ses forces : pendant tout un Carême, il ne se nourrit que de pain, de racines et d'eau ; puis, soutenu par de célestes visites et décidé à se fixer sur cette montagne, il se construisit une sorte de cellule en pierres sèches, qu'il adossa contre le flanc de la montagne, si étroite et si basse, qu'à peine pouvait-on s'y étendre ou s'y tenir debout; c'est là qu'il résolut d'achever ses jours, parmi les prières et les mortifications.

Sa solitude ne tarda pas à se peupler; Dieu lui envoya des compagnons : il trouvait bon, sans doute, dans son infinie sagesse, que ce saint homme en formât d'autres à son image. Il y avait maintenant trois ermites sur la montagne ; les deux nouveaux venus se firent les disciples et les imitateurs de frère Philippe,

qu'ils se plaisaient à considérer comme leur supérieur. Leur exemple fut bientôt suivi par plusieurs pieux serviteurs de Dieu ; de tous côtés se dressèrent sur la montagne de petites huttes : c'était comme une Thébaïde renaissante. Le jour, on travaillait ou on priait ; la nuit, à partir de minuit, les solitaires se réunissaient au son d'une cloche dans la chapelle, chantaient Matines, récitaient les litanies de la Vierge, et après s'être donné la discipline, ils méditaient jusqu'au lever du jour. La loi du silence le plus absolu était sévèrement observée pendant l'intervalle des offices.

La nourriture de ces pieux ermites leur était fournie par les jardins que chacun d'eux cultivait autour de sa hutte ; des légumes et des fruits, du pain et de l'eau. Ils ne mangeaient qu'une fois par jour, et jamais de viande ; ils ne goûtaient le lait qu'à Pâques, à Noël, à la Pentecôte, le jour de la fête de saint Michel, et la veille ou l'avant-veille du Carême.

Cependant frère Philippe songea à donner une règle plus fixe à ses solitaires. En 1530, il parla de son projet au provincial, qui l'écouta avec complaisance et lui remit, ainsi qu'à ses compagnons, l'habit de l'Ordre ; il les autorisa à se choisir chaque année un supérieur qui aurait le pouvoir de donner l'habit du Tiers Ordre à de nouveaux ermites ; et il décida qu'ils seraient reçus dans les couvents de l'Ordre comme des frères mineurs réguliers. Une fois par an, il venait les visiter et les encourager à marcher fermes dans la voie où ils étaient entrés.

Cependant le pieux fondateur de cette nouvelle confrérie visitait en Galice les reliques de saint Jacques,

son patron; en Italie, la chapelle de Notre-Dame de Lorette ; à Rome, les tombeaux des saints apôtres Pierre et Paul. En même temps il parlait au cardinal François Quinones, protecteur et autrefois général de l'Ordre, des ermites de la montagne et de leur manière de vivre, et il obtenait pour eux l'autorisation de n'entendre qu'une messe par mois, tant qu'il n'y aurait pas de prêtre avec eux.

A son retour parmi ses frères, à qui il rapportait les bénédictions du Saint-Siége, il trouva que leur nombre s'était encore accrû, et on dut construire de nouvelles huttes sur les montagnes de Giudica et de Rosimanno, non loin du mont Scarpello. Le provincial envoya aux cent cinquante solitaires deux ou trois prêtres chargés de dire la messe et d'administrer les sacrements ; puis il décida que les ermites pourraient eux-mêmes être ordonnés prêtres. Philippe n'y consentit jamais ; il s'en croyait indigne, et ne voulut recevoir que le diaconat.

Il s'humiliait : Dieu l'éleva et lui accorda le don de seconde vue et de prophétie, avec le pouvoir de chasser les démons. C'est ainsi que, honoré de tous, aimé de ses compagnons, pour qui son exemple était si précieux, il parvint à l'âge de quatre-vingts ans. Quand vint sa dernière maladie, il montra une joie ineffable et se prépara au voyage de l'autre vie par un redoublement de ferveur et de piété. Il mourut le jour de la fête de saint Jacques, après la messe, comme il l'avait lui-même annoncé à ses frères, le 25 juillet 1554.

Les villes de San-Philippo et de Calatagirone se disputèrent l'honneur de posséder ses précieux restes ;

mais sur l'avis du provincial, les ermites l'ensevelirent sur le mont Scarpello, dans leur église.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau. L'évêque de Catane les a rapportés avec soin dans la notice qu'il a écrite sur le frère Philippe.

(Archives des Couvents de Palerme.)

LE PÈRE MELCHIOR D'ASTUDILLO

1542. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

SOMMAIRE : Etudes brillantes du Père Melchior. — Il prend l'habit de l'Ordre. — Mission aux Indes Orientales et retour en Espagne. — Prédications dans l'Andalousie. — Prédications dans toute l'Espagne. — Eloquence du Père Melchior. — Il annonce le jour de sa mort.

Le Père Melchior naquit à Burgos, en Espagne, de parents nobles. Devenu grand, il fit de brillantes études à l'université de Salamanque, et obtint le grade de docteur en théologie. Sa science lui assurait une brillante position dans le monde ; mais il plut au Seigneur de le réserver pour lui-même, et Melchior, après avoir vu et entendu deux frères mineurs déchaussés de la province de Saint-Gabriel, se décida tout à coup à suivre leur exemple, et s'en fut à Belvis demander l'habit de l'Ordre, sans même prendre congé de ses parents.

Quelque temps après avoir prononcé ses vœux, il fit partie de la mission apostolique des Indes Occidentales, et fut l'un des douze qui accompagnèrent, en 1523, le bienheureux Martin de Valence. Il travailla à la conversion des infidèles jusqu'en 1528; puis, choisi

pour compagnon, par le Père Antoine de Ciudad, qui revenait en Espagne, il fut retenu dans ce pays par une grave maladie et empêché de reprendre son œuvre apostolique.

Désespéré de ne pouvoir plus contribuer pour sa part à la conversion des Indiens, le Père Melchior se consacra tout entier au soin des âmes égarées et des pécheurs endurcis de l'Estramadure. Il prêchait quotidiennement dans les grandes villes, où il trouvait, disait-il, plus de brebis égarées. Son éloquence ardente et passionnée, pleine de vigueur et aussi de logique, produisit des résultats féconds. Plus tard il obtint du sacré Collége l'autorisation de prononcer ses sermons où il voudrait. C'est ainsi qu'il parcourut toute l'Espagne, châtiant les vices et les flétrissant par ses marques si énergiques, que lès coupables, honteux et repentants, venaient s'agenouiller à son tribunal et lui demander l'absolution de leurs fautes.

Cependant il donnait lui-même l'exemple des vertus qu'il recommandait de pratiquer. Il marchait nu-pieds par tous les temps et tous les chemins, et il fallut, dans sa vieillesse, que ses supérieurs lui enjoignissent de voyager à dos de mulet. Dans les maisons où on l'hébergeait, il ne consentit jamais à coucher ailleurs que sur le plancher et à manger autre chose que du pain sec. Pour tout bien, il possédait une Bible, d'où il tirait les sujets de ses sermons.

Le Père Melchior prêcha souvent devant la cour; une fois, entre autres, à Alcala, en présence des sœurs de l'empereur Charles-Quint. Il flétrissait en termes énergiques la vanité des mondains ; il reprochait aux

courtisans leur luxe et leurs débauches, et leur enjoignait, au nom du Seigneur, de songer à la vie éternelle. Un jour, un comte l'invita à sa table et lui fit servir les mets les plus recherchés ; le Père Melchior refusa de manger, en déclarant que le cuisinier du comte n'entendait rien à son métier. Puis il s'en alla mendier un morceau de pain dans la ville, s'assit au bord d'un ruisseau, et demanda à son compagnon : « Lequel vaut le mieux, mon frère, à votre avis, de « manger à la table d'un comte ou à celle d'un roi ? » — « La table d'un roi est de beaucoup préférable », répondit le frère Philippe ». — « Mangez donc », dit le Père Melchior, « car nous sommes assis à la table du « Roi des rois », et ayant béni le pain, il le trempa dans l'eau, et le partagea avec son compagnon ». Le cuisinier du comte, qui avait vu toute cette scène, en fut si édifié, que quelque temps après il se fit frère mineur.

Le jour de la fête de sainte Marie-Madeleine, le Père Melchior prêcha à Tolède avec tant d'éloquence qu'il sembla se surpasser lui-même ; vers la fin de son sermon, il engagea le peuple à se rendre à l'église le jour de la fête de saint Jacques, avec une bêche et une hache. On ne comprit pas d'abord ce qu'il voulait dire ; la suite des événements montra qu'il avait annoncé sa mort. En effet, au jour fixé, après avoir célébré le saint sacrifice de la messe avec plus de piété encore qu'à l'ordinaire, il s'en vint, au moment de monter en chaire, demander au gardien sa bénédiction et baiser son habit, puis, levant les yeux et les mains au ciel, il murmura plutôt qu'il ne prononça ces paroles de Tobie :

« Voici l'heure où je vais retourner vers Celui qui m'a « envoyé ». En même temps il pâlit, chancela, et put à peine faire entendre ces derniers mots : « Seigneur, je « remets mon âme entre vos mains »; puis il tomba, le 25 juillet 1542. Il fut enseveli le même jour, au milieu d'un grand concours de peuple.

(Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.)

LE PÈRE CHRISTOPHE DE TORNAVACAS

1685. — Pape : Innocent XI. — Roi de France : Louis XIV.

SOMMAIRE : Vertus du Père Christophe. — Ses austérités extraordinaires. — Sa charité chrétienne. — Il remplit les fonctions d'infirmier à Almendral, puis à Xérès. — Son humilité. — Il connaît d'avance le jour de sa mort. — Ses funérailles.

Ce glorieux serviteur de Dieu, qui naquit à Tornavacas, en Espagne, prononça ses vœux en 1669, dans la province de Saint-Gabriel. Sa conscience scrupuleuse jusqu'à l'excès, et l'horreur qu'il avait de l'apparence même du péché troublèrent constamment son repos. Aussi pratiquait-il la règle à la lettre, et prenait-il souvent l'avis d'hommes sages et instruits.

Ses austérités l'ont rendu célèbre. Quoique très-faible de tempérament, il marchait toujours nu-pieds. A force de se donner la discipline et de porter des cilices, tout son corps n'était plus qu'une plaie. Mais s'il se montrait dur à lui-même, il avait pour le prochain une charité infatigable : c'est ce qui le fit désigner par ses supérieurs comme infirmier d'un hospice que les frères du couvent de Rocamadar possédaient dans le

village d'Almendral. Les soins assidus dont il entoura ses malades lui valurent l'affection et le respect des habitants des pays voisins, et quand il quitta Almendral pour Xérès, ce fut dans Almendral un deuil universel. A Xérès, mêmes soins et même estime en retour ; partout où le bon Père passait, il semblait qu'il fît descendre à l'instant même les bénédictions célestes.

Les prisonniers eurent aussi leur part de sa sollicitude : il mendiait pour eux aux portes des maisons, et leur préparait tous les jours un pot de bonne soupe. On le rencontrait souvent par les rues, tantôt chargé d'un énorme fagot, tantôt le dos courbé sous un énorme sac de provisions qu'il venait de quêter pour ses chers amis les pauvres et les malheureux.

L'humilité du Père Christophe n'était pas moindre que sa charité. Un jour son supérieur lui adressa des reproches sévères pour une faute dont il n'était pas coupable ; sans dire un mot, sans chercher à détourner l'accusation, il lui baisa les pieds avec la plus parfaite humilité. Il voulait même se donner la discipline ; mais le provincial l'en empêcha ; car il n'y avait pas sur le corps du saint homme une place qui ne portât la trace d'une blessure.

Dieu fit connaître d'avance au Père Christophe l'heure de sa mort. Il avait reçu les Ordres sacerdotaux, et commençait à célébrer la messe à l'hospice de Xérès, quand cette révélation vint, non pas le surprendre, mais le prévenir. Il y avait alors deux frères gravement malades à l'infirmerie ; le médecin désespérait de les sauver : « Ceux-là guériront », dit le bon Père,

« c'est moi qu'il va falloir porter au tombeau ». En effet, quelque temps après il fut pris de violentes douleurs qui le forcèrent à garder le lit, et le jour de la fête de saint Christophe, comme il l'avait annoncé lui-même, il reçut avec piété les derniers sacrements, et s'endormit de l'éternel sommeil. C'était le 25 juillet 1685 ; il y avait dix-sept ans qu'il avait prononcé ses vœux.

Aussitôt qu'il eut rendu l'âme, son visage, jusqu'alors maigre et pâle, se remplit et se colora, ses traits austères se détendirent, et un doux sourire éclaira sa physionomie. En même temps une odeur céleste se répandit dans la chambre. Quatre jours après eurent lieu ses funérailles, où se pressèrent une foule considérable de fidèles.

(FREMAUT.)

VINGT-SIXIÈME JOUR DE JUILLET

—

LE B. PÈRE INNOCENT, DE CARPI

1530. — Pape : Clément VII. — Roi de France : François Ier.

Le bienheureux Innocent, de Carpi, ville de Lombardie qui appartient au diocèse de Modène, en Italie, s'est avancé fort loin dans les sentiers de la vertu. Cependant les chroniques de l'Ordre ne nous ont laissé que peu de renseignements sur son compte. Il est mort le 26 juillet 1530, au couvent de La Mirandole, où

l'on célèbre chaque année sa fête, en mémoire des miracles qu'il a accomplis.

Plusieurs églises s'honorent de posséder une partie de ses précieuses reliques, entre autres la chapelle du couvent de Villa, non loin de Rimini.

(WADDING.)

RAPHAEL, GABRIEL DE MILAN

ET NICOLAS DE LA MIRANDOLE (1)

Au couvent de La Mirandole repose aussi le bienheureux Père Raphaël, suisse ou allemand d'origine, sur le tombeau duquel s'accomplirent un grand nombre de miracles.

Le bienheureux frère Gabriel, de Milan, un autre thaumaturge, dort près de lui du sommeil des justes.

Le bienheureux frère Nicolas de La Mirandole est aussi célèbre par les miracles qu'il a accomplis. Il est mort et a été enseveli au couvent de Lauro.

(GONZAGUE.)

LE BIENHEUREUX ANTOINE BONFADIN

1483. — Pape : Sixte IV. — Roi de France : Louis XI.

Le bienheureux Antoine Bonfadin, qui naquit à Ferrare, fut un homme d'une grande science et d'une grande éloquence. Il était célèbre comme prédicateur, mais plus encore peut-être comme religieux austère,

(1) Nous plaçons ici les courtes notices que les chroniqueurs de l'Ordre nous ont laissées sur plusieurs frères mineurs de la province de Bologne, dont le jour de la mort est demeuré inconnu.

infatigable et modeste. Dieu lui accorda le don de guérison : on cite un jeune homme à qui il remit le bras en faisant dessus le signe de la croix.

Il visita les Saints-Lieux, et mourut à Cotiniola, où il prêchait une station en 1483. Comme l'Ordre Séraphique ne possédait pas encore de couvent dans cette ville, on l'ensevelit dans l'église paroissiale. L'année suivante, on l'exhuma pour le transporter dans la chapelle que les Frères Mineurs venaient de faire bâtir. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(WADDING.)

LE BIENHEUREUX JACQUES VAGARELLE

1517. — Pape : Léon X. — Roi de France : François Ier.

C'est au couvent de Forli, dans la chapelle de l'Immaculée Conception, que repose le bienheureux Jacques Vagarelle, de Padoue. Prédicateur distingué et théologien éminent, il a commenté et annoté la *Somme* de saint Thomas d'Aquin.

Sur le marbre noir qui recouvre son tombeau, on lit ces mots : « Ci-gît le corps du bienheureux Jacob de « Padoue, mort en 1517 ».

(GONZAGUE et WADDING.)

LE PÈRE SÉBASTIEN PASTEUR

1611. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Origine du Père Sébastien. — Son noviciat. — Ses mortifications. — Comment il dompte la chair au profit de l'esprit. — Ses études théologiques. — Ses prières et ses méditations. — Son extrême humilité. — Comment il s'acquitte de ses fonctions de gardien et de professeur de théologie. — Ses prédications et fruits de ses sermons. — Sa dévotion à la très-sainte Vierge. — Sa dernière maladie et sa mort. — Miracles accomplis par ses reliques.

Sébastien Pasteur naquit à Beniganim, dans le royaume de Valence, en Espagne, de parents nobles et vertueux. A l'âge de quinze ans, il prit l'habit dans un couvent de Frères Mineurs Déchaussés de la province de Saint-Jean-Baptiste, et son noviciat annonça ce qu'il serait un jour, un religieux humble et austère.

Son premier soin fut de dompter son corps avec ses passions, pour en faire un esclave soumis de l'âme souveraine. Il possédait pour tout bien une robe de moine, tout usée et toute rapiécée, et c'était là son seul vêtement, hiver comme été, même lorsqu'il habitait des couvents bâtis sur la montagne, et qu'il était malade. Il marchait toujours nu-pieds; et c'est ainsi qu'il partait, à travers la neige, pour aller prêcher dans les villages des environs. Contre la pluie, il portait un chapeau de genêt, si lourd, que ceux qui voulaient l'imiter y gagnaient de violents maux de tête; joignez à cela un cilice, une ceinture garnie de pointes de fer, les disciplines, les jeûnes au pain et à l'eau, les longues veilles, et vous aurez une idée des souffrances volon-

taires par lesquelles ce saint homme supprima, pour ainsi dire, la matière au profit de l'esprit, et devint, dès ce monde, comme un habitant du ciel.

La grande occupation du Père Sébastien, c'était la prière. Avant de se livrer à ses études théologiques et de préparer ses sermons, il priait; il priait pour se reposer, il priait même en travaillant. De là ses contemplations si fructueuses pour les âmes de ses auditeurs; de là aussi sa force pour attaquer le démon en lui-même et au dehors; de là, enfin, tant de vertus douces et chrétiennes. La prière, c'était son grand moyen de triompher de tous les obstacles; il avait une confiance absolue dans cette conversation intime de l'homme avec Dieu. « Comment se fait-il », lui demandait un jour le prieur d'un riche couvent, « que chez « les Frères Mineurs Déchaussés, dont la règle est si « sévère, peu de novices quittent le froc pour rentrer « dans le monde, tandis que chez nous, où la vie est « assez douce, nous avons si peu de profès! » — « Prie-t-on et médite-t-on chez vous? » reprit le Père Sébastien. — « Non, nous n'avons pas d'heure pour la « méditation ». — « Eh bien! voilà la réponse à la ques- « tion que vous me posiez : Dans nos couvents on mé- « dite. Imposez à vos novices une demi-heure de « méditation par jour, et vous verrez quels résultats « vous obtiendrez ».

On conçoit qu'un religieux comme le Père Sébastien dut attirer de bonne heure les regards de ses supérieurs. En effet, on ne tarda pas à le nommer gardien du couvent de Yécla, puis professeur de théologie et gardien du couvent de Gandie. Ces dignités

accumulées sur sa tête ne changèrent rien à ses vertus modestes ; il resta plus humble que ses élèves et que ses subordonnés. C'est lui qui, après le repas, lavait les casseroles les plus noires et les plus sales, lui qui balayait le couvent avec les novices, lui encore qui cultivait le jardin. Quand il se trouvait dans un endroit où on ne le connaissait pas, il ordonnait à son compagnon de se laisser appeler par lui lecteur ou gardien, et lui faisait ainsi rendre plus d'honneurs qu'à lui-même.

Que dire de son inépuisable charité ? Dans les couvents où il passait, il visitait et soignait les malades ; dans les villes, il quêtait pour les pauvres et les malheureux. Il se faisait le serviteur de ses compagnons de voyage, leur lavait les pieds et les pansait avec des morceaux de ses vêtements.

Malgré ses nombreuses occupations, le Père Sébastien servait tous les jours autant de Messes qu'il le pouvait. Un jeune prêtre, son élève, qui restait très-longtemps devant l'autel et qui était obligé de dire sa messe dans une chapelle spéciale, ne trouvait presque jamais de servant, ce qui lui causait un chagrin profond. Le Père Sébastien l'apprit, et ne manqua pas de l'assister tous les jours, et il le fit pendant quatre mois, jusqu'au moment où le jeune prêtre, confus de tant de bonté, s'y refusa absolument.

Il semblait que ce saint homme ne pût quitter les autels : on le trouvait souvent avec ses livres, ses cahiers et ses sermons, devant le tabernacle du très-saint Sacrement, comme s'il eût voulu puiser en Dieu, la source d'où toute sagesse découle, les précieux

enseignements qu'il répandait ensuite à profusion sur les fidèles. Ses paroles, pleines de vigueur, s'enfonçaient comme des traits de feu dans les âmes ; en l'entendant on se sentait animé d'une ardeur extraordinaire pour la vertu ; on prenait le vice en horreur ; on ne vivait plus que par Dieu et pour Dieu. Comme il avait une grande dévotion à Marie, sa divine Mère, il l'inspirait à ses disciples ; il fit d'eux les vaillants propagateurs du dogme de l'Immaculée Conception et les fils bien-aimés de la Reine des Anges.

Ses sermons ne produisaient pas moins de fruits que ses leçons. A Cieza, où il prêcha le Carême, non-seulement il convertit un grand nombre de pécheurs, mais encore il décida beaucoup de mondains à renoncer aux vanités de la terre, pour entrer en religion. C'est qu'il avait prêché surtout d'exemple. On l'avait vu, après les offices, visiter les hospices et soigner les malades, porter des vivres aux prisonniers, quêter pour les pauvres et les malheureux. Il aimait aussi à pénétrer dans les casernes, et les soldats de la garnison le chérissaient comme un père ; il les rassemblait autour de lui, ou bien mangeait avec eux, et cependant il les exhortait à la pratique de la vertu, et il était parvenu à en faire des agents de sa charité : c'étaient eux, en effet, qui allaient dans les villages des environs chercher des provisions pour les pauvres du Père Sébastien.

Dieu avait donné à ce saint homme le pouvoir de lire au fond des âmes. Un jour, après avoir prêché une station à Almanza avec son éloquence accoutumée, il vit venir à lui un prêtre, qui le pria d'entendre une con-

fession générale de ses fautes. La confession dura cinq heures ; le prêtre avait été autrefois soldat dans les Pays-Bas. Quand il eut fini : « Mon fils », lui dit le Père Sébastien, « vous oubliez un gros péché ». L'ancien soldat scruta les profondeurs de sa conscience, et il y trouva en effet une faute que Dieu seul et lui pouvaient connaître : l'Esprit-Saint l'avait révélée au Père Sébastien.

Rodrigue Borgia, frère de Charles, duc de Gandie, voulait entrer chez les Frères Mineurs Déchaussés ; mais son frère s'y opposait : « Vous serez des nôtres », lui dit le saint homme, « car telle est la volonté du « Seigneur ». Il s'en fut alors trouver le duc et la duchesse, et les adjura de ne pas s'opposer à l'ordre du ciel. Quelque temps après, Rodrigue prononçait ses vœux, et de grand seigneur, devenu fils obscur de saint François, il donnait aux autres religieux l'exemple de la plus parfaite humilité.

Cependant les forces du Père Sébastien s'étaient épuisées à la fois par les études et par les mortifications. Une grave maladie, qui devait le conduire au tombeau, l'empêcha tout d'abord de continuer ses travaux apostoliques. Bientôt même, il lui fut impossible de dire sa messe ; on le portait tous les jours à la chapelle, pour qu'il pût l'entendre et communier. Ses douleurs, qui allaient toujours croissant, ne lui arrachèrent ni un gémissement ni une plainte, il les supporta vaillamment et vit venir sans terreur le terme de son pèlerinage sur la terre. Quand on lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, il trouva encore assez de force pour réciter avec ses frères les Litanies et les

Psaumes. Il s'accusait seulement de n'avoir pas assez servi son Dieu, et comme un prêtre séculier lui disait qu'il allait enfin recevoir la récompense éternelle qu'il avait si bien méritée. « Hélas », répondit-il, « je com-« mençais à peine à travailler dans la vigne du Sei-« gneur : pour si peu de fatigue, suis-je donc déjà digne « d'un tel salaire ! »

Il connut d'avance l'heure de sa mort. Un matin qu'on le trouvait plus faible qu'à l'ordinaire, les religieux du couvent s'étaient réunis autour de son lit pour réciter les prières des agonisants : « Pas encore », leur dit-il, « revenez après les Matines ». On obéit, et quand on revint, on le trouva les mains jointes et les yeux levés au ciel ; puis il poussa un grand soupir et remit à Dieu sa belle âme, le jour de la fête de sainte Anne, sa patronne, le 26 juillet 1611. Il n'était âgé que de trente-deux ans ; il y avait seize ans qu'il avait prononcé ses vœux.

Son visage gardait l'apparence de la vie ; ses joues s'étaient colorées, et les plaies de son corps s'étaient subitement fermées. La foule qui assista à ses funérailles montra quelle affection avait su inspirer ce saint homme ; on coupait ses habits et jusqu'à ses doigts, comme de précieuses reliques ; et les frères durent l'enfermer dans une chapelle, dont on ferma les grilles, pour empêcher la multitude de mutiler son cadavre.

Ses reliques accomplirent des miracles, notamment une corde qu'il avait longtemps portée et que le Père Alphonse Yvannez, après l'avoir obtenue à force de supplications, conservait dans un petit coffret d'argent.

(*Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.*)

LE PÈRE PIERRE NIETO

1596. — Pape : Clément VIII. — Roi de France : Henri IV.

SOMMAIRE : Humilité du Père Pierre. — Epreuves auxquelles il plaît à Dieu de le soumettre. — Son amour pour les mortifications. — Il passe dans la province de Saint-Jean-Baptiste. — Ses austérités. — Comment il s'acquitte des fonctions de frère quêteur. — Sa charité chrétienne. — Conversion d'une femme de mauvaise vie. — Lectures, sermons et ouvrages du Père Pierre. — Sa mort.

Le Père Pierre Nieto, né à Cozar del Campo, en Espagne, prononça ses vœux à l'âge de vingt-trois ans, au couvent des Pères Observantins de Barcelone.

Il plut à Dieu d'éprouver son humilité et de lui enseigner le mépris de lui-même par des mortifications de toutes sortes : c'est ainsi que pendant longtemps le Père Pierre fut accusé par son gardien de fautes dont il n'était pas coupable, et sévèrement blâmé ou même puni à tort de peines disciplinaires. Le saint homme n'essaya jamais de se justifier, ce qui, pourtant, lui eût été facile; il se souvint des outrages infligés à Jésus crucifié, et il se réjouit d'avoir été jugé digne d'accusations fausses et de calomnies absurdes. Le Sauveur le récompensa de cette patience évangélique en lui apparaissant plusieurs fois, le corps saignant par ses cinq plaies.

Ce sont peut-être ces apparitions, suivies d'extases prolongées, qui décidèrent le Père Pierre à passer dans la province de Saint-Jean-Baptiste, dont la Règle était plus sévère et où il pourrait plus facilement apaiser sa soif de mortifications. C'est alors que son humilité, son obéissance, son amour de la solitude et du silence, son

ardeur pour la prière et la méditation éclatèrent dans tout leur jour. Nul religieux ne se montra plus impitoyable pour son propre corps : il l'épuisait à force de veilles, de jeûnes sans fin, de disciplines ; quand il avait fait de ses membres martyrisés une plaie non interrompue, il les recouvrait d'un cilice pour ajouter encore à ses souffrances, et tout joyeux de ressentir la douleur, il s'écriait : « L'esclave obéit, l'animal est « dompté ».

Au couvent de Yécla, il obtint la faveur d'aller recueillir les aumônes. C'était une lourde corvée, le village se trouvant éloigné de plus d'une demi-lieue. Il partait couvert d'une mauvaise robe serrée à la taille par une corde à nœuds, pieds nus et tête découverte, par tous les temps, pluie ou soleil, grêle ou vent. Puis, rentré au couvent tout courbé sous son sac à provisions, sans prendre un instant de repos, il allait soigner à l'infirmerie les frères malades, faisait leur lit, balayait leur cellule, leur apportait ce dont ils avaient besoin ; ou bien encore, il cultivait le jardin et s'occupait de la cuisine.

Sa charité était inépuisable : Un jour, malade et pouvant à peine se porter, il donne à un voyageur fatigué l'âne sur lequel il devait ramener le produit de sa quête. Une autre fois, c'est une malheureuse femme qu'il entend se plaindre au bord de la route : il y court, la trouve meurtrie de coups, pieds et poings liés, presque morte ; il la couvre de son manteau et la ramène jusqu'au village voisin. Chemin faisant, il l'exhorte à changer de vie, la convertit, de pécheresse qu'elle était, la rend pieuse servante du Seigneur, et

par la suite il veille sur elle comme un père et a le bonheur de la voir mourir en état de grâce.

Le temps que lui laissaient ses exercices religieux, ses prières et ses bonnes œuvres, le Père Pierre le consacrait à des lectures spirituelles. C'est par là qu'il entretenait la vigueur naturelle de son intelligence, c'est là qu'il puisait l'aliment de ses sermons. Il a lui-même écrit un ouvrage sur la Méditation.

Dieu lui accorda le don de seconde vue. Jacques Simon, le bienfaiteur du couvent de Valence, l'avait choisi pour directeur. Envoyé par le vice-roi pour brûler les vaisseaux des pirates qui infestaient la Méditerranée, il fut poursuivi par deux galères turques. Le Père Pierre, qui était alors occupé à dire sa messe, eut miraculeusement connaissance du danger qu'il courait, et il supplia Dieu avec larmes de sauver son ami. Celui-ci en effet échappa d'une façon inespérée. Le frère Didacus Castellon, plus tard provincial, servait la messe du Père Pierre ; il remarqua d'abord la tristesse, puis la joie répandue sur le visage de l'officiant, et lui en demanda la cause : « Notre ami Jacques « Simon échappe aux Turcs », lui répondit-il. Le frère courut au port ; les paroles du Père Pierre étaient déjà justifiées.

Ce saint homme exerça à plusieurs reprises les fonctions de gardien. Il mourut le 26 juillet 1596, au couvent de Xativa. Il était âgé de soixante et un ans. En 1665, son corps était encore parfaitement conservé ; on lui éleva un tombeau particulier, auprès duquel les fidèles vinrent invoquer son intercession.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

SŒUR ISABELLE RINCON

CLARISSE

1645. — Pape : Innocent X. — Roi de France : Louis XIV.

Sœur Isabelle Rincon naquit à Lerena, en Espagne, et prit le voile au couvent des Clarisses Urbanistes de cette ville. Elle est restée célèbre par son amour pour la pauvreté. Toujours vêtue de bure, elle marchait nu-pieds, couchait sur la dure, passait la plus grande partie de la nuit à se donner la discipline ou à méditer à la chapelle, jeûnait presque continuellement, ne mangeait jamais de viande, ne buvait que de l'eau.

Ses vertus la firent nommer maîtresse des novices ; il était difficile de confier cette importante fonction à une plus digne. Le seul aspect de son visage empreint d'une joie céleste, quand elle priait les bras étendus, suffisait à inspirer la piété. Elle enseignait aussi par son exemple l'amour du prochain, et soignait les sœurs malades avec une tendresse toute maternelle.

Elle avait une grande dévotion au très-saint sacrement de l'Eucharistie ; le chant du *Pange lingua* la transportait d'enthousiasme ; quand elle l'entendait, son cœur battait à rompre sa poitrine.

Sœur Isabelle est morte le 26 juillet 1645 ; ses restes précieux, qui furent exposés pendant plusieurs jours, remplirent d'un parfum céleste l'infirmerie et le couvent tout entier.

(*Chron. de la prov. de Saint-Michel.*)

SŒUR BÉATRIX DE PRADO

1632. — Pape : Urbain VIII. — Roi de France : Louis XIII.

Sœur Béatrix de Prado naquit en Portugal. Un jour qu'elle se promenait dans le jardin de sa maison, elle aperçut sous un arbre un frère mineur assis, et comme elle s'enfuyait tout effrayée : « Ne craignez rien, ma « fille », lui dit-il, « je viens vous apprendre que, par « la volonté de Dieu, vous devez entrer dans un cou- « vent de Clarisses ». Quelque temps après, en effet, la jeune fille prenait le voile au couvent des Clarisses Urbanistes de Lerena.

Dans la chapelle, le jour même de son arrivée, elle vit un portrait de saint François : « Voilà », s'écria-t-elle transportée de joie, « voilà le frère mineur qui « m'est apparu, pour m'annoncer les ordres du Très- « Haut ». Et depuis cette époque, elle garda toujours une grande dévotion au fondateur de l'Ordre Séraphique, et s'efforça d'imiter ses vertus.

Elle commença par donner ses biens au couvent, et demanda aux religieuses comme une aumône ce dont elle avait besoin. Ses longues prières, interrompues seulement par des méditations et des extases, ses disciplines qui réduisirent son corps à l'état de squelette vivant, ses veilles, ses jeûnes étonnaient ses sœurs, qui s'efforçaient, mais en vain, de la suivre dans cette voie hérissée de ronces et d'épines.

Sœur Béatrix eut fort à lutter contre les attaques de

l'esprit malin ; elle resta ferme comme une tour d'airain, et n'essuya jamais une défaite.

Sa dernière maladie fut longue et douloureuse : « Tant mieux », répétait-elle souvent, « j'aurai fait « mon purgatoire sur la terre ». Le céleste Fiancé des vierges l'appela à lui en 1632, pour lui donner l'éternelle récompense due à tant de vertus.

(*Chron. de la prov. de Saint-Michel.*)

VINGT-SEPTIÈME JOUR DE JUILLET

LA B. CUNÉGONDE, REINE DE POLOGNE

CLARISSE

1292. — Pape : Nicolas IV. — Roi de France : Philippe IV.

CHAPITRE PREMIER.

SOMMAIRE : Débuts éclatants de l'Ordre de Sainte-Claire. — Famille de Cunégonde. — Prodiges qui accompagnent sa naissance. — Ses premières années. — Elle apprend le latin. — Ses progrès rapides dans les voies de la vertu. — Ses sœurs épousent les plus hauts personnages de l'époque. — Son mariage avec le roi de Pologne, Boleslas le Chaste. — Comment elle conserve précieusement sa virginité. — Difficultés qu'elle a à vaincre. — Elle s'occupe d'œuvres pies. — Elle obtient du pape la canonisation de saint Stanislas et de sainte Edwige. — Vœu de Boleslas. — Cunégonde entre dans le Tiers Ordre. — Mort de son mari.

On peut dire que l'Ordre de Sainte-Claire, dès son apparition, a étonné le monde entier par les éclatantes vertus de ses filles. A peine est-il établi, que, du vivant même de sa glorieuse fondatrice, il compte dans ses

rangs la bienheureuse Isabelle, sœur du roi saint Louis, en France ; en Bohême, la bienheureuse Agnès, fille de sang royal ; en Pologne, la bienheureuse Salomé et la bienheureuse Cunégonde, princesses toutes les deux et proches parentes ; car Salomé avait épousé Coloman, frère de Cunégonde, et Cunégonde, Boleslas, frère de Salomé. Toutes deux, après avoir conservé intact, même dans l'état conjugal, le lis éclatant de leur virginité, devinrent veuves presque ensemble et prirent le voile des Clarisses ; elles sont restées comme les deux plus beaux joyaux de l'Ordre, en Pologne.

Le père de Cunégonde était Bela IV, roi de Hongrie, frère de sainte Elisabeth, marquise de Thuringe, du Tiers Ordre, et sa mère Marie, fille de l'empereur de Constantinople, Alexis. Un frère de Cunégonde, Etienne, donna le jour à Marie, reine de Sicile, d'où sortit saint Louis, frère mineur et évêque de Toulouse.

Des prodiges signalèrent l'enfantement de la glorieuse princesse dont nous racontons la vie. Un jour que sa mère priait au pied des autels, elle entendit une voix lui dire : « Ne craignez rien, Marie, vos prières « seront exaucées ; vous mettrez au monde une fille « qui non-seulement fera le bonheur de vos sujets, « mais encore ramènera au giron de l'Eglise, par « l'exemple de ses vertus, beaucoup de brebis égarées : je l'ai marquée de mon sceau ». La reine, pleine de reconnaissance, remercia le Seigneur, et fit distribuer à cette occasion une grande quantité d'aumônes aux églises, aux hospices et aux prisons.

C'est l'an 1224 que naquit Cunégonde, au milieu de

la joie universelle. Au moment même où elle vit la lumière du jour, cette patronne de la Hongrie célébra son apparition en chantant à haute voix en hongrois : « Salut, Reine des cieux, Mère du Roi des anges ! » La reine-mère et les dames qui étaient présentes restèrent d'abord frappées d'étonnement ; puis, comprenant que c'était là comme une nouvelle promesse des glorieuses destinées auxquelles l'enfant était appelée, elles tombèrent à genoux et entonnèrent un cantique d'actions de grâces.

A l'âge de sept ans, Cunégonde fut confiée aux soins de quelques dames de la cour chargées de lui apprendre le latin, et surtout de la diriger dans les sentiers du Seigneur. Ses progrès furent rapides ; elle ne tarda pas à parler la langue latine aussi bien que la langue hongroise ; au bout de quelques mois, ses maîtresses s'aperçurent avec étonnement qu'elles n'avaient plus rien à lui enseigner.

Mais ce qui devait les étonner bien plus encore, c'était le précoce épanouissement des belles qualités de Cunégonde. Déjà elle partageait avec les pauvres, comme elle eût fait avec des frères, tout ce dont elle disposait : sa nourriture, ses vêtements même, qu'elle échangeait contre leurs habits d'étoffe grossière. Elle jeûnait plusieurs fois par semaine, tantôt en l'honneur de Jésus, tantôt en l'honneur de la Vierge Marie ; elle passait la moitié de ses nuits à prier et à veiller. Quand on lui enseigna la musique, elle ne consentit jamais à apprendre autre chose que des chants d'église, et en particulier les psaumes du saint roi David.

Cependant le roi Bela avait marié toutes ses filles à

de puissants personnages. Anna, l'aînée, avait épousé le duc de Croatie ; Elisabeth était devenue la femme d'Otto, duc de Bavière ; Constance était unie à Léon, duc de Russie, qui laissa un grand renom de sainteté ; Yolande, la plus jeune, à Boleslas le Pieux, duc de Galicie ; après la mort de son mari, elle se fit clarisse au couvent de Sandecz. Enfin, une autre fille de Bela, Marguerite, dédaignant le monde et ses vanités, avait pris le voile à l'âge de dix-huit ans.

Cunégonde, qui était d'un visage agréable et d'une taille bien prise, fut recherchée en mariage par un grand nombre de hauts seigneurs. Boleslas, roi de Pologne, touché plus encore de ses vertus que de sa beauté, envoya deux ambassadeurs à Bude pour demander sa main. La princesse s'était promise à Dieu ; elle refusa d'abord, elle pleura, elle supplia ses parents de lui permettre de rester fille ; mais, les trouvant sourds à ses prières, elle obéit.

C'est l'an 1239 que Cunégonde quitta son père pour suivre son époux : « Ainsi », dit le chroniqueur, « s'en « allait ce soleil de vertu éclairer de lointains et froids « pays ». Elle était escortée d'une brillante troupe de seigneurs hongrois. A Cracovie, le roi Boleslas, accomgné de la reine sa mère et de toute sa cour, vint recevoir celle qui devait être sa femme. Des fêtes furent célébrées à cette occasion ; Cunégonde y prit peu de part ; elle passait ses nuits et ses jours à prier Dieu, pour qu'il lui fût permis de conserver jusqu'à la mort sa virginale chasteté. « Sire », dit-elle à son mari, « la « première fois qu'il mit le pied dans la chambre nup- « tiale, m'accorderez-vous ce que je vais vous deman-

« der au nom du Seigneur ! » Le roi promit, sans réfléchir : « Eh bien », reprit-elle avec joie, « je vais donc « habiter seule pendant un an, car c'est là ce que je « voulais vous prier de m'accorder ». Boleslas avait donné sa parole, il la tint.

La reine employa cette année de répit à prier, à distribuer des aumônes, à se mortifier. Elle fit dire des messes dans les églises pour obtenir la prolongation du délai que le roi lui avait accordé. Trois années se passèrent de la sorte, qui parurent fort longues à Boleslas ; il finit même par se courroucer ; mais ne voulant pas employer la violence, il eut recours à tous les moyens, même à la jalousie, pour triompher de l'opiniâtreté de la reine. Il n'y réussit pas. Un moment, Cunégonde put se croire abandonnée, non-seulement de son mari, mais encore de tout le monde ; elle s'adressa à Dieu qui ne lui fit pas défaut et qui, dans une apparition consolante, lui promit que le roi allait bientôt lui demander pardon de ses façons d'agir, lui laisser sa liberté et l'aimer comme une sœur.

En effet, à partir de ce jour, la sainte reine put se consacrer en toute tranquillité à ses pieux exercices. Chaque nuit, elle se donnait la discipline ; elle portait un cilice, elle jeûnait les mercredis et les vendredis, la veille des fêtes de la sainte Vierge et des fêtes de l'Eglise ; et l'on voyait avec étonnement une reine puissante manger du pain noir et boire de l'eau.

Au dehors elle se faisait la servante de tous les malheureux : les aveugles, les paralytiques, les lépreux eux-mêmes trouvaient en elle une mère compatissante et attentive. C'est elle qui balayait les chambres dans

les hospices, préparait les tisanes, pansait les plaies des malades, lavait leur linge. Les dames de la cour, trouvant que de tels soins étaient indignes d'une reine, ne la suivaient pas toujours dans ses tournées de charité ; mais Cunégonde s'en consolait en songeant que sainte Elisabeth et sainte Edwige, ses proches parentes, avaient, elles aussi, été abandonnées par leurs servantes.

C'est surtout des femmes pauvres qu'elle s'occupait avec tendresse ; elle faisait en sorte que rien ne leur manquât dans leur ménage ; elle se chargeait de l'éducation de leurs enfants, dotait leurs filles et les mariait à d'honnêtes et courageux ouvriers. A Cracovie et dans toute la Pologne, on l'adorait.

C'est que, en bonne reine qu'elle était, elle s'occupait des gloires de son pays d'adoption. En 1253, elle obtint du pape Innocent la canonisation du saint roi Stanislas, et c'est elle qui, à l'occasion des fêtes célébrées en cette circonstance, eut l'honneur de relever les précieux restes du saint roi. Elle demanda aussi avec instance la canonisation de sainte Edwige, qui fut prononcée en 1267, par le pape Clément IV. Sainte Edwige était tante de Bela IV, roi de Hongrie, père de sainte Cunégonde.

En même temps, elle fondait un couvent à Sandecz, pour cent Clarisses, des églises partout ; elle prenait la robe du Tiers Ordre de Saint-François ; elle obtenait de son mari qu'il fît vœu de chasteté entre les mains de l'évêque de Cracovie, et l'aidait ainsi à gagner le nom glorieux de Boleslas le Chaste, et tous les deux ensemble s'occupaient d'œuvres pies.

L'union de Boleslas et de Cunégonde dura quarante ans. Le roi mourut le premier, le 10 décembre 1279 : Cunégonde, qui avait toujours veillé sur son âme, en eut plus soin que jamais pendant sa dernière maladie ; elle l'aida à recevoir les derniers sacrements. Boleslas avait introduit l'Ordre Séraphique en Pologne et bâti le premier couvent de Frères Mineurs. Il fut enseveli avec grande pompe dans leur chapelle. Cunégonde était maintenant détachée de tous les liens de ce monde ; elle pouvait librement se consacrer à Dieu.

CHAPITRE II.

SOMMAIRE : Douleur de Cunégonde à la mort de son mari. — Elle refuse la régence pour entrer dans un couvent de Clarisses. — Ses vertus religieuses. — Austérité, obéissance, charité. — Elle prodigue ses biens autour d'elle. — Invasion des Tartares et miracle accompli par l'intercession de Cunégonde. — Extases, guérisons, prédictions. — Sa dernière maladie et sa mort. — Apparitions. — La chapelle où elle est ensevelie. — Sa béatification.

Grande fut la douleur de Cunégonde à la mort de Boleslas ; d'un autre côté, grande aussi fut sa joie, car elle le savait parti pour l'éternel Royaume. Pour elle, sa première douleur surmontée, elle songea tout de suite à consommer son union avec le Christ. En vain l'évêque de Cracovie, primat du royaume ; en vain les princes et les seigneurs de la cour la supplièrent-ils de vouloir bien se mettre à la tête du gouvernement ; elle les remercia de la confiance qu'ils plaçaient en elle, et leur déclara en même temps qu'elle était résolue à se retirer du monde pour se consacrer entièrement à Dieu.

Elle se rendit donc au couvent de Sandecz, que son mari avait fondé, accompagnée de sa sœur Yolande,

veuve de Boleslas, duc de Galicie, et toutes deux prirent le voile le même jour. En entrant au couvent, cette sainte reine dit à l'abbesse et aux religieuses : « Je viens ici pour être votre servante ; oubliez ce que « j'ai été autrefois, et souvenez-vous que vous avez ici « une fille soumise de plus ».

Cunégonde avait peu d'efforts à faire pour se plier aux rigueurs de la règle : au sein des grandeurs, elle avait pour ainsi dire vécu comme une recluse ; ce ne fut donc pas un changement pour elle, mais une continuation plus facile et plus suivie de sa vie passée. Elle porta, comme auparavant, un cilice ; comme auparavant, elle jeûna, se mortifia, veilla et passa ses jours et ses nuits à prier. Dans le monde, elle s'était faite la gardienne des malades et la consolatrice des affligés ; au couvent, elle se montra la plus patiente des infirmières et la plus soumise des religieuses.

Son humilité dépassait tout ce qu'on peut imaginer. Comme pour se punir d'être née sur un trône, elle s'abaissait et se mortifiait sans cesse ; au lieu de se souvenir et de rappeler aux autres qu'elle avait fondé le couvent où elle habitait, elle se proclamait la dernière et la plus méprisable des femmes, et trouvait que c'était encore trop d'honneur pour elle que de lui permettre de relaver la vaisselle où mangeaient tant de pieuses servantes du Seigneur.

Les maîtresses des novices et les supérieures n'avaient pas de religieuse plus soumise : elle obéissait au moindre geste ; il y a plus, elle se réjouissait d'être blâmée, même à tort. Dieu l'éprouva par toutes sortes de souffrances physiques et morales. Elle avait

beaucoup d'affection pour le Père Bogulfe, son confesseur ; l'abbesse lui en imposa un autre, un Père bohémien, plus sévère et plus rude ; elle trouva qu'il était encore trop bienveillant.

Les vastes domaines dont son époux Boleslas avait doté le couvent, et les richesses qu'elle avait apportées elle-même, lui permirent d'exercer son inépuisable charité. Autour de Sandecz, ce fut comme un paradis terrestre. Plus de pauvres, plus de malheureux, plus d'orphelins ; elle servait à tous de mère et de protectrice. Par ses soins, des hôpitaux s'élevèrent pour les malades et les vieillards ; les églises s'enrichirent, le couvent des Frères Mineurs de Sandecz ne manqua jamais de rien.

Au dehors, elle rachetait les chrétiens faits prisonniers par les Turcs ; à cinquante lieues à la ronde, personne ne souffrait d'aucune privation ; celle-là seule qui prodiguait ainsi ses richesses fut pauvre et manqua volontairement même du nécessaire.

Le temps que lui laissaient ses bonnes œuvres, sœur Cunégonde l'employa à prier et à méditer. Elle avait une grande dévotion aux saints anges, et notamment à son ange gardien. C'est elle qui lisait à haute voix, aux repas du soir, la vie des anciens religieux ; elle avait réclamé cette fatigue comme une faveur. Après les Complies, elle gardait un silence absolu ; puis prenait quelques instants de repos, et pendant le reste de la nuit, jusqu'à Matines, elle s'abandonnait à de longues contemplations. Dans sa cellule, devant Jésus crucifié, brûlaient continuellement cinq lampes, en l'honneur des cinq plaies du Sauveur.

Dieu accomplit des miracles en sa faveur. En 1287, les Tartares ayant envahi la Pologne à la tête d'une armée considérable, Cunégonde se retira dans un château-fort avec quelques-unes des religieuses; les autres, qui s'étaient enfuies trop tard, furent poursuivies par la cavalerie ennemie et furent un moment sur le point de tomber entre les mains des barbares. Cunégonde eut, par une révélation, connaissance du danger qu'elles couraient; elle se mit à genoux et pria. Aussitôt, et sans que personne eût pu voir comment ce prodige s'était accompli, les Clarisses se trouvèrent transportées dans la forteresse, et les cavaliers tartares, qui croyaient déjà les tenir, ne virent plus devant eux qu'une vaste plaine couverte de neige.

Cunégonde eut aussi le don de guérison miraculeuse et de prophétie. Elle a rendu la vue à des aveugles, la voix à des muets; la santé au Père Bogulfe, son confesseur, que les médecins avaient déjà condamné. Entre autres prédictions, elle annonça longtemps d'avance le jour de sa mort.

Quand arriva sa dernière maladie, qui devait lui causer de cruelles souffrances, elle ne put retenir sa joie. C'est au commencement de septembre 1291, qu'elle fut obligée de prendre le lit; elle y resta huit mois, sans que jamais on l'entendît exprimer une plainte ou pousser un gémissement. Cependant Dieu la consolait par de célestes révélations. La bienheureuse Salomé lui apparut un jour, et lui apprit que l'âme du prince André, leur neveu, était enfin sortie du purgatoire et entrée dans le royaume des élus. « Vous-même, ma sœur », ajouta-t-elle, « vous allez bientôt l'y suivre ». En effet,

le 17 juillet, les religieuses la trouvèrent si faible qu'elles crurent qu'elle allait mourir. Le moment n'était pas encore venu ; c'est seulement huit jours plus tard qu'on lui administra les derniers sacrements. Elle profita du peu de forces qui lui restaient encore pour exhorter ses sœurs à la pratique de toutes les vertus ; en même temps elle leur annonça que la ville de Sandecz aurait encore fort à souffrir des incursions ennemies.

L'heure approchait ; elle abaissa son voile sur ses yeux et pendant une heure elle pria à voix basse. Puis, comme ses sœurs, rassemblées autour d'elle, récitaient les psaumes des agonisants : « Faites place », s'écria-t-elle tout à coup, « voici notre saint Père François qui « descend du ciel pour m'assister ». Et elle ajouta : « Mon Sauveur, combien grande est votre miséricorde, « puisque vous daignez m'appeler à vous, moi misé-« rable, et m'asseoir dans le ciel, à votre droite. Je « remets mon âme entre vos mains ; prenez pitié de « moi ». A ces mots, elle expira, le 24 juillet 1292 ; elle était âgée de soixante-huit ans. Elle avait vécu sur le trône pendant quarante ans, et portait depuis treize années la robe de Clarisse.

Aussitôt, dans toute la chambre se répandit un parfum céleste ; en même temps son corps amaigri prit des formes plus douces, son visage se colora, ses lèvres et ses narines se teignirent de rose. Dieu, sans doute, voulait signifier par là que sa pieuse servante entrait dans l'éternel Royaume.

La bienheureuse apparut ce jour-là et dans la suite à différentes personnes ; et des miracles s'accomplirent par son intercession. La gloire de Cunégonde se répan-

dit au loin, on l'invoqua comme une protectrice dans la Pologne; le monde entier l'honora. Le jour de la fête de la sainte Trinité, sous l'invocation de laquelle est placé le couvent de Sandecz, une foule de pèlerins venaient visiter son tombeau ; la Russie, en particulier, l'Allemagne, la Silésie, la Moravie, la Hongrie en envoyaient un grand nombre. On récitait des prières en son honneur, on chantait des antiennes et des répons.

La chapelle où elle est ensevelie est située à droite de l'église ; le cardinal Radzivil a fait élever un autel sur son tombeau ; le cardinal Macziowiski a enfermé ses reliques dans une châsse en argent. Tout autour de la chapelle sont suspendus des ex-voto, témoignages de la piété des fidèles.

En 1628, le roi Sigismond III demanda au pape Urbain VIII, par des lettres très-pressantes, la canonisation de sœur Cunégonde. Il joignit à sa requête une relation de la vie et des miracles de la pieuse servante du Seigneur, écrite par les soins de l'évêque de Cracovie. C'est seulement en 1690 que le pape Alexandre VIII, et après lui le pape Innocent XII, permirent aux religieux franciscains de célébrer la mémoire de la bienheureuse Cunégonde par une messe solennelle, et fixèrent le jour de sa fête au 27 juillet. Plus tard le pape Clément XI confirma le choix qu'on avait fait de la bienheureuse comme patronne de la Pologne et de la Lithuanie.

(Jean Dlugoss, Pic, Wadding.)

LE PÈRE THOMAS CORTE

MARTYR

1537. — Pape : Paul III. — Roi d'Angleterre : Henri VIII.

SOMMAIRE : Illustre origine, vertus, science et éloquence du Père Thomas. — Son arrestation et son long martyre dans les prisons. — Sa mort. — Miracle qui l'accompagne. — Sa sépulture.

L'une des premières victimes que le roi sanguinaire, Henri VIII d'Angleterre, sacrifia à ses passions et à sa cruauté, fut le Père Thomas Corte. Issu d'une des plus illustres familles anglaises, ce saint homme ajouta encore à l'éclat de son nom par sa science et ses vertus.

Malheureusement il eut le tort, aux yeux du roi, de mettre son éloquence au service de la bonne cause, et de flétrir en termes énergiques, du haut de la chaire chrétienne, l'union scandaleuse d'Henri avec Anne Boulen, et la réputation de la vertueuse reine Catherine d'Aragon. Son zèle attira sur lui la colère de l'irascible monarque ; on l'arrêta, on le jeta dans le plus sombre cachot de la prison de Newgate, où l'eau suintait par les fissures des pierres, où la paille qui lui servait de lit n'était jamais renouvelée, où on lui jetait par un guichet, comme à une bête fauve sa pâture, un morceau de pain noir. C'est là qu'il mourut de souffrances et de privations, le 27 juillet 1537, à l'âge de soixante et un ans.

A l'heure même où il expira, une clarté éblouissante illumina subitement la prison tout entière, et l'on dit

que le roi, ému de ce miracle, fit donner, contrairement à son habitude, une sépulture honorable au glorieux martyr.

(Barezzo.)

LE B. P. ANTOINE DE LA RIVE

Ce saint homme a illustré par ses vertus et les miracles qu'il a accomplis la province des Saints-Anges, dans le royaume de Naples. Il fut souvent l'objet des attaques du démon, en dépit des mortifications qu'il s'imposait. Pour dompter la matière rebelle, il se plongeait en plein hiver dans l'eau glacée, ou bien encore il se roulait tout nu dans la neige. Quelquefois, quand il ne pouvait parvenir à éloigner l'ennemi, il parcourait les couloirs du couvent en s'écriant : « Prenez garde, mes « chers frères, prenez garde ! si un vieillard comme « moi, qui n'a vécu que de pain, de légumes et d'eau « claire, est exposé à de pareilles tentations, que sera-ce « pour vous, jeunes gens qui vous laissez aller à man« ger de la viande et à boire du vin ? »

Dieu le récompensa de ces épreuves vaincues par le don de miracles. C'est ainsi que la duchesse de Termoli, après de longues années d'une union infructueuse, dut à son intercession la naissance d'un fils.

Le Père Antoine est mort au couvent de San-Severo.

(*Chron. de la prov. de Saint-Gabriel.*)

LE P. JEAN-BAPTISTE DE SAN-SEVERO

1514. — Pape : Léon X. — Roi de France : Louis XII.

Dans le même couvent reposent les restes mortels d'un autre saint homme, le Père Jean-Baptiste de San-Severo. Il était chanoine de l'église épiscopale, quand son glorieux patron, le précurseur du Sauveur, lui apparut pour lui ordonner de se faire frère mineur.

Le jour même, il se mit en route, et chemin faisant il rencontra deux frères mineurs dont les discours lui inspirèrent une telle ardeur de dévotion et d'ascétisme, qu'il ne douta pas un instant que ses deux guides ne fussent saint Jean-Baptiste et saint François d'Assise. Il porta l'habit pendant quarante ans, s'illustra par ses vertus, et fut assez heureux pour mériter d'être visité souvent dans sa cellule par son saint patron et par la Vierge Marie elle-même. Il est mort vers l'an 1514.

(Wadding.)

LE B. FRÈRE PAUL DE RANDAZZO

1540. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Le bienheureux frère Paul, qui naquit à Randazzo, en Sicile, épuisa les forces de son corps par les macérations : trois jours par semaine, il vivait de pain et d'eau. Son vêtement de toile grossière, tout usé, suffisait à peine à le protéger contre les intempéries de

l'air : c'est qu'il songeait aux autres plutôt qu'à lui-même ; il avait pour ses frères et pour les pauvres des environs une tendresse maternelle.

Que dire de sa dévotion au saint Sacrement de l'autel et à la glorieuse Vierge Marie ; il passait des nuits entières au pied du tabernacle, ou devant les statues de la Mère de Dieu, priant, méditant, ou chantant à haute voix les louanges du Roi des rois.

Le frère Paul fit deux fois le pèlerinage de Jérusalem, et dans ses longs voyages, il eut fort à souffrir de la cruauté des Turcs. A son retour, ses supérieurs voulaient l'envoyer, pour y prendre du repos, au couvent de sa ville natale ; mais le saint homme, craignant l'affection et l'estime dont ses compatriotes ne manqueraient pas de l'entourer, les supplia de lui désigner une autre retraite. On lui permit de se rendre à Bizzino : « C'est là que je mourrai », dit-il à son compagnon de route. En effet, quelques mois plus tard, il y rendit le dernier soupir. (1540.) Il était âgé de soixante-dix ans. Les habitants de Bizzino tinrent à honneur d'assister à ses funérailles, dont l'éclat fut encore relevé par les miracles qui s'y accomplirent.

(WADDING.)

LE F. MICHEL DE GATOS OU DES CHATS

SOMMAIRE : Humilité et activité du frère Michel. — Epreuves auxquelles Dieu le soumet, et comment il les supporte. — Sa dernière maladie. — D'où lui vient son nom de Michel des Chats. — Miracle qui accompagne sa mort.

Le frère Michel de Gatos est l'un des religieux qui contribuèrent à la fondation et au développement de

l'austère province de Saint-Gabriel. Il remplissait les fonctions de cuisinier et de jardinier du couvent. Sa besogne accomplie, au lieu de rester oisif, il s'occupait de recoudre les robes déchirées des religieux, d'aider ses frères dans leurs travaux, ou encore de soigner les malades à l'infirmerie.

Son obéissance à ses supérieurs tenait du prodige : d'un geste, on l'eût envoyé au bout du monde. Dieu l'éprouva ; il s'en réjouit : paralytique et perclus de tous ses membres, il fut obligé de garder le lit ; on l'entendait répéter avec joie ces paroles de saint François : « Quel honneur d'être jugé digne de tant de souf-« frances ! »

Mais, malade ou bien portant, il ne voulut jamais se départir de la stricte pauvreté dont il avait fait vœu ;on ne put le faire se coucher ailleurs que sur une planche, ni manger autre chose que ce qu'on distribuait aux pauvres à la porte du couvent.

Il connut d'avance l'heure de sa mort, et un jour, bien qu'on ne s'aperçût pas de sa fin prochaine, il demanda les derniers sacrements. On n'avait pas au couvent les saintes huiles, il fallut les envoyer chercher à la ville voisine, Gata, qui se trouvait à une demi-lieue, et comme le gardien recommandait aux frères de faire diligence : « Pas n'est besoin », leur dit-il, « de tant « vous hâter, vous arriverez trop tard ». En même temps il tomba en extase ; les religieux se retirèrent, et chose étrange, aussitôt arrivèrent tous les chats du couvent dans la cellule du moribond, et ils se tenaient immobiles, assis sur leurs pattes de derrière, celles du devant jointes ensemble, comme pour honorer le saint

homme. L'infirmier, en rentrant, resta frappé de stupeur, et courut au réfectoire dire à ses frères que Michel était mort. On le trouva mort, en effet, toujours entouré des chats qui avaient gardé la même posture. C'est de là que lui vient son nom de Michel de Gatos, c'est-à-dire des chats.

Au dehors, les religieux qui revenaient avec l'huile sainte entendirent un céleste chœur de chérubins chanter le *Te Deum ;* en même temps, une flamme éblouissante monta du couvent jusqu'aux cieux : c'était l'âme du frère Michel qui partait pour le royaume des élus.

(Chron de la prov. de Saint-Gabriel.)

AGNÈS CASTANEO

VEUVE, DU TIERS ORDRE

1624. — Pape : Grégoire XV. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Jeunesse pieuse d'Agnès. — Ses parents la forcent de se marier. — Mort de son mari. — Elle refuse de contracter une nouvelle union. — Agnès se consacre à Dieu. — Ses austérités et ses vertus religieuses. — Sa charité. — Guérisons miraculeuses dues à son intercession. — Affection dont elle est l'objet. — Sa mort et ses funérailles.

Agnès Castaneo naquit à Murcie, en Espagne. Ses parents l'élevèrent avec soin et s'attachèrent tout d'abord à lui inspirer l'amour de la vertu. Le bon grain tomba cette fois en bonne terre, et les sages leçons des parents d'Agnès ne furent pas perdues. Jeune encore, elle se distingua de ses compagnes par sa modestie et sa candeur ; et quand vint l'âge de se marier, elle dé-

clara qu'elle s'était dès longtemps choisi pour fiancé le Fils de Dieu, et qu'elle ne se donnerait jamais à un époux mortel. Cependant elle se vit si tourmentée par ses parents, qu'à bout de forces, elle céda. Dieu eut pitié d'elle : trois mois après le mariage, son mari mourut.

Cette fois, elle appartenait bien au Très-Haut; en vain essaya-t-on les prières et les menaces pour la décider à une seconde union : elle déchira ses riches vêtements, jeta ses bijoux, et déclara fermement qu'on ne viendrait pas à bout de vaincre sa résolution. Sa retraite étonna tout le monde : jeune, belle et riche, elle eût pu mener une vie agréable et facile; et elle s'imposait des privations, demeurait dans la solitude, ou n'en sortait que pour s'occuper de bonnes œuvres.

L'étonnement eût été bien plus grand encore, si l'on avait connu les austérités auxquelles la pieuse Agnès se livrait dans le silence. Toutes les nuits elle se donnait la discipline; elle portait un cilice et une ceinture garnie de pointes de fer, qu'elle ne quittait pas même lorsqu'elle était malade; il fallait que son confesseur le lui ordonnât. Jamais de vêtement de lin : des robes d'étoffe grossière; point de chaussures : elle marchait pieds nus par la neige et la glace; du pain pour toute nourriture, de l'eau pour toute boisson; l'année entière était pour elle un long carême.

Cette sainte femme reçut de Dieu le don précieux de l'extase. On la vit plusieurs fois soulevée dans un tourbillon de lumière, le visage resplendissant comme un soleil, et respirant une félicité indicible. Elle n'avait garde de révéler à qui que ce fût ces jouissances inef-

fables ; c'est longtemps après sa mort qu'on a connu les détails de sa vie par les révélations d'une femme qui avait été sa compagne.

Son humilité n'avait d'égale que son obéissance à son confesseur : durant trente ans, elle ne sortit pas une fois de sa maison sans lui en demander la permission. Cependant, tout en se montrant peu au dehors, elle trouvait encore le moyen de dépenser des trésors de charité. Ses pauvres ne manquaient jamais de rien ; ses malades étaient les mieux soignés. En même temps qu'elle s'occupait de leur corps, elle prenait soin de leur âme ; elle les exhortait à la patience et à la résignation, et leur enseignait à mettre leur confiance en Dieu qui n'abandonne jamais ses créatures. Dieu lui avait accordé le don de guérison ; d'un signe de croix elle rappelait à la vie des moribonds ; les hospices se vidaient, et des villages environnants, jusqu'à plusieurs lieues à la ronde, on venait demander la santé à la glorieuse servante du Seigneur.

Entre autres miracles accomplis par Agnès, en voici un qui mérite d'être rapporté. Une femme nommée Marie Ramirez, voyant mourir entre ses bras son enfant âgé de dix mois, s'en vint trouver Agnès pour obtenir par elle la guérison de sa fille. Agnès accourut, fit un signe de croix sur la tête de l'enfant, et la nuit suivante, la pauvre mère, ne l'entendant plus se plaindre, s'en fut toute tremblante auprès du lit, et le vit qui jouait, en souriant, avec les rideaux du berceau.

Cependant l'âge épuisait les forces d'Agnès, et les mortifications qu'elle s'imposait hâtaient encore les effets du temps. Il y avait plus de trente ans qu'elle

suivait la règle du Tiers Ordre, quand sa dernière maladie la surprit et l'obligea de garder le lit. On vit alors combien elle était aimée : les pauvres qu'elle avait secourus, les malades qu'elle avait guéris, venaient s'enquérir avec anxiété des progrès du mal; et ils s'en retournaient en pleurant, quand ils avaient appris que tout espoir était perdu. Pour elle, sans tristesse et sans crainte, elle attendait patiemment qu'il plût à Dieu de mettre fin à son pèlerinage. Elle mourut le 27 juillet 1624, à l'âge de soixante ans.

Toute la noblesse de Murcie et une grande multitude de fidèles venaient vénérer ses précieux restes; et telle était la foule qui assista à ses funérailles, que l'on dut faire précéder le cortége par des hallebardiers qui écartaient la foule et ouvraient le passage au clergé. Le gouverneur de la ville et les principaux citoyens réclamèrent l'honneur de porter son cercueil. Elle fut ensevelie dans l'église paroissiale.

(Chron. de la prov. de Saint-Jean-Baptiste.)

VINGT-HUITIÈME JOUR DE JUILLET

—

LE PÈRE FRANÇOIS DE TORRÈS

1630. — Pape : Paul V. — Roi de France : Louis XIII.

SOMMAIRE : Vertus religieuses du Père François. — Ses voyages et ses prédications à travers l'Espagne. — Il s'adjoint le frère Julien de Saint-Augustin. — Sa mort et ses funérailles. — Enquête sur sa vie.

Ce grand serviteur de Dieu, l'un des pieux ouvriers qui cultivèrent avec le plus de fruit la vigne du Sei-

gneur, a honoré la province de Castille par sa sainteté et les miracles qu'il a accomplis.

C'était un religieux pauvre et austère ; il recherchait dans le couvent les habits les plus usés et s'en couvrait avec joie ; il ne mangeait pas de viande et ne buvait pas de vin. Comme un nouvel apôtre, le Père François a parcouru l'Espagne entière à pieds, toujours prêchant, même dans d'humbles hameaux, devant des laboureurs et des bergers. Il enseignait à ces hommes grossiers leurs devoirs, que trop souvent ils ne connaissaient pas, il adoucissait leurs mœurs un peu farouches, et les habituait à remplacer, par de pieux exercices, les jeux violents auxquels ils se livraient.

Rentré dans son couvent, le Père François s'adonnait à la prière et à la contemplation. Il ne possédait ni lit, ni cellule ; mais il dormait un peu dans un coin de l'église et passait le reste de la nuit à prier. C'est lui qui répara l'injustice commise à l'égard du frère Julien (1) de Saint-Augustin, chassé deux fois sous prétexte d'indignité, et plus tard l'une des lumières de l'Ordre. Il le prit pour compagnon de ses travaux apostoliques, et tandis qu'il convertissait les pécheurs par ses sermons, le frère Julien complétait l'enseignement par l'exemple de ses vertus.

Le Père François tomba malade dans une petite paroisse des environs d'Alcala. En apprenant son état, le Père Michel de Hierba, gardien du couvent d'Alcala, eut peur que le courageux apôtre ne pût trouver, à son

(1) Voir, pour la vie du frère Julien de Saint-Augustin, le tome IV du *Palmier Séraphique*, huitième jour d'avril, page 175.

lit de mort, les consolations de la religion ; toutefois, il ne communiqua ses craintes à personne. Quel ne fut pas son étonnement, quand le Père François, heureusement transporté à Alcala, lui dit en arrivant, comme s'il eût lu dans son cœur : « Mon Père, com-« ment avez-vous pu penser que Dieu me laisserait « mourir sans secours, moi à qui il a permis de sau-« ver tant de pécheurs ? »

Quelques jours après, le saint homme expira au couvent de Sainte-Marie de Jésus. Tous les habitants de la ville assistèrent à ses funérailles, et se disputèrent ce qu'il avait possédé, comme de précieuses reliques. Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

Dans la suite, l'archevêque de Tolède fit faire une enquête sur la vie de ce glorieux serviteur de Dieu, et en communiqua les résultats à Rome. Le pape nomma deux commissaires qui firent ouvrir le cercueil et trouvèrent le corps en parfait état de conservation. Toutefois Urbain VIII ne jugea pas à propos de prononcer la béatification du Père François de Torrès ; l'affaire est encore en suspens.

(Barezzo et Cornegia.)

LE B. PÈRE ANTOINE DE LÉONISSA

1511. — Pape : Jules II. — Roi de France : Louis XII.

Ce saint homme naquit à Léonissa, ville de l'Ombrie, en Italie. Riche propriétaire et professeur de droit, il quitta le monde pour vivre sous le pauvre habit de

Saint-François. Ses vertus et sa science le firent nommer provincial de la province des Saints-Anges, dans le royaume de Naples. Il est célèbre par les miracles qu'il a accomplis ; sa mort arriva en 1511, au couvent de Monte-Odorisio, qu'il avait fondé.

(Marc de Lisbonne.)

LE PÈRE JEAN RUYZ

1580. — Pape : Grégoire XIII. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Prédications éloquentes du Père Jean Ruyz. — Il quitte l'Observance pour la province de Saint-Joseph. — Son pieux zèle pour le salut du prochain. — Il s'embarque sur la flotte de l'archiduc Don Juan d'Autriche. — Son retour en Espagne. — Il est nommé provincial. — Comment il s'acquitte de ses fonctions. — Son humilité. — On accepte enfin sa démission. — Nouveaux travaux apostoliques et mort du Père Jean.

Le Père Jean Ruyz, qui vit le jour à Ocanna, en Espagne, prit l'habit au couvent des Pères Observantins de Castille, à Tolède. Il fut l'un des amis du Père François de Torrès, dont nous venons de raconter la vie.

Au couvent, le Père Jean Ruyz se renfermait dans la solitude ; il priait, il méditait ou étudiait ; au dehors, il passait pour un prédicateur éloquent et plein de vigueur. C'était un de ces infatigables ouvriers du Seigneur, qui prodiguent leur force et leur santé pour le salut de leur prochain. Quand, après avoir parcouru nu-pieds, toujours prêchant et convertissant un grand nombre de villages et de hameaux, il rentrait enfin au couvent, il n'y cherchait ni une cellule, ni un lit ; mais

il se rendait au chœur, préparait de nouveaux sermons, et dormait appuyé contre un banc.

Le Père Jean ne demeura pas longtemps parmi les Pères de l'Observance, dont la règle ne lui paraissait pas assez rude ; il les quitta pour se soumettre aux austérités de la province de Saint-Joseph, que venait d'établir saint Pierre d'Alcantara, et dont il fut l'un des plus glorieux enfants. Les mortifications qu'il s'imposa et qui épuisèrent les forces de son corps, ne l'empêchèrent jamais de continuer son œuvre de prédication : comme le Père François de Torrès, pour qui il professait la plus grande admiration, il se plaisait à parcourir les montagnes de son pays, habitées seulement par des bergers et des chevriers, à s'entretenir avec ces hommes primitifs des vérités de la religion, et à leur enseigner leurs devoirs envers eux-mêmes, envers leur prochain et envers Dieu.

Cependant le pieux zèle qui l'animait ne lui permit pas de demeurer en Espagne ; il ambitionnait une tâche plus difficile, celle de convertir les infidèles, et en 1572, il s'embarqua sur la flotte que l'archiduc don Juan d'Autriche dirigeait contre les Turcs. Contre son espérance, on ne débarqua pas sur le territoire ennemi ; et il s'en consola en instruisant les soldats, en les exhortant à combattre pour le Christ, en leur administrant les sacrements.

De retour dans sa province, au lieu de prendre le repos dont il avait besoin, il continua le cours de ses prédications ; il employait le jour à prêcher, la nuit à prier pour la conversion des pécheurs. Sa parole libre et hardie lui attira des haines et mit plusieurs fois sa vie

en danger : les impies et les méchants, qu'il ne ménageait pas, s'acharnèrent à sa perte et à diverses reprises complotèrent contre lui ; il y eût infailliblement péri, si Dieu ne l'avait miraculeusement protégé.

Cependant l'amour ardent qui l'enflammait pour le salut du prochain n'empêchait pas le Père Jean de songer à lui-même. Comme il n'avait pour lui-même que du mépris, il ne s'épargnait pas les mortifications ; entre les austères, il était le plus austère ; le plus humble entre les humbles. On le nomma provincial ; il resta simple et modeste comme le dernier des frères. Infatigable et plein du sentiment de ses devoirs, il parcourait sans cesse à pied sa province, prêchait dans tous les couvents ; et comme il donnait lui-même l'exemple des vertus qu'il enseignait, il prêchait toujours avec fruit. On le voyait le premier au chœur, dès que la cloche y appelait les religieux ; au réfectoire, c'est lui qui faisait la lecture spirituelle ; à l'infirmerie, il soignait les malades avec la douceur et la tendresse d'une mère ; à la cuisine, il ne dédaignait pas d'aider les frères dans leurs travaux les plus rebutants. Aussi, partout où il s'arrêtait, laissait-il des traces indestructibles de son passage, je veux dire une ardeur plus grande de dévotion et de charité, une soif inextinguible d'épreuves et de mortifications.

Malgré le surcroît de travaux que lui imposait sa charge de provincial, il n'interrompit pas ses prédications. A Zamorra il édifia l'évêque et toute la ville par l'élévation de son enseignement, et put ainsi installer un nouveau couvent.

Dieu accomplissait des miracles en sa faveur et exal-

tait ce saint homme qui s'humiliait lui-même. Un jour on l'hébergea avec deux frères dans la maison d'un prêtre. Pendant la nuit, la sœur de ce prêtre fut tout étonnée d'apercevoir une lueur éblouissante dans la chambre où le Père Jean reposait. Le lendemain, après le départ du religieux, elle remarqua que le lit du provincial n'avait pas été dérangé, mais qu'il était couvert de fleurs, bien qu'on fût alors au milieu de l'hiver.

Cependant le respect qu'on témoignait au bon Père lui pesait comme un lourd fardeau, et il suppliait le général de vouloir bien accepter sa démission de provincial. On connaissait son zèle, et l'on n'avait garde d'accéder à sa demande. Il en fut fort attristé, d'autant plus que le général se trouvant alors en Italie, il ne pouvait communiquer avec lui que par lettres. Un religieux, voyant son chagrin, lui en demanda la cause : « N'ai-je donc pas raison de gémir ? » répondit le saint homme, « on me prive d'un repos dont j'ai si grand « besoin pour m'occuper de ma pauvre âme, et, sous « prétexte que je travaille au salut de mon prochain, « on me défend de songer à ma vie éternelle ».

Enfin le général eut pitié de tant d'humilité ; il délivra le Père Jean d'une dignité qu'il avait exercée pendant dix-huit mois avec tant de zèle et d'abnégation. Aussitôt que son successeur fut installé, le vénérable religieux se retira au couvent du mont Pliego, pour y passer le reste de sa vie dans l'obscurité et la retraite. Il n'en sortait que le dimanche et les jours de fête pour prêcher dans les villages des environs ; et, toujours fidèle à l'esprit de la règle, quand on lui donnait l'hospitalité dans les maisons mondaines, il y observait

toutes les pratiques du couvent, se livrait à la méditation, récitait les Matines à minuit et les autres prières à l'heure fixée. Sa nourriture se composait de morceaux de pain et de légumes secs que son compagnon et lui recueillaient dans les rues des villages où ils passaient.

Mais les honneurs que le Père Jean évitait avec tant de soins le recherchaient partout. C'est ainsi que le provincial le chargea de présider à l'installation d'un nouveau couvent à Séville, de concert avec son ami, le cardinal-archevêque Rodrigue de Castro. Il se mit aussitôt en route à pied, malgré la longueur du chemin et la faiblesse de sa santé, délabrée par la vieillesse et les maladies. Puis, son œuvre accomplie, il revint se cacher au couvent de Talavera.

Là se place encore un prodige accompli en sa faveur. Une nuit qu'il priait à haute voix devant l'autel, se croyant seul, et qu'il répétait sans cesse les paroles de saint François : « Qui êtes-vous, mon Dieu, et qui suis-« je ? » le sacristain, qui se trouvait là, fut tout à coup ébloui par une lumière éclatante, et il aperçut la tête du saint religieux entourée d'une couronne de rayons, et son visage transfiguré par une félicité indicible. Le même prodige se renouvela plusieurs nuits.

C'est à Tolède que le Père Jean ressentit les premières atteintes de la maladie qui devait l'emporter. Comme il n'aimait pas les grands couvents, il se rendit aussitôt dans la petite maison que l'Ordre possédait à la Torre, à quelques lieues de là. A peine arrivé, il se confessa, demanda le pain des Anges et bientôt après les saintes huiles ; car l'heure de sa mort approchait.

Puis, le sourire aux lèvres, il récita avec ses frères les prières des agonisants et adressa aux religieux et aux laïques qui étaient présents quelques exhortations. A ce moment suprême, il sembla voir par avance ce qui se passait dans le royaume des cieux; car on l'entendit s'écrier : « O Père François de Torrès, mon cher frère, « quelle gloire est la vôtre, et quelle place d'honneur « vous avez obtenue ! » Quelques instants après, il expira (1580). On l'ensevelit avec pompe au couvent de la Torre.

(*Chron. de la prov. de Saint-Joseph.*)

SŒUR SANCIA, REINE DE NAPLES

CLARISSE

1345. — Pape : Clément VI. — Roi de France : Philippe VI.

SOMMAIRE : Glorieuse origine et parenté de Sancia. — Son affection pour l'Ordre Séraphique. — Fondation de couvents de Clarisses et de Frères Mineurs à Naples. — Elle rapporte les reliques de saint Louis de Gonzague. — Son intervention en Orient en faveur des chrétiens et de l'Ordre. — Fondation d'un couvent de pécheresses repenties. — Fondations en Provence. — Fondation d'hôpitaux. — Mort du roi, son mari. — Son année de veuvage. — Elle prend le voile des Clarisses. — Sa mort.

Cette sainte reine, l'une des gloires de l'Ordre Séraphique, était fille de Jacques Ier, roi de Majorque, et de la reine Sclaramonde, une autre illustre disciple de Saint-François. Son frère aîné, le prince Jacques, renonça à la couronne pour se faire frère mineur; sainte Elisabeth, reine de Hongrie, était sa tante. Elle épousa Robert, roi de Naples et de Jérusalem, frère aîné de saint Louis, frère mineur et évêque de Toulouse. Elle

comptait parmi ses parents, saint Louis, roi de France, et sa sœur, la bienheureuse Isabelle, clarisse urbaniste, ainsi que la bienheureuse Salomé, reine d'Alicie, et la bienheureuse Cunégonde, reine de Pologne, toutes deux clarisses. Aussi avait-elle coutume de dire : « Qu'y « a-t-il d'étonnant si j'aime les Frères Mineurs et les Cla- « risses ; saint François m'a attachée avec sa corde ».

En effet l'affection de la reine Sancia pour l'Ordre Séraphique éclate dans toutes ses actions, dans toutes les lettres qu'elle a écrites aux chapitres généraux, et où elle se nomme elle-même la mère commune de tous les religieux franciscains, et presque dans toutes ses paroles et dans tous ses gestes. « Mon âme n'est plus « dans mon corps », disait-elle un jour à un nouveau général, « elle est toute dans votre Ordre ».

Jamais Sancia n'a laissé échapper une occasion de montrer son affection pour les fils de Saint-François. A Rome on les persécutait ; elle écrit aussitôt au général et au chapitre de Paris qu'elle se met à leur disposition et qu'elle est prête à sacrifier pour eux son royaume et sa vie. Elle croyait fermement que l'Ordre Séraphique avait été institué par Dieu et saint François pour être le conseiller des grands et des princes, le défenseur des petits et des humbles, le soutien des pauvres, le sauveur des malades, le flétrisseur du vice ; elle lui élevait des couvents et des églises, elle honorait les plus saints de ses membres. C'est ainsi qu'elle fit le voyage de Naples à Marseille, pour rapporter elle-même, dans une châsse d'argent, la tête de saint Louis, évêque de Toulouse. C'est ainsi encore qu'elle obtint du sultan d'Egypte l'autorisation, pour les Frères

Mineurs, d'habiter l'église du Saint-Sépulcre, à Jérusalem, et le couvent qu'elle venait de faire élever pour eux sur la montagne de Sion.

Quelle gloire pour cette sainte princesse ! Pendant plus de deux cents ans, au milieu de l'occupation des infidèles, grâce à l'intervention de Sancia, les lieux où naquit et où vécut le Sauveur : Jérusalem, Bethléem, Sion, furent, pour ainsi parler, purifiés des souillures des Ottomans par les quelques Frères Mineurs qui y habitèrent. Et même en 1559, quand on commença à leur retirer leurs priviléges, on leur permit encore d'habiter, dans l'intérieur de Jérusalem, l'ancien couvent du Saint-Sauveur.

Pendant que la reine de Naples s'occupait ainsi des intérêts de l'Ordre et de la chrétienté dans des pays lointains et peuplés d'infidèles, elle ne les négligeait pas pour cela dans son propre royaume. Elle fonda à Naples un couvent de Clarisses Urbanistes, qui pouvait contenir deux cent cinquante religieuses, et qui fut placé sous l'invocation du Corps du Christ. La chapelle du couvent, magnifiquement décorée, était enrichie de statues en marbre, de candélabres et d'ornements en argent. On y célébra le jubilé de la Portioncule, le 2 août. La procession solennelle, sortie de l'église cathédrale de Saint-Janvier, se rendit dans l'église du couvent; puis le cardinal-archevêque installa les prêtres et les Frères Mineurs qui en devaient prendre soin, célébra lui-même le saint sacrifice de la Messe, et, au nom de l'Ordre Séraphique et de la chrétienté, remercia la reine de sa fondation (1).

(1) Cette église subsiste encore; on y remarque les tombeaux de Jeanne, reine

A côté du couvent des Clarisses, Sancia en fit bâtir un autre pour cinquante frères mineurs qui devaient prendre soin des intérêts spirituels des religieuses, leur administrer les Sacrements, et dire la messe dans leur église. Le général de l'Ordre en nomma lui-même le gardien, et le peupla de frères mandés de toutes les parties de l'Italie. Ce n'est pas tout encore, un autre couvent de Clarisses s'élève en dehors des murs de la ville, auprès du palais de la reine, et en même temps un couvent pour vingt frères mineurs, où vécut longtemps saint Jacques de la Marche. Plus tard ce dernier couvent de Clarisses fut habité par deux cents Récollets.

Cependant la pieuse reine, qui songeait aussi aux âmes des mondains, fondait à Naples, avec ses propres richesses, une maison consacrée à sainte Marie Madeleine, et destinée à recevoir les pécheresses repentantes. Elle-même allait visiter jusque dans leurs demeures les femmes égarées, elle les suppliait avec des larmes de renoncer à leurs débauches et d'aller terminer leur vie en servant le Seigneur dans la retraite qu'elle leur avait préparée. Ses efforts furent récompensés : elle eut le bonheur de voir entrer dans son couvent cent quatre-vingts religieuses, dont cent soixante-six prononcèrent leurs vœux entre les mains de l'archevêque. Bien que ces pécheresses repenties suivissent la règle de Saint-Augustin, la reine les plaça sous la direction des Frères Mineurs; c'est pourquoi elles durent porter par-dessus leurs vêtements la corde de Saint-François.

de Naples ; de Marie et Agnès, impératrices de Constantinople, et d'une grande quantité de princes et de princesses.

Quatre Pères et deux frères franciscains furent installés non loin de là, dans un petit couvent élevé par les soins de la reine.

Les malades avaient aussi leur part aux bienfaits de cette reine dont la charité était inépuisable. On construisait à ses frais des hôpitaux ; l'un deux, placé sous l'invocation de Marie, n'avait pas son égal dans l'Europe tout entière.

Enfin, comme si l'Italie ne suffisait pas à son ardeur de bienfaisance, Sancia faisait construire à Aix, en Provence, un couvent de Clarisses.

Il semblait que cette grande princesse ne pût se passer de la société des filles de Sainte-Claire : elle obtint du pape Clément V l'autorisation d'en conserver deux près d'elle dans son palais ; quand elle tombait malade, elle se rendait aussitôt dans un couvent, préférant de beaucoup les pauvres sœurs qui l'habitaient à ses suivantes et à ses dames d'honneur. Quelquefois elle les servait à table, tandis que le roi, son mari, rendait les mêmes soins avec humilité à douze frères mineurs qu'il avait installés dans son propre palais.

Ce bon roi Robert mourut le 17 janvier 1343, dans l'habit de l'Ordre, qu'il avait reçu huit jours auparavant; on l'ensevelit comme un franciscain dans l'église du couvent de Clarisses, fondé par Sancia. Deux statues ornent son sépulcre : l'une le représente dans tout l'appareil de la royauté, l'autre, en costume de frère mineur.

Devenue veuve, Sancia songea à mettre à exécution le projet qu'elle avait dès longtemps conçu de prendre le voile des Clarisses. Selon la coutume du royaume,

elle passa dans la retraite la première année de son veuvage, et ne s'occupa guère que de terminer les couvents dont elle avait entrepris la fondation. Elle s'entremit aussi pour rétablir la paix entre le roi d'Aragon et le roi de Majorque, tous deux ses parents, et leur envoya, comme conciliateur, le Père Antoine Aribandi, frère mineur et évêque de Gaète.

A la fin de l'année 1343, Sancia écrivit son testament. Elle distribua ses biens aux pauvres ou les destina à des œuvres pies, et nomma ses exécuteurs testamentaires, le Père Guillaume, évêque de Scala, et le Père Robert de Mileto, frères mineurs. Puis, le 21 janvier 1344, elle vint recevoir, au couvent de la Sainte-Croix, le voile de clarisse des mains du général de l'Ordre. Elle prit le nom de sœur Claire de la Sainte-Croix, et ne voulut plus par la suite qu'on lui donnât les titres de reine et de Majesté. « Ainsi », dit le saint homme, « offrait un exemple inouï d'humilité et de « pauvreté volontaire cette sainte femme qui, de reine « devenue religieuse, ne garda pas pour elle la moin- « dre parcelle de sa fortune ».

Sœur Claire de la Sainte-Croix mourut le 28 juillet 1345 ; on l'ensevelit le surlendemain avec une pompe royale. Son tombeau, qui se trouve placé auprès du grand-autel, est orné de statues de marbre ; une entre autres la représente en robe de clarisse. Tous les jours, dans tous les couvents de l'Ordre, on a offert pendant longtemps le saint sacrifice de la Messe en son honneur.

(Wadding.)

VINGT-NEUVIÈME JOUR DE JUILLET

LE BIENHEUREUX AUDEMAR

1320. — Pape : Clément V. — Roi de France : Philippe V.

SOMMAIRE : Origine du bienheureux Audemar. — Il entre dans l'Ordre de Saint-Benoît. — Ses vertus. — Il prend l'habit de frère mineur. — Ses austérités. — Dons précieux qu'il mérita d'obtenir. — Miracles qu'il accomplit. — Sa mort.

Le bienheureux Audemar (ou Adémar) a été en son temps l'un des ornements de la province de Guyenne, en France. Il se rattachait par son origine à la haute noblesse du pays ; son père est le sire de Château-Neuf de Mont-Murat.

Tout jeune encore, Audemar reçut l'habit de l'Ordre de Saint-Benoît à l'abbaye de Figeac, dans le Quercy ; sa science, ses austérités et ses autres vertus ne tardèrent pas à le faire choisir pour supérieur. Mais ni l'éclat de cette dignité, ni l'affection dont l'entouraient les moines, ni le respect que le peuple lui témoignait ne purent satisfaire son âme, avide d'une perfection plus élevée ; l'Ordre de Saint-Benoît n'exigeait pas, à son gré, assez d'efforts ni assez de macérations ; il entra dans un couvent de Frères Mineurs.

Ce fut bientôt un véritable fils de Saint-François. On peut dire qu'il ne perdait pas une minute de son temps : la nuit, il priait ; le jour, il s'occupait de la cuisine et des soins vulgaires du couvent. Son obéissance, son humilité, sa pauvreté voulue n'avaient d'égal que son

mépris pour les vanités du monde. On raconte que, parvenu à un âge très-avancé, il se donnait la discipline avec une violence telle qu'il faisait jaillir son sang sur les murs de sa cellule. Ses vêtements usés cachaient un cilice ; après des veilles sans fin, il prenait à peine quelques instants de repos sur un méchant lit de sangle.

Dieu le récompensa de tant de vertus en lui accordant le don de l'extase. Il apparut plusieurs fois à ses frères ravis, enveloppé dans un tourbillon de lumière, et lui-même a déclaré qu'il avait vu les cieux ouverts et Dieu sur son trône, siégeant dans tout l'appareil de sa gloire.

Durant ces moments de jouissance ineffable, le pieux Audemar avait une connaissance directe et sûre des vérités les plus élevées, et les mystères de la religion n'avaient plus de secrets pour lui. C'est ainsi qu'il a pu éclaircir un certain nombre de passages des saintes Ecritures, et que ses sermons, toujours dictés par l'esprit de Dieu, provoquèrent une foule de conversions.

Il eut aussi le don de guérison, qu'il mérita sans doute par son inépuisable charité. Pendant qu'une peste terrible sévissait dans toute la Guyenne, on le vit, sans crainte du danger, visiter les malades dans les hospices, leur porter les consolations de la religion et les ensevelir. Beaucoup de malheureux atteints de la contagion lui durent la vie ; entre autres le fils unique de la baronne d'Aurillac.

Le bienheureux Audemar est mort à un âge très-avancé, au couvent de Figeac, en 1320. Des miracles se sont accomplis sur son tombeau. (WADDING.)

TRENTIÈME JOUR DE JUILLET

LE PÈRE JEAN DE SAINT-FRANÇOIS

1556. — Pape : Paul IV. — Roi de France : Henri II.

SOMMAIRE : Etudes du Père Jean à Salamanque. — Son départ pour le Mexique. — Comment il reçoit le don des langues. — Ses prédications et ses bonnes œuvres. — Haines que le démon lui suscite. — Résurrection d'un enfant mort. — Le Père Jean est nommé provincial. — Il refuse un évêché. — Il annonce l'heure de sa mort. — Ses derniers jours à Mexico.

Ce courageux et infatigable missionnaire naquit à Veaz, en Espagne, et fit de fortes études à l'Université de Salamanque, alors qu'il portait déjà l'habit de l'Ordre. L'ardeur du prosélytisme qui l'animait l'emporta loin de son pays, par delà l'immense Océan, dans le royaume du Mexique.

Ses débuts furent difficiles : il lui fallut étudier la langue mexicaine, dont les idiômes diffèrent avec les tribus qui la parlent. Il y passait les jours et les nuits, sans y faire de progrès sensible, quand tout à coup il se sentit éclairé par l'Esprit-Saint, et comme autrefois les Apôtres, il reçut le don des langues. Dès le lendemain Espagnols et Indiens l'entendirent avec étonnement prêcher en mexicain sur la place publique. Bientôt même il publia un recueil de sermons à l'usage des Indiens qui ne comprenaient pas l'espagnol.

Doué, comme il l'était, d'un zèle infatigable, le Père Jean eut le bonheur d'arracher aux griffes de Satan

les âmes de beaucoup de ses semblables. Il parcourait la Nouvelle-Espagne, élevant des églises et des chapelles, renversant les autels des faux dieux, baptisant au nom du Père, du Fils et de l'Esprit. Pendant la nuit, il priait ou méditait. Il reçut de Dieu le don de l'extase.

Le démon cependant lui suscitait de terribles dangers ; il excitait contre lui la haine des prêtres des faux dieux. C'est ainsi qu'à Teoacan, ceux-ci essayèrent de soulever le peuple contre lui ; le saint homme prêchait alors sur ce texte de David : « Les dieux des infidèles « sont d'argent et d'or ; ils ont des yeux, et ils ne voient « pas ; ils ont des oreilles, et ils n'entendent pas ; ils ont « une bouche, et ils ne parlent pas ». En même temps il faisait briser les idoles par les enfants qu'il avait élevés dans la foi chrétienne. Les prêtres indiens crièrent, menacèrent, jurèrent qu'ils se vengeraient ; mais ce jour-là leurs protestations et leurs fureurs demeurèrent inutiles ; personne ne bougea à leur appel.

On rapporte que le Père Jean eut le don de guérison : Une femme lui apportait son enfant mort et le priait de lui donner sa bénédiction ; il le fit, et aussitôt le mort revint à la vie. Et comme la mère ne savait comment lui exprimer sa reconnaissance : « Ce ne sont « pas mes mérites, ma fille, lui dit-il, c'est votre foi « que Dieu a récompensée ».

En raison de ses vertus extraordinaires, le Père Jean fut nommé provincial de la province des Saints-Evangiles, sur le territoire de Mexico. C'était le priver de ce qu'il aimait le mieux au monde, la solitude et le

silence. Il trouva pourtant quelques heures par jour à consacrer à Dieu; il défendit qu'on lui parlât d'affaires depuis le soir jusqu'au lendemain matin après sa messe. Retiré alors dans sa cellule, portes et fenêtres closes, il méditait sur les mérites infinis du Sauveur, et passait la moitié de la nuit en contemplation.

Le roi d'Espagne offrit au Père Jean le diocèse de la Nouvelle-Galice; mais le saint homme refusa par humilité; on eut bien de la peine dans la suite à lui faire accepter le titre de gardien.

Il exerçait cette fonction au couvent de Quanlinaoac, quand Dieu lui apprit par une révélation que l'heure de sa mort était proche. Il annonça à son ami, le Père Rodrigue Bienvenida, qu'il le quitterait pour l'éternité avant le prochain chapitre provincial. Deux mois avant sa mort, il reçut encore un nouvel avertissement: le Père Antoine de Ciudad-Rodrigo lui apparut et l'engagea à faire ses préparatifs. Il se rendit donc à Mexico, où tant de saints hommes dormaient leur éternel sommeil, pieux missionnaires venus les premiers apporter la parole divine aux Indiens, et parmi lesquels il voulait reposer. Un mois après il mourait (1556) en répétant: « Seigneur, je remets mon âme entre vos « mains ».

Huit jours plus tard, il apparut dans sa gloire au Père Rodrigue; son visage et ses vêtements resplendissaient comme le soleil; il siégait dans le ciel, au milieu des élus.

(GONZAGUE.)

LE PÈRE GÉRARD

MARTYR

1233. — Pape : Grégoire IX. — Roi de France : Louis IX.

C'est le 30 juillet de l'an 1233 que le Père Gérard, un religieux d'origine allemande, fut massacré par les hérétiques, près de Marbourg, en Allemagne. Il avait été pendant sa vie le compagnon fidèle du Père Conrad de Marbourg, prêtre séculier que le pape avait chargé de faire une enquête sévère sur l'hérésie naissante, et qui périt avec lui, victime de son dévouement à la cause de la religion.

(WADDING.)

CATHERINE VANNINI

DU TIERS ORDRE

1580. — Pape : Sixte-Quint. — Roi de France : Henri III.

SOMMAIRE : Vie mondaine de Catherine Vannini. — Ses débordements à Sienne, puis à Rome. — Le pape Grégoire XIII la chassé de Rome. — Sa conversion miraculeuse après une première rechute. — Sa vie chrétienne. — Ses austérités. — Elle entre dans un couvent de Filles repenties du Tiers Ordre. — Miracles qu'elle accomplit. — Sa mort. — Aspect merveilleux de son cadavre. — Ses funérailles.

La ville de Sienne, en Italie, a donné au monde, dans la personne de Catherine Vannini, un admirable et vivant exemplaire de toutes les vertus religieuses. La jeunesse de Catherine fut orageuse. Née de parents

autrefois nobles et riches, qui furent ruinés par les guerres de l'époque, et privés même du nécessaire, incapable de supporter dignement la sainte pauvreté, Catherine, belle et vierge encore, vendit à la fois sa virginité et sa beauté. Bientôt son impudeur ne connut plus de frein, elle ruina des familles entières et étala somptueusement son déshonneur dans Sienne d'abord, puis à Rome, où de grands seigneurs se disputèrent ses faveurs. Telles furent ses débordements, son audace, les folles passions qu'elle inspira, que le pape Grégoire XIII, effrayé, la fit arrêter : « Choisissez entre « ces deux partis », lui dit-il ; « ou bien mariez-vous, ou « bien entrez dans un couvent de filles repenties ; je « me charge de fournir à vos besoins et à ceux de votre « mère ». Catherine refusa ; on la retint en prison quelques jours. Interrogée de nouveau, elle répondit qu'elle était trop belle encore et trop jeune pour songer à se convertir. On la chassa de Rome, et on la mit au ban de l'Eglise.

Cette peine infamante émut vivement Catherine, elle tomba malade à Sienne et faillit mourir. Un vénérable religieux de l'Ordre de Saint-Romuald fut appelé pour la confesser et introduit dans une chambre tout ornée des présents faits à Catherine par ses amants. Son premier mot ne contribua pas peu à effrayer encore la moribonde : « Ma fille », lui dit-il, « Dieu n'entrera jamais « dans une maison où Satan possède tant de richesses ». — « Qu'on brûle tout », répondit Catherine, et elle se confessa en promettant de songer à Dieu ; mais, pour son malheur, elle guérit quelques jours après, et bientôt elle se laissa de nouveau entraîner au torrent.

Cependant Dieu, dans son infinie miséricorde, avait décidé qu'il ne laisserait pas ainsi périr cette âme. Un jour, entraînée par une curiosité mondaine ou par un vain désir de se montrer aux regards, Catherine entra à l'église; un Père augustin, qui prêchait, prononça un sermon magnifique sur la conversion de sainte Marie Madeleine. Ses paroles retentirent dans le cœur de Catherine; faisant un retour sur elle-même, elle trouva une analogie frappante entre elle et cette grande pécheresse devenue par la suite une grande sainte; elle versa un torrent de larmes, et se promit de changer de vie. Et comme on lui demandait la cause de sa douleur, elle répondit qu'elle se sentait changée en une autre Marie Madeleine et qu'elle renonçait à Satan.

En effet, à peine rentrée à la maison, elle foula aux pieds, ses joyaux, ses perles, ses bijoux, témoignages d'une vie impure; elle déchira ses robes de velours et de soie, acquises au prix de l'honneur; et se jetant aux pieds du Sauveur crucifié, elle lui offrit ce sacrifice et jura de ne plus vivre que pour lui.

Dès le lendemain elle commença à suivre une règle de conduite dont elle ne se départit pas pendant dix ans, jusqu'au moment où elle entra en religion. Elle était alors âgée de vingt-quatre ans. Tout d'abord elle distribua aux pauvres, malgré sa mère, les immenses richesses qu'elle devait à la générosité de ses amants d'autrefois. On la vit se revêtir d'une étoffe grossière, taillée en forme de sac et serrée aux reins par une corde. Elle marcha nu-pieds, se donna la discipline trois fois par semaine, porta de lourdes chaînes, jeûna trois jours de suite sans prendre aucune nourriture, et

vécut de pain et d'eau le reste du temps. Elle dormait peu, et son repos était comme un nouveau supplice ; elle se couchait sur des planches mal jointes, avec un bloc de bois pour oreiller.

Cependant ces mortifications ne lui suffisaient pas encore, et comme si elle craignait que la chair, mal domptée, ne reprît le dessus, elle supplia Dieu de lui envoyer des maladies et des souffrances. Le Seigneur exauça sa prière : Catherine ressentit au côté des douleurs si vives, que pendant longtemps il lui fut impossible de se tenir debout. Il est vrai qu'auprès de l'épreuve il y avait la récompense ; sainte Marie Madeleine, la glorieuse patronne des pécheresses converties, vint souvent la visiter et l'encourager à marcher ferme dans la voie où elle était entrée.

Il vint un temps où Catherine se trouva assez sûre d'elle-même pour s'occuper des autres. Autrefois elle avait perdu des âmes ; maintenant elle s'efforça d'en reconquérir pour le ciel. Bon nombre de filles égarées lui durent de rentrer dans les sentiers de la vertu ; et elle eut le bonheur de voir mourir saintement son frère, dont la vie passée n'avait été qu'une longue suite de mauvaises actions.

Cependant la renommée de sa sainteté s'était répandue dans Sienne, et ses vertus lui attiraient plus d'amis sincères et respectueux, que ses vices ne lui avaient autrefois attiré d'adorateurs impies et corrompus. Ce bruit qui se fit autour de son nom l'effraya ; l'estime qu'on lui témoignait lui parut un fardeau trop lourd à supporter, et elle prit le parti de s'enfermer dans un couvent. Une clarisse la guérit miraculeusement de

coliques mortelles ; elle eut un instant l'idée de prendre le voile de Sainte-Claire. Mais bientôt, déclarant qu'elle n'était pas digne de vivre avec les fiancées du Christ, elle résolut d'entrer au couvent des Pénitentes du Tiers Ordre de Saint-François, où « elle apprendrait », disait-elle, « à laver avec les pleurs de ses yeux les souillures « de sa jeunesse ». Son confesseur, le Père Sigismond Chigi, oncle de Fabius Chigi, qui fut plus tard pape sous le nom d'Alexandre VII, approuva vivement sa décision.

C'est dans cet asile que Catherine Vannini termina saintement sa vie. Enfermée volontairement dans une petite chambre, large et haute de dix pieds, d'où, par une fenêtre, elle apercevait le grand-autel et le tabernacle du saint Sacrement, elle donna aux autres pénitentes l'exemple de toutes les mortifications. Sa vie n'était qu'un long jeûne ; elle restait quelquefois trois jours sans prendre aucune nourriture. Elle portait un cilice qui l'enveloppait depuis les épaules jusqu'aux genoux ; elle se frappait tous les jours, trois heures durant, avec une chaînette de fer. Le reste du temps, elle l'employait à prier.

Dieu lui accorda le pouvoir d'accomplir des miracles : elle sauva la vie à Frédéric Borromée, plus tard cardinal et archevêque de Milan. Frédéric courait à cheval dans une plaine voisine de Milan, quand tout à coup il tomba dans une fosse remplie d'eau croupissante, d'où il lui fut impossible de sortir. Dans cette extrémité il invoqua le secours de Catherine, dont il avait été quelque temps le confesseur ; elle lui apparut, le retira de sa tombe mouvante, et s'évanouit

comme un rêve. C'est en souvenir de ce prodige que Frédéric Borromée a écrit la vie de Catherine.

Catherine connut d'avance le jour de sa mort : elle avait supplié la sainte Vierge et sainte Marie Madeleine d'en hâter l'arrivée. Un matin ses sœurs la trouvèrent morte sur son lit, étendue les bras en croix; elle était âgée de quarante-six ans. Son visage, que les maladies et les macérations avaient amaigri et jauni, était redevenu plus blanc que la neige ; ses joues étaient roses ; des rayons paraissaient sortir de ses yeux. On l'ensevelit sans pompe, comme il convenait à une pénitente, devant l'autel de la très-sainte Vierge Marie des Grâces.

Des miracles s'accomplirent sur son tombeau.

(*Fastes de la ville de Sienne.*)

TRENTE ET UNIÈME JOUR DE JUILLET

LE B. BARTHÉLEMY DE BERGAME

1547. — Pape : Paul III. — Roi de France : François Ier.

Le bienheureux Barthélemy, qui naquit à Bergame, prit la robe au couvent de Venise. Il fut toute sa vie un fidèle observateur de la règle, et mérita de connaître d'avance le jour de sa mort. Son amour pour son prochain le soutenait dans ses travaux apostoliques : il passait des nuits entières à entendre des confessions.

Dans sa vieillesse, il fut nommé aumônier de la duchesse de Mantoue et des Clarisses de la même ville ;

il a écrit pour elles un certain nombre d'ouvrages qu'on lit encore aujourd'hui.

Le Père Barthélemy est mort le 31 juillet 1547 ; on l'ensevelit dans le caveau du couvent de Mantoue, et il est resté longtemps en grande vénération dans tout le pays, à cause des miracles qu'il a accomplis.

En 1605, cinquante-huit ans après sa mort, son corps, parfaitement conservé, a été transporté, avec celui du bienheureux Sixte de Rivarolo, dans la chapelle de la Sainte-Croix.

(Donesmonde.)

LE BIENHEUREUX SÉRAPHIN

1460. — Pape : Pie II. — Roi de France : Charles VII.

Le bienheureux Séraphin repose aussi dans la même chapelle. Sa vie austère, son éloquence, les sermons qu'il prononça dans presque toutes les villes de l'Italie, le faisaient regarder comme un nouvel apôtre. Une foule immense de peuple se pressait à ses prédications, et bon nombre de pécheurs se convertirent à sa voix.

Il passe pour avoir eu le don des larmes et celui de l'extase. Quand il mourut, en 1460, au couvent de Mantoue, tous les habitants de la ville assistèrent à ses funérailles et se disputèrent les morceaux de ses vêtements. Il fut enseveli dans la chapelle de la famille princière de Gonzague : des ex-voto qui ornent son tombeau attestent les miracles dus à son intercession.

(Donesmonde.)

LE B. BIENVENU, DE MANTOUE

Quand saint François, après avoir parcouru la plus grande partie de l'Italie, vint inviter les habitants de Mantoue à faire pénitence, il obtint d'eux une petite église consacrée à Notre-Dame, et un emplacement pour bâtir un couvent. En partant, il chargea le bienheureux Bienvenu, frère lai, d'achever l'œuvre commencée. Ce saint homme éleva presque seul un petit couvent, qu'il habita jusqu'à sa mort, et où la renommée de sa sainteté attira beaucoup de novices.

Il fut enseveli d'abord dans le caveau commun; mais plus tard, quand on construisit un nouveau couvent en l'honneur de saint François, on transporta les précieux restes du frère Bienvenu sous une pierre placée à l'entrée du chœur; une inscription rappela ses mérites.

(DONESMONDE.)

LE P. GÉNÉREUX-MARIE DE PREMOSELLO

1804. — Pape : Pie VII. — Empereur des Français : Napoléon Ier.

SOMMAIRE : Origine du Père Généreux. — Ses études au séminaire. — Il entre au couvent des Frères Mineurs d'Assise. — Son passage à Pérouse, puis à Mantoue. — Sa vision à Mantoue. — Dignités qu'il exerça dans l'Ordre. — Sa charité chrétienne. — Sa mort.

Ce serviteur de Dieu naquit le 24 août 1729, dans la petite ville de Premosello, qui dépend de l'évêché de Novare, de parents pauvres, mais vertueux. Il reçut

au baptême le nom de Barthélemy, parce qu'il était venu au monde la vigile de la fête de ce saint apôtre.

Dès son enfance, Barthélemy annonça ce qu'il serait un jour. On le voyait servir la messe avec piété, assister régulièrement aux offices et rechercher la solitude pour y prier en toute tranquillité. Ses parents, convaincus que Dieu l'avait choisi pour en faire un de ses serviteurs, lui permirent d'entrer dans un séminaire et de se préparer à la vie religieuse.

Il y fut le modèle de tous les jeunes gens, le plus appliqué au travail, le plus ardent à la prière, le plus ennemi des bavardages inutiles et des promenades oiseuses. A vingt ans, il résolut d'entrer au couvent, et après avoir demandé à Dieu par de longues prières de lui indiquer l'Ordre dont il lui fallait faire partie, il s'en fut, au milieu de l'hiver de 1750, frapper à la porte des Frères Mineurs d'Assise. La même année, au mois de mars, il vit enfin ses désirs exaucés, et le 5 juin, il revêtit l'habit des novices, et changea son nom de Barthélemy en celui de Généreux-Marie.

En 1751, le frère Généreux prononça ses vœux et fut envoyé au couvent de Saint-François, à Pérouse, pour y terminer ses études théologiques. En 1753, il fut ordonné prêtre par l'évêque de cette ville.

Vers 1756, il dut se rendre à Milan pour y poursuivre plus avant ses études; il y resta jusqu'en 1758. C'est au couvent de cette ville qu'il eut la fameuse vision qui changea en une nuit ses cheveux noirs en cheveux gris. Il dormait depuis quelques instants, quand tout à coup il lui sembla qu'il était mort et qu'on le conduisait, avec cinq autres frères mineurs, dans un grand

palais où le Christ se tenait assis derrière un tribunal. Les cinq frères mineurs s'approchèrent, furent déclarés indignes de porter l'habit de l'Ordre et honteusement chassés. Le Père Généreux s'avançait à son tour, tout tremblant; le bruit de la cloche le réveilla au milieu de ce songe effrayant; il se rendit à la chapelle; ses frères virent avec stupeur qu'il était tout gris.

Ses études terminées, le Père Généreux se retira dans les maisons de retraite de Milan, de Montfaucon et d'Ameria. Il exerça plusieurs dignités dans l'Ordre, professa la théologie, fut nommé vicaire du couvent d'Amerino, commissaire-visiteur du Tiers Ordre, et enfin custode.

C'était un religieux austère dans ses vêtements et dans sa nourriture, toujours vêtu d'un cilice, se soumettant à de longues veilles et à de plus longs jeûnes, se donnant la discipline. Son amour pour son prochain ne connaissait ni obstacles, ni limites. Pendant trente-six ans qu'il demeura au couvent d'Amerino, il réclama l'honneur fatigant de porter toujours le saint Sacrement aux malades, et se chargea du soin d'instruire les enfants des vérités de la religion et de leurs devoirs envers eux-mêmes, leurs parents et Dieu. Il était obligé, pour accomplir cette mission, de faire plusieurs fois par semaine le trajet d'Amerino à Ameria, c'est-à-dire plus de six kilomètres.

Cette sainteté fut récompensée par des faveurs particulières, entre autres par le don d'accomplir des miracles. Ses frères le virent souvent tomber en extase au milieu de la Messe ou pendant une procession : des rayons partaient alors de sa tête comme d'un autre

soleil. Il eut aussi l'esprit de prophétie et le pouvoir de chasser les démons.

C'est au couvent d'Ameria que le Père Généreux termina sa glorieuse vie, le 17 juin 1804. On s'occupe en ce moment de l'enquête qui amènera sans doute sa béatification.

(FREMAUT.)

FIN DU TOME SEPTIÈME.

TABLE SELON L'ORDRE DES MATIÈRES

—

JUILLET

Ier JOUR.

IIe JOUR.

IIIe JOUR.

IVe JOUR.

Ve JOUR.

VIe JOUR.

VIIe JOUR.

VIIIe JOUR.

IXe JOUR.

Xe JOUR.

XIe JOUR.

XIIe JOUR.

XIIIe JOUR.

XIVe JOUR.

XVe JOUR.

XVIe JOUR.

XVIIe JOUR.

XVIIIe JOUR.

XIXe JOUR.

XXe JOUR.

XXIe JOUR.

XXIIe JOUR.

XXIIIe JOUR.

XXIVe JOUR.

XXVe JOUR.

XXVIe JOUR.

XXVIIe JOUR.

XXVIIIe JOUR.

XXIXe JOUR.

XXXe JOUR.

XXXIe JOUR.

TABLE SELON L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

L

M

FIN DES TABLES.

Bar-le-Duc. — Typographie des CELESTINS.

